U d'/of OTTAWA
39003001362242

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresducheva00till

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE MAUTORT

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1895.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Louis François de Paule Villette
Chevalier de Mauléon
1752 † 1813

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE MAUTORT

CAPITAINE AU RÉGIMENT D'AUSTRASIE

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS

(1752 — 1802)

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

LE B^ON TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE

Avec un portrait en héliogravure

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^IE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1895

Tous droits réservés

4/1861

DC
146
.T55A32
1895

AVANT-PROPOS

Le lecteur ne trouvera pas dans cet ouvrage les grands faits militaires que racontent les nombreux mémoires relatifs à la même période. Nous donnons simplement au public le récit de l'existence d'un gentilhomme de petite noblesse au dernier siècle. Comme beaucoup de cadets de famille, il est entré au service en qualité de volontaire, est arrivé au grade de capitaine, et, surpris par les événements, il a quitté l'armée pour subir les misères de l'émigration de 1792 à 1802.

Pendant les loisirs de ces dix années, il a écrit ses souvenirs qui retracent exactement la vie militaire de cette époque aussi bien en guerre qu'en garnison. Ils racontent toutes les peines qu'eurent à souffrir à l'étranger les gentilshommes restés fidèles à leur Roi et à leur caste. Enfin, on y trouvera des détails peu connus sur les dernières années de la monarchie et sur la lente désorganisation de l'ancienne armée pendant la première période de la Révolution.

Nous terminerons cet avant-propos par une courte notice sur le chevalier de Mautort.

Louis-François de Paule Tillette de Mautort est né à Abbeville le 3 avril 1752; après de bonnes études au collège de Juilly, il entra, le 15 octobre 1768, comme volontaire au régiment de Champagne, avec lequel il fit la campagne de Corse

en 1769. Nommé sous-lieutenant en 1771, lieutenant en 1776, il passa en cette qualité au régiment d'Austrasie, où il fut promu capitaine en 1780.

Embarqué la même année avec son régiment, il resta cinq ans dans l'Inde, où il assista à plusieurs combats sous le bailli de Suffren, et à la bataille de Goudelour, dans laquelle il fut grièvement blessé.

De retour en France en 1785, il reçut la croix de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis en 1790. Émigré en 1792, il vécut misérablement pendant dix années loin de son pays, profita de l'amnistie de 1802 pour rentrer dans sa patrie, et revint s'établir à Abbeville.

Il y passa dans la plus grande tranquillité ses dernières années au milieu de sa famille et de ses nombreux amis. Aimant beaucoup le monde, il y était fort recherché autant pour son esprit que pour son caractère affable et bienveillant. Ayant beaucoup vu, ayant beaucoup souffert, il montrait dans la société une indulgence que l'on y rencontre rarement. C'est du moins le jugement que j'ai entendu dans ma jeunesse porter sur le chevalier de Mautort par des vieillards qui se souvenaient parfaitement de lui.

Sa vie, si agitée pendant trente ans, se termina paisiblement à Abbeville le 4 juin 1812 : il succomba aux suites d'une maladie de foie contractée dans l'Inde.

Baron Tillette de Clermont-Tonnerre.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE MAUTORT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

(1752-1768)

Origines de ma famille. — M. d'Étalonde. — Ma naissance. — Mort de mon père. — Mon enfance. — Mon éducation. — On me destine à l'état militaire.

Je suis né à Abbeville en Picardie, le trois avril 1752. Mon grand-père, d'une famille noble et ancienne du Ponthieu, laissa cinq enfants en mourant. Mon père, Pierre-Jacques-Philippe Tillette, seigneur de Mautort, l'aîné, né en 1720, était fort jeune encore et n'avait pas plus de dix ans. Sa mère, d'une faiblesse extrême, ne tint pas assez la main à son éducation, et on l'éleva en véritable aîné de Ponthieu. Il fut cependant mis chez les Jésuites, au collège Louis le Grand, à Paris; il y fit de fort médiocres études et en sortit au bout de peu de temps. On lui obtint un emploi dans le régiment du Roi-Infanterie; il donna sa démission après peu d'années, pour venir se reléguer dans son château de Cambron, où il entreprit de grands travaux conduits avec peu de discernement et d'économie. Il mena cette existence jusqu'à son mariage.

A l'âge de vingt-six ans, il pensa à se marier et il épousa en 1745 mademoiselle Gaillard de Boëncourt, ma mère, sœur du président de Boëncourt et tante de M. d'Étalonde, si connu par ses malheurs dans l'affaire du crucifix d'Abbeville, que je relaterai plus loin. Condamné à mort avec le chevalier de La Barre, mais plus heureux que lui, il parvint à fuir et à trouver un asile auprès de Frédéric le Grand, roi de Prusse. Ce prince le plaça dans ses troupes, où il servit avec honneur pendant plus de vingt ans et où il devint capitaine-ingénieur. Ayant pris sa retraite, il put rentrer en France en 1788, mais les événements de la Révolution l'ont empêché jusqu'ici de jouir d'une fortune qui lui est bien due, après toutes les peines et privations qu'il a essuyées dans le cours de sa vie.

L'année qui suivit le mariage de mon père naquit un garçon qui n'a vécu que jusqu'à l'âge de sept ans. Au mois de juin de l'année 1749, ma mère accoucha d'un second fils, aujourd'hui mon frère aîné, qui fut baptisé sous le nom de Jean-Baptiste-Adrien Tillette, chevalier de Mautort. Le trente et un décembre 1750, vint au monde Marie-Adrienne-Thérèse Tillette, demoiselle de Cambron, et enfin, pour la clôture, le trois avril 1752, Louis-François de Paule Tillette, d'abord Martainneville (à cause d'un fief de ce nom), ensuite chevalier de Mautort et, en définitif, chevalier d'Eaucourt.

C'est celui qui écrit ce Journal, en 1796, dans un coin de la Westphalie, où le malheur des temps, joint à son étoile qui n'a pas toujours eu une heureuse influence, comme on le verra par la suite, l'ont relégué depuis quelques années.

Dix-huit mois après ma naissance, je perdis mon père. Il fut enlevé à la fleur de son âge par la petite vérole. Il n'avait que trente-deux ans. Par son testament, il laissait son fils aîné dans tous ses droits et à chacun de ses cadets la somme modique de quinze mille livres. Nous devions,

sur cette légitime, acquitter les deniers royaux, payer notre contingent des dettes. Tout compte fait, notre fortune pouvait aller entre cinq et six cents livres de rente. Six semaines environ après la mort de mon père, mon frère aîné le suivit au tombeau. Mon frère lui succéda dans les droits et les prérogatives d'aînesse. Je quittai alors le nom de Martainneville pour prendre celui de chevalier de Mautort.

Je passai mes sept premières années auprès de ma mère, où j'appris à lire, à écrire, et un peu de rudiment. Je fus ensuite rejoindre mon frère à Amiens, dans une pension fort médiocre qu'on avait indiquée à ma mère comme une des meilleures de la ville. Quand je me rappelle tout ce que j'ai souffert dans cet infernal endroit, j'en frissonne encore. Le sieur Duquet était le nom de ce maître de pension. Il était chapelain de la cathédrale. Je n'ai jamais connu de figure plus rébarbative et moins propre à faire fortune auprès des enfants que celle de cet animal. Un sourcil épais, un visage qui ne se déridait jamais, une brutalité sans exemple, donnant des coups de férule indistinctement partout où il pouvait attraper, voilà l'homme sous la tutelle duquel on m'avait placé. Il m'avait tellement abruti et rendu craintif par ses mauvais traitements, que je ne doute pas lui être redevable d'une certaine timidité que j'ai toujours conservée.

Plus jeune de trois ans que mon frère, ma destinée était de l'aller retrouver plus tard. A l'âge de onze ans, je quittais donc, à ma grande satisfaction, mon brutal maître, pour aller au collège de Juilly, distant de sept lieues de Paris et tenu par les prêtres de l'Oratoire. Mon existence devint plus heureuse. Le collège de Juilly avait alors à juste titre acquis beaucoup de réputation depuis l'expulsion des Jésuites. On y était parfaitement soigné ; les mœurs y étaient surveillées de très près, mais sans gêne ; on y recevait une bonne instruction. Comme ce collège était le plus en vogue de tous ceux des Oratoriens,

ils avaient l'attention de n'y placer pour professeurs que leurs meilleurs sujets. Le nombre des pensionnaires était de quatre cent cinquante. On n'y admettait point d'externes.

Cette maison vaste et spacieuse, située dans un beau pays, au bon air, n'avait pas l'inconvénient des collèges de Paris où l'on est entassé les uns sur les autres. Il y avait un parc magnifique et très étendu dans lequel chaque chambre (nous étions divisés en six chambres suivant les âges) avait son terrain pour s'amuser et jouer à toutes sortes de jeux, toujours sous la surveillance d'un préfet qui ne nous quittait jamais pendant nos études et nos récréations. Ce genre de vie fortifiait la santé : aussi y était-on rarement malade. Pendant les quatre ans que j'y suis resté, il n'y est mort que deux écoliers.

Lorsque j'eus fini ma rhétorique, à l'âge de quinze ans et demi, j'en sortis et j'allai passer deux mois chez ma mère. On délibéra sur ce qu'on devait faire de moi et, sans consulter mon goût, on décida qu'il fallait me faire étudier les mathématiques pour entrer dans l'artillerie. C'était alors le corps à la mode, et dans la vérité, n'étant pas destiné à avoir grande fortune, celui qui me promettait l'avenir le plus assuré. Je fus un peu piqué qu'on eût prononcé sur l'état auquel on me destinait sans avoir ma participation. D'ailleurs, la perspective de me remettre sur les bancs encore deux ou trois ans, l'incertitude d'être reçu dans ce corps où les places, presque toutes remplies, devenaient fort difficiles à mériter, la honte qui devait s'ensuivre si j'étais refusé à un ou plusieurs examens, la difficulté de me placer dans d'autres corps si je venais à l'âge de dix-neuf ou vingt ans sans pouvoir entrer dans celui-ci; toutes ces raisons se présentaient sans cesse à mon imagination. Je n'osais pas trop faire part de mes réflexions qu'on aurait bientôt réfutées par d'autres, sinon réelles, au moins spécieuses. Je craignais en outre que si l'honneur s'en mêlait, on ne m'abandonnât tout à fait, et

je ne redoutais rien tant que d'être réduit à végéter dans la maison maternelle, ou à être condamné à battre le pavé d'Abbeville. Je gardai le silence, ayant l'air, sinon d'accepter avec plaisir, au moins de ne pas refuser.

Je partis donc pour Amiens à la fin de 1767 pour me mettre en pension chez un certain sieur Sellier, architecte de la ville, qui n'était pas sans réputation, et avait formé déjà quelques bons écoliers. Il avait alors sept ou huit pensionnaires qui se destinaient tous pour l'artillerie. Mon frère, qui a toujours eu du goût pour l'étude, avait embrassé avec chaleur le projet d'apprendre les mathématiques. Entré un an avant moi chez le sieur Sellier, il était déjà fort avancé dans cette science lorsque j'arrivai. Seul de ma bande à commencer une étude dont je n'avais pas la moindre notion, étourdi de cette quantité de termes nouveaux pour moi, mon dégoût pour cette science devint encore plus fort au moment où il eût été à propos qu'il cessât. J'essayai cependant de m'y mettre par nécessité, mais je ne fis rien qui vaille, et les six mois que j'ai passés à Amiens ont été absolument perdus. Je déclarai à mon frère que je ne voulais plus continuer, que c'était du temps et de l'argent dépensés mal à propos. Il fit part à ma mère de ma résolution; je fus rappelé et j'en fus quitte pour quelques reproches qu'il me fallut essuyer.

On décida qu'il fallait me mettre dans l'infanterie. M. de Bichecourt et le chevalier de Boëncourt, mes oncles, écrivirent à leurs amis et connaissances des corps où ils avaient servi anciennement pour les prier de demander à leurs colonels de l'emploi pour un de leurs neveux. La circonstance n'était pas favorable. La réforme de la moitié des capitaines après la paix de 1763, dix ans qu'on leur avait accordés pour leur remplacement, ne laissaient de places vacantes à la jeunesse que les emplois des lieutenants et sous-lieutenants qui quittaient dans cet intervalle; l'avancement était très lent. En outre, les colonels, pour ne pas désobliger leurs amis et les officiers de

leurs corps, avaient admis dans leurs régiments en qualité de volontaires, les uns plus, les autres moins (le nombre en était illimité) des frères, neveux ou parents de leurs officiers pour remplir les grades subalternes quand par hasard il venait à en vaquer. L'École militaire faisait tous les ans sortir de son sein un certain nombre de sujets ayant encore le pas sur ces volontaires et enlevant d'emblée les emplois vacants. D'après toutes ces entraves, on juge bien de la réponse peu favorable que reçurent mes oncles. Elle ne me laissait pas même d'espoir pour un temps plus éloigné. Heureusement, d'Auberville, mon cousin germain, qui servait depuis plusieurs années dans le régiment de Champagne-infanterie, où il était lieutenant, s'adressa à son colonel, le marquis de Seignelay, qui avait de l'amitié pour lui, et qui, de sa vie, n'a désobligé personne. Le marquis acquiesça à sa demande, et, de peur de ne pas paraître assez obligeant, il lui promit (comme il promettait aux autres) le premier emploi disponible. Aussitôt cette bonne nouvelle reçue, on fit mon petit trousseau pour me disposer à partir.

CHAPITRE II

(1768)

Affaire La Barre. — J'entre comme volontaire au régiment de Champagne. — Mon passage à Paris. — Lyon. — Le pont Saint-Esprit.

Avant de parler de mon entrée au service, je ferai mention d'un événement arrivé dans ma famille en 1765. Cet événement d'une nature extraordinaire et affreux par les suites que lui ont laissé prendre ceux qui pouvaient et devaient l'arrêter dès le commencement, est l'histoire de l'infortuné d'Étalonde (aujourd'hui Morival). Comme j'espère qu'il me procurera un jour les détails les plus amples sur cette affaire, pour ne rien hasarder, je n'en parlerai ici que très succinctement et seulement pour classer le fait à sa place.

Un crucifix sur le Pont-Neuf, à Abbeville, fut mutilé de quelques coups de sabre pendant une nuit. Le lendemain matin, grande rumeur. Le peuple, le clergé crient à l'impiété, à la profanation. Quoique n'ayant pas de témoins de cette action, chacun se plut à en nommer les auteurs; on désigna une société de jeunes gens parmi lesquels étaient La Barre, neveu de l'abbesse des Dames de Villencourt, d'Étalonde, fils du président de Boëncourt, Moisnel, Douville de Maillefeu et peut-être quelques autres dont je ne me souviens plus. Ce bruit s'accréditait au point que le procureur du Roi, peut-être poussé par les ennemis des parents, se crut obligé de faire arrêter ces jeunes gens. Tous s'évadèrent à temps, à l'exception de La Barre qui fut mis en prison. M. de La Motte, évêque

d'Amiens, célèbre par sa grande piété, écouta plus son zèle qu'il ne réfléchit sur les suites que pourrait avoir cette affaire si l'on y mettait tant d'importance. Il se rendit à Abbeville, vint faire amende honorable au Christ qu'on transporta processionnellement à la collégiale de Saint-Vulfran, et il couronna ce beau chef-d'œuvre par lancer un monitoire et prononcer peine d'excommunication contre ceux ou celles qui, instruits des auteurs de cette mutilation, ne les dénonceraient pas. Ce monitoire lâché, il n'y eut pas un dévot ou un coquin, pas une bonne femme qui ne ramassât tout ce qu'ils purent se rappeler contre ces jeunes gens pour venir les charger. Les témoins entendus, on fit une ample collection de faits qui ne contribuaient en rien à faire connaître les auteurs du délit. La Barre qui était en prison fut interrogé. On lui avait conseillé de charger les absents et notamment d'Étalonde. Il s'en acquitta de son mieux; toutefois il ne put éviter la mort. Il fut condamné à être roué et brûlé; la sentence fut ratifiée par le Parlement de Paris, et l'exécution eut lieu dans l'été de 1766. Ce jeune homme était petit-fils d'un lieutenant général des armées du Roi.

D'Étalonde, qui avait été fortement inculpé, fut condamné par contumace au même supplice. Moisnel et Douville de Maillefeu, contre lesquels on avait moins déposé, rentrèrent quelque temps après lorsque cette affaire fut assoupie. Tout le monde s'accorde à dire que, si le président de Boëncourt eût fait les démarches qu'il pouvait et devait, son fils se fût tiré de là comme ceux qui sont rentrés chez eux. Mais il n'était pas dans le cœur de cet homme de rien faire qui pût tirer ses enfants et les siens d'un mauvais pas. On a plaint généralement le sort de ces infortunés, et leur jugement, aussi barbare qu'inique, ne leur a rien ôté, ni à leur famille, de la considération qu'on leur portait auparavant.

. . . . . .

Je reviens à mon entrée au service.

Mon début dans la carrière militaire me tira de la tutelle de mes parents et de la servitude des maîtres. Il ne faut cependant pas se faire illusion; en embrassant l'état militaire, au lieu d'un supérieur, on en trouve mille avec lesquels il faut se vouer à une obéissance passive. Cependant, comme le motif qui vous fait remplir vos devoirs est tout autre que celui d'un écolier qui voit toujours le châtiment prêt à fondre sur lui à la moindre faute, quoique le service ait ses devoirs minutieux, un jeune homme s'y plie bien plus facilement parce qu'il a devant les yeux l'exemple de ses camarades et de ses anciens, et que d'ailleurs, son service fini, il est libre et à peu près son maître lorsqu'il a une conduite exempte de blâme.

Je quittai Abbeville au commencement d'octobre 1768 pour me rendre à Perpignan, près des frontières d'Espagne, où le régiment de Champagne que j'allais rejoindre était en garnison depuis dix-huit mois. Ma mère me donna cent écus pour ma route et pareille somme pour ma dépense lorsque je serais arrivé. Ce n'était pas une petite entreprise pour un jeune homme de seize ans, qui faisait sa première sortie, qu'un voyage de deux cent quarante lieues. Néanmoins je n'eus aucune inquiétude sur la réussite. Deux jours que je passai à Paris furent employés avec tout le profit possible pour voir ce qu'un aussi court espace de temps me permettait. Je vis l'Arsenal auprès duquel je logeais, le superbe bâtiment des Invalides, l'École militaire, les Tuileries, le Louvre, le Palais-Royal, et tout ce qui méritait d'être examiné en allant d'un point à un autre. J'aurais volontiers prolongé mon séjour à Paris, mais ma raison, et surtout ma bourse, tout me le défendait.

Je partis donc le surlendemain de mon arrivée, au milieu de la nuit. Rien de si commode que la diligence de Lyon; en donnant cinq louis pour sa place et sa nourriture, on n'a aucune espèce d'embarras. Le cocher, à qui l'usage

est de donner six francs d'honoraires, est un homme de confiance, qui a un soin tout particulier des voyageurs. Dans les auberges, il veille à ce que la table soit bien servie, s'informe si l'on est satisfait; c'est à lui que l'on porte ses plaintes si l'on manque de quelque chose, et il y remédie s'il y a lieu. On n'a point le désagrément de batailler avec ses hôtes sur le prix, ni la crainte d'être rançonné puisqu'on n'a rien à débourser; et, en général, on est fort bien servi. En outre du prix des places, les effets, sauf la déduction de vingt livres pesants qui sont francs, payent six sols de la livre. Cet article est un peu cher.

Je partis donc de Paris de grand matin. La dînée fut à Fontainebleau et la couchée à Sens, à trente lieues du point de départ.

Fontainebleau, distant de quatorze lieues de Paris, comme on sait, est une des maisons de plaisance de nos rois. Louis XV y était alors avec la famille royale et la cour. Tout était en deuil à l'occasion de la mort de la Reine. Le Roi était à la chasse lorsque j'y arrivai, ce qui me donna occasion de voir une partie de l'intérieur du château. Rien ne m'y parut extraordinaire dans les appartements et l'ameublement. J'y vis le Dauphin, depuis l'infortuné Louis XVI, avec ses frères. Le comte d'Artois était encore alors un enfant de sept ou huit ans.

Ce château a été bâti sous François I^er^. On dit qu'il y a autant de cheminées que de jours dans l'année. Je ne me suis pas amusé à les compter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit au dehors une quantité prodigieuse de tuyaux sur chacun desquels est un F en relief. La position de Fontainebleau m'a paru assez triste. La ville est entourée de forêts immenses.

Sens n'a rien de remarquable. Le Dauphin, père de Louis XVI, venait, comme il l'avait désiré, d'être enterré dans la cathédrale. Le mausolée que j'ai vu depuis et qui est très beau n'était pas encore commencé.

De Sens nous passâmes à Joigny, Auxerre, Vermenton. Ces endroits sont connus par leurs vignobles, qui, quoique bien inférieurs aux coteaux cités de la Bourgogne, ont cependant beaucoup de qualité. La plupart de ces vins sont envoyés à Paris à cause de la facilité du transport par eau. On passe ensuite par Saulieu, renommé par la bonté de ses navets, qui y sont en effet excellents. De Saulieu à Autun on est dans un mauvais pays et extrêmement boisé. Nous fûmes escortés pendant quatre lieues par quatre cavaliers de la maréchaussée. Ils faisaient ce service depuis que la diligence avait été attaquée et pillée deux ans auparavant par des voleurs qui firent une excellente capture. Il est bon de dire que tous les trois mois, pendant une quinzaine, dans le temps que Paris fait ses payements à Lyon, la diligence porte à chaque voyage des sommes considérables qui vont jusqu'à cinquante mille écus ou deux cent mille livres. Le poids de cette voiture est alors si énorme qu'on y attelle jusqu'à dix ou douze forts chevaux qui sont relayés toutes les quatre lieues. Cette administration qui appartient à une compagnie riche est parfaitement conduite. La diligence trouve toujours ses relais prêts, et les voyageurs n'attendent jamais plus de cinq minutes à chaque changement de chevaux.

Autun n'est remarquable que par son ancienneté. Cette ville, qui est grande, existait du temps de Jules César. On y voit encore quelques monuments de ces siècles reculés, mais peu dignes de remarque. Il y a des quantités prodigieuses de bois. Mandrin, si connu pour avoir été longtemps chef d'une troupe de voleurs, mit Autun à contribution, après avoir enlevé tous les séminaristes qui étaient à la promenade. Les forêts, dans lesquelles il se retirait lorsqu'il était poursuivi par les dragons qu'on avait fait marcher pour le prendre, le mettaient à l'abri du danger. Enfin, mais longtemps encore après son expédition d'Autun, il fut pris au Pont-de-Beauvoisin, fron

tière du Dauphiné et de la Savoie, sur le territoire du roi de Sardaigne. Il y eut à cette occasion quelques plaintes de la cour de Turin sur la violation du territoire, mais l'affaire fut bientôt arrangée. Ces plaintes furent une chose de pure formalité, car le roi de Sardaigne eût vu, je pense, avec déplaisir, dans ses États, l'arrivée de Mandrin venant y exercer ses brigandages.

D'Autun nous fûmes à Chalon-sur-Saône. On ne quitte les bois qu'environ à deux lieues de cette ville pour entrer dans un beau pays de plaine, abondant et bien cultivé. Chalon est une assez grande ville sur la Saône; je n'y ai rien vu d'intéressant. Je n'ai point ouï dire qu'elle eût aucune branche particulière de commerce.

C'est dans cette ville que nous quittâmes la voiture de terre pour nous embarquer sur une diligence d'eau qui nous conduisit jusqu'à Lyon.

Les approches de Lyon se firent reconnaître par un paysage charmant et par une quantité prodigieuse de maisons de campagne dont plusieurs sont de la plus grande magnificence. On juge aisément qu'elles ne peuvent appartenir qu'à des gens très riches. En effet, elles sont à de gros négociants qui viennent s'y délasser pendant la belle saison, lorsque leurs affaires leur en donnent le loisir. Rien d'aussi pittoresque que ce cours de la Saône. Tous les voyageurs conviennent qu'il est difficile de rien voir de plus attrayant. Dans une admiration soutenue par les objets divers que nous passions successivement en revue, nous nous trouvâmes au quai de la Saône qui commence une demi-lieue avant d'être dans Lyon. Ce quai est bordé de jardins, de guinguettes et autres maisons de plaisir où l'on va se divertir les dimanches et les fêtes. Nous passâmes sous le château de Pierre-Scise, qui est situé au haut d'un roc très élevé et coupé à pic sur la rivière. Ce château, garni de canons, est destiné au besoin à contenir, en cas d'émeute, cette partie de la ville. Il a une petite garnison et un gouverneur. On y

renferme aussi des prisonniers d'État. J'y suis monté dans un autre voyage. Il domine toute la ville, et la vue y est de toute beauté.

Le quai du Rhône, sur lequel je logeais, était plus qu'il ne m'en fallait pour occuper pendant le reste de la journée mon oisiveté et mon admiration. Je puis dire que, de ma vie, je n'ai rien vu de si beau en ce genre. Il est tout bordé de maisons régulières et magnifiques. Le cours majestueux du fleuve mérite l'attention du spectateur. On peut le traverser sur quelques ponts; au milieu de l'un d'eux, on se trouve dans le Dauphiné. Au bout de ce quai, il y a une vaste promenade terminée par le confluent de la Saône au Rhône. Les eaux de la Saône, qui sont presque toujours limoneuses, coulent pendant plus d'une lieue avec celles du fleuve avant d'être entièrement confondues. Ce qu'on pourrait désirer, sur le quai du Rhône, ce serait qu'il y eût la même activité, le même commerce, le même mouvement que sur celui de la Saône. Quand on a vu ce dernier, on trouve celui du Rhône un peu désert.

Le lendemain, je me trouvai sur le port longtemps avant l'heure indiquée pour le départ, et j'eus le temps de bien examiner les visages de ceux avec qui j'allais voyager. Enfin, vers neuf heures, on démarra, et, comme le courant est très rapide, nous laissâmes promptement la ville derrière nous.

On ne retrouve point ici les paysages agréables de la Saône. La nature, si l'on peut parler ainsi, y est plus rude, plus sauvage. Le Rhône est presque partout très encaissé, et de très hautes montagnes bordent le fleuve, principalement sur la rive droite. La navigation y est difficile et quelquefois dangereuse. Je fis la remarque que les matelots avaient un caractère plus rude, qu'ils étaient bien plus brusques que sur la Saône, où l'on navigue aussi paisiblement que sur un canal.

Le surlendemain, j'arrivai vers midi au Saint-Esprit

qui était le terme de ma navigation. Je passai sous le fameux pont, malgré l'avis du chevalier de Boëncourt qui me l'avait bien défendu dans son itinéraire. Je crus mon honneur et ma bravoure intéressés à ne pas descendre. L'honneur d'un jeune homme de seize ans qui entre dans un régiment est, comme on va voir, souvent une chose bien ridicule; et comme il est rare qu'à cet âge il ait eu à faire parade de son courage dans des occasions essentielles, il croit de son devoir de le montrer dans les plus petites circonstances.

Le passage du Rhône sous le pont du Saint-Esprit dépend du talent et du coup d'œil du patron de la barque à bien prendre le courant du fleuve pour enfiler droit l'arche sous laquelle passent tous les bateaux. Une demi-lieue avant d'arriver à ce pont, on propose à ceux des voyageurs qui le désirent de mettre pied à terre. Les plus sages ordinairement descendent, tant pour éviter les risques que pour leur tranquillité. J'allais me ranger du côté des gens raisonnables, lorsque deux ou trois jeunes officiers fort étourdis se mirent à lâcher des épigrammes assez piquantes contre ceux qui débarquaient. L'un de ces trois fous, me frappant sur l'épaule, me dit : « Camarade, vous resterez avec nous, n'est-il pas vrai? — Assurément, mon intention n'a jamais été autre. — Bravo! » Au fond de l'âme, je n'étais pas fâché de pouvoir me vanter de n'être pas descendu pour passer le pont. Je ne pensais pas au danger et je m'étais déjà dit : « Il périt sûrement peu de bateaux; il faudrait être bien malheureux pour faire partie du nombre de ceux qui sont engloutis. » La barque se mit en route. Quelques minutes après, nous étions dans la passe où il n'y a plus à reculer. On assure qu'un quart de lieue avant le pont, il faut que le patron soit dans la bonne direction, sans quoi le courant est déjà si rapide qu'il n'y a plus moyen de se redresser. A mesure qu'on approche, la vitesse augmente. Enfin nous passâmes avec une rapidité qu'il faut avoir vue pour s'en

faire une idée. Je puis assurer que notre homme avait pris sa mesure bien juste, car, au moment où je passais sous les arches, je vis que la chaloupe où étaient les chevaux n'avait pas un pied de plus qu'il lui fallait pour ne pas toucher et conséquemment se briser.

Je me fis débarquer au Saint-Esprit, d'où je partis en voiture pour Montpellier. Je fus coucher à moitié chemin de Nîmes, dans un village où l'auberge était assez bonne. Je passai dans l'après-midi la rivière et le pont du Gard. Ce pont, bâti sous Louis XIV, est assez célèbre à cause du fameux aqueduc qui y touche. C'est un ouvrage des Romains conservé dans son entier et qui traverse la vallée où coule le Gard. Il part du milieu d'une montagne et rejoint celle qui est vis-à-vis à une assez longue distance. Sa destination était de conduire l'eau d'un de ces points à l'autre, en franchissant la vallée. L'ouvrage est très élevé au-dessus du niveau de la rivière, les arches en sont hardies, et il y en a une seconde rangée qui porte sur la première.

J'arrivai le lendemain à Nîmes pour dîner. Je n'y restai qu'environ trois heures, dont j'employai la bonne partie à courir la ville. Elle est célèbre par ses manufactures de soie. Je fus voir aussi la Maison carrée et le théâtre, deux anciens ouvrages des Romains. La Maison carrée est un très gros bâtiment à quatre faces. Je ne sais quelle était sa destination. Le théâtre est une vaste place où l'on voit des restes de constructions, mais l'édifice ne subsiste plus dans son entier.

On est surpris de voir la mise des femmes du commun de ce pays. Presque toutes, même les servantes, y sont en bas de soie avec un soulier bien dégagé. Elles portent un jupon très court qui laisse apercevoir tout le bas de la jambe qu'elles ont bien faite. Elles ont sur le cou un mouchoir de soie et sur la tête, lorsqu'elles sortent, par dessus leur coiffure, un chapeau noir de feutre à larges bords ; ce chapeau s'attache sur la poitrine avec deux rubans noirs.

Nîmes était le siège épiscopal du célèbre Fléchier.

De Nîmes, je fus coucher à Lunel. Cet endroit est connu par ses excellents vins muscats. Je m'en permis une demi-bouteille qui me fit grand plaisir.

J'arrivai le lendemain sur les dix heures à Montpellier.

De Montpellier, je fus à Pézenas, qui est un endroit délicieux. Il existe un ancien proverbe qui dit que si Dieu voulait habiter la terre, il demeurerait à Pézenas. Je gagnai de là Béziers, Narbonne et enfin Perpignan.

CHAPITRE III

(1768)

Arrivée à Perpignan. — Mes débuts au régiment de Champagne. — Triste perspective d'avancement. — Le régiment de Champagne. — Le comte de Mailly. — Le Roussillon et ses habitants.

J'arrivai enfin au terme de mon voyage à Perpignan le quinze octobre 1768, après une route de quinze jours depuis mon départ d'Abbeville. J'étais descendu à l'auberge, dans un des faubourgs de la ville. J'écrivis aussitôt à d'Auberville pour lui faire part de mon arrivée. Mais je ne le pus voir que le lendemain. Il me fallut d'abord faire sa connaissance, car depuis l'âge de six ans je ne l'avais pas rencontré. Je retrouvai en lui un bon parent plus jaloux du titre d'ami que de celui de mentor. Après avoir réglé toutes nos petites affaires, avoir reçu de lui tous les renseignements sur ce que j'avais à faire pour mon début, il me quitta pour m'aller louer un logement en ville et prendre tous les arrangements qui m'étaient relatifs, mais qui ne demandaient pas ma présence. Dès que je fus revêtu de l'habit uniforme et équipé comme il convenait, il me présenta au commandant du corps, et je fus admis à l'emploi brillant de volontaire. Je me fis inscrire de suite au bureau du régiment. Là, j'appris que j'étais le quatorzième volontaire, et qu'en outre il y avait encore à placer huit capitaines de la réforme de 1763. Belle perspective ! Avenir brillant ! Je ne pouvais prétendre qu'au vingt-deuxième emploi vacant, sauf encore les chances qui viendraient contre moi comme effectivement

j'en ai eu deux ou trois. D'Auberville me fit placer aussi dans la compagnie où il était lieutenant.

Le lendemain et jours suivants, je fis, sous sa conduite, des visites particulières à chaque officier du corps, au commandant de la place et à l'état-major. Ayant été présenté à toutes les personnes que je devais voir, je pouvais me trouver à la parade, aller au café, en un mot me faufiler avec ceux qui voudraient bien me recevoir. Le régiment de Champagne avait la réputation d'être hautain. J'en fis la triste expérience longtemps. Naturellement timide, j'étais peu accueillant ; quand même j'aurais eu plus de hardiesse, je n'aurais pas fait fortune davantage : on m'eût accusé de familiarité, et c'eût été pis encore. Il n'y avait pas jusqu'à mes confrères les volontaires qui étaient au régiment depuis trois ou quatre mois qui ne voulussent singer les officiers. Ces jeunes gens étaient les premiers avec qui je devais me lier et ceux dont je devais faire ma société habituelle. Je les trouvai longtemps peu disposés à m'accueillir. Enfin, je puis dire que j'ai fait pendant deux ou trois mois un noviciat bien dur. Les moments les plus heureux étaient ceux que je passais dans ma chambre ou seul à la promenade; j'avais un maître d'armes et un d'exercice qui me distrayaient pendant deux heures chaque jour. D'Auberville ne pouvait pas m'être de grande ressource. La différence d'âge et ses allures particulières faisaient que nous ne nous voyions pas beaucoup. Je lui dois cependant la justice de dire qu'il ne m'a jamais abandonné et qu'il m'a toujours soutenu et encouragé dans mes moments de peine. Je ne restais pas un jour sans passer quelques moments au café, au milieu de mes camarades. Je sentais la nécessité de les habituer à me voir ; je pensais bien que c'était le seul moyen de faire des connaissances. Peu à peu cela me réussit. J'étais enchanté quand j'avais causé un quart d'heure avec quelqu'un. Enfin le temps, la patience, tous les frais et les avances que je fis, l'habitude de me voir,

le bien que l'on pouvait dire de moi, toutes ces circonstances réunies firent que je commençai à me mettre au courant, et mon sort devint beaucoup moins fâcheux. En étendant chaque jour le cercle de mes connaissances, je trouvai un peu de cette dissipation dont j'avais tant besoin, et, si je n'étais pas encore au point d'avoir un état agréable, au moins je cessai peu à peu de m'ennuyer, et c'était beaucoup pour le moment.

Je vais dire quelque chose du corps où je servais. C'est un tribut que je lui dois.

Le régiment de Champagne, le deuxième de l'infanterie française, avait été formé en 1553.

Mon projet n'étant pas de faire l'histoire de ce régiment qui a déjà paru imprimée en 1766, avec tous les faits, anecdotes, les traits de bravoure et les différents changements qu'il a subis, je ne parlerai que de l'état où je l'ai trouvé à mon entrée. Les milices qu'on lui avait données durant la guerre de Sept ans pour remplacer les pertes qu'il avait essuyées pendant ce temps ne l'avaient pas embelli. L'espèce d'hommes n'était ni élevée ni bien découplée, mais en revanche le régiment comptait, chose précieuse, beaucoup d'anciens soldats qui avaient fait la guerre. Il était complet et très en état d'entrer en campagne. Son séjour depuis dix-huit mois à Perpignan lui était nuisible sous plusieurs rapports. L'espèce de recrues que nous faisions dans cette partie du Midi était petite et ne pouvait pas contribuer à relever le corps. Un autre inconvénient était la grande abondance, la force et le bas prix du vin (il ne coûtait qu'un sol la bouteille) ; les soldats en buvaient tant qu'ils voulaient et beaucoup plus qu'il ne leur en fallait. Cette grande facilité de s'enivrer nous a fait périr beaucoup d'hommes et principalement nos ivrognes de profession. Le pays ne produisant ni choux ni pommes de terre et très peu d'autres légumes à la portée de la bourse du soldat, il s'ensuivait qu'il ne vivait pas dans l'aisance

nécessaire à son bien-être. D'ailleurs, l'instruction, la tenue, la police intérieure, tout était parfaitement réglé.

Perpignan, capitale du Roussillon, est une place forte avec une bonne citadelle. Cette ville a été conquise sur les Espagnols par Louis XIV. Elle est grande, mais mal bâtie; les rues sont mal percées, et elle n'a rien de remarquable. Le Tet coule près d'une des portes, entre la ville et le faubourg Notre-Dame. Cette rivière n'a souvent pas deux pieds d'eau, mais dans d'autres temps c'est un torrent furieux, qui s'accroît prodigieusement et cause quelquefois bien des ravages dans les endroits qu'il parcourt. La ville a son commandant et son état-major. La citadelle a aussi le sien particulier.

M. le comte, depuis maréchal duc de Mailly, en 1768 et longtemps encore auparavant, en était commandant et gouverneur du Roussillon. Il était en même temps commandant d'Abbeville. Je lui fus présenté comme volontaire au régiment de Champagne et comme Abbevillois. Il voyait avec plaisir ou plutôt il accordait sa protection à d'Auberville. Ce comte de Mailly était un homme assez extraordinaire pour que j'en rapporte ici quelques traits. Il était connu à la cour de Louis XV sous les noms de marquis de Tuffières, baron de Montorgueil, qui sont ceux du *glorieux* dans la comédie de ce nom. Quand il arrivait de Paris pour résider dans son gouvernement, il était annoncé d'avance par plusieurs courriers qui se succédaient. Il recevait avec emphase les visites des différents corps, de l'état-major et des magistrats. Il conservait la garde d'honneur due aux gouverneurs seulement le jour de leur arrivée, mais qu'il est d'usage de renvoyer. Il avait en outre, tout le temps de sa résidence, indépendamment de la garde extérieure attribuée à sa place, les six gardes de la connétablie qui faisaient le service dans son antichambre, à l'instar des gardes du Roi. Peu de temps après son arrivée, il annonçait qu'il irait tel jour à la parade. Effectivement, il venait en grand uniforme,

passait dans les rangs de la garde qu'il trouvait toujours très bien, lui faisait donner vingt-cinq louis, voyait défiler la parade et s'en retournait fort satisfait de lui-même. Il était toujours en souliers à talons rouges : il n'en mettait pas même d'autres lorsqu'il allait à la chasse dans une garenne qu'il avait fait arranger dans un des fossés de la place. Il donnait des fêtes de temps en temps. C'est principalement dans ces occasions qu'il rassemblait davantage encore ses grands airs et sa dignité. Malgré toutes ces manières qui, au récit, paraissaient devoir le rendre insupportable à ceux qui l'approchaient, cette suffisance n'étouffait pas en lui plusieurs qualités. Il était obligeant et aimait à rendre service. Il ne tracassait personne, mais il ne fallait pas que ce qui était sous ses ordres essayât de lutter contre lui. Son orgueil alors se trouvait compromis, et il n'abandonnait pas la partie qu'il n'eût eu satisfaction de ceux qui avaient paru méconnaître son autorité. La garnison allait beaucoup chez lui et n'avait qu'à s'en louer.

Louis XV, peu de temps avant sa mort, fit une promotion de sept maréchaux de France. C'était un composé fort extraordinaire; la plupart, attachés à la cour depuis des temps infinis, avaient perdu de vue le militaire. Ils durent être bien étonnés de se voir élevés au grade de maréchal de France. On ne le fut pas moins à Paris et on rit beaucoup de cette singulière promotion. On les comparait plaisamment et avec assez de justesse aux sept péchés capitaux. L'un était l'envie; l'autre, la luxure; celui-ci, la colère, la gourmandise, la paresse, etc. M. de Mailly fut de cette fameuse promotion. On juge bien qu'on lui donna l'orgueil pour attribut.

Dans le temps qu'il déployait son faste et sa vanité à Perpignan, l'évêque (M. d'Havrincourt, d'une famille flamande) faisait un contraste tout opposé. C'était un homme de mœurs très simples, donnant dans la dévotion, n'employant ses revenus que pour faire du bien, laissant

sa maison sans ordre à la merci de ses domestiques. Il avait été capitaine de dragons, et, lorsqu'on lui demandait pourquoi il n'avait pas continué la carrière militaire, il répondait tout naturellement qu'il l'avait abandonnée parce qu'il ne se sentait pas la bravoure nécessaire pour en remplir les devoirs. Il voyait peu de monde ; cependant il donnait à manger chaque fois que la bienséance ou les circonstances le demandaient. Un jour, il recevait douze personnes à dîner. Au moment de mettre le couvert, le maître d'hôtel s'aperçut qu'il n'y avait plus de linge blanc. Il vient faire part de son embarras à Monseigneur. Tous deux délibèrent que, sans perdre de temps, il faut aller lever chez le marchand ce qui est nécessaire. L'heure du dîner approchait. Le maître d'hôtel revient avec ses serviettes. Elles furent mises sur la table bien pliées, mais sans être ourlées. Pendant le dîner, l'évêque, voyant l'étonnement de plusieurs des convives, leur raconta avec sa naïveté ordinaire ce qui avait donné lieu à cette omission. On en rit beaucoup, et, le soir, cet événement faisait la nouvelle du jour dans toutes les sociétés.

Quoiqu'il y ait plus d'un siècle que le Roussillon soit réuni à la France, les habitants ont conservé beaucoup de mœurs et usages qu'ils avaient lorsqu'ils étaient sous la domination espagnole. Le peu de fréquentation qu'ils ont avec le royaume peut bien en être une des causes. La religion est surchargée de plusieurs pratiques superstitieuses. Leurs processions, leurs flagellants, leurs pénitents et autres confréries les tiennent asservis aux prêtres et aux moines. C'est surtout dans la semaine sainte que leur zèle se montre dans toute son étendue. La procession du vendredi saint est remarquable. Celui d'entre eux qui est choisi pour rappeler les souffrances que Jésus-Christ a endurées en ce jour, a un rôle bien pénible à remplir. Il paraît nu jusqu'à la ceinture, une couronne d'épines sur la tête et un roseau à la main. Le sang (mais la chose

est, je pense, préparée d'avance par quelque artifice) lui ruisselle tout le long du corps. Plus tard, on lui ôte le roseau et on lui attache les bras sur une barre de bois. C'est dans cette position forcée qu'il achève le reste de la procession. Quatre de ses confrères, la discipline à la main, l'en frappent de temps en temps. Enfin tout le convoi rentre dans la chapelle des flagellants, et le représentant est délivré de ses entraves. Le peuple est enchanté de ce spectacle, atroce selon moi.

Un autre usage que j'ai trouvé bien révoltant : lorsqu'on met à mort un déserteur ou un criminel, la confrérie des pénitents s'assemble dès le matin. Ces pénitents sont revêtus d'une longue robe noire; leur visage est couvert d'un crêpe. Ils ont chacun un os de mort dans une main et un long chapelet dans l'autre. Dans cet accoutrement funèbre, ils se transportent processionnellement à la porte de la prison, au son de deux grosses clochettes lugubres, précédés du cercueil qui doit recueillir le corps du condamné. Ils l'accompagnent ainsi jusqu'au lieu du supplice, s'en emparent dès qu'il est mort, et vont l'enterrer. Leur intention, sans doute, n'est que d'exercer un acte de charité; mais quelle impression ce spectacle ne doit-il pas faire sur le patient, puisque les spectateurs en sont émus !

Pour éloigner les idées fâcheuses que laissent à l'imagination ces deux cérémonies des pénitents, je vais décrire une fête d'un tout autre genre qui a lieu chaque année, les trois derniers jours de carnaval. La saison, qui dès les mois de février ou de mars devient aussi douce que l'est le mois de mai en Picardie, invite à la joie. Le dimanche après midi, les masques commencent à courir toute la ville, et, dans cette foule, on voit des déguisements charmants. Ces masques répandus dans les rues sont comme un signal pour annoncer qu'un autre spectacle va commencer sur la grande place. Bientôt toutes les croisées des maisons, les balcons de l'hôtel de ville

sont remplis des dames et des messieurs du plus haut parage. Une foule prodigieuse de peuple de tout sexe et des masques sans nombre couvrent l'arène. Alors commence l'attaque des dragées. Placés aux croisées dont on a eu soin de détacher les fenêtres, les messieurs, les poches pleines de dragées, les lancent à poignées aux dames qui sont vis-à-vis. Une jolie femme sur qui se dirige la plus grande quantité de bonbons est flattée de la préférence et est assurée de faire bien des jalouses. C'est à qui des attaquants fera remarquer sa galanterie par la profusion qu'il fait de ses munitions. Des laquais, placés derrière, sont continuellement occupés à approvisionner leurs maîtres. Les dames en lancent aussi de temps en temps aux cavaliers, surtout à ceux qu'elles veulent distinguer. Le parterre n'est pas oublié. Lorsqu'on y aperçoit une jolie fille, elle reçoit sa bordée. Alors tout le peuple, tous les polissons la serrent et se jettent par terre pour ramasser les bonbons. Ce conflit dérange un peu les fichus et donne fréquemment lieu à des chutes assez plaisantes; tout se passe gaiement, et il est rare de voir s'élever des rixes. Il n'est pas de bon ton pour les gens d'un certain rang de ramasser les dragées lancées. On les renvoie au peuple. La nuit seule met fin à ce genre de combat. On recommence le lendemain; et, le troisième jour qui est la clôture, on y met un acharnement inconcevable. Tel ou tel cavalier, dans les trois jours, peut dépenser douze ou quinze louis à cette guerre d'un genre si particulier. On imagine bien qu'on ne jette pas des dragées fines, et que les plus communes ont la préférence.

De toutes les provinces méridionales de France, le Roussillon est la plus chaude. Les Pyrénées qui sont très élevées l'embrassent à peu près comme dans un demi-cercle. De Perpignan on distingue le mont Canigou qui est le plus rapproché et absolument détaché de cette chaîne. C'est le point le plus haut du pays. Il ressemble assez à un pain de sucre. Sa base extrêmement large est

proportionnée à son sommet qui se perd dans les nues. Il est couvert de neige toute l'année. Bien des curieux ont fait des tentatives pour aller jusqu'au haut. Après des peines, des fatigues incroyables, ils n'ont pu parvenir que jusqu'aux deux tiers. Des habitations fort agréables l'été sont au pied des montagnes. On y voit plusieurs maisons de campagne appartenant à des propriétaires de Perpignan qui quittent la ville pour s'y retirer, dans la saison chaude. Ces campagnes sont très vivantes, elles produisent à peu près les mêmes fruits que nos provinces, donnent du bois et nourrissent quantité de bestiaux. On y ramasse aussi de la glace dans le mois de janvier, on en remplit les glacières de la ville, ce qui est d'un grand agrément dans les chaleurs. Dans la plaine, on voit beaucoup de vignobles, d'oliviers et de mûriers. On y récolte le blé au commencement de juin. On y fait des prairies artificielles en assez grand nombre. Le gibier, excepté les bécassines et les cailles, n'y est pas abondant. Ces dernières, vers le mois d'avril, à leur retour d'Afrique, après avoir passé les Pyrénées, s'y jettent par milliers. Mais elles sont alors fort maigres et peu agréables. Un bon tireur en tue tant qu'il en veut.

Dans le climat chaud du Roussillon, on éprouve deux ou trois fois l'année une vicissitude de temps et un froid insupportable pendant cinq ou six jours de suite lorsque le vent du nord, connu également des Provençaux sous le nom de *mistro*, y souffle dans toute sa violence. La mer qui n'est distante de Perpignan que de deux lieues y fait un bruit affreux et qui a quelque chose d'effrayant. On dirait que, poussée par ce vent, elle va franchir ses limites. Un froid vif pénètre jusqu'à la moelle des os. Ces moments sont les seuls où l'on ait besoin de se chauffer. Lorsque cette bise est passée, le ciel reprend sa sérénité et, aussitôt le vent tombé, la température redevient douce comme auparavant.

Les villes principales du Roussillon sont le Mont-Louis,

fortifié sous Louis XIV et une des clefs des Pyrénées; dans la plaine, le Port-Vendres et Collioure sur la mer. On a travaillé beaucoup à faire de ce dernier endroit une station sûre pour les vaisseaux de commerce. La réussite en serait bien avantageuse pour le débouché des vins de cette province qui méritent d'être connus par leur qualité. A une lieue de Perpignan, on trouve Rivesaltes, si fameux par son excellent vin muscat. Il est extrêmement difficile à des particuliers de s'en procurer. Le véritable canton n'en fournit annuellement que soixante-quinze pièces. Il est toujours retenu pour la cour et les premières têtes de l'Europe. J'en ai goûté une seule fois et, après celui du Cap, je n'ai rien bu de si délicieux.

CHAPITRE IV

(1769)

Le régiment est envoyé en Corse. — Voyage de Perpignan à Toulon. — Misère. — La ville de Toulon. — Rencontre de mon frère.

Après cette longue digression sur le Roussillon et sa capitale, digression que j'ai cru devoir étendre pour faire connaître cette province peu visitée, je reviens au régiment de Champagne. Rien ne paraissait devoir nous faire sortir de Perpignan avant le mois d'octobre prochain, époque des changements de garnison, lorsqu'en février 1769 nous reçûmes nos ordres de départ pour nous rendre à Toulon, et de suite être embarqués pour l'île de Corse. Sur-le-champ, on écrivit aux officiers et soldats en semestre d'être rendus le vingt-cinq mars à Toulon, aux officiers de se munir de domestiques et de chevaux pour être prêts le premier avril à entrer en campagne. D'Auberville et moi prîmes chacun un domestique, nous réservant d'acheter un mulet en Provence ou en route s'il se présentait une occasion favorable, et de n'achever nos équipages qu'avant de nous embarquer.

Le régiment, après avoir été remplacé par celui de Royal-la-marine, partit le treize février. Il avait juste un mois de marche. Je ne fis pas cette route avec lui. Comme les volontaires n'avaient ni paye ni étape, et que ce voyage nous aurait été extrêmement coûteux, le major, qui avait fait marché avec un patron de tartane pour transporter par mer les gros équipages, jugea plus avantageux pour l'économie de nos finances de nous embar-

quer sur ce petit bâtiment avec les femmes et les enfants du corps. Nous nous rendîmes au jour indiqué à un petit port nommé La Nouvelle, qui est l'endroit où le canal du Languedoc joint la Méditerranée. Nous y restâmes un jour tandis qu'on embarquait les ballots. La jeunesse est pétulante et ne doute de rien. Le lendemain, ne voyant aucun préparatif de départ, nous fûmes harceler notre patron pour le presser de mettre à la voile. Le ciel était superbe, on ne voyait pas un nuage. Cet homme nous dit que sous peu il prévoyait du gros temps, et que nous ferions bien d'attendre un jour ou deux jusqu'à ce que ses craintes fussent dissipées, ou que le mauvais temps fût passé. Cette proposition ne fit qu'augmenter notre désir de partir, et le patron eut la faiblesse de se rendre à nos sollicitations.

Nous levâmes l'ancre dans l'après-midi. Il ventait joli frais, et tout allait le mieux possible. Après le coucher du soleil, la brise augmenta sensiblement, la mer devint plus houleuse. C'est alors que le mal de mer se fit sentir chez tous les passagers. Il n'y eut qu'un de mes camarades et moi qui tînmes bon. Les autres ressentaient des souffrances réelles et n'étaient pas même plaints par les matelots qui mangeaient de bon appétit et ne faisaient qu'en rire. Tel est l'effet du mal de mer; quoiqu'on en souffre prodigieusement, il n'inspire pas la pitié de ceux qui en sont exempts. Comme je ne savais pas comment la chose finirait pour moi, je n'osais pas rire des autres. En outre, ce n'eût pas été obligeant pour eux. D'ailleurs, je n'étais pas à mon aise. J'étais tout étourdi, et si je n'eusse pas pris la précaution de me tenir constamment au grand air, il est fort probable que, renfermé dans une très petite chambre, dans un mauvais air, j'eusse payé le tribut comme les autres.

Vers le milieu de la nuit, le vent devint violent et la tempête se manifesta. Nous approchions du golfe du Lion, passage redouté des marins. Dans cet endroit, la mer forme

une anse très considérable, et c'est dans cette anse que le Rhône jette ses eaux dans la Méditerranée. Les vents y sont ordinairement impétueux, la mer très mauvaise. Tout concourt à rendre ce passage dangereux, surtout pour de petits bâtiments tels que celui que nous montions. Je vis tout l'embarras de notre capitaine et de son équipage composé de six hommes. Il jurait comme un forçat, faisait diminuer de la voile, rassurer son mât de peur qu'il ne vînt à casser ; si cet accident fût arrivé, nous étions perdus sans ressource. La mer était affreuse, les lames entraient fréquemment dans le bâtiment. Les cris des femmes, les pleurs des enfants, chaque fois qu'il venait une vague, ne faisaient qu'accroître le désagrément de notre position. Le jour parut enfin; quoique notre situation n'en fût pas meilleure, au moins ne paraissait-elle pas si affreuse que dans les horreurs de la nuit. D'ailleurs, il était plus facile de surveiller la manœuvre, et le timonier pouvait diriger avec plus de certitude son gouvernail. Le reste de notre navigation se passa dans la perplexité. Vers deux heures d'après-midi, notre patron découvrit Marseille ; il n'hésita pas à faire voile dessus, quoique sa destination fût pour Toulon. Il n'était pas en peine, ni nous plus que lui, de passer une nuit comme la précédente. A quatre heures, nous entrâmes dans la passe de Marseille. Le vent était un peu tombé, mais la mer aussi mauvaise. Une quantité prodigieuse de monde s'était avancée sur le rivage pour nous voir entrer, et, lorsque nous fûmes mouillés, nous apprîmes par les officiers de santé qui vinrent nous visiter, suivant les règlements, que ce concours de monde était là pour voir si nous serions plus heureux qu'une tartane comme la nôtre qui avait péri vers midi en vue de la rade.

Qu'on juge de notre joie de nous être tirés d'un tel danger. Nous débarquâmes avec nos effets, bien décidés à nous rendre par terre à Toulon, et, après avoir fait nos adieux au patron et nous être quittés bons amis, nous

nous fîmes conduire dans une bonne auberge pour y prendre le repos dont nous avions grand besoin. J'éprouvai, lorsque je fus dans mon lit, un effet qui s'est renouvelé depuis, chaque fois que j'ai couché à terre immédiatement après ma sortie d'un vaisseau. Il me semblait être encore à bord, y recevoir toutes les secousses, y ressentir tous les roulis de la mer. Le matin, à mon réveil, c'était la même chose.

Nous mîmes bien à profit les deux jours que nous passâmes à Marseille pour y voir ce que cette ville célèbre offre de plus intéressant. Ce qui me surprit le plus fut le coup d'œil du port. Le quai, qui est immense, a la forme circulaire. Des marchandises qu'on embarque d'un côté, un plus grand nombre encore qu'on débarque d'un autre, font un tableau qu'on ne peut se lasser d'admirer. Des pavillons de toutes les nations, des forêts de mâts annoncent assez l'étendue du commerce qui se fait dans cette ville. Dans les rues, on rencontre des Grecs, des Turcs, des Arméniens, des marchands, des marins des échelles du Levant. Le costume particulier de chaque nation fait un effet fort extraordinaire. Dans la ville, on trouve sur un superbe cours un nombre infini d'étrangers de tous les pays qui viennent jouir des charmes de la promenade. Comme à Paris, au Palais-Royal, il s'y trouve une quantité de cette sorte de demoiselles qui font un trafic continuel de leurs charmes. A Marseille, encore plus qu'ailleurs, il faut se méfier des fruits amers qu'un moment d'erreur vous donnerait infailliblement.

J'étais à me promener avec un de mes camarades, nous nous amusions à nous communiquer nos idées sur ces déesses, lorsque nous fûmes accostés très poliment par un monsieur fort bien mis : « Messieurs, vous êtes étrangers dans cette ville, il faut l'avoir habitée quelque temps pour en connaître les ressources et les agréments ; si vous le permettez, je vous offre mes services pour être l'ambassadeur de vos plaisirs auprès de ces charmants minois

que vous voyez de tous côtés à la promenade, vous n'aurez qu'à vous louer de m'honorer de votre confiance. »

Il ne nous en fallut pas davantage pour savoir à qui nous avions affaire. Nous quittâmes ce beau monsieur beaucoup moins poliment que nous ne l'avions reçu. Cet homme, dont j'ai eu occasion de parler depuis, est connu assez généralement de tous les officiers qui ont passé à Marseille.

L'agrément que nous goûtions dans cette ville ne laissait pas perdre de vue aux plus raisonnables que notre séjour ne pouvait se prolonger davantage sans donner une forte atteinte à nos finances qui étaient déjà en très mauvais état. Nous résolûmes donc de partir le lendemain. Ce plan ne convenait pas à tous. Nous représentâmes à ceux qui voulaient rester qu'ils en étaient bien les maîtres, mais que notre parti était pris. J'observerai que ceux-ci étaient précisément les moins en fonds, et ils auraient été bien embarrassés si nous ne les avions pas tirés d'affaire.

Nous nous mîmes en route à l'heure convenue et fûmes dîner à Roquevaire, qui est à moitié chemin. A la dînée, après nous être fait part réciproquement de ce qui restait d'argent, nous conclûmes que nous étions fort au-dessous de nos affaires. Effectivement, moi qui étais le plus riche de la bande, je ne possédais que deux louis, reste infortuné de cinq que j'avais en partant de Perpignan. Il est vrai que j'en avais avancé un à deux de mes camarades à qui il restait à chacun six francs. Le plus opulent après moi avait dix écus. Les autres un louis, douze francs, au total extrêmement peu et beaucoup moins qu'il nous paraissait nécessaire, même avec la plus stricte économie, pour attendre encore trois semaines l'arrivée du régiment. Nous décidâmes que nous ne pouvions rester en société à cause de la difficulté de nous loger. D'ailleurs, deux ou trois d'entre nous avaient des parents ou des amis dans la garnison ou dans le corps de la marine. Ceux-là se tirèrent bien d'affaire. J'étais lié plus particu-

lièrement avec celui à qui il restait dix écus. L'un et l'autre nous avions de la conduite ; notre association se fit naturellement. Nous arrivâmes sur le soir à Toulon, et, bien malgré nous, il nous fallut souper et coucher à l'auberge. La table d'hôte était nombreuse. Nous y figurâmes bien. Si j'avais pu manger pour quinze jours, c'eût été une bonne affaire.

Toulon, comme on sait, est, après Brest, le plus bel établissement de la marine royale de France. Quoique bien inférieur, les objets plus rapprochés présentent un coup d'œil peut-être plus satisfaisant. D'ailleurs, le quai, qui est tout à la fois une promenade, met sous les yeux, sans avoir à les chercher bien loin, comme à Brest, les vaisseaux de guerre et autres. Les premiers sont rangés avec ordre sur deux lignes, à droite et à gauche du port. On en voit de tous les échantillons, depuis cent dix canons jusqu'à soixante-quatre, et nombre de frégates, chebecs, corvettes et autres petits bâtiments qui ont une dénomination particulière. En passant dans un autre port qui communique à celui-ci, on trouve les chantiers sur lesquels sont placés les vaisseaux en construction. On y voit une nouvelle invention qui fait honneur à M. Groignard, le plus célèbre constructeur qui ait encore paru en France. C'est un bassin qui peut recevoir le plus gros vaisseau lorsqu'il a besoin de réparations dans les bas. Il existe à Brest plusieurs bassins pour le même usage. Un vaisseau y entre avec la marée ; lorsqu'il est placé, on l'amarre fortement ; la marée tombant le laisse à sec, l'eau n'y peut plus rentrer qu'à volonté au moyen de portières très fortes que l'on ferme ; alors on peut y travailler tout à son aise. Cette opération se conçoit très facilement. A Toulon, ce ne peut être la même chose, attendu que le flux et le reflux ne se font que très peu sentir dans la Méditerranée. M. Groignard a eu le génie de concevoir, la hardiesse d'entreprendre et le succès de réussir la construction d'un bassin dans la mer même.

Toute la marine le regardait comme un fou, et, pendant longtemps, on a mis des entraves qui ont retardé l'exécution de son projet. Enfin, le gouvernement, qui connaissait d'ailleurs tous les talents de M. Groignard, l'a autorisé à essayer son entreprise, et a consenti à donner les fonds nécessaires à cette dépense. Il a construit une énorme caisse de bois d'une force prodigieuse et assez grande pour recevoir les plus gros vaisseaux. Le plus difficile était de la couler sans la remplir ; ce qu'il fit en y perçant plusieurs trous. J'ai vu le plan de cette caisse dans la salle des modèles ; je me rappelle qu'elle était chargée de boulets, de vieux canons pour lui donner du poids. On ne parle qu'avec admiration de cette invention, qui est de la plus grande utilité.

Un soir, j'étais suivant mon usage au café à voir jouer ; la partie était très belle, et la foule des joueurs ou des spectateurs très considérable. J'étais en troisième ligne et j'avais encore du monde derrière moi. Les plus éloignés serraient ceux qui étaient devant, de telle sorte que les joueurs s'en trouvaient souvent gênés et nous priaient de ne pas tant les presser. Je résistais de mon mieux pour ne me faire rien dire. Je portais depuis quelques instants un des spectateurs qui m'incommodait fort. Deux fois je l'avais prié, sans trop m'embarrasser qui ce pouvait être, de ne pas pousser si fort ; le moment d'après, ce fâcheux recommençait de plus belle. Pour la troisième fois, impatienté du peu de cas qu'il faisait de mes observations, je me retourne avec le dessein de lui demander s'il le fait exprès. Quelle fut ma surprise lorsque je reconnus mon frère ! Nous sortons bien vite de la foule. Qu'on juge de ma joie ! Les questions succèdent rapidement aux réponses. J'apprends qu'il va en Corse rejoindre la compagnie dont il est lieutenant. Je ne tarde pas à lui faire part du dénuement où je me trouve. Il m'annonce qu'il a de l'argent pour faire face amplement à notre dépense commune, et qu'arrivé en Corse, M. de Freytag, le colonel

du régiment de la Mark, doit me remettre mon quartier de pension. Au lieu de l'engager à souper, comme je l'aurais fait dans une autre position, je m'invitai avec lui et je n'oubliai pas mon camarade, qui, me voyant causer depuis longtemps avec un officier d'artillerie, crut que j'avais trouvé quelque ami de mon frère que nous pensions bien éloigné de nous. Il venait de la Fère, en Picardie, où son régiment était en garnison. Dès ce moment, il n'y eut plus de misère ; en faisant son équipage de campagne, il fit une bonne partie du mien.

Enfin, le régiment arriva ; mais, au lieu d'entrer à Toulon, déjà trop encombré de monde, on le fit cantonner dans les villages jusqu'au moment de son embarquement. Je restai dans la ville, ce qui m'était bien plus commode. Je fus utile à beaucoup de mes camarades qui me chargeaient, les uns d'une partie de leurs emplettes, les autres du soin de surveiller à ce que les ouvriers tinssent prêtes au jour indiqué les commandes qui leur étaient faites.

Peu de jours avant son arrivée au cantonnement, d'Auberville avait trouvé l'occasion d'acheter, pour vingt écus, un mulet tout équipé qui nous a parfaitement fait la campagne et sur lequel nous avons gagné, lorsque nous nous en sommes défaits. Notre équipage était fort leste. Nous avions chacun deux couvertures, dont l'une plus grossière nous servait de matelas, un petit portemanteau réduit au plus strict nécessaire. Notre batterie de cuisine pesait à peine dix livres. Mon frère, qui n'attendait qu'une occasion pour passer en Corse, profita, huit jours après son arrivée, du départ d'un bâtiment qui le remit à Ajaccio, où était sa compagnie. Il y a mené une vie fort douce, ayant constamment tenu garnison dans cette ville pendant les six mois qu'il est resté dans l'île. L'adieu que je lui fis fut pour près de trois ans. Nous ne nous sommes retrouvés en semestre qu'au bout de ce terme.

CHAPITRE V

(176

Embarquement. — Arrivée en Corse. — Première marche. — État de la Corse en 1769. — Entrée en campagne. — Reddition de Corte. — Fuite de Paoli. — Cantonnement à Servione. — Mœurs et agriculture de la Corse. — Rentrée en France.

Peu de jours après cette séparation, l'ordre de nous embarquer arriva. Nous fûmes répartis sur les vaisseaux de transport qui nous étaient destinés. Comme cette traversée devait durer deux ou trois jours au plus, on nous entassa d'une manière très incommode. On ne se mit pas davantage en peine des moyens de nous faire subsister, et nous fûmes aussi mal qu'il est possible d'être. Chacun se pourvut de vivres comme il put. Pour surcroît de désagrément, les vents contraires nous retinrent une semaine entière en rade.

Saint-Florent, où nous débarquâmes, présente une anse fort grande, peu sûre pour les vaisseaux, qui ne sont à l'abri que du côté de la terre. Comme il n'y a point de port et que les navires sont obligés de se tenir au large, le débarquement ne peut se faire que dans les chaloupes et canots, ce qui rend la besogne longue. Elle deviendrait même dangereuse ou impraticable si la mer était mauvaise ou si les vents soufflaient du large. On commença peu après notre arrivée ; et à midi les troupes étaient à terre ; à trois heures, les mulets et équipages du régiment étaient débarqués.

Saint-Florent, lorsque nous y arrivâmes, au commencement d'avril de l'année 1769, était un fort vilain endroit.

Une cinquantaine de misérables maisons étaient tout ce qu'il y avait d'habitations. Les Corses se barricadaient dans leurs chaumières de peur de mauvais traitements. Il n'y restait guère que des femmes, des enfants et des vieillards. Beaucoup de leurs guerriers avaient péri dans les deux premières campagnes, et la plupart de ceux en état de porter les armes étaient à quelques lieues plus loin, rassemblés sous les ordres du frère de Paoli, que celui-ci avait choisi pour son général.

Le régiment se mit en marche à deux heures d'après midi pour se rendre au camp qui lui était tracé auprès de Bastia. Le reste de mes provisions de mer consistait en une demi-livre de pain environ et un petit morceau de fromage. J'avais mangé le tout dans la matinée, espérant que je pourrais me procurer quelque chose à Saint-Florent. Telle perquisition que je fisse, il n'y eut pas moyen. Le peu apporté par les vivandiers avait été enlevé dans l'instant par les premiers débarqués. Ainsi il fallut se résoudre à jeûner. Le soldat ne devait recevoir son pain qu'après son arrivée au camp; aussi, point de ressource de ce côté. Je me mis donc en marche avec les autres, chargé de mon attirail militaire et de plus avec un grand appétit qui ne fit que croître encore en cheminant. Pendant deux lieues, nous ne fîmes que monter et descendre des montagnes très hautes. Pour les gravir, on suait à grosses gouttes et l'on était glacé lorsqu'on arrivait au sommet. Avant la conquête de ce pays, il n'y avait point de chemins ouverts. Ce n'étaient que des sentiers où nous ne pouvions passer qu'homme à homme. Encore, ces sentiers étaient tellement parsemés de gros cailloux roulants et d'escaliers naturels que ces inconvénients rendaient la route très fatigante. Je ne me rappelle pas avoir jamais fait une marche plus pénible. Je sentais mes forces m'abandonner par le besoin que j'avais de prendre quelque nourriture. Vingt fois j'ai cru que je ne pourrais pas arriver et que j'allais tomber sur la place. Un sergent de

la compagnie, à qui je contai la défaillance où je me trouvais, eut compassion de moi. Ce brave homme n'avait pas de pain; il en demanda dans sa subdivision et s'en procura un assez bon morceau qu'il me remit avec plus de plaisir peut-être que s'il eût été pour lui. Il y joignit un petit coup d'eau-de-vie qu'il portait dans sa gourde. Je puis assurer que, de ma vie, je n'ai mangé avec autant de plaisir et de nécessité. Muni de ce restaurant, je sentis mes forces revenir et je fus en état de continuer aisément le reste du chemin.

Arrivé au camp, j'offris au soldat qui m'avait fourni ce morceau de pain de quoi boire une bouteille de vin et remplacer au quadruple ce qu'il m'avait donné. La marche était si lente, à cause des difficultés continuelles qui l'entravaient, que nous mîmes près de cinq heures à faire ces deux lieues que j'estime en valoir au moins quatre de France en beau chemin. Enfin, nous arrivâmes presque à la nuit, après avoir reçu un fort orage qui nous perça de toutes parts. Cette pluie, avec le chaud que nous avions eu auparavant, un bivouac par-dessus le tout, donnèrent bien des fièvres les jours suivants.

Au camp, nous manquions absolument de tout. Il fallut aller par corvée à la ville, à un bon quart d'heure de là, pour le pain, la paille et le bois. Nos équipages, qui n'étaient partis que très tard de Saint-Florent, n'arrivèrent que fort avant dans la nuit. Il y en eut même beaucoup qui ne parurent que le lendemain. Si nous avions eu de la difficulté à passer dans les sentiers étroits, les bêtes de somme en avaient éprouvé bien davantage encore. Ajoutez à cela que ces pauvres animaux avaient été, y compris notre séjour dans la rade de Toulon, embarqués douze jours, suspendus par-dessous le ventre tout ce temps. Ils avaient extrêmement souffert. Plusieurs étaient morts dans ces entraves. En outre, l'inexpérience de nos domestiques pour arranger convenablement les charges dont plusieurs se renversèrent plusieurs fois, mit un re-

tard considérable dans cette colonne. Dès qu'il arrivait un événement de cette espèce, tous étaient obligés de s'arrêter, parce que les sentiers étroits ne permettaient pas de se ranger sur le côté.

La manière dont je m'étais nourri, pendant cette journée fatigante, ne permettait guère que je me dérobasse un souper. Il était bien clair que je ne pouvais pas me procurer de nourriture au camp, à moins de l'attendre de la bonne volonté des soldats s'ils voulaient m'admettre à prendre ma part d'une soupe qui ne devait être faite que vers onze heures. Ce moyen était le dernier auquel j'aurais eu recours, attendu que mon estomac se serait mal arrangé d'un aussi long délai. Après m'être à peu près séché auprès d'un grand feu, je fus à la ville vers les neuf heures du soir pour tâcher de me procurer quelque subsistance. J'aperçus, en parcourant la ville, une cuisine où il y avait beaucoup d'activité. C'était un traiteur français qui m'apprit que, sous une demi-heure, il allait servir à souper pour des officiers de l'armée, arrivés le soir, que je pouvais y prendre place aussi. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je trouvai dans la salle plusieurs de mes camarades et officiers d'autres régiments, que le hasard avait comme moi conduits dans cette maison. Je fis un fort bon souper qui me dédommagea de toute l'irrégularité et de la modicité des repas que j'avais faits dans la journée, et me mit à même de supporter moins désagréablement mon bivouac. Le lendemain matin, nous tendîmes nos tentes et envoyâmes acheter de quoi faire la soupe et assurer le dîner et le souper tant pour nous que pour nos domestiques.

J'étais tout neuf dans l'art de s'arranger dans un camp. D'Auberville, qui avait fait la guerre, se chargea de tout, et, le soir, nous étions aussi bien que nous pouvions l'espérer avec nos petits moyens. Je fus bientôt au courant de la besogne; nos gens s'y mirent aussi; et, le reste de la campagne, tout alla à peu près bien.

Le mois d'avril que nous passâmes dans ce camp fut employé à l'organisation de l'armée. On forma les brigades, on y attacha les officiers généraux qui devaient les commander. Dans les régiments, on tira des compagnies les hommes destinés à composer celles de chasseurs et de volontaires; on nomma leurs officiers. On redoubla d'activité pour mettre les recrues en état de faire le service. Ce fut dans ce même temps qu'une femme, qui était soldat au régiment depuis dix-huit mois, fit connaître son sexe. Un caporal, son camarade de lit, avait été seul dans le secret depuis longtemps, et ne l'avait pas divulgué. Il avait bien ses raisons; une indiscrétion l'eût privé de sa maîtresse. Enfin des signes non équivoques de maternité future obligèrent ce soldat femelle à faire sa déclaration. Elle fut trouver un médecin corse, lui fit part de son histoire en le priant d'en donner avis au colonel. Le jour même, cette aventure d'un genre si rare fut répandue dans tout le camp et bientôt dans toute l'armée. Personne n'était plus propre que cette fille, qui avait plutôt l'air d'un grenadier que d'une femme, à remplir le rôle qu'elle avait à jouer. Conduite dans la tente du marquis de Seignelay, devant nombre d'officiers présents, elle répondit sans se déconcerter à toutes les questions qu'on lui fit; elle dit que, sans l'événement de sa grossesse à laquelle se joignait encore une douleur au sein occasionnée dans la dernière marche par la courroie de sa giberne, elle ne se serait point déclarée, qu'elle était bien fâchée que ces circonstances l'empêchassent de faire la campagne qu'on allait entreprendre, que la grâce qu'elle demandait était qu'on la laissât comme vivandière à la suite du régiment. Charmé de la franchise et de la bonne volonté de cette fille, M. de Seignelay fit plus qu'elle ne demandait : il l'assura qu'il se chargeait de son établissement, qu'elle n'avait qu'à trouver un épouseur et qu'il payerait sa dot. On eût cru que le caporal avec qui elle avait vécu dans une si grande intimité fût venu

revendiquer ses droits. Il en fut tout autrement. Elle épousa un grenadier qui était très bon tailleur, ce qui lui fit, par la suite, une espèce de fortune, lorsqu'il obtint la place de maître tailleur du régiment. Le jour de ses noces, elle apporta pour dot une bourse de cent louis, sans compter le fruit précoce, signe certain de fécondité. Elle accoucha au bout de cinq mois d'un garçon que j'ai vu soldat et qui depuis est mort dans l'Inde. C'est le seul enfant qu'elle ait jamais eu. J'aurai encore occasion de parler de cette femme pour une aventure qu'elle a eue en Portugal avec un corsaire anglais qui la fit prisonnière en allant à l'île de France.

Avant de parler de cette troisième campagne, qui fut vraiment la seule et qui obligea les Corses à se soumettre à la France, je dirai un mot des deux premières, du motif de cette guerre, et je ferai connaître Paoli. Il s'était arrogé le gouvernement de l'île, et sa puissance se trouvait affermie par l'appui caché des Anglais qui avaient intérêt à laisser la Corse se gouverner elle-même, l'Angleterre n'osant, de peur de s'attirer la guerre avec la France, s'en emparer pour son propre compte.

La Corse, plus intéressante par sa position dans la Méditerranée que par les revenus qu'on en pourrait tirer, était, lorsque les Français y prirent pied en 1767, gouvernée par Paoli, un des principaux de l'île. Il s'était emparé de toute l'autorité. Le sénat de Gênes, qui était censé en avoir la souveraineté, n'y avait plus aucun pouvoir. Les troupes qu'il y entretenait avaient été chassées ou retirées. Ce gouvernement, trop faible pour reprendre de vive force son autorité entièrement méconnue, ou peut-être calculant que cette île lui était plus à charge qu'avantageuse, semblait avoir abandonné ses prétentions. Je ne sais s'il y eut entre les Génois et la France un arrangement secret avant que cette puissance en entreprît la conquête. En 1767, on y débarqua quelques bataillons qui eurent bien de la peine à se maintenir à

Bastia et à Ajaccio où on les avait placés. Cette première campagne se passa en escarmouches. Pour mieux opérer dans la seconde, on envoya de nouvelles troupes qui eurent ordre d'attaquer. Effectivement, les efforts se portèrent sur le cap Corse. Le projet était de se rendre maître de cette langue de terre et d'ouvrir la communication de Bastia à Saint-Florent, point important pour l'arrivée des vaisseaux. La campagne fut très active; presque chaque jour des combats. Les Français, peu faits à ce genre de guerre dans les montagnes, essuyèrent plusieurs échecs assez importants. Les Corses, bons tireurs, se cachaient derrière des rochers ou dans des broussailles d'où, sans être vus, ils tiraient à coup sûr et détruisaient beaucoup de monde. Enfin, à force de combattre, on parvint à s'emparer du Cap et à s'y maintenir jusqu'à notre arrivée.

M. le duc de Choiseul avait entrepris cette guerre pour ainsi dire malgré Louis XV, qui, cependant, s'était à la fin rendu aux sollicitations de son ministre : on lui avait fait envisager tous les avantages politiques et surtout la facilité de cette conquête. Une campagne devait soumettre ce pays. Le Roi, voyant que la seconde n'avait pas même abouti à grand'chose, déclara qu'il ne voulait plus entendre parler de la Corse et qu'il fallait en retirer les troupes. M. de Choiseul eut beau alléguer les raisons les plus apparentes, il ne put rien gagner cette fois. Mais, comme il connaissait l'esprit du monarque, il prit mieux son temps et vint à bout d'obtenir la permission de faire une troisième tentative en assurant le Roi qu'il répondait sur sa tête du succès. Dès ce moment, le ministre mit tout en œuvre pour réussir. Il appela M. le comte de Vaux, lieutenant général des armées du Roi, connu par ses talents militaires et surtout par sa fermeté. Il avait déjà servi en Corse en qualité de colonel en 1739, sous M. le maréchal de Maillebois. Il le fit nommer commandant de l'armée. On prétend que M. de Vaux, interrogé

par le ministre sur ce qu'il lui fallait d'hommes et d'argent pour cette conquête, répondit : « Vingt mille hommes, vingt millions et vingt bourreaux. » La nouvelle de la nomination de ce général au commandement ne fit pas plaisir à l'armée; mais bientôt après on revint sur son compte, et il n'y eut personne qui ne fût enchanté de servir sous ses ordres. Je suis assez de l'avis de ceux qui croient que M. de Choiseul, pour assurer son affaire, gagna Paoli à prix d'argent. La conduite de cet usurpateur, qui ne parut pas une fois à la tête de ses troupes, les marches rétrogrades des Corses qui semblaient presque combinées avec les nôtres, les moyens faciles et toujours négligés d'arrêter notre armée presque à chaque pas dans des défilés impraticables avec une poignée de monde, un vaisseau neutre qui resta ancré plusieurs semaines dans une petite baie et où Paoli s'embarqua lorsque nous eûmes parcouru presque toute l'île, tous ces faits sont, pour les personnes qui veulent un peu réfléchir, des présomptions qu'on peut presque convertir en certitudes. Quoiqu'il y ait eu trois ou quatre affaires où les Corses ont perdu du monde et dans lesquelles ils nous en ont tué aussi, peut-on inférer de là que Paoli n'était pas gagné? Il est assez simple d'imaginer qu'il n'avait mis personne dans son secret, et que les Corses qui se battaient remplissaient leur devoir en défendant leur patrie.

Les troupes aux ordres du général de Vaux étaient au nombre de seize mille hommes. L'armée en comptait douze mille, et le reste était réparti dans différents points de l'île où il y avait quelques postes importants à garder. La cavalerie ne pouvant être employée que très rarement dans un pays aussi difficile, nous n'avions qu'environ cinq cents dragons qui faisaient partie des légions de Lorraine et de Soubise. L'infanterie de ces deux légions faisait le service des troupes légères avec les volontaires tirés des régiments de l'armée. Ils étaient soutenus par les grenadiers et chasseurs de ces mêmes corps. Ces

troupes, les seules qui aient fait la guerre pendant cette campagne, étaient toujours à peu près à une lieue en avant de nous. L'artillerie, vu la difficulté de la faire passer dans les montagnes, était peu nombreuse et composée de pièces de quatre et de quelques-unes de six. Encore avait-on eu la précaution de substituer aux affûts ordinaires d'autres à roues pleines et très basses, à peu près dans le genre de ceux de la marine. Quelques obusiers qui nous suivaient étaient portés chacun par deux forts mulets sur des brancards pratiqués à cet usage. Au lieu de caissons, des mulets portaient aussi à dos les munitions. Je n'en ai jamais vu de plus belle espèce et de plus vigoureux que ceux qui étaient employés au service de l'artillerie. Ils étaient tirés de l'Auvergne et du Poitou. Ces deux provinces sont pour ces animaux ce qu'est la Normandie pour les chevaux. Chacun d'eux revenait à mille francs. Douze cents environ, employés pour les vivres et les hôpitaux, étaient d'un prix bien inférieur et d'une qualité beaucoup moindre. Ils venaient de la Provence et du Languedoc.

Le trente avril, nous reçûmes l'ordre, le soir, de lever le camp. Le lendemain, premier mai, vers quatre heures du matin, nous nous mîmes en marche sur trois colonnes. Le régiment de Champagne, le plus ancien de l'armée, formait la tête de la colonne de droite. Vers six heures, nous entendîmes une fusillade en avant de nous. C'étaient les volontaires aux prises avec quelques postes de Corses qui tiraient cachés derrière les rochers. Nous eûmes cinq ou six hommes tués et une douzaine de blessés. Ce sont les premiers coups de fusil que j'ai entendu tirer à la guerre. J'espérais, et uniquement parce que je le désirais, que dans quelques moments nous aurions notre tour. Quel plaisir pour un jeune homme de dire : Je me suis trouvé à telle affaire, et nous avons mis en fuite l'ennemi! Mais les Corses n'étaient plus ce qu'ils s'étaient montrés l'année précédente, et mes vœux pour les voir de près ne purent

être exaucés. J'éprouvai, quelques instants après, une sensation désagréable en voyant passer un soldat qui avait reçu un coup de fusil dans le ventre. Il était couvert de sang, et deux de ses camarades le menaient à l'ambulance pour y être pansé. La guerre, alors, ne me parut plus une aussi belle chose.

Vers trois heures, nous arrivâmes au camp. Nous avions éprouvé dans cette première journée de marche, qui fut de quatre lieues, toutes les lenteurs, tous les retards auxquels on peut s'attendre dans un pays aussi rempli de montagnes et où il n'y a pas de chemins ouverts. Mais comme j'étais pourvu de provisions pour ne pas retomber dans l'inconvénient où je m'étais trouvé le jour du débarquement, je n'éprouvai qu'une fatigue bien au-dessous de mes forces. M. le marquis de Seignelay commença à mettre, à ce camp, un usage dont il ne s'est point départi depuis, chaque autre jour de marche. Ce fut de nous inviter tous, aussitôt notre arrivée à une *halte*. L'entreprise n'était pas petite. Il s'agissait de nourrir et de désaltérer tous les officiers de son régiment. Nous étions plus de cent. A cet effet, son cuisinier et quelques domestiques suivaient la queue de la colonne avec deux ou trois mulets chargés de pain, de vin, de viandes froides de toute espèce. Rien n'égalait les délices de ce repas champêtre, auquel on arrivait toujours muni d'un bon appétit et d'une soif à l'avenant de la grâce et de l'aménité de celui qui l'offrait. Les autres colonels de l'armée l'ont beaucoup jalousé, mais aucun ne s'est piqué de l'imiter. Il n'était pas le plus riche de ces messieurs, mais, sans contredit, le plus généreux.

Je ne ferai pas mention ici, jour par jour, de toutes les marches et contremarches de l'armée ; n'ayant pas avec moi de carte du pays, il me serait impossible, sans ce secours, d'indiquer avec précision tous nos mouvements.

Il suffira de rapporter les faits principaux.

L'armée fit encore deux marches le trois et le cinq.

Dans la nuit du six au sept, les Corses, au nombre de sept à huit cents hommes, vinrent attaquer une redoute gardée par une compagnie de volontaires. Ils firent plier les avant-postes, ainsi que deux piquets qui étaient accourus dès les premiers coups de fusil. Le combat devint assez vif. Nous perdîmes, dans cette occasion, une quarantaine de soldats, un capitaine et un lieutenant du régiment. Les grenadiers et chasseurs étant arrivés pour soutenir ceux qui étaient déjà aux prises, les Corses firent leur retraite en laissant quelques-uns des leurs sur la place.

L'armée décampa le surlendemain pour venir se placer devant une rivière qu'il fallait passer. Elle était trop profonde et les bords trop escarpés pour la traverser sans pont. Il en existait un connu sous le nom de Ponte-Novo. Les Corses se proposaient de nous en disputer le passage. Les troupes qui nous avaient attaqués la surveille se hâtaient d'y arriver avant nous pour le défendre. Le détour qu'elles avaient été obligées de faire, lors de leur retraite, les avait éloignées de ce point important. Notre avant-garde y arriva au moment où les Corses commençaient à passer ce pont qui n'avait de largeur que pour quatre hommes de front. On se plaça bien vite sur un plateau qui dominait le passage, dont on n'était qu'à une demi-portée de fusil. De ce point on tirait à coup sûr, et, en moins d'un quart d'heure, le pont fut tellement encombré de morts et de blessés qu'il y en avait jusqu'à hauteur des parapets. Plusieurs se jetèrent à l'eau pour traverser à la nage, mais il s'en sauva peu. Ceux qui arrivaient sans accident à l'autre bord de la rivière se réunissaient à un autre corps de troupe placé là pour défendre le passage. Les coups de fusil continuaient toujours de part et d'autre, mais sans beaucoup de succès, parce qu'on était à peu près caché par les rochers. Il s'agissait à notre tour de passer ce pont. L'entreprise était difficile. Il était, comme je l'ai déjà dit, fort étroit et

de plus encombré de morts et de blessés. La tête en était défendue par les Corses qui faisaient un feu non interrompu. On fit avancer deux des quatre compagnies des grenadiers du régiment, ainsi que les quatre compagnies de chasseurs. Un caporal et six hommes de la première compagnie en faisaient l'avant-garde. Ce brave soldat et sa petite troupe s'avancent au milieu d'une grêle de balles. Deux de ses gens sont tués sur le pont par des blessés entassés au milieu des morts qui leur tirent à bout portant leurs pistolets. Deux autres sont blessés ; enfin, lui, troisième, est assez heureux pour arriver de l'autre côté. Il se met à peu près à l'abri derrière un rocher. Il est soutenu par quelques-uns de ses camarades ; plusieurs sont tués ou blessés pendant le trajet, mais il en passe assez pour prendre poste et défendre la tête du pont. Les compagnies se succèdent. On jette à l'eau les morts qui encombrent le passage, et le combat se trouve engagé de l'autre bord. Il n'est pas de longue durée ; les Corses, voyant le passage forcé et les colonnes s'avancer, lâchent le pied et se retirent dans les bois ou dans les rochers. Cette affaire et celle de l'avant-veille sont les deux plus importantes de toute la campagne. Depuis, on n'a plus vu de rassemblement au-dessus de deux ou trois cents hommes. Ces deux combats nous ont à peine coûté cent cinquante hommes. Je ne crois pas que les Corses en aient perdu plus du double.

L'armée passa le pont dans la journée et fut camper une lieue au delà. Il était encore tout couvert de sang lorsque j'y passai, et l'on voyait çà et là quelques Corses étendus morts dans les environs. Auprès de ce camp, les troupes légères pillèrent un couvent de Franciscains, mirent le feu à l'église et comblèrent leur brigandage par une cruauté digne des barbares. En parcourant ce couvent, ils trouvèrent dans leurs cellules trois vieillards qui n'avaient pas pu fuir comme les autres. Ils tuèrent à coups de baïonnette ces trois religieux, et, lorsque je

fus me promener dans cette maison, je vis les cadavres de ces malheureux. Ils étaient baignés dans leur sang. Ce spectacle me fit horreur. Dès qu'on eut nouvelle, au camp, de ce pillage, on envoya des patrouilles pour tâcher d'arrêter quelques-uns des maraudeurs. Il est bien certain que, si l'on eût pu en attraper, il n'y avait pas de grâce pour eux. M. de Vaux les eût fait pendre sur l'heure.

Nous avancions à grands pas vers Corte, la capitale de l'île. Un jour, avant d'y arriver, nous campâmes sur une montagne extrêmement élevée. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid qui s'y faisait sentir. Heureusement nous n'y passâmes qu'une nuit, et le lendemain nous descendîmes dans une espèce de plaine où nous trouvâmes des terres cultivées et une fort belle moisson prête à être récoltée. A une lieue, au pied de la montagne où nous avions passé la nuit, se trouvait un village. Quelques Corses, embusqués dans les premières maisons qu'ils avaient crénelées, tirèrent des coups de fusil sur la tête de la colonne, tuèrent trois soldats et en blessèrent cinq ou six. Après cette expédition, ils s'étaient sauvés sans qu'on pût en attraper un seul. Le village était abandonné, à l'exception de quelques vieillards qui n'avaient pu fuir. Il se commit encore dans cet endroit un acte d'horreur.

Les soldats, en fouillant les maisons qui ne présentaient rien qui pût satisfaire leur avidité, trouvèrent un coffre qu'ils forcèrent. Dans ce coffre était cachée une vieille femme. Ils le refermèrent, sans trop paraître faire attention à ce qu'il contenait, et sur-le-champ y mirent le feu, de manière que cette infortunée fut la proie des flammes et périt dans les tourments. Qu'on dise, après les deux exemples que je viens de citer coup sur coup, que le soldat livré à toute sa brutalité n'est pas un être féroce. La discipline, dans les troupes, ne saurait être trop maintenue; elle se relâche toujours assez; et, dès

l'instant où le soldat peut échapper à l'œil de ses supérieurs, on doit être assuré qu'il fera des sottises. Heureux quand il ne va pas jusqu'aux bassesses et quelquefois même aux atrocités.

En même temps que cette scène d'horreur se passait, M. de Boufflers, maréchal de camp et inspecteur d'une des divisions de l'armée, frère du chevalier de Boufflers connu par ses poésies, nous en donnait une d'un autre genre et qui devait plus tard le couvrir de confusion. Cet homme était détesté généralement de tout le militaire, et, en vérité, il n'y avait pas de prévention. On le soupçonnait de n'être pas brave, mais on n'en avait pas de preuves. Il n'ignorait pas tous les propos qu'on tenait sur son compte, et il crut que le moment de faire un acte de bravoure était arrivé. J'ai dit plus haut que quelques Corses avaient tiré sur la tête de la colonne, à son entrée dans le village, mais qu'ils s'étaient sauvés. Du penchant de la montagne que nous descendions, on voyait tout ce qui se passait dans ce village. Notre régiment formait la tête de cette colonne qui avait pour avant-garde une ou deux compagnies de volontaires chargés d'éclairer la marche. Ce fut avec ces troupes légères que se passa la fusillade. Les deux premiers bataillons avaient déjà dépassé le village, le troisième y entrait et le quatrième, qui était encore dans les sinuosités de la montagne, voyait très clairement l'action. M. de Boufflers, tout à coup animé d'une ardeur martiale que nous ne lui connaissions pas encore, fait faire halte à ce quatrième bataillon et dit : « Allons, mes amis, il faut ici nous faire jour avec la baïonnette. » Effectivement, il fait le commandement de mettre la baïonnette au fusil, met lui-même flamberge en main, fait battre la charge et entre comme un César dans ce hameau où il ne restait personne. Nous étions honteux d'être employés à jouer une pareille farce, mais il fallait bien obéir. On se vengea en publiant et en accompagnant de toutes les fictions possibles cet exploit de notre mo-

derne don Quichotte. Il courut aussi des couplets qui étaient chantés dans toute l'armée.

Ce même jour, nous vînmes camper près de Corte, la capitale de la Corse. Cette ville, si l'on peut donner ce nom à un groupe de trois ou quatre cents maisons mal bâties, aux rues étroites, mal pavées et sans aucun alignement, était le séjour ordinaire de Paoli. C'est dans ce lieu qu'il administrait la justice, faisait battre monnaie; et, de ce centre, il donnait ses ordres dans toute l'île. Au milieu de la ville était, sur un point plus élevé, une espèce de château fort fermé d'une simple muraille. On n'y entrait que par une porte fort étroite au pied de laquelle on trouvait, en dedans, un escalier en pierre d'environ quatre-vingts à cent marches. C'est par là qu'on montait au château qui présentait une forme carrée. On tournait autour dans une petite cour dont chaque côté n'avait pas plus de trente pieds de large. Cette cour était bordée extérieurement d'une muraille en forme de parapet et crénelée dans toutes ses parties. A chaque angle on avait pratiqué une embrasure dans laquelle on pouvait placer un canon de deux à trois livres de balles. Voilà quelle était la forteresse de Corte. Nous la trouvâmes occupée par une garnison de vingt-deux hommes, tous étrangers et la plupart déserteurs. Ils avaient garni tous les créneaux d'espèces de fusils de rempart dont ils étaient assez bien munis; et, au feu qu'ils faisaient par intervalles, on eût pu croire qu'ils étaient beaucoup plus nombreux. Il y eut défense générale d'entrer dans la ville pour n'exposer personne mal à propos. Ils avaient blessé, peu après notre arrivée, un maréchal des logis de la légion de Soubise. Leurs fusils, d'un très gros calibre, portaient extrêmement loin.

On établit des postes dans toutes les maisons voisines, et l'investissement du château ne fut ni long ni difficile. Dès l'après-midi même, on entra en pourparlers avec la garnison. On convint, ce jour-là, que l'on ne tirerait de

part ni d'autre. M. de Vaux fit prévenir les assiégés que, s'ils manquaient à leur parole, il les ferait tous pendre. Le lendemain, pour couper court à tout délai, on leur donna à opter, ou de recevoir quatre louis chacun ou d'être attaqués dans la journée même, sans espoir d'aucun quartier. La première de ces deux propositions leur parut préférable. Ils acceptèrent l'argent. A l'entrée de la nuit, ils évacuèrent leur donjon et, sous escorte, ils furent conduits sur les derrières et, peu après, tous embarqués sur un vaisseau neutre.

Paoli n'habitait pas ce château. Son palais, qui valait à peine le moindre hôtel en France, en était très près. Deux ou trois maisons appartenant à ses premiers officiers pouvaient être comparées à la sienne. Mais tout le reste de la ville avait l'air fort misérable.

Nous restâmes une dizaine de jours devant Corte, après quoi nous fîmes trois marches en avant, jusqu'à un village nommé *Bogagniano*, point le plus éloigné où nous avons pénétré dans l'île. Nous n'étions pas à une grande distance d'Ajaccio, et, s'il eût été nécessaire, rien ne nous empêchait de faire notre jonction avec les troupes qui étaient dans cette partie de la Corse.

Dans ce camp, nous apprîmes que Paoli avait abandonné tout projet de défense et qu'il venait de quitter l'île. Il s'était embarqué sur un petit vaisseau dont nous ignorions la destination. Quelques mois après, les papiers publics nous apprirent qu'il s'était retiré en Angleterre et mis sous la protection du gouvernement. Depuis cette époque, il y a vécu sans faire parler de lui, et on ne voit pas que les Anglais aient cherché à lui faire jouer aucun rôle.

Paoli parti, les hostilités cessèrent; on n'eut plus qu'à faire marcher des détachements pour désarmer les habitants. L'armée prit ses quartiers pendant le mois de juin. Le régiment de Champagne fut à Servione, un des plus beaux endroits de l'île. Lorsque le temps était clair, on

découvrait les côtes d'Italie dont nous n'étions qu'à quinze lieues. Ce cantonnement ne dispensait pas de camper. L'endroit était trop petit pour y loger quatre bataillons. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il existât de prisons plus tristes et plus désagréables que les logements qu'on eût pu s'y procurer. Comme nous devions rester longtemps dans ce camp, chacun mit ses soins à le rendre commode. Il n'y avait pas d'officier qui n'eût à côté de sa tente un cabinet de feuillage impénétrable aux rayons du soleil et même à la pluie. Les soldats s'étaient également baraqués. Ce camp avait l'air d'un hameau.

Les semestres furent avancés de trois mois, et dès le premier juillet ils étaient tous partis. Le général faisait ainsi plaisir à ceux qui y avaient droit et procurait de plus l'avantage de diminuer les approvisionnements de l'armée qui se faisaient difficilement et d'une manière dispendieuse. On était obligé de tout apporter de Bastia ou de Saint-Florent à dos de mulet.

Dès que les troupes furent en cantonnement, on s'occupa d'ouvrir des communications sur tous les points en faisant travailler les soldats aux chemins. Au bout de six semaines, on pouvait voyager bien plus commodément dans toute l'île.

Avant de quitter la Corse, je dirai quelque chose des habitants, de leur caractère, des productions du pays et de l'avantage que la France devait tirer de cette conquête. Si des raisons de politique ou d'intérêt (l'un ne va guère sans l'autre) peuvent justifier l'invasion des Français dans la Corse, il n'y a rien à dire sur leur entrée dans ce pays ; mais il est bien difficile de trouver des raisons plausibles à ceux qui demanderont où était la justice et l'équité dans cette entreprise. Au reste, l'époque de la réunion de la Corse à la France a été celle du bonheur des habitants. Déchirés par des divisions intestines depuis bien des années, les Corses vivaient dans une anarchie qui ne pouvait servir que les vues des factieux, mais qui troublait le

repos de tous les ennemis du désordre. La crainte de voir ses moissons détruites ou enlevées par des bandits, empêchait le cultivateur d'ensemencer ses terres. Lorsque les Corses furent sous le gouvernement français, l'agriculture reprit et fut même considérablement augmentée par les encouragements qu'on lui donna. On défricha beaucoup de cantons qui ne produisaient qu'une espèce de bois taillis connu sous le nom de maquis et qui n'est d'aucune utilité. On planta des vignes sur les coteaux qui paraissaient propres à cette culture; on apprit aux habitants l'art de perfectionner leur vin qui, auparavant, était détestable; on abattit beaucoup de haute futaie (j'en ai vu de superbe). Quelques-unes des plus belles pièces furent envoyées dans les chantiers de Toulon. On détruisit quantité de châtaigniers pour obliger les habitants à se livrer davantage à la culture des terres.

Il est constant que cette île, pendant bien des années depuis sa conquête, a été onéreuse à la France. Elle a été longtemps sans payer aucune imposition.

Le caractère de ce peuple est méfiant et dissimulé. Le Corse est traître et vindicatif; il pardonne difficilement à celui qui l'a offensé. Les assassinats sont très fréquents. Nous avons trouvé, dans une de nos marches, les tristes restes d'un homme et d'une femme qui, après avoir été suspendus par-dessous les aisselles, avaient été liés à deux pieds de terre à un gros arbre et qu'on avait brûlés à petit feu. Pendant la guerre et même quelque temps après, il était dangereux de se promener seul et de voyager sans escorte. Nous avons perdu quelques soldats qu'on a lieu de croire avoir été assassinés. Un chef de brigade d'artillerie, voyageant à cheval, a été blessé grièvement d'un coup de fusil parti du milieu des broussailles. Plusieurs d'entre les Corses, lorsqu'ils avaient perdu, à la guerre, un parent ou un ami, laissaient croître leurs barbes jusqu'à ce qu'ils aient apaisé les mânes de celui qu'ils voulaient venger par la mort d'un de leurs ennemis;

ils appelaient cela garder la *vendetta,* et, tôt ou tard, suivant l'occasion, comme tout moyen leur était bon, ils ne manquaient guère de satisfaire leur vendetta.

Les prêtres et surtout les moines avaient beaucoup d'empire sur ce peuple superstitieux, et souvent ils ont abusé de leur crédit pour lui mettre les armes à la main, d'après leur caprice ou leur intérêt.

Les Corses n'avaient aucune espèce de luxe ni dans leurs maisons ni dans leur habillement. La laine de leurs moutons fournissait des étoffes grossières d'un brun très foncé dont ils faisaient des vêtements. Un bonnet de la même laine leur couvrait la tête. Les femmes, qui dans presque tous les pays sont plus recherchées dans leurs ajustements, faisaient ici exception à la règle générale. La même bure qui couvrait leurs maris, leurs pères, leurs enfants les habillait aussi. Une chemise montante jusqu'au bas du col, assez artistement plissée et quelquefois brodée, leur cachait le sein et la poitrine. Un long habillement qui faisait à la fois le corset et le jupon était leur seul vêtement. Presque toutes avaient la tête nue et les cheveux retroussés, mais toujours mal en ordre. Lorsqu'on parle des femmes de ce pays, on ne peut pas se servir de l'expression usitée : le beau sexe, car elles y sont en général extrêmement laides. Si les détails que je viens de donner sur la Corse n'ont rien de séduisant, ils ont au moins le mérite de la vérité. Je pense bien que le séjour des Français aura adouci et policé ce pays, et qu'il est aujourd'hui tout différent de ce que je l'ai vu en 1769.

Nous étions depuis six semaines à Servione lorsque nous reçûmes inopinément l'ordre de notre retour en France. Nous ressentîmes un plaisir bien réel de quitter un pays où nous n'avions pas eu, à la vérité, le temps de nous ennuyer, mais où un plus long séjour n'eût pu manquer de produire cet effet. Nous nous rendîmes en quatre marches à Saint-Florent et, de suite, nous fûmes embar-

qués sur les vaisseaux de transport qui nous y attendaient. Nous mîmes à la voile le dix août. Notre séjour dans l'île n'avait été que de quatre mois et demi. Nous eûmes très petit temps pendant la traversée : aussi fut-elle de cinq jours. Nous entrâmes le quinze dans le port de Toulon, et le lendemain les troupes furent débarquées.

CHAPITRE VI

(1769-1770)

Cantonnement à Roquevaire. — J'ai la fièvre. — Départ pour Metz. — La ville de Metz. — Ses fortifications.

Le commandant de la ville avait les ordres de la cour pour donner aux régiments le lieu de leurs cantonnements. Deux de nos bataillons furent envoyés à Roquevaire, à moitié chemin de Toulon à Marseille, et les deux autres à Aubagne, gros bourg à trois lieues de cette dernière ville.

J'arrivai dans ce cantonnement avec une fièvre que je rapportais de Saint-Florent. Elle ne m'avait pas quitté un seul instant depuis le jour où elle m'était survenue. J'en souffrais beaucoup, n'ayant pu encore y apporter aucun remède. Le meilleur moment que je goûtai depuis longtemps fut celui où je trouvai un bon lit pour y trembler tout à mon aise. Je me mis sans retard entre les mains de l'Esculape. Cette fièvre, négligée pendant plus de huit jours, était difficile à détruire. Aussi a-t-elle résisté aux médicaments pendant près d'un mois. Heureusement, elle n'avait pris aucun caractère de malignité ni de putridité. C'était, je pense, une suite des fatigues que j'avais éprouvées. Il en régnait beaucoup qui ne s'étaient, comme la mienne, manifestées qu'après quelques semaines de repos. J'entrai en convalescence vers la fin de septembre. Je mangeai beaucoup de raisin, d'après l'ordonnance du médecin. Mais j'étais si faible et il faisait si chaud que j'avais beaucoup de peine à reprendre le dessus. Je faisais

quelques promenades sur un cheval que mon hôte me prêtait.

J'étais dans cet état qui n'est ni maladie ni santé lorsque le régiment reçut ses ordres pour se rendre à Metz y tenir garnison. La route, y compris les jours de repos qui arrivent après la quatrième marche, était de cinquante-deux jours. Ce n'était pas, dans ma situation, une petite entreprise qu'un tel ouvrage. Beaucoup de mes camarades m'engageaient à rester encore quelque temps à Aubagne pour me remettre. Ils me représentaient l'inconvénient de partir tous les jours de grand matin, monté sur un mauvais cheval d'ordonnance, de subir le froid et le chaud, et toutes les vicissitudes de la saison d'automne où les matinées sont souvent très fraîches. Je sentais à merveille la force de leurs raisons ; mais, d'un autre côté, je ne me faisais pas à l'idée de rester seul dans ce bourg où je n'avais aucune connaissance. La modicité de mes fonds ne me permettait pas d'aller demeurer à Marseille. Si d'Auberville eût été au régiment, je m'en serais rapporté à son opinion, mais il était en semestre. Je ne pris donc avis que de moi et je fis bien. Je me déterminai à partir avec le régiment. Voici quel était mon raisonnement : Il est possible que je sois en état de faire la route ; dans le cas contraire, je trouverai partout l'équivalent de ce que je quitte : ainsi je ne cours aucun risque.

Le jour du départ, j'enfourchai donc le mulet d'ordonnance dès cinq heures du matin. Au bout d'une demi-heure, je fus pris de violentes douleurs d'entrailles qui me firent souffrir sans relâche, pendant plus de deux heures, tout ce qu'on peut imaginer. Enfin, ne pouvant aller plus loin, je pris le parti de descendre de ma monture pour me reposer et tâcher de trouver quelque soulagement. L'effet de cette crise ne tarda pas à se manifester, et c'est de ce moment que non seulement mes douleurs cessèrent, mais que la santé la plus parfaite me revint d'une manière vraiment surprenante. J'arrivai à Aix sans

être fatigué et avec un appétit dévorant qui ne s'est pas démenti une seule fois de toute la route. J'eus bien lieu de m'applaudir de n'être pas resté sur les derrières ; j'aurais sans doute attendu longtemps cette crise qui me tira si heureusement d'affaire.

Nous arrivâmes à Metz le cinquante-deuxième jour après notre départ d'Aubagne. Nous fûmes installés sur-le-champ dans un des corps de caserne, dit le quartier de Chambières, le plus beau et le plus agréable de la ville.

Metz est une des trois grandes garnisons du royaume. Il y a toujours, en temps de paix, dix à douze mille hommes. Officiers et soldats, tout est caserné. Le service s'y fait dans la plus grande règle. C'est une école pour les troupes. L'état-major de la place y est nombreux. Chacun y a sa besogne : aussi ne manque-t-on pas de surveillants. Le commandant, qui a sous lui plusieurs officiers généraux, est ordinairement maréchal de France. Cette garnison est recherchée des colonels qu'on appelle *faiseurs*. Ce n'est cependant pas à ce titre que nous y étions, car le marquis de Seignelay n'était rien moins qu'ardent pour le service. Ennemi de toute gêne, de toute contrainte, ne se mêlant en rien de son régiment, une ville comme Metz était celle qui, à l'exception des ressources qu'elle lui fournissait pour jouer gros jeu, lui convenait le moins. C'était M. de Boufflers, notre inspecteur, qui, employé comme maréchal de camp, nous y avait fait venir. La gloire dont il s'était tout récemment couvert en Corse, à la tête de notre quatrième bataillon, nous avait mérité sa reconnaissance. Je crois plutôt, cependant, que le désir de se venger de la manière dont nous l'avions persiflé depuis son acte de bravoure, était son but principal. Je suis d'autant mieux fondé à le penser qu'il nous a bien vexés tout le temps que nous avons passé sous ses ordres directs.

Metz est une ville très forte. Elle est traversée par la Moselle qui s'y subdivise en trois branches. De plus, la

Seille, petite rivière, vient aussi y apporter le tribut de ses eaux. En cas de siège, les inondations ne seraient pas difficiles. Malgré cette abondance d'eau, le pays n'est point marécageux. Une partie de la ville est sur un coteau assez élevé. Les fortifications forment une enceinte immense. Les ouvrages extérieurs sont composés de deux forts très considérables et d'une citadelle. Le premier de ces forts qui couvre un des côtés de la ville en est séparé par le bras principal de la Moselle. Il renferme dans son intérieur des casernes où loge un tiers de la garnison; de plus, des magasins immenses pour les fourrages de la cavalerie. Il renferme aussi l'hôpital militaire qui est très considérable. On y voit un collège dont le bâtiment et l'église présentent une superbe façade. Devant tous ces édifices qui font face à la ville et à la rivière, une longue et large place est destinée aux exercices journaliers des troupes.

L'autre fort dit : *Fort de Belle-Croix*, est réputé un chef-d'œuvre de fortification. Il a été bâti au commencement du règne de Louis XV par M. de Cormontaigne, célèbre ingénieur. Il est assis sur un plateau qui domine la partie de la ville qui le regarde. Ce fort est fait d'après un des systèmes corrigés de Vauban. La partie des mines y est parfaitement entendue. Il y a des casemates très considérables pour y mettre le soldat à l'abri. On peut aussi y faire camper un corps de quinze mille hommes. On n'y voit, en bâtiments, que quelques corps de garde. Il n'y loge point de troupes, et il n'y a pour sa garde qu'un poste qui se relève, comme les autres, toutes les vingt-quatre heures. Entre ce fort et la citadelle on trouve un autre retranchement appelé *le Pâté*.

La citadelle appuie sa droite sur la rivière. Elle défend de front la partie de la ville qu'elle couvre, et, par sa gauche, conjointement avec le Pâté, tout ce qui se trouve entre ces deux points et qui n'est pas susceptible d'inondation. Cette citadelle n'a rien de remarquable. Les

casernes, magasins et autres bâtiments de l'intérieur sont, au contraire, fort vilains et ne tiennent en rien de la magnificence des autres. La garnison est ordinairement de deux bataillons. J'ai vu, dans un des magasins, une chose assez curieuse qu'on pourrait révoquer en doute, mais que je peux attester véritable *visuque manuque*. Ce sont des approvisionnements de bouche qu'on y conserve dans des tonneaux depuis le temps où l'empereur Charles-Quint vint mettre le siège devant la ville. Je faisais groupe avec un étranger de marque qui visitait la citadelle. On ouvrit devant lui quelques-uns des tonneaux qui renfermaient ces vivres. Dans l'un, nous vîmes du blé qui avait très belle apparence; mais il était extrêmement léger, et, pour peu qu'on le passât entre les doigts, il se résolvait en poussière. Il en était de même du riz. Le sel avait également conservé sa blancheur, mais il avait perdu presque tout son goût. Ce qui me parut le plus étonnant, ce fut un baril de salaison de porc. Il était appétissant à voir, il avait parfaitement conservé sa forme extérieure; mais lorsqu'on le pressait un peu, il se décomposait et ne laissait aux doigts aucune empreinte grasse. Quoique ces objets ne fussent d'aucune utilité, on en gardait cependant avec soin quelques tonneaux de chaque espèce. Je crois qu'en les préservant de l'air et de l'humidité on les pourra conserver encore longtemps.

La ville de Metz n'a jamais été prise et ne le sera probablement pas de longtemps; aussi se glorifie-t-elle du nom de Pucelle. Sa véritable destination serait, en cas de malheur, de recueillir les débris d'une armée battue. Les ingénieurs jugent que pour la bien défendre il faudrait quarante mille hommes, et cent mille pour l'investir et l'assiéger dans les formes.

Charles-Quint, portant partout ses armes victorieuses, vint échouer devant Metz. Elle était défendue par un duc de Guise qui a laissé son nom à un fort, aujourd'hui

dépôt d'artillerie. On fit sur l'entreprise manquée de l'Empereur ces deux vers latins assez jolis :

Carolus Herculeas fertur vicisse columnas;
Siste viam Metis, hæc tibi meta datur.

Charles, dit-on, a poussé ses conquêtes jusqu'aux colonnes d'Hercule; arrêtez-vous à Metz, c'est la borne qui vous est prescrite.

Ces vers perdent leur sel dans la traduction, parce qu'on ne peut rendre le jeu des mots latins *Metis* et *meta*.

CHAPITRE VII

(1770-1771)

Le maréchal d'Armentières. — M. de Conflans. — M. de Calonne, intendant des Trois-Évêchés. — M. de Montmorency, évêque de Metz. — Société de Metz. — Le jeu. — Les Juifs. — Grandes manœuvres. — Mort de M. de Boufflers.

Le maréchal d'Armentières était commandant de Metz et gouverneur des Trois-Évêchés. L'avantage d'être du même âge que Louis XV, l'habitude que ce monarque avait de le voir depuis sa jeunesse à ses chasses, une certaine franchise qui le caractérisait, ces raisons réunies l'avaient élevé plutôt que son mérite à la dignité de maréchal de France et lui avaient fait obtenir ce gouvernement, un des plus beaux du royaume. Son fils, M. de Conflans, maréchal de camp, colonel propriétaire d'un régiment de hussards de son nom, commandait dans la ville et dans la province en l'absence de son père. Le maréchal, naturellement bon, quoique parfois tracassier, était généralement aimé des troupes. Je vais citer de lui quelques traits qui le dépeindront. Brave de sa personne, il n'entendait absolument rien à la partie militaire, quoiqu'il y ait été employé toute sa vie. Actif pour tout ce qui pouvait fatiguer son corps, incapable, lorsqu'il était chez lui, de s'occuper à rien de ce qui nourrit ou amuse l'esprit, son grand plaisir était de voir manœuvrer sa garnison. Il ne s'attachait pas à la bonté des manœuvres de guerre. Il lui fallait de la cavalerie en mouvement, beaucoup de maniement d'armes, de bruit d'artillerie et de mousqueterie. Quand on avait brûlé bien de la poudre,

il était content. Les jours où il n'y avait point d'exercices, il venait sur l'Esplanade voir manœuvrer la garde et défiler la parade. C'est alors qu'il ne fallait pas broncher, ou on était sûr d'être apostrophé durement ou d'être mis aux arrêts.

Le cœur me battait longtemps d'avance lorsque c'était mon tour à représenter. Un jour, n'étant encore que volontaire, je faisais le service de caporal. En défilant devant le maréchal, occupé de conserver mon alignement, je ne le fixai pas assez effrontément. Il s'en aperçut; le lendemain, je fus démis de mon grade de caporal pour quinze jours. Un officier naturellement sérieux et à qui, d'ailleurs, l'acte de monter la garde ne devait pas donner de gaieté, défilait la parade. Le maréchal appelle de toute sa voix le major de son régiment : « Major! cet officier est triste, mets-le aux arrêts ! » Quelques jours après, le major va demander sa sortie. « Bon ! dit le maréchal, c'était pour plaisanter, il ne fallait pas le punir; fais-le sortir bien vite. » Comment qualifier de pareilles bizarreries? Il donnait de temps en temps des bals. La foule devenait quelquefois incommode dans les salles où on dansait. Le maréchal, alors, faisait sa tournée, et, lorsqu'il voyait des spectateurs qui n'étaient pas disposés à danser, il leur disait : « Tu ne danses pas, toi, f...-moi le camp. »

Pour se désennuyer dans son hôtel, il faisait souvent venir un Juif avec qui il jouait aux dames et aux échecs.

Le maréchal était veuf depuis bien des années. Il n'avait qu'un fils : M. de Conflans. Celui-ci, séparé d'avec sa femme, n'en avait eu que deux filles. On assure qu'il engagea son père à se remarier pour tâcher d'avoir un héritier de son nom. M. d'Armentières goûta sans doute le projet, puisqu'il épousa une jeune personne de dix-huit ans, la petite-fille du maréchal de Senecterre. Il avait lui-même alors plus de soixante ans. Il l'amena l'été suivant à Metz, ce qui donna lieu à bien des fêtes.

Les fenêtres du Gouvernement donnaient sur un jardin que l'usage avait rendu public et qui était très fréquenté dans la belle saison et surtout le soir. Un officier de la garnison, très bon joueur de flûte, y venait fréquemment, et l'on prenait grand plaisir à l'entendre. Plusieurs fois, madame la maréchale s'était mise à sa fenêtre et y restait fort tard pour l'écouter. Cela déplut à la fin à M. d'Armentières. Il fit défense très expresse à l'officier de reparaître, et, peu de jours après, il fit clore les entrées du jardin. Cet acte d'autorité offensa le parlement, qui fit ses représentations ; mais elles furent inutiles, le jardin resta fermé. Les parlements, qui d'ordinaire, dans les villes où ils tiennent leur cour, donnent le ton, n'avaient pas le même avantage à Metz, où le militaire jouit à peu près seul de toutes les prérogatives. Excepté le nom du premier président, on savait à peine celui des autres membres. Dans les occasions où les parlements du royaume ont fait du bruit avec leurs remontrances, celui de Metz s'est presque toujours tenu à l'écart, et, quand il s'est vu obligé de se montrer, il n'a jamais paru avec énergie.

M. de Calonne, alors intendant de la province, annonçait déjà, dans la sphère étroite qu'il embrassait, ce genre ardent et actif qu'il a eu occasion de déployer depuis, lorsqu'il s'est trouvé à la tête des finances. Il tenait dès lors un grand état de maison et donnait souvent à manger. Un de ses domestiques apporta un jour un billet d'invitation à un capitaine du régiment nommé Cormier. Celui-ci mit au bas du billet en gros caractères : *Je suis Breton.* Il faut savoir que M. de Calonne avait été employé, quelques années auparavant, en Bretagne, et nommé commissaire par le Roi pour instruire une affaire majeure qu'avait M. de la Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne. Il avait sacrifié, contre toute espèce de justice, à la cabale de la cour, ce magistrat intègre, idole de toute la province et n'ayant d'autre tort

que celui de défendre les droits et privilèges de son pays. M. de Calonne fut piqué de l'apostille du Breton. Il en porta plainte à M. de Seignelay, son ami, qui lui répondit que, comme ceci n'était point une affaire de service, il ne devait en aucune façon s'en mêler. La chose en resta là.

M. de Montmorency, prince du Saint-Empire, évêque de Metz, immensément riche des biens de l'Église, aurait pu tenir dans la ville un rang distingué, si son goût pour sa campagne ne l'y eût pas fixé tout le temps qu'il résidait dans son diocèse. Frascati, séjour charmant, à une lieue de la ville, habitation digne d'un prince, faisait toutes ses délices. Ce prélat, fier et hautain, bornait sa société aux officiers généraux et colonels de la garnison. Quelques jeunes gens, dont il connaissait les familles, y étaient aussi admis. Parmi les femmes, les dames du chapitre noble de Saint-Louis y avaient tout privilège. L'abbesse, sœur du duc de Choiseul, y jouait le premier rôle.

Depuis plus de vingt ans, la ville pressait M. de Montmorency de faire bâtir son palais épiscopal dans le superbe emplacement désigné pour cela. L'évêque temporisait toujours, sous le prétexte qu'il n'avait pas l'argent suffisant pour une telle entreprise. Il avait cependant obtenu extraordinairement plusieurs coupes de bois considérables dans ce but ; mais la majeure partie de ces fonds passait à Frascati. Et, pour ne pas entendre trop crier contre lui, de temps en temps il faisait travailler pendant quelques semaines une douzaine d'ouvriers pour remuer les décombres et creuser les fondations. Un reproche fondé qu'on a fait à cet évêque était de ne pas admettre à sa table les curés et les prêtres subalternes que les affaires spirituelles obligeaient à venir le trouver. Il les laissait aller au tournebride construit au bout de son avenue, sur la grande route. Le moins aurait été d'avoir une seconde table présidée par un de ses grands

vicaires ou autre ecclésiastique préposé pour en faire les honneurs. Comme prince du Saint-Empire, lorsqu'il passait devant un poste, on lui rendait les honneurs militaires. Un jeune officier de garde voulut un jour s'amuser, et, au lieu de faire battre le rappel comme il le devait, il ordonna à son tambour de battre la messe. L'évêque prit la chose au pire, et, sur sa plainte, le jeune homme fut mis en prison.

Les dames du chapitre de Saint-Louis étaient une des maisons qui tenaient le premier rang. Le choix de la société y était du même genre que chez l'évêque. On doit rendre cette justice à l'abbesse qu'elle surveillait assez son abbaye pour qu'il n'y arrivât aucune de ces scènes scandaleuses qu'amène le trop de liberté chez des jeunes personnes tenant plus au monde qu'au cloître.

Après cette première classe de la société, il se trouvait, quoique en petit nombre, des maisons particulières où quelques officiers étaient reçus. C'est dans ces maisons que l'on fabriquait ce qu'on appelle mariages de garnison. Une mère qui a des filles à marier attire, sans en avoir l'air, les jeunes gens qu'on sait appartenir à des familles riches. On donne des bals où l'on n'invite que peu de monde ; on joue de petits jeux de société ; on n'oublie pas le jeu des confidences où il faut nommer la personne que l'on aime le plus ; on donne des gages ; ces gages ne se rachètent que par des baisers ou autres stimulants à peu près semblables. Le jeune homme qui se voit bien choyé prend feu ; la mère intrigante donne les leçons convenables à sa fille pour entretenir le brasier. Le cœur une fois pris, les choses s'engrènent de manière que mon jeune homme se trouve engagé sans pouvoir s'en dédire. D'autres femmes, qui n'ont point de filles à établir, travaillent pour elles-mêmes ; il ne s'agit que de tromper le mari (ce qui n'est pas difficile); alors la chose est bientôt arrangée.

Une autre classe compte sur le profit du jeu pour

mettre une certaine aisance dans la maison. Alors il suffit d'avoir un souper deux ou trois fois la semaine. On est sûr que les joueurs y abondent. On joue jusqu'à l'heure du souper les jeux de commerce. Après souper, lorsque les têtes sont un peu échauffées, on donne dans les jeux de hasard, et la maison devient un véritable tripot. Le prix des cartes, reçu par un domestique qui n'en est que le fermier, paye le souper bien au delà de sa valeur. Les joueurs sont encore trop heureux lorsque la dame n'est pas sujette à des distractions fréquentes qui ne sont jamais à son désavantage.

Ce tableau n'est pas uniquement celui de Metz ; c'est celui de toutes les villes de garnison un peu considérables. Un homme sensé se garde de ces coupe-gorge et se fait un genre de société plus honnête. Les maisons que je viens de citer ne sont pas une ressource pour la dixième partie d'une garnison comme celle de Metz. Que devient donc le reste ? Je vais continuer le tableau que j'ai commencé à ébaucher, et l'on verra que l'emploi du temps de ceux qui ne donnent pas dans ce genre n'est pas moins dangereux et est beaucoup moins honnête. J'excepte la comédie, passe-temps agréable et peu dispendieux, dont on peut, à tout âge, faire son amusement. Mais, de deux jours l'un, il n'emploie que trois ou quatre heures ; c'est trop peu pour ne pas laisser le moyen de donner dans bien des écarts. A Metz, le spectacle est ordinairement bon. Les régiments sont obligés de s'abonner ; le prix est modique. Chacun paye au prorata de ses appointements, de manière qu'un capitaine ne donne pas au delà de quatre francs et un sous-lieutenant plus de quarante sols. Les officiers de fortune et les volontaires profitent de cet abonnement sans payer. Il en est de même pour tous les autres frais de corps. Indépendamment de la garde de grenadiers, commandée par un lieutenant, chaque corps fournit un officier de son régiment qui répond des fautes de ses camarades. Il est requis, sous peine de prison, de

les dénoncer à un officier de l'état-major de la place, chargé en chef du maintien de la police du spectacle. Les bourgeois ont aussi un homme préposé pour citer ceux qui troubleraient le bon ordre. Par ce surcroît de précautions nécessaires, il est très rare qu'il arrive du bruit dans la salle, et, par hasard, lorsqu'il en survient, la punition est extrêmement sévère.

Les cafés, les billards, les tripots, sont les lieux que se partagent les nombreux officiers qui, incapables de se suffire à eux-mêmes ou de se faire entre eux une société choisie de quelques amis, se jettent ou souvent se laissent entraîner dans un tourbillon dont il est rare qu'ils n'aient pas à se repentir. Plusieurs causes les amènent à ce genre de vie. Les uns, et c'est le grand nombre, entrés fort jeunes au service, ont eu, avant de commencer leur carrière, une éducation négligée. Sans talent quelconque, incapables d'aucune occupation utile, d'aucune espèce d'étude, accablés du poids de leur oisiveté, tout genre de dissipation leur convient. Séduits par la passion du jeu, amorcés par quelques succès qu'ils auront eus d'abord, ils courent à grands pas à leur perte. Que d'exemples je pourrais citer d'officiers que cette funeste passion a perdus ! Que de fortunes détruites ! Combien de jeunes gens, après avoir mis la désolation dans leurs familles et s'être vus obligés d'abandonner leur emploi, ont été réduits à s'engager comme soldats ou à fuir chez l'étranger, laissant après eux la réputation de banqueroutiers ! Combien aussi de ces joueurs qui, d'honnêtes qu'ils étaient avant d'avoir été ou dupes ou malheureux, ont fini par devenir escrocs et fripons ! Le trait suivant, où l'on verra confondu l'homme honnête et le fripon traités tous deux avec la même justice et la même sévérité, fera voir un des dangers de se livrer au jeu et combien, même avec toute la loyauté possible, le plus galant homme se trouve exposé.

Deux officiers jouaient ensemble au trictrac dans un

endroit public. La partie commencée après souper, devant plusieurs spectateurs, se prolongea très avant dans la nuit. Insensiblement, les assistants se retirèrent, de sorte que vers minuit les deux joueurs restèrent seuls La fortune, qui, jusqu'à ce moment, avait été balancée, se décida d'une manière très marquée pour l'un des deux. Après avoir gagné l'argent comptant de son rival. il lui gagna encore mille écus sur parole. Le perdant, suivant les règles établies, convint de payer le lendemain, avant l'expiration de vingt-quatre heures, dans le même lieu où la partie s'était jouée. Effectivement, ils se trouvent à l'heure indiquée. Les premiers saluts finis, ils entrent en matière.

— Sans doute, vous avez apporté de quoi acquitter votre dette?

— La plaisanterie est jolie! Cependant je ne pense pas que vous ayez perdu la mémoire.

— Non, vraiment, car je me souviens très bien de votre promesse, hier, lorsque nous nous sommes séparés, de m'apporter ici les mille écus que je vous ai gagnés sur votre parole!

— Comment, monsieur, les mille écus, c'est vous qui me les devez!

— Ceci est un peu fort! Je ne vous ai pas gagné mille écus?

— Vous êtes bien hardi de me demander ce que vous me devez vous-même.

Les têtes se montent; des personnes présentes à ce débat extraordinaire voient qu'un des deux est un fripon. Ils se prodiguent tous deux cette même épithète. Ils vont se battre : l'un et l'autre s'attaquent, se défendent avec même adresse et même courage. Le combat reste indécis; les témoins, appelés pour chaque parti, décident sagement que la mort de l'un ne laverait pas l'autre. On met fin à la bataille; les champions sont envoyés aux arrêts. Aussitôt le corps s'assemble. L'affaire est exposée

telle que je viens de la rapporter. On a beau la retourner sur toutes les faces, on ne peut l'éclaircir. Enfin, après bien des avis, on décide qu'il faut chasser les deux réclamants, que le cas est malheureux pour celui qui se trouve innocent; mais que, dans l'impossibilité de découvrir la vérité, on ne saurait faire autrement.

Je ne dois pas omettre de parler d'une autre cause de perdition pour les officiers : ce sont les Juifs. S'ils payent cher la protection que le gouvernement leur accorde à Metz, combien plus en coûte-t-il aux familles dont les enfants tombent dans les serres de ces vautours! On peut compter, dans la ville, environ trois mille Juifs. Ils sont relégués dans un quartier composé de deux rues, et il leur est expressément défendu de rien acquérir au delà de ces limites. Chaque maison renferme plusieurs ménages logés très à l'étroit. Ils ont, à l'entrée de leur quartier, une garde pour la police, et une sentinelle veille à la porte de leur synagogue. Cette synagogue est assez grande et pas trop mal décorée. Quand les Juifs sortent, ils sont tenus d'avoir un manteau court à la manière des prêtres; lorsqu'ils le jugent à propos, ils ont la liberté de le porter sur le bras. Les hommes mariés laissent croître leur barbe. Parmi ces Juifs, il y en a de fort riches; mais la majeure partie est assez misérable. Ils ne peuvent acquérir de biens-fonds. Leur négoce, comme dans toute l'Allemagne, est d'être banquiers, courtiers, entrepreneurs, marchands et surtout brocanteurs. Ils font, par-dessus tout, profession d'être d'insignes fripons. Toujours fourrés dans les cafés où se rassemblent les officiers ou bien dans les casernes où ils logent, ils connaissent les habitudes de chacun, les fortunes, savent si on a père et mère, et quel degré de confiance ils pourront donner à ceux qui se présenteront pour avoir de l'argent. Ils sont souples et insinuants pour capter la bienveillance, mais difficiles et retors en affaires. Lorsqu'on se présente pour emprunter sur gage, l'arrangement est bientôt conclu moyennant

qu'on touche seulement la moitié de l'effet et que l'on fait un billet à gros intérêts. Mais il n'en est pas de même si l'on veut emprunter sur son propre crédit. C'est alors que les difficultés se multiplient. Il faut fournir des cautions, arrière-cautions, faire des lettres de change, payer d'énormes intérêts, recevoir une partie de la somme stipulée en bijoux de mince aloi estimés trois fois au-dessus de leur valeur et dont on a mille peines à se défaire. Si l'on a le malheur, comme il arrive presque toujours, de n'être pas en mesure pour payer à l'échéance, c'est alors que les angoisses du débiteur augmentent. On peut s'attendre à être harcelé journellement jusqu'à ce que l'on ait pris d'autres arrangements plus onéreux encore que les premiers. Ils menacent d'envoyer les lettres de change aux personnes au nom de qui elles sont tirées; celui qui les a faites est bien sûr d'avance qu'elles seront protestées et de là envoyées aux parents. C'est ce que l'on veut éviter. Alors, il faut en passer par toutes les conditions que le Juif vous impose. Plusieurs fois, j'ai été demandé pour caution, mais je m'y suis toujours constamment refusé, quoiqu'on m'objectât que ce ne fût qu'un acte de pure formalité. Si j'avais eu cette condescendance, j'aurais fini par me trouver englobé dans quelque mauvaise affaire. Lorsque j'étais requis par quelqu'un de mes amis que j'avais réellement envie d'obliger, en lui refusant ma signature, je lui disais : « Prends ma montre et mon épée d'argent; mets-les en gage, c'est tout ce que je peux faire pour toi. » Je puis dire que ces deux objets ont été souvent entre les mains des Hébreux.

Je fis un jour la tentative d'emprunter quelques louis d'un Juif que je connaissais beaucoup. Je ne voulais rien mettre en gage, mais traiter sur un simple billet, en payant des intérêts assez forts. Le Juif me dit qu'il avait beaucoup de confiance en ma personne, mais qu'il ne traiterait pas avec moi, parce que j'étais trop rangé. Pressé de s'expliquer, il me développa ainsi son idée :

« Quand je vous prêterais cinq à six louis, c'est un petit objet qui ne portera pas un gros intérêt. Je suis trop certain que vous me payerez à l'échéance, peut-être même avant. Je perds tout le profit que je ferai avec un autre moins exact que vous et qui ne pourra pas me payer à terme; dans un second billet, j'en tirerai ce que je voudrai, et je puis dans un an doubler mon capital. »

Je fus obligé de convenir qu'il en savait beaucoup trop pour moi.

Ceux qui n'avaient pas besoin des Juifs pour leur emprunter de l'argent s'en amusaient en leur jouant toutes sortes de tours; mais on avait beau les harceler, les vexer, l'espoir du gain les ramenait toujours. Logés aux casernes, nous étions toute la matinée les uns chez les autres à rire et à nous divertir. Un jour, entre un de ces Israélites brocanteurs qui me propose des bijoux et des étoffes à acheter ou bien de lui vendre de vieux effets. J'avais une mauvaise culotte qui ne valait pas douze sols. Je lui en demande hardiment un écu. Le drôle en la tournant et retournant avait senti très distinctement un écu de six francs dans l'un des goussets. Cet appât augmentait singulièrement son désir de conclure marché. Il m'offre différents prix et enfin m'accorde l'écu. Lorsqu'il m'eut payé, avant de lui délivrer la culotte, je la visite pour voir si je n'avais rien oublié et je retire les six francs que j'y avais glissés à dessein. Jamais coquin ne fut plus attrapé. Il voulait se dédire du marché, disant que je l'avais trompé. Nous le persiflâmes plus d'une demi-heure; enfin, pour m'en débarrasser, je lui remis le surplus de la valeur du mauvais effet dont j'étais fort aise de me défaire.

Une autre fois, j'en attrapai encore un qui était un très jeune homme. Avec tout l'esprit de son état, il n'avait pas encore acquis les connaissances de ses confrères. Je lui vendis pour véritable or une vieille épaulette qui n'était qu'en fil de cuivre. Il ne tarda pas à me la rapporter

comme je m'y attendais; et, après m'être bien fait prier pour m'amuser de son embarras, je lui remis aussi son argent.

Je n'ai presque parlé, jusqu'à ce moment, depuis que je suis à l'article de Metz, que d'objets militaires ou des personnes qui pouvaient y avoir quelque rapport. Je dois dire quelque chose de la ville, des habitants et du pays.

Cette ville est fort grande, en général bien bâtie, et journellement on s'occupe de son embellissement. La cathédrale est le seul monument ancien que l'on puisse citer. Tout ce qu'il y a de beau d'ailleurs est moderne. La comédie, l'intendance, la place d'Armes, les casernes, l'Hôtel de ville et le Gouvernement méritent d'être examinés.

Les habitants de la ville sont bons, affables et tellement habitués à vivre avec et par le militaire, que ce serait pour eux une grande privation et un grand dommage de n'en point avoir. Il n'y a point de manufactures ni aucune espèce de commerce, mais beaucoup de marchands et de bons ouvriers en tout genre. Nulle part je n'ai trouvé d'aussi bonnes auberges et à meilleur compte. En 1770, pour trente-six francs par mois, on était parfaitement servi à deux services à dîner et on avait un souper très convenable avec une bouteille de vin à chaque repas. Le soldat vit bien et à bon marché à Metz. Aussi les Trois-Évêchés passent-ils à juste titre pour la meilleure province que les troupes puissent habiter, et Metz pour la première garnison du royaume. Quantité de militaires, après avoir quitté le service, y font leur retraite.

M. d'Armentières obtint de la cour, en 1770, la permission de réunir vingt mille hommes pour exécuter des manœuvres qui, d'ailleurs, par suite de mauvaises combinaisons, furent absolument inutiles. Je ne dois pas oublier une aventure assez plaisante qui arriva à une de ces manœuvres entre M. d'Armentières et son fils. Nous marchions en bataille dans un terrain difficile. La marche

n'allait pas trop bien. Le maréchal, par caprice ou raison à moi inconnue, fit faire halte à une brigade. M. de Conflans, qui commandait la manœuvre, vit de loin ce faux mouvement. Avec la vivacité et l'emportement qui le caractérisaient, il accourt à bride abattue, comme un furieux, en criant de toute l'étendue de sa voix : « Quelle est la fou... bête qui a fait faire halte? » Le maréchal, comme un écolier qui cherche à s'excuser devant son maître, vient au petit trot en disant : « C'est moi, c'est moi, mon fils, qui l'ai commandé pour telle et telle raison; tu as tort de t'emporter si fort. » Ils se mirent à rire tous deux, et, par contre-coup, tous les spectateurs.

Peu de temps après, nous eûmes le bonheur d'être délivrés à jamais de M. de Boufflers. Il fut enlevé à la fleur de son âge par une maladie fort courte. Cet homme, venu sur la terre pour le tourment des troupes qu'il avait sous son inspection, emporta avec lui la haine universelle de ceux qu'il avait tant importunés pendant sa vie.

CHAPITRE VIII

(1771-1773)

Je suis nommé sous-lieutenant. — Semestre. — Reims. — Une cartomancienne. — En garnison à Landau. — Nancy.

Je fus enfin, au mois de mai de cette année 1771, nommé à une sous-lieutenance après laquelle j'aspirais depuis deux ans et demi. On me plaça dans la compagnie où d'Auberville était lieutenant.

Il n'y avait pas un mois que j'étais pourvu de mon nouveau grade, que je faillis perdre la vie. J'étais à me baigner dans la Moselle avec deux de mes camarades. Les voyant traverser la rivière, sans réfléchir qu'ils savaient nager, je crus que je pouvais en faire autant. Mais je tombai dans un trou où je disparus. J'en sortis au bout d'un instant sans pouvoir trop dire comment et non sans avoir bu beaucoup d'eau. Tiré de ce mauvais pas, ma situation n'en devint pas meilleure, car au lieu de pouvoir regagner le bord, entraîné par un courant très rapide, je fus dans l'instant au milieu de la rivière qui m'emportait grand train. Mes camarades, qui venaient à mon secours, ne pouvaient me joindre. Je n'avais pas trop perdu la tête; je me débattais tant et plus; mes efforts n'aboutissaient pas à grand'chose. Je me rappelle cependant que plusieurs fois j'allai au fond et que j'en revins en m'aidant des pieds et des mains. Lorsque je reparaissais, je rendais une partie de l'eau que j'avais avalée et qui me suffoquait. Enfin, épuisé de fatigue et bien persuadé que, tout effort devenant inutile, il fallait se résoudre

à périr, je cessai de lutter. Par un bonheur inouï, après avoir été charrié à une grande distance, la rapidité du courant me porta assez près de la rive opposée et bien loin au-dessous de celle où j'étais entré. Je commençai à sentir le fond et, en un instant, je fus hors de danger. Mes hardes étaient à l'autre bord. Il s'agissait de les avoir. La nuit approchait, et, par le circuit qu'il me fallait faire, j'aurais certainement trouvé les portes de la ville fermées. Ces considérations me firent accepter l'offre de deux canonniers bons nageurs qui me proposèrent de me prendre chacun sous un bras et de me repasser, à condition que je ne ferais aucun mouvement. En effet, ils me remirent parfaitement du côté où je devais me rhabiller. Je leur payai bien leur peine et le service qu'ils me rendaient.

A la fin du mois de septembre, je profitai du semestre auquel j'avais droit. Quelle jouissance, après une absence de trois ans, de retourner dans sa famille ! J'en étais sorti pour ainsi dire couvert encore de la poussière des classes, et j'y rentrai revêtu d'un habit militaire. Quel plaisir ! Que de choses à raconter ! La tête pleine de toutes ces idées, je me mis en voyage. Comme j'ai fait nombre de fois la route de la Lorraine ou des Trois-Évêchés à Abbeville, j'aurai occasion d'en faire mention plus tard.

Je passai mon semestre à Cambron. Je n'allai que très rarement et pour peu d'heures à la ville. On pense bien que la monotonie de cette existence ne doit fournir aucun article à mon Journal.

Je vis revenir avec un certain plaisir la fin d'avril; la vie militaire m'était bien plus agréable que les six mois que je venais de passer assez tristement à la campagne. Je combinai donc mon départ et fis le voyage à petites journées pour être à Metz le premier mai. Je me rendis d'abord à Amiens, puis à Laon et à Reims.

Cette ville est grande, belle et commerçante. Indépendamment du trafic de ses vins, elle a plusieurs manufac-

tures d'étoffes. Elle est célèbre par la prérogative qu'elle a de voir sacrer nos rois. La Sainte-Ampoule, dont la légende est assez connue et qui fut apportée par des anges pour oindre le roi Clovis, est en dépôt chez les Bénédictins. Je me la suis fait montrer. C'est une petite fiole de cristal blanc qui contient de l'huile. Outre le premier miracle qui l'a fait parvenir à Reims, il s'en opère un second chaque fois que nos rois sont malades. Alors l'huile baisse sensiblement tant que dure la maladie; et, dès que la santé du monarque se rétablit, la liqueur revient au point où elle se trouvait auparavant. Au moment du sacre, on ne délivre l'ampoule que sous la garantie de quatre des principaux seigneurs de la cour qui viennent se constituer otages à l'abbaye tout le temps que la fiole est à la cathédrale.

Cette église, dont le portail passe, à juste titre, pour un des chefs-d'œuvre d'architecture gothique, est curieuse à visiter. L'intérieur du vaisseau est très beau. La nef, cependant, est bien inférieure à celle de la cathédrale d'Amiens. Le trésor doit son existence à la libéralité de nos rois. Il renferme, depuis Clovis, un présent en orfèvrerie et en broderie fait par chacun d'eux à son sacre. On y suit progressivement le perfectionnement des arts à mesure que les temps se rapprochent du nôtre.

Je n'oublierai pas de parler du pilier tremblant que l'on voit à l'abbaye de Saint-Nicaise. J'aurais peine à croire ce que l'on en dit, si je ne l'avais pas vu moi-même. L'église de Saint-Nicaise est un édifice très élevé soutenu en dedans, comme toutes les grandes églises, par des piliers, et au dehors par des arcs-boutants dont chaque cintre vient aboutir à la voûte. Lorsqu'on met en branle une des cloches de la tour, quoique le battant en soit ôté, on voit un des arcs-boutants du côté droit de l'édifice faire, dans son sommet, un mouvement très marqué de six ou huit pouces d'inclinaison de chaque côté. Dès que la cloche cesse d'être en mouvement, le

pilier reprend sa première immobilité. Pour mieux m'assurer que ce mouvement si extraordinaire n'était pas une illusion de mes yeux, je suis monté au-dessus de la voûte; et, d'une fenêtre très voisine de cet arc-boutant, j'ai eu tout le loisir d'en examiner le mouvement. Depuis que ce phénomène existe, on a sûrement déjà dit bien des choses pour éclaircir ce fait, mais j'ignore si on a découvert la vérité. On voit, sur une des places de Reims, une statue érigée à Louis XV. Au sortir de l'une des portes, on arrive dans des promenades publiques fort belles et parfaitement tenues.

Rendu à la garnison, je repris le train de vie accoutumé qui valait mieux pour moi que le triste semestre que je venais de passer en Picardie.

Je ne crois ni aux revenants, ni aux sorciers, et pas plus aux diseuses de bonne aventure. Curieux cependant de savoir comment s'y prennent ces dernières pour en imposer aux personnes qui les vont consulter, je me décidai un jour à en aller trouver une qui jouissait d'une certaine réputation. Sans faire part de mon projet à qui que ce soit, de peur qu'on ne la prévînt de ma visite, je me rendis chez la sibylle qui logeait dans un mauvais galetas et dans une rue fort obscure. C'était une vieille femme qui avait l'air assez misérable. Sans beaucoup de préambule, je lui annonçai que je venais la consulter. Aussitôt, elle prit un jeu de cartes fort sale qu'elle se mit à mêler. Après m'avoir fait couper plusieurs fois, elle commença à jaser et à me parler du passé. Dans le nombre des choses qu'elle me débitait, il s'en trouvait beaucoup de fausses et plusieurs de vraies. Mais ce qui m'étonna singulièrement, ce fut lorsqu'elle me dit que, l'année d'auparavant, j'avais couru le risque de me noyer. Je la retournai sur cette idée, mais jamais elle n'en voulut démordre. Si j'avais eu du penchant à croire aux devins, il y avait de quoi me convertir. Il est bien certain que mon accident n'avait pas fait grand bruit. De plus, depuis

près d'un an, il était bien oublié. En outre, cette femme qui ne m'avait jamais vu ne pouvait être prévenue que j'irais la consulter, puisque je ne m'étais ouvert de mon projet à personne. Je laisse à plus habile que moi le soin d'expliquer cela. Après avoir parlé longtemps sur le passé, elle entama l'avenir, et, parmi une foule de lieux communs, tels qu'un baptême, un mariage, des voyages, elle me prédit que j'aurais la croix de Saint-Louis à vingt-huit ans, sans dire si ce serait au terme de vingt-huit ans d'âge ou de service. On la donnait alors à vingt-cinq ans de service. Je regardai donc cette prédiction comme une chose absurde. J'en ai cependant trouvé depuis l'accomplissement, car, une dizaine d'années après, la croix fut remise à vingt-huit ans, et c'est à ce terme que je l'ai obtenue.

Au mois d'octobre de l'année 1772, le régiment reçut des ordres pour changer de garnison et se rendre à Landau. Nous quittâmes donc Metz, après y être restés près de trois ans. Si agréable que fût cette garnison, je n'étais pas fâché d'en sortir. J'aurais voulu, dans ce temps, en changer tous les ans et surtout faire des routes fort longues pour avoir occasion de bien connaître la France. Je ne fus pas cette fois secondé dans mes désirs, car le trajet de Metz à Landau n'avait pas plus de quarante-cinq lieues. Notre séjour de trois ans à Metz avait considérablement endetté une partie des officiers. Plusieurs n'ont jamais pu se relever du désordre que cette garnison avait mis dans leur fortune et se sont vus obligés de quitter le service.

Vic, Sarrebourg, Phalsbourg, Saverne, Haguenau, Wissembourg, sont les endroits principaux de cette route.

Les belles plaines disparaissent lorsqu'on gagne la basse Alsace. Le pays devient alors fort inégal, mais le sol, quoique sablonneux, y est généralement bon. Avant d'arriver à Wissembourg, on aperçoit les lignes construites dans l'autre siècle, durant les guerres qui ont

longtemps désolé cette province. Ces lignes traversent tout le pays et vont s'appuyer à Lauterbourg, sur le Rhin. Wissembourg est un point essentiel pour fermer l'entrée de l'Alsace. Il est dans une gorge et presque adossé à de hautes montagnes. La ville est petite et assez triste. Elle est gardée par un régiment d'infanterie. A une demi-lieue de Wissembourg, on voit un gros village *dit le village des Picards.* Il est habité par des protestants, descendants d'ancêtres de la province de Picardie qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, se sont retirés en cet endroit.

De Wissembourg on arrive à Landau, qui n'en est distant que de six lieues. Cette ville, un des boulevards de la France, est pour ainsi dire hors du royaume. Son petit territoire est enclavé dans plusieurs principautés étrangères et principalement entouré des domaines du prince-évêque de Spire. Landau est une des plus fortes places de France. Fortifiée par le célèbre Vauban, elle fait partie du petit nombre de celles auxquelles il a substitué les tours bastionnées aux bastions mêmes. Ces tours ont un étage et une plate-forme. L'un et l'autre sont garnis de canons du plus fort calibre et font une très bonne défense. Chaque tour bastionnée est couverte d'une forte contre-garde qui en rend les approches extrêmement difficiles. Tous les ouvrages sont minés, et on sait assez combien ce genre de fortifications contribue à la défense d'une place. La *Queich*, petite rivière qui traverse la ville, donne aussi les moyens de faire des inondations sur plusieurs points. Deux côtés sont en outre couverts, l'un par un ouvrage à couronne, et l'autre par un à corne.

Quoique les denrées n'y soient pas rares et pas trop chères, nous y vivions assez mal à cause de la disette de traiteurs. Je me rappelle que nous avions une table chez un perruquier qui avait espéré mieux vivre de cette entreprise que de son talent pour la perruque. Nous y étions si mal nourris qu'au bout de quelques mois nos

estomacs ne pouvaient plus supporter la mauvaise chère qu'il nous faisait faire : nous fûmes obligés de chercher fortune ailleurs. Nous nous plaçâmes, à la sollicitation d'un de nos camarades, chez une femme qui avait une jolie fille dont il était fort amoureux. Il arriva bientôt ce qu'il était facile de prévoir : la bonne chère diminua à mesure que la belle aux beaux yeux étendait ses conquêtes. La familiarité augmenta, les impertinences suivirent et se multiplièrent à tel point que nous nous vîmes contraints d'abandonner cette maison.

Je pris un semestre au mois d'octobre 1773. L'ennui que j'éprouvais à Landau me faisait entrevoir un hiver moins désagréable en Picardie.

Dans le trajet, deux villes me frappèrent, Lunéville et Nancy. Si la province de la Lorraine aime encore à se rappeler le temps heureux où Stanislas, ancien roi de Pologne et beau-père de Louis XV, habitait ce pays, Lunéville ne doit jamais perdre la mémoire de ce prince bienfaisant. Stanislas était mort déjà depuis quelques années lorsque je passai par cette ville. Le château où il demeurait, les jardins et les promenades qui entouraient cette habitation, tout cela faisait partie de l'établissement qu'on venait d'y former pour la gendarmerie. La ville est assez jolie et bien bâtie. On y voit plusieurs monuments construits par les ordres et aux frais de l'ancien roi de Pologne. Ce prince, depuis l'époque où il s'est fixé à Lunéville jusqu'à sa mort, consacrait chaque année une portion de ses revenus à faire dans la province des établissements utiles, et l'on voit à chaque pas les marques de sa munificence. Ce sont des églises, des ponts, des asiles pour les pauvres, des hôpitaux, des hospices, des écoles, des maisons religieuses, des fontaines, des places publiques, des promenades, des grandes routes ouvertes et aplanies ; en un mot, il embrassait tout ce qui avait pour but l'intérêt général. Aussi était-il adoré dans la Lorraine.

Je me rendis à Nancy, ville que j'étais curieux de voir d'après ce que j'en avais ouï dire d'avantageux. Mon étonnement fut encore bien au delà de l'idée que je m'en étais faite, et je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté, la largeur des rues. Ce fut bien autre chose encore quand j'arrivai sur la place au bout de laquelle se trouve le superbe cours nommé la Carrière, qui a pour point de vue le Gouvernement. Cette place décorée d'ornements d'architecture est bordée, ainsi que la Carrière, d'hôtels magnifiques. On ne peut se faire une idée exacte de Nancy sans l'avoir vu. Cette magnificence n'existe que dans la moitié de la ville, car la partie qu'on appelle la vieille ville est dans la classe des anciennes cités. On ne doit pas oublier de voir les casernes, qui passent pour les plus belles du royaume. Je n'ai effectivement rien visité dans ce genre qui pût leur être comparé.

Après avoir traversé Toul, Bar, Saint-Dizier, Châlons, Compiègne, Amiens, j'arrivai à Cambron, où l'hiver se passa sans événement.

CHAPITRE IX

(1774-1776)

Mort de Louis XV. — Excursion à Manheim et à Deux-Ponts. — En garnison à Thionville. — Fêtes. — Route de Thionville à Calais. — Passage du régiment de Champagne à Abbeville. — Calais.

Mon semestre fini, je retournai à Landau. Ce fut dans les premiers jours de mai de cette même année 1774 que Louis XV tomba malade de la petite vérole. Le mal prit d'abord un caractère si fâcheux qu'on perdit de suite l'espoir de le sauver. On ordonna des prières publiques dans tout le royaume; elles durèrent jusqu'à ce qu'un nouveau courrier nous apprit la mort du Roi. Cette nouvelle fut reçue partout avec une indifférence substituée à une joie secrète qu'il n'était pas permis alors d'afficher publiquement. Il était bien difficile, en effet, que le Roi emportât avec lui les regrets de ses sujets. Chacun avait à se plaindre des vingt dernières années de sa vie. Ce prince, livré à la débauche, était entouré de courtisans qui ne cherchaient qu'à flatter ses goûts et à lui faire oublier et ses devoirs et l'éclat des premières années d'un règne brillant. Louis XVI monta sur le trône, où il était appelé par le vœu de toute la France, au mois de mai 1774.

Cet été, que nous passâmes à Landau, fut employé à apprendre et à exécuter de nouvelles manœuvres, qu'un certain baron de Pirch, Prussien d'origine, venait d'apporter avec lui de Berlin. Ce marchand d'orviétan fut fait major du régiment d'Anhalt qui était en garnison avec nous, et le ministre de la guerre nous envoya l'ordre de

nous laisser instruire par ce moderne tacticien. C'est du fond de ces manœuvres que, deux ans plus tard, M. de Saint-Germain a fait paraître l'ordonnance de l'exercice donnée à l'armée française.

Vers ce même temps, nous nous divertîmes pendant quelques jours de ce qu'on racontait d'un revenant qui paraissait assez régulièrement chaque nuit au pied des remparts et qui disparaissait par un souterrain dont la porte était cependant bien fermée. Voici comme différentes sentinelles, par qui il avait été aperçu, racontaient le fait :

Entre minuit et une heure, un grand spectre, vêtu de blanc et portant une longue barbe, se coulait sans bruit le long du rempart, vers la porte du souterrain, sans jamais répondre aux *Qui vive?* du factionnaire, et le fantôme disparaissait. On se moqua des premiers soldats qui, à leur rentrée au corps de garde, rapportaient ce qu'ils avaient vu. On les traitait de peureux et de visionnaires. Sur le rapport d'une sentinelle qui l'avait poursuivi et qui l'avait mis en fuite, le bruit du fantôme s'accrédita au point que le lieutenant du Roi fit défense de l'inquiéter à l'avenir. Nous avons su depuis que ce revenant était un homme qui, de l'aveu du commandant, faisait la contrebande, et qu'au moyen d'une clef, il sortait de la ville par une poterne, chaque fois que ses affaires le demandaient.

Pendant que j'étais en garnison à Landau, je voulus profiter de la proximité de Manheim pour voir cette ville, rendue intéressante par la résidence de l'Électeur Palatin qui y avait sa cour. Demander la permission, c'était m'exposer à un refus certain, puisque le commandant de la ville n'avait pas le droit de la donner. Je pris donc le parti d'y aller à mes risques et périls. J'étais alors du régiment de Champagne et je me moquais de l'ordre. J'eus lieu d'être fort content de mon voyage. Je rendis visite à l'envoyé de France qui me présenta le lendemain à l'Électeur en qualité d'officier français. Le prince me fit

quelques questions sur Landau et sur le régiment où je servais. Il eut également l'attention d'adresser quelques paroles aux différentes personnes qui venaient lui faire leur cour. Le même jour, un officier de ses gardes m'apporta deux billets, un pour l'opéra et un autre pour le bal de nuit masqué. Je profitai avec empressement de ces deux invitations. Je savais toute la dépense que l'Électeur faisait pour entretenir son opéra, et quelle réputation avait l'orchestre de ce spectacle. Rien de ce que j'en avais ouï dire n'était au delà du vrai. On sortait de la salle satisfait de tout ce qu'on avait vu et entendu. La musique était délicieuse. Rien de plus riche, de mieux ordonné que les décorations. On voyait un temple du Soleil dont les yeux pouvaient à peine supporter l'éclat. Le soir, vers onze heures, je me rendis au bal de la cour. Par une loi bien sage, pour éviter les dépenses superflues dans les habillements, on doit être revêtu d'un domino, présenter sa carte et se découvrir le visage devant l'officier chargé de vérifier les billets. Le masque n'est qu'une affaire d'étiquette, et personne ne le garde dès la première danse finie. Comme tous les invités sont de choix et presque tous de la cour, rien de plus honnête et de meilleur ton que ces danses. L'Électeur y prend grand plaisir. Les musiciens des régiments composent l'orchestre.

Le lendemain, je fus voir le château. On y trouve des choses très intéressantes en peinture et tapisseries. La bibliothèque est remarquable. Il y a aussi un cabinet d'histoire naturelle, ainsi qu'une collection de médailles d'un bon choix. La ville de Manheim est faite pour attirer l'attention du voyageur. Les rues sont vastes, spacieuses; plusieurs sont plantées de beaux arbres et toutes parfaitement alignées. On y remarque nombre de beaux édifices. Cette ville a un air d'opulence qui ajoute encore à l'éclat de la cour de l'Électeur. Je quittai Manheim après y être resté trois jours. A mon retour, on ne s'aperçut heureusement pas que j'avais été absent.

L'envie me prit d'aller aussi à Deux-Ponts et à Sarrebruck, villes distantes de Landau de quinze à seize lieues.

Deux-Ponts, séjour du prince de ce nom, est une ville qui m'a paru assez belle. Le château du duc, sans avoir rien de remarquable, est cependant grandiose et digne du séjour d'un prince. Le duché des Deux-Ponts est extrêmement couvert de bois. Le pays, accidenté, est embelli par des sites et surtout des vallées délicieuses. Les habitants se plaignent que le gibier et surtout les bêtes fauves nuisent beaucoup à leurs moissons; mais le prince, passionné pour la chasse, n'en tient aucun cas; et il y a des peines très sévères contre ceux qui contreviendraient aux règlements sur ce fait.

Enfin, après un séjour de deux ans à Landau, nous reçûmes, au mois d'octobre de l'année 1774, l'ordre et la route pour nous rendre à Thionville. Les principaux endroits par lesquels nous passâmes furent Wissembourg, Bitche, Sarreguemines et Sarrelouis. Ces pays, qui font partie de la Lorraine allemande, sont tous extrêmement pittoresques. On y trouve alternativement des bois, des prairies, des vallons, des coteaux couverts de vignes, des hameaux, des villages, beaucoup d'industries, des terres bien cultivées et d'un bon rapport.

A Bitche, on voit une espèce de citadelle, ou plutôt un château fort, dont l'art et la nature ont fait un point de bonne défense. On y tient une garnison. Sarreguemines est un quartier de cavalerie. Sarrelouis est une place forte. Comme j'y ai été en garnison, j'aurai occasion d'en parler.

Nous arrivâmes à notre nouvelle destination au bout de huit ou neuf jours de marche. Thionville, situé sur la Moselle, à l'extrémité d'une plaine longue de cinq lieues, est une ville forte. Le reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de réunir trop de fortifications. On en eût fait une place bien plus importante si les ouvrages eussent été mieux entendus. On a évité ce défaut dans une espèce de camp retranché appelé *le Fort,* élevé sous le règne de

Louis XV et qui semble destiné à couvrir la place le long de la Moselle, et, en cas de siège, à y camper au moins dix mille hommes. La ville est petite, les rues en sont vilaines, tortueuses et mal bâties. Le long des remparts, il y a un assez beau corps de casernes, et, devant ce bâtiment, une grande place est destinée aux exercices des troupes.

Les connaisseurs admirent la charpente du pont de bois construit sur la rivière. Ce pont est couvert et a cela de particulier que si, dans un siège, les circonstances demandaient sa destruction, on en viendrait à bout sans peine et dans un instant en coupant quelques pièces qui entraîneraient avec elles tout le reste, quoiqu'il soit fort long. Thionville n'est pas sans ressource pour l'officier et le soldat. Ce dernier y vit bien et à bon compte, vu la grande abondance de légumes et le prix modéré de la viande, du pain et de la boisson. Les auberges pour les officiers y sont bonnes et pas trop chères. Pour ce qui est de l'agrément, ceux qui aiment la société ont assez de maisons ouvertes pour n'être pas obligés de rester chez eux ou de végéter dans un café; et lorsque la garnison veut faire quelques frais, donner des bals, elle est sûre de finir par bien y trouver son compte. C'est le parti que nous prîmes, et nous n'eûmes qu'à nous en applaudir.

L'été que nous y passâmes, en 1775, fut une saison de plaisirs. M. le marquis de Seignelay, notre colonel, aimait tout ce qui procure du divertissement. Rien ne lui était plus fastidieux que les exercices et détails militaires. Marié en secondes noces depuis peu de temps, il nous fit la galanterie d'amener sa femme pour passer avec nous ses quatre mois de résidence. Jaloux de lui témoigner en toutes circonstances combien il nous était cher, nous saisîmes avec empressement l'occasion de donner une fête à madame de Seignelay. Nous préparâmes, en conséquence, un mois d'avance, un feu d'artifice d'une très belle composition et qui fut estimé par les connaisseurs

valoir quatre mille francs. Il ne nous coûtait pas cinquante louis, attendu que les officiers d'artillerie nous avaient fourni poudre, salpêtre, papier, carton, ficelle et tout ce qui était de leur dépendance. Quatre officiers du régiment, bons artificiers, avaient conduit l'ouvrage. Deux autres avaient peint les décorations. Ainsi, peu de main-d'œuvre à payer et rien à acheter que les suifs pour l'illumination et ce qu'on n'avait pu nous donner. Tout fut préparé et monté pour le moment de l'arrivée de la marquise. Un officier, envoyé à Metz et chargé d'y retenir M. de Seignelay le temps nécessaire pour qu'il n'arrivât qu'à la fin du jour, eut l'air de se trouver là par hasard et remplit très bien sa mission. Le régiment d'Orléans-cavalerie, en garnison aussi à Thionville, et avec lequel nous vivions dans la meilleure intelligence, voulut absolument prendre part à cette fête, et sa galanterie en rehaussa encore l'éclat. En conséquence, ce régiment fit partir de bonne heure un détachement de cinquante cavaliers commandé par un capitaine et un lieutenant. Ce détachement fut attendre la voiture à deux lieues de la ville. Lorsqu'elle arriva à l'endroit où les cavaliers étaient en bataille, formant alors une double haie, ils se rangèrent de droite et de gauche, firent escorte et conduisirent ainsi notre colonel jusqu'à son hôtel. Si le capitaine n'eût pas expliqué son motif, il eût fort embarrassé M. de Seignelay, qui, se voyant de la sorte investi, eût pu croire que c'était pour s'assurer de sa personne. Mais il fit un compliment fort délicat en prenant pour texte que madame de Seignelay appartenant à M. de Béthune, colonel général de la cavalerie, le régiment d'Orléans aurait cru manquer à son devoir en ne lui rendant pas les honneurs.

Quand les visites de corps furent rendues et l'invitation faite pour le souper, nous accompagnâmes la marquise jusqu'au Gouvernement alors vacant et qu'on nous avait prêté pour donner notre fête. Elle y trouva toutes les dames de la ville, et l'on imagina pour prétexte, en atten-

dant le moment de se mettre à table, de faire un tour de promenade. En sortant de la cour du Gouvernement, on se trouve sur la place des casernes : là était monté le feu d'artifice. Toute la ville s'y était portée pour jouir du spectacle. Madame de Seignelay mit le feu à une pièce disposée à cet effet; courant le long d'une corde avec la rapidité de l'éclair, il fut le communiquer aux autres pièces. L'exécution fut très belle, et l'effet fit le plus grand plaisir aux spectateurs et mérita beaucoup d'éloges à ceux qui en avaient été les organisateurs. Dès que le feu cessa, à un signal donné, parut comme par un effet magique une superbe illumination à chaque fenêtre du corps des casernes. On fit quelques tours sur la place pour jouir du coup d'œil, on rentra ensuite au Gouvernement aussi illuminé, et les dames se placèrent à une table de cent couverts magnifiquement servie. La musique des deux régiments exécuta différents morceaux pendant le repas; on n'oublia pas le *quatuor de Lucile :*

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

Après le souper, on se mit à danser. Le bal fut si animé qu'on y était encore assez tard le lendemain. Ainsi se termina cette fête qui fit assez de bruit dans les environs et nous suscita même quelques jaloux dans la garnison de Metz, surtout parmi les colonels qui, probablement, se rendant justice, sentaient parfaitement que leurs officiers ne sauraient être mus pour eux du même sentiment qui nous faisait agir.

Trois semaines après, le marquis voulut prendre sa revanche, et voici le genre de fête qu'il donna : indépendamment du souper et du bal qu'il offrit aux dames de la ville et à tous les officiers, il entreprit d'avoir à souper tous les soldats de son régiment et les cavaliers de celui d'Orléans. Il chargea quelques officiers de la direction de cette fête, et voilà comment on s'y prit : on fit dresser

sur la place du quartier des tables, environ pour trois mille personnes. Ces tables, rangées avec ordre, étaient parfaitement illuminées avec des pots à feu. On avait désigné l'emplacement de chaque compagnie. Les cavaliers invités par les soldats se trouvaient répartis dans ces compagnies. Il en était de même pour les maréchaux des logis qui se trouvaient placés avec les sergents à des tables particulières. Quant à l'approvisionnement, on avait passé marché avec un boucher pour trois mille livres de viande de différentes espèces. Un boulanger fournissait le pain; et le vin était donné à raison d'une bouteille par tête. Le matin du jour de la fête, on avait distribué à chaque compagnie ce qui lui revenait pour sa bonne chère, et le nombre de cuisiniers nécessaires, ainsi que celui des aides pour servir, avait été désigné. Le soir, à l'heure convenue et au signal donné, le quartier parut illuminé ; à un second signal, les tables furent servies; à un troisième, les convives vinrent se placer dans le plus grand ordre, et le souper commença. De douze en douze, il y avait une copieuse salade, un ragoût de viande et un rôti de huit livres. Un joie vive, mais sans licence, régna parmi les convives. On porta beaucoup de santés; les cris de *Vive le Roi! vivent notre colonel, madame la marquise et tous nos officiers!* furent fréquemment poussés. Nous leur rendîmes avec reconnaissance leurs heureux souhaits en buvant avec eux. Les dames elles-mêmes furent obligées de se mêler à toutes ces santés. Sur la fin du repas, on chanta. Dans le nombre des chansons, on démêla plusieurs impromptus *faits à loisir* sans doute, qui rendaient de très jolies pensées. Lorsque toutes les cruches furent vidées, on donna le signal de se lever de table; en un clin d'œil, plats et assiettes furent enlevés, et il s'organisa des danses sur la place. Nous nous rendîmes au Gouvernement pour souper, et, au sortir de table, le bal commença. Cette fête d'un genre assez nouveau fut très intéressante. La gaieté la plus franche en fut la compagne.

Nous eûmes encore dans le courant de cet été plusieurs occasions de nous divertir, et nous passâmes toute cette saison très agréablement.

Au mois d'octobre, nous reçûmes des ordres pour nous rendre à Calais. M. le maréchal de Broglie, qui commandait en chef à Metz et dans la province, ne nous dissimula pas qu'il avait demandé notre départ au ministre de la guerre, en nous faisant entendre qu'il n'approuvait pas la vie dissipée que nous menions dans une province où nous avions trop d'habitudes, ce qui, nécessairement, nous faisait négliger nos devoirs. Nous nous mîmes en route avec cette petite mercuriale pour aller dans une ville qui ne nous promettait pas beaucoup d'agréments.

Les villes principales où nous passâmes furent Metz, Verdun, Châlons-sur-Marne, Reims, Soissons, Compiègne, Amiens, Abbeville, Montreuil-sur-Mer et Boulogne. A Reims, l'Hôtel de ville nous donna les vins à cause du nom de la province que nous portions. Je fis la route avec le régiment jusqu'à Amiens. Là, je pris les devants pour voir plus tôt ma mère et connaître ses intentions sur le passage de mes camarades. Je n'eus qu'à me louer de l'empressement qu'elle mit à me dire qu'il fallait absolument leur donner à manger, qu'elle me chargeait d'ordonner tout pour le mieux, et que le rôle qu'elle se réservait était de tout payer. Le temps pressait; muni de cette autorisation, je fus chez un traiteur qui avait une très belle salle. Je lui dis de nous servir le mieux possible, en l'assurant que, si j'étais content, il le serait aussi. J'eus lieu, effectivement, de lui faire des compliments, car il nous donna un repas délicieux et qui fit l'étonnement de tous les convives. Volailles de Caux, gibier de toute espèce, les poissons les plus rares, rien n'y fut oublié. Je me rappelle, entre autres, un superbe turbot qui coûtait dix écus.

L'hiver de cette année 1776 fut extrêmement rigoureux et très long. Je n'en avais jamais vu de pareil. Tout ge-

lait, même dans les chambres les mieux closes et les plus chauffées. Comme j'avais un semestre, je passai tout ce temps à la campagne, et il fallait vraiment du courage pour sortir et braver l'intempérie. On vit des quantités prodigieuses d'oiseaux d'eau arrivant du Nord. On tua plusieurs cygnes. Heureusement la terre était couverte d'une grande abondance de neige, et, quoique cet hiver ait été un des plus rudes de ce siècle, la récolte suivante n'en fut pas endommagée.

Le mois de mai suivant, je rejoignis le régiment à Calais.

Un établissement qui fait dans cette ville l'étonnement de tous les étrangers, est l'auberge du sieur Dessin. Je n'ai pas ouï dire qu'il y en ait une pareille dans toute l'Europe. Une rue entière est occupée par les logements et cours qui composent cette hôtellerie. On y voit des ateliers pour la construction des voitures anglaises. Des remises considérables renferment toujours un grand nombre de ces voitures, et les Anglais, qui vont voyager dans telle partie que ce soit, les achètent ou les louent et s'en défont à leur retour. Il y a dans cet hôtel des appartements très richement meublés. Il s'y trouve aussi une salle de spectacle fort jolie. Le concours des étrangers et de la garnison est suffisant pour y entretenir toute l'année une troupe de comédiens. Le sieur Dessin, puissamment soutenu dans toutes ces entreprises par les Anglais qui répandent chez lui un argent immense, s'est vu prêt à crouler pendant la guerre d'Amérique. Il eût été hors d'état d'éviter sa chute si, à la paix, il n'eût trouvé de grandes ressources en Angleterre.

Des vents froids et fréquents rendent le séjour de Calais désagréable. La quantité de sable de mer que les tourbillons amènent sur les côtes fait le sol maigre et misérable. Le bois y est rare, et tout chauffage très cher. En un mot, c'est un vilain pays à habiter.

CHAPITRE X

(1776-1779)

Dédoublement du régiment de Champagne. — Je fais partie du régiment d'Austrasie. — Je suis lieutenant. — Sarrelouis. — Désignés pour aller à l'île de France. — De Fécamp à Brest.

Nous fûmes prévenus dans le mois de juin (1776), par une lettre de M. de Saint-Germain, ministre de la guerre, que nous allions subir une désorganisation et, de nos quatre bataillons, former deux régiments. Cette nouvelle était une des plus fâcheuses qu'on pût nous annoncer. Nous ne pouvions nous faire à l'idée de nous séparer pour ne nous revoir peut-être jamais. On nous avait, à la vérité, laissé la faculté de nous arranger entre nous, mais toute espèce d'arrangement était extrêmement difficile. On ne pouvait, en effet, changer qu'avec celui du même grade et de la même ancienneté que soi, autrement c'était ouvrir la porte à l'injustice et à des difficultés infinies. Pour mon compte, je me déterminai, avant de savoir dans lequel des deux régiments le hasard me porterait, à rester dans celui où je serais placé. Le sort me servit bien, au moins pour l'instant, car je tombai dans le corps où mes meilleurs amis se trouvaient. Une chose fort extraordinaire : ceux qui, comme moi, passèrent dans le régiment d'Austrasie, furent contents de leur sort; ceux, au contraire, qui composèrent celui de Champagne furent en général l'assemblage le plus bizarre et le plus mal assorti. Cette observation n'échappa point à M. de Seignelay, qui, lorsqu'il nous présenta à notre nouveau colonel, ne put s'empêcher de lui dire à plusieurs reprises,

les larmes aux yeux, qu'il venait lui remettre la moitié et la plus chère moitié de lui-même. Le dédoublement eut lieu le treize juin et fut fait par un officier général nommé inspecteur à cet effet. Nous prîmes le nom d'Austrasie, et je fus nommé lieutenant. Nous eûmes pour colonel le marquis du Hautoi, gentilhomme lorrain sans fortune et précédemment colonel d'un régiment de grenadiers royaux. Ce M. du Hautoi n'était pas sans mérite et sans talents militaires, mais il avait bien à faire pour se concilier une partie de l'attachement et des regrets que nous donnions à M. de Seignelay, notre colonel depuis quinze ans, à qui, pour la plupart, nous avions l'obligation de nos emplois.

Quatre jours après notre dédoublement, nous partîmes pour Sarrelouis, et peu après le régiment de Champagne se rendit à Cambrai.

Sarrelouis, sur la Sarre, est une ville désagréable, sans société, sans plaisirs; je la range parmi les pires garnisons que j'ai faites. Nous la quittâmes heureusement à l'automne pour aller à Toul qui n'est guère plus intéressante, puis à Valenciennes au printemps de 1778.

Nous arrivions à Valenciennes pour y remplacer un régiment qui s'embarquait pour l'Amérique.

Nous n'y fîmes qu'un court séjour et fûmes bientôt envoyés sur la côte de Normandie, à Fécamp.

Peu après, nous apprîmes, par lettres particulières, que nous étions destinés à être embarqués pour l'île de France.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour plusieurs, notamment pour les officiers mariés, forcés d'abandonner femmes et enfants ou de quitter le service. Elle contrariait aussi beaucoup ceux qui, n'ayant que peu de temps à attendre pour obtenir la croix de Saint-Louis, seul objet de leur ambition, se voyaient obligés de s'embarquer sans pouvoir calculer le terme de leur retour. Enfin, un grand nombre de soldats dont l'engagement ne devait

pas tarder à expirer perdaient l'espoir de retourner prochainement dans leurs familles. Quant à moi et à beaucoup d'autres, sauf le chapitre des hasards que nous partagions avec tous, nous y trouvions un avancement bien certain. J'étais si décidé à courir toutes les chances, qu'il ne me vint jamais dans l'idée de mettre en question si je devais ou ne devais pas m'embarquer.

Dans les derniers jours de mai 1779, nous nous mîmes en route pour Brest. Cette route me fit parcourir une partie de la France que je n'avais pas encore vue. Au Havre, nous nous embarquâmes pour Honfleur. La mer était assez houleuse ce jour-là. Un de mes camarades, entre autres, se trouva très incommodé du mal de mer pendant les trois heures que nous restâmes sur le vaisseau, et il augura si mal de cette manière de voyager qu'en arrivant à Brest il donna sa démission.

De Honfleur, nous passâmes à Lisieux, Falaise, Mortain et Dol. J'eus la permission, à Dol, de quitter le régiment pour aller à Saint-Malo voir mon frère qui y était en garnison avec sa compagnie d'ouvriers d'artillerie. Nous passâmes deux jours ensemble à voir ce qui méritait quelque attention et à politiquer sur les affaires du moment. Nous causâmes aussi de ce qui pouvait nous intéresser particulièrement et des soins à prendre de mes affaires pendant la durée de mon absence.

J'étais à Saint-Malo avec deux de mes camarades. Comme moi, ils venaient faire leurs adieux à un frère qu'ils y avaient aussi en garnison. Pour abréger le chemin qui devait nous rendre à Dinan, nous décidâmes de passer la rade comme cela se pratique d'ordinaire. Mais, lorsque nous nous présentâmes aux bateaux destinés à ce passage, les matelots nous dirent que la rade était trop mauvaise pour tenter de la traverser sans péril. Ce contretemps nous dérangeait beaucoup, et, comme la jeunesse est souvent présomptueuse et affronte le danger faute de le connaître, un jeune matelot offre de nous passer si

nous voulons bien le payer. Non moins imprudents que lui, nous acceptons ses offres, et nous voilà quatre étourdis dans sa nacelle. Les commencements de notre navigation sont heureux; mais quand nous nous éloignons de la terre, les lames augmentent, le vent se fait sentir avec impétuosité. Nous voyons alors que nous avons fait une sottise qui peut avoir les suites les plus fâcheuses. Mais le vent ne nous permet pas de rétrograder. Que faire dans cette triste position? A un quart de lieue en avant se trouve, en rade, un vaisseau américain. J'opine pour qu'on aille l'aborder, mais on m'oppose des difficultés. J'insiste pour tenter de les surmonter; enfin, mon avis prévaut, et nous portons dessus. L'agitation de la mer rend l'approche dangereuse Une lame peut nous aller briser contre le navire. L'équipage voit notre embarras et nous jette des cordes pour nous amarrer. Enfin, nous nous tirons de notre barque, bien mouillés par les vagues; mais nous sommes en sûreté. Le capitaine qui parlait un peu français nous reçoit bien; il nous blâme en même temps de notre imprudence. Nous passons quelques heures à bord de ce navire, et, dans l'après-midi, le temps étant devenu meilleur, nous achevons notre traversée sans aucun danger.

J'arrive à Dinan à neuf heures du soir. Mon billet de logement me désigne une maison riche à grands airs. Vu le nombreux passage de troupes, toutes les maisons exemptes de logement s'étaient fait un devoir de recevoir les officiers. Je trouve chez mes hôtes un grand cercle et des parties établies dans le salon. Une jeune femme en faisait parfaitement les honneurs. A dix heures, un souper nombreux et brillant prolonge les plaisirs jusqu'après minuit. Fatigué comme je l'étais de ma navigation et de trois ou quatre lieues parcourues ensuite sur un mauvais cheval pour arriver à Dinan, un bon lit m'eût infiniment mieux convenu que la plus brillante assemblée et le meilleur souper; mais il fallut faire bonne contenance et lutter

contre le sommeil qui m'accablait. Enfin, heureusement, le moment de se retirer arriva. Après avoir pris congé des maîtres de la maison, je fus conduit par deux grands laquais en livrée dans un superbe appartement parfaitement meublé et dont, à coup sûr, la principale destination n'était pas pour un mince lieutenant d'infanterie. Avant de me quitter, les valets me demandèrent, de la part de leur maître, si le matin je prendrais chocolat, thé ou café. J'eus bien de la peine à me défendre de leurs offres. Je ne pus les persuader que je n'aurais besoin de rien qu'en leur représentant qu'il était plus de minuit, que je sortais de table, et qu'avant quatre heures il me fallait être à l'assemblée du régiment qui partait. La seule chose que je leur demandais était de préposer quelqu'un pour m'éveiller à trois heures. Ils me le promirent, et j'eus lieu d'être content de leur exactitude. Toutes ces attentions firent sortir un écu de ma bourse, et, en vérité, je ne pouvais pas moins payer les soins qu'on avait eus pour moi.

Nous vînmes loger successivement à Lamballe, Saint-Brieuc, Guingamp, Belle-Isle en Terre. Les habitants de cette bourgade ont la mauvaise renommée d'avoir tous la gale. On nous avait avertis de nous méfier de ce logement. Au lieu de prendre leurs précautions sans mortifier personne, quelques-uns de nos jeunes étourdis demandèrent à leurs hôtes s'il était vrai, comme on le leur avait dit, que les habitants eussent tous la gale. Cette question leur déplut fort et ne tarda pas à courir dans tout le bourg, si bien que, quand nous nous présentâmes à l'auberge pour y commander notre dîner, l'hôtesse fit beaucoup de difficultés pour s'arranger avec nous et nous demanda ironiquement si nous ne craignions pas d'attraper la gale chez elle. Il fallut désavouer tous les sots propos que nos jeunes gens avaient pu tenir et que, probablement, on aggravait encore, ou nous décider à nous passer de dîner. Enfin, la chose s'arrangea à notre satis-

faction, et nous obtînmes à manger. Vers le soir, plutôt que de tenter le hasard de lits fort suspects, quelques-uns de nos messieurs se déterminèrent à passer au bivouac toute la nuit et à coucher dans un pré fauché depuis quelques jours et où se trouvait encore le foin ramassé en tas. Ils s'y étaient fort bien arrangés et dormaient d'un profond sommeil lorsque, vers minuit, ils sont réveillés en sursaut par le bruit de coups de fusil. Plusieurs balles sifflant autour d'eux ne les laissent pas douter qu'on en veut à leur personne. Ils décampent au plus vite, courent au corps de garde chercher des soldats armés pour faire patrouille, mais les malintentionnés sont déjà bien loin; les recherches sont infructueuses. Il est probable que cette vengeance n'était provoquée qu'à raison des propos tenus contre les habitants de Belle-Isle. La vérité est que nous n'eûmes pas plus de gale en cet endroit qu'en tout autre. La seule précaution que je pris fut de me coucher habillé.

CHAPITRE XI

(1779-1780)

Brest. — Le bagne. — *La Surveillante.* — De Brest à Lorient. — Quimper. Préparatifs d'embarquement.

Nous partîmes avec plaisir de ce lieu pour nous rendre à Morlaix; de là, à Landivisiau, Landerneau et Brest, où nous arrivâmes au commencement de juillet 1779. Il me tardait de connaître cette ville, la plus importante de nos places maritimes. Il y avait une affluence prodigieuse de monde, principalement de marins et d'ouvriers employés à toutes les parties relatives à la marine. La ville proprement dite n'a pas une enceinte très considérable, mais son étendue devient immense si l'on y comprend le port et la partie appelée Recouvrance. Ce quartier, habité par les matelots, les contremaîtres, les chefs et les ouvriers de tous les ateliers, a une population importante et par son nombre et par ses fonctions. Il est séparé de la ville par le bras de mer qui forme le port. On ne communique avec Recouvrance qu'à l'aide des bateaux destinés à passer les allants et venants. Le port est fermé dans toute son étendue par des murailles et des grilles. Dans l'intérieur de cette enceinte sont construits tous les magasins, les bassins pour mettre à sec les vaisseaux à réparer, la corderie, les ateliers pour les ouvriers et le bagne qui, seul, peut renfermer trois mille galériens. On ne se fait pas d'idée juste, sans l'avoir vu, de l'immensité de tous ces bâtiments, du nombre de personnes qui y sont employées et de l'activité qui y régnait alors. Des gardes

nombreuses, des sentinelles assurent partout le bon ordre et la police. Chacun des trois mille galériens qui y sont renfermés doit chaque semaine à l'État un certain nombre de jours de service gratuit. Quand il a acquitté cette dette, il peut travailler à prix d'argent pour son compte. Les galériens qui savent un métier ne chôment jamais, et, quand ils sont rangés, ils peuvent, durant leur détention, se faire un bon fonds qui leur est exactement payé à leur sortie.

Voici un précis de leur manière de vivre pendant leur captivité : leurs chambres sont des galeries très spacieuses fermées par une grille de fer vis-à-vis de laquelle se trouvent une ou deux pièces de canon toujours chargées et la mèche allumée. Des lits de camp en planches, semblables à ceux des corps de garde, sont établis à droite et à gauche. Le soir, à la retraite, chaque homme y est enchaîné par la jambe, et c'est dans cet état qu'il doit dormir. La nourriture n'est pas mauvaise, et elle leur suffit. Comme dans les vaisseaux, leurs vivres sont cuits en commun et distribués par ordinaire. Les jours de travail, il leur est même accordé une ration de vin. Ils sont nourris à peu près comme les matelots le sont en mer, avec beaucoup de légumes secs. Le jour, ils sont enchaînés deux à deux. La chaîne est fixée à un anneau permanent, au-dessus de la cheville du pied. Les scieurs de long sont attachés par trois, mais avec des chaînes plus longues, afin que celui qui, pendant le travail, doit être monté sur la pièce de bois, puisse se trouver à la distance convenable de ses deux collaborateurs. On a le soin, tant que faire se peut, d'enchaîner un galérien qui n'est condamné que pour un temps limité avec celui qui doit y finir ses jours. Par ce moyen, l'un qui a la certitude de voir terminer son esclavage se prête moins volontiers aux complots qui pourraient être proposés par l'autre dont la peine doit durer autant que la vie. Au reste, toute tentative d'évasion est fort dangereuse, car,

Universitas BIBLIOTHECA

lorsque les fugitifs sont découverts, ils sont sur-le-champ jugés prévôtalement et condamnés à mort sans appel. Dans la cour du bagne, il y a une potence toujours dressée pour les exécutions.

L'habillement des galériens se compose d'un pantalon, d'un gilet et d'une longue veste d'étoffe grossière en laine de couleur rouge. Ils ont la tête rasée et couverte d'une calotte rouge. Ils sont conduits aux travaux et surveillés sans cesse par des gardiens connus sous la dénomination de *koms*. Ces gens sont vêtus à peu près comme les invalides et armés d'un sabre. Ils commandent chacun à huit ou dix galériens et sont eux-mêmes subordonnés à d'autres chefs qui ont des pouvoirs plus étendus. Ces koms, d'ailleurs, m'ont paru à peu près aussi vils que ceux qui leur sont confiés, et la grande familiarité que j'ai remarquée entre eux et les galériens ne m'a pas laissé une haute idée de la délicatesse de leurs sentiments, ni de la prérogative attachée à leurs fonctions.

Dans le nombre des galériens, il s'en trouve plusieurs qui sont cautionnés par leur famille. Ceux-là sont traités avec plus d'égards. Il leur est permis de s'habiller d'une étoffe plus distinguée; ils ne sont point enchaînés avec un camarade, ils portent seulement, comme les autres, un gros anneau de fer à la jambe. Quelques-uns ont cet anneau en argent. On m'a montré un de ces galériens proprement vêtu qu'on m'a dit être un notaire condamné à la détention pour avoir fait de faux actes. Cet homme jouissait de quinze mille livres de rente, et sa femme, jeune encore, venait tous les ans passer un mois avec lui. J'imagine qu'à prix d'argent il se rachetait de toutes les corvées, de toutes les servitudes attachées à sa condition. Plusieurs, aussi, exercent des professions assez lucratives. Je me suis servi d'un horloger qui avait de la réputation et qui possédait une fort belle boutique au bagne même. Parmi tous ces criminels, on en voit un grand nombre qui ont des figures atroces. Ils portent sur

leur visage l'empreinte du crime, et certainement beaucoup de ces détenus auraient figuré à juste titre sur un échafaud, si on avait eu les preuves suffisantes pour les condamner.

Notre régiment logeait à Recouvrance ; et, si c'était une corvée assez pénible de faire plusieurs fois par jour le trajet qui nous séparait de la ville, nous nous en dédommagions, surtout dans la belle saison, par quelques promenades qui nous permettaient de voir, dans son entier, l'intéressant aspect de la rade, l'entrée et la sortie des vaisseaux.

Vers la mi-septembre, nous vîmes rentrer l'armée combinée des flottes française et espagnole. Elle était composée de plus de cent vaisseaux de guerre. On ne peut pas se faire l'idée d'un coup d'œil plus majestueux, plus imposant. Mais on était douloureusement affecté en apprenant que notre seule escadre rapportait plus de huit mille malades. Le premier soin fut de les débarquer, et en peu de temps il en périt un grand nombre. Je voyais passer continuellement sous mes fenêtres les voitures couvertes qui portaient les morts en terre.

J'étais à Brest quand la frégate *la Surveillante*, commandée par le brave du Couëdic, rentra prête à couler bas. Elle venait de livrer un combat terrible à une frégate anglaise qui, elle-même, avait sauté pendant l'action. La *Surveillante* avait eu tous ses mâts coupés et était criblée de boulets. Elle avait perdu bien du monde et ramenait un grand nombre de blessés. Le peu d'équipage valide suffisait à grand'peine pour la conduite du vaisseau et pour faire jouer les pompes. Il y avait plusieurs pieds d'eau dans la cale. Heureusement, elle n'éprouva pas de mauvais temps. Pour l'empêcher de couler bas, lorsqu'elle fut mouillée, on fut obligé de l'entourer d'une ceinture de futailles vides. Ce fut dans cet état que j'allai voir la *Surveillante*. Tout y faisait horreur. Le pont était encore couvert du sang des morts et des blessés. Elle était si

criblée de coups de canon que deux sabords n'en faisaient qu'un.

On venait de débarquer M. du Couëdic qui était blessé d'une balle dans le bas-ventre. Il mourut de cette blessure au bout de quinze jours, emportant avec lui les regrets universels. Le Roi, pour le récompenser, venait de le nommer capitaine de vaisseau. On le croyait hors de danger l'avant-veille de sa mort. La plaie paraissait vouloir se cicatriser; mais il fut emporté par un abcès qui se forma dans le corps à cause d'un morceau du drap de sa veste que la balle y avait chassé en entrant.

Il était rare que je passasse un jour sans m'aller promener dans les différents ateliers de construction. J'interrogeais les contremaîtres, les ouvriers et les personnes que je croyais capables de m'instruire. Je ne pouvais avoir de champ plus vaste sur les objets relatifs à la marine. Plusieurs navires, alors sur les chantiers, me permettaient de voir avec quel art on parvient à donner tant de solidité à ces citadelles flottantes. Le plus considérable des vaisseaux en construction était le *Royal-Louis,* percé à cent vingt pièces de canon. Sa quille avait cent seize pieds. M. Groignard, le plus fameux constructeur de ce siècle, même au dire des Anglais, en était l'ingénieur. Comme tous les vaisseaux au-dessus de quatre-vingt-quatre canons, il était à trois ponts, dont chacun devait porter une batterie. Le grand mât, aussi remarquable par la manière ingénieuse et solide dont il était construit que par sa hauteur, avait une énorme circonférence. On ne comptait pas moins de dix-huit mille aunes de toiles pour sa voilure, y compris les rechanges nécessaires. Son ancre principale pesait onze milliers. Le câble de cent vingt brasses qui devait y être attaché était plus gros que la tête. Enfin on aura une idée de la masse totale quand on saura que ce bâtiment, outre son artillerie, ses munitions de guerre, devait être monté par quatorze cents hommes et contenir les vivres et l'eau

nécessaires pour trois mois. Un pareil vaisseau, complètement équipé, ne coûtait pas moins de quinze cent mille francs. Qu'on calcule, d'après cela, le prix d'une flotte de cinquante vaisseaux de ligne ! Combien faut-il qu'une nation ait de ressources pour soutenir, pendant plusieurs campagnes, la guerre sur mer avec des dépenses aussi énormes !

En arrivant à Brest, nous comptions que notre embarquement pour l'île de France s'y ferait dans le courant de l'automne. Mais, de tous les armements en cours, aucun n'était destiné pour l'Inde ; tous étaient pour les mers d'Europe ou pour l'Amérique. M. le prince de Montbarey, alors ministre de la guerre, fut envoyé par le Roi à Brest, dans le mois de septembre. Il passa notre régiment en revue, le trouva *parfaitement beau* (c'était son expression). Il nous fit beaucoup de compliments et nous apprit que, sous peu, nous aurions l'ordre de nous rendre à Lorient, où nous serions embarqués. D'ailleurs, nous n'eûmes qu'à nous louer de lui et de la facilité avec laquelle il accorda des retraites, des pensions, des places, des bons pour la croix de Saint-Louis à ceux auxquels il manquait un an pour l'obtenir. Cette visite du ministre nous fit plaisir à tous. Elle satisfaisait ceux qui voulaient se retirer et donnait beaucoup d'avancement à ceux qui, comme moi, étaient dans l'intention de poursuivre leur carrière militaire et de tenter les hasards de la mer et de la guerre.

Dans le mois d'octobre, nous reçûmes effectivement, comme on nous l'avait annoncé, notre ordre de route pour Lorient, et nous ne fûmes pas fâchés de sortir de Brest, où la grande affluence de monde et l'approvisionnement des vaisseaux tenaient les denrées et marchandises de tout genre à un taux exorbitant.

Pendant le séjour des Espagnols à Brest, j'eus l'occasion de faire mes observations sur la différence de mœurs de cette nation avec la nôtre ; et, je le dis sans aucune

partialité, je n'aurais pas consenti, à moins d'un avantage bien réel, à cesser d'être Français pour me faire naturaliser Espagnol. Rien n'était plus insupportable que la hauteur, la rodomontade des chefs, des capitaines de vaisseau et de ceux qui occupaient quelque emploi lucratif. Les subalternes, au contraire, pouvaient être rangés parmi la plus vile canaille. Les marchands se plaignaient journellement d'escroqueries, de vols commis dans leurs boutiques par tous ces étrangers. Les chefs de leur escadre et les aumôniers étaient ceux auxquels s'adressaient toutes leurs marques de respect. Lorsque leurs prêtres entraient dans les salles des cafés pour se rafraîchir ou pour fumer, tous les officiers se levaient pour les combler de politesses et baiser leurs mains ou leurs robes. Ces déférences nous faisaient rire, sans nous donner envie de les imiter, et l'orgueil de ces personnages se trouvait fort choqué de notre indifférence pour eux. Ils nous détestaient cordialement, et nous sûmes par un lieutenant de leurs vaisseaux, qui était de Bayonne et fort aise de se retrouver avec des Français, que ces prêtres engageaient leurs compatriotes à ne pas se lier avec nous, qu'ils nous dépeignaient sous de fort vilaines couleurs, et qu'ils nous regardaient, quoique professant comme eux la religion catholique, comme infiniment plus dangereux que ceux d'une communion contraire.

Avant de quitter Brest, il me reste à parler de sa rade et de ses fortifications. La rade est immense et peut contenir plus d'armements que la France n'est en état d'en faire. Elle a bon fond partout, mais, vu son étendue, dans les grands vents, elle n'est pas toujours suffisamment abritée par les terres, et, dans les mauvais temps, la navigation pour les chaloupes et canots y est difficile et dangereuse. Lorsque les vaisseaux appareillent, ils vont souvent mouiller dans une autre rade qui précède celle-ci, mais qui n'est fréquentée que dans les cas d'entrée ou de sortie. Au reste, l'atterrage est souvent dangereux, et

il n'y a que trop d'exemples de vaisseaux qui se sont brisés contre les récifs dont la côte se trouve hérissée.

Brest est à peu près à quatre lieues de la pleine mer; la pointe la plus avancée se nomme le Conquet. Assez mal à propos, on avait négligé longtemps de fortifier cette pointe, sur laquelle l'ennemi pouvait effectuer une descente et, de là, venir brûler le port, tous les arsenaux, et détruire notre marine sans coup férir. On a senti cet inconvénient; il a été, au commencement de cette guerre, construit des forts, élevé des retranchements, établi des batteries, mis des garnisons pour assurer la défense. Maintenant, il est impossible d'arriver à la ville sans rencontrer des obstacles presque insurmontables. La ville elle-même est défendue par de bonnes fortifications. Si l'ennemi tentait d'y arriver par mer, il aurait à essuyer le feu croisé d'une infinité de batteries et les feux rasants de la passe du Goulet. Les bombes, les boulets rouges pourraient détruire ou embraser une partie de son escadre. Dans la supposition même où il franchirait ces obstacles, il ne se trouverait encore que dans la rade, et l'entrée du port serait défendue par le château, du côté de la ville, et les batteries construites à Recouvrance. Il n'est donc pas à présumer qu'on soit jamais assez hardi pour tenter pareille attaque.

Notre régiment partit de Brest à la fin d'octobre pour se rendre à Lorient. Nous n'avions que six à sept jours de marche pour y arriver, et, grâce aux attentions des commandants de terre et de la marine, nous abrégeâmes notre chemin de deux marches, à l'aide des bateaux, chaloupes et canots qui nous furent fournis pour traverser la rade. Nous évitâmes ainsi un très grand détour et nous fûmes dispensés d'aller, à quatre lieues plus haut, passer la rivière à Landerneau et côtoyer ensuite le circuit de la rade pour arriver au point où nous fûmes débarqués, après un trajet de deux lieues par mer.

Nous eûmes à parcourir, dans cette route, des pays fort

misérables, la plupart couverts de bruyères et ne produisant que du sarrasin et du seigle. Le sarrasin donne une nourriture très précieuse aux Bretons. De sa farine, ils font des galettes qu'ils cuisent sur des plaques de fer échauffées. Il faut être accoutumé à ce manger pour ne pas le trouver au moins des plus médiocres. Au reste, les bas Bretons sont en retard de plus d'un siècle sur les autres provinces de la France. Rien d'aussi négligé que leur extérieur. L'étoffe la plus grossière sert à les vêtir. Leurs pieds sont renfermés dans d'énormes sabots de bois. Une barbe longue et épaisse, les cheveux pendants sur leurs épaules, un gros bonnet de laine, tout cet équipage les fait ressembler à des satyres. Leur tournure rabougrie se ressent du mauvais pays qu'ils habitent. Comme partout, les femmes se sont toujours piquées de plus de recherche et d'élégance que les hommes. Les paysannes bretonnes, d'après ce principe, sont un peu moins ridiculement costumées que la race masculine. Au reste, les Bretons forment une classe d'hommes bien précieuse pour la navigation. Sur aucune de nos côtes, nous n'avons de matelots qui les égalent. Ils peuvent servir de modèle à tous pour la valeur, la constance à supporter les fatigues de la mer et l'habileté à la conduite des vaisseaux. D'après ce qu'on vient de lire de la grossièreté des paysans bas bretons, n'ayant guère pour logement dans cette route que des villages, nous ne devions pas nous attendre à y trouver nos aises. Aussi, nous fûmes réduits plus d'une fois à coucher sur la paille et, faute de cabarets convenables pour y apprêter notre nourriture, obligés de faire, chez nos hôtes, la soupe avec la viande qu'on nous délivrait à l'étape.

Nous n'eûmes quelque dédommagement qu'à Quimper-Corentin, où le régiment fit séjour. Cette ville assez jolie est fort bien habitée par la noblesse bretonne. Nous y fûmes accueillis par le régiment de Penthièvre-dragons, avec lequel nous étions en liaison pour avoir fait précé

demment ensemble la garnison de Toul. Ces messieurs nous conduisirent le soir à l'assemblée où s'était réuni un cercle très nombreux. On y joua les jeux de commerce comme il est d'usage en pareille occasion, mais cependant à un prix assez haut pour me faire voir qu'on faisait du jeu une affaire de spéculation plutôt qu'un passe-temps. Je fus bien autrement confirmé dans cette idée lorsque, après les parties, je vis réunir plusieurs tables de jeu pour n'en former qu'une, et presque toutes les dames y prendre place. J'appris qu'on allait tailler le trente et quarante. Pour faire les choses en règle, on tira la main. Le sort la donna à une dame qui, avant de commencer, mit en banque une vingtaine de louis, tant en or qu'en argent blanc. Je ne doutai plus dès lors que je ne fusse dans un véritable tripot. La chose me parut assez plaisante pour y donner toute mon attention. La partie commença, et je puis assurer que la dame *banquière,* encore jeune et jolie, avait tous les propos d'usage et les véritables manières du joueur le plus consommé. La fortune fut intermittente, et cette taille n'eut rien de bien particulier. La main passa ainsi successivement à ceux ou celles qui voulurent la tenir. Quelques-uns furent débanqués, d'autres gagnèrent d'assez grosses sommes. Peu curieux de courir les risques de perdre, je me bornai à jouer par fantaisie de temps à autre quelques petits écus, et ma soirée me valut une douzaine de francs de bénéfice. On resta à jouer fort avant dans la nuit, et on ne se sépara qu'avec promesse de se réunir encore le lendemain dans la soirée.

C'était un dimanche. Nous vîmes, soit à l'église, soit à la promenade, tout ce qu'il y avait de beautés à Quimper-Corentin. Dans ce nombre se trouvait bien, à coup sûr, quelque belle réunissant tous les appas, tout l'esprit que le métromane de Piron a pu supposer à sa belle Mériadec. Notre musique, qui se fit entendre à la messe du régiment, avait attiré les curieux. Dans l'après-midi, elle joua de nouveau sur la place et nous fit faire cinq ou

six recrues. Nous en usions de même dans tous les endroits où nous passions, et il était rare que cet appareil, surtout dans les villes, ne nous procurât quelques jeunes gens qui venaient s'engager. Le soir, comme il avait été convenu la veille, les joueurs se rassemblèrent, et plusieurs de mes camarades firent les frais de cette partie. Quant à moi, je trouvai à propos de m'abstenir. Au reste, les dames n'eurent pas à se plaindre de nous, et les officiers firent bien leur cour en laissant leur argent.

Avant d'arriver à notre destination, nous eûmes les logements de Rosporden et de Quimperlé, et, le troisième jour de marche depuis Quimper-Corentin, nous arrivâmes à Lorient. Ce point était intéressant pour nous. On y équipait une partie des vaisseaux chargés de nous transporter à l'île de France. C'était là que nous devions avoir pour longtemps les dernières relations avec nos familles et faire nos adieux à des parents que le sort nous destinait à ne plus revoir. Un voyage de quatre mille lieues en perspective, les risques et les fatigues inséparables d'une aussi longue traversée, l'incertitude de la durée de notre absence, tout cela ne présentait pas des idées bien riantes. Le parti le plus sage était de ne pas trop s'arrêter aux réflexions qui pouvaient naître de toutes ces circonstances. C'est le plan que je suivis. Bien déterminé à suivre la destinée du régiment d'Austrasie, je pris à Lorient tous les renseignements possibles sur le détail des objets nécessaires au cours de la navigation et à mon séjour à l'île de France. Je ne pouvais avoir de meilleurs guides que dans cette ville. Beaucoup d'habitants de ce port ont fait les voyages au delà du cap de Bonne-Espérance; tous, en général, s'accordent à dire du bien de ces pays. Ils ne mettent pas plus d'importance dans un voyage aux Indes que dans un voyage de Paris; quatre ou cinq mois de mer sont, pour eux, une affaire de peu de conséquence. Je ne tardai pas à être bien au courant du prix des objets dont je devais me pourvoir et de leur valeur comparative

d'un hémisphère à l'autre. J'étais borné dans mes achats par l'argent que je pouvais y mettre et, plus encore, par la place qui m'était accordée dans le vaisseau. On permettait à chaque passager une malle à mettre dans la cale et un petit courant pour son usage journalier. La capacité de la malle n'étant point déterminée, j'en achetai une de telle grandeur que six personnes avaient bien de la peine à la changer de place lorsqu'elle était pleine. Pendant les trois mois et demi que je passai à Lorient, je la remplis d'objets qui me furent de ressource à l'île de France et que je regrettai bien de n'avoir pu apporter en plus grande quantité.

Le port de Lorient, autrefois si célèbre, si fréquenté du temps de la Compagnie des Indes à qui il appartenait, était alors presque désert. Ces superbes magasins remplis, dans des temps plus heureux, des produits de l'Asie et de la Chine, restaient maintenant vides et mal entretenus. Il en était de même de tous les arsenaux et ateliers de construction. La marine militaire et marchande de cette compagnie étant anéantie, la ville, si florissante dans ses jours de prospérité, ne conservait de son ancienne splendeur que ce que le temps n'avait encore pu détruire. Les jolies maisons, bâties dans des rues spacieuses et parfaitement droites, n'étaient plus habitées par ces riches actionnaires et employés qui les avaient élevées. Les quelques familles aisées restées à Lorient plaçaient sur les vaisseaux leur argent à la grosse, à un haut intérêt, ou faisaient la commission pour les îles de France et de Bourbon et la ville de Pondichéry. Les marchands vendaient le plus cher qu'ils pouvaient les objets de pacotille aux marins et aux passagers. On sent la faiblesse de ces moyens pour ceux qui y étaient réduits, et combien cette ville avait dû déchoir de son opulence.

Toujours dans l'attente et dans l'incertitude du terme de notre départ, nous étions à la fin de décembre ; et, à cette

époque, il ne se trouvait encore dans le port que quatre des vaisseaux qui devaient nous transporter. De ce nombre étaient l'*Ajax*, de soixante-quatre canons, et les deux flûtes *l'Éléphant* et *le Gange*, armées de vingt canons et du port de mille à onze cents tonneaux. Le quatrième était un bâtiment de commerce d'environ quatre cents tonneaux. Le tonneau, pour le volume, est égal à la valeur de quatre barriques de bordeaux et pèse deux milliers. Ces vaisseaux, indépendamment de ce qui leur était nécessaire en vivres, en eau et en bois pour la traversée, se chargeaient de munitions de guerre et de bouche pour le service de la colonie. Depuis le commencement de la guerre, il n'était point parti de convois de nos ports pour ces îles; ainsi, elles n'avaient pu être approvisionnées que de ce qu'elles avaient tiré du cap de Bonne-Espérance ou de ce qu'elles s'étaient procuré par les bâtiments neutres.

Ma correspondance avec ma mère, avec mon frère, était plus active dans ces derniers moments. Je leur mandais exactement tout ce que je pouvais apprendre de relatif à mon départ et les particularités sur ma personne qui pouvaient les intéresser. Je reçus d'eux, en différents envois, une centaine de louis que j'employai presque en entier à faire ma pacotille. Mes spéculations auraient été très bonnes si les Anglais n'eussent pas dérangé mes projets; et mon coup d'essai dans le commerce eut la plus mauvaise réussite. Le ministre de la marine avait accordé, pour le transport des effets du régiment, un fret gratuit de vingt tonneaux. Les objets que nous avions en magasin étaient bien au-dessous de ce port permis. Pour profiter de la faculté d'en tirer parti, nous avisâmes, d'après le conseil bien vu de quelques négociants, de remplir ce vide à nos dépens et, par conséquent, à notre profit. Pour parvenir à la somme nécessaire aux achats à faire, il fut créé un certain nombre d'actions de douze cents livres chacune. J'en pris une entière pour moi et, dès lors, j'eus

ma part dans les vins, eaux-de-vie, huiles, savons et autres objets qui furent embarqués. La spéculation paraissait si belle qu'il fallait de la protection pour obtenir de ces actions. Cette somme payée, il ne me restait plus grand argent, mais j'étais riche en espérances, et cela me suffisait jusqu'à mon arrivée à l'île de France, puisque je n'avais aucune espèce de dépense à faire dans le vaisseau.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

(1780)

Arrivée de l'escadre. — Embarquement. — Nous quittons les côtes de France. — Rencontre de l'escadre anglaise. — Combat naval. — Prise du *Protée*. — Fuite du *Gange*.

Dans le courant de janvier, nous vîmes arriver successivement les vaisseaux de transport qui devaient former le convoi.

Nous apprîmes, dans les premiers jours de février, qu'il serait commandé par M. du Chilleau, montant le *Protée*, de soixante-quatre canons. Il ne devait pas tarder à arriver de Brest pour prendre son commandement. En effet, peu de jours après, nous vîmes le *Protée* qui, pendant la nuit, avait mouillé dans la rade et avait arboré le pavillon du commandant. Nous fûmes certains, dès lors, de n'avoir plus que peu de jours à rester à terre ; ce fut un avis pour nous tenir prêts au premier signal.

Les commissaires de la marine passèrent le régiment en revue et, d'après les états qui leur furent remis, répartirent les compagnies sur les différents vaisseaux. Nos grenadiers et l'état-major furent embarqués sur l'*Ajax*, de soixante-quatre canons. C'était un ancien vaisseau de la Compagnie des Indes, commandé par le capitaine Bouvet

qui, depuis plus de cinquante ans, naviguait pour cette même compagnie et qui, lors de sa suppression, avait été admis dans la marine royale par égard pour ses longs services. La première compagnie de fusiliers fut embarquée sur le *Protée*, la seconde sur l'*Éléphant*, et la troisième, dont je faisais partie, sur la flûte *le Gange*, ancien vaisseau de la Compagnie. Il avait pour commandant le capitaine Michel, de Saint-Malo, et ses officiers, ainsi que son équipage, provenaient presque tous de cette même ville. Le *Gange* était un vieux vaisseau, solide, mais très mauvais marcheur. Il avait à son bordage extérieur des courbes appelées *rances*, qui nuisaient beaucoup à sa marche et lui donnaient un air de caducité qui ne prévenait pas en sa faveur. D'ailleurs, commodément aménagé pour les passagers, la grande chambre ainsi que celle du conseil y étaient élevées et spacieuses. Les autres compagnies furent placées sur des vaisseaux moins grands que ceux que je viens de nommer ; mais la moins favorisée de toutes fut, sans contredit, la compagnie de chasseurs qui embarqua sur le *Nelson*, petit bâtiment à deux mâts, où on ne pouvait manquer d'être très mal, surtout dans les mauvais temps.

Le onze février, nous eûmes l'ordre de faire embarquer nos malles et effets dans nos vaisseaux respectifs. A deux heures après midi, nous passâmes avec armes et bagages la dernière revue du commissaire, et, de suite, nous fûmes répartis sur les bâtiments auxquels nous étions destinés. Cette opération se fit avec toute la célérité et la gaieté possibles. C'est, en général, une attention qu'ont toujours eue les chefs du régiment d'inspirer la plus grande confiance et le plus entier dévouement aux soldats dans les entreprises les plus difficiles. La résignation et le bon exemple que leur donnaient les officiers les encourageaient à surmonter tous les obstacles et surtout à ne point murmurer contre les peines que nous partagions avec eux. Le premier désagrément qu'ils

eurent à éprouver fut celui de leur établissement dans le vaisseau.

Qu'on se représente l'entrepont d'un vaisseau, endroit obscur et bas où il faut être plié en deux, endroit embarrassé de cordages, de hamacs, où l'on vit confondu, pour ainsi dire, avec les porcs, les moutons et autres animaux qu'on emporte avec soi ; qu'on juge des émanations de tous ces corps rassemblés, ou plutôt entassés dans un si petit espace. Ajoutez-y l'odeur forte du goudron, celle des vivres, on aura une idée du malaise que doivent éprouver des hommes, la première fois qu'ils sont mis à une pareille épreuve. Il faut vraiment de la patience, du courage et une santé robuste pour résister plusieurs mois à un tel genre de vie. Nous ne savions, dans les premiers moments, que faire, que dire à toutes les représentations fondées qu'on nous faisait. Notre grande réponse était que nous nous trouvions tous aux ordres des officiers du vaisseau, mais que le capitaine, qui était un brave et galant homme, nous avait promis, sous peu de jours, d'arranger tout de son mieux.

Il arriva, ce premier jour d'embarquement, sur un des navires du convoi, une erreur risible, quoique fâcheuse pour ceux qui en furent les victimes. Dans un de ces entreponts obscurs et serrés, où l'approche de la nuit ne laissait plus pénétrer aucune clarté, des soldats juraient et tempêtaient de ne pas avoir la moindre place pour déposer leur havresac. Un d'eux, en tâtonnant, trouve un sabord entr'ouvert, qu'il prend pour une niche ou espèce d'armoire propre à recéler ses effets. Charmé de sa découverte, il s'empresse d'y loger son sac, qui ne tarde pas à être à la mer sans qu'il s'en doute. Pour obliger ses voisins, il leur offre de partager son armoire. Trois ou quatre acceptent avec plaisir, lui font passer leurs effets, qui tous prennent la même route. Ce ne fut que le lendemain, quand le jour vint éclairer leur erreur, qu'ils se virent privés de leurs sacs sans espoir de les

recouvrer. On remplaça sur-le-champ les objets les plus indispensables, et on se moqua beaucoup de leur simplicité.

Les officiers et les passagers, surtout dans les grands vaisseaux, n'éprouvèrent pas les mêmes embarras que les malheureux soldats. La place était désignée à chacun suivant son grade et son ancienneté. Les capitaines, à bord du *Gange,* eurent de fort jolies chambres pareilles à celles des officiers du vaisseau. Comme le plus ancien lieutenant, j'eus une chambre en toile tendue sur des cadres et établie entre deux canons, à côté de l'office. Les autres, tant lieutenants que sous-lieutenants, furent logés à la sainte-barbe, avec le maître canonnier. Mais, outre que cet endroit est très renfermé et très obscur, puisqu'on n'y voit qu'à l'aide d'une lanterne, on n'est garanti de l'allée et venue continuelle de la barre du gouvernail que lorsqu'on est couché. Aussi, la sainte-barbe est, pour ainsi dire, inhabitable pendant le jour.

Dès que chaque navire eut reçu son monde, il eut l'ordre d'appareiller sur-le-champ pour quitter le port, sortir de la rade et aller mouiller dans celle de Groix, à deux lieues de Lorient.

Le lendemain, dans l'après-midi, je me fis conduire, par le canot qui allait à Lorient, à bord du vaisseau *l'Ajax,* où était M. le comte d'Hoffelize, notre nouveau colonel. J'avais eu nouvelle, dans la matinée, par un de mes amis qui m'avait écrit, que deux officiers, au moment de l'embarquement, venaient de donner leur démission. Ces deux retraites me faisaient capitaine, et, quoiqu'il n'y eût pas possibilité d'être nommé avant le départ, il m'importait que ma nomination fût envoyée en cour avant de lever l'ancre.

M. d'Hoffelize sentit toute l'importance de ma demande et s'y prêta de la meilleure grâce. Elle fut donc faite le soir même et envoyée à Versailles par la poste la plus

prochaine. C'était une grande satisfaction pour moi de me savoir nommé capitaine avant mon départ, et, quoiqu'il ne fût pas probable que je pusse jouir de longtemps de cette prérogative, il m'était doux de pouvoir me dire que je venais enfin d'obtenir, même en perspective, ce qui me flattait le plus pour l'instant.

Deux jours après, 13 février 1780, à deux heures, nous étions tous sous voiles; et, en sortant de la rade de Groix, nous vîmes venir à nous la frégate *la Charmante*, de quarante canons Elle croisait depuis quelques jours dans ces parages; elle était commandée par M. Mengot, officier distingué dans la marine, et elle avait ordre de nous convoyer jusqu'aux îles Canaries. Le *Protée* marchait à la tête du convoi, et l'*Ajax* faisait l'arrière-garde. Je ne sais trop quel rang avaient entre eux les autres vaisseaux, mais je pense que chacun faisait de son mieux pour ne pas retarder la marche et se tenir toujours à portée des vaisseaux de guerre, tant pour sa sûreté que pour voir les signaux du commandant. Il ventait joli frais, et la mer était assez agitée pour donner des maux de cœur à presque tous ceux qui naviguaient pour la première fois.

Un des premiers soins du capitaine Michel, de concert avec l'officier commandant les troupes, fut de faire connaître aux soldats les règlements de discipline et de police intérieure, et de donner l'ordre de service connu en mer sous le nom de quart. Ce quart est arrangé de manière que, dans les vingt-quatre heures, chaque matelot ou soldat embarqué se trouve employé pendant douze heures sur le pont, sur les hunes et sur toute autre partie du vaisseau où il doit toujours y avoir du monde. Au moyen de cet arrangement, un hamac suffit pour deux hommes; ainsi, celui qui n'est pas de service a la faculté d'aller se reposer; il est toujours sûr de trouver sa place. Pour que le service ne revienne pas toujours aux mêmes heures, voici comme est faite la distribution du temps :

le premier quart, ou première moitié de l'équipage de service, de midi à six heures. Le second quart, ou seconde moitié, de six heures à minuit. Le premier quart, de minuit à quatre heures. Le second quart, de quatre heures à huit heures. Le premier quart, de huit heures à midi. Ensuite le second de midi à six heures, ainsi de suite. On voit, par cette distribution, que l'on ne retombe pas deux jours de suite de service aux mêmes heures, et que les vingt-quatre heures sont partagées entre deux grands quarts de six heures chacun, et trois petits de quatre. Pour éviter toute confusion, en cas d'alerte ou d'attaque, chacun doit avoir son poste. On affecta six hommes, tant matelots que soldats, à chaque pièce de canon ; et le reste de l'infanterie fut réparti sur le pont, sur la dunette, les gaillards d'avant et d'arrière, pour y combattre avec leurs fusils. Mon commandement s'étendait à deux pièces de canon.

Pour la manière de vivre, on divisa l'équipage par sections de huit hommes. Ces sections sont connues à bord sous le nom de *plats*. Chaque chef de plat répond pour sa troupe, et il est seul connu pour les distributions. Voici comment elles se font : la viande se distribue la veille dans l'après-midi. Le chef reçoit tant d'onces par homme, en bœuf, en cochon salé, quelquefois en viande fraîche. Le lendemain, ces viandes sont toutes cuites dans une grande et même chaudière. Pour que chaque chef reconnaisse le morceau qui lui a été délivré, on lui donne une broche de bois, numérotée, longue de dix à douze pouces et munie d'une forte ficelle. Il enfile sa viande dans cette broche et la lie avec la ficelle, pour qu'elle ne se perde pas dans la chaudière. Quelque temps avant le repas, en présence d'un bas officier, on retire successivement ces portions avec une longue fourche et on les délivre au numéro à qui elles appartiennent. Par ce moyen, il ne saurait y avoir d'erreur. Le riz, les pois, les haricots et autres légumes secs sont cuits également en commun ;

et, comme chaque chef est muni d'une gamelle de bois, il reçoit, ou en bouillon pour tremper sa soupe, ou en légumes, ou en riz, la jauge qui lui est attribuée pour ses huit hommes. Il est pourvu aussi d'un bidon en bois pour l'eau-de-vie, le vin ou l'eau qui lui sont délivrés. Le biscuit lui est donné dans un petit sac de toile, et il en fait la distribution.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître que, de tous les bâtiments de la flotte, le *Gange* était un des plus mauvais marcheurs. On avait beau le couvrir de voiles, il restait toujours à l'arrière. Il est vrai qu'il était prodigieusement chargé. Le vaisseau, d'ailleurs, quoique vieux, était bon et solide. Il ne faisait pas une goutte d'eau. La frégate, excellente voilière, était toujours quelques lieues en avant de la flotte. Elle éclairait la marche, courait sur les corsaires qui n'avaient garde de l'attendre, joignait les vaisseaux neutres pour savoir qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient. Le vent bon et assez fort nous servait admirablement les premiers jours de notre navigation. Dès le sixième, nous étions par le travers du cap Finistère, mais bien au large dans l'ouest pour éviter les Anglais que nous pouvions rencontrer aux approches de Gibraltar.

Le huitième jour après notre départ, la frégate joignit deux vaisseaux hollandais qui venaient de Cadix. Ils apprirent au capitaine que l'amiral Rodney venait de faire entrer dans Gibraltar un convoi considérable, et que, à la tête de quinze vaisseaux de guerre, il devait continuer sa route pour l'Amérique. Cette nouvelle détermina M. du Chilleau à se jeter encore plus à l'ouest. Malheureusement, cette précaution devint nuisible, car, dès le surlendemain du jour où les Hollandais nous avaient donné des nouvelles de l'amiral Rodney, nous eûmes la malheureuse chance de le rencontrer. Il faisait sa route pour l'Amérique. Vers neuf heures du matin, la *Charmante,* qui allait à la découverte, signala plusieurs voiles, mais dans

un si grand éloignement qu'elle ne pouvait découvrir de quelle nation elles étaient. Les frégates anglaises nous signalèrent aussi à leur commandant, qui, dès lors, fit porter sur nous pour nous joindre. M. du Chilleau changea de route pour différer le moment critique. A dix heures, la frégate, qui s'avançait toujours vers l'ennemi pour le reconnaître, vit clairement que son escadre était de quinze vaisseaux de guerre, et qu'elle se dirigeait sur nous. Elle fit le signal de forces supérieures et détermina le nombre des bâtiments ennemis. La brise était forte, et nous forcions de voiles pour gagner du chemin. Le *Gange* avait beau mettre toutes celles qu'il pouvait porter, il restait considérablement à l'arrière, et, en se séparant ainsi malgré lui du convoi, il ne pouvait manquer d'être pris un des premiers.

Dans ces entrefaites, il eut un moment brillant. Ce fut vers midi. M. du Chilleau fit le signal de virer de bord ; nous étions alors à plus d'une lieue en arrière et, par là même, nous nous trouvâmes tout à coup à la tête et en avant du convoi. Mais nous ne gardâmes pas longtemps cet avantage, et nous vîmes successivement tous les vaisseaux nous dépasser et nous laisser encore une fois à la queue. Cependant, l'ennemi arrivait sur nous d'une manière sensible. M. du Chilleau, voyant qu'il n'y avait plus de ressources, fit encore changer de route, forcer de voiles, et lui-même prit, avec ses meilleurs marcheurs, une direction opposée à celle qu'il nous indiquait, et, avant de se séparer entièrement de sa flotte, il nous fit, pour dernier signal, celui de *Sauve qui peut !* Il espérait, par cette manœuvre, attirer sur lui l'escadre anglaise, se faire chasser jusqu'à la nuit, s'échapper à la faveur des ténèbres et sauver une partie de son convoi. Effectivement, les Anglais portèrent toute leur attention de ce côté ; mais, comme ils étaient meilleurs marcheurs, M. du Chilleau fut joint vers trois heures et obligé de combattre seul contre plusieurs vaisseaux qui l'attaquèrent ensemble. Il

fit autant de résistance que les circonstances le permettaient ; mais, pour ne pas sacrifier tout son monde inutilement, il dut se rendre.

La prise du *Protée* fut pour les Anglais une capture importante et pour la France une perte de plus de deux millions. Car, outre la valeur du vaisseau estimé un million, il portait à l'île de France douze cent mille francs de monnaie en cuivre de nouvelle fabrication. Ce fut sur le *Protée* que le régiment d'Austrasie répandit les premières gouttes de son sang. Nous eûmes quelques soldats tués et aussi à regretter M. de Cabannes, lieutenant. Il fut tué à la seconde batterie. Il est probable qu'il reçut une forte contusion, car, en le déshabillant, on ne trouva ni plaie ni sang sur son corps ; il avait seulement une grande tache noire à l'endroit où il avait été frappé. Ce jeune homme s'était embarqué presque malgré lui ; depuis plusieurs mois, il sollicitait un oncle, lieutenant-colonel dans les Gardes Wallonnes, au service d'Espagne, de lui faire avoir un emploi dans ce corps qui était à l'instar des Gardes Françaises.

Presque tous les navires qui avaient suivi le *Protée* eurent le même sort. Quatre ou cinq furent pris. De ce nombre fut la *Sainte-Anne*, chargée des objets que nous avions achetés avec les actions dont j'ai parlé plus haut. Ainsi cette rencontre des Anglais me coûta cinquante louis que j'avais avancés et, par la perte du gain que j'étais assuré de faire, une somme bien plus importante encore. Mais le plus fâcheux fut l'état de pénurie où cette perte me réduisit les deux années suivantes.

Pendant que le *Protée*, aux prises avec les Anglais, était forcé de succomber à ses nombreux assaillants, les vaisseaux qui n'avaient pas fait la même route, ayant à leur tête l'*Ajax*, s'éloignaient le plus promptement possible. Le *Gange*, dans cette crise, mettait en jeu toutes les ressources dont il pouvait user. On allégeait le vaisseau de tout ce dont on pouvait se défaire. L'intervalle d'un canon

à l'autre était embarrassé par des barriques pleines d'eau. Pour dégager les batteries, et aussi dans l'espoir de faciliter la marche, on prit le parti de les jeter toutes à l'eau. Si on avait laissé faire les matelots et les soldats, je crois que, dans l'espace d'une heure, ils auraient mis dehors la moitié de la cargaison. Ce tumulte les divertissait, et ils ne prévoyaient pas combien ils auraient plus tard à regretter l'eau dont ils se débarrassaient avec tant de plaisir. Il ventait grand frais, nous portions tout ce que nous pouvions avoir de voiles, au risque même de démâter de nos mâts de hune. Je n'avais pas encore vu le *Gange* aller si bon train ; mais cette célérité était bien inférieure à celle des vaisseaux ennemis, que nous voyions revenir sur nous et nous donner la chasse. Cependant la nuit approchait; malheureusement il faisait un beau clair de lune qui devait durer jusqu'à minuit. L'obscurité la plus épaisse était ce qui nous convenait. Nous restions toujours en arrière du groupe des bâtiments que nous voulions suivre. A sept heures, nous étions absolument seuls. Vers huit heures, nous crûmes que nous allions définitivement tomber au pouvoir des Anglais. En effet, comment espérer échapper à deux vaisseaux de guerre qui passèrent sur notre droite et sur notre gauche, à portée de canon? Je ne puis pas dire pour quelles raisons ils ne nous prirent pas. Mais il est probable qu'ils avaient ordre de chasser sur l'*Ajax* et sur le reste du convoi, et qu'ils ne voulurent pas perdre de temps à nous amariner; que d'ailleurs, à notre marche pesante, ils jugèrent que nous ne pouvions leur échapper, et que, le lendemain, nous serions infailliblement ramassés par eux ou par quelqu'une de leurs frégates. Ainsi, nous dûmes notre salut au peu de cas qu'ils firent de nous. Le capitaine Michel, bon marin, accoutumé à ruser, comme il l'avait pratiqué lorsqu'il commandait un corsaire, se trouvait fort embarrassé dans la crise présente. Il n'osait faire aucune manœuvre dans la crainte d'attirer sur lui l'attention des Anglais. Tel

désir qu'il eût que son vaisseau, pour l'instant, marchât encore plus mal afin de rester davantage en arrière, il craignait de diminuer de voiles, de peur de paraître suspect. Enfin, les Anglais nous laissant au loin à leur tour par la supériorité de leur marche ; vers dix heures le capitaine nous dit que si, jusqu'à minuit, il avait le bonheur de ne pas faire de mauvaise rencontre, il avait tout lieu d'espérer pouvoir s'échapper.

Ces paroles de consolation nous rendirent un peu d'espoir. Tous les feux étaient éteints, le plus grand silence régnait à bord, et nous étions, malgré la fraîcheur de la nuit, continuellement à guetter aussi loin que la vue pouvait s'étendre si nous n'apercevions pas quelque navire. Nous n'en découvrions aucun. Trop occupés, pendant la journée, des manœuvres, de l'arrangement intérieur du vaisseau et de tout ce qui pouvait être relatif à notre position critique, on n'avait pour ainsi dire pas pensé à manger. La faim commençait à nous aiguillonner, mais la cuisine, qui se ressentait aussi du désordre, avait été fort négligée. On distribua de l'eau-de-vie, du biscuit et du fromage à l'équipage, et nous autres, nous nous accommodâmes de viandes froides arrosées de quelques verres de vin. Enfin, après minuit, lorsque la lune fut entièrement couchée et qu'environnés de ténèbres, on ne voyait plus à dix pas de soi, le capitaine Michel fit virer de bord et prendre la route qu'il se proposait. Échappés au danger présent, c'était avoir déjà beaucoup gagné. Nous n'avions plus à craindre que ce que nous pourrions apercevoir le matin, au point du jour. Nous eûmes lieu d'être pleinement satisfaits lorsque les vigies, du sommet des mâts, nous dirent qu'elles n'apercevaient aucune voile. Nous étions dans des parages dangereux pour les rencontres. Nous pouvions, à la vérité, nous défendre avantageusement contre un seul corsaire ; mais, attaqués par plusieurs ensemble, malgré nos canons et le monde que nous avions à bord, la besogne fût devenue difficile avec un vaisseau

aussi pesant. Les navires armés en course, manœuvrant légèrement, nous auraient enfilés de l'avant et de l'arrière et criblés de leurs boulets sans que nous puissions leur en envoyer un seul. Il fallait donc aller avec toute la prudence possible, s'éloigner dès l'instant qu'on apercevrait une voile à telle distance que ce fût, faire fausse route la nuit pour ne plus la revoir le lendemain. Avec ces précautions, nous n'avions guère à craindre que les découvertes du matin. Mais nous fûmes assez heureux pour n'en pas faire de fâcheuses.

Dans le nombre des vaisseaux que nous découvrions de temps en temps, surtout dans les premiers jours qui suivirent notre dispersion, plusieurs faisaient la même route que nous et étaient probablement des échappés à l'amiral Rodney ; mais, outre que nous n'étions pas assez bons marcheurs pour nous en assurer, nous n'avions garde de faire des tentatives pour essayer de les approcher. Ce qui nous confirmait dans notre opinion, c'est qu'eux-mêmes s'éloignaient de nous sans se mettre en peine de nous reconnaître.

CHAPITRE XIII

(1780)

Nous continuons seuls notre voyage. — Perte de la *Charmante*. — La *Victoire* et le lieutenant Malard. — Madame Lanciau et le corsaire.

Dès que notre capitaine se vit livré à lui-même et maître absolu de ses mouvements, son premier soin fut de se faire rendre un compte exact de ce qui lui restait de vivres et d'eau. Le biscuit, les légumes, les salaisons, le vin et l'eau-de-vie étaient en quantité suffisante, mais l'eau, dont il avait dû se défaire, comme je l'ai dit, pour dégager ses canons, ne se trouvait pas, à beaucoup près, en quantité proportionnelle avec les vivres. Il fut donc signifié, dès le même jour, que tout le monde, sans exception, allait être réduit à une bouteille seulement pour vingt-quatre heures. En fait de privation, on ne pouvait guère nous en annoncer une plus grande. Mais la circonstance impérieuse où l'on se trouvait nous y fit souscrire sans murmure, et, dans l'instant même, tous ceux de l'état-major qui avaient des jarres pleines pour leur usage particulier en remirent les clefs à l'officier chargé du détail. Cet abandon contraignit de renoncer au thé, au café, aux limonades et autres rafraîchissements dont la jouissance était agréable et le devenait encore davantage à mesure que nous approchions des climats brûlants.

Je vais donner de suite les détails que j'ai appris plus tard sur la dispersion de notre convoi.

La frégate *la Charmante*, qui avait suivi M. du Chilleau jusqu'au moment où il fut aux prises avec les Anglais, se

retira quand elle eut l'assurance qu'il était tombé au pouvoir de l'ennemi et fit route sur Brest pour y apporter cette fâcheuse nouvelle. Mais elle eut le malheur de se perdre corps et biens en entrant dans la passe du *Goulet*. Le capitaine, M. Mengot, y périt, et il ne se sauva dans la chaloupe que très peu de monde.

Au nombre des vaisseaux capturés était le bâtiment marchand *la Victoire*, de quatre cents tonneaux. Il avait été amariné par une frégate anglaise. Cette opération consiste à faire passer du monde sur le vaisseau pris et à reprendre sur son bord une partie des prisonniers. L'officier anglais qui devait conduire la prise fut un peu surpris de la quantité de soldats qu'il y trouva (nous y avions cent vingt hommes du régiment). M. de Blangermont, des environs d'Abbeville, capitaine commandant cette compagnie, avait été malheureusement tué de la seule volée tirée par les Anglais pour sommer le bâtiment de se rendre ; il était l'unique victime de cet acte d'hostilité. Le capitaine en second de ces troupes fut transféré sur la frégate avec une partie des officiers et des soldats. M. Malard, premier lieutenant, resta à bord du vaisseau pris avec les hommes qu'on y laissait. Les choses ainsi arrangées, la frégate prit à la remorque le navire *la Victoire;* mais, comme il était mauvais marcheur et qu'il se faisait beaucoup tirer dans une mer agitée, au bout de quelques heures, le grelin vint à casser. Le commandant de la frégate, qui voulait rejoindre son escadre, abandonna cette remorque et dit à l'officier qui commandait la prise de faire ce qu'il aviserait de mieux pour conduire son navire soit en Angleterre, soit à Lisbonne, dont il était beaucoup plus près.

La frégate, qui marchait très bien, ne tarda pas à s'éloigner, et, le lendemain, la *Victoire* se trouvait seule au milieu des mers. L'équipage anglais était beaucoup moins nombreux que les prisonniers, mais, pour sûreté, ceux-ci avaient été mis aux fers, et on n'en laissait à la

fois qu'un petit nombre en liberté pour prendre l'air sur le pont. Malard n'était point détenu et se tenait tant qu'il voulait avec les officiers anglais ; il mangeait avec eux. Naturellement liant, il ne tarda pas à gagner leur confiance. Il visitait souvent ses soldats dont il était aimé, les engageait à supporter leurs peines et leur donnait quelque argent pour se procurer des soulagements. Il se rendait aussi l'ami des matelots français, et ses soins s'étendaient sur tous ceux de sa nation. On lui avait laissé son sergent-major, un excellent homme plein de bravoure et d'intelligence, et capable d'entreprendre tout ce à quoi on voudrait l'employer. Malard causait souvent avec lui et s'ouvrait insensiblement de ses projets. Il ne s'agissait de rien moins que de se rendre maître du vaisseau. La sécurité des Anglais, leur petit nombre rendaient cette entreprise praticable. Mais il fallait mettre dans la confidence plusieurs personnes et s'assurer d'avance d'un certain nombre de braves sur lesquels on pourrait compter au moment de l'exécution. Guerguy (c'était le nom du sergent-major) fut chargé de ce soin et s'en acquitta parfaitement bien. En causant avec ceux qu'il se proposait d'employer, il s'apitoyait sur la dureté de leur sort, sur le malheur qu'ils avaient de se trouver séparés des drapeaux de leur régiment, sur le traitement qui les attendait en Angleterre, où ils couraient risque d'être détenus prisonniers toute la durée de la guerre. Il ne manquait pas aussi de leur mettre sous les yeux combien ils devaient s'estimer heureux, dans leur détresse, d'avoir conservé avec eux M. Malard, qui, bon et humain comme ils le connaissaient, les aidait de ses conseils, de sa bourse, et leur procurait tous les adoucissements qu'il était en son pouvoir d'obtenir des officiers anglais. Insensiblement, il les amenait au point délicat, mais d'une manière si adroite que, quand même ils n'eussent pas abondé dans son sens, ils n'auraient jamais pu se prévaloir des ouvertures qu'il leur faisait; d'ail-

leurs, comme il connaissait parfaitement son monde, il ne s'adressait qu'à ceux dont il pouvait être sûr. Quand toutes les mesures furent bien prises, le jour désigné, on arrêta qu'on ferait prendre l'air sur le pont aux affidés. Chacun était instruit de ce qu'il avait à faire, du poste qu'il devait occuper, des matelots anglais sur lesquels il devait se jeter. Deux d'entre eux devaient, en même temps, rendre la liberté à leurs camarades détenus; Guerguy, sur le gaillard d'arrière, avait mission de s'emparer de l'officier de quart, et Malard, du capitaine.

La chose fut exécutée comme elle avait été conçue. On choisit le moment du dîner, et, lorsque le capitaine fut à table, Malard fondit sur lui, le pistolet à la main, en le menaçant de lui brûler la cervelle s'il faisait la moindre résistance ou s'il appelait du secours. Cet homme fut si étourdi de cette apostrophe qu'il fit tout ce qu'on voulut et se rendit prisonnier. Le sergent-major, sur le pont, eut un peu plus d'embarras. Le maître d'équipage et un timonier voulurent défendre l'officier de quart au moment où on l'attaqua; mais Guerguy, qui était très vigoureux et de plus fort animé, se tira avantageusement de cette lutte en les rossant tous trois. Les autres matelots, attaqués individuellement, ne firent pas grande résistance. Les conjurés ne tardèrent pas à être secondés par leurs camarades dont on venait d'ôter les fers, et l'équipage anglais fut mis à leur place. Cette scène violente fut de courte durée et eut le succès le plus complet. Si, malheureusement, ils eussent échoué, tous les agitateurs étaient pendus sur l'heure. Telles sont les lois de la guerre. Il ne s'agissait donc que de vaincre ou mourir.

S'être rendu maître du vaisseau était certainement un grand coup, mais la tâche à remplir pour se rendre en lieu de sûreté n'était pas une petite besogne. Malard, à l'âge de vingt-cinq ans, avec de l'esprit et de l'instruction, n'avait aucune espèce de connaissance sur la tactique de mer et la conduite d'un vaisseau. Les matelots qu'il avait

à sa disposition n'étaient propres qu'à exécuter les manœuvres, mais incapables de lui tracer sa route. Il n'avait pour toute ressource qu'un aide-pilote, âgé de dix-huit ans, qui connaissait bien un peu de théorie sur la navigation, mais avec infiniment peu de pratique : jusqu'alors il n'avait navigué qu'en qualité de mousse ou d'apprenti. Ce fut à ce jeune homme qu'il confia la destinée du bâtiment. Avant de prendre un parti sur la route à tenir, il fallut chercher sur la carte et dans les journaux des marins où l'on pouvait être, reconnaître à quelle distance on s'estimait des côtes d'Afrique. Cette vérification faite, le parti le plus sage, celui qu'ils prirent, fut de faire voile vers Cadix.

Les choses allaient au mieux pendant les premiers jours; on ménageait la voilure pour être toujours maître de la conduite du navire. Malard, nuit et jour, était partout pour la sûreté et la police du vaisseau. A la liberté près, les Anglais étaient traités avec tous les égards possibles. La cargaison du navire, estimée plus de deux cent mille francs, devait appartenir tout entière, ainsi que le bâtiment, à ceux qui les derniers s'en étaient rendus les maîtres. La part de chacun était importante, et celle de Malard seule devait être de plus de vingt mille écus. Les copartageants faisaient des projets ou, comme l'on dit, des châteaux en Espagne, sur l'emploi de leurs fonds; mais tous ces beaux rêves, comme on va voir, ne furent pas de longue durée. Une des vigies signala, du haut des hunes, un vaisseau qui, en approchant, arbora le pavillon américain. Comme nous faisions cause commune avec les colonies anglaises, alors en guerre avec leur métropole, on se flattait de trouver un secours dans cette rencontre. Cependant, à tout hasard, Malard fit préparer six mauvais canons qu'il avait à son bord et y distribua du monde pour les servir si besoin était. Il hissa pavillon français pour se faire reconnaître du soi-disant américain. Ce bâtiment approchait toujours. Enfin, lors-

qu'il fut à une petite portée de canon, il amena son pavillon pour y subtituer celui d'Angleterre qu'il assura d'un coup de canon. Malard assura de même le sien. La réponse de l'Anglais, qui était un corsaire, fut une volée qui ne fit pas grand mal. Malard, aussitôt, se porte aux batteries pour engager les siens à bien faire leur devoir; il leur représente tout le danger qu'ils courent s'ils ont la lâcheté de se laisser prendre. Mais la partie n'était pas égale. Le corsaire, beaucoup mieux armé, envoyait dix coups de canon contre un mal assuré qu'on lui ripostait. Encore les évitait-il presque tous par la rapidité de sa manœuvre et en s'abstenant de prêter le flanc à son ennemi qu'il enfilait de ses batteries, soit de l'avant, soit de l'arrière. Les matelots français, se voyant sans espoir, ne tardèrent pas à refuser de se battre et à parler de se rendre. Malard avait beau les prier, se fâcher, les menacer, tout était inutile. Sur le pont, il n'était pas mieux secondé. L'aide-pilote à qui il avait confié la conduite du vaisseau faisait, avec malice, absolument l'opposé de ce qui lui était commandé. De nouveaux ordres à donner l'ayant fait remonter sur le pont, il n'y vit que la consternation et le découragement. Furieux de se voir si mal obéi par son aide-pilote, il entra dans une telle colère que, ne se possédant plus, il le prenait à bras-le-corps pour le jeter à la mer, lorsque les matelots vinrent à son secours. Pendant que ceci se passait, un autre fut couper la drisse du pavillon et le fit descendre pour signal de reddition.

Voilà donc, tout à coup, la scène encore bien changée de face et la position de Malard de nouveau des plus critiques, dans l'attente de ce que lui et ses gens vont devenir entre les mains du corsaire. Le canot de l'Anglais, mis en mer, ne tarda pas à amener à bord de la *Victoire* un nombre suffisant de gens armés pour s'emparer du vaisseau et de matelots pour en prendre la conduite. Quel fut l'étonnement du capitaine, lorsqu'en se faisant

rendre compte de l'importance de la prise, de la nature de la cargaison, il apprit qu'il y avait à fond de cale plusieurs de ses compatriotes aux fers et par quelle aventure ils s'y trouvaient! Son premier soin fut de les délivrer et d'y remettre tous ceux des Français qu'il ne fit point passer sur son bord. On pense bien que Malard fut un des moins ménagés. On l'accablait d'injures et de mauvais traitements. Naturellement peu patient, il voulut regimber contre un soldat anglais et défendre sa montre, à qui ce soldat en voulait. Mais, pour satisfaction, il reçut un coup de sabre sur la bouche et n'en fut pas moins dépouillé. Malgré le sang qui coulait de sa blessure, il fut garrotté et attaché les fers aux pieds et aux mains à fond de cale, sur un tas de charbon de terre. Il fut nourri, tout le temps qu'il resta dans cette obscure prison, au pain et à l'eau et gardé à vue par une sentinelle. Quelques-uns des gens qui venaient le surveiller lui disaient en mauvais français que, si le capitaine ne l'avait pas fait pendre sur l'heure, c'était pour le livrer, à son arrivée en Angleterre, entre les mains de la justice, auprès de laquelle il ne trouverait certainement pas de grâce. Cette perspective n'était rien moins que riante et ne pouvait lui suggérer que de bien tristes réflexions.

Enfin, au bout d'une dizaine de jours passés dans ces angoisses, le vaisseau arriva en Angleterre et fut mouiller à Liverpool, où le corsaire avait été armé. L'aventure du vaisseau pris et repris ne tarda pas à faire la conversation de toute la ville. On en parlait diversement ; les uns blâmaient et voulaient que celui qui s'était révolté contre ses vainqueurs fût puni suivant l'importance du délit. D'autres, au contraire, admiraient la bravoure, la hardiesse et l'intelligence d'un jeune officier d'infanterie qui était venu à bout, par des moyens que les lois de la guerre autorisaient, sauf à en porter la peine si on échouait, de recouvrer sa liberté et de se mettre à la place des vainqueurs. Au nombre des admirateurs de Malard, était un

lord puissant. Craignant qu'on en usât envers le prisonnier d'une manière opposée à celle dont il voyait cette action, il s'empressa de venir lui ôter ses fers. Il se rendit caution, l'emmena avec lui dans son château, à deux lieues de la ville, lui fit restituer ses effets et, par son crédit, vint facilement à bout d'assoupir cette affaire. Malard passa trois mois fort agréables et en bonne compagnie dans cette campagne. Au bout de ce temps, il fut échangé, ainsi que tous ses soldats, et repassa en France. Arrivé à Paris, son premier soin fut de se faire présenter au ministre de la guerre. Dans un mémoire, il donnait un précis de son action et demandait la croix de Saint-Louis comme prix de sa valeur. Le ministre lui répondit qu'il rendait toute justice à sa bravoure, mais qu'il ne pouvait le récompenser authentiquement, attendu que son action, digne à la vérité d'admiration, était cependant d'une nature à ne pouvoir être approuvée par le Roi. Au lieu de la grâce qu'il demandait, on lui accorda une gratification de six cents francs. Elle avait pour but de le dédommager des pertes qu'il avait pu faire de ses effets.

Peu de jours après la chasse donnée par l'amiral Rodney, un autre corsaire prit un des navires du convoi dans les environs des Canaries. Mais, craignant de ne pas pouvoir contenir dans les lois de l'obéissance le grand nombre de soldats qu'il trouva à bord, il se détermina à faire voile vers une des îles Canaries et à y déposer tous ses prisonniers. Comme un corsaire est toujours avide, voici comme il s'y prit. Sous le prétexte que son canot était trop petit pour contenir les soldats et officiers avec leurs bagages, il les fit descendre dans sa barque, seulement avec ce qu'ils pouvaient avoir sur le corps, et leur promit que, à un second voyage, il allait leur envoyer leurs sacs et effets. Pour que tout se passât avec ordre, il leur dit qu'il gardait quelques bas officiers pour présider à ce chargement et veiller à ce que rien ne fût oublié. Le canot de retour, il fit lever l'ancre, mettre à la voile et

prendre le large. Voilà donc nos malheureux prisonniers sans argent, sans hardes, déposés sur le rivage chez les Portugais. Heureusement, il se trouvait dans cette île un consul français à qui s'adressa l'officier que le corsaire avait abandonné avec les soldats. Ce consul, homme humain, qui d'ailleurs, en cette occasion, ne faisait que remplir les devoirs de sa place, obtint du gouverneur portugais le logement, la nourriture pour ces prisonniers, et aussi les objets les plus indispensables dont ils se trouvaient privés. Ils restèrent quelques mois dans l'île jusqu'à ce qu'un bâtiment expédié de Lisbonne pour les venir chercher les y ramenât. Le corsaire y avait lui-même mené sa prise, et, la première fois qu'il mit pied à terre, les Portugais présents sur le port furent témoins d'une scène assez plaisante. Voici à quelle occasion :

Dans le nombre des prisonniers qu'il avait gardés, se trouvait la femme du maître tailleur du régiment. Cette femme avait trouvé, pendant deux ou trois ans, le moyen de cacher son sexe et de servir au régiment de Champagne en qualité de soldat. Une grossesse survenue mal à propos dérangea toutes ses combinaisons et la força à redevenir femme, comme je l'ai raconté plus haut. Attachée par goût à l'état militaire, n'y pouvant plus être en qualité de soldat, elle avait eu la chance d'épouser un grenadier, devenu, depuis, maître tailleur. Sous ses habits féminins, cette femme avait conservé un air et une tournure soldatesques. Une taille avantageuse, un teint fort embruni, un nez épaté, de grosses lèvres, tout cet ensemble ne contribuait pas peu à en faire une fort vilaine femme. L'état de son mari mettait ce ménage dans l'aisance, et, au moment de l'embarquement, ils emportaient cent louis dont elle était dépositaire. Le corsaire rusé avait eu connaissance qu'ils avaient de l'argent. Ne sachant comment faire pour s'en emparer, il l'avait déterminée, par de bons procédés, par des soins assidus, à lui donner la garde de ce dépôt, de peur, disait-il, que cet argent ne

fût volé ou pris de force par quelqu'un de l'équipage. En le recevant, il promit bien de le rendre dès qu'on mettrait pied à terre. Avant de débarquer, madame Lanciau (c'était le nom de cette femme) fut réclamer ses fonds. Le corsaire chercha des prétextes pour en différer la remise et, dès lors, ne laissa que trop clairement entrevoir qu'il n'était pas disposé à s'en dessaisir. Madame Lanciau vit bien qu'il n'y aurait rien à gagner tant qu'elle serait à son bord et attendit le débarquement pour demander son dû plus énergiquement. En effet, dès que le capitaine parut sur le rivage, où elle le guettait, elle s'avança vers lui avec son air déterminé pour ravoir ses cent louis. Le drôle non seulement nie le dépôt, mais joint encore l'ironie la plus piquante aux justes réclamations de cette femme. Madame Lanciau n'en fait ni une ni deux, elle lui applique le plus vigoureux soufflet qu'il ait reçu de sa vie, en même temps lui saute sur le corps, le terrasse et l'accable de coups de pied, de coups de poing. Les spectateurs applaudissent à la bravoure de l'héroïne, surtout lorsqu'ils apprennent le motif de son courroux. Malheureusement pour elle, la garde survient, sépare les deux combattants et les mène au corps de garde. Le capitaine, se voyant sous la sauvegarde portugaise, s'estime dès lors en sûreté. Il persiste plus que jamais à nier son dépôt, et la pauvre femme se voit condamnée à perdre son argent. Les coups donnés à son corsaire ne la dédommagent pas des cent louis qu'elle est forcée de lui abandonner.

CHAPITRE XIV

(1780)

Les îles Canaries et du Cap-Vert. — Le scorbut. — La *Concorde* et l'*Isabelle*. — La vie à bord. — Passage de la ligne. — La terre du Cap. — Un grain blanc.

Je reviens présentement au vaisseau *le Gange*, que j'ai laissé hors de vue des Anglais et faisant seul sa route. Au vingt-neuvième degré de latitude septentrionale, nous nous trouvions par le travers des Canaries. Nous laissâmes ces îles sur notre gauche; et, le ciel étant pur et serein, nous découvrîmes dans l'éloignement le pic de Ténériffe. Cette montagne, célèbre par sa hauteur et sa forme pyramidale, se voit à une distance de douze à quinze lieues au large et sert de point de repère aux navigateurs. En avançant, nous sentions une température plus douce et pareille à celle de nos beaux jours de printemps, ce qui nous fit convenir qu'on n'avait pas donné mal à propos à ces îles le surnom de *Fortunées*. Mais notre capitaine, qui, dans d'autres voyages, y avait relâché, nous apprit que les habitants y étaient malheureux, sans industrie et foulés par les gouverneurs qui, pendant leur résidence, s'engraissent aux dépens des infortunés peuples de ces charmantes contrées.

Dans le voisinage des îles du Cap-Vert, nous retrouvâmes deux vaisseaux de notre escadre, la *Concorde* et l'*Isabelle*, dont nous avions été séparés et avec lesquels nous fîmes route de conserve.

Déjà nous n'étions plus qu'à cinq degrés de la ligne.

Les vents avaient considérablement molli, et nous ne faisions que des journées de six à huit lieues. La chaleur devenait excessive et d'autant plus accablante que l'air n'était rafraîchi par aucun souffle de vent. Le soleil dardait si fort que le goudron fondait partout où il se trouvait exposé à ses rayons. On jetait de l'eau continuellement sur le pont et sur toutes les parties découvertes du vaisseau pour empêcher le bois de chauffer. Notre situation était des plus pénibles. Sans nous donner le moindre mouvement, nous nous trouvions dans une transpiration abondante et continuelle. Nous n'avions ni la force ni le courage de manger, et, dévorés de la soif la plus ardente, notre bouteille d'eau ne suffisait guère à l'étancher. Encore cette eau avait-elle alors un degré de corruption qui la rendait insupportable à boire. Il n'est pas étonnant qu'avec ce genre de vie nous ayons eu beaucoup de malades. Je sens très bien que, si j'avais été au régime et à la ration de l'équipage, je n'y aurais pas résisté; et il est très probable que le scorbut, ou quelque autre maladie, m'aurait emporté comme il en a moissonné tant d'autres. Mais, à la table du capitaine, nous étions parfaitement nourris et d'une manière étonnante, vu l'énorme consommation qui s'y faisait journellement. Les officiers du vaisseau et les passagers formaient une table de vingt-quatre couverts. Voici quels étaient l'heure et l'ordre des repas :

A neuf heures, un ample déjeuner en viandes froides, en jambon, saucisson, cervelas, fromage, fruits secs, était servi; du vin de bonne qualité et à discrétion arrosait ces différents mets. La consommation en était d'autant plus grande que nous avions soin de n'y pas faire paraître notre eau, que nous ménagions pour la boire hors des repas. A la sortie du déjeuner, dans la chambre du conseil, on servait du café à ceux qui en voulaient, et nous étions d'autant plus exacts à en prendre tous habituellement que c'est un excellent antiscorbutique. Après le déjeuner,

chacun vaquait à ses petites affaires, soit à lire, écrire, faire sa toilette, sa barbe; en un mot, chacun comme il l'avisait. Deux ou trois parties de jeu, soit de cartes, de trictrac, d'échecs, s'établissaient dans la chambre du conseil; et ceux qui voulaient être plus libres pour faire du bruit, rire et polissonner, descendaient dans la grande chambre. Le tapage était tel qu'on peut se l'imaginer de la réunion d'une dizaine de jeunes gens désœuvrés. Dans cet intervalle du déjeuner au dîner, nous nous amusions aussi à la pêche des bonites ou du requin. Les officiers du vaisseau qui avaient été de service dans la nuit se reposaient, dormaient dans les chambres ou faisaient leur journal. Un peu avant midi, un aide-pilote les avertissait; chacun, alors, s'armait de son sextant et allait prendre hauteur. A moins que le soleil ne fût caché, nous savions chaque jour à quelle latitude nous étions et nous avions le point exact de midi. A ce moment, on sonnait la cloche; le quart de huit heures se relevait, et la moitié de l'équipage qui entrait de service à midi devait y rester jusqu'à six heures. A chaque entrée de quart, l'officier allait prendre les ordres du capitaine et savait de lui sur quelle route il devait gouverner. A quatre heures, on sonnait le dîner. Une table couverte de différents mets, du nombre desquels toutes les salaisons étaient bannies, offrait aux appétits les plus vigoureux de quoi se satisfaire. Quatorze cents volailles de toutes espèces, une centaine de moutons et une douzaine de truies pleines faisaient un bon fonds de cuisine. Nous mangions bien et nous nous portions tous parfaitement. Lorsque nous sortions de table, le soleil sur son déclin n'était plus assez brûlant pour nous empêcher de rester sur le pont et d'y respirer le peu d'air qui nous parvenait.

Cependant, les vents finirent par nous manquer tout à fait. Le ciel, absolument couvert de nuages, nous donnait des pluies chaudes, abondantes et qui tombaient perpendiculairement à très grosses gouttes. Des orages

grondaient sans cesse sur nous et autour de nous. La surface de la mer était unie comme celle d'un étang ; les voiles, que le vent ne pouvait plus enfler, battaient contre les mâts; le gouvernail n'avait plus d'action sur la conduite du vaisseau, et notre maison flottante tournait sur l'eau sans autre secours pour avancer que les courants qui, d'une manière insensible, nous entraînaient vers l'équateur. A chaque changement de quart, les matelots et soldats s'en retournaient dans l'entrepont trempés jusqu'à la peau. Cette pluie ne les incommodait pas d'une manière sensible, mais la fermentation de toutes ces hardes mouillées et concentrées dans un endroit aussi chaud que celui où ils couchaient leur devenait très nuisible à la longue et contribuait beaucoup à propager le germe du scorbut.

Les calmes nous tenaient à peu près en place depuis huit jours. Les matelots, suivant un usage bizarre qui leur est propre, demandèrent la permission de fouetter un mousse pour, disaient-ils, faire revenir les vents. Cette permission, toute ridicule qu'elle était, leur fut accordée, et alors, en grande cérémonie, ils furent s'emparer d'un mousse qu'ils attachèrent sur le cabestan, le derrière en l'air et à découvert; et chacun, en défilant devant lui, lui appliquait quelques coups de garcette. Le pauvre petit innocent était au supplice; mais, quand l'opération fut finie et qu'on l'eut détaché, il s'estimait tout glorieux d'avoir été offert en sacrifice au dieu Éole. On pense bien que cette offrande ne fit pas revenir les vents, mais les matelots furent satisfaits; ils s'étaient pleinement acquittés de ce qu'ils regardaient comme essentiel, et ils attendaient plus patiemment le retour des vents favorables. Enfin, poussés par quelques grains, plus aidés encore par les courants, nous vînmes à bout de passer la ligne. Dès que ce passage fut vérifié, l'équipage commença une farce qui devait le divertir et surtout lui être de quelque rapport. Un matelot déguisé en courrier, d'une manière

grotesque, vint nous raconter qu'il était l'envoyé du *bonhomme la Ligne*, et nous signifier l'obligation où se trouvaient tous ceux qui passaient l'équateur pour la première fois de recevoir le baptême. Des baquets pleins d'eau de mer étaient, en conséquence, préparés sur l'avant du vaisseau. Comme nous avions d'avance le mot, nous nous laissâmes conduire processionnellement, escortés chacun d'un matelot, jusqu'à l'endroit de la cérémonie, et, à l'aide d'un écu de six francs, nous nous rachetâmes de l'immersion qui nous était préparée. Pour maintenir la bonne intelligence entre les matelots et les soldats, il y avait défense expresse du capitaine de forcer aucun de ces derniers à cette plaisanterie, de façon que le baptême ne fut donné qu'à ceux qui, de leur plein gré, voulaient bien s'y prêter. Le nombre en fut assez considérable. En effet, un bain, dans un temps aussi chaud, ne pouvait être que très agréable. L'aumônier, après le passage de la ligne, nous chanta le *Te Deum* en actions de grâces.

Les deux vaisseaux qui nous accompagnaient très exactement depuis notre réunion, probablement aussi parce que les calmes ne leur permettaient pas d'aller plus vite, dès qu'ils eurent retrouvé les vents à trois ou quatre degrés de l'autre côté de l'équateur, commencèrent insensiblement à s'écarter de nous. Nous avions beau nous couvrir de voiles, nous ne pouvions les atteindre. Nous vîmes dès lors que leur projet était de nous abandonner. En effet, pendant une nuit où le vent donnait assez bien, ils profitèrent de leur supériorité de marche; et, le lendemain, au point du jour, nous ne les vîmes plus que dans un très grand éloignement. Dans la journée, nous les perdîmes tout à fait de vue. Cet abandon nous livrait encore une fois à nous-mêmes, rendait notre route plus ennuyeuse, plus désagréable, et nous laissait de nouveau apercevoir les dangers de naviguer seuls. En effet, que le feu, par accident, vienne à prendre à bord sans qu'on puisse parvenir à l'éteindre, on périt sans ressource,

victime des flammes. Combien de vaisseaux, dont on n'a jamais entendu parler, ont eu une fin tragique qu'ils auraient évitée, s'ils ne s'étaient pas trouvés seuls! Aucune de ces réflexions ne nous échappait; mais, cependant, nous ne nous laissions pas abattre par ce qu'elles présentaient d'affligeant, et nous avions l'espérance de nous tirer d'affaire, comme tant d'autres. Les hommes, en général, mais plus encore les marins, ont le don particulier d'oublier promptement les maux passés. Cela est très heureux, car, exposés à des périls qui se renouvellent sans cesse, leur condition serait la pire de toutes s'ils avaient souvent présents à l'imagination les peines et les dangers qui les environnent. On peut même, en général, les accuser d'imprudence; trop confiants dans l'avenir, ils ne calculent souvent pas assez les chances qui peuvent leur devenir contraires.

Nous continuions à voguer tantôt bien, quelquefois mal; cependant, depuis trois semaines, nous avions fait beaucoup de chemin en bonne route. Le nombre des malades augmentait à raison de la durée de notre navigation, et, depuis le passage de la ligne, nous avions perdu cinq ou six hommes, tant matelots que soldats. La table du capitaine avait diminué la consommation de ses vivres frais; et, chaque jour, elle abandonnait un mouton et quelques poules pour faire du bouillon aux malades. Ce qui nous restait de volailles se maintenait en assez bon état, mais les moutons étaient de vrais squelettes. J'ai dit que nous avions embarqué plusieurs truies pleines. A mesure qu'elles mettaient bas, nous mangions les cochons de lait lorsqu'ils étaient à point; après avoir épuisé cette ressource, il fallut immoler les mères. Ce n'était pas un manger friand, cependant nous nous en accommodions très bien; et, comme nous avions des vivres en abondance, on pouvait varier les mets.

Dans la diversité des oiseaux, les parages que quelques espèces particulières ont coutume de fréquenter sont un

indice assez sûr pour les marins de la latitude où ils se trouvent. On peut estimer n'être pas à plus de cent lieues de la pointe sud de l'Afrique, lorsqu'on rencontre les oiseaux nommés par les matelots *moutons du Cap*. Ils commencèrent à se montrer. Alors le capitaine redoubla de précautions pour se prémunir contre les mauvais temps et les tempêtes qu'on doit s'attendre à essuyer aux approches du Cap. Il fit faire une revue exacte de tous les cordages et des voiles. On en substitua de neuves à celles dont on n'était pas sûr; les canons furent fortement amarrés, les haubans raidis pour assurer les mâts; et la *pouillouze*, espèce de voile latine employée dans les dernières extrémités, lorsqu'on ne peut plus aller sous la misaine, fut enverguée.

Tous ces préparatifs nous annonçaient ce qu'on pouvait craindre. Nous verrons bientôt si ces précautions étaient utiles. Nous avancions toujours, et le temps continuait à être beau. Les deux nuits avant de voir la terre, on fit très peu de voiles et on plaça sur les hunes et sur l'avant du navire des hommes pour observer. Il y avait une récompense, comme c'est l'usage, pour le premier qui découvrirait la terre. Le troisième jour, nous fûmes agréablement surpris d'entendre à notre réveil crier : *Terre! terre!* Nous jeter à bas du lit et courir sur le pont ne fut qu'une même chose. On me fit voir à l'horizon cette terre si désirée. J'avoue que je l'aurais prise pour un nuage, si des gens plus experts et que je devais croire ne m'eussent assuré que c'était bien elle. Cependant, en la fixant avec attention, on observait que les formes de ce prétendu nuage ne changeaient pas de figure, et, vers neuf heures du matin, on pouvait, à la clarté du soleil, distinguer les hautes montagnes qui bordent cette partie de l'Afrique. Nous étions encore à quinze ou seize lieues au large. Il ventait un joli frais, et nous nous estimions heureux de ne pas trouver ces bourrasques, ces vents violents, qui ont fait nommer cette pointe

le *cap des Tourmentes* avant qu'on lui eût donné le nom de Bonne-Espérance. Nous portâmes vers la terre toute la journée. Dans l'après-midi, vers quatre heures, nous n'en étions pas à plus de trois lieues; alors nous longeâmes la côte sans nous en approcher davantage. Le temps était superbe et dégagé de nuages. Le vaisseau, avec toutes ses voiles, ne faisait guère qu'une lieue à l'heure. C'était ce que l'on désirait.

Dans ces bonnes dispositions, nous fûmes nous rendre au souper, tous bien satisfaits de l'idée d'être le lendemain à terre. Il y avait à peine une demi-heure que nous étions à table quand, tout à coup, le vaisseau se couche à tribord, renverse plats, assiettes, bouteilles, et nous jette tous les uns sur les autres. Au même instant, nous voyons la chambre remplie d'eau, nous entendons sur le pont un bruit épouvantable dans lequel se mêlaient les voix des femmes criant : *Nous sommes perdues.* Ma première idée fut de croire que le navire avait touché sur quelque rocher, et qu'il s'entr'ouvrait. Le capitaine, qui, comme nous, avait été renversé, se dégage le plus promptement possible, passe par-dessus la table et vole sur le pont. Il trouve en effet le vaisseau engagé et ne pouvant plus se relever. Il voit l'eau qui entre de toutes parts. Il fallait un prompt remède, sans quoi c'en était fait de nous. Le premier qui se présentait était de couper les mâts. Sa présence d'esprit lui fit voir que, s'il prenait ce moyen, il se mettait dans le plus grand embarras. Il commença donc par faire couper les drisses du grand et du petit hunier et faire filer les écoutes de la grande voile et de la misaine. Cette manœuvre produisit tout le bon effet que l'on pouvait souhaiter. Le vaisseau, dégagé du poids de ses voiles, ne tarda pas à se relever. Nous n'eûmes d'avaries que le bout dehors du beaupré qui fut cassé. Les charpentiers passèrent une partie de la nuit à le jumeler pour le mettre en état de servir jusqu'à ce qu'ils eussent le loisir d'en faire un neuf. Cet accident imprévu fut occasionné par ce

que les marins qui ont beaucoup navigué dans la mer des Indes désignent sous le nom de *grain blanc*. Ces grains, presque toujours imprévus, n'ont d'autre cause qu'un nuage blanc assez léger et qui, dans nos contrées, loin d'être dangereux, est un pronostic de beau temps. Ce nuage est poussé par une rafale violente; lorsqu'il porte dans la direction d'un navire et que ce navire est chargé de voiles, il éprouve ce qui nous est arrivé et quelquefois pire. Il risque de se démâter, ou, si les mâts résistent à cette première bourrasque et qu'on n'ait pas la présence d'esprit de carguer promptement les voiles, le navire peut se remplir d'eau et couler.

CHAPITRE XV

(1780)

Nous tentons d'entrer à False-baie. — L'*Enclume* et le *Soufflet*. — Tempête. — La baie de Saint-Sébastien. — Débarquement. — Les colons et les Hottentots.

Tirés du danger que nous venions de courir, nous marchâmes à très petites voiles toute la nuit; aussi fîmes-nous très peu de chemin. Ce retard ne nous inquiétait guère. Nous ne nous trouvions qu'à six ou sept lieues du mouillage, et la journée du lendemain nous semblait plus que suffisante pour y arriver.

Outre la ville du Cap devant laquelle les vaisseaux peuvent ancrer environ six mois de l'année, à six lieues plus à la pointe du sud, se trouve une autre station nommée *False-baie* où relâchent les navires pendant la saison contraire au mouillage du Cap. C'était là que nous devions nous rendre. Cette baie se trouve fort enfoncée dans les terres. Lorsqu'on quitte la pleine mer, on se rend au mouillage par un canal large d'environ deux lieues et de la même longueur. Il a été formé par la nature entre deux montagnes. Sur la gauche de l'entrée de ce canal, se trouvent deux écueils nommés l'*Enclume* et le *Soufflet*, distants l'un de l'autre d'une demi-lieue. Ils sont assez hors de l'eau pour les bien apercevoir et s'en garantir. On peut cependant s'en approcher assez près sans danger, quoique la prudence ne veuille pas qu'on s'y expose.

J'ai dit que nous avions eu peu de vent pendant la nuit. Le lendemain, la brise, loin d'augmenter, diminua en-

core, et, vers neuf heures, le calme plat se manifesta. Nous étions alors vis-à-vis les deux écueils, mais au moins à une lieue et demie. Nous les examinions à loisir et sans défiance. Nous contemplions également les veaux marins et les pingouins qui se montraient par bandes autour de nous. Le calme continuait. Le vaisseau tournait et retournait sans cesse sans pouvoir gouverner. Loin de nous éloigner de l'*Enclume* et du *Soufflet*, nous paraissions en approcher; aussi les voyions-nous plus distinctement. A midi, il fut plus que prouvé que les courants nous portaient dessus. Alors l'inquiétude commença à nous prendre. Le capitaine, sentant tout le danger de sa position, fit mettre la chaloupe et les canots à la mer. On essaya de remorquer le vaisseau, ce fut en vain. La force du courant était au-dessus de celle des rames. Au lieu de nous éloigner du danger, nous y tombions davantage. Plusieurs fois on jeta la sonde sans trouver de fond.

Nous avancions toujours vers l'écueil; déjà nous n'en étions plus qu'à une petite demi-lieue. Notre position devenait très fâcheuse. Enfin, on trouva fond, mais fond de roche et à une grande profondeur. Le capitaine ne balança pas à jeter l'ancre sur-le-champ. Le malheur voulut qu'elle prît mal en tombant sur des rochers, et nous reconnûmes très distinctement que le courant, malgré l'ancre, nous entraînait vers notre perte.

Il était trois heures après midi. Le calme continuait, on ne comptait sur la brise de terre, pour nous éloigner du danger, qu'à la chute du soleil. Nous avions à craindre d'être naufragés et mis en pièces avant l'arrivée de cette brise, notre unique espoir. Nous croyions tous la perte du navire assurée, le capitaine était dans une perplexité affreuse. L'équipage, heureusement, ne voyait pas le danger aussi clairement que nous, sans quoi le découragement aurait pu gagner ou la mutinerie éclater.

Enfin, vers quatre heures, nous sentîmes très distinctement une petite fraîcheur qui venait du côté de la terre.

Dès ce moment, la brise s'éleva et s'accrut d'instant en instant très sensiblement, au point que nous pûmes bientôt nous dégager. Il n'y avait pas de temps à perdre, car nous étions à peine à un quart de lieue de l'écueil. Dès que les voiles furent orientées, le capitaine fit couper le câble de l'ancre et préféra la perdre plutôt que de ne pas se tirer au plus vite du mauvais pas où il se trouvait. Qu'on se figure notre joie à mesure que nous nous éloignions de l'*Enclume* et du *Soufflet*. Qu'ils furent chargés de malédictions par tout l'équipage!

C'est alors que le capitaine nous dit qu'un riche vaisseau, à son retour de la Chine, y avait péri corps et biens, deux ans auparavant.

Cependant, l'heureuse brise qui nous avait sauvés se renforçait de plus en plus, les montagnes se couvraient de nuages cuivrés, la mer blanchissait, les flots commençaient à s'élever, les oiseaux revenaient en grande hâte de la pleine mer pour se retirer à terre; tous ces signes n'annonçaient rien de bon, mais nous espérions être au mouillage avant que le mauvais temps se manifestât. Déjà nous entrions dans ce canal dont j'ai parlé, et il ne nous restait plus que deux lieues à faire pour arriver au but. La nuit approchait; mais comme notre capitaine connaissait parfaitement cette navigation, il nous assura que, si les vents n'augmentaient pas, il s'obstinerait et ferait tous ses efforts pour être mouillé sous deux heures. La mauvaise direction du vent nous faisait faire beaucoup de chemin inutile à cause des bordées que nous étions obligés de courir. Nous gagnions cependant toujours un peu, et, à la fin du jour, nous pûmes apercevoir quelques-uns des vaisseaux qui étaient à l'ancre dans la rade. Ce moment fut le dernier agréable que nous eûmes de longtemps. A l'entrée de la nuit, les vents se déchaînèrent avec la plus grande violence. Ils soufflaient justement du point où nous voulions aller, par conséquent la chose devenait impossible. Il fallut carguer les voiles et

rester sous la misaine. Nous tirâmes quelques coups de canon pour donner avis de l'embarras où nous nous trouvions. Probablement ils ne furent pas entendus à cause de la violence du vent. D'ailleurs, à quoi eussent-ils servi? On ne pouvait pas venir à notre secours. C'est en vain que le capitaine s'obstina à rester dans le canal, il en fut bientôt chassé par la violence de la tourmente.

Lorsque nous eûmes gagné la pleine mer, la tempête se fit sentir dans toute sa force. La mer était affreuse, les lames passaient par-dessus le navire. La pluie, la grêle, ajoutaient à l'obscurité de la nuit et rendaient plus terrible encore toute l'horreur de notre position. Ce fut dans une de ces crises, qui revenaient sans cesse, que nous eûmes la douleur de perdre trois de nos meilleurs matelots. Obligés de se porter à une des extrémités de la grande vergue pour serrer la voile que le vent avait détachée, ils furent emportés dans la mer par un coup de cette voile auquel ils ne purent résister. Il faisait si noir qu'on ne se fût pas aperçu de cet accident si l'on n'eût entendu quelques cris lorsqu'ils tombèrent à l'eau. Cette fin tragique mit la consternation dans tout l'équipage, et, lorsqu'il fallait faire le service des manœuvres hautes, on avait bien de la peine à décider les hommes à monter dans la mâture. Nous craignions à tout moment de démâter. Continuellement, il fallait raidir les haubans pour assurer les mâts. Les pompes allaient sans relâche pour étancher l'eau qui entrait de toutes parts. Heureusement, le navire, quoique vieux, était solide et bien lié dans toutes ses parties.

Qu'une nuit est longue à passer dans toutes ces angoisses! Personne, comme on peut croire, ne pensa à se coucher; nous restâmes dans la chambre du conseil, assis sur le plancher, chacun se cramponnant de son mieux pour ne pas rouler d'un bord à l'autre. Il était très dangereux de s'aventurer pour aller voir ce qui se passait. On s'exposait à des chutes fâcheuses. On avait eu la pré-

caution de tendre fortement une corde qui partageait le vaisseau dans toute sa longueur. Par ce moyen, on évitait bien des accidents; et, dans les coups de mer, c'était une sauvegarde pour ne pas être emporté par les lames et par la violence du vent. Chaque demi-heure, on faisait une ronde dans tout le navire pour s'assurer si rien ne se dérangeait dans la cale ou dans les entreponts. On visitait avec la même exactitude les canons et l'on rattachait ceux que les secousses réitérées dérangeaient. Rien n'est si dangereux, dans une tempête, que lorsqu'un canon vient à se détacher. N'étant plus retenu par ses amarres, il roule avec impétuosité d'un bord à l'autre. Il risque de crever les bordages contre lesquels il va heurter. Il faut un temps considérable pour le ressaisir, et, dans cet intervalle, il peut écraser bien du monde et causer grand dommage. Quand ce malheur arrive, un des premiers soins est de rassembler bien vite ce qu'on peut de matelas, de couvertes, de toiles, pour amortir le coup aux endroits où il frappe. Ensuite, avec des cordages, on tâche de s'en rendre maître. Nous n'éprouvâmes heureusement pas cet accident.

Cependant, la nuit s'avançait, mais la tempête ne diminuait pas. Nous attendions le jour avec bien de l'impatience. Nous espérions que le vent se calmerait, ou du moins, s'il devait continuer de la même force, nous avions avantage à sortir des ténèbres épaisses qui nous enveloppaient depuis plus de dix heures. Enfin, la nuit fit place au jour; mais à quel jour! Il n'annonçait pas le terme de nos maux. La lumière sombre qu'il donna vint éclairer toute l'horreur de notre position. La mer était épouvantable. L'ombre des nuages la faisait paraître noire. Elle ne blanchissait que par les vagues qui se développaient sur nous. Les flots, plus élevés que les mâts, arrivaient sous la forme de montagnes, enlevaient le vaisseau pour le plonger dans l'abîme qui semblait se creuser devant nous. Une minute après, une autre vague venait

nous ballotter de même, et voilà ce qu'il fallut subir toute la journée. Le navire souffrait horriblement. On eût dit qu'à chaque instant il allait s'entr'ouvrir. Les mâts craquaient comme s'ils eussent été prêts à se briser. Les cordages cassaient, des poulies tombaient. Il n'y avait pas sûreté à rester sur le pont. Un soldat fut blessé grièvement par la chute d'une d'elles.

Depuis vingt-quatre heures, on était tellement dans l'embarras, d'abord du calme, ensuite de la tempête, qu'on avait à peine songé à manger. Ceux que la mer rendait malades étaient hors d'état de rien prendre ; les autres se sentaient plutôt faillir faute de nourriture qu'ils ne désiraient manger. Cependant, on apporta quelques bouteilles de vin, des viandes froides et des biscuits. Nous en prîmes plus par raison que par goût. Assis, comme je l'ai dit, sur le plancher, deux domestiques, également assis au milieu de la chambre, tenaient du mieux qu'ils pouvaient, entre leurs jambes, ce qui nous était destiné. Prudemment, les couteaux étaient interdits pour éviter les accidents. On se faisait passer les bouteilles à la ronde et l'on buvait à même sans plus de façon. Il n'était plus question de faire aller les cuisines, et, pendant ces jours de calamité, les malades, l'état-major et l'équipage, tout fut à peu près au même ordinaire. Les distributions des repas se firent en fromage et en biscuit. Vers deux heures après midi de cette journée, un accident que nous n'avions pas encore éprouvé vint nous donner un nouvel embarras. Depuis le commencement de la tempête, nous courrions sous la misaine. Cette voile, presque neuve et que l'on n'avait enverguée qu'aux approches du Cap, se déchira du haut en bas avec un fracas épouvantable. Les lambeaux de cette toile qui battaient avec violence, chargés de cordages et de poulies, en rendaient l'approche difficile et très périlleuse. Le vaisseau, ne se trouvant plus appuyé d'aucune voile, roulait encore plus fort. Enfin, après bien des peines et bien du temps,

on vint à bout de la faire tomber. Au lieu de la misaine, qui n'existait plus, on hissa la *pouillouze* qui était d'avance toute préparée et qui n'est employée que dans les dernières ressources.

Le reste de la journée se passa sans aucun autre événement. Le vent, que nous espérions voir diminuer avec la fin du jour, nous trompa encore dans notre attente. Aussi la nuit ne fut-elle pas moins mauvaise que la précédente. L'équipage était excédé de fatigue. Depuis deux jours et deux nuits, personne n'avait dormi. Les pompes, dans une action continuelle, suffisaient à peine pour étancher l'eau. Au milieu de la nuit, nous eûmes encore une alerte. Le maître calfat, au retour d'une ronde, vint, tout effrayé, donner avis au capitaine qu'une des pompes était engorgée, que l'eau augmentait sensiblement dans la cale, et que, si l'on n'y portait un prompt remède, elle monterait si haut qu'on n'en pourrait plus être maître. Il n'y avait pas à délibérer. Aussitôt on se mit à l'œuvre. On monta d'abord une pompe et successivement une autre, de manière qu'au point du jour nous en avions trois en mouvement. On vint ainsi à bout d'épuiser l'eau, et nous fûmes rassurés sur le danger dont nous étions menacés sans cette précaution.

Deux nuits et un jour passés dans l'horreur et les inquiétudes de la tempête nous faisaient désirer bien ardemment, pour notre repos et notre sûreté, de voir arriver quelque soulagement à nos peines. Le vent était toujours violent, mais nous crûmes cependant qu'il tendait à diminuer. Nous observâmes aussi qu'il était moins régulier et que, probablement, il ne tarderait pas à changer. Nous ne devions que gagner à ce qu'il fît un mouvement. Il ne pouvait devenir ni plus contraire ni plus violent. En effet, vers les neuf heures, il varia d'un quart et perdit beaucoup de sa force. La mer, qui ne pouvait pas être sitôt calmée, nous tourmentait toujours infiniment; mais nous avions la certitude que notre sort deviendrait

meilleur. Quelques heures plus tard, le vent, quoique fort, nous permit enfin de hisser les huniers, et dès lors nous nous estimâmes comme hors de la tempête.

Malheureusement, nous n'étions pas en bonne route, et tout le chemin que nous avions fait depuis notre abandon de la côte devenait non seulement inutile, mais nuisible en ce qu'il fallait revenir sur nos pas. La mer était encore trop mauvaise pour prendre un parti ; aussi nous continuâmes, la nuit suivante, d'aller un peu à l'aventure et où les vents nous portaient, jusqu'à ce que le lendemain déterminât ce qu'on avait à faire. Pendant ce temps d'hésitation, la mer devint beaucoup plus traitable ; mais les vents, par leur position, continuaient de nous être défavorables. Ce n'était donc qu'en courant des bordées que nous pouvions tenter de regagner ce que nous avions perdu. Ce parti semblait extrêmement long et ennuyeux ; mais, comme il n'y en avait pas de meilleur, il fallut bien s'y résoudre. Le soleil reparut ; les marins en profitèrent pour prendre hauteur. Après cette opération, ils firent la triste découverte que la tempête nous avait chassés de la côte à plus de quatre-vingts lieues.

Ce jour et les deux suivants furent employés à réparer les avaries et à nettoyer le vaisseau. On donna de nouveaux soins aux malades, qui avaient été forcément négligés. L'approche de la terre, et, après, le mauvais temps que nous essuyâmes, devinrent funestes à quelques-uns. Ils périrent déçus de l'espoir de se rétablir si nous avions pu les débarquer quelques jours plus tôt comme ils y comptaient. Le moment de l'atterrissage est une époque bien funeste aux personnes attaquées un peu fortement du scorbut. Il se fait alors chez ces malades une révolution qui tue immanquablement ceux qui n'ont pas la force de la supporter. Mais aussi, ceux qui y résistent sont à peu près sûrs de guérir lorsqu'ils ont été trois semaines ou un mois à terre et qu'on a soin de leur administrer les rafraîchissements nécessaires. Les légumes frais, les

oranges, les citrons, le bouillon de tortue, sont d'excellents spécifiques. Le changement d'air, la promenade, sont aussi très salutaires. A l'île de France, où l'air est très bon, les scorbutiques se guérissent presque sans soins.

Les premières vingt-quatre heures depuis que nous tâchions de regagner ce que nous avions perdu ne nous donnèrent qu'environ six lieues en bonne route, et, pour les obtenir, nous en fîmes au moins vingt. A ce compte, il nous fallait bien du temps pour nous rendre à False-baie. Nous continuâmes encore la même manœuvre pendant trois jours sans un meilleur succès. Le capitaine était fort inquiet de voir son eau diminuer. Après s'être exactement assuré qu'il n'en avait plus strictement que pour vingt jours, il tint un conseil particulier avec ses officiers, leur fit connaître ses faibles ressources, leur fit voir que chaque jour le nombre des malades augmentait (nous en avions alors soixante-dix sur les cadres). Il ajouta que, avec l'obstination des vents, il ne pouvait de longtemps gagner False-baie ; qu'une seconde tempête, si ordinaire dans ces parages, nous exposerait tous à périr de misère. Il croyait donc téméraire et peu sage de s'obstiner à lutter contre les vents. Il proposa, en conséquence, d'abandonner le projet de chercher plus longtemps False-baie, et, en place, il désigna la baie Saint-Sébastien, peu connue, à la vérité, des marins de ce siècle, mais indiquée sur la carte et fréquentée autrefois par les Portugais. Le *Neptune oriental*, atlas très estimé, en fait mention, en donne la description telle à peu près que nous l'avons vue et prévient qu'on peut y faire de l'eau. Le plan proposé par le capitaine fut accepté à la grande majorité ; et au lever de la séance, l'officier de quart eut ordre de diriger sa route sur la baie de Saint-Sébastien. Ce changement de direction nous rendit les vents meilleurs, sinon tels cependant que nous les aurions désirés. A dater de ce moment, nous naviguâmes encore six jours, tantôt bien, tantôt mal, mais sans aucun événement.

Enfin, après avoir passé devant deux petites baies qu'on ne reconnaissait pas pour celle que l'on cherchait, et qui, d'ailleurs, ne paraissaient pas assez sûres pour mettre le vaisseau à l'abri et ne laissaient guère d'espoir d'y pouvoir faire de l'eau, un peu plus bas, il s'en présenta une plus belle, plus spacieuse et au bout de laquelle on apercevait l'embouchure d'une rivière assez importante. Sans se mettre plus en peine si c'était véritablement celle de Saint-Sébastien, le capitaine résolut d'y entrer. En conséquence, il fit porter dessus. Mais, dès l'entrée, il fallut commencer à louvoyer pour gagner le fond. Cette manœuvre, dans un endroit qui n'était pas connu, devenait périlleuse. On pouvait trouver des roches à fleur d'eau. Heureusement, la mer était belle. On mit à l'eau le canot. L'officier qui le commandait avait ordre de sonder sans relâche les endroits par où le vaisseau devait passer. Cette opération dura plus de six heures; mais cependant, avant la fin du jour, nous fûmes à l'ancre (juillet 1780).

Quelle destinée était la nôtre! Après plus de quatre mois de navigation, nous estimer heureux de nous trouver enfin tranquilles pour quelques instants, à trois mille lieues de notre patrie, dans un petit recoin d'une des extrémités de l'Afrique, dans le pays des Hottentots, incertains encore si nous y trouverions la moindre ressource, n'apercevant autour de nous aucune apparence d'habitation! Tels que Tantale, nous voyions couler à une demi-lieue devant nous une belle rivière d'eau douce qui augmentait encore notre soif par l'impossibilité de s'y désaltérer ce jour même. Personne ne fut à terre. Il était trop tard pour faire aucune découverte. La quantité de poissons qu'on voyait autour du navire tenta les pêcheurs. Ils n'eurent qu'à se louer de leur essai, car ils en prirent abondamment, et plusieurs étaient d'une fort bonne qualité. Cette ressource nous fut agréable tout le temps que nous séjournâmes dans cet endroit. Nous nous

couchâmes avec la douce expectative d'aller nous promener à terre le lendemain.

En effet, dès la pointe du jour, on descendit et canots et chaloupes. Mais il fallut modérer notre empressement jusqu'au retour du canot qu'on envoya seul, commandé par un officier et monté de ce qu'il fallait de matelots pour sa conduite, avec un détachement de douze soldats armés. L'officier avait ordre d'abord de chercher un point facile de débarquement, de reconnaître les moyens les plus prompts et les plus sûrs de faire de l'eau. Il devait ensuite s'avancer dans les terres pour tâcher de découvrir quelque habitation et, dans ce cas, s'assurer de vivres et provisions de toute espèce. Son point de départ fut droit vers la rivière. Avec les yeux et, mieux encore, avec des lunettes d'approche, on pouvait suivre tous les mouvements du canot. Nous fûmes bien surpris, au bout d'un certain temps, de lui voir abandonner l'embouchure de la rivière. Il côtoya la rade sur sa gauche, cherchant un autre point de débarquement. Enfin, après avoir ramé encore longtemps, nous vîmes les hommes prendre terre, à la réserve de ceux qu'on laissa dans le canot pour sa garde.

Le lieu de débarquement était au pied d'une côte assez élevée et fort escarpée sur laquelle il y avait beaucoup de broussailles. Nous vîmes les hommes monter péniblement et défiler un à un. Nous ne tardâmes pas à les perdre de vue. Nous pétillions d'impatience en attendant leur retour, mais leur marche ne pouvait être aussi vive que nos désirs. A midi, nous n'avions pas de leurs nouvelles; à trois heures, pas davantage. L'inquiétude commença à nous prendre, on ne savait qu'imaginer. Le capitaine, alors, fit hisser le pavillon en berne et tirer un coup de canon. Successivement, de demi-heure en demi-heure, on en tira quatre. Ces coups de canon faisaient un tel bruit dans les montagnes qu'ils ne pouvaient manquer d'être entendus de très loin. Enfin, un peu avant le cou-

cher du soleil, nous vîmes reluire des armes et du monde se rassembler sur la côte. Un quart d'heure après, nous distinguâmes le canot qui revenait, et nous ne tardâmes pas à voir nos aventuriers réunis à nous. Ils nous apprirent que, malgré tous leurs efforts, ils n'avaient pas pu faire leur débarquement auprès de la rivière, à cause d'un banc de sable qui la barrait. Deux fois ils s'y étaient engravés, au risque d'y périr avec le canot. En suivant l'anse de la rade par leur gauche, ils avaient pris terre, quoique avec beaucoup de peine, à l'endroit où nous les apercevions. Ils trouvèrent là un petit ruisseau d'eau douce, mais coulant bien lentement ; l'aiguade devait y être longue et pénible. Ils cherchèrent alors en vain, le long de la rade, d'autres sources ou d'autres ruisseaux. Ensuite ils visitèrent les bords de la rivière ; l'eau y était très bonne en marée basse, mais la grande difficulté serait d'y faire arriver les pièces. Après cela, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une suivait la rivière en remontant son cours, et l'autre s'enfonçait dans un vallon, sur la gauche. Celle qui était entrée dans le vallon éprouva des fatigues incroyables à travers une contrée hérissée à chaque pas de difficultés. Pas la moindre trace d'habitation, mais seulement beaucoup de pieds d'animaux à eux inconnus. Ils avaient aussi aperçu plusieurs autruches et des bandes incroyables de gazelles.

Ceux qui avaient suivi la rivière nous rapportèrent qu'ils s'étaient souvent trouvés arrêtés par des ruisseaux et des marais fangeux. A quelque distance de l'embouchure, on découvrait un assez beau pays, mais ils n'y avaient aperçu aucune apparence de culture. Cependant, après une marche de deux heures, ils avaient vu, dans le lointain et du côté opposé à la rivière, une habitation paraissant assez importante ; mais, pressés par le temps, ils n'avaient pas cru devoir pousser jusque-là. Ce rapport ne nous satisfit pas pleinement. Il présentait d'un côté beaucoup de difficultés, de l'autre une grande incertitude

de nous procurer commodément ce dont nous pouvions avoir besoin. L'ordre fut donné, le même soir, de remplir les embarcations de futailles vides, de se munir d'une voile pour dresser une tente, d'emporter des vivres pour trois jours et de travailler sans relâche à faire de l'eau. Tout fut exécuté comme il avait été ordonné. A dix heures, la chaloupe revint avec quelques pièces d'eau. Elles furent livrées à discrétion, et je laisse à penser comme on en but. Elle avait cependant un grand désagrément. Le petit ruisseau d'où on la tirait, coulant sur des plantes odoriférantes, prenait le parfum de ces herbes, de sorte qu'il fallait se faire une espèce de violence pour avaler cette infusion aromatique.

Dans la matinée, nous aperçûmes quelques personnes à cheval sur le rivage. Les gens du vaisseau qui étaient à terre hissèrent pavillon blanc comme c'était convenu ; et, du navire, on répondit par le même signal. J'obtins la permission d'aller à terre et je profitai du départ de la chaloupe. Arrivé vis-à-vis de l'endroit du débarquement, je fus fort étonné de voir jeter le grappin à une longue distance du rivage et les premiers matelots se mettre dans la mer jusqu'aux épaules pour gagner la plage à l'aide d'une corde qu'on avait tendue pour ceux qui ne savaient ou ne voulaient pas nager. J'appris alors que des roches obligeaient le canot à rester à vingt-cinq ou trente pas du bord. Mon parti fut bientôt pris. Je me déshabillai et, tenant mes hardes d'une main sur la tête, de l'autre saisissant la corde, je ne tardai pas à me trouver sur les terres d'Afrique. Ce fut un moment délicieux que celui où je sentis le sol sous mes pieds.

Il faut avoir été plusieurs mois enfermé dans un vaisseau pour apprécier cette jouissance. Libre de mes mouvements, ne me trouvant plus circonscrit dans un cercle étroit, maître d'avancer, de reculer sans heurter et sans être heurté, je me hâtai de profiter de ma liberté. Je fus d'abord joindre le groupe que je voyais à quelque dis-

tance de moi. C'étaient des colons hollandais que le bruit du canon avait attirés. Ils causaient avec ceux des nôtres qui étaient allés à leur rencontre. Leur étonnement était grand de voir un vaisseau dans une rade où, de temps immémorial, il n'en avait paru. Malgré la difficulté de s'entendre à cause de la différence des langues, on vint à bout de leur faire comprendre, plus par gestes encore que par des paroles, qu'ils eussent à apporter des denrées de toutes espèces; mais ce qui nous rendit plus persuasifs, et qui, je crois, les détermina plus que notre éloquence, ce fut la vue de quelques poignées de piastres qu'on fit luire à leurs yeux. Alors, ils promirent tout, et, en effet, ils tinrent parole. Je vis pour la première fois quelques Hottentots qui étaient au service des colons et les avaient accompagnés. Je les ai trop peu fréquentés dans les courts intervalles où je les ai rencontrés pour rien dire de leurs mœurs et de leurs habitudes. Ils m'ont paru généralement petits, laids et fort malpropres. Presque nus, ils ne sont couverts, tant bien que mal, qu'avec un très petit tablier de cuir. A ce tablier est une poche dans laquelle ils mettent leur tabac et autres ustensiles. Ils ont aussi un grand manteau assez souple fait de peaux de bêtes. Ils s'en servent pour se garantir du froid et de la pluie.

CHAPITRE XVI

(1780)

Nous trouvons des vivres. — Situation dangereuse du vaisseau. — Nous levons l'ancre. — Terrible chute. — Arrivée à l'île de France.

Quand les Hollandais eurent fini leur conférence, ils repartirent de suite afin de préparer ce qu'ils devaient nous apporter le lendemain. Pour moi, avec deux de mes camarades, j'entrepris une promenade afin de reconnaître les environs. Accoutumés au roulis du vaisseau, tout semblait se balancer autour de nous. Nos jambes ne secondaient pas notre ardeur. Nous étions obligés de nous arrêter souvent pour reprendre haleine. Nous n'avions pas fait une demi-lieue que nous aperçûmes des autruches et des troupes considérables de gazelles. Mais elles partaient de si loin qu'il n'y avait pas moyen de les examiner à l'aise. Nous n'osâmes pas nous enfoncer trop avant dans le fourré de peur de faire rencontre de quelque bête féroce. N'étant pas armés, nous n'aurions pu jouer qu'un rôle très passif. Nous revînmes sur nos pas et arrivâmes, vers la fin du jour, à la tente dressée auprès du ruisseau.

Chaloupe et canot, tout était retourné à bord et ne devait revenir que vers minuit. Je ne fus pas fâché de n'avoir pas occasion de me rendre au vaisseau. Passer une nuit à terre me semblait un délice. J'étais bien fatigué, et l'opération de se remettre à l'eau pour rejoindre l'embarcation ne me plaisait guère. Je pris ma part d'un souper com-

posé de moules, de crabes et autres vilenies de cette espèce que les matelots avaient ramassées sur le rivage. Après m'être arrangé une forme de lit avec des herbes sèches, je m'endormis du plus profond sommeil que j'aie jamais éprouvé. Je m'aperçus le lendemain que, grâce à mes compagnons de tente, j'étais assiégé d'un essaim de vermine. Le seul parti à prendre pour me défaire de ces hôtes incommodes fut de me mettre à l'eau. Cet expédient réussit même au delà de mes espérances. Je me débarrassai de tous mes importuns et je me rafraîchis d'un bon bain.

Les vivres que les Hollandais nous avaient promis arrivèrent d'assez bonne heure. Ils nous dirent qu'ils avaient marché une partie de la nuit, en faisant grand bruit et en allumant des feux, lorsqu'ils faisaient halte, pour écarter les bêtes féroces. Les colons venaient avec deux chariots attelés de six bœufs chacun. Ils apportaient des choux, des pommes de terre, un peu de pain grossier et quelques sacs de blé et de farine; dans le second chariot étaient des moutons, un bœuf dépecé et quelques corbeilles de fruits avec force citrons et oranges. Ils nous donnèrent toutes ces denrées à bas prix. Ce convoi nous fut aussi utile qu'agréable. Dès le jour même, tout l'équipage fut mis aux vivres frais. On donna aux malades force bouillon et, chaque jour, un certain nombre d'oranges et de citrons. Le débarquement, comme je l'ai déjà dit, était trop difficile et notre situation trop précaire pour établir un hôpital à terre. On laissa donc les malades à bord; mais je dois dire, à la louange du capitaine et à celle des chirurgiens, qu'on leur donna tous les soins possibles. Aussi en vit-on, au bout de huit jours, de très bons effets.

La nouvelle de l'arrivée d'un vaisseau dans la baie Saint-Sébastien ne tarda pas à se répandre dans tout le pays. Chaque jour, nous voyions s'accroître le nombre des colons qui venaient, quelques-uns par curiosité, mais la plupart pour nos piastres. Dès lors, les vivres ne nous

manquèrent pas, et on commença à embarquer pour le reste de la traversée. Bien en prit au capitaine de faire ses emplettes d'abord, sans quoi il aurait fallu passer par les mains des facteurs de la Compagnie hollandaise, et alors tous les prix eussent augmenté. Un de leurs préposés, fâché sans doute que nous n'eussions pas affaire à lui, envoya en toute hâte un exprès au Cap pour donner avis de notre arrivée. A son retour, au bout de huit jours, il apporta un ordre du gouverneur qui défendait aux colons de traiter directement avec nous pour la vente du grain et du bétail. L'agent de la Compagnie vint, en même temps, signifier au capitaine que ses supérieurs entendaient qu'à l'avenir on devait ne s'adresser qu'à lui pour les achats, et que les prix seraient les mêmes que ceux du Cap ou de False-baie. Le capitaine l'assura qu'il se conformerait à l'ordre donné et qu'il le préviendrait s'il avait besoin de quelques objets. Il ajouta qu'il prévoyait avoir suffisamment de vivres pour se rendre à l'île de France. Cependant, pour ne pas le molester trop, il eut l'attention de s'adresser à lui pour se procurer quelques moutons.

Je retournai à bord après avoir passé deux jours à terre. Comme il fallait qu'il y eût toujours à peu près moitié des officiers sur le vaisseau, il était de toute justice que l'on se partageât la corvée d'y rester. Les soldats débarquaient aussi chacun à son tour. Ceux qui étaient à terre remplissaient les tonneaux, les autres aidaient à les placer dans la cale. Il y avait à peu près huit jours que nous étions dans cette baie lorsqu'une brise très forte vint nous y tourmenter et nous priver pendant deux fois vingt-quatre heures de toute communication avec la terre. On s'aperçut que le vaisseau chassait sur son ancre et qu'il s'approchait du rivage. Sans perdre de temps, on en jeta une seconde ; heureusement, car au bout d'une heure environ, le câble qui nous tenait depuis notre arrivée vint à casser, et l'on vit, en le retirant, qu'il avait été coupé par le frottement violent qu'il éprouvait contre les rochers.

Cette découverte était très affligeante. Nous venions de perdre notre seconde ancre; il ne nous restait plus que celle sur laquelle nous étions mouillés. L'accident pareil à celui que nous éprouvions pouvait se répéter, alors nous étions sans ressource et nous courions les risques de nous briser contre les récifs dont la baie était environnée. L'eau se faisait lentement. Le capitaine voulait partir le plus promptement possible. Il sentait que sa position n'était pas belle. Pour accélérer la besogne, il fit conduire, avec des peines et des risques incroyables, des futailles auprès de l'embouchure de la rivière. Mais, comme les bateaux n'y pouvaient arriver à cause du banc de sable, on attachait ces barriques à de longues cordes que des hommes placés sur le rivage attiraient à eux. Les pièces rendues au bord de l'eau se remplissaient promptement, mais on perdait bien du temps à les manœuvrer.

Je descendis encore deux ou trois fois à terre. Ce fut dans une de ces journées que je mangeai ma part d'une omelette aux œufs d'autruche. Nous en achetâmes quatre qu'un Hottentot nous apporta. Nous eûmes l'attention, pour ne pas perdre les coquilles, de ne percer qu'un petit trou à chaque extrémité, et, après les avoir vidées, nous fîmes du contenu une omelette aussi copieuse que mauvaise. Il n'y avait que la faim qui pût nous déterminer à l'achever.

Cinq jours après avoir perdu une ancre, nous fûmes menacés d'une seconde brise du même genre. Le capitaine n'en voulut pas courir les risques; étant à peu près approvisionné, au moins des objets les plus indispensables pour achever notre voyage, dès le matin, il fit tirer un coup de canon et hisser le signal pour rappeler tout le monde à bord. A dix heures tous étaient rentrés. Pour ne pas perdre un temps précieux et peut-être irréparable, il se détermina à abandonner une douzaine de futailles qui restèrent sur la plage. On remonta la chaloupe et les deux

canots, et, de suite, on se mit à virer au cabestan pour retirer l'ancre. A midi, nous étions sous voiles. Le vent nous poussait au large; ainsi nous ne tardâmes pas à être hors de la baie et, peu après, sur le *Banc des Aiguilles*. Ce banc, si connu des marins et dont il est fait mention dans tous les livres ou journaux des voyageurs qui ont été au cap de Bonne-Espérance, est très étendu et, partout, d'une navigation sûre. On n'y rencontre aucun écueil, mais on y essuie presque toujours quelque coup de vent. Partout, on y trouve fond à peu de distance, et les eaux y sont souvent troubles et toujours d'une couleur différente de celle de la pleine mer. Le nom de *Banc des Aiguilles* lui a été donné parce que l'aiguille de la boussole y éprouve quelque variation et n'y marque pas exactement le nord. Ce phénomène encore inexpliqué se produit aussi dans quelques autres parties de l'Océan.

Nous naviguâmes toute la nuit, sur ce banc, d'une manière assez tranquille, mais nous fûmes fort agités par une grosse mer, comme il arrive ordinairement, lorsque nous passâmes devant le canal de Mozambique.

Du Cap à l'île de France, on compte douze cents lieues. Nous regardions cela comme une bagatelle. En effet, à moins de fortes contrariétés, c'était une affaire de trente à trente-cinq jours. La relâche que nous venions de faire, toute mauvaise qu'elle était, nous avait cependant mis à même de renouveler nos provisions pour achever la route sans inquiétude. Beaucoup de nos malades s'étaient rétablis, et, en partant, nous n'en avions pas plus de vingt qui demandassent des secours suivis. Les autres se levaient et venaient prendre l'air sur le pont une partie de la journée. Malgré la proximité du tropique, les chaleurs n'étaient pas incommodes, les nuits étaient superbes; en un mot, nous ne pouvions pas désirer un meilleur temps. Il y avait à peu près quinze jours que nous nous étions remis en mer lorsqu'il m'arriva un accident qui aurait pu me coûter la vie ou, tout au moins, m'estropier pour le

reste de mes jours. J'en fus quitte, heureusement, pour quelques meurtrissures qui me firent souffrir des douleurs aiguës pendant plus de trois semaines. Voici comment la chose arriva :

Chaque jour, lorsqu'il faisait beau temps, on ouvrait l'écoutille au pied du grand mât pour faire circuler l'air dans l'entrepont. Une rampe de fer, à hauteur d'appui, l'entourait pour garantir des accidents. Un des côtés de cette rampe était mobile et s'enlevait lorsqu'on avait à y faire passer quelques gros objets. Pour le consolider et empêcher qu'on ne l'enlevât sans nécessité, il était d'ordinaire fixé avec une corde. Ma mauvaise destinée voulut qu'il ne le fût pas un soir que j'avais le dos appuyé dessus, tout occupé d'une conversation. Un roulis du vaisseau détache la partie mobile, m'emporte avec et me précipite dans le fatal trou. Je fais une chute à la renverse de plus de six pieds de haut et vais tomber sur une enclume placée dans l'entrepont. Les témoins de cet événement crurent que c'en était fait de moi. On arrive à mon secours ; la chute m'avait tellement étourdi et ébranlé que je ne voyais personne et n'entendais rien. On me transporta au poste des chirurgiens, dont le premier soin fut de me déshabiller pour voir s'il n'y avait point de fracture. Par bonheur, mes membres étaient restés dans leur entier et ma tête n'avait heurté nulle part. Je n'avais que de fortes contusions et quelques plaies sanglantes. Je frémis encore quand je pense à cette chute et aux suites qui pouvaient en résulter.

Nous commençâmes peu après à voir l'oiseau appelé *paille-en-cul*. Il est plus gros et plus allongé qu'un pigeon. Son plumage a la blancheur de celui du cygne, et sa dénomination lui vient de quelques plumes très longues qui font partie de celles de la queue. Il vit de sa pêche comme les autres oiseaux de mer, mais il ne paraît pas aussi multiplié, même dans les parages qu'il fréquente.

Après avoir reconnu la petite île de Rodrigue, nous

pûmes compter, à moins d'événements malheureux, que nous verrions l'île de France le quatrième ou le cinquième jour suivant. Les vents continuant toujours à nous bien servir, nous fîmes les cent dernières lieues en quatre jours, et, le soir, on signala la terre. Pour éviter l'atterrage de nuit, nous restâmes en panne jusqu'au lendemain et, dès qu'il fit clair, nous cinglâmes vers la rade. Comme le cœur nous battait à tous à l'approche de ce que nous cherchions depuis si longtemps! Nos yeux parcouraient avidement tout ce que nous pouvions apercevoir, et notre imagination travaillait bien encore davantage par l'idée du plaisir de voir finir nos peines et par l'espoir de la jouissance que nous nous promettions. Nous eûmes bientôt gagné une petite île nommée le *Coin de Mire*, à cause de sa figure triangulaire qu'il a plu de comparer à un des coins placés sous la culasse des canons. Nous venions de laisser à notre droite et assez loin l'île *Ronde*, qui tire aussi son nom de sa configuration. Ces deux îlots sont inhabités ; cependant, sur le *Coin de Mire*, il y a un gardien qui a la fonction de signaler les vaisseaux. On a placé de ces gardiens tout autour de l'île, assez près pour qu'ils puissent correspondre entre eux, de manière que, dès qu'il paraît un navire, on le sait à l'instant dans toute la colonie. Le pavillon qu'on hisse pour le signal est accompagné d'un coup de boîte. Si on entend tirer, l'œil se porte, même par habitude, sur ce signal, de sorte qu'on est instruit de tout ce qui arrive. Les signaux, connus de tous les habitants, indiquent si c'est un vaisseau de guerre ou un bâtiment marchand, s'il est à deux ou trois mâts et d'où il vient. On sut plus de deux heures avant notre arrivée que nous venions de France.

Nous rangeâmes le *Coin de Mire* à une portée de pistolet, comme il convient de le faire pour ne pas se laisser affaler sous le vent, et le maître canonnier n'oublia pas, suivant l'usage, de tirer un coup de canon à boulet *dans le Trou*

de Madame Henrou. On n'a pas pu me donner l'histoire bien exacte du Trou de Madame Henrou, et j'aime à croire qu'on s'est beaucoup écarté des véritables dimensions de ladite dame lorsqu'on a donné une telle énormité au susdit trou. Celui dans lequel on envoie un boulet y recevrait, je crois, un homme tout entier. C'est une crevasse dans un rocher. Il est vrai que le grand nombre de décharges qu'on y a faites, depuis qu'il est d'usage d'y tirer, a dû l'augmenter considérablement. Après avoir doublé le *Coin de Mire*, nous serrâmes le vent pour aller passer sous la *Pointe aux Canonniers*. C'est un promontoire sur lequel est placée une batterie de vingt-quatre pièces de canon, avec quelques mortiers. J'aurai l'occasion d'en parler plus amplement.

Peu après avoir dépassé cette pointe, nous reçûmes à bord le pilote du port. Il prit, comme cela se pratique, le commandement du vaisseau. Il avait dans ce moment plus d'une affaire, car, outre la manœuvre du navire, il fallait qu'il répondît à mille questions qu'on lui faisait coup sur coup. Il aurait pu nous appliquer ces paroles du Huron, presque passées en proverbe en *Huronie : Chacun parle à son tour*. Enfin nous arrivâmes au mouillage, à un quart de lieue en avant du port. Il était onze heures du matin. A peine avions-nous jeté l'ancre que trois canots arrivèrent. Dans l'un étaient les officiers de santé. Dans le second était un aide de camp du gouverneur, qui venait de la part de son chef, plutôt par curiosité que par nécessité. Le troisième portait des officiers du port qui voulaient paraître plus utiles qu'ils ne l'étaient réellement. Mais, dans ce monde, chacun veut user de ses prérogatives, et le moindre petit commis ne pardonnerait pas qu'on méconnût celles de la place qu'il occupe. Le capitaine remplit les formalités nécessaires à notre débarquement.

Nous nous étions embarqués à Lorient le treize février, et nous débarquâmes le dix-huit août (1780), ce qui fait

six mois et cinq jours de mer, dans lesquels se trouvent compris quatorze jours passés dans la baie de Saint-Sébastien.

Cette traversée de France à l'île de France est une des plus longues qu'on puisse faire; aussi l'on voit, dans le détail de ce voyage, que nous eûmes bien des contrariétés, et que la marche pesante et tardive du vaisseau *le Gange* nous empêcha de profiter des avantages qu'aurait eus un bon voilier lorsque le temps et les vents nous favorisaient. Ce qui rendit ce voyage plus pénible encore, ce fut le fatal événement qui nous mit dans l'impossibilité de relâcher à False-baie. Malgré tout ce que nous éprouvâmes de défavorable, soit par la longueur de la traversée, soit par la privation de la quantité nécessaire d'eau qui nous fut retranchée dix jours après notre sortie de France, soit par l'encombrement de tant de monde ainsi resserré dans un aussi petit espace, on peut constater que nous avons été heureux de ne perdre, pendant ces six mois, que dix-huit ou vingt hommes, tant de maladie que d'accidents, et on doit convenir que c'est bien peu sur environ quatre cents personnes.

CHAPITRE XVII

(1780)

Débarquement. — Misérable état des troupes. — Nous sommes reçus par le régiment de l'île de France. — Notre installation aux Treize-Cantons. Arrivée des restes du convoi. — Perte de la *Sainte-Anne*. — Fête donnée par le gouverneur.

Nos adieux finis, nous quittâmes les officiers du bord avec promesse réciproque de nous revoir souvent à terre. Bientôt, les rames poussées avec force nous éloignèrent du vaisseau et, en nous rapprochant du rivage, nous firent voir des milliers de personnes de tout rang, de tout âge et de toutes couleurs amenées par la curiosité. Depuis près de dix ans, il n'avait point paru de troupes de ligne dans la colonie. Les bataillons d'Artois, de Normandie et celui de Royal-Comtois, qui y eut une si malheureuse affaire, étaient les derniers qui y avaient séjourné en 1771, lorsque M. de Choiseul méditait de déclarer la guerre aux Anglais, guerre qui n'eut pas lieu et qui attira la disgrâce de ce ministre à la fin de cette même année. La foule attirée par notre arrivée ne dut pas être très satisfaite du spectacle que nous lui offrîmes. En effet, quelle tenue pouvait-on attendre de troupes fatiguées d'une longue traversée? Les habits, pleins de taches et de goudron, figuraient mal à côté de ceux des troupes de la colonie qui toutes, vêtues de nankin, étaient d'une blancheur éclatante. Les fusils couverts de rouille, plusieurs chapeaux perdus à la mer, remplacés par une coiffure quelconque, nous donnaient un air de misère et de délabre-

ment bien fait pour inspirer la pitié. La seule chose qui nous fit valoir et que l'on remarqua au milieu de notre dénuement fut la haute taille de nos soldats et leur tournure militaire. En effet, le régiment était superbe à l'époque de son embarquement.

Après nous être mis en bataille, nous conduisîmes nos compagnies aux casernes qui nous furent indiquées. Les soldats trouvèrent leurs chambres préparées, leur soupe sur le feu. Ils durent cette attention au régiment de l'île de France qui mit tout le zèle possible à leur éviter la moindre corvée et à les arranger avec plus de soins qu'ils n'eussent pris pour eux-mêmes. Comme ces casernes ne comportent pas de logements pour les officiers, on nous donna des billets valables pour trois jours chez les habitants aisés. Dès que nous eûmes installé nos soldats, les officiers du régiment de l'île de France s'emparèrent de nous, nous comblèrent d'honnêtetés et d'attentions, exigèrent que nous mangerions avec eux jusqu'à ce que nous nous soyons mis au courant d'un pays où les usages et les manières de vivre et de s'arranger diffèrent de ceux des garnisons de France. Ils ne nous quittèrent plus et mirent tous leurs soins à nous être utiles.

Notre première visite fut chez le gouverneur. Cette place, toujours remplie par un officier de la marine, l'était alors par M. le vicomte de Souillac, chef d'escadre, âgé d'environ quarante-cinq ans. La faveur, plutôt que les talents, l'avait élevé à cette place. D'un caractère doux et paisible, avec des intentions droites et honnêtes, voulant le bien, mais trop faible pour déraciner les abus, n'ayant pas assez de fermeté, peut-être pas assez de moyens pour bien gouverner, il fut à peu près nul dans sa place tout le temps qu'il l'occupa. Il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté et d'affabilité, fit à chacun quelques questions sur ce qui pouvait l'intéresser ou lui être agréable, dit des choses flatteuses sur la sécurité où notre arrivée allait mettre l'île et nous fit toutes les offres de

service qui dépendaient de lui pour l'avantage de notre établissement.

Au sortir de chez lui, nous fûmes chez l'intendant. Nous trouvâmes un gros homme d'une tournure de financier, d'une figure commune, et qui, sous l'extérieur d'un M. Turcaret, avait le talent d'administrer la place importante qu'il occupait d'une manière plus avantageuse pour lui que pour le gouvernement. Il s'appelait M. Foucault.

Nous n'eûmes pas lieu d'être aussi contents de sa réception que de celle de M. de Souillac. Nous le trouvâmes presque toujours sur la négative relativement à quelques demandes que nous lui fîmes pressentir. Notre visite fut courte, et nous le quittâmes assez peu satisfaits. Nous nous présentâmes successivement chez les chefs de corps, chez ceux de l'artillerie et du génie. Ces courses me fatiguèrent d'autant plus que je ne marchais qu'avec peine. Je me ressentais encore de la chute que j'avais faite trois semaines auparavant. Le soir vint fort à propos pour me laisser quelque relâche. Un souper brillant que nous donnèrent les officiers termina la journée. C'est à ce souper que je vis, pour la première fois, une quantité de mets qui m'étaient inconnus. Je pensai dès lors que je m'accommoderais fort bien des productions de l'Afrique et de l'Asie.

Nous restâmes beaucoup plus longtemps à table que je ne l'aurais désiré. Je tâchais de faire bonne contenance; mais, de temps en temps, le sommeil me fermait les yeux. Je reprenais le dessus et, l'instant d'après, je retombais encore. Enfin, l'heureux moment de lever le siège arriva. Un des officiers qui nous avaient traités me conduisit à mon logement que je ne connaissais pas encore. Mon hôte, qui était un gros marchand, prévenu de mon arrivée, m'attendait avec sa femme et ses enfants. Il me fallut leur tenir tête encore près d'une heure, avaler quelques verres de liqueurs, satisfaire leur incroyable avidité d'apprendre des nouvelles de France, subir ensuite

une série de faits à lui particuliers et qui ne pouvaient m'intéresser en aucune manière. Je bâillais, je n'en pouvais plus. Enfin je trouvai le moment de faire entendre à ces braves gens combien j'avais besoin de repos, et je parvins à me dégager. Je fus bientôt couché et bientôt endormi d'un sommeil si profond et si léthargique que je n'entendis rien d'un vacarme affreux qui se fit toute la nuit à l'occasion d'un incendie. On battit la générale dans tous les quartiers de la ville. Le feu eût été, je crois, chez mon hôte que je ne me fusse pas réveillé de moi-même. J'appris seulement le matin, à mon lever, tout ce qui s'était passé. Deux maisons entières avaient été la proie des flammes.

Le lendemain, nous achevâmes nos visites. Notre journée ne fut cependant pas tellement employée à ce devoir de civilité que nous ne pussions nous occuper de notre établissement. Plus les procédés de MM. les officiers étaient honnêtes, plus nous sentions que nous n'en devions pas abuser. Heureusement, trois ou quatre dîners de convenance donnés par le gouverneur, l'intendant et les chefs de corps dégageaient ces messieurs de la dépense que nous leur aurions occasionnée. D'un autre côté, il nous était extrêmement difficile de nous arranger pour la vie et pour le logement dans un pays dont il faut vraiment connaître les ressources, et dont les usages et la manière d'être sont si différents de ceux de France. Les prix étaient effrayants, et, au premier aperçu, il ne fallait pas moins de cent écus par mois pour vivre de la manière la plus resserrée. Nous nous informions aux officiers du pays. Leurs réponses ne nous tiraient pas d'affaire. En nous avertissant de ce que nous devions éviter, des pièges qu'on nous tendrait pour nous rançonner, ils indiquaient, pour nous en garantir, des moyens qui nous étaient impraticables. Plusieurs d'entre eux avaient des maisons à eux; les autres, des logements à l'année. Tous étaient servis par des nègres ou des négresses. Ces der-

nières faisaient le ménage, apprêtaient les repas, blanchissaient et raccommodaient le linge. Privés de ces mêmes ressources, absolument neufs sur la manière de gouverner les esclaves, quand bien même nous en eussions eu, ils nous auraient été, dans les commencements, plus nuisibles que profitables. Comment donc faire? Voici le parti que prirent quelques-uns : ce fut d'engager des femmes de soldats à leur faire la cuisine. Elle était mauvaise et à peu près semblable à celle des sergents, mais enfin il fallait vivre. Quant à moi, je m'arrêtai à un projet qui m'avait été proposé et que je mis à exécution au bout de quelques jours.

Voilà ce que c'était : dans le temps où les régiments d'Artois, de Normandie et de Royal-Comtois étaient dans l'île, les mêmes difficultés existaient pour le logement. Les officiers d'Artois, aidés du gouvernement, avaient obtenu la concession d'un terrain sur lequel ils firent construire douze petits pavillons en bois de seize pieds carrés chacun. Un refend partageait chaque maison en deux; une pièce faisait le salon, et l'autre la chambre à coucher. L'intérieur était proprement arrangé soit en papier de couleur, soit en peinture. Le haut formait un grenier dans lequel on montait par le moyen d'une trappe. Ces pavillons, renfermés dans une cour assez vaste, palissadée, formant un carré long, ressemblaient assez à une chartreuse. Au milieu du terrain, on avait construit une case de grande dimension qui contenait un très beau salon et une office. Tout près était une cuisine en maçonnerie pour éviter les inconvénients du feu. Au départ du régiment d'Artois, un particulier fit l'acquisition de ce terrain, connu sous le nom des *Treize-Cantons*, à cause des treize cases établies dessus. Sa spéculation était devenue mauvaise tant par la difficulté de louer ces logements que par celle d'en être payé. Il ne se souciait donc plus de les donner en détail; il préférait les louer tous ensemble et n'avoir affaire, pour le payement, qu'à une

seule personne. Je me mis en avant pour traiter avec lui, et, après bien des pourparlers, bien des offres faites de part et d'autre, je me rendis adjudicataire pour cent écus par mois. Je fis part aussitôt de mon marché à quatre de mes camarades que je souhaitais avoir avec moi, et je retins les autres chambres pour ceux de mes amis qui n'étaient pas encore arrivés du Cap, mais que nous attendions tous les jours. Tirés d'embarras pour le logement, nous ne l'étions pas encore sur les moyens de vivre.

Voici le parti que nous prîmes. Nous louâmes un esclave cuisinier qui coûtait cinquante francs par mois. Des magasins du Roi, on nous prêta deux marmites, quelques plats, quelques assiettes. Les ustensiles absolument indispensables pour la cuisine la plus mince furent les seules emplettes que nous eûmes à faire. Lorsque nous fûmes tous réunis, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que notre cuisinier seul ne pouvait pas suffire. En conséquence, nous louâmes un autre esclave au prix de dix écus. Il était chargé de faire toutes les corvées, d'aller au bois et à l'eau, et de nous servir à table. Cette manière de vivre en commun nous devint moins dispendieuse que toute autre, et la dépense du mois n'allait pas au delà de cinq louis par tête.

Une dizaine de jours après notre arrivée, les vaisseaux du convoi qui avaient relâché à False-baie commencèrent à paraître; et, avant la quinzaine expirée, les restes du régiment d'Austrasie furent réunis. Je dis les restes du régiment, car nous apprîmes alors que trois de nos compagnies avaient été faites prisonnières dans la chasse que nous donna l'amiral Rodney. Nous perdîmes aussi, dans cette journée, le vaisseau *la Sainte-Anne*, où étaient les étoffes destinées à l'habillement des soldats, ainsi que les marchandises embarquées pour le compte de plusieurs d'entre nous. Cette perte m'ôta pour longtemps toute mon aisance; si ce vaisseau fût arrivé à bon port, je faisais une grande affaire, vu le

prix inouï des denrées dont nous étions approvisionnés. Je fus donc obligé de me mettre à l'unisson de ceux qui n'avaient que peu de moyens. Il fallut faire abstinence du vin qui valait trois et quatre francs la bouteille. En me privant de ce que je puis nommer objets de luxe, je me tirai d'affaire, et, pendant les dix-huit mois que je passai cette fois dans la colonie, je n'eus pas besoin d'ajouter beaucoup à mes appointements.

Mais, avant d'en venir à ce qui me regarde, je dois suivre à peu près l'ordre des choses et parler, en général, de nos premiers débuts dans la colonie. Déjà un peu au courant des principales données, nous sauvâmes à nos camarades beaucoup des difficultés que nous avions éprouvées nous-mêmes. Nous facilitâmes leur établissement, et ils ne tardèrent pas à être à notre niveau. Le lendemain de notre réunion, MM. les officiers du régiment de l'île de France nous donnèrent un repas général qui dut leur coûter bien cher par la quantité de personnes invitées et par la magnificence du festin. Nous rendîmes ce dîner peu de temps après; mais, quoique notre intention fût de faire les choses le mieux possible, nous ne pûmes approcher que de loin de celui qu'on nous avait offert.

Notre arrivée dans la colonie fut signalée par les fêtes et les plaisirs. Le gouverneur, qui a l'usage de donner tous les ans un bal et un souper à la Saint-Louis, remit cette fête aux premiers jours de septembre pour que nous y fussions tous. Le jour pris et les invitations faites, dès le matin plusieurs salves d'artillerie annoncèrent dans toute l'île la solennité du jour. Le gouverneur, qui, plus particulièrement encore, représentait dans cette journée la personne du Roi, reçut la visite de tous les corps militaires et celle des administrateurs présidés par l'intendant. Il eut à dîner tous les chevaliers de Saint-Louis en activité de service ou non. A quatre heures, arrivèrent successivement les dames de la ville et des en-

virons. On en comptait au moins cent. Dans ce nombre, on en distinguait de la plus grande beauté, et, indépendamment de celles qui fixaient plus particulièrement tous les regards, il s'en trouvait nombre d'autres très jolies. Le bal commença vers cinq heures; il fut interrompu à dix par le souper. A l'exception de quelques hommes pour faire les honneurs, les femmes seules étaient à table. Pour satisfaire le goût de mesdames les créoles, on vit paraître force riz cuit à l'eau. On n'oublia pas le carri, les piments, en un mot les ragoûts les plus usités dans la colonie. Malgré la chaleur qui était grande et augmentée encore par l'affluence de monde, la danse reprit de plus belle après le souper et continua sans relâche jusqu'au jour. Cette fête fut des plus brillantes et des mieux ordonnées. Nous prîmes, dès ce moment, une idée très avantageuse de l'île de France; et les agréments que nous y avons eus pendant notre séjour nous la rendront chère à jamais.

Ce bal fut la première occasion pour nous de faire quelques connaissances; plus tard, d'autres circonstances nous permirent d'en étendre le cercle. C'est ici le moment de dire un mot du luxe des dames et de leur goût pour la parure. Le bal de la Saint-Louis est l'époque de l'année où chacune veut paraître dans tout son éclat. On prépare longtemps d'avance ce qui doit attirer les regards. L'Inde fournit les étoffes les plus belles, la Chine apporte aussi son tribut. La France se charge de la partie des modes, des colifichets, et donne la note qui fait valoir tout l'ensemble. On ne s'informe pas du prix des choses, on demande seulement où l'on pourra trouver tel ou tel objet. Si un vaisseau arrive vers ce temps et s'il apporte quelque nouveauté, celui qui en est pourvu peut compter obtenir ce qu'il en demandera. Voici ce qui arriva à un de mes camarades à ce sujet : peu de jours avant le bal, une dame cherchait deux cordons de montre. Les marchandes en manquaient. Après bien des recherches infruc-

tueuses, le hasard lui fait savoir qu'un jeune homme du régiment en possède plusieurs en cheveux. Elle détache son frère auprès de cet officier pour le prier de lui en céder deux. Il lui envoie les six qu'il a en la priant de prendre ce qui lui convient. Elle choisit deux de ces objets. Quelques jours après le bal, le frère vient pour payer. Mon camarade refuse de mettre un prix à cette bagatelle et se défend de recevoir de l'argent, trop heureux d'avoir pu obliger la dame. Le messager revient peu après avec deux louis, prix qu'on a mis à ces cordons. L'officier refuse, en assurant qu'ils sont payés bien au-dessus de leur valeur. L'autre se sauve, en laissant l'argent sur la table. Ces cordons, estimés si cher, n'avaient été payés, en France, que vingt-quatre sols la pièce. J'ai vu payer, dans le même temps, du rouge dix écus le pot. On estime que ce bal de la Saint-Louis coûte, chaque année, douze cents livres à chacune des dames qui veut y paraître dans tous ses atours.

Le gouverneur laissa notre colonel maître de déterminer le temps qu'il jugeait nécessaire pour refaire les soldats des fatigues de la mer. Ils purent à l'aise arranger leurs armes et se mettre en état de prendre le service de l'île avec les autres troupes. On n'en abusa pas, car au bout de quinze jours le régiment put paraître. Dans cette quinzaine, je fus mis aux arrêts pour quatre jours. C'était la troisième fois depuis douze ans, et ce fut la seule pendant mes douze dernières années de service. Voici à quelle occasion cette punition m'arriva. Strictement, je ne la méritais pas; cependant, elle devenait presque indispensable en réparation de l'accident qui y donna lieu. On décida au conseil d'administration que, pour faciliter l'entretien des armes et aussi pour les ménager, on bronzerait les canons des fusils. Cette opération se fait en chauffant la partie qui doit être bronzée. On la frotte, lorsqu'elle est bien chaude, d'abord avec du suif, ensuite avec une corne de bœuf pour donner la couleur. A cet

effet, on établissait au milieu de la cour du quartier plusieurs grands feux, et chacune des compagnies désignées y paraissait successivement. Il n'était pas dit aux officiers de semaine de s'y trouver, comme on aurait dû le prescrire. J'étais alors de semaine; j'appris le matin, en allant, à neuf heures et demie, faire la visite de la compagnie, qu'il était arrivé, vers huit heures, un accident bien fâcheux. Un soldat avait eu la jambe cassée d'une balle partie du canon d'un fusil qu'on chauffait. Je ne tardai pas à savoir que le fusil chargé appartenait à ma compagnie, et que le major avait ordre de mettre aux arrêts l'officier de semaine de cette compagnie pour n'avoir pas vérifié les armes. Comme la première règle est d'obéir, je me rendis à ma chambre, d'où je fis connaître par écrit que je n'avais pas tous les torts de négligence qu'on pouvait me supposer. Je mentionnai dans ma lettre les ordres donnés depuis quelques jours relativement aux officiers de semaine et aux fusils à bronzer; je prouvai que je n'avais été averti ni du jour ni de l'heure où cette opération devait commencer dans la compagnie. Le major, à qui j'adressai ma lettre et qui avait de l'amitié pour moi, me fit dire qu'il sentait la justesse de mes raisons, mais qu'il me priait de rester quatre jours dans ma chambre et surtout de ne pas regarder cette détention comme une punition méritée, mais qu'il croyait devoir cette espèce de satisfaction aux soldats.

CHAPITRE XVIII

(1780-1781)

Nous campons. — La pointe des Canonniers. — Les baleines. — Arrivée du bailli de Suffren. — Combat de Santiago. — M. d'Orves. — Je suis nommé capitaine. — Heureuse spéculation. — Départ pour l'Inde.

Il y avait déjà huit mois que nous étions à la colonie, nous entrions en avril (1781). Le temps des pluies et des chaleurs se passait. Nous apprîmes avec plaisir que nous irions, vers le quinze du mois, occuper un camp fait en baraques, à deux lieues de la ville, dans le quartier de l'île dit des Pamplemousses. En effet, nous nous y rendîmes au temps fixé et nous n'eûmes qu'à nous louer de la charmante partie de campagne qu'on nous y procurait. Nous avions des cases en paille qui valaient mieux qu'aucune tente. Le camp était situé dans un charmant endroit à une demi-lieue de la mer. Nous y respirions l'air le plus pur et aussi nous n'étions pas fâchés de nous éloigner, sans paraître l'avoir sollicité, du régiment de l'île de France dont la composition, comme celle de tous les régiments des colonies, ne valait pas grand'chose.

Nous ne tardâmes pas à faire des connaissances dans les habitations voisines, à y recevoir mille honnêtetés, et les danses que notre colonel donnait fréquemment à toutes les dames des environs rendirent extrêmement agréable le temps que nous passâmes hors de la ville. Mais bientôt, je ne sais pour quelle raison, nous reçûmes ordre de rentrer au Port-Louis et nous quittâmes la plaine vers la fin du mois d'août. Peu de jours après ma

rentrée, nous fournîmes deux détachements, l'un à la *baie aux Tortues* où se trouvent un moulin à poudre et des magasins d'artillerie; le second à la *pointe des Canonniers*. J'eus le commandement de ce dernier.

Mes amis me plaignaient d'être obligé de m'isoler de toute société pendant le mois que devait durer ce détachement; quoique cette perspective n'eût rien de riant, je n'étais pas fâché de cette absence, à cause de la nouveauté, et aussi pour connaître cette partie de l'île. Je me rendis donc, après sept heures de marche, à mon poste, où nous arrivâmes tous bien fatigués à cause de la grande chaleur. Cet établissement, qui consistait en une superbe batterie de vingt-quatre pièces de canon du calibre de vingt-quatre et de quelques mortiers, avait de plus un magasin à poudre, un autre d'effets relatifs à l'artillerie et un pavillon pour les soldats dans lequel se trouvaient ménagés une chambre et un cabinet pour moi. Le logement distribué à chacun, je pris possession du mien. Cette pointe de terre avancée dans la mer était éloignée de près d'une lieue de toute espèce d'habitation. Nous n'avions, dans notre voisinage, que quelques huttes de noirs pêcheurs ou de gardiens de troupeaux. Par conséquent, point de ressources pour tirer des vivres. J'avais apporté avec moi du riz, du pain et quelques viandes préparées; un colon des environs me fournit du beurre, des œufs, de la volaille.

J'eus l'occasion d'entendre plusieurs fois, pendant la nuit, le bruit étonnant que font entre elles les baleines. Prévenu de la cause de ce bruit, je ne donnai pas dans une erreur qu'avait commise, l'année précédente, un officier commandant dans ce même poste qui s'imagina, ainsi que ses soldats, que ce ne pouvait être que des coups de canon tirés dans le lointain. La ressemblance est, en effet, frappante. Dès lors, il suppose deux vaisseaux aux prises. Plein de cette idée, il fit mettre sa batterie en ordre et les canonniers à leurs pièces. Il expédie, le lendemain de

grand matin, une ordonnance au gouverneur à qui il envoie par écrit un compte rendu détaillé de ce qu'il a entendu et des dispositions prises pour recevoir l'ennemi s'il vient à paraître. Le gouverneur, persuadé de la vérité du rapport, ordonne dans la journée la sortie d'une frégate armée pour croiser d'abord dans la partie où l'on a entendu le bruit et faire ensuite le tour de l'île afin de reconnaître et chasser l'ennemi. Le vaisseau part, établit sa croisière, ne voit rien, n'entend rien, reste plusieurs jours dehors, fait le tour de l'île, retourne encore au point où le combat devait avoir eu lieu, enfin entend ce même bruit des baleines plusieurs nuits de suite, s'assure de la certitude de la chose, rentre dans le port et rend compte de sa mission. On eut peine, d'abord, à croire ou à vouloir convenir de cette erreur. Enfin, il fallut bien se rendre à la vérité lorsque des navires de commerce, qui rentrèrent quelques jours après, dirent qu'ils n'avaient rien vu et qu'en effet ils avaient, dans le cours de leur navigation, plusieurs fois entendu ce même bruit dont ils ne s'étaient pas mis en peine, sachant bien qu'il provenait des baleines. On rit beaucoup de cette méprise, qui n'avait rien que de plaisant.

Pendant mon détachement, j'eus le malheur de perdre un de mes soldats qui se noya en se baignant seul dans la mer. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que ses camarades le retrouvèrent sans vie et rejeté par les flots sur la plage. On essaya en vain de lui donner des secours, mais il était déjà trop tard ou l'on s'y prit mal, faute des renseignements convenables. Ce soldat était un joli jeune homme de bonne conduite. Il fut universellement regretté.

Le mois pendant lequel je devais rester en détachement étant écoulé, je rentrai à la ville avec ma troupe.

Nous fûmes surpris bien agréablement, dans les premiers jours d'octobre (1781), par l'arrivée de M. le bailli de Suffren, qui venait du cap de Bonne-Espérance avec huit vaisseaux de ligne et trois frégates ou corvettes.

Parti de Brest dans le mois de janvier, il s'était porté en toute hâte à Santiago, une des îles du Cap-Vert, dans l'espoir d'y trouver encore une escadre anglaise avec un convoi considérable sorti des ports d'Angleterre pour se rendre aux Grandes-Indes. Il avait eu avis que ces vaisseaux étaient en relâche à Santiago. Il importait fort au gouvernement français de les joindre, pour s'opposer à l'entreprise qu'ils méditaient sur le cap de Bonne-Espérance. Grâce à la bravoure, à l'activité de M. de Suffren, cette importante colonie fut sauvée. Voici comment les choses se passèrent.

Malgré les contrariétés qu'il eut à éprouver dans sa navigation, M. de Suffren put encore arriver devant Santiago dans le temps où les Anglais, occupés à faire de l'eau et à approvisionner leur escadre, avaient une partie de leur équipage à terre. Cependant, comme les vaisseaux ne pouvaient arriver de la haute mer sans être aperçus à une très grande distance, l'amiral anglais eut le temps de rappeler son monde et, à tout hasard, de se préparer au combat. Vers dix heures du matin, M. de Suffren, son escadre en ordre de bataille, entra dans la rade et fit signal à ses vaisseaux d'aller attaquer l'ennemi qui était embossé. La besogne semblait périlleuse et le succès fort incertain. Les personnes qui ont fait la guerre sur mer savent quel désavantage on a à combattre des vaisseaux qui sont à l'ancre et qui présentent à l'ennemi un front hérissé de batteries formidables. L'escadre française s'avança avec plus de hardiesse que d'ordre, et, dès qu'on fut à portée, il s'engagea un combat terrible entre les deux partis. Si les Anglais eurent beaucoup à souffrir, nous eûmes aussi quelques vaisseaux maltraités. Cependant l'avantage nous demeura, c'est-à-dire que nous empêchâmes les Anglais de mettre à la voile pour nous suivre après le combat qui dura depuis midi jusqu'à quatre heures. On fut obligé de terminer la lutte parce que nous avions plusieurs vaisseaux désemparés et dans

l'impossibilité de manœuvrer. L'*Annibal,* de soixante-quatorze canons, le plus maltraité, avait perdu ses trois mâts, beaucoup de monde, et aurait eu bien de la peine à se dégager si, dans le plus fort de la mêlée, M. de Suffren ne fût venu le prendre à la remorque. Quoique les Anglais eussent plus souffert que nous et que plusieurs de leurs vaisseaux de transport eussent été coulés ou brûlés pendant le combat, ils se trouvaient cependant, le lendemain, dans une position moins fâcheuse que la nôtre. Ils pouvaient mettre à terre leurs malades et leurs blessés, réparer les dommages faits à leurs navires, tandis que nous devions continuer notre route sur le Cap, dont nous étions encore à deux mille lieues. Enfin, on fit de son mieux. On fut à très petites voiles les premiers jours. Chacun, pendant ce temps, soignait ses malades, ses blessés, réparait sa mâture, ses cordages, ses agrès, rebouchait les trous faits par le canon, en un mot se mettait à même de faire le voyage et se prémunissait contre les risques des mauvais temps, inévitables dans une aussi longue navigation.

L'*Annibal,* qui avait perdu tous ses mâts, se trouvait dans le plus grand embarras. M. de Suffren ne voulait point l'abandonner. C'était le plus fort vaisseau de son escadre. Il donna ordre aux meilleurs marcheurs de la flotte de le prendre à la remorque, chacun à son tour. On concevra à peine la difficulté et la possibilité de cette entreprise pendant une route de deux mille lieues quand on réfléchira à quels inconvénients et à quels dangers on s'exposait, surtout dans les gros temps. Heureusement, la persévérance et aussi l'heureuse étoile de M. de Suffren triomphèrent. Toute la flotte arriva heureusement au Cap dans les premiers jours de juin. Presque tous les blessés périrent.

Nous avions, sur la flotte de M. de Suffren, quatre compagnies de notre régiment, celles qui, l'année d'auparavant, avaient été faites prisonnières par l'amiral Rod-

ney, huit jours après notre sortie du port de Lorient. Ces compagnies eurent encore beaucoup à souffrir dans ce combat où nous perdîmes une quarantaine d'hommes et quatre officiers tant pendant l'affaire que des suites de leurs blessures. Les quatre mois que nos camarades passèrent au cap de Bonne-Espérance les rétablirent parfaitement, leur firent oublier les maux passés et les mirent à même de venir nous rejoindre.

M. de Suffren, à son arrivée à l'île de France, remit le commandement à M. d'Orves, chef d'escadre et plus ancien que lui. Il conserva cependant, d'après les ordres du Roi, le commandement en second et était désigné pour remplacer M. d'Orves qui avait une très mauvaise santé. La cour souhaitait qu'il donnât sa démission ou demandât sa retraite. On n'avait pas à se plaindre de ses services, mais ce n'était pas un homme dont on pût attendre de grandes choses. On lui doit la justice de dire qu'il ne fut point jaloux des talents de M. de Suffren, et que, tout le temps qu'ils furent ensemble, il eut le bon esprit de lui laisser faire toute la besogne.

On vit bientôt tous les ateliers, tous les chantiers de la marine prendre une activité inusitée. M. de Suffren était partout, il vivifiait tout par sa présence. Les habitants de la colonie, en admiration du génie actif de cet homme, le secondaient de tous leurs moyens. Les uns envoyaient au chantier des planches et des bois de construction, d'autres ceux de leurs esclaves qui avaient quelque talent. M. d'Arifat fournit, lui seul, cent cinquante ouvriers de professions utiles à la marine. Les colons de l'île Bourbon envoyaient en riz, en maïs, en blé, productions de leur île, l'approvisionnement de la flotte. Le plus grand obstacle que M. de Suffren éprouva dans toutes ses entreprises vint (le croira-t-on?) des capitaines des vaisseaux qui formaient, avant son arrivée, l'escadre de M. d'Orves. Ces messieurs, sous ce commandant faible, accoutumés depuis longtemps à ne faire à peu près que

leur volonté, trouvèrent étrange que M. de Suffren se mêlât de leur commander *impérativement* telle et telle chose, et de les rendre personnellement responsables du délai qu'ils apporteraient dans l'exécution. Ils cabalèrent sourdement contre lui, voulurent mettre les officiers subalternes et les premiers des équipages dans leur parti, mais ils échouèrent. Il ne leur en resta que le mépris général et la honte d'avoir voulu entraver les opérations d'un homme pour lequel chacun était rempli de vénération.

M. de Suffren, comme on le verra, eut par la suite bien occasion de se venger de tous ces abominables procédés; mais s'il fut obligé de punir plusieurs de ces officiers, ce fut moins à raison de ces premiers torts qu'à cause de fautes d'une nature beaucoup plus grave qu'ils commirent ensuite. Pendant qu'on travaillait sans relâche à mettre la flotte en état de sortir, le gouverneur, conjointement avec les officiers généraux des troupes de terre, rassemblait les corps, en organisait de nouveaux, levait des compagnies de volontaires, de chasseurs, de canonniers. Trois cents créoles de l'île Bourbon, tous chasseurs de profession, furent organisés en une troupe de trois compagnies. La plupart étaient mulâtres ou quarterons. Il est impossible d'être plus adroit à tirer un coup de fusil que ces gens-là. J'ai eu occasion de les voir plusieurs fois tirer à la cible. Ceux qui ne mettaient pas dans le blanc s'en éloignaient à très peu de distance. Ils étaient commandés par M. de Montvert, ancien lieutenant-colonel au service de France, mais alors d'un âge trop avancé pour être à la tête d'une troupe aussi leste et dont les fonctions exigent une activité presque sans relâche. On fit aussi une levée de six cents esclaves mozambiques, tous hommes d'une force prodigieuse et remplis de bonne volonté. On les destinait à être répartis sur les vaisseaux pour les y employer à la manœuvre du canon. On a eu singulièrement à se louer des services qu'ils ont rendus, et, après

la guerre, plusieurs de ceux qui ont survécu ont obtenu leur liberté.

Ce fut dans toute cette organisation que M. le comte d'Hoffelize, notre colonel, obtint du gouverneur la permission de mettre les officiers à leur place et de nommer aux emplois vacants. La charge de capitaine en second vaquait pour moi ainsi que pour deux de mes camarades, depuis notre départ de France. Ma nomination, envoyée à la cour dès Lorient, n'avait pu être expédiée assez à temps pour la recevoir avant mon départ. Ainsi donc j'avais eu la fatalité de m'embarquer comme lieutenant et de rester en cette qualité jusqu'à cette époque. Par surcroît de malheur, le commandant des quatre compagnies embarquées à bord des vaisseaux de M. de Suffren et restées au cap de Bonne-Espérance pour y tenir garnison, avait oublié d'envoyer à l'île de France mon brevet qu'il conservait depuis plus d'un an dans son portefeuille. Tous ces contre-temps me déplaisaient fort et me mettaient dans un état de gêne continuelle, vu la modicité des appointements que je touchais. Mais enfin, j'obtins provisoirement d'être nommé à la place de capitaine en second, d'en faire le service et d'en toucher le traitement. Dès ce moment, je jouis d'une aisance que je n'avais pas encore éprouvée; ma fortune se vit plus que doublée, et, comme un bonheur ne va jamais sans l'autre, la capricieuse déesse vint encore me combler de nouvelles faveurs. Pour bien détailler cet événement, il faut reprendre les choses de plus haut.

Un an avant notre arrivée à l'île de France, deux de nos frégates en croisière sur le banc des Aiguilles, aux atterrages du cap de Bonne-Espérance, avaient pris un riche vaisseau de la Compagnie des Indes, dont la cargaison avait coûté cinq millions au Bengale. Cette prise, ramenée à l'île de France, y fut vendue au bout de quelque temps, mais à un prix bien au-dessous de sa valeur réelle. Les personnes qui purent acheter firent

d'excellentes affaires. Les négociants remplirent leurs magasins et se livrèrent à des spéculations qui, plus tard, devaient leur rendre de gros bénéfices. Parmi ceux-ci se trouvait un nommé Treize, des environs de Metz. Cet homme, qui aimait à avoir du monde chez lui, accueillit plusieurs d'entre nous et finit par se lier d'amitié avec quelques-uns. J'allais le voir très souvent. Un jour, me trouvant chez lui, je vis dans ses magasins plus de mouvement que de coutume et du monde occupé, les uns à enregistrer et numéroter des pièces de mousseline de toutes qualités, et d'autres à les emballer. Il me dit qu'il faisait un envoi considérable au Brésil, à *Rio de la Plata,* et que, si la chose tournait bien, il espérait gagner deux cents pour cent. Je lui fis mon compliment de bien bon cœur en lui souhaitant un heureux succès. En poursuivant la conversation sur cette spéculation, il ajouta que je ferais bien de m'y intéresser pour quelque chose, que cette entreprise ne pourrait que m'être profitable. Je regardai ce propos comme une plaisanterie à laquelle je ne répondis que par des choses vagues, mais il fallut changer de ton lorsque je vis qu'il parlait sérieusement. Je lui démontrai l'impossibilité où j'étais de m'engager dans cette affaire par défaut de fonds nécessaires pour les premiers achats.

— S'il ne tient qu'à cela, ne vous mettez pas en peine, je vous fournirai les marchandises, et vous me payerez au retour du navire.

— Mais si les choses tournent mal, comment pourrai-je vous satisfaire ?

— Ne vous inquiétez pas ; vous prendrez le temps que vous voudrez, et si vous ne pouvez me payer dans trois ans, vous me payerez dans dix ou bien lorsque vous serez rentré dans votre famille.

Pénétré de reconnaissance pour un procédé aussi obligeant, je le laissai le maître d'arranger le tout pour le mieux. En moins d'une heure, l'affaire fut faite et je me vis couché sur ses registres pour une part de marchan-

dises estimée quinze cents livres. Le ballot fut fait de suite et mis à ma marque.

Nous avions au régiment un jeune aumônier à qui nous nous intéressions. Il sollicita cette place, lors de notre embarquement en France, pour avoir le plaisir de voyager et aussi pour se retirer des cloîtres d'une maison de Bernardins où il se déplaisait fort. Le hasard le mit, lors de l'embarquement, sur le même vaisseau que moi, et nous nous étions liés d'amitié. L'état d'aumônier étant assez misérable par lui-même, nous obtînmes, lors du départ du navire pour Rio de la Plata, dans l'intention d'améliorer son sort, de le faire placer sur ce vaisseau, et, en même temps, nous lui fîmes une petite pacotille pour rendre son voyage lucratif. Quelques intéressés dans la cargaison et moi, nous le chargeâmes de vendre nos parts. Enfin, le vaisseau mit à la voile et cingla vers sa destination. La traversée fut belle, mais cependant pas assez courte pour que notre abbé, qui aimait le jeu plus que son bréviaire, n'eût tout le temps de se livrer à cette funeste passion. Il fut malheureux ou défendit mal son argent. Bref, il perdit ce qu'il en avait et, de plus, la majeure partie de sa pacotille, de manière qu'à son arrivée au Brésil il ne lui restait pour ainsi dire rien. Au lieu de demeurer sur le vaisseau, où il aurait été logé et nourri gratis, il fut prendre une chambre à terre et ses repas à l'auberge. Il y faisait venir successivement les effets qu'il était chargé de vendre, et l'on n'entendait parler de lui à bord que lorsqu'il avait quelque chose à en tirer. Cette conduite devint suspecte au capitaine, et, prudemment, il défendit de lui délivrer aucune marchandise sans son ordre. L'abbé, instruit de cette défense, vit que la chose tournerait mal pour lui si l'on venait à éclaircir son affaire. Enfin, un beau jour, il disparut, s'enfonça dans les terres, et depuis on n'en a plus entendu parler. Dès que son évasion fut connue, le capitaine fit faire l'inventaire de ce qu'il laissait. Il restait très peu des marchandises qu'on

lui avait confiées. Presque tout était vendu. Heureusement pour moi, mon ballot se trouvait dans son entier. Le capitaine le fit vendre pour mon compte, et, à son retour, il me fut remis quatre mille cinq cents livres en piastres. Je payai bien vite à M. Treize les quinze cents livres que je lui devais, et je m'estimai bien heureux d'avoir échappé à la banqueroute de l'aumônier. Si sa mauvaise conduite fût restée cachée quelques jours de plus, loin d'avoir mille écus de profit, je me trouvais endetté de quinze cents livres.

Enfin, vers le quinze décembre (1781), tout l'armement se trouva prêt. L'escadre était de douze vaisseaux de ligne, dont trois de soixante-quatorze canons et les autres de soixante-quatre. En outre, deux frégates, trois corvettes et une dizaine de vaisseaux de transport. Le nombre des troupes à embarquer se montait à environ quatre mille hommes, savoir : mille du régiment d'Austrasie, quinze cents de celui de l'île de France ; le reste, de la légion de Lauzun, de l'artillerie, des volontaires de Bourbon et de quelques compagnies de cipayes indiens. Les capitaines des vaisseaux de guerre voulurent avoir de préférence des troupes de notre régiment à leur bord. M. de Suffren tint, à ce sujet, un propos très flatteur pour nous, en disant qu'il avait trop à se louer du régiment d'Austrasie au combat de Santiago pour ne pas le réclamer encore dans la circonstance présente. La vérité est que les différents détachements avaient parfaitement fait leur devoir, et, de plus, que notre composition, tant en officiers qu'en soldats, valait beaucoup mieux que celle des régiments des colonies: la discipline y était bien plus exacte, quoique moins sévère: mais cela tenait à l'espèce d'hommes.

CHAPITRE XIX

(1781-1782)

Je m'embarque sur le *Bizarre*. — M. et Mme Chevreau. — Mort de M. d'Orves. — Prise de l'*Annibal*, vaisseau anglais. — Les Lascars. — La côte de l'Inde.

Le jour et l'heure donnés pour l'embarquement, nous nous rendîmes avec armes et bagages le long du port, et chaque embarcation vint nous prendre pour nous conduire respectivement à bord des vaisseaux auxquels nous étions destinés. Tout cela se passait gaiement et en chantant. Dans une matinée, la besogne se termina. Nos grenadiers furent sur l'*Orient*, le vaisseau amiral que montait M. d'Orves ; les chasseurs sur le *Héros*, commandé par M. de Suffren. Je fus embarqué sur le *Bizarre*, joli vaisseau de soixante-quatre canons, commandé par M. de la L.... Dans l'après-dîner, les chaloupes et canots firent encore plusieurs voyages pour achever d'apporter ce qui manquait et aussi pour remplacer en vivres et en eau ce qu'on devait consommer jusqu'au moment du départ. Enfin, le lendemain matin, le commandant tira quelques coups de canon pour appeler ceux qui se trouvaient encore à terre. A huit heures, il fit les signaux pour relever les ancres, et à dix heures il donna l'ordre d'appareiller.

Le temps était superbe et les vents à souhait. On ne tarda pas à voir les voiles se déployer et chaque vaisseau manœuvrer pour se former sur deux lignes et prendre sa place de bataille. Le port était couvert de monde pour nous voir partir. On n'avait peut-être jamais vu sortir de

l'île de France une aussi belle escadre, aussi nombreuse et aussi bien armée. Les vaisseaux de transport suivaient à quelque distance sous l'escorte d'une frégate. Je ne dois pas oublier ici un propos odieux tenu à notre départ par M. Chevreau, intendant de la colonie, et qui nous fut mandé dans les premières lettres que nous reçûmes de l'île de France. Ce dur traitant, placé avec quelques autres personnes sur la terrasse de sa maison, quand il nous vit sous voiles, ne put s'empêcher de dire, comme soulagé d'un grand poids : « Enfin, les voilà donc partis ! » et s'adressant plus particulièrement à un de ses voisins : « De tous ces bou...-là, je puis vous assurer qu'il n'en reviendra pas la moitié. »

Ayant lui-même été longtemps dans l'Inde, il ne savait que trop tout ce que nous aurions à y souffrir. Ce monsieur Chevreau, hardi coquin, bon administrateur, d'ailleurs, venait depuis quelque temps de remplacer M. Foucault, véritable Turcaret. Madame Chevreau, femme du susdit intendant, était aimable et jolie personne, de plus très coquette et fort passionnée. Sa société faisait oublier tout ce que celle de son mari avait de dur et de désagréable. Elle avait eu, dans sa vie, plus d'une aventure, et celle qu'elle racontait le plus volontiers était l'accueil qu'elle reçut à l'une des îles Maldives, où son vaisseau se perdit durant une tempête. Ces îles forment un groupe, dans la mer des Indes, composé d'une infinité d'îlots plus ou moins grands ; on en compte jusqu'à douze mille, dit-on. Presque toutes sont habitées par des peuples inconnus à cause du peu de commerce que l'on fait avec eux. C'est cependant là qu'on va chercher tous les *cauris* (sorte de coquillage) qui servent dans plusieurs parties de l'Inde, et notamment au Bengale, de petite monnaie courante. Ces mêmes cauris sont employés, en Europe et particulièrement en Prusse, à orner les brides et équipages des chevaux de selle, surtout chez les hussards.

Ces pays sont divisés en plusieurs souverainetés qui,

chacune, ont leur chef ou leur rajah. Ce fut contre l'une de ces îles que le vaisseau qui portait madame Chevreau vint se briser. Les insulaires, soit par humanité ou par le désir de profiter de ce qu'ils pourraient recueillir des débris du naufrage, s'empressèrent de donner des secours aux infortunés navigateurs et en sauvèrent autant qu'ils purent. Madame l'intendante eut le bonheur d'être sauvée. Elle était sans connaissance lorsqu'on la porta à terre ; mais, grâce aux soins qu'on en prit, au bout de quelques heures elle recouvra ses esprits. Frappés de sa beauté et aussi jugeant, aux égards qu'avaient pour elle les autres naufragés, qu'elle devait être d'une caste élevée, les insulaires résolurent d'en faire présent à leur rajah. En conséquence, ils la lui portèrent dans une espèce de palanquin. En moins d'une heure, elle se trouva au centre des États et dans la capitale de ce puissant souverain. Son palais n'était qu'une hutte plus grande et plus élevée que les autres. Elle fut parfaitement accueillie du jeune prince qui était beau et bien fait, et bientôt avouée et reconnue pour la souveraine du pays. Madame Chevreau ne dit point dans son récit si elle donna des héritiers à la couronne, mais elle se loue beaucoup des soins et des égards qu'on a eus pour elle pendant les deux ans qu'a duré sa souveraineté. L'époque étant plus que révolue pour son arrivée à Pondichéry, où son mari avait déjà un emploi depuis quelques années, on crut que le vaisseau sur lequel on la savait embarquée et dont on n'entendait point parler, avait péri en mer, corps et biens. On plaignait les malheureuses victimes des flots ; mais comme le temps fait tout oublier, on ne s'en occupait plus, lorsque, au bout de deux ans, un vaisseau venant de l'île de France, forcé par la tempête de relâcher aux Maldives, s'arrêta précisément à l'île où madame Chevreau et ses compagnons d'infortune étaient retenus depuis leur naufrage. Le rajah consentait bien à rendre les matelots, mais il ne voulait pas se dessaisir de sa princesse. Elle

fut donc obligée de rester dans l'île jusqu'à ce que le gouverneur de Pondichéry, par des promesses avantageuses et aussi avec des présents considérables, le détermina à consentir à son retour. Elle n'a jamais oublié son souverain, et, redevenue intendante, elle en parlait toujours avec plaisir.

Cependant, la flotte allait à pleines voiles, le Port-Louis était déjà loin de nous, nous avions dépassé la *Pointe aux Canonniers*, doublé le *Coin de Mire*. Les montagnes les plus élevées semblaient s'abaisser, les plus éloignées de nous ne paraissaient déjà plus que comme de gros nuages, et cet heureux début nous annonçait une navigation favorable.

Chaque jour nous rapprochait de la ligne. Quand bien même les observations des marins qui, toutes les vingt-quatre heures, prenaient hauteur avec leurs instruments, ne nous eussent pas avertis que nous n'étions plus bien éloignés de l'équateur, les chaleurs qui augmentaient, les vents qui diminuaient, les pluies chaudes qui devenaient abondantes, les calmes qui commençaient à se faire sentir, les requins qui étaient sans cesse autour du vaisseau, tous ces indices nous eussent fait connaître que nous y arrivions. Cet état de stagnation, d'apathie et presque de nullité pour notre route dura près de quinze jours. Le tonnerre grondait souvent. Nous n'avancions que poussés de temps à autre par quelques grains et entraînés, sans nous en apercevoir, par les courants. Dans les vingt-quatre heures, nous ne faisions quelquefois pas quatre lieues. D'autres fois, on estimait la route *à zéro*. Que faisions-nous dans le vaisseau pendant ces temps de misère? La chaleur, l'ennui nous abattaient; sans appétit, nous avions une soif inextinguible. L'eau nous découlait par tous les pores. Les pluies abondantes nous obligeaient à rester enfermés. On avait beau ouvrir toutes les fenêtres, tous les sabords, aucun air ne pénétrait, parce qu'il n'en existait pas. Il était impossible de dormir la

nuit, et quand, de temps à autre, on parvenait à s'assoupir, on se réveillait baigné de sueur. Ce contre-temps nous donna aussi quelques malades dans l'équipage. Les malheureux matelots et soldats, qui avaient reçu une pluie continuelle et abondante pendant leur quart, s'en retournaient, lorsque leur service était fini, tout mouillés et souvent sans avoir de quoi se changer. Ils se jetaient sur leurs hamacs placés dans l'entrepont où il faisait chaud comme dans un four. Plusieurs gagnèrent le scorbut, dont on ne put les guérir qu'à terre. Enfin, à peu près au bout de deux semaines, nous fûmes tirés de cette angoisse. Les vents revinrent peu à peu. Nous avions alors la ligne à deux degrés derrière nous. Avec le beau temps, la joie reprit dans l'équipage. On nettoya, parfuma le vaisseau ; les hardes, les hamacs furent séchés sur le pont, et on oublia bientôt les peines passées.

M. d'Orves, commandant la flotte, ne se portait pas très bien en partant de l'île de France. D'un âge avancé, d'une complexion délicate, les fatigues de la mer ne pouvaient qu'aggraver son état. Les chaleurs excessives éprouvées aux approches de la ligne l'avaient singulièrement affaibli et réduit au point de ne pouvoir plus quitter le lit. La fièvre vint encore se joindre à l'état d'épuisement où il se trouvait. La maladie fit des progrès rapides. L'art du médecin devint inutile, et dans le milieu de janvier (1782) la mort termina une carrière qu'il aurait pu prolonger encore si, comme plusieurs personnes le lui conseillaient, au lieu de s'embarquer, il était resté tranquille à l'île de France. Nous fûmes avertis de sa mort par quelques coups de canon qu'on tira de son bord et aussi par le pavillon de commandement que M. de Suffren fit hisser à son grand mât. Le lendemain dans l'après-midi, nous sûmes le moment où on le jetait à la mer par trois décharges d'artillerie et un même nombre de salves de mousqueterie qui furent tirées de son vaisseau. J'appris, dans cette circonstance, la différence de

cérémonie qui se pratique entre l'immersion des restes d'un commandant d'escadre et même d'un capitaine, et celle des autres officiers ou gens de l'équipage. On fait passer le premier par la galerie ou l'arrière du vaisseau, tandis que les autres sont coulés à tribord, par le gaillard d'arrière, sur une planche qui n'a que cette destination.

La mort de M. d'Orves produisit chez les officiers de l'escadre des sensations toutes différentes. Tous ceux que M. de Suffren avait emmenés de France avec lui, et en général toutes les personnes qui voulaient le bien de la chose, furent fort aises de le voir élevé au grade de commandant en chef. Au contraire, les capitaines de l'ancienne escadre qui, depuis longtemps, étaient maîtres de diriger la conduite et les opérations de leur commandant, le regrettaient beaucoup. Ils sentaient aussi, dans ce moment, combien ils avaient eu tort de cabaler contre M. de Suffren et d'entraver ses opérations à son arrivée à l'île de France. Au lieu de revenir de leurs erreurs, ils continuèrent leurs intrigues après la mort de M. d'Orves. Mais, comme ils avaient affaire à un homme ferme, ils en furent les dupes, ainsi qu'on le verra plus tard.

Depuis notre départ, nous n'avions rencontré encore que deux petits bâtiments de commerce venant de Batavia et portant leur cargaison à l'île de France. Nous ne comptions guère trouver d'autres navires avant d'approcher des côtes de l'Inde, lorsqu'un beau matin nos frégates, qui étaient toujours quelques lieues en avant, signalèrent un bâtiment qu'elles apercevaient dans un grand éloignement. M. de Suffren, aussitôt, nous ordonne de changer la route d'un quart pour porter dessus ; il fait signal aux frégates de donner chasse, et, successivement, de demi-heure en demi-heure, à ses meilleurs voiliers, d'appuyer la chasse et de se soutenir les uns les autres. En moins de deux heures, nous pouvions voir le vaisseau, mais il était trop loin pour espérer le joindre. On craignait, avec raison, qu'à la nuit il ne fît fausse route pour

nous perdre. C'est ce qu'il ne manqua pas de tenter. Les vaisseaux chasseurs allaient cependant toujours, et le gros de l'escadre suivait de son mieux, quoique de fort loin. La mer était belle, il ventait joli frais. La nuit nous parut longue, dans l'impatience de savoir si le lendemain nous retrouverions notre proie. Au point du jour, nous ne la vîmes plus dans la direction où la nuit nous l'avait fait perdre la veille ; nous nous consolâmes en apercevant encore une voile, quoique dans une tout autre aire de vent. Heureusement, nos frégates, se méfiant de la manœuvre, avaient étendu leur ligne pour embrasser un plus grand espace, de façon que, à l'aube, le navire de la gauche se trouvait encore à peu près à la même distance du bâtiment. C'était justement le même qu'on avait chassé la veille. On se remit à sa poursuite avec une nouvelle ardeur. Dans la matinée, on gagna assez de chemin pour découvrir à l'aide des lunettes d'approche que c'était un vaisseau de guerre. On pouvait en conclure qu'on avait supériorité de marche sur lui. Avec de la persévérance et en manœuvrant bien il était possible de le joindre. M. de Suffren se mit alors de la partie, et, vers le soir, le vaisseau était cerné à une grande distance encore, mais de manière à ne pas pouvoir s'esquiver pendant la nuit.

Le lendemain, on le retrouva encore plus à vue. Il avait perdu de sa marche, ou nous avions gagné sur la nôtre, ce qui arrive en effet lorsqu'on a le bonheur de pouvoir profiter du vent qui est plus favorable à tel navire qu'à tel autre. Vers midi, la frégate la plus près commença à tirer quelques coups de ses canons de chasse. Il riposta de son canon de retraite, mais le tout à une si grande distance que c'eût été un grand hasard de se faire du mal. A deux heures, l'engagement devint plus sérieux ; d'autres vaisseaux s'étaient approchés. On s'envoyait réciproquement des boulets qui portaient. Dès ce moment, le sort de l'ennemi ne fut plus douteux. Il avait affaire à trop forte partie pour espérer pouvoir se dégager. Il sou-

tint un combat inégal encore quelque temps et se rendit à M. de Suffren à la première bordée qu'il lui envoya. Ce vaisseau, appelé l'*Annibal,* était anglais ; il portait cinquante canons. Tout neuf, sortant des ports d'Angleterre, il avait été expédié en remplacement d'un de ceux que M. de Suffren avait mis hors d'état de se rendre dans l'Inde, à Santiago. Le capitaine qui le montait était un jeune homme de vingt-cinq ans, rempli de bravoure et de talent. Il avait mérité ce commandement avant son tour pour une belle action en Amérique. Il ne se consolait pas d'être fait prisonnier, dans la crainte que le malheur d'avoir perdu son vaisseau ne lui fît tort par la suite. M. de Suffren le consola de son mieux, le prit à son bord, répartit l'équipage et les officiers sur toute l'escadre, et, de suite, fit passer sur ce navire un état-major et un équipage français ; de sorte que, dès le lendemain, il était en ligne avec nous et en état de combattre. Il n'avait que peu souffert dans ses agrès et dans sa mâture.

Dans la répartition des prisonniers anglais, nous eûmes un lieutenant et une quinzaine de matelots. Ce lieutenant était bien le meilleur garçon possible. Il ne savait pas quatre mots de français, mais il était doux, complaisant, toujours de bonne humeur et prêt à se mêler à nos jeux. On voyait, par l'attention avec laquelle il examinait tout, combien il aimait son métier, et, à coup sûr, il ne devait pas prendre une bien haute idée des talents de nos officiers par la manière dont ils remplissaient leur état.

Quoique nous ne vissions pas encore la terre, nous pouvions prévoir son voisinage par la rencontre que nous fîmes de plusieurs *champans*. Ce sont les vaisseaux du pays qui font le commerce et qui ne s'éloignent guère de la côte. Nous en prîmes une vingtaine dans l'espace de trois jours. Les uns étaient chargés de riz, d'autres de toile, de coton, d'opium, de tamarins, de beurre, de cocos et autres denrées ou marchandises du pays. Nous prenions le riz, qu'on distribuait sur toute l'escadre en rem-

placement de ce que nous avions consommé pendant la traversée, ainsi que les denrées et les marchandises de valeur. On s'emparait des *Lascars* qui montaient ces bâtiments qu'on coulait ensuite. Les *Lascars* sont des Indiens se livrant tous à la navigation ; parmi eux se trouvent de fort bons marins. Avant de couler ces bâtiments, nos matelots avaient grand soin de s'emparer des voiles qui sont en toile de coton. Ils les partageaient entre eux pour s'en faire des habillements. Ensuite, les charpentiers ouvraient un grand trou vers le fond du navire qui se remplissait lentement ; lorsqu'il était plein, avant de disparaître, il faisait la culbute de l'avant à l'arrière, après quoi il s'engloutissait tout entier. Cette idée de destruction me faisait une peine singulière et me retraçait les angoisses qu'on doit éprouver lorsque, en pleine mer, hors de tout secours, on se voit perdu de la sorte.

Pendant toutes ces opérations, nous ne faisions presque pas de chemin. Mais peu nous importait ; nous savions qu'en approchant de quelques lieues nous verrions la terre. En effet, le surlendemain dans la matinée, nous courûmes pendant quelque temps à deux lieues de la côte, nous nous en rapprochâmes ensuite seulement à la distance d'une lieue et quelquefois moins. Avec nos chaloupes, nous capturions ainsi tous les petits bâtiments. En approchant du rivage, je fus bien surpris de voir la mer, pendant l'espace d'une heure, couverte pour ainsi dire de petits serpents qui frétillaient sur l'eau. Ils y étaient par milliers. Les marins nous apprirent que, apportés de terre par des torrents qui les entraînaient, ils ne pouvaient vivre dans l'eau salée et venaient y trouver une mort certaine. Nous en prîmes quelques-uns, mais on nous défendit bien d'y toucher, leur piqûre étant très venimeuse.

N'ayant pas le projet de conserver tous ces matelots indiens sur l'escadre, M. de Suffren les renvoya à terre sur un de leurs vaisseaux. On ne peut se figurer la joie

de ces pauvres gens. Depuis qu'ils étaient avec nous, ils n'avaient voulu, pour ainsi dire, ni boire ni manger. Leur religion leur défend de se servir des vases et ustensiles qui nous sont communs. On n'en possédait pas de neufs à leur donner. Ils se refusèrent constamment à prendre, dans les chaudières de l'équipage, la nourriture qu'on leur offrait. Pour tout aliment, pendant les quatre ou cinq jours que nous les eûmes à bord, ils se contentèrent de quelques poignées de riz sec qu'ils mangeaient pour ne pas périr d'inanition.

CHAPITRE XX

(1782)

Devant Madras. — La flotte anglaise. — Combat de Madras. — Retraite des Anglais à Trinquemalé. — Débarquement. — La barre de la côte de Coromandel. — Porte-Nove. — Équipement. — Je monte ma maison. — Les Indiens.

Nous avions atterri sur la côte d'Orixa, à une trentaine de lieues au-dessus de Madras. Depuis ce temps, nous longeâmes toujours le rivage jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvâmes, vers midi, devant Madras, pas à plus d'une demi-lieue de l'escadre anglaise mouillée sous la protection du canon de la ville et du fort Saint-Georges. Nous comptâmes neuf vaisseaux de guerre et nous vîmes très distinctement, avec nos lunettes, une quantité prodigieuse de monde accourue sur le rivage et sur les plates-formes des maisons.

M. de Suffren, avant de rien entreprendre, fit mettre en travers toute la flotte, appela à son bord les capitaines et leur exposa son projet d'attaquer sur-le-champ les Anglais dans leur rade. Quelques-uns étaient de l'avis du commandant, mais le plus grand nombre s'éleva contre. Les débats furent longs et vifs. On objecta le danger d'attaquer un ennemi embossé et sous la protection de ses forts, la difficulté de se dégager si l'on avait le dessous et bien d'autres raisons qui, dans le fait, étaient fort justes. Enfin, l'avis de la majorité prévalut, et il fut décidé qu'on n'attaquerait pas et qu'on devait, avant tout, s'occuper du débarquement des troupes.

Je pense qu'il eût été téméraire de tenter ce combat.

Car, quand bien même il eût réussi, il eût coûté beaucoup de monde. Après l'affaire, nous n'avions aucun point pour débarquer les blessés et les malades, aucun hôpital pour les y soigner, aucun port, aucun moyen de réparer les vaisseaux qui, certainement, eussent eu beaucoup à souffrir. D'ailleurs, Hyder-Ali Khan, le prince le plus puissant de toute l'Inde, était à ménager. Il attendait impatiemment le secours d'hommes que nous lui apportions. Toutes ces raisons ont dû entrer pour beaucoup dans la discussion qui eut lieu chez le commandant.

Quand les capitaines furent rendus à leur bord, M. de Suffren fit le signal de se remettre en route. Il était trois heures. Nous fûmes fort surpris, vers quatre heures, de voir l'escadre anglaise sous voiles sortir de la rade de Madras et faire la même route que nous. On donna ordre au convoi de se rassembler et de rester constamment sous le vent et sous la protection d'une frégate. Personne ne se coucha, et l'on se tint toujours prêt à combattre. Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes encore en vue, mais dans une autre position. Les Anglais avaient manœuvré pour nous gagner le vent. Ils n'avaient pu y réussir, mais s'étaient emparés sans coup férir de deux de nos bâtiments de transport restés trop en arrière : l'un portait un chargement de canons, d'affûts et de munitions de guerre; l'autre servait d'hôpital, il avait à bord les malades, les médicaments et les chirurgiens-médecins de l'armée.

M. de Suffren cherchait le combat, les Anglais paraissaient ne pas vouloir l'éviter. Le vent était faible toute cette matinée. Il y avait même, par intervalles, des instants de calme qui empêchaient de se tenir en ligne aussi serrée qu'il importe de le faire quand on est si près de l'ennemi. Tant que ce temps-là durait, on ne pouvait espérer s'approcher assez pour engager l'affaire. Mais, à onze heures, la brise s'éleva. Nous en profitâmes pour nous remettre correctement en ligne et avancer sur l'es-

cadre anglaise. Notre général avait à son mât le signal de se battre à portée de pistolet. Je crois qu'il était à peu près le seul à qui cette manière convînt, car l'exécution n'en eut pas lieu. A deux heures, l'engagement commença. La ligne des Anglais était plus courte que la nôtre. Ils n'avaient que neuf vaisseaux, et nous en avions treize, en y comprenant la prise que nous avions faite quelque temps auparavant. Cette grande supériorité eût dû nous donner un avantage singulier; mais, puisqu'il faut l'avouer, plusieurs de nos capitaines firent mal leur devoir. Ils prirent peu ou point de part au combat. D'autres firent un feu très considérable, mais de si loin qu'il ne produisait aucun effet. A l'exception de quelques-uns qui combattirent vaillamment, les autres se déshonorèrent. Il est certain que, armés comme nous l'étions et avec une telle supériorité de forces, de l'aveu même des Anglais, nous devions les écraser. Nous parvînmes cependant, par la vivacité de notre feu, à maltraiter à tel point le vaisseau de leur arrière-garde, que nous avions coupé de sa ligne, qu'il fut obligé d'amener son pavillon et de se rendre. Mais, ô honte! des vaisseaux qui n'avaient été pour ainsi dire que spectateurs du combat, aucun ne fut assez hardi ou d'assez bonne volonté pour aller s'emparer de ce bâtiment. Il ne s'agissait que d'y envoyer cinquante hommes dans la chaloupe. Voyant donc que personne ne voulait le prendre, il s'échappa à la faveur de la nuit.

Pendant que tout ceci se passait, M. de Suffren se battait à la tête de la ligne contre l'amiral anglais. Il était accompagné de quelques vaisseaux qui le secondaient bien, mais il ne voyait pas malheureusement combien peu, en arrière, on imitait ses valeureux efforts. Aux approches de la nuit, le combat se ralentit naturellement de part et d'autre, et cette affaire, qui aurait pu être décisive en notre faveur, fut de toute nullité. Quand M. de Suffren apprit ce qui s'était passé, il entra dans une colère terrible, s'exhala en propos violents contre ceux qui avaient

manqué si essentiellement à leur devoir, promit d'en rendre compte et d'en demander une punition exemplaire. Mais le mal était fait, et comment le réparer?

Le lendemain du combat, chaque capitaine eut ordre d'envoyer à bord du commandant l'état de ses morts et de ses blessés, des dommages qu'il avait pu souffrir dans sa mâture, dans ses agrès, ou dans le corps de son vaisseau. La réponse du nôtre et de plusieurs dut être *zéro* partout. Un trou survenu à propos dans le gouvernail laissa dans les premiers moments l'espoir de faire croire qu'il était occasionné par un boulet. On tâcha de propager ce bruit dans tout l'équipage pour lui donner créance. Mais on ne fut pas dupe de cette tromperie. Le charpentier indiscret déclara que le trou ne venait que de vétusté. Pendant les quatre heures que dura le combat, posté sur la dunette, j'étais bien à même de voir les deux escadres et ce qui s'y passait. La vérité est que nous fûmes toujours à une distance trop éloignée pour faire ou recevoir aucun mal. Nous tirions beaucoup sur les vaisseaux que nous aurions dû combattre; ils nous ripostaient faiblement pour ne pas user mal à propos leurs munitions, et, des boulets qui nous furent envoyés, quelques-uns passèrent par-dessus nos têtes, quelques autres s'arrêtèrent sans force contre le bois, mais la plupart tombaient à l'eau avant de nous parvenir. On peut en conclure que les nôtres n'avaient pas plus d'effet.

Pendant quelques jours, nous fûmes en butte aux sarcasmes et aux mauvaises plaisanteries des équipages des vaisseaux qui passaient auprès de nous. Ils nous demandaient ironiquement si nous n'avions pas besoin de calfats pour boucher les trous que l'on nous avait faits, de chirurgiens pour les blessés, de charpie pour les pansements, etc. Quoiqu'il n'y eût pas de notre faute et que les torts dussent tous rejaillir sur notre capitaine, nous en étions cependant humiliés, et lui-même, quand il vit que les choses prenaient cette tournure, devint rêveur et

chagrin. Il osait à peine paraître sur le pont, il croyait lire sa condamnation sur tous les visages et se tenait renfermé presque tout le jour dans sa chambre. Après le combat, on délivra les prisonniers anglais qu'on avait tenus enfermés dans la cale. Notre officier, malgré ses efforts pour concentrer sa joie, ne pouvait cependant pas la cacher assez pour qu'on ne s'en aperçût. Il était impossible de lui en savoir mauvais gré, elle était trop naturelle. Dans un moment d'effusion, il nous dit qu'il avait eu bien peur pour sa nation en voyant combien nous étions supérieurs en forces et, surtout, sous le commandement du brave M. de Suffren. Le lendemain du combat, nous n'aperçûmes plus rien de l'escadre anglaise. Nous sûmes depuis qu'elle s'était rendue à toutes voiles à Trinquemalé, dans l'île de Ceylan, pour mettre à l'abri de toute insulte ce fameux port pris depuis peu de temps aux Hollandais.

Pour nous, n'ayant plus rien à craindre ni à espérer, nous nous occupâmes des moyens d'opérer le débarquement. Nous fûmes mouiller à Porte-Nove, à six lieues au-dessus de Goudelour. Notre traversée, jusqu'à ce jour, avait été d'environ deux mois; nous étions alors au vingt février 1782.

Aussitôt l'escadre mouillée, le premier soin fut d'envoyer à Hyder-Ali Khan une députation pour lui donner avis de notre arrivée et convenir du débarquement, ainsi que des mesures à prendre de concert. Ce prince, le plus puissant de l'Inde, se trouvait à une vingtaine de lieues de la côte, à la tête d'une superbe armée de cent mille hommes. Il venait de soumettre toute la côte de Coromandel, avait battu les Anglais en plusieurs rencontres, les forçait à une défensive pénible et les tenait fort resserrés dans leur territoire, aux environs de Madras. La France, depuis plus d'un an, avait contracté avec lui une alliance offensive et défensive, et promis un secours de troupes européennes pour agir conjointement. Ne

nous voyant pas arriver, il commençait à s'impatienter et à se croire joué. Enfin, notre présence lui prouva qu'il s'était trompé. Notre députation fut parfaitement accueillie. On convint de la solde et des subsides des troupes, et, au bout de huit jours, les envoyés revinrent très satisfaits du Nabab. Chacun d'eux avait reçu en présent un superbe cheval, et ils en amenaient encore d'autres pour les chefs et l'état-major de l'armée. Les ordres furent en même temps donnés pour délivrer à l'armée et à la flotte tous les vivres et rafraîchissements dont on aurait besoin. Hyder-Ali fit aussi marcher vers nous une division considérable de son armée pour couvrir notre débarquement et n'être point inquiétés par l'ennemi. Pendant ce temps, M. de Sulfren préparait tout pour mettre son monde à terre. Il faisait ramasser sur la côte tout ce qu'il pouvait trouver de schelingues, mais on n'en put réunir à beaucoup près ce qu'il en aurait fallu pour passer la barre.

Ces schelingues sont des petits canots du pays qui peuvent contenir chacun une douzaine d'hommes; quatre rameurs et un patron au gouvernail composent tout l'équipage. C'est une caste particulière d'Indiens qui fait cette navigation. Ces canots sont composés de planches très minces et cousues ensemble avec des fils de cocotier. Le fond est plat, au lieu d'avoir une quille. Ces chétives embarcations, qui font eau de toutes parts et qui semblent toujours être au moment de se briser en mille pièces, sont reconnues, par l'expérience de plusieurs siècles, les meilleures à employer pour passer la barre. On appelle *barre* des brisants épouvantables et très difficiles à franchir, qui bordent toute la côte de Coromandel. Cette côte, partout bien saine et sans récifs, a cependant l'inconvénient de n'avoir presque plus de fond à deux ou trois portées de fusil de terre. Il arrive alors que les flots, venant de la pleine mer et poussés avec force contre le rivage, se brisent avec violence dès qu'ils ne trouvent

plus assez de profondeur. La vague déferle avec impétuosité et s'enlève avec furie à une hauteur considérable lorsque la mer est agitée. Dans les mauvais temps, il est absolument impossible de passer cette barre. Les meilleurs moments sont ceux où la mer est haute, parce qu'alors il y a plus de fond; lorsqu'elle se retire, la barre se fait sentir bien davantage. J'en fis la triste expérience pendant que nos députés étaient au camp du Nabab.

Impatient de mettre le pied sur les terres de l'Inde, je profitai de la chaloupe du vaisseau qui allait chercher de l'eau et des vivres. En allant, nous passâmes la barre parfaitement parce que la mer était haute. Je m'amusai bien toute la journée et visitai les environs autant que la chaleur excessive put me le permettre. Vers le soir, à l'heure indiquée, je me rendis sur la plage pour me rembarquer, bien fatigué, mais bien content d'aller retrouver mon lit. La chaloupe était pleine des pièces à eau qu'on avait remplies, de vivres, de rameurs et de passagers qui, comme moi, étaient venus se divertir à terre. Nous nous mettons en route avec assez de peine et d'embarras, vu l'encombrement d'hommes et d'effets. Nous n'étions pas à dix toises du rivage que je m'aperçus que le patron et les rameurs avaient bu quelques coups de trop. Les commandements étaient mal faits et encore plus mal exécutés. On ramait faiblement et on avançait lentement. La mer était basse, et les lames se faisaient sentir et nous secouaient vivement. Les rameurs, au lieu de redoubler d'efforts comme ils auraient dû le faire, commencèrent à avoir peur. Le patron, de son côté, qui, à l'aide du gouvernail, devait toujours présenter droit à la lame le bout de la chaloupe, perdit la tête et laissa venir en travers. Nous nous trouvions déjà malheureusement trop engagés dans la barre pour pouvoir revenir sur nos pas. Il n'était pas sage d'essayer de virer de bord au milieu des flots courroucés qui nous battaient avec violence; il nous serait arrivé dès lors ce que nous éprouvâmes quelques

moments plus tard. Les matelots, intimidés, découragés, cessèrent tout à fait de faire usage de leurs rames. Les lames se succédaient rapidement et nous enlevaient sans que nous fissions le moindre effort pour les franchir. Il en vint une qui remplit la chaloupe jusqu'au bord. Une seconde, plus violente encore, la fit chavirer. Nous voilà donc au milieu des flots et à leur merci, pêle-mêle les uns les autres, environnés des barils qui surnageaient, enfin dans l'état de gens qui viennent de faire naufrage. Je ne savais pas nager, j'étais tout habillé, par conséquent peu capable de faire de grands efforts pour échapper à une mort trop apparente. Je ne perdis cependant pas la tête. Quand la lame arrivait, elle m'enlevait comme une plume; mais, dès qu'elle était passée, je retrouvais le fond. Alors je tâchais de gagner un peu du côté du rivage. Dans un de ces débats avec les vagues, j'accrochai par le pan de son habit un canonnier qui, comme moi, luttait contre la mort. Cet homme me dit d'un ton persuasif : « Eh! monsieur, que faites-vous? je ne sais pas nager, nous allons nous noyer tous deux! » Je le laissai aller; je fis bien, car, probablement, nous nous serions empêchés mutuellement de manœuvrer contre les flots. Nous n'étions pas assez éloignés de terre pour qu'on n'ait pu voir notre accident, notre embarras et les dangers que nous courions. Des canots, des schelingues vinrent à toutes rames à notre secours. J'eus le bonheur de m'accrocher à une de ces embarcations; mais j'étais si faible, si épuisé, que je ne pouvais monter à bord. Je me laissai traîner quelques moments en la tenant de toutes mes forces. Ce ne fut que lorsqu'on eut sauvé tous ceux que l'on voyait sur l'eau, qu'on m'enleva pour me mettre dedans. D'une vingtaine que nous étions, tant matelots que passagers, deux se noyèrent et un troisième périt au bout de quelques jours par suite des fatigues qu'il avait éprouvées ou par suite de la grande quantité d'eau salée qu'il avait bue. Quant à moi, je ne me ressentis en aucune manière de

cet accident, et je n'éprouvai d'autre dommage que la perte de mon épée et de mon baudrier. J'eus encore le bonheur de n'avoir pas sur moi ma montre, qui, comme celles des autres, eût été gâtée à jamais.

Cet événement est un de ceux dans lesquels j'ai couru le plus grand danger de perdre la vie. Mais j'étais réservé à bien d'autres épreuves encore. La Providence, qui veillait sur moi, ne jugeait pas à propos de terminer toutes mes peines dans cet instant.

Le débarquement se fit le lendemain du retour des députés; les troupes furent mises à terre en un seul jour, et il n'arriva aucun événement fâcheux. Les jours suivants, on débarqua les canons, les affûts, les munitions de guerre et, généralement, tout ce qui appartenait à l'armée. Nous restâmes cantonnés environ deux semaines à Porte-Nove, et, pendant ce temps, les soldats se reposèrent et furent occupés à réparer leurs armes, leurs habits, et à remettre en ordre tout ce qui avait souffert pendant la navigation. On établit aussi des hôpitaux pour y recevoir les malades. Nous reçûmes du Nabab les tentes nécessaires pour le campement, car nous n'en avions pas apporté. Ces tentes de toile de coton sont de dimensions bien plus grandes que celles dont on se sert en Europe. Chacune peut loger trente hommes. On en distribua de pareilles aux officiers, et, comme nous ne devions camper que deux sous chacune, nous nous y trouvions fort à l'aise.

Arrivés sans domestiques, sans aucun ustensile, notre premier soin, pendant notre séjour à Porte-Nove, fut de nous occuper des moyens d'entrer en campagne le plus promptement possible. Nous eûmes à cet égard beaucoup plus de facilités que nous ne devions en attendre. Le bruit de notre débarquement s'étant répandu dans le pays, presque tous les habitants de Pondichéry, qui manquaient de tout et se trouvaient dans une détresse extrême, accoururent en foule vers nous en nous regardant comme

leurs libérateurs. Cette malheureuse ville, prise d'abord par les Anglais à la suite d'un long siège soutenu avec courage par M. de Bellecombe, reprise ensuite par Hyder-Ali, abandonnée successivement par tous ses vainqueurs, avait essuyé toutes les horreurs de la guerre. Dépouillée par tous les partis, elle manquait des objets de première nécessité. Les récoltes sur pied avaient été saccagées plusieurs fois. Elle éprouvait dans ce moment toutes les horreurs de la famine. Des milliers d'habitants étaient morts de besoin et de misère; ceux qui restaient figuraient autant de squelettes ambulants, ne soutenant leurs malheureuses existences qu'à l'aide des aliments les plus vils. Notre arrivée ranima un peu leur courage, en leur laissant l'espoir d'un avenir moins rigoureux. Les gens de tout âge, de tout sexe, de toute profession, accouraient en foule vers nous. Nous n'étions embarrassés que du choix à faire de ceux que nous destinions à nous servir! Voici comme je m'y pris, d'après l'avis qu'on m'en avait donné. Je mis mes soins d'abord à choisir un bon *daubachy;* c'est l'homme essentiel.

Un daubachy est une espèce d'intendant qui, outre la langue de son pays, parle celle de la puissance sous la domination de laquelle il se trouve. Le mien parlait donc français. Ces hommes sont tous d'une caste plus relevée que celle des parias, la dernière de toutes dans les Indes. Ils font profession d'honnêteté et de fidélité. Ils dérogent cependant quelquefois à ces deux conditions. Leur vanité est flattée à raison du grade de la personne qu'ils servent, et, entre eux, ils se considèrent plus ou moins vu l'importance du maître auquel ils sont attachés. La première question que me fit donc le mien, avant de rien stipuler sur son traitement, fut pour savoir mon grade. « Êtes-vous colonel? — Non, mon ami! — Lieutenant-colonel? — Pas davantage! — Major? — Pas plus! — Capitaine? — Pas tout à fait! — Qu'êtes-vous donc? — Capitaine en second. » Après m'avoir bien toisé des pieds à la tête,

il demeura quelques instants pensif et il me dit : « Vous me paraissez un honnête homme, je crois que nous nous accommoderons bien ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous êtes encore assez bon pour moi. » Sur l'explication que je lui demandai de ces derniers mots, il m'expliqua qu'il était jeune encore, que j'étais sa seconde condition, que le premier Français qu'il avait servi n'était que lieutenant, et qu'il savait toute la différence d'un capitaine à un lieutenant. Nous fûmes bientôt d'accord sur le prix de ses services, et je convins de lui donner chaque mois, en argent du pays, à peu près la valeur de vingt et une livres de notre monnaie. Il entra en fonction dès le jour même. A une infidélité près, la seule notable dont je me sois aperçu et dont je parlerai plus tard, j'ai toujours eu lieu d'en être satisfait. Il m'a montré constamment de l'attachement, m'a servi avec zèle et intelligence, m'a été d'un grand secours dans différentes circonstances, et notamment dans plusieurs maladies graves que j'ai essuyées. Aussi l'ai-je gardé à mon service tout le temps que j'ai passé dans l'Inde. Il s'appelait David Moutou et était chrétien catholique.

Muni d'un bon daubachy, mes soins domestiques se simplifiaient beaucoup. Je n'avais que mes ordres à lui donner, et souvent il m'éclairait de ses avis qui prévalaient sur mes premières idées. Je lui laissai la mission de me pourvoir des gens qui m'étaient indispensablement nécessaires, et, à coup sûr, son choix valait mieux que le mien. Il se faisait parfaitement obéir. D'ailleurs, sa caste lui donnait sur ses subalternes une autorité qui n'est jamais contestée. Je le chargeai aussi de me faire faire bois de lit, table, chaises, et de monter une batterie de cuisine. Cette dernière organisation est très simple. Les cuisiniers du pays, qui font aussi partie d'une caste particulière, sont très faciles à contenter. Une planche d'un pied carré leur tient lieu de table, une broche et un gril avec quelques pots de terre, objets très communs dans le

pays, leur suffisent. Avec ces faibles moyens, ils font une très bonne cuisine. Je m'étais associé, pour vivre et pour camper, au chevalier de Boëncourt (d'Auberville qui avait pris ce nom), mon parent, mon ami; mais, comme on verra bientôt, cette association, malheureusement, ne put être de longue durée.

J'appris à mes dépens, dans les premiers jours de mon arrivée à Porte-Nove, à me méfier par la suite des cavias. Ces cavias sont une espèce de fourmi très abondante en certains endroits de l'Inde, et dont le voisinage est très nuisible. Dans une chambre où nous étions logés trois ou quatre, j'avais, faute de meilleure place, rangé sous mon lit un portemanteau de cuir contenant mes effets. J'étais fort tranquille sur son compte, lorsque, au bout de deux ou trois jours, ayant quelque chose à y prendre, je voulus le tirer. Étonné de la résistance que je trouvais à le sortir, mais sans y faire plus d'attention, je redoublai d'efforts et parvins à le dégager. Quel fut mon étonnement lorsque je le trouvai dévoré presque en entier par-dessous et absolument hors de service! Il était découpé comme de la dentelle. J'appelai mon daubachy pour lui demander la cause de cet événement. Il reconnut l'ouvrage des cavias et me dit qu'il n'avait pas pensé à me prévenir combien il fallait se mettre en garde contre ces insectes destructeurs. Il m'expliqua tout le mal qu'ils peuvent faire, me raconta qu'on avait l'exemple de planchers de maison croulant sous l'action de ces maudites bêtes. J'examinai leur travail et j'observai qu'elles ne marchent pas au grand jour, mais qu'elles forment des routes avec une terre durcie à l'aide d'une matière visqueuse. C'était précisément cette glu qui tenait mon portemanteau fortement fixé contre le carreau. Nous leur donnâmes la chasse, et prîmes la précaution de ne rien laisser, à l'avenir, à leur discrétion. Ces cavias sont surtout très friands de cuir et font une guerre continuelle aux bottes et aux souliers.

Pendant qu'on était occupé à arranger mon petit équipement, j'observais les Indiens. Tout ce que je voyais était nouveau pour moi et très intéressant pour celui qui aime à étudier les hommes. Leurs mœurs, leurs usages, leurs habillements, si différents des nôtres, étaient sans cesse pour moi l'objet d'observations et de réflexions. Je voyais avec étonnement combien l'Asie, le premier berceau du genre humain, ce pays si célèbre autrefois par l'invention des arts, était, depuis bien des siècles, restée en arrière en la comparant à l'Europe, dans la barbarie à cette époque et, depuis, si élevée au-dessus du reste de la terre. Je recherchais les causes de ces étranges différences et ne pouvais les trouver dans le manque de génie des Asiatiques. Ce serait leur faire tort que de les croire incapables de porter les arts et les sciences au même degré de perfection que nous. Leurs livres, leurs monuments prouvent leur intelligence; et, s'ils se sont arrêtés depuis longtemps dans les progrès de leurs connaissances, s'ils ont même perdu de leurs anciens talents, on ne peut en attribuer la cause qu'au vice de leur gouvernement, qu'aux révolutions, qu'aux guerres qui les déchirent sans cesse, et surtout qu'au despotisme affreux de leurs princes. Trop faibles par eux-mêmes et d'un naturel trop doux pour s'affranchir d'un joug insupportable à bien d'autres nations, les Indiens sont naturellement adroits. On trouve chez eux de bons ouvriers dans tous les genres. Ils sont même étonnants par les moyens simples et le peu d'outils qu'ils emploient. Un menuisier, par exemple, avec un rabot, un ciseau, un bout de scie, exécute à peu près tout ce qu'on lui demande; mais il met huit jours à faire ce qu'un de nos ouvriers ferait en moins de deux. Ces gens travaillent assis par terre, ils n'ont point d'établi, et avec les pieds ils maintiennent la pièce qu'ils veulent façonner. Ils ont une patience à toute épreuve, et, à l'aide de cette vertu et du temps, ils viennent à bout de leurs entreprises. Un forgeron a-t-il à travailler? Il porte

dans une espèce de grande corbeille tout son attirail, s'établit dans la rue, monte sa forge ambulante. Un enfant fait aller son soufflet, qui n'est autre chose que deux outres de peau de mouton, et voilà mon homme à l'ouvrage. Un tisserand, pour faire ces belles toiles de coton si recherchées en Europe, tend les fils avec des piquets enfoncés dans la terre, les arrange à sa manière avec des baguettes pour les disposer à recevoir la trame qu'il fait courir à l'aide d'une navette. Le cordonnier, le tailleur, le peintre, l'orfèvre, en un mot, tous les ouvriers ont des moyens aussi simples. Malgré ces entraves à la célérité des ouvrages, la main-d'œuvre n'est pas chère, parce que la population est considérable et les denrées à très bas prix. Les gens du pays m'ont assuré qu'en temps ordinaire, ce que nous appelons le bon temps, un père de famille peut se nourrir avec sa femme et ses enfants pour six sols par jour. Aussi beaucoup d'ouvriers, lorsqu'ils ont gagné une dizaine de sols, se reposent et s'amusent à mâcher le bétel, à fumer, à chanter ou à dormir. La chaleur excessive du climat ne permettrait pas, d'ailleurs, de travailler avec autant d'assiduité que dans des pays tempérés.

CHAPITRE XXI

(1782)

Départ pour Goudelour. — Terrible marche. — Capitulation de Goudelour. Formation des cipayes. — Je tombe malade. — Le médecin indien. — Départ de l'armée. — Mort du chevalier de Boëncourt.

Rien ne nous arrêtant plus à Porte-Nove, nous eûmes l'ordre de nous tenir prêts à marcher sous deux jours. N'ayant pas eu encore la facilité de nous procurer des bêtes de somme pour porter nos bagages, nous dûmes avoir recours aux porteurs, soit hommes, soit femmes, connus dans l'Inde sous le nom de coolis. Mon daubachy, après avoir combiné les charges à raison de cinquante à soixante livres par tête, en arrêta un nombre suffisant pour le jour du départ. Nous n'en manquions pas, mais, dans les premiers temps, les malheureux n'avaient guère de force, à cause de leur état de misère. Le prix de ces coolis n'est pas cher. On leur donne, les jours de marche, deux *fanons*, qui équivalent à douze sols de notre monnaie, et un *fanon* seulement lorsqu'on ne marche pas et qu'on veut les garder pour être sûr de n'en pas manquer au besoin.

Le dix de mars, nous nous mîmes en route pour Goudelour. Notre artillerie était traînée par de superbes attelages de bœufs provenant de l'armée d'Hyder-Ali. Le Nabab nous avait également donné tout ce qui est nécessaire au transport des tentes, des vivres et des bagages de l'armée. Cette marche, dans toute la chaleur du jour, à pied, n'étant point encore acclimatés, est une des plus

pénibles que nous ayons faites dans l'Inde. Aussi fut-elle le germe de bien des maladies et coûta-t-elle la vie à plusieurs. Nous parcourûmes presque toujours des sables brûlants ; le soleil y dardait d'une force terrible. Nous fondions en eau. J'avais un petit flacon d'eau-de-vie auquel je revenais fréquemment pour y puiser des forces ; mais j'en fis abus faute d'expérience, et je ne tardai pas à m'apercevoir que la chaleur qui me brûlait au dehors s'était communiquée dans l'intérieur. Nous faisions des haltes de temps en temps, mais nous n'étions pas toujours à l'ombre. La chaleur, alors, devenait plus insupportable et aussi plus dangereuse par les coups de soleil qui nous frappaient. Le passage d'une rivière vint achever de nous couper les jambes.

Dans l'Inde, les ponts ne sont pas en usage. Quand les pluies font déborder les rivières, on les passe dans des bacs ou bateaux destinés à cet effet. Autrement, lorsqu'on n'a pas de monture ou de palanquin, on doit les franchir à pied. C'est ce qui nous arriva. Malheureusement, la mer montante, en retenant le cours des eaux, donnait au gué plus de profondeur que de coutume. Il fallait cependant passer, et nous n'eûmes d'autre parti à prendre que celui de nous déshabiller. Nous traversâmes donc, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. Cette eau, quoique chaude, n'en arrêta pas moins la grande transpiration dans laquelle nous nous trouvions, et il en résulta de fâcheux inconvénients qui se manifestèrent à notre arrivée au camp. Après le passage de la rivière, nous fîmes une halte d'une heure pour manger et nous reposer. Ce fut dans cette première marche que j'éprouvai de notre cuisinier une galanterie dont je ne le croyais pas capable. Son zèle et son intelligence lui avaient fait devancer l'armée avec ceux de nos coolis qui portaient les vivres. Arrivé longtemps avant nous à la halte, il établit ses fourneaux et prépara un dîner dans toutes les règles. J'en profitai avec grand plaisir et en fis part à ceux de mes

amis dont les gens n'avaient pas eu la même intelligence.

Nous nous remîmes en marche. Bien sûr de ne pas tomber de défaillance après m'être refait d'un bon dîner, j'étais cependant bien fatigué, et il me tardait d'arriver. Enfin, vers trois heures de l'après-midi, nous atteignîmes l'endroit où l'on avait tracé le camp. Les équipages suivaient de près, et les tentes furent bientôt debout. Nous étions en marche depuis sept heures du matin ; ainsi de bon compte, en y comprenant les haltes, nous avions mis huit heures pour faire quatre lieues. Deux heures à peine après notre arrivée, un grand nombre de soldats et plusiers officiers se trouvèrent incommodés. On cherchait partout les chirurgiens et médecins de l'armée ; mais, comme ils étaient fort rares, plusieurs, ainsi que je l'ai dit, ayant été pris par les Anglais, le petit nombre qui nous en restait ne pouvait suffire aux besoins du moment. Les secours étaient lents, d'ailleurs bien insuffisants pour apaiser les douleurs aiguës des malades. Leurs souffrances se manifestaient par des crampes, des tiraillements dans tous les muscles, le tout accompagné de convulsions. Ni la cause, ni les remèdes n'étaient bien connus. Il paraît que cette indisposition provenait d'une transpiration arrêtée ; il s'agissait donc de la rétablir. C'est ce que l'on tenta. A force de soins, on y réussit pour quelques-uns; mais nous eûmes la douleur, dans la même nuit, de voir périr quelques hommes au milieu des souffrances les plus cruelles.

Dès le jour de notre arrivée, le général Duchemin, maréchal de camp, commandant en chef notre petite armée, fut à cheval avec quelques officiers du génie et de l'artillerie faire une reconnaissance de la ville de Goudelour, occupée par les Anglais. Nous n'en étions qu'à une lieue et nous ne pouvions passer outre avant de nous en rendre maîtres. Cette place, d'une assez grande enceinte, était entourée d'un cordon de fortifications en

briques avec quelques bastions. Malgré cela, peu susceptible de défense, elle était hors d'état de soutenir un siège. Les Anglais, soit qu'ils ne nous attendissent pas, ou qu'ils n'eussent pas le projet de la défendre, n'y avaient laissé qu'une très faible garnison. Elle ne se composait que d'un petit nombre de soldats européens et de quelques compagnies de cipayes ou soldats du pays. Le lendemain de cette reconnaissance, on fit investir la place par quelques détachements de grenadiers, chasseurs et volontaires qu'on appuya de six pièces de canon. Ces troupes n'eurent pas grand mal à faire rentrer dans la ville les ennemis postés en dehors. De suite, on envoya un trompette pour sommer le commandant de se rendre, en lui promettant une capitulation avantageuse. Les ingénieurs, pendant ce temps, traçaient les lignes de tranchée et marquaient l'emplacement des batteries. Ces préparatifs étaient plutôt exécutés pour en imposer. On tiraillait sur la ville sans beaucoup de succès. On n'avait pour but que de hâter la capitulation. Enfin, le troisième jour, l'officier anglais, croyant en avoir fait assez pour mettre sa réputation à couvert, consentit à entrer en accommodement. Il fut conclu qu'il remettrait la place avec canons, armes et généralement tout ce qui se trouverait de munitions de guerre et de bouche dans les magasins de la Compagnie anglaise ; que lui et les siens pourraient gagner par mer soit Madras, soit tout autre endroit, et que, immédiatement après la signature de la capitulation, il livrerait deux des portes de la ville. Le traité fut exécuté comme on en était convenu, et c'est ainsi que nous nous trouvâmes maîtres de Goudelour sans coup férir.

Nous apprîmes, après le départ des Anglais, que depuis plusieurs jours ils vidaient les magasins et faisaient passer à Madras tout ce qui était de quelque valeur. Probablement, l'officier avait ordre de se rendre après l'évacuation. Bien contents d'avoir une place pour y faire le dépôt de l'armée et y établir les hôpitaux, nous sûmes

très bon gré aux Anglais de ne nous l'avoir pas fait attendre plus longtemps, et surtout de n'avoir pas opposé une résistance qui eût infailliblement mis à découvert la faiblesse de nos moyens. Nous n'avions rien de ce qu'il fallait pour faire un siège, et, si nous avions été forcés de prendre la ville d'assaut, cette besogne toujours délicate n'eût pu s'effectuer sans perdre du monde. Or, dans des pays si éloignés, les Européens sont trop rares, trop difficiles à remplacer pour les sacrifier sans une extrême nécessité. Nous quittâmes avec bien de la joie le mauvais camp que nous occupions pour entrer dans la ville, et, quoique le séjour n'en fût ni trop agréable, ni sain, il était préférable à une plaine aride où nous étions brûlés du soleil.

Goudelour, situé sur les bords de la mer, est une grande ville habitée par les Indiens, occupés à la fabrication de toiles de coton et surtout de très beaux basins qui ont de la célébrité. Les maisons sont basses et bâties toutes à la mode du pays. Voici dans quelle forme : l'emplacement est carré; chaque côté est formé d'une muraille de briques qui n'a point de fenêtres. Une vingtaine de pieds, pris dans l'intérieur de ce carré, sont divisés, tout autour, en chambres fort obscures. Le centre est une cour entourée d'une galerie peu élevée. Le tout ressemble assez à un cloître de maison religieuse, fait dans les proportions les plus mesquines. Une porte s'ouvre dans la partie construite sur la rue, et un appartement qu'on peut appeler parloir sert au maître de la maison pour recevoir les visiteurs qui n'entrent jamais dans l'intérieur. Toutes les maisons des particuliers sont bâties à peu près dans cette forme; elles sont plus ou moins grandes et plus ou moins ornées. Il n'y avait qu'une seule construction de distinction et vraiment belle : c'était le palais du gouverneur, construit à l'italienne.

Le pays qui entoure la ville est bas, humide et malsain. Il est traversé d'une rivière qui le rend fertile. La culture

du riz, dont le pied doit toujours être dans l'eau, ne contribue pas à la salubrité de l'air. Aussi ce canton n'est-il habité que par les indigènes. Les Anglais attachés à la Compagnie, ou ceux que leurs emplois ou leurs affaires devraient fixer à Goudelour, se sont transportés à une lieue plus loin, dans un endroit délicieux appelé Mangicoupan, et qu'on a surnommé le *Jardin de la côte Coromandel*. Cette aldée est couverte de charmantes maisons de campagne, ornée de jardins, plantée d'avenues magnifiques et enrichie de toute espèce d'arbres fruitiers. Notre général, prévenu dès son arrivée à Goudelour qu'il s'exposait à perdre beaucoup de monde par les maladies, se détermina aisément, après avoir été reconnaître Mangicoupan, à y transporter son camp, et nous nous y rendîmes, après une station de cinq à six jours à Goudelour. Pendant ce séjour, on fit venir, pour les y déposer en magasin, les gros effets de l'armée, qui ne devaient pas nous suivre dans nos marches et que nous avions laissés, jusqu'à ce moment, à Porte-Nove.

Mangicoupan, comme toutes les autres aldées de la côte Coromandel, se ressentait des horribles dégâts de la guerre. Toutes les maisons étaient abandonnées, il n'y restait pas un seul habitant. Plusieurs avaient été tués, beaucoup étaient morts de faim et de misère ; d'autres avaient été conduits, de force, au delà des Ghats, vers la côte Malabar, pour repeupler les États d'Hyder-Ali et y porter leur industrie. Les mieux avisés furent ceux qui, à temps, se réfugièrent dans les villes ou possessions anglaises jusqu'à ce jour demeurées intactes. Ils conservaient, au moins, l'espoir si doux de rentrer un jour dans leurs foyers. Nous trouvâmes donc les maisons dans un état de dévastation qui ne permettait guère de s'y loger. Ces habitations, autrefois si belles et si agréables, étaient en ruine ; elles n'avaient plus ni portes ni fenêtres. Les pillards, après avoir enlevé tout le fer et tout le plomb, avaient percé des trous en plusieurs endroits dans l'espoir

d'y trouver de l'or enfoui. Le délabrement de ces maisons nous empêcha d'abord d'y loger, et, pendant plusieurs jours, nous préférâmes rester sous nos tentes. Comme il y avait de belles avenues, de très gros arbres, nous nous garantissions facilement de l'ardeur extrême du soleil.

Nous étions alors à la fin du mois de mars (1782). Le général Duchemin obtint du Nabab, outre la permission, les fonds nécessaires pour lever, équiper et solder des cipayes qui devaient rester attachés à notre armée et directement sous son commandement. Ces corps furent formés dans les mêmes proportions que les nôtres, de manière que le régiment d'Austrasie, qui était de deux bataillons, eut ordre d'en lever également deux de cipayes. M. de Boissieux, officier du plus grand mérite, comme il l'a bien montré depuis, alors major du régiment, eut le commandement des deux bataillons désignés sous le nom de cipayes du régiment d'Austrasie. Ces nouvelles troupes furent habillées à la manière de celles d'Hyder-Ali, mais chaque corps de différentes couleurs, avec la réserve cependant de porter les revers et parements du régiment auquel il était attaché. L'uniforme des nôtres fut vert, et voici en quoi il consistait : une veste dans le genre de celle des chasseurs avec revers et parements, un gilet blanc, un caleçon vert, une ceinture rouge ; pour coiffure, une toque ou turban vert, artistement arrangé avec des ornements rouges ; le tout en toile de coton. Cet habillement avait très bonne grâce. D'ailleurs, la plupart de ces cipayes étaient bien tournés. Le plus grand nombre avait servi, au commencement de la guerre, sous M. de Bellecombe, à Pondichéry, ou chez d'autres puissances. Ces corps ne tardèrent pas à être complets et instruits parfaitement dans tous les points de l'exercice. Nous avions emmené de l'île de France plusieurs jeunes gens sortant de la marine marchande ou fils de colons. Ils eurent tous les premiers emplois d'officiers dans ces corps, et le reste

fut complété par des cipayes ayant précédemment servi en cette qualité.

Ce fut au milieu de ces occupations et au bout d'une quinzaine de jours de repos, que le chevalier de Boëncourt et moi, campés l'un et l'autre sous la même tente, tombâmes malades pour ainsi dire au même moment. Nous étions attaqués de la dysenterie. Cette maladie ne tarda pas à nous affaiblir à tel point que nous fûmes obligés de rester presque continuellement étendus sur nos lits. Le mal faisant chaque jour des progrès, nous résolûmes d'avoir recours à la médecine. Les médecins, comme je l'ai dit, étaient rares. Notre chirurgien-major avait été pris par les Anglais. Le malheur voulut qu'un de nos amis, voyant l'état d'épuisement où nous nous trouvions et désirant y porter remède, nous vanta beaucoup trop les talents d'un empirique, d'un charlatan du pays dont il venait de se servir et qui l'avait, disait-il, parfaitement guéri. Il vint à bout de nous persuader que les naturels de l'Inde exerçant la médecine devaient mieux connaître les maladies et les remèdes à y apporter que nos médecins nouvellement arrivés. Ces raisonnements, et aussi la difficulté de nous procurer du secours, nous déterminèrent à écouter le charlatan. Notre camarade nous l'amena dans l'après-midi. Je le vis arriver suivi d'un petit vieillard de mauvaise mine, mal vêtu et qui paraissait fort misérable. Mon daubachy fut notre interprète. Le docteur, avec beaucoup d'appareil, de signes et de démonstrations qui auraient dû nous mettre en méfiance contre ses talents, commença à nous tâter différentes parties du corps. Il avait l'air d'un homme qui va exorciser. Mon camarade, remarquant notre surprise, nous dit que c'était la manière du pays, qu'il en avait usé de même avec lui. Enfin, après avoir beaucoup gesticulé, beaucoup *palabré*, il conclut qu'il fallait commencer le traitement par une médecine, et qu'il nous l'apporterait le lendemain de bon matin. Le chevalier de Boëncourt lui fit demander par l'interprète

une médecine un peu forte. Il la lui promit. Quant à moi, me sentant alors très faible, mon raisonnement me dit que j'avais besoin de ménagement. Je lui fis donc recommander de me traiter plus doucement. Avant de nous quitter, il nous demanda quelques avances pour acheter les drogues nécessaires. Nous lui donnâmes une vingtaine de sols, et il fut préparer ses breuvages. La fièvre que j'avais depuis deux jours continuait, et je perdais mes forces de plus en plus.

Enfin parut le jour qui devait, suivant le docteur, donner quelque soulagement à nos maux. Notre empirique ne tarda pas à arriver avec ses deux médecines. Nous les prîmes avec aussi peu de défiance qu'en montra autrefois Alexandre lorsqu'on l'avait prévenu que son médecin devait l'empoisonner. Différente de celles dont j'avais fait usage jusqu'alors, je sentis une grande chaleur dans l'estomac.

Que ne devait pas éprouver M. de Boëncourt qui avait recommandé que la sienne fût plus forte! Nous eûmes un instant de mieux; mais, vers trois heures de l'après-midi, sentant notre état s'aggraver, nous comprîmes trop tard notre imprudence. Sur le soir, un de nos amis vint nous voir. Alarmé de nous trouver en si piteuse situation, il court chercher le chirurgien-major de l'armée, M. Noël, lui détaille ce qui est arrivé, lui recommande de n'en point paraître instruit et l'amène comme par hasard dans notre tente. Après les premières civilités, il examine notre état et, à force de questions, nous décide à lui faire l'aveu de ce qui s'est passé. De suite, il nous donne les secours que comporte notre triste position, et il nous quitte en dissimulant son inquiétude et après avoir recommandé à nos gens de nous veiller attentivement.

Le lendemain et les jours suivants, M. Noël continua ses visites. La fièvre ne nous quittait pas. J'en avais des accès si forts que deux personnes pouvaient avec peine me maintenir sur mon lit. Quand ces accès étaient passés,

je me trouvais d'une si grande faiblesse que, si la mort fût venue dans ces instants, je ne m'en serais pas aperçu. Je conservai cependant assez de présence d'esprit pour entendre, sans en être affecté, deux ou trois de mes camarades qui, en sortant de nous voir, dirent entre eux, derrière notre tente, que c'en était fait de nous, et que nous ne pouvions aller loin. Leur prédiction n'eut qu'une partie de son effet, car, au bout d'une quinzaine de jours, soit grâce à la Faculté, soit grâce à mon bon tempérament, la fièvre tomba et finit par me quitter. Bientôt je me trouvai en convalescence.

Il n'en était pas de même du malheureux Boëncourt. Une fièvre lente et continue le minait.

Vers la fin d'avril, l'armée reçut ordre de quitter Mangicoupan pour aller rejoindre celle du Nabab campée à quelques journées de là, dans les terres, vers les montagnes de Gingi. Une division de cette armée, sous les ordres de Tippo-Saïb, fils d'Hyder-Ali, allait entreprendre le siège de Permacoul, la seule place forte qui restât aux Anglais dans cette partie de l'Inde. L'impossibilité où j'étais de faire un pas m'ôtait tout espoir de suivre l'armée. Si quelque chose pouvait me consoler, c'était le plaisir de tenir compagnie à mon malheureux ami et la certitude de lui être utile dès que mes forces reviendraient. M. Noël, avant son départ, nous dit les choses les plus obligeantes, nous fit part des ordres donnés pour nous faire préparer une maison commode et à portée du chirurgien qu'il laissait à Mangicoupan au service des hôpitaux. Il nous recommanda à M. Douzon, son remplaçant, et lui indiqua le traitement à suivre pour mon ami. Quant à moi, j'étais hors d'affaire.

L'armée partit, et, le jour même, nous fûmes transportés dans notre nouveau logement. C'était une charmante maison occupée, pendant notre séjour à Mangicoupan, par un colonel. Il avait fait fermer les portes et fenêtres avec des feuilles de cocotier artistement arran-

gées. Nous y étions fort bien et surtout au bon air. Nous voilà donc pour ainsi dire livrés à nous-mêmes et à la merci de quelques valets indiens, n'ayant plus la ressource de nos amis. Le chirurgien venait une ou deux fois par jour passer un quart d'heure avec nous. Ses occupations ne lui permettaient pas de nous donner plus de temps. Au bout d'une huitaine, je commençai à faire usage de mes jambes, mais à l'aide d'un bâton, d'une muraille ou d'un bras. Je me traînais autour de la maison, je me reposais, puis je revenais. Le lendemain, je pouvais un peu plus, ainsi de suite, de manière qu'au bout de quinze jours j'étais en état d'aller et venir une partie de la journée.

Mon pauvre camarade se trouvait toujours à peu près dans la même position. Je ne voyais en lui aucun changement ni en bien ni en mal. La fièvre ne le quittait pas ; il était sans appétit. On lui donnait drogues sur drogues. Il prenait tout avec un courage et une patience admirables. Il commençait cependant à s'affecter et à désespérer de sa guérison. Je tâchais de l'encourager de mon mieux, et, comme il voyait combien il me faisait de peine, il avait encore la force de changer de conversation. Un malade prend plus facilement que d'autres à dégoût les lieux où il est obligé de souffrir. Il commençait donc à bien s'ennuyer de son séjour à Mangicoupan. Il espérait que dans une ville il aurait plus de sujets de distraction. C'est ce qui le détermina, lorsqu'il me vit à peu près entièrement rétabli, à m'engager à me faire transporter à Pondichéry pour y chercher un appartement commode. Le médecin, qui probablement ne voyait plus d'espoir dans sa guérison, approuvait fort ce parti. En conséquence, accompagné de mon daubachy, je me rendis à Pondichéry dans un palanquin. Je n'eus pas de peine à trouver un logement dans cette grande ville autrefois si peuplée et alors si abandonnée. Dès que j'eus tout arrangé, j'écrivis à M. de Boëncourt qu'il pouvait venir, mais qu'il

devait partir le plus matin possible et même dans la nuit pour éviter la chaleur dont j'avais eu beaucoup à souffrir.

Le surlendemain, en effet, il se mit en route de très bonne heure, s'arrêta souvent, parce que le transport, telle douce que soit cette manière d'aller, l'incommodait fort et lui donnait des redoublements de fièvre. Vers neuf heures, je fus surpris agréablement de le voir arriver. Mais ma joie ne fut pas de longue durée en le retrouvant les yeux égarés, sans connaissance et battant la campagne. Il ne me reconnut pas. Il avait à la main un bouquet qu'il portait de temps en temps à la bouche et coupait avec les dents. Il était dans un état affreux. Nous le mîmes, sans perdre de temps, sur mon lit parce que le sien n'était pas préparé. Je fis courir après un médecin. Il avait apporté avec lui quelques drogues et quelques cordiaux; je voulus lui en faire prendre, mais il n'y eut pas moyen. On ne put jamais lui faire desserrer les dents. Le médecin n'était pas chez lui, on ne savait où le trouver. D'ailleurs, qu'eût-il fait? Il subit encore des périodes d'agitation et d'égarement à la suite desquelles il tombait dans le calme le plus profond. C'est dans un de ces moments de repos, à la suite d'une crise assez vive qu'il poussa un long soupir, le dernier de sa vie. Ce ne fut qu'après quelques instants que je m'aperçus qu'il n'avait plus de mouvement et qu'il était mort. Les yeux étaient restés ouverts. Je pressentais bien que ce jour serait son dernier; mais je ne croyais pas sa fin si prompte. Telle fut la mort du chevalier de Boëncourt.

Plaint généralement de tous ses camarades et pleuré de ses amis, il mourut à l'âge d'environ quarante ans. Il était entré au service à la fin de 1758, dans le régiment de Champagne, avec lequel il avait fini la guerre de Sept ans. Les réformes que fit M. de Choiseul, à la paix de 1763, retardèrent beaucoup son avancement. Il ne fut nommé capitaine qu'en 1774, au bout de seize ans de service. Au dédoublement du régiment de Champagne, qui

eut lieu le treize juin 1776, il redevint capitaine en second au régiment d'Austrasie et ne fut capitaine-commandant qu'au commencement de 1780, à l'époque de notre embarquement. Tout le temps qu'il fut lieutenant, il vécut avec beaucoup d'ordre et d'économie, n'ayant pour se soutenir que de faibles appointements et une pension de six cents livres que lui faisait son père et de laquelle il n'était pas payé exactement. Il supportait son malaise avec courage et trouvait même parfois le moyen d'obliger ses amis en les aidant de son argent. Quelquefois aussi, lui-même se trouvait dans le besoin, et alors il était sûr de trouver toutes les bourses à son service. J'ai toujours eu en lui un bon ami, un bon parent : aussi l'ai-je regretté bien sincèrement. Il avait un caractère doux, et, si quelquefois on a pu lui reprocher d'être un peu entier dans son sentiment, il tempérait ce qu'on pourrait peut-être appeler obstination par sa bonté et sa politesse. Il aimait la société, principalement celle des femmes. Son extérieur, sans pouvoir être cité, était mieux que mal. Il avait des cheveux superbes dont il faisait grand cas. Sa queue lui descendait jusqu'aux jarrets. J'ai cru devoir entrer dans ces détails parce que j'aime souvent à me le rappeler et à me retracer ses traits. D'ailleurs, il m'est doux de jeter quelques fleurs sur la tombe de mon ami.

L'inhumation du chevalier de Boëncourt fut faite le jour même, avec toute la pompe convenable, par les Capucins qui desservaient la paroisse.

CHAPITRE XXII

(1782)

Je quitte Pondichéry pour rejoindre l'armée. — La pagode de Vilnour. — Arrivée à l'armée. — Les ressources du pays. — La vie au camp. — Hyder-Ali. — Le dorbar.

La perte de mon ami rendit mon existence à Pondichéry fort désagréable. J'avais toujours présente sa malheureuse fin. Je résolus donc d'y prolonger mon séjour le moins possible et, quoique assez faible encore, j'arrêtai mon retour à l'armée pour la fin de la semaine suivante. Dans cet intervalle, je pris toutes mes dispositions. J'engageai la quantité nécessaire de coolis pour le transport de mes équipages. J'achetai quelques paniers de vin; chaque bouteille me coûtait un écu. Je pris aussi à mon compte le palanquin du chevalier de Boëncourt et à ma solde les huit *bouées* chargés de le porter. Un palanquin est une espèce de lit fort commode pour voyager. Dans l'Inde, il tient lieu de voiture, et il est d'un usage général pour les personnes riches. Les *bouées,* gens destinés au transport de ces palanquins, s'exercent de bonne heure à ce métier très fatigant et ne sont admis à cette profession par leurs confrères que lorsque ceux-ci les jugent en état de faire ce service. Les personnes qui étalent un certain luxe habillent leurs bouées d'une espèce de casaque de livrée et leur couvrent la tête d'une toque de couleur. Les autres les laissent se vêtir à leur manière; alors ils sont tout en blanc, mais presque toujours nus jusqu'à la ceinture à cause de l'extrême chaleur. Chaque équipage

de bouées se nomme un chef qui répond de ses subalternes. Cette subordination est fort commode; le maître n'a ainsi affaire qu'au chef à qui il donne ou fait donner ses ordres. Ce chef a une légère rétribution en supplément; et, quand il n'est pas content de ses subalternes, il les change à son gré. La paye de chaque bouée est la même que celle d'un cooli, c'est-à-dire environ quinze francs par mois, sans aucune charge d'entretien ou de nourriture. On les paye tous les cinq jours et toujours avec un terme d'avance. Outre l'obligation de porter le palanquin, chaque fois qu'ils en sont requis, ils ont la charge de balayer et de tenir propre la maison, d'y fournir l'eau dont on a besoin, et ils ne se refusent jamais à faire les autres commissions qu'on leur demande.

Toutes mes dispositions prises, et le terme que j'avais mis à mon départ étant arrivé, je quittai Pondichéry dans les premiers jours de juin (1782). Je partis de grand matin, escorté de ma caravane composée de quinze personnes à mes gages, seul de ma couleur au milieu de tous ces Indiens. Je ne m'étais pas encore vu à la tête d'une maison si nombreuse. Ce cortège ne me donnait pas de vanité. Il m'inspirait, au contraire, beaucoup de réflexions sur cette manière toute nouvelle pour moi de faire la guerre, sur les inconvénients que devait entraîner un train aussi considérable dans les mouvements qui demandent de la précision et de la célérité. Mais je n'avais encore rien vu. Mon étonnement fut bien autre lorsque j'eus rejoint l'armée d'Hyder-Ali. C'est ce dont je parlerai plus tard.

Mes bouées allaient un train de diable. Je ne tardai pas à me trouver à plus d'une grande lieue de la ville, sur le coteau Périmbé, très connu dans le pays. Cet endroit est le point où les Anglais viennent asseoir leur camp chaque fois qu'ils ont à faire une tentative sur Pondichéry, et ils ne l'ont jamais quitté qu'ils ne se soient rendus maîtres de la ville. Il faisait déjà bien chaud à mon arrivée à Vilnour,

à trois lieues de Pondichéry, et, d'après l'avis de mon daubachy, je me déterminai à y passer quelques heures. Mon cuisinier commença à me préparer à manger, et, pendant ce temps, je fus voir la pagode de l'endroit, qui est une des plus belles du pays. Elle se ressentait des malheurs de la guerre. Elle était abandonnée et ouverte à tout venant. Je passai d'abord entre des tours faites en pyramides, jointes entre elles par une très belle voûte qui sert d'entrée. Chaque pyramide est haute de sept étages. Les tours sont chargées de sculptures en pierre qui représentent des divinités. On voit aisément que l'art est resté dans l'enfance, mais qu'il a fallu beaucoup de temps et de peines pour achever ces monuments. Après avoir passé cette première voûte, on entre dans une très vaste cour carrée, sur un côté de laquelle se trouve un grand bâtiment qui servait de demeure aux bayadères. Ce sont des danseuses pour les cérémonies du culte. Au milieu de cette cour est un très beau bassin. On descend dans ce bassin par un long escalier. De cette première cour, on passe dans une seconde moins grande où on voit les logements des ministres de la pagode. Dans le fond est une petite chapelle fort basse, fort obscure, toute voûtée et bâtie de grosses pierres de taille. J'eus la curiosité d'y entrer, et je trouvai, dans une chambre très sombre, la divinité du temple sous la forme d'un bœuf. On avait oint précédemment cette figure d'une forte dose d'huile de coco. On voyait à la noirceur des murs qu'on y avait allumé beaucoup de lampes garnies de cette même huile, et le tout répandait une bien mauvaise odeur. Je ne restai dans cet endroit que le temps nécessaire pour m'assurer de ce qu'il renfermait. Je revins de suite dans la seconde cour pour y examiner plus attentivement les hiéroglyphes dont les murs étaient chargés. Il paraît que dans l'Inde, parmi les gentils, toutes les histoires de leurs dieux sont très galantes; partout on ne voit que des figures qui l'indiquent. Les peuples attachés à ces cultes sont aussi très

enclins à l'amour. Leurs trois principales divinités sont Routren, Vichnou et Brahma. Je me suis fait raconter plusieurs fois ce qu'on connaît de ces dieux, mais c'est une histoire si compliquée et si merveilleuse qu'il me faudrait une longue digression pour dire ce que j'en sais.

En sortant de la pagode pour retourner vers mes gens, j'aperçus, en dehors et auprès de la porte d'entrée, un hangar sous lequel je découvris quelque chose d'assez extraordinaire. En approchant, je vis un chariot d'une forme toute particulière porté sur quatre roues solides. Ce chariot, qu'à son énorme masse j'ai estimé pouvoir peser au moins deux mille, était orné de sculptures et chargé des figures les plus bizarres. Mon daubachy me dit qu'il était réservé pour certaines fêtes particulières; que, ces jours-là, des milliers de personnes s'attelaient après pour le faire rouler, et qu'on avait des exemples de fanatiques (car il en est dans toutes les religions) se faisant écraser volontairement sous les roues.

J'avais gagné de l'appétit dans ma course, et je trouvai mon dîner avec plaisir. Je laissai tomber encore un peu la chaleur, et, vers quatre heures, je me remis en route pour faire les trois lieues au bout desquelles je devais trouver mon gîte. En partant, je m'aperçus que ma caravane était plus que doublée, et voici comment : les femmes, les enfants, les frères, les sœurs, les pères, les mères des personnes que j'avais à mon service, n'osant sans doute partir avec moi de Pondichéry de peur que je m'y opposasse, s'étaient donné rendez-vous à Vilnour. Mon daubachy avait aussi sa femme, qui était jeune et jolie. Ce fut de lui que j'appris que tout ce monde devait faire la campagne avec moi ou se placer à mesure que chacun en trouverait l'occasion. Je n'avais guère le droit de m'y opposer; d'ailleurs, comme ils n'étaient pas à ma charge, la chose me devenait indifférente. Sans plus m'en inquiéter, je continuai mon chemin en nombreuse compagnie,

et à sept heures, à la fin du jour, je m'arrêtai à une chauderie déserte pour y passer la nuit.

Les chauderies sont des espèces d'hôtelleries bâties autrefois, soit par les princes du pays, soit par des âmes charitables pour la commodité des voyageurs. Elles sont ordinairement placées sur le bord d'un étang et entourées de très gros arbres qui mettent à l'abri du soleil et de la fraîcheur de la nuit. Ces hospices étaient autrefois habités par des gens qui vendaient aux passants du riz, des poules et quelques autres menues denrées. Cela ne dispensait pas de faire sa cuisine. Mais, comme c'était la coutume, on ne s'en étonnait pas. Ces chauderies, aujourd'hui, ne présentent plus la même ressource. Elles sont abandonnées ; on n'y trouve que la fraîcheur et l'eau. C'est déjà beaucoup, mais il faut avoir la précaution d'apporter ses vivres avec soi, et c'est ce que j'avais fait. Au reste, mon souper fut peu de chose : une assiette de riz en fit tous les frais. Mes gens firent cuire aussi le leur, et, dans un instant, je vis autant de femmes occupées à cette besogne qu'ils formaient entre eux de ménages. Tous les soupers finis, je crus que ce monde, qui avait été fatigué pendant le jour, serait très empressé de dormir ; point du tout, ils formèrent un groupe, se mirent à causer, à chanter, et firent une veillée presque jusqu'à minuit. J'ai reconnu depuis que c'était leur usage. Je passai la nuit dans mon palanquin, où je dormis très bien, environné et gardé par ma troupe. Le lendemain, je me remis en route au point du jour et j'arrivai à l'armée avant dix heures du matin. Je fus admirablement accueilli par mes chefs et par mes camarades.

On sera peut-être bien aise de savoir quelles ressources nous avions dans ce pays pour notre subsistance et comment nous nous tirions d'affaire. Tous les deux jours, on nous faisait une distribution de riz et de viande, en commun avec les soldats. Les officiers avaient des rations proportionnées à leur grade, et infiniment plus abondantes que

nous n'en pouvions consommer. L'excédent de riz passait en compte pour la nourriture de nos gens et en déduction de l'argent que nous leur devions. La viande était si abondante que nous ne savions qu'en faire. Chacun recevait par jour la moitié d'un chien marron, de sorte que, à notre ordinaire de quatre, nous en avions deux à manger. Heureusement, on nous les délivrait vivants, et nous n'en faisions tuer qu'à raison de nos besoins. Ces chiens marrons, nommés ainsi je ne sais pourquoi, sont des animaux tout noirs, qui tiennent de la chèvre et du mouton. Quand ils sont gras, ils sont très bons à manger; mais il était rare qu'on nous les fournît de cette qualité. Pour parer à cet inconvénient, lorsque nous en avions la possibilité, nous en donnions un ou deux au boucher, sous la condition de nous en fournir la moitié d'un bien gras, et alors nous avions d'excellente viande. De ceux que nous ne pouvions consommer, nous formions un troupeau qu'on envoyait paître pendant le jour; mais comme le nombre s'en accroissait bien vite et que nous ne savions plus qu'en faire, nous nous en défaisions pour ce qu'on voulait bien nous en offrir... Les Indiens entendent le commerce et l'agiotage aussi bien qu'en aucun pays ; alors l'*arombaté* ou le fournisseur nous les faisait racheter sous main par ses agents et nous les rendait dans d'autres distributions. Il nous est arrivé plus d'une fois, pour nous en débarrasser, d'en donner quinze ou vingt à un fanon la pièce ou six sols de notre monnaie. Au reste, cette viande était la nourriture dont nous faisions le moindre usage. Nous préférions la volaille, le gibier et le poisson, que nous avions en abondance et de première qualité. Les bazars ou marchés en sont ordinairement bien pourvus à un prix assez raisonnable.

Le gibier s'achète presque toujours vivant. Les oiseleurs indiens ont un talent tout particulier pour prendre avec des filets ou des lacets les perdrix, les cailles et beaucoup d'autres espèces d'oiseaux, tous délicieux. Je

n'ai mangé ailleurs rien d'aussi parfait que les sarcelles et les pluviers dorés des Indes. Dans certains cantons, les paons sauvages sont fort abondants ; nous faisions de très bonne soupe avec les vieux, et les jeunes, rôtis, nous semblaient excellents. Il était rare que nous n'eussions pas toujours dans des paniers quelques perdrix ou cailles que nous nourrissions pour nous en servir au besoin. Les volailles y sont de la grande espèce et très bonnes. Je ne faisais pas infiniment de cas du poisson d'eau douce, à l'exception du barbeau qui a de la réputation, quoique très indigeste à cause de sa graisse ; mais, en revanche, celui de mer y est de toute bonté et extrêmement abondant. Nous avions aussi de temps en temps de petites tortues de terre qui peuvent peser entre dix et douze livres. Elles sont exquises. Les légumes y sont presque nuls et peuvent être comptés pour rien. On ne trouve qu'un peu d'oseille, d'ail ou d'oignon, des citrouilles, des courges ou melons d'eau. On voit que, avec toutes les ressources que je viens d'indiquer, il y avait moyen de faire bonne chère. Aussi, nous ne manquions de rien, et notre cuisinier tirait un grand parti de toute cette abondance.

Les deux mets par excellence chez les Indiens sont le cari et le *pilau*. Nous ne tardâmes pas à faire leur connaissance, que nous avons eu soin de cultiver depuis. Le cari est une sauce très copieuse composée de tous les aromates et épices du pays. Elle est relevée par une forte dose de piment qui met la bouche en feu. Le cari sert indistinctement pour arroser la viande, le poisson et le riz. Un Européen a du mal à s'y habituer les premières fois ; mais, comme l'usage en est salutaire, la raison fait qu'on y revient et qu'on finit par l'aimer. Le *pilau* est un riz cuit avec plusieurs assaisonnements et parfums agréables sous lequel on enterre une volaille ; quand il est fait avec soin, c'est un très bon manger. Notre dîner, je suis honteux de le dire, était toujours composé de cinq ou six plats. C'est beaucoup trop pour des militaires qui, par

état, doivent s'accoutumer aux privations pour les mieux supporter quand la nécessité l'exige. Mais, si c'était un vice, notre excuse se trouvera peut-être dans l'usage du pays qui est tel et que nous ne nous sentions pas assez forts pour réformer. Une privation bien réelle pour beaucoup de mes camarades, mais qui n'en fut pas une pour moi, c'était le manque total de pain. Il est à peine connu des Indiens, et l'usage journalier du riz ne leur laisse pas désirer autre chose. On le remplaçait par un énorme plat de riz où chacun prenait ce qu'il jugeait nécessaire.

Nous n'avions d'autre pain que celui que les vivandiers nous apportaient de Pondichéry, mais en si petite quantité que ceux mêmes qui ne pouvaient pas s'accoutumer au riz avaient bien de la peine à s'en procurer. Il était d'ailleurs exorbitamment cher, et je l'ai vu plus d'une fois payer à raison de vingt sols la livre. Le matin, à déjeuner, je prenais mon thé ou mon café avec du riz. La chose me paraissait si simple que je ne désirais pas mieux. La chaleur et la transpiration continuelles donnent de grandes altérations. Le meilleur moyen que nous avions trouvé pour y remédier était de prendre le thé avec un citron ou un peu d'eau-de-vie, l'après-midi vers cinq heures. Il n'y a point de limonade, point de sirop qui désaltère de la sorte. D'après ce qu'on vient de lire, on ne sera plus en peine de notre existence physique dans les camps, et, si je me suis un peu étendu sur cet article, c'est moins par goût que pour donner en passant une idée sur la manière de vivre et sur les ressources du pays en ce genre.

Je reviens à nos occupations dans le camp. Puissamment aidés par les cipayes que nous avions levés, notre service était léger et se bornait à l'intérieur. Il eût été impolitique de nous fatiguer par des gardes fréquentes et des détachements. Nous avions assez à souffrir du climat pour ne pas provoquer sans nécessité les maladies qu'une

trop grande activité eût rendues plus nombreuses encore. Il nous fallait du repos; c'était l'intention d'Hyder-Ali, et il sentait toute l'importance de nous ménager pour nous trouver en état au besoin. Nous étions à une lieue de son armée, et les soldats ne pouvaient aller dans son camp sans une permission par écrit. On évitait ainsi les querelles et tous les abus qui eussent pu en résulter. Les officiers étaient les maîtres de s'y rendre, autant que leur plaisir ou leurs affaires les y déterminaient. La curiosité, et plus encore le désir de voir, de connaître la manière d'être, les mœurs, les usages de ces peuples, m'y amenaient assez souvent. Je ne me lassais pas d'admirer la beauté des troupes, composées de tant de nations différentes, l'ordre qui régnait dans le camp et surtout l'intelligence et les grands moyens du Nabab. Seul, il donnait à ses ministres les ordres nécessaires à la direction de cette grande machine, à l'approvisionnement d'un camp de cent mille combattants, dont environ soixante mille hommes de cavalerie. Son armée s'élevait à un total de trois cent mille individus, en y comprenant tout ce qui suivait. Il ne se faisait aucune distribution. C'est par ses soins que les bazars étaient journellement approvisionnés de tout ce qui est nécessaire à la vie, à l'habillement et à l'entretien. On y rencontrait même des objets de fantaisie qu'on n'aurait jamais imaginé devoir trouver au milieu des armées. Quelle tête ! quel génie ! Avant d'entrer dans les détails de son camp, voyons comment il donnait ses ordres et se faisait chaque jour rendre compte de tout. Je puis en parler par le rapport de nos chefs qui, dans ce temps, furent présentés à Hyder-Ali et, en conséquence, admis à un grand *dorbar*.

Le dorbar est une assemblée qui a lieu presque tous les soirs à neuf heures et qui se prolonge plus ou moins tard dans la nuit, suivant le cérémonial qui doit s'y pratiquer ou d'après l'importance et le nombre des affaires à traiter. Les trois tentes du Nabab sont placées dans le

milieu du camp. Ces tentes, surtout celle du dorbar, sont d'une grandeur immense et si hautes qu'elles ont l'air de maisons. Une palissade en toile de coton de la hauteur d'environ six pieds les entoure. Cette enceinte a plus d'un quart de lieue de circonférence. Elle est gardée par des sentinelles très rapprochées les unes des autres. Devant l'entrée, veille une troupe nombreuse de lanciers, tous gens choisis, bien vêtus et armés d'une lance garnie d'argent. Cette entrée est, de plus, défendue par six pièces de canon en batterie, chargées et mèches allumées. Les trois tentes dressées au milieu de cette enceinte sont destinées, une au Nabab, une à ses femmes, et la troisième à tenir le dorbar.

A neuf heures, les chefs et officiers supérieurs de notre armée furent admis dans cette dernière tente qu'ils trouvèrent illuminée et couverte de riches tapis ; le Nabab était assis dans le fond, vis-à-vis de la porte, sur une espèce de trône fort riche ; un peu plus bas et à ses côtés, ses ministres sur des coussins, et tout autour de la tente, également sur des coussins, les princes et les principaux chefs de son armée. Le turban et la ceinture du Nabab étaient enrichis de diamants et de pierreries de la plus grande magnificence. Son habillement était d'une étoffe de soie à bouquets d'or. M. Duchemin, ayant à ses côtés M. d'Hoffelize et un autre colonel, fit son entrée, suivi des autres chefs admis à l'entrevue. De salutation en salutation, ils parvinrent jusqu'à la distance où ils devaient s'arrêter. Le Nabab, alors, leur fit une inclination de tête, et M. Duchemin, ayant obtenu audience, le harangua succinctement à l'aide d'un interprète. Hyder-Ali répondit par l'organe d'un de ses ministres, qui fut chargé d'inviter ces messieurs à assister au dorbar. Un maître de cérémonie fit apporter des coussins, et chacun s'assit dans le milieu de la tente et en face du trône. On brûla alors des parfums, on répandit de l'eau de rose et on présenta le bétel, que nos messieurs laissèrent passer sans y toucher,

faute d'en savoir faire usage. De temps en temps, Hyder-Ali, toujours à l'aide des interprètes, faisait au général Duchemin quelques questions, tantôt sur la France, tantôt sur l'armée ; mais, comme on peut croire, la conversation n'était pas très animée. Après le bétel vinrent quelques plats de fruits et de sucreries. Ce cérémonial dura environ une heure, après quoi on entama les affaires.

A dater de ce moment, nos messieurs devinrent tout à fait étrangers à la chose, et ils n'eurent plus d'autre besogne que celle d'examiner les figures. Leur première attention se porta sur le Nabab. Il était petit, âgé de plus de soixante ans, d'une figure peu distinguée, quoique spirituelle. Il avait les yeux extrêmement vifs et pleins de feu, la peau très noire, contre l'ordinaire des Asiatiques, surtout des Maures, qui sont généralement cuivrés. Les peuples d'Asie ont absolument les traits semblables aux nôtres. Ils ne diffèrent que par la couleur de la peau, dont les nuances sont extrêmement variées. Ils ont les cheveux longs et sont généralement bien faits. Quand le Nabab avait fini avec un ministre, il traitait avec un autre, et plusieurs secrétaires étaient occupés à prendre note de ses ordres. Il régnait un grand silence dans l'assemblée, et l'on n'entendait parler que les personnages interrogés. Il était plus d'une heure de la nuit lorsque les affaires cessèrent. La conversation, alors, changea probablement d'objet. Avant de clore le dorbar, un des ministres descendit de sa place et vint au général Duchemin, suivi d'un subalterne portant un plat couvert de bagues de différentes espèces. Il donna au général un diamant d'environ cinquante louis et en distribua d'autres de moindre valeur à ses officiers. Le prix commun de ces bijoux était de dix à six louis. Cette distribution finie, on leva la séance. Le Nabab disparut par une porte pratiquée derrière la tente, et chacun se retira.

Deux jours après, le général reçut de la part d'Hyder-

Ali quelques mets provenant de sa table. C'est un usage de la Cour des souverains asiatiques et, en même temps, une marque de faveur et de protection. Ces mets coûtent fort cher à celui qui les reçoit, par les présents qu'il est obligé de faire au porteur, ordinairement un des favoris du prince.

CHAPITRE XXIII

(1782)

Prise de Permacoul. — Départ d'Hyder-Ali. — Nous suivons l'armée indienne. — M. de Suffren à Goudelour. — Sa visite au Nabab. — L'éléphant de l'armée. — Les chacals et les oiseaux de proie. — Prise de Trinquemalé par M. de Suffren.

Sur ces entrefaites, Permacoul, assiégé, comme je l'ai dit, par Tippo-Saïb, capitula. Cette place, située sur un tertre très élevé, était d'une approche difficile. On fut obligé d'y sacrifier du monde pour s'en rendre maître. Mais enfin, soit que les vivres ou que les munitions manquassent, les Anglais se rendirent. Tous furent prisonniers de guerre. Nous vîmes alors qu'il valait mieux être les amis que les ennemis du Nabab. Tout ce qu'il y avait d'Anglais, hommes, femmes ou enfants, fut conduit en captivité dans les États du prince, après avoir subi le pillage et des mauvais traitements. Nous sûmes aussi que les Européens en guerre contre lui, qui avaient le malheur d'être pris, étaient traités sévèrement. Presque tous périssaient de misère ou de maladie. Quant aux cipayes, il les incorporait dans ses troupes ou les envoyait dans ses États. Les villes qu'il prenait essuyaient le pillage et restaient désertes.

Peu après cette expédition, les fourrages manquant dans tous les environs, Hyder-Ali prit le parti de transporter son armée un peu plus loin, en se rapprochant des montagnes de Gingi. Il fit prévenir notre général de son projet.

Le surlendemain, on se disposa à partir. L'armée du

Nabab devait nous devancer d'un jour. Ce fut la première fois que j'eus l'occasion de voir comment s'ébranlait cette masse énorme, et je constatai que, sous l'apparence du désordre, il y avait réellement beaucoup d'ordre. Une heure avant de se mettre en marche, on bat ce qu'on appelle le *langara*. Un homme monté sur un éléphant, porteur de deux grosses timbales, frappe lentement et avec mesure des coups qui s'entendent fort loin. Il continue de la sorte pendant toute la marche, surtout si elle est de nuit, et ce son indique la route qu'on doit tenir. L'infanterie et la cavalerie marchent sur plusieurs colonnes; des guidons, des enseignes, des drapeaux portés avec le langara doivent tracer le nouveau camp et indiquer sa place à chaque corps. Les bazars ont également leurs enseignes; mais, ordinairement, les marchands n'arrivent que le second jour. Tout ce qui n'est point militaire forme des colonnes séparées. Il faut avoir vu tout cet attirail pour s'en faire une idée. Les descriptions qu'on lit dans Quinte-Curce des nombreuses armées de Darius sont des tableaux assez exacts de tout ce que nous vîmes défiler sous nos yeux. Plus de cent cinquante mille personnes de tout âge, de tout sexe, étaient en mouvement. Tantôt c'était le sérail de quelque prince, tantôt celui d'un des chefs de l'armée escorté par des soldats. Les malheureuses femmes, — car je ne crois pas qu'on puisse envier leur sort, — vêtues de blanc, étaient cachées de la tête aux pieds; elles voyageaient dans des voitures découvertes traînées par des bœufs ou par des chevaux d'un très grand prix. Elles suivaient tranquillement la file, sans avoir la permission de parler à qui que ce soit. Ensuite on voyait défiler des éléphants chargés de leur girole, espèce de palanquin d'une très jolie forme. Les cornacs, montés sur leurs cols, les conduisaient, armés seulement d'un bâton long de deux pieds dont le bout avait un fer de la forme d'un aviron. Venaient à leur suite des bandes de chameaux chargés de tentes, d'équipages. Des charrettes attelées de deux

buffles formaient une autre colonne. Le nombre des bœufs porteurs de charges était incalculable. Pour en donner une idée, il suffira de dire que le Nabab en avait soixante mille pour l'approvisionnement de l'armée et les attelages de son artillerie.

Cette multitude d'hommes et d'animaux formait des colonnes à l'infini, et, grâce à la configuration de la côte Coromandel, qui présente un pays plat et sans obstacles, le tout arrivait assez facilement à destination.

Les Anglais, trop inférieurs en nombre, n'osèrent pas se montrer dans cette campagne. D'ailleurs, par la manière dont les postes étaient arrangés, on était à l'abri de toute surprise de la part de l'ennemi. Des corps nombreux de cavalerie et d'infanterie formaient des avant-postes à une grande distance. Personne ne pouvait approcher sans avoir été reconnu. L'ennemi, au contraire, se trouvait continuellement harcelé par ces mêmes troupes accoutumées à faire la petite guerre. On le bloquait dans son camp, on interceptait ses convois et on le tenait toujours dans un état d'alerte qui ne lui permettait guère de prendre l'offensive.

Je n'ai pas encore parlé de la manière de voyager d'Hyder-Ali. Dès que le langara battait, ses lanciers, les troupes qui devaient l'escorter, ses éléphants, ses chevaux de suite, en un mot tout ce qui formait son cortège et sa garde s'assemblait sur la place, devant ses tentes. Quand il était prêt, il montait dans un superbe palanquin, et, entouré de ses lanciers, il se faisait transporter avec beaucoup de diligence dans le camp qu'on devait occuper.

Notre tour vint aussi de plier bagage. N'ayant encore avec nous que peu de chevaux et de bêtes de somme, nous avions été obligés de nous pourvoir d'un plus grand nombre de coolis. Mais l'espèce n'en manquait pas: hommes, femmes, tous étaient employés à porter. Nos gens, au lieu de marcher avec les équipages à la suite de l'armée, comme c'est l'usage en Europe, trouvèrent plus

commode de se rendre à destination par petits pelotons, à la manière du pays; tout arriva quand même, et nous eûmes nos bagages beaucoup plus tôt. Nous séparâmes les cipayes en deux corps; la moitié faisait l'avant-garde, l'autre moitié l'arrière-garde, et nous formions le centre. Ce fut dans cette marche que je voyageai pour la première fois, avec ma compagnie, nonchalamment étendu dans mon palanquin. Cette manière d'aller n'avait rien de militaire. J'en étais d'abord un peu honteux, je l'avoue; mais cependant je me rassurai en pensant que je n'étais pas le seul et que je me conformais à l'usage. De plus, n'ayant pas d'autre manière de me faire transporter, il m'était physiquement impossible alors d'aller à pied.

Dans ce temps, nous eûmes nouvelle de l'arrivée de M. de Suffren avec son escadre à la rade de Goudelour. Il venait de livrer un combat très vif aux Anglais du côté de Négapatan, au sud de Pondichéry. Il fut mal secondé par une partie de ses capitaines, qui ne voulurent prendre que peu de part à cette affaire. Ceux qui firent bien leur devoir eurent beaucoup à souffrir par la mauvaise volonté des autres. Un de ces derniers, le commandant du *Sévère*, bien malgré lui sans doute, se trouva chauffé vivement par un navire anglais. Il voulut s'en tirer même au prix de son honneur, et voici ce qu'il avisa : prêt à essuyer la bordée de l'ennemi, il eut la bassesse de faire aux Anglais beaucoup de signes avec son chapeau pour tâcher de leur donner à comprendre qu'ils n'eussent plus à tirer, qu'il allait se rendre. Il ordonna en même temps d'amener le pavillon. Le premier lieutenant, brave officier, occupé à son poste sur le gaillard d'avant, aperçoit par hasard les gestes de son capitaine et se doute de son projet de se rendre; il accourt comme un furieux, proteste que ni lui ni l'équipage ne veulent se déshonorer. Le capitaine, tout tremblant, veut insister. Le lieutenant, qui n'a point de temps à perdre en discours superflus, lui commande impérativement de se retirer dans sa chambre. Le capitaine

obéit. Pendant ce débat, le vaisseau anglais, voyant le pavillon amené, s'avance à petites voiles pour s'emparer du navire qu'il croit rendu. Le lieutenant le laisse approcher, puis, tout à coup, fait rehisser le pavillon et lui envoie une bordée terrible dont il eut beaucoup à souffrir. L'Anglais maltraité est obligé de reculer, et le combat continue encore quelque temps. M. de Suffren n'en recueillit pas, à beaucoup près, l'avantage qu'il devait obtenir si tous les vaisseaux eussent donné. Il était douloureux pour ce brave homme et pour ceux qui suivaient son exemple de voir chez plusieurs capitaines tant de mauvaise volonté. Ce second exemple de lâcheté et d'insubordination lui donna à penser qu'un acte de sévérité devenait nécessaire, et qu'il n'avait rien de bon à espérer de ceux qui, deux fois de suite, s'étaient si mal montrés. Ainsi donc, à son arrivée à Goudelour, il les destitua de leur commandement et mit à leur place des premiers lieutenants dont les talents et la bravoure lui étaient connus. Celui qui avait sauvé le vaisseau prêt à se rendre ne fut pas oublié et succéda à son capitaine. Cet acte de justice et de rigueur fut généralement applaudi; d'ailleurs, ceux qui auraient pu l'improuver n'osaient pas le manifester.

Après le combat, les Anglais se retirèrent à Trinquemalé pour se réparer.

La réputation de M. de Suffren avait donné à Hyder-Ali le plus grand désir de connaître cet homme célèbre. Dès qu'il le sut en station à Goudelour, il lui envoya une députation pour le complimenter sur son dernier combat et l'engager à le venir voir à son camp. Telle nécessaire que fût sa présence à son escadre, il ne crut pas pouvoir se refuser à cette invitation, moins pour satisfaire sa curiosité que pour resserrer plus étroitement l'alliance et se ménager toujours la protection d'un prince aussi puissant. Le jour fut donc arrêté, et les députés s'en retournèrent en toute hâte rendre compte du succès de leur

mission. Ils étaient porteurs d'une lettre du Commandeur. Cette lettre fut remise en plein dorbar, avec toutes les cérémonies usitées. Celui qui est chargé de la remettre la tient enfermée dans plusieurs morceaux de riches étoffes. Elle passe, avant d'être communiquée au Nabab, par les mains des différents ministres ; chacun ôte une enveloppe ; enfin, le dernier doit la donner au prince qui, ordinairement, la lui fait lire et se la fait expliquer par un des interprètes.

On fit partir des palanquins et un détachement de cavalerie, et, au jour indiqué, M. de Suffren, suivi de plusieurs des principaux officiers de l'escadre, arriva au milieu de cette escorte pour dîner chez M. Duchemin qui l'attendait. Vers sept heures du soir, il se remit en route avec notre général et les premiers officiers de notre armée pour se rendre au camp et, de là, au dorbar qui devait s'ouvrir à neuf heures. Les cérémonies furent celles d'usage. Le Nabab se divertissait beaucoup de la gêne et de la fatigue qu'éprouvait le Commandeur, peu accoutumé à se tenir sur un coussin à la manière des Asiatiques. L'extrême grosseur de son corps, ramassé dans une petite taille, sa grande vivacité, les mouvements continuels qu'il était obligé de faire pour se maintenir sur son carreau, la chaleur qu'on éprouvait dans la tente, tout cela l'incommodait fort. Successivement, on apporta plusieurs coussins pour le soutenir du côté où il menaçait de crouler. Ces monts de duvet excitaient, par tout son corps, une transpiration plus abondante encore. On ne traita point d'affaires ce soir-là, ce qui rendit heureusement la séance plus courte. Vers minuit, on se retira. M. de Suffren fit proposer au Nabab de venir voir son escadre. Il voulait lui donner une fête sur mer et le simulacre d'un combat naval. Mais les princes indiens et surtout Hyder-Ali, naturellement méfiant, ne se seraient pas exposés à se livrer ainsi sur mer à des étrangers. Hyder-Ali répondit, pour se tirer d'affaire, en homme d'esprit : *Suffren, je t'ai vu,*

j'ai tout vu. Avant de se retirer, il fit dire à M. Duchemin qu'il lui donnait un éléphant pour marcher à la tête de notre armée. Il ajouta que, ne pouvant faire le même cadeau à M. de Suffren, il le priait d'en accepter le prix, c'est-à-dire la valeur de vingt-quatre mille francs en or, à peu près l'estimation de l'éléphant.

M. de Suffren, par sa place et ses commanderies jouissant au moins de quatre-vingt mille livres de rente, ne tenait guère à une somme d'argent. Il eut l'adresse, pour se faire des créatures dans le dorbar, de faire distribuer cet or aux ministres et à ceux dont il pouvait tirer parti pour le besoin des armées. Cette largesse fit un très grand effet, et aux titres de *héros* et d'*habile guerrier* il joignit celui de *magnifique*. Les officiers des vaisseaux qui l'avaient accompagné reçurent quelques diamants en présent.

M. de Suffren revint passer le reste de la nuit à notre camp, et, dès le lendemain matin, il se remit en route pour Goudelour avec l'escorte qui était venue le chercher. L'éléphant fut aussi amené avec pompe à notre général, et, tout le temps que nous sommes restés dans l'Inde, il a marché à la tête de notre régiment. Quand un prince indien veut donner une grande marque de faveur à un de ses sujets qui jouit déjà d'une haute considération, il lui fait présent d'un éléphant ; mais, comme un pareil cadeau entraîne après lui des frais considérables pour la subsistance et l'entretien de l'animal, il y ajoute une pension à raison d'une pagode d'or par jour (neuf francs de notre monnaie), et cette pension dure pendant toute la vie de l'éléphant. Au lieu de sa pension, le Nabab attacha trois hommes à son service, et les autres dépenses à faire furent prises sur la caisse de l'armée.

Quelque temps après le retour de M. de Suffren, nous lui envoyâmes de l'armée de gros détachements et un bon nombre de cipayes choisis dans les grenadiers et chasseurs. Ces corps, destinés à une expédition secrète, furent répartis sur tous les vaisseaux, et, pour donner le change,

on fit courir le bruit qu'on les avait demandés en remplacement des matelots tués ou blessés dans les combats précédents. Muni de ces renforts, le Commandeur ne tarda pas à mettre à la voile, et l'on fut plus de six semaines sans entendre parler de lui.

Notre vie, dans le camp, était assez monotone. Nous faisions, deux fois la semaine, l'exercice et quelques manœuvres pour occuper et entretenir le soldat. Nous avions très peu de service, conséquemment bien du temps à passer dans l'oisiveté. Ceux de nous qui aimaient la chasse pouvaient s'en amuser, mais elle était pénible à cause de la chaleur. Nous aurions pu, à la manière des Anglais, chasser les chacals qui sont communs et peu sauvages.

Ils se tenaient toujours dans les environs du camp, en très grand nombre; et, dès que la nuit venait, ils se mettaient en quête en poussant des cris très aigus, d'une manière plaintive et lamentable. Ils se répondaient les uns aux autres, souvent se mettaient en bande et nous fatiguaient de leurs aboiements. La voracité leur faisait oublier le danger, et ils entraient jusque dans les tentes. Une fois, j'en guettai un qui m'était déjà venu visiter à plusieurs reprises pour ramasser les os ou les débris des repas. A la faveur d'un beau clair de lune, l'épée à la main et couché sur mon lit dans la plus parfaite immobilité, j'étais à l'affût pour l'attendre. Il vint en effet; mais soit qu'il ne s'approchât pas assez près de mon lit, ou parce que je me pressai trop, je lui donnai un coup inutile. Je sentis beaucoup de résistance sur sa peau, et il se sauva précipitamment dès qu'il vit l'accueil que je lui préparais.

Mon daubachy, à qui je racontai l'aventure le lendemain, me dit que j'avais commis une imprudence, que cet animal naturellement poltron, se sentant piqué, aurait pu se jeter sur moi et me faire une très mauvaise morsure. Je me tins la chose pour dite; je fermai à l'avenir ma tente plus exactement pour ôter aux chacals l'envie d'y entrer.

Le jour, nous avions à nous garder d'un autre animal moins dangereux, mais fatigant par sa multitude, son impudence et son obstination. C'étaient de gros oiseaux de proie, très voraces et encore plus familiers. Les soldats en prenaient tant qu'ils voulaient avec une grosse épingle attachée à une ficelle et pliée en forme d'hameçon, au bout de laquelle on mettait un petit morceau de viande. Ils faisaient souffrir mille tourments à ceux qu'ils attrapaient, et, quoiqu'ils en détruisissent beaucoup, il en restait en assez grande quantité pour nous incommoder. Ces oiseaux étaient si voraces, si voleurs et si adroits qu'il fallait continuellement se tenir en garde contre leur astuce ; et nos cuisiniers, qui travaillaient en plein air, ne pouvaient impunément laisser un morceau de viande à découvert sans l'exposer à leur rapacité. Si je n'avais été témoin oculaire du fait, je ne rapporterais pas celui-ci, de peur qu'on ne le prît pour une fable.

Un jour, étant à dîner sous le feuillage d'un arbre, le bœuf qu'on nous apportait sur un plat fut enlevé très adroitement par un de ces oiseaux dans un trajet d'une dizaine de pas, distance de la cuisine à la table. Il le prit avec ses serres et s'en fut à quelque distance le manger sur un arbre. Si nous ne l'avions pas vu, nous aurions pu croire que le domestique nous faisait un mensonge ; mais, témoins du fait, nous en fûmes fort surpris, et cela nous divertit beaucoup.

Un fléau plus désagréable encore dans l'Inde et surtout dans les camps, c'est la prodigieuse quantité de mouches dont on est singulièrement tourmenté pendant le jour. Je me suis vu plusieurs fois obligé de leur abandonner mon déjeuner, noir de la multitude qui venait s'y jeter. Lorsqu'une fois elles ont les ailes mouillées, il est impossible de les en déloger. Le plus court est de leur en faire le sacrifice. On s'y détermine d'autant plus volontiers qu'il est dangereux d'en avaler. Si ce malheur arrive, comme il n'est que trop ordinaire, on ne tarde pas à s'en aperce-

voir par un violent mal de cœur bientôt suivi d'un vomissement qui ne cesse que lorsque la mouche est sortie. Aussi, quand je me mettais à table, j'avais toujours deux de mes bouées de service pour chasser ces insectes et en même temps donner de l'air avec des feuilles de palmier. J'en usais de même dans ma tente lorsque je voulais dormir ou me reposer. Pour diminuer le nombre de ces petites bêtes, chaque marchand, dans le camp du Nabab, est obligé, sous peine d'amende, d'en fournir chaque jour une certaine mesure à un homme préposé pour cette recette. Malgré cette précaution, elles s'accroissent encore quelquefois en si grand nombre et deviennent si incommodes qu'il faut changer de camp pour s'en débarrasser. Dans ce cas, on a soin de partir la nuit, afin d'en laisser la plus grande quantité. On assure que ces essaims, dont on ne peut se faire une idée, n'abondent de cette sorte qu'à cause du grand nombre de chevaux et de bœufs qui se trouvent dans les armées. La nuit, on est vexé par les moustiques, dont les piqûres sont très désagréables. La meilleure manière de s'en garantir est de faire usage de moustiquaires.

Nous apprîmes, enfin, par une corvette expédiée de l'île de Ceylan, ce qu'était devenu M. de Suffren et ce qu'il avait fait depuis son départ de Goudelour. Peu de jours après avoir embarqué les détachements fournis par l'armée, sachant que les Anglais se réparaient à Madras, il avait mis à la voile, s'était rendu en toute hâte devant Ceylan et était entré de suite dans la rade de Trinquemalé. Les Anglais, maîtres du fort, tiraient de toutes leurs batteries pour l'empêcher d'avancer ; mais, par la supériorité de son feu, il parvint à démonter une partie de leurs pièces qui défendaient la rade et vint mouiller vers l'endroit où il projetait un débarquement. En effet, dès la première nuit de son arrivée, il mit toutes ses troupes à terre, et, en y joignant quelques centaines de canonniers et matelots, il composa un corps de deux mille

hommes. Dès le point du jour, il fit marcher ses troupes sur le fort en repoussant tous les avant-postes, de manière que la forteresse fut cernée dans la matinée. La sommation qu'il fit faire servit à donner le temps au canon d'arriver. Dans la seconde nuit, on commença à placer les batteries et à ouvrir la tranchée. Les assiégés faisaient grand feu et tuaient ou blessaient quelques travailleurs. Le jour, on se cachait de son mieux, et, comme on était fort à découvert et qu'il faisait très chaud, les travaux allaient lentement. Les Anglais tentèrent une première sortie qui leur réussit mal. Ils perdirent du monde, et on leur fit quelques prisonniers. On apprit par eux que la garnison était d'à peu près douze cents hommes, dont la majeure partie composée de troupes *malaises*, et qu'il n'y avait guère plus de trois cents Européens. Au bout de quelques jours, nos batteries commencèrent à jouer, et celles du château répondaient avec vivacité. M. de Suffren, outre son courage bouillant et l'ardeur de la gloire innée chez lui, avait encore un motif bien puissant de pousser ce siège avec chaleur. C'était la crainte fondée de l'apparition de l'escadre anglaise. Elle l'eût forcé d'abandonner son entreprise, s'il lui eût fallu livrer combat avant d'être maître de la forteresse. Il venait plusieurs fois par jour dans la tranchée, visitait les batteries, engageait tout le monde à bien faire, donnait des récompenses aux plus habiles canonniers. C'était par de telles manières qu'il parvenait à animer les plus tièdes. Une batterie de quatre mortiers, qu'on venait d'achever, avança bien les affaires. Elle eut un succès prodigieux et désola la garnison. Le commandant tenta encore une sortie, mais il trouva tout le monde si bien sur ses gardes et tellement disposé à le recevoir qu'il rentra sans avoir osé rien entreprendre. Enfin, ayant plusieurs canons hors de service, presque dépourvu de munitions, ne voyant pas arriver les vaisseaux sur lesquels il comptait pour se dégager, il se détermina à capituler. Les conditions furent

bientôt réglées. On ne fit point la garnison prisonnière ; elle obtint, en remettant les armes, tous les honneurs de la guerre et rendit le fort. C'était le quatorzième jour de tranchée ouverte. La fortune de M. de Suffren ne l'aban donna pas dans cette occasion, car, trois jours après, on signala l'escadre anglaise. Ne sachant rien de ce qui venait de se passer, et croyant les Français partout ailleurs, les Anglais venaient mouiller dans la rade, avec la plus grande sécurité. Mais ils furent obligés de changer de projet en voyant nos vaisseaux dans le port et le pavillon blanc flotter au haut du fort.

CHAPITRE XXIV

(1782)

Combat contre l'escadre anglaise. — Position périlleuse des deux escadres. — Le camp de Gingi. — Mort d'Hyder-Ali. — Tippo-Saïb. — Retour à Mangicoupan. — Perte du *Bizarre*. — Les serpents et les caïmans.

Dès que le Commandeur apprit l'arrivée des Anglais, il fit en toute hâte rembarquer son monde, laissa une bonne garnison dans la forteresse et se prépara à sortir pour attaquer l'escadre. Le siège nous avait coûté près de quatre-vingts hommes et environ cent cinquante blessés. Les cipayes, quoique moins nombreux que les Européens, supportèrent à eux seuls plus de la moitié de cette perte. Comme ils n'étaient que stipendiaires et qu'on pouvait aussi plus facilement les remplacer, on les exposait davantage, soit dans les travaux du siège, soit dans les postes les moins couverts. Toutes les dispositions finies, le fort approvisionné autant que les circonstances le permettaient, M. de Suffren partit avec sa flotte pour aller à la rencontre des Anglais. Un bâtiment neutre qu'il trouva le jour de sa sortie lui apprit que l'ennemi était à la Pointe-de-Galles. Il porta de ce côté et ne tarda pas à en faire la rencontre.

Quoique les Anglais connussent la supériorité de nos forces, qu'ils rendissent hommage aux talents de M. de Suffren et qu'ils fussent remplis d'estime et de vénération pour ce grand homme (il faut rendre cette justice à leur bravoure), ils n'ont jamais refusé le combat; ils ont toujours parfaitement soutenu l'honneur de leur pavillon. Ils n'étaient pas aussi justes envers leur amiral, sir Hugues,

que, par dérision, ils appelaient *la bonne femme,* soit parce qu'il était avancé en âge, ou parce qu'il était peut-être trop verbeux. Au reste, la conduite qu'il a tenue pendant toute cette guerre, le talent dont il a fait preuve en se maintenant avec honneur vis-à-vis de forces presque toujours supérieures, l'éloge qu'en a fait M. de Suffren dans différentes occasions, le justifient assez de ce que ses officiers ont pu dire contre lui.

Les deux escadres se trouvant en vue, le combat n'était pas douteux. On s'y prépara pour le lendemain. Le Commandeur manœuvra toute la nuit pour garder l'avantage du vent et tenir l'ennemi entre la terre et lui. Dès le matin, il s'avança sur les Anglais pour commencer l'action.

Un petit fait, arrivé quelques instants avant le combat, dépeindra l'esprit superstitieux du matelot et la réflexion du général. Son usage était, au moment d'engager l'affaire, de parcourir les batteries afin de s'assurer si tout était en ordre et, en même temps, d'exhorter les hommes à bien faire leur devoir. Pour sa commodité, il portait, à son bord, un petit chapeau blanc et assez malpropre, vu qu'il l'avait déjà depuis plusieurs années. Venant d'encourager les canonniers d'une pièce, il passait à la suivante pour faire aussi un petit discours. Dans cet intervalle, il entendit un des matelots qu'il venait de quitter dire à ses camarades :

— M. le Commandeur en parle à son aise; il sait bien qu'avec son chapeau blanc il ne risque rien, et que, tant qu'il le conservera, il ne saurait être blessé.

M. de Suffren, étonné d'une pareille absurdité et fâché en même temps qu'on pût croire qu'il avait un talisman contre les hasards de la guerre, prend son chapeau avec vivacité, le jette à la mer, et revenant vers celui qui avait tenu ce sot propos :

— Tiens, imbécile, vois si je pense que mon chapeau peut me garantir de tout danger.

Cet à-propos fit un effet merveilleux sur tout l'équipage, et celui qui avait dit cette sottise fut bafoué de ses camarades.

Vers onze heures, les flottes se trouvant à portée de canon, le combat commença. Le feu était vif de part et d'autre, et l'action, probablement, serait devenue majeure si, dès son début, les vents n'eussent pas changé. Cela nous fit perdre l'avantage que nous nous promettions, grâce aux moyens que nous avions eus d'abord de combattre de très près. On continua cependant à se canonner, lorsque, vers le soir, le peu de vent étant venu à tomber tout à coup, les vaisseaux se trouvèrent dans l'impossibilité de manœuvrer. La position des escadres devenait fâcheuse. On n'était pas loin de terre, et les courants y portaient d'une manière très sensible. Que faire alors? Les Anglais, qui en étaient encore plus près que nous, pour éviter de s'aller briser contre les écueils, prirent le seul parti possible : celui de jeter l'ancre. La nuit allait venir; M. de Suffren n'eut d'autre moyen que de les imiter. Il arriva une chose peut-être sans exemple jusqu'alors : amis et ennemis passèrent la nuit confondus les uns avec les autres, de manière que les deux escadres paraissaient n'en plus faire qu'une seule. Un de nos vaisseaux, trompé par l'obscurité, s'en fut donner de son beaupré dans les haubans d'un navire anglais ; et, loin de chercher à se prendre l'un l'autre, ils passèrent plusieurs heures à se dégager réciproquement. Le péril commun fit oublier, pour cette nuit, l'animosité des deux nations, et le lendemain de grand matin, comme par suite d'une convention tacite, chacun se dégagea de son mieux, se rallia à son chef et se retira sans de nouveau engager le combat.

M. de Suffren rentra à Trinquemalé pour se reposer et déposer ses blessés; les Anglais retournèrent à Madras. Si notre général n'a pas, dans cette affaire, obtenu un succès bien brillant, c'est moins par la faute de ses offi-

ciers qu'à cause de la bizarrerie des vents qui le contrarièrent pendant le combat. Il en retira cependant l'avantage d'éloigner les Anglais et d'être en sûreté dans sa nouvelle conquête.

Après un séjour de quelque temps dans notre dernier camp, quand les fourrages furent épuisés, Hyder-Ali nous fit marcher avec son armée sur Gingi, lieu situé à l'entrée des Ghats, chaîne de montagnes qui, dans la presqu'île de l'Inde, sépare la côte Malabar de celle de Coromandel. Nous vînmes donc camper au pied de ces montagnes au commencement de septembre 1782. Tout le temps que nous y fûmes, nous éprouvâmes dans l'atmosphère deux températures bien différentes. Chaque nuit, il y avait une rosée si abondante que nos tentes étaient mouillées comme à la suite d'une forte pluie. Cette humidité était occasionnée par un brouillard épais et tellement froid que nous avions beaucoup à en souffrir. Nous étions obligés, tous les soirs, d'allumer de grands feux pour nous chauffer, et, la nuit, de nous couvrir de ce que nous avions de hardes pour pouvoir dormir. Le matin, vers huit heures, le soleil dissipait ce brouillard, et tout le jour était excessivement chaud.

Cette bizarre température était tout à fait contraire à la santé ; de plus, les eaux vives qui descendaient des montagnes donnèrent à ceux qui en burent sans modération des fièvres connues dans le pays sous le nom de fièvres de Gingi, et dont on a bien de la peine à se défaire. Nos domestiques se déplaisaient fort dans ce canton, tant à cause des froids de la nuit que par la crainte d'y tomber malades.

Hyder-Ali n'avait pas cette appréhension, car, probablement, il n'y eût pas amené son armée s'il eût prévu y trouver sa propre fin. Au bout d'une quinzaine de jours de station dans cet endroit, nous apprîmes qu'il était malade assez sérieusement pour s'inquiéter lui-même et embarrasser ses médecins. Voyant que son mal était au-

dessus de leurs talents. ils engagèrent le Nabab à appeler auprès de lui M. Noël, le chirurgien-major de notre armée. Il trouva, à son arrivée, son auguste malade dans une situation très critique. Il avait une forte fièvre et, de plus, un abcès intérieur: bref, il était dans un état qui ne laissait plus aucun espoir. M. Noël vit de suite tout le danger de sa position. Mais, comme la mort est un pas toujours plus difficile à franchir pour les grands de la terre, il prit sur lui de ne rien faire paraître du peu d'espoir qu'il avait de prolonger ses jours. Il ordonna quelques remèdes, plutôt comme palliatifs que dans le but d'opérer la guérison. Le malade se sentit un peu soulagé dans les premiers moments. Mais on ne pouvait plus détruire la cause du mal. Il était trop tard. La maladie faisait, au contraire, chaque jour, intérieurement, de nouveaux progrès, et le docteur s'en apercevait au caractère que prenait la fièvre. L'avant-veille de la mort du Nabab, M. Noël avertit confidentiellement M. Duchemin que c'en était fait, et qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre. Effectivement, il mourut à peu près à l'époque qu'il avait annoncée.

Tippo-Saïb, fils et successeur d'Hyder-Ali, était absent quand cet événement arriva. Immédiatement après la prise de Permacoul, son père l'avait fait passer avec un corps de troupes à la côte Malabar pour s'opposer aux entreprises que les Anglais paraissaient vouloir tenter sur Mangalore. Le temps de l'avertir et celui de son retour demandaient au moins quinze jours. Dans cet intervalle, l'intrigue, la cabale et les factions pouvaient lui susciter bien des événements capables de l'éloigner et même de lui faire perdre la couronne. On n'ignorait pas qu'il avait dans l'armée un parti puissant contre lui; mais l'adresse du chef qui commandait par intérim et qui lui était tout dévoué fut telle que ceux qui auraient pu se révolter n'osèrent le faire ouvertement, dans la crainte de n'être pas suffisamment secondés et de payer de leurs têtes le

fruit de leur rébellion. Les choses se passèrent donc en intrigues sourdes qui n'eurent aucun effet. Tippo-Saïb arriva à l'époque où on l'attendait, et il fut reconnu en qualité de souverain de tous les États de son père (1782). Ceux qui avaient voulu se révolter eurent bien peur; le nouveau Nabab en punit deux ou trois et eut la générosité de ne pas vouloir connaître les autres.

Tippo-Saïb avait environ vingt-huit ans lorsqu'il monta sur le trône. C'était un beau prince, grand, bien fait, d'une jolie figure. Il n'avait pas la peau noire comme son père, mais elle était cuivrée comme chez la plupart des Maures. Je ne connais pas assez la vie d'Hyder-Ali pour faire un éloge digne de ce grand homme, le prince d'Asie le plus célèbre, sans contredit, de son siècle. Son histoire a été écrite; je ne l'ai point lue, mais elle doit être des plus intéressantes. Je sais seulement qu'il a commencé sa carrière dans les emplois militaires les plus subalternes. On a même dit qu'il avait été simple cipaye. Quoi qu'il en soit, il ne dut son élévation et sa puissance qu'à son génie; et sa politique, presque toujours astucieuse, l'a au moins autant servi que son épée. Il n'a cessé d'être en guerre, et lui-même a toujours combattu à la tête de ses armées. Malgré cela, il avait plus de réputation comme homme d'État que comme guerrier. On a dit qu'il ne savait ni lire, ni écrire. La chose est possible, mais je ne puis l'assurer. On lui a reproché avec raison d'être cruel et vindicatif. Mais ces vices, odieux parmi nous, sont pour ainsi dire autorisés chez les princes asiatiques. Avide de richesses, il possédait, à Cheringa-Patnam, capitale de ses États, des amas prodigieux d'or et d'argent. On croit qu'il n'amassait d'aussi immenses trésors que pour entretenir de nombreuses armées et acheter à prix d'argent les princes qu'il avait intérêt à gagner. Enfin, usurpateur habile et heureux, il a su, durant son règne, accroître et affermir son autorité, se faire craindre et respecter de tous ses voisins, et laisser à son fils des États consi-

dérables et des armées nombreuses pour les défendre.

Tippo-Saïb ne pouvait donc pas prendre les rênes du gouvernement dans des circonstances plus favorables. Les Anglais, trop occupés de la guerre d'Amérique qui ne leur était pas avantageuse, ne pouvaient faire de grands efforts dans l'Inde. Ils ne devaient se borner qu'à la défensive. Quinze ou vingt mille cipayes, tous d'élite à la vérité, trois ou quatre mille Européens étaient la seule armée qu'ils pussent opposer au Nabab sur la côte Coromandel. Ils avaient encore d'autres troupes sur la côte Malabar et au Bengale, mais j'ignore en quoi elles consistaient. Tippo-Saïb, outre une bonne et nombreuse armée, possédait des talents militaires. Élevé dans les camps dès sa première jeunesse, il s'était formé sous les meilleurs généraux de son père; et, de bonne heure, il avait combattu vaillamment. Exposé comme un simple soldat, blessé plusieurs fois, son courage lui avait mérité l'affection des troupes. Hyder-Ali, autant pour l'éloigner de lui que pour le rendre digne de lui succéder, le tenait toujours en activité, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Ce genre de vie et le peu d'influence qu'il eut dans le maniement des affaires en firent un grand guerrier, mais jamais un habile politique.

Quelques jours après son arrivée, M. Duchemin, accompagné de ses principaux chefs, lui fut présenté. Dans cette audience, il prit l'engagement de tenir toutes les conditions faites avec son père; il ajouta plusieurs choses honnêtes pour ses alliés.

Comme la saison des pluies allait arriver, le Nabab s'occupa des moyens de faire hiverner son armée. Il était moins question de la cantonner que de choisir un camp stable dans lequel on pût se baraquer et se garantir des crues d'eau subites qui menaçaient de couper pour un temps les communications et de rendre les approvisionnements difficiles. Nous fûmes compris dans ces conventions d'une manière avantageuse et qui surpassait notre

attente. On décida que nous retournerions à notre camp de Mangicoupan, auprès de Goudelour, où nous arrivâmes le 10 octobre (1782). Peu de jours après, nous eûmes la douleur de voir perdre le vaisseau *le Bizarre*, qui fut jeté à la côte par suite d'une fausse manœuvre.

La mousson était enfin arrivée ; les pluies tombaient sans relâche et en grande abondance. C'est le temps où les rivières grossissent et où, chargées de limon, de bois et de toute espèce de débris amenés des montagnes ou ramassés dans leur route, elles portent à la mer le tribut de leurs eaux dont elles sont si avares pendant les autres mois de l'année. Les étangs et les puits pratiqués dans les campagnes se remplissent et débordent. Les serpents, les scorpions et les autres reptiles que la terre renferme dans son sein sortent de leur séjour ténébreux pour éviter une mort certaine. Ceux qui sont à portée des maisons s'y réfugient. C'est alors qu'il faut redoubler de précautions et de surveillance pour éloigner ces hôtes dangereux ; leur morsure, souvent mortelle, est toujours très douloureuse. Plusieurs Indiens, surtout dans les villes, lorsqu'ils s'aperçoivent de la présence d'un serpent dans leur maison, envoient chercher une espèce de gens qu'on pourrait appeler enchanteurs et qui prétendent avoir le talent de faire sortir ces reptiles par leurs évocations. Voici comme ils procèdent : ils viennent chez ceux qui les ont appelés, munis de plusieurs sortes d'instruments de musique et d'un panier rond rempli d'une certaine quantité de serpents rendus inoffensifs par une opération consistant à leur crever de petits globules qui renferment le venin mortel. Je leur ai vu plusieurs fois manier sans précautions et sans la moindre crainte ces animaux qui ont cinq à six pieds de long. Ils les tournent autour du corps, des bras et du col sans la moindre appréhension, les font danser par terre au son de leur musique qu'ils paraissent aimer beaucoup.

Pour attraper les serpents qui se sont introduits dans

la maison, ils se mettent à jouer très longtemps près du trou où on les soupçonne réfugiés, puis ils lâchent les leurs dans le même appartement; et, au bout d'un certain temps, ils assurent qu'ils les ont fait sortir; souvent même ils montrent ceux qu'ils disent venir d'attraper; mais, comme ces jongleurs sont de très adroits fripons et d'excellents escamoteurs, je les soupçonne fort d'avoir des serpents cachés sur eux; lorsqu'ils trouvent l'occasion, ils les font paraître avec beaucoup d'adresse, en assurant que ce sont ceux de la maison. Ils gagnent quelque argent à filouter ainsi ceux qui les emploient.

Les pluies durèrent jusque vers la fin de novembre; elles cessaient quelquefois pendant deux ou trois jours pour reprendre ensuite. Pendant ces pluies, les Indiens ont beaucoup à souffrir. Ils désirent ce temps qui est nécessaire pour les biens de la terre et pour remplir les étangs et les puits, mais ils le craignent pour leurs corps. Pas assez vêtus, ils ne peuvent se garantir suffisamment de la fraîcheur et de l'humidité qui se fait sentir partout; ils gagnent alors facilement des fièvres et des dysenteries. La chaleur, telle grande qu'elle soit, les incommode rarement; mais ils ne peuvent supporter le froid.

Enfin, les rivières se dégonflèrent et les communications se rétablirent de jour en jour. Quand on commença à oser passer les gués, il arriva, dans la même semaine, deux accidents qui prouvent combien sont redoutables les crocodiles, autrement dit caïmans, dénomination sous laquelle ils sont connus dans le pays. Ces animaux assez communs se trouvent dans toutes les fortes rivières. On en voit aussi dans les fossés de plusieurs villes fortifiées. Ils y ont été apportés par l'ordre du souverain comme un obstacle de plus à franchir lorsqu'on veut se rendre maître de la place. Cette précaution pouvait avoir quelque avantage avant qu'on se servît de canons; mais, actuellement, en tirant quelques boulets dans l'eau, on les éloigne facilement. Un homme passant un gué à che-

val sentit, lorsqu'il était dans le milieu de la rivière, sa monture se débattre sous lui. Malgré ses efforts, il ne put dégager le cheval de la gueule du caïman, trop heureux de sauver sa personne en perdant l'animal, qui disparut bientôt.

A peu de jours de là, une femme qui revenait de Goudelour fut emportée à la vue de plusieurs personnes par un caïman qui, dans l'instant, l'engloutit au fond des eaux pour l'y dévorer. Nous eûmes, dans ce même temps, la satisfaction d'en voir tuer un à coups de fusil; il s'était endormi sur le rivage et fut aperçu par des pêcheurs. Ils avertirent des gens armés qui, par le moyen de quelques balles, le mirent hors d'état de nuire à l'avenir. Je fus très empressé de l'aller voir. Il avait au moins huit à neuf pieds de long, une gueule énorme armée de dents très longues et très pointues. On jugeait facilement tout le mal que pouvait faire un animal aussi redoutable.

CHAPITRE XXV

(1783)

Je suis atteint de la gale. — Mort de MM. Duchemin, de Chenneville et de Fleury. — J'achète un cheval. — Composition de ma maison. — La vie dans l'Inde. — Entrée en campagne. — Le camp des Serpents.

Un heureux hasard m'avait garanti, jusqu'à ce moment, d'une maladie de peau, pour ne pas dire d'une gale, dont les deux tiers de notre armée étaient infectés. Elle devait sa naissance aux eaux malsaines et corrompues dont nous faisions usage pendant la campagne. Nous la puisions dans les étangs où les Indiens avaient, d'après les préceptes de leur religion, l'usage de se baigner plusieurs fois chaque jour. Les dartres et autres maladies de peau auxquelles ils sont sujets n'avaient pu que rendre ces eaux plus contagieuses encore. Plusieurs fois même on y avait trouvé des cadavres. Je finis cependant par être pris comme beaucoup d'autres. Quand j'eus la certitude d'être attaqué de ce vilain mal, je n'en fis pas mystère, et je me gardai bien d'avoir recours aux empiriques et charlatans indiens. Je fus trouver M. Noël, qui me donna quelques tisanes, me prescrivit un régime et surtout me recommanda de ne pas hâter la guérison. Je suivis assez exactement ses ordonnances, et bientôt je ne tardai pas à être digne de figurer dans la société des galeux. M. d'Hoffelize, notre colonel, en était pris comme le dernier des soldats; aussi personne ne se mettait en peine de cacher son mal. Les démangeaisons étaient diaboliques, et pendant trois mois que j'ai gardé cette maladie, je n'ai pas eu une nuit où il ne m'ait fallu me lever plusieurs fois

pour m'éponger tout le corps avec de l'eau et du vinaigre; car, dès que la chaleur du lit me mettait le sang en fermentation, il était impossible de rester couché, et je me serais déchiré de toutes parts, si j'avais eu l'imprudence de me gratter au lieu de me laver.

Mais à quelque chose malheur est bon, et je ne me suis jamais si bien porté d'ailleurs; jamais je n'ai eu si bon appétit que tout le temps que j'ai gardé cette gale. Elle ne m'empêchait pas de vaquer à mes exercices ordinaires, et je n'en étais incommodé que par les fréquentes démangeaisons qu'elle me causait.

Durant notre cantonnement, nous perdîmes de maladie trois officiers de marque, savoir : M. Duchemin, notre général; M. de Chenneville, son frère, colonel commandant le détachement de la légion de Lauzun, qui faisait partie de notre armée, et M. le marquis de Fleury, fils du duc de ce nom.

J'ai fait connaître assez M. Duchemin pour n'avoir plus rien à en dire. Sa mort ne fit peine qu'à ceux qui l'approchaient, qui se trouvaient attachés à sa personne ou qui avaient quelque influence auprès de lui pour le diriger. On fut généralement bien aise de voir à sa place le comte d'Hoffelize, notre colonel, qui avait plus de moyens, peut-être un peu trop de faiblesse, mais moins d'entêtement.

M. de Chenneville avait la réputation de mener son frère. Pour son éloge, j'aimerais mieux avoir à dire qu'il lui était opposé.

M. le marquis de Fleury, colonel à la suite de l'armée, s'était embarqué sur le vaisseau de M. de Suffren pour passer avec nous dans l'Inde. Il mourut après une courte maladie, à la fleur de son âge. Il avait laissé en France une jeune femme et des petits enfants.

Plus instruit par la campagne que je venais de faire sur les commodités et les douceurs que l'on peut se procurer dans un camp, je changeai une partie de mon équi-

page et le rendis beaucoup plus complet par l'augmentation que j'y fis. J'avais de l'argent devant moi, mes appointements étaient très bons. Les hasards de la guerre, l'intempérie du climat, ne me laissaient rien moins que la certitude de mon retour en France. J'aurais donc été bien dupe de me refuser les choses qui pouvaient m'être commodes et agréables. Quelle obligation m'aurait-on due de laisser après moi quelques mille francs de plus? Et dans le cas où j'aurais remporté le fruit de mes économies, à quoi m'eussent-elles servi, étant à peu près sûr d'être un jour très à mon aise?

Je commençai par faire faire une jolie tente de six pieds carrés, en forme de colombier, avec un seul mât. Elle était en toile de coton, et le dedans en bleu. J'y fis ajouter aussi une marquise pour éloigner encore les rayons du soleil. Je fis faire en outre un très beau *pandale,* chose extrêmement agréable pour prendre le frais. Ce pandale est un très grand carré de douze à quinze pieds sur chaque face ; lorsqu'il est tendu à l'entrée de la tente, sur ses quatre bâtons, il représente absolument la figure d'un dais d'église. Quand il fait un peu d'air, principalement le matin et le soir, on se tient dessous. Il servait de point de ralliement pour ceux qui venaient faire la conversation ou prendre le thé. J'achetai aussi quelques pièces de *cameli,* étoffe grossière tissue de laine et de poils de chameau. Cette étoffe résiste parfaitement à la pluie. Je la destinais à faire une petite tente capable de mettre mes équipages à couvert sous la garde de mon daubachy. Je changeai aussi mes dispositions pour le transport de mon bagage. Au lieu de coolis, dont le nombre se serait trouvé trop multiplié, je fis l'achat de quatre bœufs porteurs. Ces bœufs me coûtaient environ quarante roupies chacun. La roupie vaut huit fanons ou quarante-huit sols de France. J'aurais bien voulu n'avoir que deux conducteurs pour eux; mais, comme ces animaux sont toujours empressés à se défaire de leur charge

lorsqu'on ne les surveille pas de près, je préférai, pour plus de sûreté, leur donner chacun un bouvier. Les Indiens ont une manière assez ingénieuse de maîtriser leurs bœufs sans beaucoup de peine. Quand ils sont jeunes, ils leur percent le cartilage qui unit les deux naseaux. Le trou est assez grand pour y introduire une corde de la grosseur du doigt. Cette corde, passant extérieurement le long des joues, vient se rattacher par les deux bouts au sommet de la tête, entre les deux cornes. En touchant légèrement ce frein qu'on n'ôte jamais, on dirige l'animal comme on veut et on le retient facilement lorsqu'il veut bondir ou aller trop vite.

Au lieu de bœufs, j'avais eu le désir d'acheter deux chameaux. Mon équipage eût été bien plus leste, mais deux considérations m'en détournèrent : d'abord, à peu près une mise de deux mille francs ; en outre, la crainte de les perdre. En effet, il en était mort beaucoup l'année précédente, ce qui les rendait fort chers dans le moment. Quoique mon palanquin m'eût suffi pour la campagne passée, j'avais éprouvé bien des fois la privation de ne point avoir de cheval, soit pour me promener avec mes camarades, soit pour me porter plus lestement dans des points où le grave palanquin était trop lent. Je me rendis donc à une caravane qui venait d'arriver avec beaucoup de chevaux pour la remonte des armées, et j'eus, pour cent cinquante roupies, un bon, fort bidet, agréable à monter et assez docile, quoique entier. Je pris en même temps à mes gages le cavaler, ou Maure, qui le pansait déjà depuis trois ans. L'état de cavaler est un des plus distingués parmi les domestiques. Sa fonction consiste à panser le cheval, à le soigner dans ses maladies, à le monter, à l'exercer, et le cavaler s'acquitte en général de tous ces soins avec zèle et intelligence. Il est aussi chargé de lui préparer le *coulon*. Le coulon, qui tient lieu d'avoine, est une graine parfaitement semblable à nos lentilles. Chaque jour, on en fait cuire la quantité suffisante pour

le cheval. Cette cuisson demande trois ou quatre heures, et ces lentilles, ainsi préparées, sont fort bonnes à manger pour les hommes. Les Indiens en sont friands, et pour que le cheval n'en soit pas frustré, ce qui arriverait souvent si l'on ne prenait pas ses précautions, le daubachy distribue la mesure journalière ; comme elle a beaucoup gonflé en cuisant, le cavaler doit lui en représenter le double au sortir de la chaudière. Son seul bénéfice est l'eau de ces lentilles dont il fait de très bonne soupe. J'ai mangé plusieurs fois de ce coulon, soit fricassé, soit en salade, et je l'ai toujours trouvé très bon. De temps en temps, pour tenir le cheval en santé, on lui donne un mets tout particulier : on fait cuire avec ce coulon une tête de chien marron, de l'ail, des oignons, de la graisse, du piment et bien d'autres drogues encore. On prend toute la chair de la tête, on mêle bien le tout ensemble qu'on met en boulettes et on le fait de la sorte avaler au cheval. Cette cuisine a lieu aussi, — mais plus rarement, — pour les bœufs. La nourriture ordinaire, et en même temps la meilleure de toutes, est la racine de chiendent. Cette récolte journalière oblige d'avoir, par cheval, un homme ou une femme à ses gages qui n'est occupé qu'à cette besogne. Chaque jour le *pallegara* (c'est le titre de ce fonctionnaire) va, avec sa pioche, ramasser dans les champs la botte que le cheval doit consommer dans les vingt-quatre heures ; il la rapporte ensuite auprès de l'eau pour l'y bien laver et nettoyer, et l'y laisse quelques heures pour la rafraîchir et l'attendrir. Préparée ainsi, le cheval la mange avec plaisir et de grand appétit.

La manière d'attacher les chevaux mérite aussi d'être connue. Les Indiens ne font point usage de licol. Une corde assez lâche et arrangée de façon à ne pas pouvoir se resserrer, tient l'animal par le col. Un piquet à droite et un à gauche retiennent chaque bout de la corde. Les pieds de devant sont libres, mais ceux de derrière sont entravés par des courroies.

La façon de les panser est assez curieuse. Au lieu d'étrille, ils se servent d'un bouchon de paille. Mais leur grand moyen pour assouplir les membres du cheval et le délasser est de lui frotter avec force successivement tout le corps avec l'avant-bras qu'ils ont toujours nu. Dans les parties où l'avant-bras ne peut pas atteindre, ils emploient la paume de la main, s'arrêtent beaucoup sur toutes les jointures et articulations ; en un mot, ils massent les chevaux, comme les bayadères si connues massent les hommes et les femmes.

Le cavaler doit être bon coureur et brave. Il met son honneur à ne jamais quitter son maître où plutôt son cheval, et, dans les courses un peu vives et de longue haleine, il tourne la queue de l'animal autour de son bras, et, aidé de ce moyen, il suit d'une manière incroyable. On conçoit très bien cependant qu'il ne peut pas tenir très longtemps à cet exercice ; alors, il se contente de faire de son mieux, et on ne tarde pas à le voir arriver. Dans les combats, il se tient toujours auprès de son maître, suit ses mouvements, et on en a vu plusieurs victimes de leur zèle. Le mien était un fort brave homme, bien à sa besogne, et il paraissait m'être fort attaché.

Mon daubachy avait un frère qui n'était pas placé à sa fantaisie. Depuis longtemps il me priait de le prendre à mon service. Jusqu'à ce moment, j'avais résisté. Voyant que j'augmentais mon train, il revint à la charge et me détermina à l'engager en qualité de *pion* pour l'aider dans ses travaux et surtout pour escorter les équipages les jours de marche. Me voilà donc avec un pion. Hors les jours de marche, c'était une affaire de luxe ; et, comme ce qui est faste ne m'a jamais séduit, je l'employais bien rarement pour fait de représentation. Voici quelles sont les fonctions de ce commensal : le pion, décoré d'une large et riche bandoulière aux armes de son maître, une canne de rotin à la main, doit le précéder de quelques pas lorsqu'il sort soit à pied, soit en palanquin. Sa

charge, dans ces occasions, est de faire ranger tout ce qui pourrait gêner la marche, d'annoncer son maître dans les visites qu'il fait. A la maison, il est le commissionnaire, sert à table et veille en sous-ordre du daubachy sur les domestiques. En marche, il escorte les équipages.

Peu de temps après, mon daubachy me demanda la permission de placer encore auprès de moi un des frères de sa femme pour apprendre le service. C'était un enfant d'une douzaine d'années. Je résolus de ne lui rien payer, vu qu'il m'était absolument inutile. Il entra donc à mon service à cette condition ; mais, comme toute peine vaut salaire, et que je le trouvais alerte et toujours prêt à bien faire, je ne pouvais me dispenser de lui donner de temps en temps quelque chose pour son entretien.

En faisant la récapitulation des gens qui composaient ma maison, je me trouvais en avoir vingt, savoir : un *daubachy*, un *pion*, huit *bouées*, quatre *bouviers*, un *cavaler*, un *herbaire*, un *cuisinier*, un *cooli* aide de cuisine, une *tanigarchi* ou porteuse d'eau et un *rapaia* ou petit domestique. Ces vingt personnes en avaient au moins autant à leur suite, soit leurs femmes, leurs enfants ou autres parents, de manière que je faisais vivre, chaque mois, plus de quarante individus avec environ deux cents francs de gages qu'il m'en coûtait. Assurément, c'était faire des heureux à peu de frais. Cette dépense payée, il me restait encore plus des deux tiers de mes appointements. Il m'était impossible de les manger, tel soin que j'eusse de ne me rien refuser.

Les soldats, indépendamment des distributions de vivres, avaient environ dix sols de solde. Ils s'entretenaient de linge et de chaussures, ils nourrissaient de leur superflu deux ou trois domestiques par ordinaire de dix; ils faisaient préparer leurs repas et, les jours de marche, porter la majeure partie de leurs ustensiles de cuisine. Avec une légère rétribution de cinq à six sols par mois, ils avaient ces domestiques à leurs ordres et s'en faisaient

parfaitement servir. Je ne connais pas de pays au monde où l'on puisse à meilleur compte se procurer les commodités de la vie.

Au commencement de l'année (1783), Tippo-Saïb fit donner avis à M. d'Hoffelize, notre général, que les Anglais remuaient dans leur camp de Grandmont, auprès de Madras, et que probablement ils ne tarderaient pas à entrer en campagne. Cet avis fut un ordre pour nous de nous tenir prêts à marcher. La saison des pluies était passée, et il ne faisait pas encore bien chaud. Nous fîmes toutes nos dispositions, et vers le dix janvier, ayant appris que les Anglais avaient quitté leur camp, nous sortîmes de nos cantonnements pour nous aller réunir à la grande armée.

Tippo-Saïb quitta aussi sa position d'hiver et fit une marche pour venir au-devant de nous. Je ne sais quel était le plan des Anglais. Ils ne se trouvaient certainement pas en force pour nous attaquer ; ils ne pouvaient se flatter de nous surprendre, car, comme je l'ai déjà dit, l'armée du Nabab était toujours couverte de tous côtés, à deux ou trois lieues, par les avant-postes, et aucune troupe ne pouvait passer sans être reconnue et obligée à combattre. Ils s'avancèrent cependant à une lieue et demie de nous et vinrent se camper à notre vue. Il est vrai qu'un marais impraticable pour les chevaux et pour l'artillerie séparait les deux armées.

Le Nabab avait autant d'envie que nous d'en venir aux mains. Le plus difficile était d'y déterminer ou forcer l'ennemi. Pendant trois jours consécutifs, nous lui présentâmes la bataille. Il est certain que les forces imposantes déployées devant lui ne devaient pas l'encourager à recevoir le défi. Tippo-Saïb ne pouvait se lasser de voir l'air de satisfaction qui régnait sur tous nos visages à l'approche de l'ennemi. Il était toujours avec nos chefs, se faisait expliquer notre ordre de bataille, examinait la manière de placer l'artillerie, voulait tout voir par lui-

même, exposait ses doutes, faisait des questions et écoutait avec attention les solutions de ses demandes. Le second jour où nous nous remîmes en bataille, j'eus occasion d'être pendant cinq quarts d'heure à quatre pas de lui. Il voulut mettre pied à terre devant notre régiment, et, une lunette d'approche à la main, il examina les mouvements des Anglais. Il faisait groupe devant nous avec quelques-uns de ses chefs et les nôtres, et on causait par interprètes. J'eus tout le loisir de remarquer en lui un homme superbe, d'une figure mâle et intéressante. Il était vêtu à la turque d'un pantalon et d'un gilet de soie, et, par-dessus, d'une longue et large tunique ; il avait une ceinture à laquelle pendait un beau sabre ; sa tête était couverte d'un turban enrichi, ainsi que la ceinture, de plusieurs diamants. Il avait pour chaussures des pantoufles brodées en or.

Dans la nuit précédente, une troupe à cheval de ses cavaliers avait attaqué et pris, avec beaucoup de courage, une pièce de canon aux Anglais. Une partie de ceux qui la défendaient furent tués ; le reste put fuir, à l'exception du sergent qui aima mieux se laisser prendre que d'abandonner sa pièce. Tandis que le Nabab était là avec nous, cet homme lui fut amené, lié et garrotté. Il refusa constamment de s'incliner devant Tippo-Saïb, malgré les instances de ceux qui le conduisaient. On voulut l'y contraindre. Il entra alors dans une violente colère contre le Nabab, et s'emporta avec les termes les plus injurieux. Il dit, entre autres choses, qu'on pouvait le tuer si on voulait, qu'il savait bien qu'on était maître de sa vie, mais qu'un Anglais ne s'humilierait jamais devant un vilain Caffre. Je ne sais si on rendit au Nabab le propos tel qu'il venait d'être tenu, mais il n'en parut pas fort offensé, et, voyant l'obstination de cet homme, il le fit emmener. Il est à présumer qu'il a été conduit dans quelque fort, où il aura eu une mauvaise fin.

Le troisième jour, nous nous remîmes encore en ba-

taille, mais aussi inutilement que les deux précédents; et, la nuit suivante, les Anglais firent un mouvement rétrograde, et nous ne les revîmes plus de quelque temps. Leur arrière-garde fut harcelée par les troupes du Nabab, et ils perdirent du monde dans cette occasion. Totalement délivrés de l'ennemi et sans inquiétude sur son retour, on fit revenir les gros équipages qu'on avait renvoyés sur les derrières.

Ennuyé de garder plus longtemps une gale qui me tourmentait nuit et jour depuis trois mois, je résolus enfin de me faire traiter pour en guérir. Je fus trouver le chirurgien-major; ce n'était pas son avis, mais j'insistai, et il finit par se rendre. A l'aide du soufre dont je fus frotté pendant quatre ou cinq jours, la maladie disparut totalement, et le traitement fut complet après m'être purgé deux fois. J'éprouvai une bien grande jouissance de retrouver mes nuits de sommeil, mais, malheureusement, je ne tardai pas à me repentir de n'avoir pas suivi l'avis du docteur.

Nous changeâmes de camp à la fin de janvier et nous prîmes un cantonnement qui, dès le jour où nous y arrivâmes, fut marqué par un événement malheureux. Ce camp, assis sur une plaine aride, servait de retraite à une quantité de serpents. Le soir même de notre arrivée, les soldats fatigués furent très empressés de se coucher. Ceux qui purent se procurer quelques herbes sèches les mirent sous eux en guise de matelas; les autres couchèrent sur un sac de toile dont ils étaient pourvus, et ceux qui n'en avaient pas couchèrent sur la dure. Plusieurs de ces derniers occupaient leur place dans une tente et dormaient profondément, lorsqu'au milieu de la nuit, un ou plusieurs serpents se glissèrent parmi leurs nouveaux hôtes. Trois de ces malheureux soldats furent successivement piqués et se réveillèrent précipitamment en poussant des cris que leur arrachait la douleur. L'alerte est dans la tente. On appelle des chirurgiens; les secours qu'on

applique sont inutiles, et, au bout de quelques heures, deux des trois malheureux meurent dans les angoisses les plus affreuses. Le troisième, qui, probablement, n'a été piqué qu'à travers ses vêtements, n'a reçu que très peu de venin. A force de secours, de soins et de temps, on vint à bout de le sauver; depuis, il n'en a ressenti aucune suite fâcheuse.

A deux ou trois jours de là, étant à me promener seul, vers le soir, aux environs du camp, j'aperçois à une vingtaine de pas de moi une très grosse couleuvre capelle. J'avais à la main un fort bâton qui me servait de canne. Je cours sur l'animal pour lui en asséner un coup, bien assuré que, si je lui casse un des chaînons du corps, je le mets dans l'impossibilité de nuire. Je suis près de joindre la bête, mais elle s'arrête, se dresse à plus d'un pied de terre, épanouit sa large cravate qui est l'attribut des couleuvres capelles et se met à siffler de colère. Qui eut peur à son tour? Ce fut moi; je reculai bien vite, marchant en arrière et sans la perdre un instant de vue. Dès qu'elle me crut hors de portée de lui nuire, elle rentra dans son trou; alors je redevins brave ou plutôt imprudent, car j'accourus encore assez vite pour lui donner un bon coup sur la queue. Mais je me sauvai de suite après ce dernier exploit.

Je devais aussi, à mon tour, recevoir quelque atteinte des animaux venimeux, et, malgré la précaution de tenir de la lumière toute la nuit dans ma tente pour les éloigner, je ne parvins pas à empêcher un gros vilain scorpion de venir se loger dans mon lit entre deux draps. A peine suis-je couché que l'animal, gêné par ma présence et foulé par le poids de mon corps, me fait à la cuisse gauche une piqûre des plus douloureuses. Ma première idée fut que c'était un serpent. L'exemple fatal et récent que nous venions d'avoir me causa la plus grande frayeur. Je me jetai précipitamment à bas du lit en appelant du monde. J'éprouvais une douleur très aiguë. Mon daubachy, effrayé, accourt et défait de suite le lit pour s'assu-

rer si l'animal y est encore. Mon cuisinier et une partie de mes gens, réveillés par le bruit, arrivent. On ne tarde pas à trouver le scorpion, qui était tapi dans un coin du lit. Le cuisinier, dès qu'il l'aperçoit, s'en empare en le transperçant avec une fiche de bois, le fait frire dans du beurre et, au bout de quelques instants, me l'apporte avec injonction de l'appliquer le plus chaud possible sur la piqûre. L'enflure avait augmenté, et la douleur devenait plus aiguë. Mais, quelques minutes après l'application du topique, j'éprouvais un mieux sensible. Mon inquiétude cessa avec l'assurance qu'on me donna que je n'avais rien à craindre. En effet, le lendemain, à mon lever, j'étais parfaitement guéri. Depuis ce temps, j'ai eu grand soin de faire visiter mon lit avant de me coucher.

Je pourrais rapporter bien des exemples des dangers auxquels plusieurs de nous furent exposés, dans différents camps, par le voisinage de ces reptiles malfaisants. Je me bornerai à deux. Un de mes camarades, un jour, en prenant ses bottes pour les chausser, vit sortir d'une d'elles un serpent qui s'y était glissé.

Une autre fois, le régiment étant à manœuvrer, au moment où nous marchions en ligne dans un terrain parfaitement uni, je vois tout à coup une compagnie à la débandade et chacun se sauvant de son mieux. C'était à cause d'un énorme serpent que le bruit des tambours avait probablement épouvanté et qui, sorti de son trou, se sauvait sans trop savoir où il allait. On n'eut rien de plus pressé que de lui faire place. Il fut se réfugier dans une vieille masure assez voisine, mais il ne put se cacher assez pour qu'on ne vint à bout de le tuer à coups de fusil. C'est le plus gros et le plus long que j'aie vu à la côte Coromandel. Il avait environ neuf pieds et était gros comme le bas de la jambe. Un aide-chirurgien l'a écorché et empaillé.

Nous ne fîmes heureusement pas une longue station dans cet endroit, et les soldats le surnommèrent à juste titre le *camp des Serpents*.

CHAPITRE XXVI

(1783)

Arrivée de M. de Bussy. — Perte de l'*Orient*. — Réorganisation de l'armée. — Combat naval. — Bravoure du Commandeur. — Départ de Tippo-Saïb. — Son armée. — La dysenterie.

M. d'Hoffelize reçut, d'une corvette expédiée de Trinquemalé par M. de Suffren, l'avis de l'arrivée prochaine de M. de Bussy avec un renfort de troupes et de vaisseaux de guerre. Nous obtînmes alors de Tippo-Saïb la permission de nous rapprocher d'une marche de la côte.

Nous nous trouvions, dans ce nouveau camp, à sept lieues de Goudelour et à peu près à la même distance de Pondichéry. Nous étions à portée de secourir celle des deux places que les Anglais paraîtraient menacer et aussi à même de couvrir le débarquement que ne devait pas tarder à effectuer M. de Peyniès, chef d'escadre, qui amenait de l'île de France le général Bussy avec ses troupes. En effet, il ne tarda pas à paraître avec tout son convoi, et nous apprîmes en même temps que M. de Suffren, à qui l'inaction ne convenait guère, était sorti de Trinquemalé avec ses vaisseaux et qu'il croisait sur la côte Coromandel, quoique la saison fût contraire pour naviguer dans ces mers. Mais, toujours en méfiance contre les entreprises des Anglais, il ne voulait pas exposer M. de Peyniès à éprouver un échec et à manquer son débarquement, si l'ennemi tentait une attaque. M. de Suffren, en sortant de Trinquemalé, essuya une perte bien cruelle. Il y fut d'autant plus sensible qu'elle était la conséquence de l'ineptie du capitaine qui commandait le vaisseau

l'Orient. Ce superbe navire de soixante-quatorze canons, le plus beau de toute l'escadre, se brisa par pure maladresse contre un rocher qui se trouvait auprès de la passe de la grande rade, écueil parfaitement connu et très facile à éviter. L'équipage fut sauvé, mais le vaisseau entièrement perdu.

Le général Bussy débarqua avec ses troupes. On mit à terre les canons et les munitions de guerre pour l'armée, et, cette besogne finie, M. de Peyniès se retira à Trinquemalé pour s'y réparer, reposer ses équipages et y attendre M. de Suffren, afin de se ranger sous ses ordres. Les troupes qu'amenait M. de Bussy consistaient en quatre bataillons d'infanterie, savoir : deux du régiment de la Marck-allemand, un d'Aquitaine et un de Royal-Roussillon. Mais elles avaient tant souffert dans la traversée de Lorient au cap de Bonne-Espérance, par les mauvais temps, la longueur du chemin et les maladies épidémiques, qu'elles perdirent un tiers de leur monde et ne se montaient pas à plus de douze cents hommes. Nous reçûmes aussi les détachements d'Austrasie laissés en arrière, soit au Cap, soit à l'île de France, et notre régiment seul se montait à onze cents combattants.

M. de Bussy, autrefois si célèbre dans l'Inde par toutes les guerres qu'il y avait soutenues, par les conquêtes dont il avait enrichi la Compagnie des Indes, au service de laquelle il était attaché, s'imagina que son nom seul allait rallier autour de lui tous les princes indiens. Mais, depuis plus de trente ans qu'il avait quitté ce pays, la politique était bien changée. Les princes, autrefois ses tributaires, n'existaient plus. Les uns étaient morts, les autres s'étaient vu dépouiller de leurs États. Les Anglais d'un côté, Hyder-Ali-Khan de l'autre, avaient tout envahi. La nababie de M. de Bussy se trouvait fondue dans ces vastes États. Ce titre, acquis autrefois et soutenu par la force de ses armes, n'était plus qu'un vain nom, tout au plus propre à lui rappeler son ancienne puissance et sa nullité présente.

Il ne tarda pas à en faire la triste expérience lorsque, voulant appuyer son crédit par son ancien nom et comptant faire des emprunts pour les besoins de son armée, il vit ceux du pays qui auraient pu l'aider lui tourner le dos. Il était trop faible de moyens et d'esprit pour raviver son ancienne prépondérance. Son orgueil eut à souffrir de l'état où il se voyait ; et cet homme, autrefois si despote et toujours altier, se livra à sa mauvaise humeur, devint insupportable et rendit malheureux tous ceux qui l'approchaient. Il ne fit que des sottises, aliéna de nous Tippo-Saïb ; et les choses en eussent beaucoup mieux été s'il fût resté en France, dans ses terres, à jouer en petit, comme il s'y était accoutumé, le rôle de prince asiatique.

Il arriva dans l'Inde, au mois de mars (1783), revêtu de la plus grande autorité et nommé par la cour commandant général des forces de terre et de mer. Agé de soixante-dix ans, tourmenté de fréquents accès de goutte, il aurait dû sentir sa faiblesse et ne pas accepter un poste bien au-dessus de ses forces. Mais tel est l'aveuglement des hommes ; presque toujours ils s'abusent et rarement se rendent justice. M. de Bussy amena avec lui un état-major complet et beaucoup trop considérable pour la petite armée qu'il avait à commander. Ces messieurs, y compris les aides de camp, apportèrent avec eux toute la morgue et toute la suffisance attachées à cet état. On se fit un devoir de ne trouver rien de bien de tout ce qui avait été statué auparavant. Avec la manie d'innover, on vit éclore des chefs-d'œuvre d'ineptie ; enfin, après avoir tout mêlé, tout embrouillé, ils furent obligés de faire un aveu tacite de leur ignorance en ayant recours à M. d'Hoffelize et à M. de Boissieux, les seuls capables de les tirer du labyrinthe dans lequel ils s'étaient engagés.

M. d'Hoffelize fut nommé commandant sous M. de Bussy, et M. de Boissieux, adjoint au major général.

M. de Bussy resta à Goudelour, tant pour y traiter les affaires que pour se reposer et monter sa maison. Il la

rendit aussi brillante que les circonstances pouvaient le permettre, et, indépendamment de ses gardes richement habillés, il avait plus de cent Indiens, soit *daubachys*, *pions*, *chefdars*, *rondelairis*, *massalgis*, pour l'escorter lorsqu'il sortait. Tout ce faste asiatique s'appelle, dans le pays, la *Pampore*, et un chef qui négligerait ce luxe perdrait en considération, tel mérite qu'il eût d'ailleurs. J'ai suffisamment expliqué ce que c'est que les daubachys et les pions. J'ajouterai cependant qu'ils sont plus considérés et mieux vêtus, à raison de l'importance des personnes auxquelles ils sont attachés, et les deux daubachys d'un général sont des gens qui ont de la fortune et qu'on respecte. Le crédit dont ils jouissent les met à même de faire de grosses affaires. Ils ne donnent aucune importance aux gages attachés à leur place; ils payeraient même pour l'obtenir, bien certains d'y réaliser de grands profits en peu de temps.

Les *chefdars* font cortège autour de la personne qu'ils servent. Lorsqu'ils sont en fonction, ils portent un grand bâton revêtu de feuilles d'argent et tout semblable à ceux des chantres de nos grandes églises. M. de Bussy en avait huit.

Le *rondelairi* tient une espèce d'écu fait pour garantir du soleil celui qui est dans son palanquin.

Les *massalgis* sont ceux qui portent des torches pour éclairer. Indépendamment des pions ordinaires, les chefs en ont qui, à cheval, ouvrent la marche. Ce sont les orateurs les plus bavards, les plus ampoulés que je connaisse. Leur fonction consiste à annoncer au public l'importance et les exploits de leur maître. On pense bien qu'ils doivent débiter beaucoup de mensonges.

Dès que la mousson de la côte Coromandel fut reversée sur celle de Malabar, ce qui a lieu invariablement dans la première quinzaine d'avril et qui est annoncé par une tempête et quelques jours de mauvais temps, M. de Suffren sortit avec toutes ses forces pour tenir la mer, et les

Anglais ne tardèrent pas à en faire autant. Heureusement, notre escadre, malgré la perte de deux vaisseaux, se trouvait, par le renfort de M. de Peyniès, aussi forte que celle de l'ennemi, qui, de son côté, avait reçu un supplément de navires le mettant en état de lutter contre nous. Au bout de quelques jours de croisière, les deux flottes eurent connaissance l'une de l'autre ; et, comme toutes deux cherchaient le combat, elles ne tardèrent pas à être assez près pour en venir à une action. L'affaire fut longue et vive. M. de Suffren, qui, à son ordinaire, s'était un peu trop livré, eut, pendant près d'une demi-heure, à combattre seul contre toute l'escadre anglaise. Il perdit beaucoup de monde sur son bord, et, dans un moment où il voyait tant de braves gens périr autour de lui, il s'écria avec autant de vivacité que d'énergie : « Fou... est-ce qu'il ne viendra pas aussi un boulet pour moi? » Heureusement, il ne fut pas exaucé ; et, quelques-uns de nos vaisseaux s'étant rapprochés, les coups se partagèrent ; il parvint à se dégager et à se remettre en ligne. Cependant, le combat continuait, et le Commandeur, examinant de sa galerie si tous les vaisseaux faisaient bien leur devoir, en aperçut un qui ne manœuvrait pas à sa fantaisie. Tout à coup, comme saisi d'un esprit prophétique, il dit à son neveu :

— Je gage qu'il vient d'arriver un malheur au capitaine de tel vaisseau, car il n'est pas capable de manœuvrer aussi mal.

L'impatience le prend, il fait mettre le canot à la mer, saute dedans et se fait conduire à bord de ce vaisseau. Il apprend qu'en effet le capitaine vient d'être tué ; il prend lui-même le commandement du navire et le ramène au feu. Après avoir remis tout en ordre, il descend dans son canot, passe au milieu des boulets dont un seul était plus que suffisant pour couler bas son faible esquif, encourage, excite ses rameurs ; enfin, à travers mille dangers et mille morts, son heureuse étoile le ramène à son bord. Il n'y

est pas d'un quart d'heure qu'un boulet ennemi, traversant le bordage supérieur du gaillard d'arrière, vient passer entre lui et un capitaine de notre régiment qui commandait le détachement. M. de Suffren se rappelle alors une conversation qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Il s'agissait d'une discussion sur les risques plus ou moins grands pour la vie de combattre de près ou de loin.

— Eh bien! lui dit le Commandeur en lui frappant sur l'épaule, n'avais-je pas raison de soutenir qu'il vaut mieux se battre de près que de loin? Si nous avions été à une plus grande distance, vous et moi serions peut-être tués ou blessés maintenant; le bois, en éclatant, nous aurait frappés de ses morceaux, au lieu qu'en entrant avec plus de force, le boulet a fait juste son trou et est passé entre nous sans nous toucher!

Quelle bravoure! quelle présence d'esprit!

Aux approches de la nuit, le combat cessa, et, cette fois encore, le résultat se borna, de part et d'autre, à des hommes tués, blessés, à des vaisseaux désemparés et maltraités. Quoique peu décisive, cette affaire fut une des plus vives qui aient eu lieu dans l'Inde. Le Commandeur perdit et regretta beaucoup un canonnier qui, depuis cinq ans, était sur son bord. Cet homme avait eu la singulière manie, pendant tout ce temps, de ne pas vouloir descendre une seule fois à terre, et il disait qu'il n'y mettrait les pieds qu'à sa rentrée en France, lorsqu'on désarmerait le vaisseau. Un des amusements de cet homme était de prendre des rats et de les manger. Pour faire sa chasse, il se couchait dans la cale sans faire aucun mouvement. Il tenait entre ses dents l'appât dont il se servait. Les deux mains ouvertes, soutenues l'une et l'autre contre les poignets, il restait immobile jusqu'à ce que le rat vînt pour manger l'appât. Alors, il rapprochait vivement les deux mains et, de cette manière, saisissait et étouffait sa proie. Comme ces animaux sont très nombreux et très voraces, il en prenait de la sorte tant qu'il voulait.

Quinze jours après l'arrivée de M. de Bussy, Tippo-Saïb lui fit savoir son intention de repasser à la côte Malabar avec son armée pour s'opposer aux Anglais qui paraissaient vouloir menacer ses États, et aussi pour leur prendre la ville de Mangalore dont ils étaient encore les maîtres. Je ne sais quelle impression cette annonce fit sur notre général, mais nous sentîmes bien vivement la perte que nous allions faire. Il y eut, jusqu'au moment du départ du Nabab, de fréquentes négociations; et le résultat fut qu'il nous laisserait dix mille hommes de ses troupes en infanterie et cavalerie, et qu'il emmènerait avec lui deux des trois bataillons du régiment colonial de l'île de France. Ces deux bataillons ne formaient guère qu'un total de six cents hommes. Cet échange eut lieu quelques jours avant son départ, et les dix mille hommes vinrent camper dans nos environs. On pense bien qu'il ne nous donnait pas l'élite de ses troupes. En effet, ce corps était composé de toutes sortes de gens sur lesquels il n'y avait pas grand fond à faire.

C'est ici le moment de parler du personnel et de l'armement de ces différentes troupes. Si les unes étaient bonnes, d'autres étaient bien mauvaises. Le corps le plus estimé se composait de dix mille cavaliers Marhattes d'un entretien fort cher. Semblables aux Suisses, les Marhattes, de tout temps belliqueux, louaient leurs services à qui les payait le mieux. Chaque prince indien se montrait fort jaloux de leur alliance. Outre ces Marhattes, la majeure partie de la cavalerie était bonne. On les armait, les uns d'un sabre et d'un bouclier en forme d'écu, les autres de lances et de javelots qu'ils maniaient fort adroitement. Un corps de trois cents dragons européens, commandé par des Français, équipé comme nos troupes à cheval, pouvait aller de pair avec nos régiments de dragons. Ce corps était très bon et se distingua en plusieurs occasions. Une troisième espèce de cavalerie légère n'avait pas grande réputation Elle servait principalement à l'escorte

des convois, et on n'était pas toujours à l'abri du pillage lorsqu'on en rencontrait quelque détachement. Dans son infanterie, Tippo-Saïb avait des *rassalas* d'élite (terme qui répond à celui de régiment). Ils étaient, comme les Européens, armés de fusils et de baïonnettes. Les troupes les moins bonnes étaient celles des princes alliés qui servaient dans son armée. Je mets dans ce nombre quelques corps de sagittaires qui, à la manière des anciens, ne combattaient qu'avec l'arc et les flèches. Tels adroits qu'ils pussent être, ils étaient bien peu redoutables vis-à-vis des armes à feu. Une autre espèce de combattants se nommait les *cailletotiers* ou *piédestes*. Ils étaient armés de longs fusils à mèche. Cette mousqueterie ancienne fut probablement apportée par les Portugais lorsqu'ils vinrent aux Indes sous le grand Albuquerque. Ces fusils, d'une forme assez bizarre, paraissaient fort antiques. Au lieu de platines, on y mettait le feu avec une mèche; la crosse, très lourde et très matérielle, était incrustée de morceaux d'ivoire travaillés avec soin. L'artillerie du Nabab était assez belle et bien servie. Il avait beaucoup de pièces prises aux Anglais. Mais, malgré les représentations faites à ce sujet, nous ne pûmes le déterminer encore à abandonner de lourdes pièces de dix-huit qu'il traînait avec lui et qu'il faisait tirer comme du canon de bataille. Il convenait que le transport en était difficile, mais il ajoutait que ces pièces portaient bien plus loin. Il avait aussi des mortiers, des obusiers et, en outre, une quantité considérable de chameaux chargés de *fouguettes*. Ces fouguettes étaient une espèce d'artifice assez semblable à nos fusées volantes. On les fixait à un bambou de six à sept pieds et on les lançait horizontalement contre la cavalerie, où elles causaient souvent assez de dommage par leur explosion et par la peur qu'elles faisaient aux chevaux. Environ huit cents Européens de tous pays, de toutes nations, servaient dans l'artillerie.

Une chose très curieuse était de voir le service que ren-

daient les éléphants lorsqu'une pièce se trouvait ensablée ou engagée dans un pas difficile. Un certain nombre de ces animaux parfaitement dressés à cette sorte d'exercice accompagnait toujours l'artillerie lorsqu'elle était en marche. Si les bœufs se trouvaient trop faibles pour sortir la pièce de quelque trou ou ornière profonde, on faisait approcher un éléphant, on le raisonnait, on lui parlait beaucoup, on lui faisait entendre le besoin qu'on avait de son aide, on lui promettait beaucoup de bonnes choses, surtout de l'arack dont ils sont très amateurs, on le caressait et on le conduisait derrière la pièce; là, on lui attachait un épais coussin sur la tête; enfin, lorsqu'il avait bien pris son parti, il se mettait à genoux et, d'un effort vigoureux, il soulevait l'affût et le canon. Au même instant, les conducteurs aiguillonnaient les bœufs et se tiraient du mauvais pas. Assez souvent, après sa besogne faite, longeant l'attelage, l'éléphant, avec sa trompe, excitait les bœufs à marcher. Il recevait ensuite ce qu'on lui avait promis; on lui faisait de grands remerciements, et jamais on ne le trompait. J'ai vu plusieurs fois cette manœuvre, et toujours elle a fait mon étonnement.

La dysenterie régnait déjà depuis quelques semaines dans notre armée; les hôpitaux se remplissaient chaque jour, et nous perdions assez de monde en officiers et soldats. Je fus à mon tour attaqué de cette maladie, et, pour éviter qu'elle ne tournât en flux de sang, ce qui était extrêmement dangereux et difficile à guérir, je commençai de bonne heure à me médicamenter, à me mettre au régime. Je ne mangeai que du riz cuit à l'eau et du poisson. J'eus le bonheur de me rétablir parfaitement au bout de quinze jours. M. Noël me dit alors que, si j'avais suivi son conseil en conservant ma gale, j'aurais probablement évité cette dysenterie, qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses. Mais j'étais guéri, et je m'applaudissais d'avoir agi comme je l'avais fait. Pendant le temps de mon traitement, je ne quittai point

le camp et je continuai mon service sans interruption.

Vers cette époque, nous perdîmes le chirurgien-major de notre régiment. Il avait été fait prisonnier par les Anglais, comme je l'ai dit, peu de jours avant notre débarquement à Porte-Novo. Conduit à Madras, il y avait été détenu jusqu'à ce moment. Enfin, assez heureux pour être échangé, il vint nous rejoindre le plus promptement possible. Soit qu'il s'échauffât trop en route, soit par quelque autre événement, il tomba malade le surlendemain de son arrivée, et huit jours après il n'était plus. La médiocrité de ses talents nous fit bientôt oublier sa perte, et il fut remplacé, bien à notre satisfaction, par M. Noël, homme véritablement instruit. Son poste, au régiment, était bien plus stable et d'un aussi bon rapport que la place de chirurgien-major de l'armée, qui ne pouvait manquer d'être supprimée à la paix. Il prit donc avec plaisir celle que nous lui offrions; mais, comme il était trop essentiel à la tête des hôpitaux, nous exigeâmes qu'il continuerait d'y rester jusqu'à ce qu'il pût être remplacé ou jusqu'à sa réforme.

Les exemples trop fréquents que nous avions continuellement sous les yeux de la perte de quelques-uns des nôtres, étaient bien faits pour nous familiariser avec l'idée de voir arriver notre tour d'un instant à l'autre. Nous eûmes encore une nouvelle occasion de nous y résigner en apprenant la mort presque subite d'un de nos camarades. Je l'avais vu dans sa tente le matin, plein de santé; nous avions ri et causé ensemble. A midi, mon sergent vient m'avertir que je suis nommé pour commander le détachement qui doit lui rendre les honneurs funèbres le lendemain. Je l'assure qu'il se trompe, qu'il a mal entendu, que la chose n'est pas possible, que j'ai vu ce matin celui qu'il tue si gratuitement. Je vais aux informations, et je suis obligé de convenir qu'il a raison. Il avait été pris du tétanos à la suite d'une transpiration arrêtée, et il était mort dans des crispations et des tourments abominables.

CHAPITRE XXVII

(1783)

L'armée rentre à Mangicoupan. — Prise de Pondichéry par les Anglais. — Retraite sur Goudelour. — Bataille de Goudelour. — Défection des Indiens. — Je suis blessé. — Suite de la bataille. — Belle conduite du régiment d'Austrasie

Dès que les Anglais furent bien assurés que Tippo-Saïb avait repassé les Ghats avec son armée, ils quittèrent leur camp du Grandmont et, sous les ordres du général Stuart, ils firent quelques marches qui masquaient leur véritable intention. On ne vit clair à leurs projets que lorsqu'ils vinrent tout à coup se porter sur Pondichéry. Ils espéraient, sans doute, nous attirer à la défense de cette place, qui n'en était plus susceptible depuis qu'ils l'avaient démantelée et ouverte de tous côtés, après le dernier siège soutenu par M. de Bellecombe. Cependant, il fut décidé que nous nous replierions sur Mangicoupan. Ce plan était, en effet, le plus sage pour couvrir Goudelour ; et si, comme M. d'Hoffelize le conseillait, on se fût déterminé à défendre vigoureusement le passage des rivières qui nous entouraient, il est certain que les Anglais eussent manqué le but de leur campagne

Nous revînmes donc pour la troisième fois dans notre camp de Mangicoupan, et les ennemis, voyant que nous ne nous mettions pas en devoir d'aller à leur rencontre, à Pondichéry, s'avancèrent vers cette ville, y entrèrent sans coup férir et vinrent s'établir pendant quelques jours sur le coteau Périmbé. Nous étions alors au mois de mai (1783). M. de Bussy, malgré les avis journaliers

qu'il recevait soit par ses espions, soit par les habitants de Pondichéry, du projet des Anglais de venir l'attaquer, était d'une sécurité qui tenait à l'apathie. On avait beau le presser d'établir des redoutes, d'élever des batteries pour garder les rivières, il ne se déterminait à rien. Nous vîmes alors que nous avions affaire à un homme qui nous mettrait sûrement dans l'embarras, le peu de confiance qu'il inspirait ne laissant pas entrevoir comment il nous en tirerait. L'ennemi, parfaitement instruit du peu de préparatifs que nous faisions pour nous opposer à ses attaques, s'avança très près de nous et vint se camper à deux lieues, vis-à-vis d'une rivière qui nous séparait et qu'il se proposait de passer. N'ayant pris, jusqu'alors, aucune précaution pour déranger ses projets, le moment devenait instant de s'occuper du moyen d'empêcher le passage de cette rivière. Il était simple et facile. Il ne s'agissait que de détacher de l'armée un corps de troupes et de le mettre en observation sur la rive, devant l'ennemi; il lui eût été impossible de traverser le fleuve. M. d'Hoffelize proposa d'y marcher avec sa brigade et quelques pièces de canon. Il n'en put obtenir la permission. Le général se refusait à toute mesure salutaire; lorsqu'on revenait à la charge, il entrait dans des colères terribles, et alors on ne pouvait plus l'approcher. Enfin, ce qui devait arriver eut lieu.

Pendant la nuit, l'ennemi passa sur plusieurs points; et des ordonnances, arrivant à tout moment, vinrent nous apporter cette belle nouvelle. Il était clair, par cette manœuvre, que nous étions tournés, et que Goudelour risquait de se trouver investi. M. de Bussy avait perdu la tête, et heureusement il donna carte blanche à notre colonel pour agir de la manière qu'on croirait le plus convenable. Aussitôt il fit battre la générale, et, par la voie la plus courte, nous nous portâmes en toute hâte sur Goudelour. Les Anglais s'y portaient aussi; mais, comme ils avaient passé la rivière à deux lieues au-dessus de

nous, ils avaient un bien plus long circuit à faire. Leur avant-garde apercevant, au point du jour, notre armée en chemin, ils furent forcés de se jeter sur leur droite pour éviter le combat. Nous vinmes camper à une demi-lieue de la ville, et eux s'installèrent une lieue plus loin, nous tenant bloqués entre la ville et leur camp. Notre position était un peu serrée; mais, après la crise que nous venions d'éprouver, c'était encore ce que nous pouvions faire de moins mal. Notre gauche, composée de la brigade de La Marck et du bataillon d'Aquitaine, s'appuyait à la mer et couvrait la ville. Nos cipayes formaient le centre. La brigade d'Austrasie et le bataillon de Royal-Roussillon tenaient la droite. L'infanterie du Nabab était en potence et nous touchait ; elle allait appuyer sa droite contre les dunes de sable qui nous masquaient le camp des Anglais. Comme le front de cette infanterie n'avait pas grande étendue et se trouvait rempli par les *rassalas,* la cavalerie campait en seconde et troisième ligne.

Il aurait fallu se refuser à toute évidence pour supposer, après la démarche hardie que venait de faire l'ennemi, qu'il n'avait pas le projet de nous attaquer. Heureusement, cette fois, M. de Bussy voulut bien le croire. Il autorisa les officiers du génie et de l'artillerie à tracer des lignes de défense, à élever des redoutes et à faire des batteries. On se mit à la besogne avec activité ; des corps nombreux de travailleurs étaient commandés chaque jour ; on élevait des redans, on faisait des abatis, on disposait les canons; en un mot, on prenait toutes les précautions que dictaient la prudence et la sûreté. Les Anglais, de leur côté, ne restaient pas oisifs ; ils ouvraient les chemins par où devaient passer leurs colonnes, et établissaient leurs batteries. Toutes les nuits, on entendait leurs travailleurs, et, le jour, on voyait de petits partis s'approcher fort près et faire des reconnaissances Il se tirait journellement des coups de fusil aux avant-postes. J'eus le plaisir de voir, dans une rencontre, un

officier anglais démonté par une de nos sentinelles avancées. L'officier ne perdit pas la tête, car, ne pouvant sauver son cheval mortellement blessé, il lui ôta selle et bride qu'il emporta sur son dos.

Les Anglais, en passant à Pondichéry, s'étaient répandus en plaintes contre le lord Makartenay, résident à Madras et commandant général de toutes leurs forces sur la côte Coromandel. Ils disaient qu'ils trouvaient bien dur d'aller se battre au moment où ils avaient la certitude que la paix était faite en Europe depuis le mois de février (1783). Cette nouvelle, en effet, leur avait été apportée depuis quelques jours par les caravanes venues jusqu'à Bombay, mais elle n'était point officielle. Cependant, pour éviter l'effusion du sang dans une circonstance où le gain d'une bataille n'eût rien changé aux articles de la paix signée pendant l'hiver précédent, il eût été de toute justice et de toute humanité de demander une trêve jusqu'à la confirmation de la nouvelle répandue, ou, au moins, de ne pas presser les opérations. C'est ce que le lord ne fit pas, et il doit rester chargé à jamais du reproche d'avoir fait couler inutilement tant de flots de sang quelques jours après.

Il y avait déjà quelque temps que nous étions en présence de l'ennemi; nos travaux de défense se terminaient, et nous nous étonnions de ne pas être attaqués. Nous eûmes la solution de ce problème lorsque nous vîmes arriver et mouiller auprès du camp ennemi deux gros bâtiments apportant des canons et des munitions. Dès que ces secours, qu'ils attendaient, leur furent arrivés, les Anglais pressèrent leurs travaux avec plus d'ardeur, s'en occupèrent sans relâche nuit et jour et placèrent des batteries où ils crurent en avoir besoin. Dans les premiers jours de la semaine, nos daubachys nous répétaient sans cesse que nous serions attaqués le samedi et point avant; nous faisions peu de cas de ces propos, que nous regardions comme autant de mensonges Je ne sais

d'où ils étaient si bien instruits, mais la vérité est qu'ils avaient raison. Le douze juin 1783, veille de la bataille, nous vîmes dans les avant-postes ennemis plus de mouvement que de coutume. Les officiers chargés des reconnaissances passaient et repassaient sans cesse à cheval. Je fus moi-même sur notre ligne me promener à nos gardes avancées. Je causai avec le jeune Freytag, du régiment de La Marck, qui, ce jour-là, était de grand'-garde. Nous nous fîmes part de nos observations, et je me retirai en lui disant que j'allais me reposer sous sa surveillance. La nuit était superbe, la lune brillait et éclairait à une grande distance. Je restai jusqu'après dix heures avec quelques-uns de mes camarades à causer des affaires du moment. Elles étaient assez intéressantes pour nous en occuper. Nous nous quittâmes pour aller nous coucher, ne pensant guère que le bonsoir que nous nous donnions serait le dernier pour quelques-uns de cette petite société.

Le treize, à trois heures du matin, mon sergent vint me réveiller en toute hâte pour me dire que je venais d'être nommé pour commander un piquet de cinquante hommes, et que j'eusse à me rendre sur-le-champ à la tête du camp, où je trouverais mes soldats assemblés. Je ne perdis pas un moment ; et, tout en m'habillant, je donnai ordre à mon daubachy de tenir mes équipages prêts. Je me rendis à mon poste. J'y trouvai deux piquets du régiment commandés chacun par un capitaine. On envoya mon camarade, qui était mon ancien, en soutien d'une batterie d'artillerie, et j'eus ordre de rester devant le camp pour me porter où besoin serait. Mon camarade fut tué dès le commencement de l'action. C'était un de ceux avec qui je causais la veille. Le pauvre diable guérissait à peine d'une dysenterie qui l'avait mis à deux doigts de la mort ; et, si l'honneur n'eût pas été un puissant aiguillon chez lui, il se portait assez mal encore pour qu'on ne pût pas juger mauvais qu'il ne prît aucune part à cette

affaire. Mais il trouva sur le champ de bataille le terme des misères de cette vie.

MM. d'Hoffelize et de Boissieux étaient à cheval depuis minuit; ils voulaient reconnaître les mouvements des Anglais derrière la montagne qui nous les cachait. Il était important de s'emparer de cette montagne, et, dans ce but, ils se firent suivre de nos grenadiers et de nos chasseurs. Arrivés à une certaine hauteur, ils trouvèrent les Anglais qui y étaient établis. Il fallut nécessairement faire halte, et, comme si réciproquement on eût craint de donner l'alerte, personne ne tira. Quand ces deux compagnies furent placées avec ordre de tenir le plus possible, nos chefs revinrent en toute hâte au camp et avertirent M. de Bussy de ce qui se passait. On fit prendre les armes à toute l'armée sans battre la générale, et nous attendîmes le point du jour pour savoir ce que tout ceci deviendrait. Il commençait à peine à paraître que nous fûmes salués du haut de la montagne par une batterie anglaise dont plusieurs boulets vinrent au pied des tentes. On détendit bien vite et on renvoya tous les équipages dans Goudelour. De suite, on porta tous les bataillons à leur poste. On garnit les redans, les redoutes et les batteries. La brigade d'Austrasie était obligée de prêter le flanc à l'ennemi pour aller prendre sa place de bataille. Nous nous y rendîmes en colonne, toujours sous le feu de la batterie de la montagne; mais, comme nos pièces commençaient à jouer, elle fut obligée de leur riposter. Aussi perdîmes-nous peu de monde dans ce passage périlleux. J'étais avec mon piquet à la tête du second bataillon; un boulet vint tomber entre les tambours et moi, en faisant voler une grande quantité de sable. Bientôt, nous nous trouvâmes moins exposés; des dunes, à quelques intervalles près, nous cachaient une partie du corps et rendaient les coups de l'ennemi bien plus incertains. Il était alors cinq heures du matin. Nous fîmes halte, et, comme il semblait inutile de faire les braves

mal à propos vis-à-vis du canon contre lequel nous ne pouvions rien, nous eûmes l'ordre de nous asseoir au pied des dunes pour que l'ennemi ne pût nous découvrir.

Cependant, les batteries, de part et d'autre, faisaient un feu terrible; elles cherchaient réciproquement à se démonter. Les grenadiers et chasseurs placés sur le revers de la montagne combattaient, mais la place n'était guère tenable. Deux petites pièces de canon qu'ils avaient ne pouvaient lutter contre le gros calibre des Anglais. Il fallut songer à la retraite; elle se fit en assez bon ordre, mais ils ne purent sauver leurs pièces. Les Anglais s'en emparèrent. Cette retraite fut motivée par la fuite des troupes du Nabab, qui, se trouvant incommodées du canon de l'ennemi, abandonnèrent leur poste sans en donner avis à qui que ce soit, et se retirèrent si loin sur les derrières qu'on ne sut que le lendemain ce qu'elles étaient devenues. Nous voilà donc seuls avec environ six mille hommes, y compris nos cipayes sur lesquels nous ne faisions pas grand fond, contre l'armée anglaise forte de quatorze à quinze mille combattants, dont, à la vérité, plus des deux tiers de cipayes, mais beaucoup meilleurs que les nôtres. Heureusement, M. de Bussy abandonna entièrement à M. d'Hoffelize tout le soin de la bataille, et notre colonel eut le bon esprit de n'agir que parfaitement d'accord avec M. de Boissieux, à qui l'on ne peut refuser tout le succès brillant de cette fameuse journée. M. de Bussy parcourut la ligne plusieurs fois, porté dans son palanquin, mais il ne donnait aucun ordre; et on lui doit, en ce jour, doublement justice : celle d'avoir remis à propos le commandement en meilleures mains et celle de s'être montré avec beaucoup de courage dans les endroits les plus périlleux.

La lâche défection de nos alliés obligea à changer un peu les dispositions. Il fallut étendre le front de la ligne pour appuyer la droite à quelque point susceptible de

défense. En conséquence, nous nous remîmes en colonne avec distances et fîmes un mouvement pour remplacer une partie du vide laissé par les Indiens. Obligés de nous mettre souvent à découvert, le canon ennemi nous attendait à toutes les ouvertures qui se présentaient. Depuis environ une heure, on avait renvoyé à leurs compagnies respectives les soldats qui composaient mon piquet, et, par la même raison, j'étais retourné à la mienne. J'aimais beaucoup mieux me retrouver avec les soldats de ma compagnie qu'avec un détachement formé de toutes les autres. J'y arrivai tout à propos pour remettre à sa place et dans ses sens un jeune homme que le bruit du canon avait tellement étourdi qu'il en avait perdu la tête et ne savait plus où il en était. Sorti de son rang sans trop savoir ce qu'il faisait, ses camarades le gourmandaient, l'invectivaient, se le renvoyaient comme une balle, personne ne voulant l'avoir pour voisin. J'eus pitié de son désordre, et, le prenant doucement par le bras, je le remis à sa place, en lui disant que je le savais un brave garçon, que mal à propos ses camarades se moquaient de lui, et que j'étais assuré que, dans cette occasion, il ferait son devoir comme il l'avait toujours fait. Je lui fis boire un petit coup de l'eau-de-vie que je portais sur moi. Sa tête se remit; il se conduisit parfaitement pendant toute l'affaire, et ses camarades, depuis, n'ont cessé de lui rendre justice. Il m'a bien remercié par la suite de ce que j'avais fait pour lui, dans cette occasion, en m'assurant qu'il était infailliblement déshonoré si je ne lui eusse pas remis les sens en faisant cesser les gourmades dont on l'accablait.

Les deux pièces, forcément abandonnées sur le revers de la montagne, n'avaient pas été enclouées avec assez de précaution. Bientôt elles furent dirigées contre nous, et les Anglais nous renvoyèrent très exactement tous les boulets que nous leur avions laissés. Arrivés à l'endroit où nous devions nous remettre en bataille, la colonne,

après avoir fait halte, attendait le commandement pour se reformer. J'étais à deux pas en avant, au centre du second peloton que je commandais, lorsque tout d'un coup je me sens poussé assez brusquement. Ma première idée fut que quelque soldat, sortant de son rang, venait me heurter maladroitement. Je me retourne pour dire qu'on reste tranquille et qu'on ne fasse pas tant de bruit. Quel est mon étonnement lorsque je vois un désordre occasionné par la chute de plusieurs hommes couverts de sang! Trois étaient tués raides et quatre ou cinq blessés. Dans la compagnie derrière la mienne, même désordre. J'entends la voix d'un de mes camarades, avec qui j'étais fort lié, qui crie douloureusement à ses soldats : « Mes amis, ne m'abandonnez pas! » Le pauvre garçon avait la cuisse cassée au-dessus du genou. Je donnais mes soins à ce qu'on s'occupât des blessés et qu'on sortît les morts des rangs, lorqu'un soldat me dit : « Mon capitaine, vous êtes aussi blessé, car le sang coule de votre cuisse! » Effectivement, mon pantalon en était plein, et, en regardant de plus près, je vis un trou à ma botte par où le sang s'échappait. J'avais été touché de la même volée qui fit tant de fracas, et l'instant où je me crus poussé brusquement fut celui où j'avais été atteint par les mitrailles qui me blessèrent. Aussitôt, un soldat me fit asseoir, ôta ma botte, coupa mon pantalon et s'empressa, avec tout le zèle possible, de bander mes plaies après y avoir mis une compresse d'eau-de-vie. Celle de la cuisse n'était pas grand'chose, mais celle à la jambe gauche, à quatre doigts au-dessus de la cheville, semblait plus grave. Heureusement, il n'y avait pas de fracture. Je fus cependant six semaines au lit et, après, un grand mois à marcher avec des béquilles. Dès le pansement terminé, je commençai à ressentir d'abord un fort engourdissement auquel, bientôt après, succédèrent de vives douleurs. Le muscle qui aboutit au pied était offensé; l'enflure ne tarda pas à se manifester, et il me devint impossible de rester un instant

debout. Cet accident m'arriva vers neuf heures du matin. Les Anglais tiraient de grosses pièces et mettaient, par-dessus le boulet, un paquet de mitrailles. Le bonheur voulut que je ne fusse touché que de ces dernières, car c'en était fait de moi, comme des autres, si j'eusse été dans la direction du boulet.

Lorsqu'on se remit en bataille, quoique inutile désormais au combat, je dis à mes soldats que je voulais rester avec eux le plus longtemps possible. En conséquence, je me fis asseoir à la même place que j'aurais occupée si j'eusse été en état d'agir. Le poste semblait un des plus mauvais que je pusse choisir, car les sables étaient si bas en cet endroit qu'ils ne me couvraient guère plus qu'en plaine. Aussi, pendant les deux heures que j'y restai, j'eus tout le loisir d'examiner la direction des boulets; et ce que j'en ai vu me passer par-dessus la tête et tomber dans mon voisinage est incroyable. La chaleur était excessive et l'endroit si aride que l'on ne pouvait s'y procurer une goutte d'eau. Le feu des batteries continuait, mais il devenait moins vif par intervalles, et quelques pièces démontées par l'ennemi se trouvaient absolument hors de service. Plusieurs fois déjà, on avait remplacé par des soldats qu'on tirait des bataillons ceux qui étaient tués ou blessés aux pièces. Pour ne pas intimider les nouveaux venus, on leur laissait croire que leurs camarades, trop fatigués, se reposaient. Mais, comme on n'en voyait revenir aucun, ils finirent par ne plus être dupes de ce stratagème, et, sur la fin, ils n'y allaient plus qu'à leur corps défendant et parce qu'ils y étaient contraints.

Je fus témoin de plusieurs accidents qui arrivèrent dans mon voisinage. Un boulet passa à travers un caisson et y mit le feu. Heureusement, il ne contenait plus de poudre et il ne fit pas explosion; les mèches et les artifices brûlèrent lentement avec le caisson sans causer de dégâts. Un moment après, le feu prit, je ne sais comment, à un

soldat qui avait des cartouches dans ses poches. Ses vêtements et sa chemise flambaient, et il poussait des cris terribles arrachés par les tourments. Sa guérison fut longue et longtemps douteuse. Un malheur auquel je fus bien sensible fut celui qui arriva à mon capitaine commandant ; il quitta un instant sa place pour me venir voir, à raison de l'intérêt qu'il me portait. Après avoir répondu aux questions qu'il me fit sur mon état, je crus devoir lui donner l'avis sage de ne pas rester si près et surtout vis-à-vis de moi. Je lui fis observer qu'il serait également à son poste et beaucoup plus en sûreté s'il se rangeait à deux pas, sur le côté, à droite ou à gauche, que j'avais eu tout le temps, depuis une heure et demie, d'observer l'état des choses, et que je me trouvais précisément dans la direction d'une batterie. Il ne voulut pas faire cas de mes représentations et resta au même endroit. Une minute après, arrive un boulet qui lui emporte une jambe Deux soldats courent à lui, le ramassent et viennent le placer auprès de moi. Voilà donc la compagnie privée de ses deux capitaines. Grièvement blessé, il ne survécut que peu de jours à l'amputation.

Des ordres mal donnés ou mal exécutés mirent tous les blessés dans le cas d'attendre longtemps, sur la place où ils étaient restés, les secours et les moyens nécessaires pour être transportés à Goudelour, où l'on avait établi les hôpitaux. Enfin, vers onze heures, il arriva, à notre grande satisfaction, quelques détachements de coolis avec des *doulis*, espèce de palanquins, pour nous transporter. On envoya d'abord les plus maltraités; ainsi, je ne fus que d'un second convoi. L'ardeur extrême du soleil nous incommodait beaucoup : aussi plusieurs, dont on aurait pu prolonger et peut-être même sauver la vie, s'ils avaient été secourus promptement, périrent sur le champ de bataille, victimes de ce retard.

Je fus placé sur un doulis aussitôt qu'on put s'en procurer, et quatre coolis indiens eurent ordre de se charger

de moi. La besogne était périlleuse. Il fallait passer dans la direction des batteries, et les boulets arrivaient abondamment. Mes porteurs ne brillaient pas par la bravoure. Le sifflement des boulets leur faisait voir le danger dans toute sa réalité. Si, par malheur, un d'eux eût été blessé, c'était fait de moi. Ils m'auraient abandonné pour se sauver. Je les encourageai de mon mieux. Enfin, nous eûmes le bonheur de passer sans accident. Mon daubachy avait été prévenu par quelques-uns des premiers blessés. Il vint à ma rencontre, se mit à pleurer et à se lamenter. Je me hâtai de le rassurer et je le chargeai d'escorter mes porteurs. Dès lors, je fus tranquille. J'avais une soif ardente, comme on peut le supposer, après être resté couché sur un sable brûlant, exposé aux rayons du soleil pendant plus de deux heures. Je trouvai heureusement, à moitié chemin de la ville, un poste de chirurgiens; ils avaient été placés là pour panser les blessés qui perdaient trop de sang, tombaient en faiblesse et ne pouvaient pas aller plus loin. Ils me donnèrent un grand verre de limonade. Muni de ce rafraîchissement, j'arrivai plus à mon aise à Goudelour. Tous les habitants étaient dehors pour nous voir entrer et s'informer du succès de la bataille. Enfin, j'entrai à l'hôpital, où j'eus pour voisins, d'un côté, mon capitaine à qui on venait de faire l'amputation de la jambe, et, de l'autre, celui de mes amis blessé si grièvement du même coup qui m'avait touché. Je les trouvai, l'un et l'autre, assez calmes; le repos leur faisait, pour un instant, oublier leurs souffrances. M. Noël, aidé de deux chirurgiens, vint me panser. Je souffris incomparablement plus de la dilatation qu'il fit des plaies, en les ouvrant par une profonde incision cruciale, que je n'avais souffert du coup. Aussi je poussai involontairement un cri aigu arraché par la douleur. Son bistouri ne coupait plus; c'est ce qui rendit l'amputation des chairs plus douloureuse. Lorsque le pansement fut fini, je me trouvai bien.

Quoique je n'aie point vu le reste de la bataille, j'en puis cependant parler aussi pertinemment que si je m'y étais trouvé. Le récit de mes camarades, le plan que je m'en suis procuré, le terrain que j'ai visité depuis, ne m'ont rien laissé ignorer de ce qui s'y est passé. Je vais donc, pour le moment, me taire sur mon compte et rapporter de suite ce qui arriva après que j'eus quitté la place.

Vers onze heures et demie, la canonnade, qui n'avait pas encore discontinué, cessa tout à coup. On crut que l'ennemi voulait s'en tenir là et qu'il allait rentrer dans son camp. On fit distribuer du biscuit et de l'eau-de-vie aux soldats, qui avaient grand besoin de prendre quelque nourriture. A midi, trois coups de canon partirent successivement du haut de la montagne, et, en même temps, les Anglais hissèrent le pavillon de leur nation. Cet avertissement fit tenir nos chefs sur leurs gardes. Un quart d'heure après, on vit paraître quatre colonnes au pied de la montagne. Ces troupes débouchèrent à l'entrée de la plaine, dans le meilleur ordre possible, et s'avancèrent sur notre ligne. On les laissa venir jusqu'à demi-portée de canon. Alors l'artillerie fit sur elles un feu violent et qui fut très meurtrier. Les officiers, sur les flancs des colonnes, le sabre à la main, faisaient serrer les rangs éclaircis par les morts. Malgré le monde qu'ils perdaient, les Anglais avançaient toujours.

Des quatre colonnes, les deux de droite se dirigeaient sur notre brigade, les deux de gauche cherchaient à nous attaquer par le flanc, et une cinquième, par un très long circuit, avait l'intention de nous prendre par derrière. Lorsqu'on vit ce mouvement, on détacha les cipayes du centre pour aller attendre l'ennemi à un passage connu et l'empêcher de pénétrer sur Goudelour dans le cas où il en aurait eu le projet. Le régiment de La Marck se rapprocha de nous pour remplir le moins mal possible le vide que le départ des cipayes venait de laisser. On avait

défendu aux soldats de tirailler mal à propos sur ces colonnes et lorsque M. de Boissieux les jugea à une bonne demi-portée de mousqueterie, il fit faire dessus un feu de bataillon qui les déconcerta un peu. Les ennemis le furent bien davantage lorsque, sans leur laisser le temps de se remettre, ils virent nos soldats, d'après l'ordre qu'ils venaient de recevoir, franchir lestement les retranchements et, aux cris répétés de : Vive le Roi! courir sur eux et les charger à la baïonnette. L'une des colonnes, épouvantée, ne fit aucune défense : elle ne chercha son salut que dans la fuite, et nos soldats, qui la poursuivirent pendant l'espace de quinze cents pas, n'eurent d'autre occupation que celle de tuer. Le 102e régiment de troupes européennes fut entièrement détruit, et le lendemain matin, avant qu'on eût dépouillé et enterré les morts, il n'était pas difficile, par la prodigieuse quantité d'habits rouges, de reconnaître l'endroit où ce régiment avait passé. Deux pièces de vingt-quatre et des obusiers placés au centre de notre ligne foudroyaient et empêchaient d'avancer la colonne de droite. Mais, malheureusement, tandis que nous poursuivions presque jusqu'à leur camp ceux que nous venions de charger si brusquement, la première colonne de gauche avait tourné nos retranchements, s'en était emparée sans coup férir, puisqu'il n'y avait personne pour les défendre, et se disposait à nous y recevoir vigoureusement, dans le cas où nous aurions tenté de les y attaquer.

Notre régiment, après avoir complètement battu et totalement dispersé les bataillons qu'il avait chargés, s'en revenait tranquillement reprendre ses anciennes positions et, à cause d'un détour qu'il avait été obligé de faire, arrivait par le centre de la ligne. De loin, on voyait reluire des fusils dans le poste que nous avions quitté au moment de charger; tout le monde crut, comme on devait naturellement le supposer, que les troupes de la seconde brigade étaient venues occuper nos postes pour empêcher

l'ennemi de s'y loger. L'illusion ne fut pas longue. Des coups de fusil partis de ces retranchements nous apprirent qu'il s'en était rendu maître. Il devenait important de le déloger, mais la besogne semblait difficile, périlleuse, et le succès fort incertain. M. de Boissieux, avec la même ardeur, le même courage qu'il avait montré en conduisant la charge, entreprit cette attaque. Il la dirigea sur plusieurs points à la fois, et partout nous éprouvâmes une vigoureuse résistance. Entièrement à découvert, la brigade perdit du monde. On se battait de si près que, pendant quelques minutes, il s'établit entre les Anglais et une compagnie du régiment qui avait le drapeau du bataillon, une fusillade très vive à quinze pas de distance. Enfin, les Anglais plièrent; et, à travers les morts, les mourants et les blessés, nous parvînmes à rentrer dans nos lignes. Il était alors trois heures après midi. Excédés de fatigue, accablés par la chaleur, il n'y avait plus moyen d'entreprendre une nouvelle charge. On se borna donc à renvoyer l'ennemi à coups de canon aussi loin que possible.

A peu près en même temps, le régiment de La Marck avait arrêté, à l'aide de quelques décharges de mousqueterie, une autre colonne qui faisait mine de vouloir attaquer le centre de la ligne; mais, se voyant exposée à une formidable batterie, elle n'avait pas insisté et elle s'en allait sans vouloir donner plus de suite à son attaque. Au bout d'une demi-heure, il ne restait d'Anglais dans la plaine que les morts et les blessés qu'ils n'avaient pas pu emporter. Leur canon, qui tirait encore d'intervalle à autre, se tut entièrement vers quatre heures, et nous restâmes maîtres du terrain.

Telle fut la fin de cette sanglante bataille, une des plus longues et des plus opiniâtres qui se soient livrées durant cette guerre. La brigade d'Austrasie en supporta presque seule tout le poids. Aussi, M. de Bussy lui rendit, sur le terrain même, toute la justice qu'elle méritait, en faisant

publiquement l'éloge de sa rare bravoure. Il fut au-devant de MM. d'Hoffelize et de Boissieux, et en les embrassant, les larmes aux yeux :

— Mes amis, leur dit-il, c'est à vous, c'est à votre brave régiment que je dois le succès de cette journée.

CHAPITRE XXVIII

(1783)

Pertes du régiment d'Austrasie à la bataille de Goudelour. — Retraite de l'armée dans Goudelour. — Menaces de bombardement. — Arrivée de M. de Suffren. — Combat naval devant Goudelour. — La paix. — Vente de mes équipages. — Gravité de ma blessure. — La rage. — Départ des Anglais. — Je m'installe à Pondichéry.

Notre victoire nous laissait à regretter bien des braves gens tués dans cette affaire. Conjointement avec le bataillon de Royal-Roussillon, qui formait brigade avec nous et qui nous avait parfaitement secondés, nous perdîmes, en y comprenant ceux qui sont morts de leurs blessures, quatre cents hommes et vingt-deux officiers. M. de Villeneuve, notre lieutenant-colonel, fut tué et mérita nos regrets plus par ses qualités personnelles que par ses talents militaires.

Si cette bataille a été sanglante pour nous, elle l'a été infiniment plus pour les Anglais, et, de leur aveu, elle leur a coûté près de six mille hommes. Obligés de se montrer plusieurs fois à découvert, notre artillerie fit dans leurs colonnes un ravage étonnant. Ils furent heureux que M. de Bussy se refusât à entreprendre une nouvelle attaque; elle leur eût été, pour le moins, aussi funeste que la première bataille. Ce refus pouvait se colorer de quelques prétextes spécieux. Le désir d'épargner une seconde effusion de sang, l'incertitude du véritable état des Anglais, le succès toujours douteux d'une attaque de nuit étaient les motifs que notre général pouvait alléguer. Mais il n'a jamais pu se justifier à nos yeux de la retraite honteuse

qu'il fit le surlendemain en se renfermant avec son armée dans Goudelour au moment où les Anglais, fort embarrassés eux-mêmes, avaient épuisé leurs vivres et leurs munitions de guerre. Les officiers étaient furieux, les soldats juraient, tempêtaient. On disait hautement que l'armée avait gagné la bataille malgré le général, mais que, aujourd'hui, il la perdait malgré les soldats. Toutes les représentations furent inutiles; il était le maître; il fallut obéir et se retirer dans la ville. Les Anglais profitèrent bien vite de cette sottise, et, trois jours après, nous fûmes cernés et bloqués entièrement par terre; ils commencèrent leurs travaux et élevèrent des batteries. De notre côté, on travaillait aussi à se mettre en état de défense. On réparait les brèches, on établissait du canon sur des remparts bien faibles pour en supporter les secousses, on construisait au dehors des ouvrages en terre pour éloigner les approches de l'ennemi. Enfin, on prenait toutes les précautions que nous permettait notre malheureuse position. Tous les soirs, un tiers de la garnison sortait pour bivouaquer sur les glacis et pousser de tous côtés des patrouilles. On engageait, presque chaque fois, quelques affaires d'avant-postes, mais toutes insignifiantes. On tenta plusieurs sorties dans lesquelles on ne put réussir à détruire les travaux des Anglais. Il devenait dès lors apparent qu'ils ne tarderaient pas à tirer sur la ville et à en faire le bombardement. En conséquence, on transféra les hôpitaux dans le quartier le plus éloigné du point où devait naturellement tomber la majeure partie des bombes; je fus transporté dans le sud, auprès des bords de la mer.

Pendant ces arrangements, on signala l'escadre de M. de Suffren, et, dans la même journée, il vint mouiller à Goudelour. Il ignorait tout ce qui s'était passé. M. d'Hoffelize, pour qui il avait autant d'estime que d'amitié, lui en ayant donné les détails, il manifesta hautement combien il désapprouvait la rentrée de M. de Bussy à Goude-

lour. Sentant tout le péril de notre position, il proposa une attaque générale et s'offrit de l'appuyer de douze cents hommes de sa flotte qu'il mettrait à terre pour combattre avec nous. On devait discuter la chose le lendemain dans un conseil extraordinaire assemblé à cet effet, mais ce plan ne put avoir son exécution, à cause de l'apparition de la flotte anglaise. Le Commandeur fit mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. On manœuvra de part et d'autre toute la nuit, et, dans la matinée suivante, un nouveau combat s'engagea entre les deux escadres en vue de Goudelour.

Ce ne fut pas le plus meurtrier, mais ce fut le plus brillant donné dans l'Inde. Les deux flottes étaient parfaitement en ligne; tous nos vaisseaux firent bien leur devoir, et, au bout de trois heures, les Anglais, voyant qu'ils ne pourraient nous entamer, que notre feu était supérieur au leur, prirent le parti de se retirer.

Si M. de Suffren eut à se louer de la manière dont tous avaient combattu, il le dut à un ordre reçu en dernier lieu de la cour. C'était celui de quitter son vaisseau, les jours de combat, et de monter une frégate. Il était ainsi à portée de tout voir, de tout ordonner à propos, et personne n'osait s'écarter de son devoir. Les choses en eussent bien mieux marché si cet ordre du Roi fût venu à notre arrivée dans l'Inde.

Lorsque le Commandeur se fut assuré que l'ennemi était rentré à la rade de Madras, il revint mouiller à Goudelour pour tâcher de nous y être utile. Il commença par nous fournir les munitions de guerre dont nous pouvions manquer. Mais ces mesures devinrent inutiles par l'arrivée d'une corvette venue directement de Brest et qui nous apportait l'agréable nouvelle de la paix. C'était le vingt-neuf juin 1783.

Le général Stuart, commandant les troupes anglaises, en reçut de Madras la confirmation à peu près au même moment. Les généraux se communiquèrent respective-

ment les ordres de leurs cours, et, à la satisfaction générale, les hostilités cessèrent sur-le-champ. Des salves d'artillerie de terre, de mer, du camp des Anglais, portèrent bien vite au loin cette intéressante nouvelle. On s'embrassait, on se félicitait de bien bon cœur. Les Anglais, cependant, n'avaient pas la permission d'entrer dans la ville, non plus que nous celle d'aller dans leur camp. Mais toutes les entrevues se passaient entre les avant-postes, sous une futaie de palmiers, où ils apportaient force punchs, et nous nos vins de Bordeaux.

La paix conclue, je n'eus rien de mieux à faire, pour diminuer ma dépense, que de vendre mes équipages et de congédier la majeure partie de mes gens. Les officiers anglais m'achetèrent presque tout. Je me défis assez avantageusement de mes bœufs, de mon cheval et de ma tente. Je ne gardai avec moi que trois domestiques. C'était tout autant qu'il m'en fallait pour mon service. Je conservai mon palanquin pour en faire usage à mon rétablissement. Ma blessure à la jambe était plus considérable qu'on ne l'avait d'abord imaginé. La plaie s'était fort évasée et formait une tumeur assez grosse. La suppuration était abondante, et, pour ne pas trop augmenter la fièvre, on me tenait à un régime que, depuis, on a reconnu avoir été trop long et trop strict, et qui faillit me faire périr. On me mit à la diète pendant les trois premières semaines. Ensuite, on me permit de manger quelques bagatelles. Mon coup d'essai fut un biscuit que je fis tremper dans un verre de sirop. Au bout d'un quart d'heure, je me sentis pris d'un malaise et tout aussitôt couvert d'une sueur froide. Je me trouvais si mal que je croyais toucher à mon dernier moment, et avec d'autant plus de vraisemblance que je sentais déjà le tétanos qui me crispait les pieds. Mon daubachy me prépara immédiatement du thé, qui me calma un peu. Mais il l'avait fait tellement fort que j'en eus, pendant plus d'un mois, de fréquentes attaques de nerfs. Le médecin avait fait sa visite avant

que ce mal me prît. Ainsi, il fallut m'en passer pendant cette longue crise. La nuit fut très mauvaise, et le lendemain, lorsque le docteur vint, il fut bien étonné de me trouver dans une si piteuse position. La fièvre m'avait abandonné, mais j'étais sans pouls et dans un état de faiblesse semblable à celui d'un malade qui va passer. Il envoya tout de suite à la pharmacie chercher un élixir dont je bus une cuillerée toutes les heures. Peu à peu je revins, mais cet accident recula beaucoup ma guérison, et je me ressentis plus d'un an de cette violente secousse. J'étais d'autant plus fondé à redouter le tétanos que déjà plusieurs blessés avaient péri de ce mal, et au moment où on les regardait comme sauvés. Celui de mes camarades qui logeait avec moi et qui avait eu le pied traversé d'une balle se portait à merveille pendant que tout ceci se passait. Il était gai; il chantait, riait, mais la chance tourna bien vite, car il mourut de ce tétanos huit jours après que je l'eus quitté.

Une chose particulière dans l'Inde, où le climat est si brûlant, c'est que la gangrène dans les plaies y est presque inconnue. Nous éprouvâmes encore dans ce même temps un bien terrible fléau : la rage. Plusieurs en furent les victimes. Voici comme elle s'introduisit. Tous les morts restés sur le champ de bataille furent enterrés, les jours suivants, sans assez de précautions, dans un canton qui n'était composé que de sables légers et faciles à fouiller. Les chacals, les chiens du pays, ayant toute facilité de déterrer les cadavres, s'en gorgèrent tant qu'ils voulurent. La putréfaction se répandit dans leur sang, et le brasier qu'elle y alluma leur donna la rage. Les chacals mordirent les bestiaux; les chiens se jetèrent sur leurs semblables et aussi sur les hommes, de façon que ce mal affreux se propagea en peu de temps d'une manière effrayante. L'aide-chirurgien qui me pansait en fut une des premières victimes. Un soir, après son souper, en passant dans la ville, il fut assailli par un chien qui le

mordit à la cuisse. Il venait, comme de coutume, avant son coucher, s'informer si nous n'avions besoin de rien. Je remarquai que son pantalon était déchiré et qu'il y avait du sang. Je lui en fis l'observation, mais il me dit fort tranquillement que ce n'était rien, qu'un vilain chien en passant était venu le mordre. Je ne pensais guère à un chien enragé, mais, en plaisantant, je lui dis qu'il ne toucherait plus à ma plaie de peur de me donner la rage, que j'avais assez de mes maux sans les aggraver encore. Le lendemain, dans la conversation, j'en parlai à M. Noël. Il savait qu'il y avait des chiens enragés dans la ville, et il défendit à son aide de reparaître dans les salles jusqu'à nouvel ordre, lui enjoignant même de rester dans sa chambre. L'événement fit voir que la précaution était sage, car ce malheureux ne tarda pas à ressentir les premiers accès, et il mourut en peu de temps dans des transports abominables. A quelques jours de là, un officier de Royal-Roussillon, jouant avec un petit chien qu'il aimait beaucoup, fut mordu légèrement à la lèvre. Il n'y fit pas attention. Cependant, la plaie, quoique très légère, ne guérissait pas. Inquiet, il consulte le docteur, qui, plein d'appréhensions à la suite de la mort de son aide, prévient ses camarades de le surveiller. En effet, un accès ne tarda pas à se manifester. Il fut bientôt suivi de plusieurs autres d'autant plus violents que ce malheureux était extraordinairement fort. Tout espoir de guérison étant inutile, on n'eut d'autre parti à prendre que celui de le saisir, de le garrotter, dans un moment de calme. On le transporta dans une chambre bien fermée, où il mourut peu après. Quelques soldats et plusieurs Indiens périrent aussi de ce même fléau. On parvint cependant, à force de soins et de vigilance, à en arrêter les effets.

Quinze jours après la publication de la paix, dès que les troupes anglaises eurent fini de rembarquer leurs blessés, leurs malades, l'artillerie et les munitions de guerre, elles reprirent la route de Madras. M. de Bussy

cantonna son armée, ne laissa qu'un petit détachement à Goudelour, et les troupes furent ramenées sur le territoire de Pondichéry : une partie logea dans la ville et le reste dans les aldées voisines. Le général prit possession de la superbe maison dite *le Gouvernement*, et aussi d'une jolie campagne à une lieue de Pondichéry, dans une aldée nommée Oulgarey et connue dans le pays par la bonté de ses eaux.

Mes blessures étaient presque cicatrisées. Je ne balançai pas à me faire transporter à Pondichéry, et, au lieu de me remettre à l'hôpital, je préférai, conjointement avec deux autres de mes camarades, louer en entier une vaste et commode maison bâtie à l'européenne. Ce fut là que nous achevâmes de nous guérir. Je me croyais au moment d'entrer en convalescence, mais j'eus, au bout de quelques jours, le chagrin de voir mes plaies se rouvrir. Le changement d'air, joint à la fatigue du transport, avait probablement occasionné ce contretemps. J'étais en outre si faible, à la suite de la crise violente éprouvée récemment, comme je l'ai raconté plus haut, qu'il me fallait bien du temps et du ménagement pour recouvrer même une apparence de santé. Je n'étais plus à l'hôpital, je n'avais plus sous les yeux le spectacle hideux de toutes les misères humaines ; c'était une consolation pour moi, et il me semblait que, seul malade, je devais être uniquement occupé du soin de me rétablir. Au bout d'une quinzaine, mes plaies se refermèrent ; mais, lorsque M. Noël me permit d'essayer de marcher, il me fut impossible de m'appuyer sur la jambe malade sans éprouver des tiraillements déchirants. Je fus obligé d'avoir recours aux béquilles. Je faisais aussi, dans mon palanquin, beaucoup de promenades hors de la ville pour respirer l'air frais du matin. J'avais les nerfs si agacés que j'en ressentais des attaques fréquentes ; et pendant longtemps je n'osais me promener seul, de peur d'en être atteint et de me trouver sans secours. J'étais tellement maigre

et décharné que, ayant eu la curiosité de me faire peser, je ne vis pas sans surprise que, depuis mon départ de l'île de France, j'étais fondu de trente livres. On peut juger quelles épreuves j'avais eu à subir pour arriver à ce point de diminution.

Pour le motif de mes blessures, j'avais obtenu une gratification de quatre cents livres ; mais ce que M. de Bussy me donnait d'une main, il me le retirait de l'autre ; car, lorsque je fus pour la toucher, au lieu d'argent, on me présenta un mémoire pour les journées passées à l'hôpital, et ce mémoire absorbait la somme presque dans son entier. Je trouvai cette manière de solder un peu astucieuse, mais il n'y avait qu'à en rire. D'ailleurs, l'objet était trop peu important pour s'y arrêter un instant. N'ayant rien eu d'effectif dans ma gratification, je tentai si je réussirais mieux pour la croix de Saint-Louis. M. de Bussy en avait, à son départ de France, reçu plusieurs du ministre de la guerre pour les distribuer à son gré. Après la bataille de Goudelour, il en accorda trois à des officiers du régiment qui, outre qu'ils étaient mes anciens, furent blessés plus grièvement que moi. La chose sembla de la plus grande justice. Le malheur voulut qu'un des trois vînt à mourir de ses blessures. Je croyais avoir des droits pour demander qu'à son défaut la croix me fût accordée. Nos chefs, qui s'y intéressaient, en firent la proposition ; mais le vieillard, qui n'avait plus besoin de nos services, demeura inflexible. Il ne répondit aux raisons qu'on lui alléguait que par des brusqueries et de la mauvaise humeur. J'aurais été plus flatté de recevoir la croix, à cette époque, à la suite d'une bataille, que de la devoir à la durée de mes services comme je l'ai eue depuis.

J'eus, dans ce même temps, l'occasion de voir combien peut être dangereux un éléphant livré à toute sa fougue. Celui que nous avions à notre armée était, pour plus grande facilité de le nourrir, logé à Oulgarey, à une lieue

de la ville. Un jour, dans le but de satisfaire la curiosité de plusieurs habitants qui désiraient le voir, on le fit venir. Chacun s'empressa tellement de le fêter et de lui donner ce qui pouvait lui être agréable qu'il finit par s'enivrer à force de boire de l'arack. Il soutenait encore passablement son état jusqu'à ce que, se trouvant sur la route, au grand air, l'ivresse devint plus forte. Le cornac qui le conduisait n'en était presque plus maître et craignait, en le contrariant, de le courroucer tout à fait. Il paraît que cet animal n'aimait à rencontrer personne sur son chemin qui pût se moquer de son état. Le cornac criait à tout le monde de se retirer. J'étais à me promener avec deux de mes camarades. Le conducteur, de loin, faisait de grands signes pour nous écarter. Nous crûmes d'abord que ce n'était pas l'éléphant qui était ivre, mais lui-même. Enfin, sur ses démonstrations réitérées, nous prîmes le parti de nous ranger. A quelque distance de là, il fit rencontre d'une femme du pays. Soit qu'elle allât du même côté que nous et qu'elle ne le vît pas, soit que le cornac, pour ne pas épouvanter l'éléphant par ses cris, n'eût osé la prévenir, elle ne se rangea pas. Elle ne fut avertie que lorsqu'elle aperçut l'éléphant près d'elle, et elle remarqua en même temps qu'il la poursuivait. Heureusement, une maison ouverte se trouva sur le chemin fort à propos. Elle s'y jeta précipitamment, et elle fit bien, car l'éléphant, furieux d'avoir manqué son objet et ne pouvant entrer par la porte qui était trop petite, cassa, brisa à coups de trompe tout ce qui s'offrit à lui. Le conducteur eut beaucoup de peine à le déterminer à reprendre sa route, et, à son arrivée, ce fut encore un grand embarras pour l'attacher à l'arbre qui lui servait de piquet. Il fut méchant presque toute la nuit.

CHAPITRE XXIX

(1783-1784)

Je m'embarque pour l'île de France. — J'achète un esclave. — Le capitaine Lambert. — Trinquemalé. — Arrivée à l'île de France.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis que nous avions reçu la nouvelle de la paix. Mes blessures étaient entièrement cicatrisées, mais ma santé n'en devenait guère meilleure. De l'avis des médecins, je ne pouvais parvenir à me rétablir dans un climat si contraire à mon tempérament. Décidé enfin à risquer le tout pour le tout, je me déterminai à demander mon passage pour l'île de France. J'avais un pressentiment que, si je ne succombais pas dans la traversée, je devais, dans cet heureux climat, réparer ma santé délabrée. La circonstance d'un convoi que l'on allait faire des blessés, des estropiés et des incurables de l'armée, me devenait favorable. On ne pouvait, sans contredit, choisir un plus digne capitaine. Je portais, sur ma figure blême et décharnée, l'authenticité de mon brevet d'invalide. Je fus donc désigné par le général pour commander cette troupe, et mon départ fut arrêté sur l'*Amphitrite,* corvette du Roi, en rade à Pondichéry, destinée pour l'île de France.

Parti d'abord pour Goudelour, où la corvette complétait son chargement, il me fallut y rester trois fois vingt-quatre heures. Ce fut pendant ce temps que le hasard me fit acheter pour dix écus un jeune esclave indien de onze à douze ans : la misère de ses parents les déterminait à le vendre. Mon daubachy, qui m'accompagnait, connaissait

l'enfant et sa famille. Ce fut d'après le bon témoignage qu'il rendit de moi aux parents que ceux-ci me pressèrent de prendre leur enfant pour lui sauver la vie qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir lui conserver longtemps. Je lui laissai le soin de traiter cette affaire, et, deux heures après, il revint avec un contrat de vente en bonne forme écrit sur une feuille de palmier. Les parents et l'enfant paraissaient tous fort contents. Je fis acheter sur-le-champ les chemises, hardes et habillements nécessaires pour la traversée, et, dès le soir même, je l'envoyai coucher à bord. J'ai eu lieu d'être parfaitement satisfait de ce jeune homme pendant mon séjour à l'île de France. Il me fut aussi assez utile pendant la traversée. On verra plus tard combien il s'est attaché à moi et les précautions que j'ai prises pour assurer son sort, lorsque j'ai été obligé de m'en séparer. Il s'appelait Maléapan.

L'arrimage du vaisseau étant fini, je me mis dans une *chelingue* pour passer la barre, et à dix heures du matin j'arrivai à bord (18 décembre 1783). Je connaissais déjà le capitaine et ses officiers; aussi fûmes-nous dispensés réciproquement des premières présentations. Le lieutenant me montra l'appartement qui m'était destiné. C'était un petit endroit fort obscur, pratiqué dans la grande chambre à l'aide de quelques aunes de toile à voiles qui formaient la tenture. Au reste, nous fûmes tous fort mal logés, vu la petitesse, la malpropreté et le peu d'ordre qui régnaient dans le navire.

La corvette *l'Amphitrite* était commandée par un officier auxiliaire nommé Lambert. Cet homme, jeune encore, âgé à peine de trente-six ans, avait obtenu ce commandement plus par faveur qu'en vertu de talents réels. Originaire de Saint-Malo, ses manières agrestes, son ton dur et impérieux, tout son extérieur laissaient voir combien son éducation première avait été négligée et combien il s'était toujours tenu éloigné de la bonne compagnie. Il est vrai que l'état de mousse d'abord exercé par lui, et,

successivement, les emplois de matelot, d'officier marinier, de pilote et enfin d'officier auxiliaire, n'avaient pas pu en faire un homme aimable. Je vis à quel personnage j'avais affaire; dès lors, je me proposai d'éviter avec lui toute espèce de familiarité et de me tenir toujours dans les strictes bornes de la politesse. Je connaissais tout le danger de se lier trop vite et trop étroitement avec les marins. Je savais combien le séjour dans les vaisseaux aigrissait les caractères; je fis mon profit de toutes les observations que j'avais faites dans mes deux voyages précédents. J'ai tenu constamment le plan que je m'étais prescrit, et je m'en suis parfaitement bien trouvé. J'ai ainsi évité toute espèce de scène. Je fus même assez heureux pour être, pendant cette traversée, plus d'une fois conciliateur dans les rixes assez vives qui éclatèrent de temps à autre.

J'appris avec plaisir que notre capitaine avait l'ordre de relâcher à l'île de Ceylan et d'entrer dans le port de Trinquemalé. Je souhaitais voir cet endroit enlevé par M. de Suffren aux Anglais dans une entreprise hardie, et où il avait fait son entrepôt pendant le cours de la guerre. Pour y parvenir, nous portâmes beaucoup au nord pendant la nuit, et, le lendemain dans la matinée, nous nous trouvâmes en vue du détroit de Manaar qui sépare l'île de Ceylan de la terre ferme. Ce détroit est célèbre par la pêche des perles. Les vaisseaux n'osent point y passer à cause des dangers que présentent les hauts fonds qu'on y rencontre souvent. La navigation ne s'y fait qu'avec des bâtiments très légers et qui tirent peu d'eau. Nous nous approchâmes des bords de l'île et nous serrâmes la terre toujours d'assez près, jusqu'à ce qu'enfin une anse fort ouverte nous donna la certitude de la proximité de Trinquemalé, qu'on n'aperçoit point de la pleine mer. Nous entrâmes dans cette première baie. Au fond, nous trouvâmes une passe assez étroite qui nous mit dans une seconde rade très belle et très sûre, dans laquelle peuvent mouiller les plus gros vaisseaux. Avant

de jeter l'ancre et lorsque nous étions encore sous voile, nous saluâmes le fort, qui nous rendit, comme il est d'usage, le salut au bout d'une demi-heure.

Je ne descendis à terre que le lendemain et je fus visiter les fortifications, qui ne me parurent pas très importantes. Les brèches étaient réparées depuis peu, et l'on distinguait parfaitement les endroits qui avaient le plus souffert. Je vis, pour la première fois, quelques compagnies de troupes malaises. Ces soldats, amenés par les Hollandais des îles de Sumatra et Bornéo, passèrent successivement du service des Hollandais à celui des Anglais, puis à celui des Français, à mesure que les vicissitudes de la guerre faisaient changer ce pays de maître. Ces troupes sont très renommées pour leur bravoure. L'opium dont elles font un grand usage les rend furieuses dans les combats. Elles sont armées, outre le fusil et la baïonnette, d'un criss, espèce de poignard dont elles se servent très avantageusement lorsqu'elles peuvent approcher leurs ennemis. Les Malais ont une vénération toute particulière pour les coqs et surtout pour ceux qui se battent vaillamment. C'est pour eux une affaire très importante que les combats de ces animaux. Ils mettent au succès de ces batailles une gloire, un intérêt qu'on ne saurait imaginer.

Trinquemalé et ses environs sont un assez vilain pays. De toutes les possessions hollandaises, dans cette île, c'est, sans contredit, la partie la moins favorisée. Mais elle présente un avantage bien réel à cause de la bonté et de la sûreté de ses rades; et, en temps de guerre, la puissance maîtresse de ce poste doit nécessairement faire la loi à sa rivale, attendu qu'il est le seul présentant un asile assuré dans les temps orageux des moussons qui se font sentir, deux fois chaque année, à la côte Coromandel. Les Hollandais, avant la guerre, possédaient tout le tour de l'île. Ils tenaient comme renfermé dans le centre le prince qui y gouvernait.

Au bout de cinq jours de relâche, le capitaine, ayant fini ses affaires, remit à la voile; et, dès le soir, nous étions en pleine mer et en bonne route pour notre destination.

Après cinq semaines de navigation, nous eûmes le bonheur d'atteindre le terme de notre voyage. Nous vînmes mouiller dans la rade du Port-Louis, le trois février 1784.

CHAPITRE XXX

(1784)

Installation au Port-Louis. — Je fais la connaissance de M. de Saint-Rémy. — Singulière proposition. — Arrivée des navires de l'Inde. — Mort de M. de Bussy. — Ma vie chez M. de Saint-Rémy. — Mon attachement pour lui. — Je lui laisse mon esclave et je pars pour la France.

Aucune de mes traversées n'avait été aussi heureuse, aussi courte que celle-ci. Je me fis mettre à terre le même jour, et mon premier soin fut de pourvoir, pour le lendemain, au débarquement de mon détachement. Le billet qui me fut délivré pour loger trois jours francs chez un habitant de la ville me conduisit à la demeure d'un horloger, fort honnête homme qui, touché de l'état piteux où il me voyait, eut grand soin de moi. Avant l'expiration de mes trois jours, je fus assez heureux pour m'arranger avec lui du prix de sa chambre où je m'installai. J'allai ensuite voir les gens de ma connaissance, qui tous me reçurent avec amitié et me témoignèrent le plus vif intérêt sur le bonheur d'avoir pu ramener jusque chez eux les faibles débris d'une aussi chancelante santé. Plusieurs m'ont dit depuis qu'ils ne m'auraient pas reconnu s'ils m'avaient vu passer dans la rue, tant j'étais changé. Je refusai tous les dîners qui me furent offerts et je me mis au régime du bouillon et de la viande de tortue. On m'en délivrait chaque jour, aux hôpitaux du Roi, une livre et demie à raison de vingt sols la livre, et je n'avais pu obtenir cette faveur qu'en la sollicitant à plusieurs reprises auprès de l'intendant de la colonie. Il est vrai

que les parcs n'en étaient pas abondamment pourvus dans ce moment, et qu'il se trouvait beaucoup de malades, tant matelots que soldats, arrivant de l'Inde, et à qui ce secours était bien nécessaire. C'est dans cette vue que je fis entrer à l'hôpital la plus grande partie de mon détachement. Plusieurs avaient un principe de scorbut, d'autres en étaient réellement attaqués, et tous ressentaient le besoin de rafraîchissement. Le bouillon de tortue est un spécifique souverain pour rétablir la santé à la suite d'une longue navigation. Je ne tardai pas à en éprouver les bons effets et, en moins de quinze jours, je m'aperçus d'un changement total dans mon existence. La bonté, la salubrité du climat y entraient sûrement aussi pour beaucoup. Je continuai cependant encore mes bouillons pendant les quinze derniers jours que je passai chez mon hôte.

C'est à ce brave homme que je dus l'obligation de m'installer dans une campagne auprès de Port-Louis où j'ai eu mille agréments et la satisfaction d'obtenir mon parfait rétablissement. Voici comment la chose arriva : d'accord avec mon hôte sur l'avantage qui résulterait pour mon bien-être si je trouvais à me placer chez quelque habitant qui voulût me prendre chez lui en pension, je ne me souciais pas d'aller passer une quinzaine chez l'un, une huitaine chez l'autre. Ce genre de vie demandait trop d'égards, trop de gêne, et, d'ailleurs, ne pouvait pas cadrer avec les soins, le régime que ma santé exigeait. Je lui fis ces observations; il en sentit parfaitement la justesse. Après y avoir bien pensé, il me dit qu'il connaissait, à une demi-lieue de la ville, un homme veuf, déjà d'un certain âge, qui demeurait seul dans une jolie habitation et qui ne serait peut-être pas fâché de trouver une personne honnête pour lui faire compagnie. Il me promit de lui parler de moi à la première occasion et de le prier de me prendre chez lui. Au bout de quatre jours, mon hôte m'annonça qu'il avait vu son ami, que celui-ci n'était pas éloigné d'agréer sa proposition, mais que, avant d'entrer

en arrangement, il désirait que nous vinssions lui demander à dîner. Il ajoutait que, si son ermitage me convenait, nous pourrions nous entendre. Au jour dit, nous nous rendîmes à son invitation et, après trois petits quarts d'heure de promenade, nous arrivâmes à la Grande-Rivière, à laquelle aboutissait d'un côté l'habitation. On y accédait par une montée facile, et sur le haut du plateau se trouvait la maison qui, de tous côtés, avait une jolie vue. Je fus charmé d'abord de l'aspect riant qu'elle présentait et de l'extrême propreté avec laquelle elle était tenue. Je me disais en moi-même : « Que tu serais heureux si tu pouvais t'arranger ici ! »

On me présenta au maître qui était un homme de soixante-cinq ans environ. Son premier soin fut de nous faire servir un bon déjeuner pour nous mettre à même d'attendre le dîner. Dans l'intervalle, il nous montra sa maison et ses jardins avec plus de détails que nous n'en pouvions désirer. J'étais aussi enchanté de ce que je voyais que des manières franches et amicales de mon nouvel hôte. La connaissance s'acheva le verre à la main, et en sortant de table nous étions les meilleurs amis du monde. Avant de nous séparer, pour savoir à quoi m'en tenir, je lui demandai si je pouvais espérer qu'il voulût bien me recevoir chez lui et quel prix il mettrait, chaque mois, au service que j'attendais de lui. Flatté de l'éloge que j'avais fait de sa maison (et je n'avais rien outré), il me dit combien il serait heureux de s'associer un galant homme qui lui était présenté par un de ses amis. Quant à la pension, il ne voulut rien stipuler. Il me fit observer qu'il n'avait jamais eu de pensionnaires, mais qu'il ne doutait pas que nous ne finissions par nous arranger et qu'il était persuadé que nous serions contents l'un de l'autre. Je lui dis les choses les plus honnêtes que la reconnaissance pouvait m'inspirer et je n'insistai pas davantage sur le prix, trop heureux d'avoir trouvé, pour le moment, plus que je n'osais espérer. D'ailleurs, j'étais le

maître, au bout du mois, si la somme excédait mes facultés, de chercher une autre maison ou de retourner à la ville. J'arrêtai donc que je viendrais, avec mon bagage et mon petit esclave, coucher chez lui le surlendemain. Nous nous séparâmes fort satisfaits, et je remerciai bien mon hôte de Port-Louis de la bonne connaissance qu'il m'avait procurée.

Nous n'étions pas rentrés depuis une heure que nous eûmes un orage qui dura jusqu'au lendemain vers midi. Le bruit de la foudre, répété par les échos, semblait effrayant dans les ombres de la nuit. Cinq ou six personnes furent tuées et quelques cases de noirs incendiées. De ma vie, je n'ai vu un ouragan aussi long et aussi peu interrompu.

Je fus exact à me rendre à ma nouvelle demeure; et, à mon arrivée, je pris possession de la chambre qui m'était destinée. Quoique attenante au corps de logis principal, elle avait son entrée particulière sur la terrasse longeant la maison. Cela m'était d'autant plus commode que je pouvais entrer et sortir sans déranger personne et sans faire le moindre bruit. M. de Saint-Rémy (c'était le nom de mon hôte), autant par politesse que pour le plaisir de causer, ne tarda pas à venir me trouver, et nous eûmes une conversation assez intéressante pour moi, en ce qu'elle me donna, dès ce premier entretien, une idée assez juste de son caractère et de la façon dont je devais me conduire avec lui. Je répondais de mon mieux à toutes les choses obligeantes qu'il m'adressait. Je l'assurais que ce serait pour moi un devoir de ne faire que ce qui pourrait lui être agréable. Il prit une si bonne idée de ma personne, dans ce premier entretien, que, au milieu des assurances que je lui donnais de mon désir de lui plaire, il m'interrompit pour me dire qu'il ne lui restait plus qu'une chose dont il avait à me prévenir. Je ne pouvais imaginer ce qu'il avait à me recommander. En effet, qui eût pu le deviner? Et quel fut mon étonnement lorsqu'il me dit

que, à dater de ce moment, il m'abandonnait la conduite générale de sa maison, que je devais me regarder comme le maître, ordonner tout, régler les choses pour le mieux, et que ses esclaves recevraient mes ordres à l'avenir! Une proposition aussi neuve et aussi inattendue me mit d'abord dans l'impossibilité d'y répondre; mais, m'étant un peu remis, j'essayai de lui en faire voir les inconvénients. Il n'y eut pas moyen de composer; ma résistance lui fit peine, et il me fallut paraître acquiescer à tout. On vint nous avertir que le souper était servi. Il était plutôt préparé pour moi que pour lui, car il mangeait très peu; et, après avoir poussé la conversation encore assez avant, nous nous séparâmes pour aller nous coucher.

Dès que je fus seul, on pense bien que tout ce qui s'était passé dans la soirée me revint à l'esprit. A quel homme ai-je donc affaire? me demandais-je. Comment est-il possible que, avant de me connaître, il lui passe dans l'idée de me donner ainsi la conduite de sa maison? Veut-il m'éprouver? Je m'applaudissais d'avoir mis la résistance que je jugeais convenable, et cependant je ne pouvais me blâmer, après ses dernières instances, d'avoir au moins paru consentir à ce qu'il exigeait de moi. La tête pleine de ces idées, je finis par m'endormir, bien curieux de savoir ce que tout ceci deviendrait.

Le lendemain matin, dès que je sortis de ma chambre, je vis venir à moi le cuisinier, me demandant mes ordres pour le dîner. Sans lui répondre, je fus trouver M. de Saint-Rémy, lui conter mon embarras et le prier à mon tour de se charger encore de la besogne pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce que je connusse un peu ses goûts et que j'eusse pris quelques renseignements sur la manière dont je devais agir. Il me dit en riant qu'il y consentait, mais que, ce terme expiré, il me prévenait que je n'aurais plus de raisons valables pour me dispenser des soins du ménage et de la conduite de toute l'habitation. J'employai ce peu de temps à m'initier dans tous les

détails qui devaient me concerner. Je questionnai les noirs et les négresses de case, et, comme aucun ne soupçonnait à quelle fin, je tirai la vérité beaucoup plus sûrement que s'ils avaient pu imaginer mon but. Le jour de mon entrée en fonction, je priai M. de Saint-Rémy de prévenir son commandeur, ses jardiniers et ceux avec lesquels j'aurais à traiter directement. Je ne voulais pas qu'ils pussent imaginer que je m'étais arrogé sur eux une autorité non consentie par le véritable maître. Cette innovation parut leur faire plaisir, et je fus moi-même fort aise de voir qu'ils prenaient la chose comme je pouvais le désirer. Les hommes subordonnés en général, et surtout les esclaves, aiment le changement. Ils espèrent toujours que, sous une nouvelle domination, il y aura quelque chose à gagner pour eux.

Je ne tardai pas à être au courant des connaissances qui m'étaient nécessaires pour remplacer M. de Saint-Rémy. Sa confiance en moi augmenta à un tel point qu'il ne voulait plus être consulté. Je lui rendais compte, simplement, en manière de conversation, de ce que j'avais fait ou bien de ce que je me proposais de faire, et toujours il était content. J'entrepris d'arranger son jardin, qui était très vaste et susceptible d'améliorations et d'embellissements. Des rochers énormes obstruaient, en divers endroits, les allées et les carrés de légumes. Je travaillai à les faire disparaître et je réussis. Voici comment je procédai. Après avoir mesuré le volume du rocher que j'avais à enterrer, je faisais creuser au pied un trou capable de le contenir, et lorsque cette opération, qui durait quelquefois quatre jours, était finie, à force de bras, à l'aide de cordes, on renversait l'énorme masse dans la fosse. On la recouvrait de terre et l'on ne voyait plus qu'un terrain uni. Dans d'autres circonstances où cette opération n'était point praticable, je faisais jouer la mine, et cette méthode était fort amusante. Le maître jardinier entendait parfaitement cette partie, et il était enchanté de

tout ce que je proposais pour l'avantage de son jardin. J'encourageais les esclaves, lorsque la besogne était pénible, par quelques verres d'arack ou quelques pièces de monnaie. Alors, ils ne trouvaient rien d'impossible et ils aimaient à être employés à quelque ouvrage extraordinaire. Quand j'avais eu un succès, ou lorsque j'exécutais un travail nouveau, j'engageais M. de Saint-Rémy à venir le voir; mais presque toujours il s'y refusait.

— Je ne veux point vous déranger, me disait-il; je ne veux voir vos travaux qu'à la fin de la semaine.

Et lorsqu'enfin je le déterminais, il était enchanté. J'entrepris et je réussis à lui faire un joli belvédère de tous les quartiers de rochers, produits des mines que j'avais fait sauter. Je vins à bout de nettoyer parfaitement son jardin et d'y ajouter plusieurs choses d'agrément. Ces occupations m'amusaient et ne me laissaient pas un instant oisif.

De temps en temps aussi, nous allions à la ville dîner chez ses amis. J'avais la satisfaction d'apprendre de ces mêmes personnes tout le bien qu'il leur disait de moi. Au bout d'un mois, je lui proposai d'entrer en compte pour le temps que j'avais passé chez lui.

— Vous moquez-vous, me dit-il, et croyez-vous que je veuille vous regarder comme un pensionnaire? Vous êtes mon ami, et qu'il ne soit jamais question de payement entre vous et moi. Si vous avez besoin d'argent, ce que j'en ai est à vous comme à moi; et, pour vous prouver que ma confiance en vous est sans bornes, voici la clef de mon secrétaire; gardez-la, et désormais vous recevrez l'argent et payerez la dépense.

Je n'avais pas besoin de ce nouveau trait pour le juger: il ne fit qu'ajouter aux preuves d'attachement, d'amitié qu'il me donnait chaque jour.

De mon habitation, je voyais signaler et arriver tous les vaisseaux qui mouillaient dans la rade; et, comme on pouvait facilement reconnaître d'où ils venaient à la différence des signaux, j'étais fort exact à me rendre à la ville

le lendemain, pour apprendre des nouvelles de ceux qui arrivaient de France ou de l'Inde. C'étaient les deux points qui m'intéressaient le plus. Ceux de l'Inde me donnaient des nouvelles de mes camarades et en amenaient de temps en temps quelques-uns. J'appris par l'un d'eux, arrivant de la côte Coromandel, la mort du général Bussy. Elle eut lieu environ trois mois après mon départ de ce pays. Il fut étouffé d'un accès de goutte remontée, et mourut presque subitement à la suite d'une partie de whist où il avait laissé éclater, sans réserve, toute sa mauvaise humeur. Ce ne fut pas une perte pour l'armée, et, comme il n'avait fait aucuns frais pour se l'attacher, il n'emporta les regrets que d'un très petit nombre de personnes. Il fut remplacé par intérim par le plus ancien colonel, M. Coutenceau, officier qui, après avoir servi toute sa vie dans l'Inde, sut, par son mérite, s'élever de l'état de simple soldat au poste qu'il occupait. Avant de parvenir à ce commandement, il avait une place dans l'état-major de l'armée.

Plusieurs de mes camarades, qui vinrent relâcher à l'île de France pour en partir au bout d'une quinzaine, m'engageaient à demander mon passage et à revenir avec eux. Je ne me laissai pas séduire par leurs propositions. J'étais parfaitement bien pour attendre; et, quoique ma santé me permît alors, sans aucun risque, de me remettre en route, je préférai différer encore quelque temps pour mieux reprendre mes forces et aussi pour n'arriver en France qu'après l'hiver.

En attendant, je continuai mes travaux à l'habitation; et, quand la saison des pluies fut arrivée, vers le mois de novembre, je me mis à planter des bois, pour augmenter un bosquet que je venais de dessiner. Mon hôte fut si enchanté de ce nouveau travail qu'il voulut absolument qu'il portât mon nom. Peut-être y est-il encore connu sous cette dénomination. M. de Saint-Rémy, comme on l'a déjà pu observer, n'aimait pas beaucoup les occupa-

tions de la campagne, auxquelles il n'entendait presque rien. Aussi ne tirait-il pas de son domaine le parti qu'un cultivateur plus industrieux en eût obtenu. Sa grande jouissance était d'aller à la ville, de se divertir avec ses amis et de les réunir chez lui à peu près tous les dimanches. On mettait, ce jour-là, grand couvert, et il était rare que nous fussions moins de dix à douze personnes. Il avait un bon cuisinier et une excellente cave. Il s'ensuivait nécessairement un bon repas. La basse-cour offrait de grandes ressources, et le jardin fournissait abondamment les légumes et les fruits du pays. Lorsque nous étions en tête-à-tête, nous faisions assez régulièrement quelques parties de trictrac. Rien de plaisant comme l'impatience de M. de Saint-Rémy lorsqu'il essuyait quelque mauvais coup. Je ne tentais pas de lui démontrer que souvent il y avait de sa faute. Je l'eusse difficilement persuadé. D'ailleurs, pourquoi lui ôter le plaisir qu'il avait à se plaindre de sa mauvaise fortune? Il possédait un petit choix de quelques bons livres dont il faisait peu d'usage, et quand, par hasard, il en ouvrait un, il était rare qu'il ne s'endormît pas dessus. Il aimait beaucoup à causer, mais, comme la plupart des grands parleurs, il se plaisait plus à raconter et puis à redire encore ce qui lui était arrivé dans le cours de sa vie qu'il ne mettait de curiosité à apprendre des autres des choses nouvelles et souvent plus faites pour intéresser. Mais tels sont les hommes; nous avons tous nos ridicules; nous pourrions sans doute les corriger ou du moins les modifier, si nous possédions le même tact pour les apprécier que nous en avons pour trouver ceux des autres.

Vers la fin de novembre, je vis arriver quelques bâtiments qui portaient des troupes de Pondichéry et qui n'avaient intention de relâcher que le temps nécessaire pour se remettre en état de gagner le cap de Bonne-Espérance et, de là, continuer à faire voile pour la France où ils espéraient être rendus au mois de mars. Ce temps

de leur arrivée cadrait parfaitement avec mes vues. Je fus de nouveau sollicité par quelques-uns de mes amis de faire route avec eux. Ces nouvelles propositions me mirent encore une fois dans une alternative embarrassante. Je demandai deux jours pour réfléchir. Je pressentais la peine que mon hôte aurait de mon départ; mais la raison et le devoir me prescrivaient de regagner ma patrie. Il n'était pas sage de laisser avancer la saison, et un délai de deux ou trois mois me mettait dans le cas d'essuyer les mauvais temps aux approches du Cap. Bien fortifié par ces réflexions, je me rends un matin à l'audience du gouverneur, M. de Souilhac, et, dans un entretien particulier, je lui expose le motif de ma visite. Il cède enfin à ma demande, après quelques objections, et j'obtins mon passage sur la frégate du Roi, l'*Apollon*. Dans toute autre circonstance, ce succès m'eût rendu bien plus satisfait; mais je n'éprouvai d'autre joie que celle d'avoir obtenu ce que je demandais, car la peine de quitter M. de Saint-Rémy, celle que j'allais lui causer et l'embarras de lui annoncer mon départ prochain, contrebalançaient singulièrement la perspective de me retrouver dans quatre ou cinq mois rendu à ma famille. Il fallait bien cependant me déterminer à lui faire part de cette nouvelle, et voici la tournure que je pris pour motiver les raisons qui m'avaient poussé à cette démarche. Je lui dis, comme il était de fait, que nous avions en France un dépôt considérable de recrues, que ce dépôt manquait d'officiers, et qu'on souhaitait le retour, dans le plus court délai, de ceux en état de reprendre leur service. J'ajoutai que les chefs me sauraient mauvais gré de prolonger plus longtemps mon séjour dans l'île, puisque j'étais capable de faire la traversée; mon attachement à mes devoirs ne m'avait pas permis de le consulter d'avance sur la démarche que je venais de faire auprès du gouverneur pour obtenir mon passage; il savait de plus que j'avais une mère âgée et infirme, ainsi qu'une famille à laquelle j'étais

fort attaché; le désir de les revoir après une si longue absence semblait bien naturel.

Cette nouvelle fit sur M. de Saint-Rémy un effet plus fort que je ne m'y attendais. Il se mit à pleurer beaucoup, et me serrant les mains avec affection : « Vous voulez donc me faire mourir! je ne pourrai survivre à votre départ. » Puis, continuant à répandre des larmes : « Au nom de l'amitié, ne m'abandonnez pas. » Je tâchai de le consoler de mon mieux en lui témoignant d'un côté mes regrets et de l'autre l'indispensable nécessité de me rendre à mes devoirs et à mes parents. Un long silence succéda à cette explication touchante. Puis, reprenant la parole : « J'ai une dernière proposition à vous faire; serai-je assez heureux pour que vous l'acceptiez? Vous connaissez ma fortune, la valeur de mon habitation, ses ressources et son agrément. Je n'ai ni femme ni enfant, pas même d'héritier connu. Si vous voulez rester avec moi, demain je passe l'acte de vous donner le tout. Je suis vieux, presque arrivé au bout de ma carrière ; n'en abrégez pas le terme par votre refus, et laissez-moi la satisfaction de faire une chose qui puisse contribuer à votre bonheur et assurer le mien.

— Monsieur de Saint-Rémy, lui dis-je profondément ému, je n'avais point besoin de ce dernier trait pour être convaincu de votre attachement pour moi ; si j'acceptais votre proposition, vous seriez fondé à perdre de l'estime que vous me portez; vous pourriez penser que l'espoir de votre fortune a pu me décider. Cette idée troublerait mon bonheur, et, quand bien même je me trouverais dans une autre position, j'hésiterais à agréer votre offre. Mais mon état, mon devoir, ma famille, tout me fait une nécessité de partir. Pénétrez-vous bien de ces raisons, et vous finirez par me rendre la justice de penser que je ne puis agir différemment. Je vous suis et resterai attaché toute la vie. Dans tous les temps possibles, il me sera doux de me rappeler que, à quatre mille lieues de ma patrie, j'ai

trouvé un ami, un père comme il n'en existe pas. »

Cet entretien nous avait menés assez avant dans la nuit. Je l'engageai à ne pas le prolonger davantage, et nous nous séparâmes pour aller chercher un repos sur lequel nous ne comptions pas beaucoup et qu'il nous fut impossible de trouver. Le moment du déjeuner nous rassembla le lendemain. Nous lûmes dans nos yeux que nous avions passé l'un et l'autre une assez mauvaise nuit. Mais il eut la délicatesse de ne plus remettre la conversation sur le même sujet que la veille, ce dont je lui sus bon gré.

Je continuai, pendant la quinzaine que j'avais encore à rester avec lui, à donner les mêmes soins à ses affaires. Je pressai davantage les travaux commencés ou projetés, pour que, après mon départ, il n'eût qu'à entretenir; et, quoique je ne dusse plus revoir ces lieux que j'allais quitter, j'aimais à les laisser tels que je les désirais si j'eusse dû y fixer ma demeure. Les préparatifs d'un départ prochain nécessitaient fréquemment ma présence à la ville. J'avais à faire les emplettes indispensables à la veille d'une longue traversée. Je devais voir souvent le capitaine ou les officiers de son vaisseau pour être prévenu à l'avance du jour où l'on comptait mettre à la voile. Enfin ce jour, peut-être plus craint que désiré, arriva. Je ne pus le cacher, comme je l'aurais voulu, à mon brave hôte. Il en fut instruit l'avant-veille par l'absolue nécessité de faire mes paquets. « C'est donc arrêté, vous me laissez seul, vous partez. » Il n'insista plus pour me retenir, mais ses larmes coulaient en abondance. Je voulus entrer en arrangement pour payer ma pension pendant mes dix mois de séjour chez lui. Je le priai d'y mettre un prix ; il n'y eut pas moyen d'entamer cette affaire. Voyant absolument que je ne pouvais pas l'y déterminer, je me crus obligé de me rendre juge et partie. Je le priai d'accepter en présent mon petit esclave qu'il aimait beaucoup, et qui, en effet, était devenu fort intéressant. Il faisait fort bien le service de la maison et commençait à raser et à peigner

passablement. On m'en avait offert plus d'une fois mille francs. Mais je ne voulais pas m'en défaire à prix d'argent, et, ne pouvant l'emmener, je désirais qu'il fût placé en bonnes mains. Je ne pouvais trouver de meilleure occasion.

M. de Saint-Rémy refusa d'abord de l'accepter. Enfin, après bien des débats, je parvins à l'y déterminer. Je mis seulement dans mes conditions qu'il ne le vendrait pas s'il cessait d'en être content, et que, dans le cas où il continuerait à se bien conduire, j'attendais de sa générosité qu'il lui assurerait plus tard sa liberté. Il me le promit, et, dès lors, je fus fort tranquille sur le sort de cet enfant. J'aurais pu strictement borner à ce don le prix de ma pension; mais, comme cet esclave ne m'avait coûté que dix écus, je ne voulais pas qu'il pût dire, ou que d'autres pussent imaginer, qu'avec cet argent je m'étais acquitté envers lui. Je mis sous enveloppe et à son adresse un paquet que je laissai dans son secrétaire. Ce paquet contenait six cents francs de papier-monnaie des colonies et une lettre lui donnant les motifs et le but qui m'avaient fait agir ainsi.

Le jour où je quittai l'habitation, je fis mes adieux et je donnai quelques gratifications à ceux des noirs ou négresses qui, pendant mon séjour dans la maison, m'avaient été les plus utiles. J'eus la satisfaction d'emporter leurs regrets. Il est vrai que je ne pouvais pas me reprocher de les avoir fait battre. Je pouvais même m'applaudir de les avoir plus d'une fois sauvés des châtiments dont on est si prodigue envers eux. J'aime à croire que c'est par reconnaissance qu'ils m'avaient surnommé le *bon blanc*. Mon petit Maléapan fut inconsolable de me voir partir. J'avais beau lui dire que je le laissais en bonnes mains et que, s'il se conduisait bien, il obtiendrait sa liberté, il eût préféré m'accompagner, même sans cette clause.

N'ayant plus rien qui me retînt, je partis pour la ville.

M. de Saint-Rémy voulut être avec moi jusqu'au dernier moment, et nous vînmes dîner ensemble chez un de ses amis. Ce dîner fut un des plus tristes de ma vie. Je ne pouvais penser sans émotion que c'était le dernier que je faisais avec lui, et que je laissais pour jamais un pays dont j'avais tant à me louer. Enfin, vers le soir, il fallut se quitter, se faire d'éternels adieux. Je laisse à penser si cette séparation fut triste. Nous nous promîmes de nous écrire par toutes les occasions qui se présenteraient, et nous avions encore bien des choses à nous dire. Mais le patron du canot n'attendait que moi pour se rendre au vaisseau. Nous nous embrassâmes bien cordialement, et le bateau, poussé par les rameurs, nous mit dans un instant hors de portée de pouvoir nous parler davantage.

CHAPITRE XXXI

(1784-1785)

L'île Bourbon. — Heureuse traversée. — Arrivée au Cap. — Notre vie au Cap. — Le vignoble de Constance. — La colonie du Cap.

En arrivant à bord, je trouvai nombreuse compagnie et plusieurs personnes de connaissance, entre autres MM. de Freytag, père et fils, qui me reçurent avec toute l'amitié possible. L'*Apollon* était une très belle frégate portant quarante canons et aussi large qu'un vaisseau de cinquante. Sur son bord, on avait embarqué deux compagnies du régiment de La Marck-Allemand. M. de Freytag était lieutenant-colonel de ce corps.

Nous mîmes à la voile le douze décembre 1784, à cinq heures du soir, et vingt-quatre heures après, nous étions arrivés à l'île Bourbon, en rade de Saint-Denis, où nous demeurâmes cinq jours.

Les premiers habitants de Bourbon furent des pirates, des flibustiers qui s'allièrent avec des négresses de Madagascar. Ils vinrent s'établir dans l'île vers l'an 1657. La Compagnie des Indes avait à Bourbon un comptoir et un gouverneur, qui vivait avec eux dans une grande circonspection. Un jour, le vice-roi de Goa, en allant dans l'Inde, vint mouiller à la rade de Saint-Denis et fut dîner au Gouvernement. A peine avait-il mis pied à terre qu'un vaisseau pirate de cinquante pièces de canon mouilla auprès du sien et s'en empara. Le capitaine descendit ensuite et fut demander à dîner au gouverneur français.

Il se plaça à table entre lui et le vice-roi, à qui il déclara qu'il était son prisonnier. Quand le vin et la bonne chère eurent mis le marin de bonne humeur, M. Desforges (c'était le nom du gouverneur) lui demanda à combien il fixait la rançon du vice-roi. — « Il me faut, dit le pirate, mille piastres (cinq mille livres)! — C'est trop peu, répondit M. Desforges, pour un brave homme comme vous et un grand seigneur comme lui. Demandez beaucoup ou rien! — Eh bien! qu'il soit libre! » dit le généreux corsaire.

Le vice-roi se rembarqua sur-le-champ et mit à la voile, fort content d'en sortir à si bon marché. Ce service du gouverneur a été récompensé par la cour de Portugal, qui envoya l'Ordre du Christ à son fils. Le pirate s'établit ensuite dans l'île et fut pendu longtemps après une amnistie publiée en faveur des corsaires et dans laquelle il avait oublié de se faire comprendre. Cette injustice fut commise par un conseiller qui voulut s'approprier ses dépouilles. Mais cet autre fripon, à quelque temps de là, fit une fin presque aussi malheureuse, quoique la justice des hommes ne s'en mêlât pas.

Les mœurs des habitants de Bourbon se sont conservées bien plus pures que celles de l'île de France. Plus adonnés à la culture, moins au commerce, ne voyant pas chez eux, à beaucoup près, autant d'étrangers de toutes les nations, le luxe et tous les vices qui marchent à sa suite n'ont pas encore pénétré chez cette honnête et paisible population. Cependant, les dernières guerres de l'Inde ont altéré un peu les mœurs des jeunes gens. Les volontaires de Bourbon se sont distingués dans l'Asie par leur bravoure. La mollesse asiatique, les distinctions militaires accordées à plusieurs d'entre eux ne leur laisseront pas goûter longtemps le bonheur dont jouissaient leurs pères. Les grandes relations qui existent entre cette île et celle de France ne peuvent manquer d'y introduire d'ici peu tous les vices de cette colonie.

Les affaires du capitaine finies, il se hâta d'appareiller pour se rendre à Saint-Paul, et nous y arrivâmes après quelques heures de navigation. Cet endroit, guère moins important que Saint-Denis, se trouve sur les bords de la mer, au bout d'une vaste plaine sablonneuse. Ces deux villes, les principales de l'île, ont l'air de grands hameaux. On voit à Saint-Paul un grand étang d'eau douce dont on pourrait peut-être tirer un parti avantageux pour y faire entrer les vaisseaux. Les marins qui retournent en Europe fréquentent volontiers cet endroit pour s'y approvisionner jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Les vivres y sont bien moins chers qu'à l'île de France.

Au bout de cinq jours nous mîmes à la voile, et après une traversée heureuse, nous arrivâmes à bon port au cap de Bonne-Espérance, le 16 janvier 1785.

Le vaisseau mouilla au milieu de plusieurs navires de tous les pays, de toutes les nations commerçantes de l'Europe. Les uns allaient aux Indes ou en Chine; les autres en revenaient richement chargés. Le Cap peut être appelé l'auberge de tous les vaisseaux qui vont dans les mers des Indes. De la rade, nous voyions, au fond de la baie, la montagne de la *Table,* la terre la plus élevée de toute cette côte. Sa partie supérieure est de niveau et escarpée de tous côtés. La ville est au pied, sur le bord de la baie. Il s'amasse souvent sur la Table une brume épaisse, entassée et blanche comme la neige. Les marins disent alors que *la nappe est mise.* Le commandant de la rade hisse son pavillon. C'est un signal aux vaisseaux de se tenir sur leurs gardes et une défense aux chaloupes de se mettre à la mer. Il descend de cette nappe des tourbillons de vent mêlé d'un brouillard semblable à de longs flocons de laine. La terre est obscurcie de nuages de sable, et souvent les navires sont contraints d'appareiller. Dans la saison où nous nous y trouvions, cette brise ne s'élevait guère que vers dix heures du matin et durait jusqu'au soir.

Les marins aiment beaucoup la terre du Cap, parce qu'ils y trouvent des ressources sans nombre; mais ils en craignent la rade qui est dangereuse et même interdite depuis le mois d'avril jusqu'en septembre. En 1722, toute la flotte des Indes y périt à l'ancre, à l'exception de deux vaisseaux. Depuis ce temps, il n'est plus permis à aucun navire hollandais d'y mouiller au delà du mois de mars. Ils vont à False-Baye, à sept lieues plus bas, vers la pointe d'Afrique où ils sont à l'abri.

Le lendemain de notre arrivée, je descendis à terre avec le projet d'y demeurer tout le temps de la relâche. Accompagné de trois de mes compagnons de voyage ayant le même dessein, nous fûmes chez un médecin, d'après une adresse qui nous avait été donnée, sur l'assurance que nous y serions bien logés, bien nourris, et que les maîtres de la maison y parlaient tous français. Nous y trouvâmes, en effet, tout ce qui nous avait été annoncé : des appartements fort propres, de bons lits, une table parfaitement servie et avec la plus grande abondance, des hôtesses fort jolies et très aimables. Nous ne pouvions rien désirer de mieux; aussi nous ne cherchâmes pas ailleurs. Le prix des pensions n'allait, autrefois, chez les habitants, qu'à une demi-piastre ou cinquante sols de France par jour; mais des marins français, pour se distinguer des autres nations, le mirent à une piastre, et c'est aujourd'hui pour eux le taux ordinaire. Ce prix est excessif, vu l'abondance des denrées. Il est vrai que ces pensions sont meilleures que nos bonnes auberges de France. Les domestiques de la maison sont à votre disposition; on invite à dîner qui l'on veut; on peut passer quelques jours à la campagne de l'hôte, se servir de sa voiture, tout cela sans payer. Voici quel était l'ordre journalier de la maison pour le service : il y avait toujours, dans la salle de compagnie, une table couverte de pêches, de melons, d'abricots, de raisins, de figues, de poires, de fromage, de beurre frais, de vin, de tabac et de pipes. A

huit heures, on servait le thé et le café; à midi, un dîner très abondant en viande de boucherie, en gibier, poisson et légumes; à quatre heures, le thé et le café; à huit heures, un souper dans le genre du dîner. Ces bonnes gens mangeaient toute la journée, et leur exemple nous engageait à en faire autant. Mon appétit n'aurait pu suffire longtemps à cette grande chère, si je n'avais eu soin de l'entretenir par beaucoup d'exercice. Je me promenais souvent dans la ville, au jardin de la Compagnie ou dans les environs.

Les rues du Cap sont très bien alignées. Quelques-unes sont arrosées de canaux, et la plupart plantées de chênes. Il me semblait fort agréable et tout à fait nouveau de les voir couverts de feuilles au mois de janvier. La façade des maisons était ombragée de leur feuillage, et les deux côtés de la porte étaient bordés de sièges en briques ou en gazon où l'on pouvait prendre le frais. J'étais ravi de voir enfin les productions européennes. Le jardin de la Compagnie des Indes est divisé en grands carrés arrosés tous par un ruisseau. Chaque carré est bordé d'une charmille de chênes de vingt pieds de hauteur. Ces palissades mettent les plantes à l'abri du vent qui est toujours très violent. On a même eu la précaution de défendre les jeunes arbres des avenues par des paravents de roseaux. Je vis dans ce jardin toutes les plantes de l'Asie et de l'Afrique, mais surtout des arbres d'Europe couverts de fruits dans une saison où je ne leur avais jamais vu de feuilles.

Pendant mon séjour au Cap, je n'eus garde de manquer d'aller voir le vignoble de Constance, qui se trouve dans les terres, à quatre lieues de la ville. C'était, pour le visiter, le moment de l'année le plus intéressant. Les vignobles allaient être vendangés. La route qui y conduit offre des tableaux pittoresques et des variétés sans nombre. On passe devant plusieurs habitations bien plantées, bien cultivées et tenues avec cette propreté qui, ici comme

dans la mère patrie, caractérise la nation hollandaise. Les vignes de Constance sont plantées sur un coteau qui regarde le nord. Cette position est, au Cap, le côté du soleil à midi. En approchant, on traverse un bois d'arbres d'argent. Cet arbre ressemble à nos pins, et sa feuille à celle de nos saules. Elle est revêtue d'un duvet blanc très éclatant. Cette forêt paraît argentée. Lorsque les vents l'agitent et que le soleil l'éclaire, chaque feuille brille comme une lame de métal. On quitte ce bois pour voir des vignes moins éclatantes, mais incomparablement plus utiles. Le vignoble de Constance doit son nom à mademoiselle Constantia, fille d'un gouverneur du Cap. En plantant ce vignoble, il ne se doutait certainement pas de la célébrité qu'il devait avoir un jour. Le propriétaire actuel de la vigne nous reçut poliment et eut l'honnêteté de nous faire voir sa cave et de nous faire goûter son vin qui était dans de petits tonneaux appelés *alvérames*, contenant quatre-vingt-dix bouteilles. Sa vigne, année commune, produit deux cents alvérames. Le vin rouge se vend sur les lieux trente-cinq piastres, et le vin blanc trente piastres. Il peut disposer de ce vin à sa volonté, à l'exception de quelques pièces qu'il est obligé de réserver à la Compagnie, mais dont il est payé. Qu'on juge, par ce prix de trente et trente-cinq piastres, du profit que font les marins qui nous l'apportent, puisque, rendu à Paris, il coûte douze francs la bouteille. Après avoir vu ses caves, nous visitâmes son vignoble. Les vignes n'ont point d'échalas, et les grappes sont peu élevées sur le sol. On les laisse mûrir jusqu'à ce que le grain soit à moitié confit par le soleil. Nous goûtâmes une espèce de raisin fort doux, qui n'est pas muscat et dont on tire aussi un excellent vin du même prix : il passe pour un merveilleux cordial.

La qualité du vin de Constance vient de son terroir. On a planté des mêmes ceps à la même exposition, à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé le bas

Constance. La vigne y a dégénéré. Le goût en est très inférieur ; aussi ne le vend-on que douze piastres l'alvérame.

Au retour de Constance, nous visitâmes *Neuhausen*, jardin de la Compagnie, distribué comme celui de la ville, mais plus fertile. Toute cette contrée n'est pas exposée au vent comme le territoire du Cap, où il s'élève tant de poussière que la plupart des maisons ont des doubles châssis aux fenêtres pour s'en garantir. Il était nuit close depuis plus d'une heure quand nous arrivâmes à la ville.

J'aurais bien désiré trouver des compagnons aussi décidés que moi pour tenter l'ascension de la montagne de la *Table*. Je savais par les gens du pays que l'entreprise était pénible et extrêmement difficile, mais tous m'assuraient que, lorsque je serais parvenu au sommet, j'oublierais une partie de mes peines par l'effet du superbe coup d'œil dont je jouirais. Rien ne put déterminer ceux à qui je le proposai à monter avec moi. On m'avertit aussi qu'il n'était pas sage d'y aller seul, attendu qu'on pouvait s'égarer dans la route et aussi éprouver quelques événements imprévus. Je fus donc, à mon grand regret, obligé de renoncer à cette partie. Je m'en dédommageai en grimpant souvent sur des plateaux infiniment moins hauts et moins escarpés, assez élevés cependant pour découvrir très au loin sur la mer. J'appris, dans une de ces courses, qu'une montagne très haute qu'on voit dans le lointain, à une distance de douze à quinze lieues, se nomme le Cap et donne son nom à tout le pays et notamment à la ville. Elle termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. Elle sert, dans les traités, de point de démarcation. Au delà, les prises navales sont encore légitimes plusieurs mois après que les puissances belligérantes ont signé la paix en Europe. Elle a vu souvent la paix à sa droite et la guerre à sa gauche, entre les mêmes pavillons ; mais elle les a vus plus souvent se réunir dans ses rades et y vivre

en bonne intelligence lorsque la discorde troublait les deux hémisphères.

Pendant bien des années, la colonie du Cap s'était trouvée étrangère aux guerres qui, tant de fois, avaient divisé la France et l'Angleterre. La Hollande, fidèle autant qu'elle le pouvait à son système de neutralité, faisait, elle seule, le commerce des deux nations rivales, pendant qu'elles se déchiraient, et s'attirait ainsi tous les profits de ces deux puissances. Mais, dans la guerre actuelle, entreprise pour procurer l'indépendance aux Américains, les Hollandais furent obligés de se déclarer pour l'une des deux nations. Les relations commerciales de la Hollande avec l'Angleterre lui faisaient un devoir de s'allier à cette puissance ; mais la crainte d'avoir à se défendre dans son propre pays contre les Français la força à s'unir à la France. En conséquence, on fit passer des ingénieurs et des soldats au cap de Bonne-Espérance pour mettre ce pays à couvert des tentatives que pourraient faire les Anglais pour s'en emparer. On construisit des forts, on éleva des batteries pour la défense du port. Néanmoins, ces précautions fussent devenues inutiles sans l'extrême activité de M. de Suffren, qui eut avis du départ des ports d'Angleterre d'un convoi considérable de vaisseaux et d'un nombreux transport de soldats faisant voile vers le Cap. Il se mit en toute diligence à la poursuite des Anglais. Il les atteignit à Santiago, une des îles du Cap-Vert. Il les attaqua dans la rade, les battit et les maltraita assez pour les empêcher de continuer leur route. Il les gagna ainsi de vitesse, entra au Cap, et lorsque, quinze jours après son arrivée, les Anglais se présentèrent pour s'en rendre maîtres, ils virent qu'ils arrivaient trop tard. Ayant manqué leur coup, ils furent s'en dédommager par la prise de Trinquemalé, le meilleur port de l'Inde.

Pendant toute cette guerre, la ville du Cap reçut garnison française. Notre régiment y eut longtemps quatre

compagnies qui avaient combattu à Santiago, sous les ordres de M. de Suffren. La légion suisse de Meurron, levée en France, y vint ensuite. Si les habitants du Cap doivent à ces précautions de n'avoir pas été envahis par les Anglais, les officiers et les soldats de ces corps ont, à leur tour, à se louer des bons traitements qu'ils ont éprouvés pendant tout leur séjour dans cette colonie.

L'air du cap de Bonne-Espérance est très sain. Il est rafraîchi par les vents du sud-est, qui y sont si froids, même au milieu de l'été, qu'on y porte en tout temps des habits de drap. La latitude est cependant par le trente-troisième degré sud. Mais bien des voyageurs ont observé que le pôle austral est plus froid que le septentrional. Il règne peu de maladies au Cap. Le scorbut s'y guérit très vite, quoiqu'il n'y ait pas de tortues de mer. En revanche, la petite vérole y fait des ravages affreux. Beaucoup d'habitants en sont profondément marqués. On prétend qu'elle y a été apportée par un vaisseau danois. La plupart des Hottentots qui en sont atteints en meurent. Le sol du Cap est un gravier sablonneux mêlé d'une terre blanche. Il peut renfermer des minéraux précieux; mais, heureusement pour le repos de l'espèce humaine, on ne s'est pas encore avisé d'en tenter la fouille.

Les Hollandais tiraient autrefois de l'or de Lagoa, sur le canal de Mozambique. Ils y avaient même un établissement, mais ils l'ont abandonné à cause du mauvais climat. Je n'entrerai dans aucun détail des productions de cette partie de l'Afrique. On trouve partout des livres qui en parlent. Les voyages dans l'intérieur qu'a faits récemment M. Le Vaillant nous donnent à connaître une infinité de choses qu'on ignorait jusqu'à ce moment. Le premier, il a pénétré assez avant chez les Hottentots pour étudier leurs mœurs et leurs usages. Les Mémoires qu'il nous en a laissés sont très instructifs et fort intéressants.

Il était au Cap, de retour d'un de ses voyages, au moment où nous y avions des détachements de notre régiment. Plusieurs de mes camarades l'ont connu particulièrement. Il cite dans ses Mémoires un de mes amis à l'occasion d'une blessure à la jambe survenue par la piqûre d'un porc-épic.

CHAPITRE XXXII

(1785)

Départ du Cap. — Sainte-Hélène. — L'Ascension et les tortues. — Tempêtes. — Un navire abandonné. — Vents contraires. — Arrivée à l'île de Groix. — Je me rends à Lorient.

Il y avait plus de quinze jours que nous étions au Cap. Je voyais avec déplaisir l'approvisionnement du vaisseau se terminer et arriver le terme de notre séjour. Je me trouvais si heureux dans ma position que j'aurais désiré voir au capitaine des raisons le forçant à rester encore un mois en rade. Enfin, le deux février, il nous prévint que nous devions nous rembarquer. Je réglai mon compte avec mes hôtes. Je fis provision d'une bonne quantité d'oranges et de raisins, je me munis aussi de quelques bouteilles de vin de Constance et je me rendis à bord. Mes compagnons de voyage en avaient fait autant de leur côté, de manière qu'en partant nous nous trouvions dans une heureuse abondance. Le capitaine avait fait embarquer une bonne quantité de vivres frais, des bœufs, des moutons, de la volaille, des légumes et surtout force pommes de terre, de sorte que, durant plus d'un mois, nous fûmes fort bien nourris.

Le trois février 1785, nous mîmes à la voile.

Peu de jours après, nous eûmes connaissance de l'île Sainte-Hélène qui appartient aux Anglais et qui sert d'entrepôt et de relâche, en temps de guerre, à leurs flottes des Indes, lorsqu'il n'y a pas sûreté pour eux à s'arrêter au Cap. Cette île, très peu considérable, ne leur est que d'une faible ressource. Elle produit à peine la

nourriture du petit nombre d'habitants qu'elle renferme, et il faut y porter tout ce qui est nécessaire au ravitaillement des vaisseaux lorsqu'ils ne peuvent se dispenser d'y relâcher. Les bâtiments qui ne sont pas de leur nation n'y touchent que dans le cas d'événements forcés, encore n'y trouvent-ils d'autre ressource que celle d'y faire de l'eau. N'ayant aucune raison de nous y arrêter, nous nous contentâmes de la reconnaître pour y déterminer le point certain de notre longitude. Nous en passâmes assez près pour y distinguer de la verdure. Les Anglais, bien convaincus du peu de ressource qu'ils tirent de cet établissement pour leurs voyages aux grandes Indes, avaient tenté d'en former un autre à la baie Saint-Augustin qui se trouve dans l'île de Madagascar, à l'entrée du canal Mozambique, précisément sous le tropique du Capricorne. Mais ils n'ont pu réussir, soit à cause de l'insalubrité de l'air ou par la résistance des naturels du pays qui veulent bien qu'on commerce avec eux, mais qui ne sont pas en peine qu'on prenne pied sur leur sol. C'est pour ces deux raisons que nous avons été obligés d'abandonner, dans cette île, le Fort-Dauphin, la baie d'Antongil et celle de Foule-Pointe. Nos garnisons y ont été égorgées plus d'une fois, et notre obstination, pendant plusieurs années, à nous y maintenir, a fait verser bien du sang et a failli anéantir le commerce important que l'île de France fait avec ces insulaires.

Le lendemain du jour où nous laissâmes Sainte-Hélène derrière nous, nous eûmes une éclipse de soleil presque totale. Personne n'était prévenu qu'elle dût avoir lieu, et je fus le premier à m'en apercevoir. Occupé à causer, dans la chambre du conseil, je remarquai que tout ce qui m'environnait prenait une teinte sombre. Étonné, je sortis sur le pont pour examiner le ciel, que je trouvai pur et serein ; mais, en portant les yeux sur le soleil, j'y découvris une tache déjà bien apparente. J'en donnai avis aux officiers du vaisseau, qui, comme moi, ne doutèrent

plus que ce ne fût une éclipse. Il était alors onze heures et demie. Aussitôt, toutes les lunettes, tous les instruments furent braqués, et au bout d'une heure on ne voyait plus clair. On fut obligé d'allumer les lampes à l'habitacle pour que les timoniers pussent diriger le vaisseau. Cette éclipse est la seule que j'aie vue aussi complète. Peu à peu la lumière revint, et cet événement donna, le reste du jour, nouvelle matière à la conversation et trouva sa place dans le journal des marins.

C'était une question entre nous, depuis quelques jours, de savoir si nous relâcherions à l'île de l'Ascension pour y prendre des tortues, ou si nous passerions sans nous pourvoir de ce rafraîchissement. Les marins, toujours pressés d'arriver, n'étaient pas en peine de perdre leur temps à cette occupation utile, je dirai même nécessaire à notre vaisseau. L'humanité réclamait ce secours en faveur des matelots et soldats, dont plusieurs étaient déjà attaqués du scorbut. Mais le capitaine, malgré nos représentations, se rangea du parti de ses officiers, et il fut décidé que nous ne nous arrêterions pas. En mon particulier, je fus bien fâché de cette détermination. Je m'embarrassais peu d'arriver huit jours plus tôt, et j'avais à cœur, au contraire, de voir cette île déserte et surtout la pêche des tortues. Elle se trouve par le cinquième degré de longitude et par le neuvième de latitude méridionale. Nous en passâmes fort près, mais cependant hors de vue, soit à cause de la nuit ou parce qu'on ne l'aperçoit pas au delà de dix lieues.

Voici ce que j'en ai appris par un officier du vaisseau qui l'avait abordée plusieurs fois. Elle peut avoir une lieue et demie de diamètre. On y distingue un morne pointu appelé la montagne Verte. Le reste de l'île est formé de collines noires, et les rochers voisins de la mer sont blanchis par la fiente des oiseaux. En approchant, le paysage devient plus affreux. La côte est formée de lave dureie provenant d'un ancien volcan ; elle s'est répandue dans la

plaine et jusqu'à la mer, sous des formes très bizarres. Le rivage est couvert d'oiseaux de mer si peu farouches qu'on en peut prendre à la main. Le mouillage se fait à l'entrée de la grande anse. A quelques pas du lieu où l'on débarque se trouve une petite grotte dans laquelle est une bouteille où les vaisseaux qui passent laissent leur nom, la date de leur arrivée, celle de leur départ, le lieu d'où ils viennent et celui où ils se rendent. On casse la bouteille pour y lire ce qui est renfermé, et l'on met dans une autre les renseignements que je viens de citer.

Lorsqu'on veut prendre des tortues, on fait descendre à terre, dans la journée, les matelots qu'on destine à cette pêche ou plutôt à cette chasse. Au soleil couchant, ils doivent, à une petite distance du rivage, se coucher à plat ventre et ne faire aucun mouvement, car, au moindre bruit, l'animal se retire. Dès que la nuit est close, les tortues sortent de la mer pour venir manger ou pour faire leur ponte. Quand elles sont arrivées en certaine quantité, on les cerne du côté de la mer, et alors on commence à les tourner sur le dos. Une fois dans cette position, on en est absolument maître, car elles ne peuvent se remettre sur leurs pattes et elles mourraient dans cette attitude si l'on n'avait pas le soin de retourner celles qu'on ne veut pas emporter. Quelques navires se sont rendus coupables de cette négligence cruelle. Elle pouvait éloigner les tortues de cette anse et priver les navigateurs de cette importante ressource. On en prend quelquefois jusqu'à cinquante dans une nuit. Leur poids varie depuis cent cinquante jusqu'à cinq cents livres. Quand elles sont très grosses, on ne peut les tourner qu'à l'aide d'un levier qu'on leur passe sous le ventre. Dans la journée, on les embarque dans des chaloupes pour les conduire à bord. Le rivage, aux endroits qu'elles ont l'habitude de fréquenter, est tout creusé de trous où elles pondent jusqu'à trois cents œufs qu'elles recouvrent de sable ; le soleil se charge de les faire éclore. Ces œufs

sont à peu près de la grosseur de ceux d'une poule. Mais, au lieu d'écaille, ils n'ont pour enveloppe qu'une membrane molle et flexible. Les matelots en ramassent des pleins paniers. J'ai eu occasion d'en goûter à l'île de France. Le plus grand éloge que j'en puisse faire est de dire qu'ils sont mangeables, mais ils semblent très inférieurs à ceux des poules.

Ne relâchant point à l'Ascension, nous n'avions rien de mieux à faire que de continuer notre route sur la ligne dont nous n'étions plus guère qu'à huit degrés de latitude méridionale. Nous n'allions pas vite, car les vents nous manquaient souvent. A défaut de tortues, nous prenions des bonites et des thons, très abondants dans ces parages.

Nous ne tardâmes pas, après Madère, à nous trouver par le travers du détroit de Gibraltar qui n'en est qu'à deux degrés. Ce point me rappela la vigoureuse chasse que nous y avait donnée, au commencement de 1780, l'amiral Rodney avec toute son escadre, huit jours après notre sortie des ports de France. Nous trouvâmes cette fois un ennemi d'un autre genre, non moins dangereux et que nous ne pouvions éviter. Ce fut la tempête. Dans l'espace de dix jours, nous essuyâmes trois coups de vent des plus violents qui nous firent courir de grands périls. Nous étions horriblement fatigués, le vaisseau souffrait beaucoup, et plusieurs voies d'eau, ouvertes pendant ces mauvais temps, nous occupaient aux pompes, sans relâche, nuit et jour. Il était de la dernière importance et il allait de notre salut de ne pas nous laisser gagner par l'eau. On mettait des tampons de suif aux ouvertures qu'on pouvait apercevoir, mais, pour celles qui se trouvaient sous l'eau, il n'y avait d'autres ressources que de faire jouer les pompes. Heureusement, nous étions du monde, et l'on se remplaçait d'intervalle à autre. Nous vîmes passer près de nous, à diverses reprises, des débris de vaisseaux qui n'avaient pu résister à la violence de la

tempête. Cette vue n'était pas gaie et ne pouvait faire naître que de tristes réflexions. Elles augmentèrent encore quand nous apprîmes que nous passions par le travers des Açores, dans les parages où la *Ville de Paris* s'était engloutie, deux ans auparavant, en revenant d'Amérique. Le temps était si couvert qu'on ne voyait pas à cent pas devant soi. Le capitaine, ne pouvant savoir au juste sa route, craignait de s'aller briser contre l'une de ces îles ou contre quelque rocher. Notre situation devenait vraiment critique. La mer était si mauvaise qu'il n'y avait pas moyen de faire la cuisine, et, depuis plusieurs jours, l'équipage et nous ne vivions que de biscuit, de fromage, de vin et d'eau-de-vie. Une position aussi dure, aussi difficile, ne pouvait durer bien longtemps sans une solution quelconque. Heureusement, la chance nous fut favorable ; le vent vint à baisser, la mer peu à peu se calma ; enfin nous nous retrouvâmes dans un état supportable. Le capitaine ne nous laissa pas ignorer combien il avait été inquiet. Il avait craint bien des fois que la violence de la lame n'entrouvrît son vaisseau, et il convint que, s'il n'avait pas eu de soldats à son bord, son équipage n'aurait jamais pu suffire pendant un aussi long temps à la manœuvre et aux pompes.

Deux jours après la tempête, nous fîmes rencontre d'un vaisseau entièrement démâté qui voguait à l'aventure. Nous nous en approchâmes assez près pour le reconnaître de nationalité danoise, mais personne ne parut sur le pont. Il n'y restait qu'un gros chien qui aboyait de toutes ses forces, et qui, par ses cris, semblait instamment demander du secours. Le capitaine ne jugea pas à propos de mettre son canot en mer pour y envoyer, et en cela je trouve qu'il manqua de cette charité que les malheureux et surtout les marins doivent attendre les uns des autres. Il nous dit, pour ses excuses, que, probablement tout l'équipage étant mort, il craignait l'influence de la mauvaise odeur des cadavres sur ses matelots. Mais

tout cela n'était que présomption ; peut-être eût-on trouvé encore quelqu'un à qui l'on aurait pu sauver la vie. D'ailleurs, avec de la prudence et certaines précautions, on eût pu se garantir des risques qu'il redoutait. Dans tous les cas, on sauvait, ou le vaisseau, ou une partie de sa cargaison qui pouvait être de grande valeur. Mais, comme le capitaine était d'un caractère assez entêté, il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison, et nous continuâmes notre chemin en laissant, à notre grand regret, ce malheureux vaisseau, avec le pauvre chien, voguer à sa triste destinée.

Le reste de notre traversée fut retardé par des vents contraires, et il nous fallut longtemps courir des bordées.

La veille de notre arrivée, le capitaine nous dit que, si les vents ne changeaient pas la nuit, il espérait voir la terre le lendemain matin. Qu'on juge de notre impatience et des vœux que nous fîmes pour les conserver favorables! Personne ne songea à dormir de toute la nuit. Elle nous parut bien longue. Enfin, au point du jour, comme le capitaine l'avait annoncé, le matelot en vigie sur les hunes cria : *Terre! Terre!*

Il faut avoir fait des voyages de long cours et rentrer enfin au bout de plusieurs années dans sa patrie pour se faire une idée juste de la joie que nous dûmes éprouver en revoyant les côtes de France. Au moment où la terre fut signalée, nous en étions encore à sept ou huit lieues. Cette journée, si heureuse pour nous, promettait dès son aurore d'être belle, et le soleil se leva aussi serein que la joie qui brillait sur nos visages. Les voiles ne s'enflaient pas assez au gré de notre impatience. Nous déjeunâmes tous de bon appétit, et une partie de la matinée fut employée à faire nos paquets et à nous arranger convenablement pour mettre pied à terre. Le dîner fut moins long que de coutume. Nous comptions mal employé le temps où nous n'étions pas sur le pont pour repaître nos yeux de la vue de la terre

Enfin, vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes au mouillage auprès de l'île de Groix et nous laissâmes tomber l'ancre à une grande demi-lieue du rivage. Le pilote, qui n'avait pu nous joindre lorsque nous étions sous voiles, ne tarda pas à venir à bord. Ce fut le premier qui nous mit au courant des principaux événements. Peu après, nous vîmes venir quelques pêcheurs qui nous apportaient du poisson. Le vaisseau ne devait entrer que le lendemain dans la rade de Lorient. Je sentais tout le prix de passer une bonne nuit à terre, et en même temps l'avantage de me tirer enfin de tous les hasards de la mer. Je priai donc le capitaine de me permettre de profiter du retour d'un pêcheur. Il m'accorda cette faveur de très bonne grâce, et, après avoir pris congé de la compagnie jusqu'au lendemain, je me mis dans le bateau avec trois autres passagers, laissant à bord tous mes effets qui n'auraient pu que me gêner beaucoup pour le moment. Notre empressement de mettre le pied sur le sol de France nous fit faire une étourderie. Sans calculer assez nos forces et la distance qui nous séparait de Lorient, nous nous fîmes débarquer sur la plage la plus voisine du vaisseau, et, après avoir congédié notre patron, qui aurait pu nous conduire par mer jusqu'à la ville, nous nous trouvâmes au milieu des sables et des galets, à près de deux lieues de distance de Lorient. Nous avions plus d'ardeur que de facultés. Aussi nous ne tardâmes pas à sentir que nous avions fait une sottise. N'étant pas sortis du vaisseau depuis le cap de Bonne-Espérance, nous n'avions pas marché une demi-lieue dans les sables que nous étions déjà accablés de lassitude. Il fallait cependant arriver, et c'est à quoi, après bien des peines, nous parvînmes à la fin du jour, couverts de poussière et trempés de sueur, malgré des haltes fréquentes.

Nous vînmes coucher à Lorient le vingt-six avril 1785, deux mois, vingt-trois jours après notre départ du Cap, et quatre mois, onze jours après notre sortie de l'île de

France. Mon premier soin fut de chercher un logement pour mes trois compagnons et moi, et comme j'avais l'intention de passer plusieurs jours à Lorient, je pris un appartement dans un café où j'étais bien connu. Je ne tardai pas, en entrant dans le salon, à être entouré de gens qui venaient, les uns pour me féliciter de mon heureux retour, beaucoup par curiosité pour apprendre les particularités de notre voyage, plusieurs aussi pour avoir des nouvelles de leurs amis de l'île de France. Je répondis de mon mieux à tous ces questionneurs. J'espérais enfin en être quitte quand, au bout d'une demi-heure, on vint m'avertir que le souper était servi chez le traiteur voisin; mais je ne fis que tomber de Charybde en Scylla et je retrouvai, à la table d'hôte, un nombre de fâcheux plus perfides encore, vu la circonstance, et auxquels il fallut répondre de nouveau en subissant à peu près les mêmes interrogations qu'au café. Le besoin de manger me rendait plus laconique, et, si j'avais pu prévoir à combien de gens je devais répondre ce même soir, j'aurais pris le sage parti de me faire servir en particulier avec mes camarades pour avoir la faculté d'apprécier entre nous, d'une manière bien plus intéressante, les délices d'un bon repas lorsqu'on en a été privé pendant longtemps. Je parvins enfin à me dégager de ces importuns pour aller jouir des douceurs d'un lit tel que je n'en avais pas eu depuis plusieurs années. Je me trouvais au comble du bonheur.

Je ne pouvais imaginer que je n'étais plus dans le vaisseau. Je croyais toujours entendre le bruit des cordages, les cris des matelots et les vagues de la mer. Il me semblait que j'étais bercé dans mon lit comme dans mon hamac par le roulis du navire. Cette illusion ne s'est même évanouie qu'au bout de quelques jours.

Tout est jouissance lorsqu'on débarque après un voyage de long cours et surtout lorsqu'on a la certitude de ne plus se remettre en mer. La longue privation de toutes

les choses d'agrément les fait apprécier bien davantage. Aussi, je puis dire que je jouissais pleinement d'objets auxquels les autres ne pensaient pas, par l'habitude de les posséder continuellement.

L'*Apollon*, que j'avais laissé, la veille, mouillé auprès de l'île de Groix, appareilla de bonne heure ; et, à midi, il se trouva rangé le long du port. Je me rendis à bord pour en retirer mes malles, faire mes adieux au capitaine et aux officiers du vaisseau, et prononcer en même temps le serment tacite de ne plus me rembarquer.

Me voilà enfin arrivé au terme de mes voyages sur mer et à la conclusion de cette partie de mon journal. On a pu voir toutes les chances, tous les hasards que j'ai eu à courir pendant une absence de cinq ans, deux mois et douze jours. Ces cinq années sont, sans contredit, celles de ma vie les plus actives, celles où mon existence physique a eu le plus à souffrir. Mais j'étais jeune alors ; je faisais un voyage qui m'intéressait. D'ailleurs, les fatigues, les peines et les maladies que j'ai eu à supporter ne se succédaient pas sans interruption ; il s'y mêlait quelques intervalles de bonheur, quelques nuances de plaisir. Un événement heureux faisait oublier les peines passées ; et, dans les moments les plus critiques, je savais me résigner et je me consolais assez facilement à la pensée de terminer une carrière pénible à laquelle la mort seule semblait devoir apporter une fin. Je me demandais souvent : « Pourquoi dois-je espérer être plus heureux que la moitié de mes camarades qui ont succombé ? » Mais mon heure n'avait pas encore sonné, et j'étais réservé à d'autres événements qui m'ont bien fortifié depuis dans le sentiment que je ne suis pas venu dans ce monde pour y être heureux.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXXIII

(1785)

Je me décide à me rendre à Paris. — Agréable voyage. — Versailles. — Rencontre de la Reine. — Arrivée à Paris. — Accueil du ministre de la guerre. — Je prends mon congé en Picardie.

La continuation de mon journal va reprendre le genre qu'il avait avant mon voyage dans l'Inde. On n'y verra plus guère d'événements faits pour piquer la curiosité. Le temps que j'ai passé au service, depuis cette époque jusqu'au moment où je l'ai quitté, n'offre rien d'intéressant. Je suivrai cependant ces années successivement jusqu'à l'instant où j'ai donné ma démission.

Le vingt-sept avril 1785, lendemain de mon arrivée à Lorient, je fus à la poste pour savoir s'il n'y avait point de lettres à mon adresse. Depuis mon départ de France, je n'en avais reçu aucune de ma famille et j'étais dans une ignorance parfaite sur l'existence des miens. J'en trouvai une de mon frère, et elle me fit le plus grand plaisir. A l'exception de mademoiselle de Mautort, ma tante, morte depuis environ deux mois, je retrouvais tous ceux de mes parents que j'avais laissés lors de mon départ.

On savait, dans ma famille, par les lettres que j'avais

écrites de l'île de France et du cap de Bonne-Espérance, que j'étais en route pour mon retour. Celle que j'écrivis de Lorient annonça mon arrivée. Je restai une dizaine de jours dans cette ville pour m'y refaire un peu des fatigues de la mer, et aussi pour me disposer à me rendre à Paris, où je devais solliciter un congé d'été. J'avais apporté des Indes plusieurs objets qui se trouvaient être de contrebande à l'entrée en France. Quelques-unes de ces bagatelles étant trop volumineuses pour être passées en sûreté sous les vêtements, je fus obligé d'en faire l'abandon, c'est-à-dire de les laisser pour ce qu'on voulut m'en donner. Je regrettai quelques bouteilles d'un tabac précieux dont je ne pouvais me charger.

Je partis pour Paris avec un de mes camarades et passai par Nantes dans l'espoir d'y voir mon frère, qui malheureusement ne s'y trouva pas, sa compagnie ayant été envoyée à Dieppe.

Notre projet était, au bout de deux jours de station, de continuer notre route pour Paris à l'aide des voitures publiques. Mais un heureux hasard en décida autrement. Un monsieur et une dame, qui faisaient grande figure et beaucoup de dépenses à l'auberge où nous étions logés, apprirent que nous nous rendions à Paris. Le monsieur vint nous trouver pour nous proposer des places dans une bonne berline si nous voulions différer encore deux jours, à la charge de partager à frais communs la dépense des chevaux de poste. La proposition était trop juste et en même temps trop agréable pour la refuser. L'arrangement fut bientôt terminé, et nous fûmes exacts au jour et à l'heure convenus. Nous n'eûmes qu'à nous applaudir, mon camarade et moi, d'avoir trouvé des compagnons de route très aimables et, surtout, une dame très jolie et infiniment intéressante. Pendant les premières heures, chacun fut sur son quant-à-soi et la conversation resta vague et insignifiante. La dame, à qui cette manière d'être ne pouvait convenir longtemps, se mit bientôt à son aise

et, par contre-coup, nous donna grande liberté. Elle était extrêmement gaie, et, en la faisant jaser, nous parvînmes à découvrir qu'elle n'était point la femme du monsieur, mais simplement sa maîtresse. Cette découverte fut précieuse pour nous et bannit entièrement ce qui pouvait rester de gêne. L'homme, déjà d'un certain âge, ne paraissait pas très épris de sa Dulcinée. La femme ne brûlait pas pour lui de feux plus ardents. Ils ne manquaient cependant pas de certains égards l'un pour l'autre; mais nous sûmes particulièrement des deux que ce voyage de Paris n'avait lieu que pour s'y dégager réciproquement de l'intimité dans laquelle ils vivaient ensemble déjà depuis quelque temps. Le monsieur avait un bon emploi dans les fermes qui le mettait à même de faire de la dépense.

Il est rare, quand on est destiné à voyager plusieurs jours ensemble, qu'on ne se prenne pas les uns pour les autres d'un certain attachement qui fait qu'on craint presque de voir arriver le moment où il faudra se séparer. Nous éprouvâmes ce sentiment réciproque dès la fin de notre première journée, et, nous l'étant communiqué pendant le souper, nous prîmes dès lors la résolution de prolonger notre voyage en nous arrêtant aussi longtemps et aussi souvent que la fantaisie nous en prendrait. La chose nous était facile, puisque nous ne demandions les chevaux qu'à l'heure qui nous convenait. Nous ne partions pas de grand matin, et jamais nous ne montions en voiture sans nous être, au préalable, munis d'un bon déjeuner. Sous le moindre prétexte, nous nous arrêtions une heure ou deux quand nous arrivions dans une auberge à notre gré. On juge bien qu'une pareille manière de voyager devenait fort longue et fort dispendieuse. Mais peu nous importait; nous n'étions pas pressés et ne manquions pas d'argent. Nos journées ordinaires ne passaient pas douze à quinze lieues. En vérité, ce n'était pas la peine de courir la poste, dans la plus belle saison de l'année, pour faire aussi peu de chemin. On pense bien que, en com-

pagnie d'une femme de la trempe de celle avec qui nous voyagions, la conversation ne tarissait guère et roulait souvent sur des matières galantes. Elle nous racontait une foule d'anecdotes et d'historiettes piquantes. Deux ans auparavant, elle s'était rendue célèbre à Paris par une affaire d'honneur terminée au bois de Boulogne, l'épée à la main, contre un jeune homme qui l'avait grièvement insultée. Ce duel fit beaucoup de bruit. Elle blessa son adversaire, et elle-même reçut une légère blessure à la poitrine, dont elle portait la marque.

Notre route nous fit passer par Angers, la Flèche, le Mans, Chartres et Versailles. Maintenon, Épernon, Rambouillet, Saint-Cyr, que nous traversâmes, se ressentaient des approches de la demeure du souverain. Des routes bien tenues, bien plantées, des villages bien bâtis, de superbes châteaux, tout avait un air de magnificence. En traversant le parc de Versailles, nous vîmes la Reine qui, accompagnée de quelques seigneurs, faisait une promenade à cheval. Suivant l'usage, les postillons arrêtèrent, et la Reine, en passant près de nous, nous fit un salut. A notre arrivée à l'auberge, il était trop tard pour voir le château. D'ailleurs, nous ne pouvions nous y montrer dans notre tenue de voyage. Nous nous bornâmes donc, jusqu'à l'heure du souper, à faire quelques tours dans les environs du palais. Le jour suivant devait mettre fin à notre route et nous séparer de notre aimable voyageuse. N'ayant que quatre lieues à faire, nous décidâmes de ne partir que vers l'après-midi. Ce fut dans notre repas d'adieux que nous nous témoignâmes plus particulièrement la satisfaction du heureux hasard qui nous avait fait voyager ensemble. Nous prîmes l'engagement de nous revoir à Paris aussi souvent que nos affaires nous le permettraient. Nous nous donnâmes nos adresses réciproques et, vers deux heures, nous montâmes en voiture. A quatre heures, nous étions à Paris.

Mon camarade et moi fûmes loger aux Bains d'Orléans,

rue Richelieu ; la dame et son monsieur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain. Je n'avais pas voulu me faire habiller à Lorient pour l'être de main de maître à Paris. J'envoyai, en conséquence, chercher un tailleur. Après plusieurs raisonnements profonds sur une matière aussi importante, comme nous différions encore d'opinion sur quelques points, je fus obligé de me rendre à l'assurance que me donnait cet artiste de le laisser faire et que, habillé de sa façon, *je n'aurais pas l'air d'un provincial*. Mon amour-propre avait pourtant de quoi se trouver un peu piqué : mais j'en ris de bien bon cœur et j'aimais à me comparer à cet Anglais, dans la comédie, à qui l'on veut, bon gré, mal gré, donner les manières et les airs parisiens. Si j'eus à me louer des talents du tailleur, j'eus beaucoup à me plaindre de sa probité, car le mémoire qu'il me présenta me laissa la conviction certaine de sa friponnerie, et il me fit payer cher l'air parisien qu'il prétendait m'avoir donné.

M. le marquis de Biencourt venait d'être nommé colonel du régiment à la place de M. le comte d'Hoffelize que sa conduite dans l'Inde avait fait, à juste titre, élever au grade de maréchal de camp. Je fus faire visite au nouveau colonel et je pris jour avec lui pour me trouver à Versailles avec quelques-uns de mes camarades et être présentés tous au ministre de la guerre, à sa première audience. Cette présentation eut lieu, mais nous ne fûmes admis qu'après avoir attendu deux grandes heures dans son antichambre, au milieu d'une foule de militaires de tous grades qui convoitaient la même faveur. L'entrevue fut courte. M. de Ségur, le manchot, occupait alors la place de ministre de la guerre. Il était déjà connu pour être souple vis-à-vis des grands, mais hautain avec les inférieurs. Comme nous ne faisions partie que de la classe subalterne, son accueil fut proportionné au rang que nous occupions ; il nous dit cependant quelques mots flatteurs à l'honneur du régiment d'Austrasie ; et, sur la demande

que lui fit M. de Biencourt de congés pour aller dans nos familles nous reposer de nos fatigues, il nous dit d'un ton assez ironique que nous pouvions nous y rendre sans expédition de congés, que nos figures portaient suffisamment le besoin que nous en avions, qu'au surplus, quand notre présence deviendrait nécessaire au corps, on nous ferait donner l'ordre de nous y rendre. Il nous quitta sans plus de compliments pour passer à d'autres, et, comme notre affaire était finie, nous nous tirâmes bien vite de son appartement où rien d'engageant ne pouvait nous retenir plus longtemps. Honnêtement, il aurait dû nous inviter à dîner, mais il ne le fit pas, et, pour mon compte, je lui en sus très bon gré. Je n'ai jamais aimé les gens avantageux et je déteste ceux qui, fiers de la place qu'ils occupent, ont la sottise de s'en prévaloir et d'en tirer leur principal mérite.

Privé depuis plusieurs années des spectacles et des mille autres plaisirs que je ne pouvais trouver qu'à Paris, mon dessein était d'y passer un mois pour me dédommager. Mon frère, à qui j'avais donné avis de mon arrivée dans la capitale, ne tarda pas, à ma grande satisfaction, à venir m'y joindre. Il me donna des détails sur tout ce qui pouvait m'intéresser de notre famille.

Quelques jours après, nous partîmes ensemble pour la Picardie, où je retrouvai tous les miens et où je passai fort agréablement le temps de mon congé.

CHAPITRE XXXIV

(1786-1787)

Le régiment d'Austrasie arrive à Rochefort. — Je me rends à Verdun. — Arrivée du régiment. — M. de Biencourt. — Mort de ma mère. — Anniversaire de la bataille de Goudelour. — Visite du prince de Condé.

L'hiver de 1786 s'était écoulé assez promptement, et déjà quelques beaux jours annonçaient le retour du printemps. Je voyais arriver avec eux l'époque où j'aurais à rejoindre ma garnison. Pour voyager plus commodément, je fis faire un cabriolet assez joli et surtout bien conditionné. Cette entreprise, assez maladroitement conçue, me coûta à peu près le double de ce que j'aurais dû payer si j'avais acheté une voiture toute faite. Mais enfin l'on n'apprend qu'à ses dépens, et une sottise dont on est l'auteur corrige souvent mieux que cent avis dont on n'est pas bien persuadé.

Des lettres que je reçus de Rochefort, à la fin d'avril, m'apprirent que le régiment d'Austrasie, dont il ne restait plus alors que quatre cents hommes, venait de débarquer dans ce port. Ce qui le réduisait à un si petit effectif, c'est que, indépendamment des grosses pertes éprouvées dans l'Inde, il avait laissé à Pondichéry et à l'île de France tous les soldats qui demandèrent à y demeurer. Un avancement dans les grades militaires, un mariage, une place assurée dans une habitation, la certitude de gagner de l'argent pour ceux qui avaient quelques talents ou une profession utile, en déterminèrent beaucoup à rester dans les colonies. En cela, ils agirent avec raison,

surtout s'ils n'avaient d'autre perspective que celle d'assurer leur existence en continuant à servir. Cette troupe fut transférée de Rochefort à Niort, en Poitou. On la laissa dans ce cantonnement le temps convenable pour se refaire des fatigues de la mer et aussi pour exécuter les réparations les plus indispensables à l'habillement.

Peu de temps après, je reçus ordre d'être rendu à Verdun pour le 15 de mai (1786).

La société de cette ville est nombreuse, et les militaires sont reçus dans presque toutes les maisons. Les fortunes n'y sont pas considérables, et les mères, qui ne perdent jamais de vue l'établissement de leurs filles, accueillent ici plus volontiers que dans bien d'autres endroits les officiers, dans l'espoir d'arranger quelque mariage avantageux. Si j'avais voulu m'annoncer comme un épouseur, ayant dès ce moment une assez jolie fortune, je suis persuadé que j'aurais été caressé de plus d'une maman. Mais je ne désirais tromper personne et je craignais de donner dans quelque engagement dont je n'aurais pu me tirer facilement. J'ai, toute ma vie, redouté les mariages de garnison; j'en ai trop souvent vu les fâcheuses suites. Ne faisant donc, dans la société, que ce qu'il faut de frais pour y être poli, je n'en ai pas tiré les mêmes agréments que si j'avais tenté d'y jouer le rôle d'amoureux des onze mille vierges. Les dames, à Verdun, sont en général fort aimables et ont un bon ton. Il n'est pas difficile d'y faire des connaissances. On était sûr, chaque semaine, de trouver un cercle nombreux chez le commandant et à l'évêché, et, pour peu qu'on en ait eu le désir, on obtenait facilement la permission d'être reçu dans les maisons particulières.

La ville est fort vilaine et mal bâtie. Elle se divise en haute et basse. Sa partie haute est sur une montagne; on n'y parvient que par des rues escarpées et difficiles. Le bas, toujours fort sale, est traversé par un bras de la Meuse. Il n'y a de beau et vraiment remarquable que le

palais épiscopal. Sa position est délicieuse. Il est sur un plateau d'où l'on domine la ville d'un côté; de l'autre, l'œil se promène sur de superbes prairies au milieu desquelles serpente la rivière. Les jardins et le bâtiment sont magnifiques. Il était alors habité par M. Desnos, évêque de Verdun. Ce prélat, très connu par les intrigues qui l'avaient placé sur le siège épiscopal, servit efficacement M. le duc d'Aiguillon et M. de Calonne dans la fameuse affaire de M. de la Chalotais, avocat général au parlement de Bretagne. M. Desnos trahit la cause de son pays, et, en récompense de sa déloyauté, il échangea la cure qu'il occupait à Saint-Brieuc contre l'évêché de Verdun.

La citadelle, placée également sur le point le plus dominant, a la même vue que l'évêché et n'en est séparée que par l'esplanade. J'avais un logement dans cette citadelle, et, tout le temps que ma compagnie y fut casernée, je n'eus pas la tentation de chercher en ville un appartement plus commode.

Vers la fin de juin, nos compagnies qui, dans le mois de mai, s'étaient mises en route, vinrent nous rejoindre. Ce fut un plaisir assez vif de nous trouver réunis. Les soldats du dépôt accueillirent et traitèrent avec beaucoup d'affection les arrivants de l'Inde pour lesquels ils étaient remplis de vénération. Toute la ville alla au-devant d'eux; et on ne voyait pas sans une certaine admiration de braves gens qui avaient tant souffert et qui avaient servi avec distinction. Ma compagnie se trouvait, en ce moment, réduite à vingt-sept hommes. M. de Biencourt, notre nouveau colonel, était arrivé depuis quelques jours. Lui seul parut ne point partager l'allégresse générale. Il vit avec jalousie cette portion si méritante de son régiment dont, à la vérité, il n'avait point partagé les triomphes. Mais personne ne lui en savait mauvais gré, et tout autre que lui, à sa place, eût été flatté de commander un corps qui s'était si brillamment distingué. Il ne s'en tint pas même à ne donner aucun

éloge. Il eut la bêtise de dire que les soldats étaient mal placés sous les armes, qu'ils ne se tenaient pas assez droits, qu'il faudrait les remettre aux premiers principes, et mille autres inepties de cette espèce. Nous fûmes outrés de ces sots propos et nous eûmes un instant la satisfaction d'entendre M. de Boissieux le relancer comme il le méritait. Nous vîmes, dès ce moment, à quel homme nous avions affaire; le dégoût s'en mêla, et nous le lui fîmes connaître en toute occasion. La garnison entière lui tourna le dos, et s'il eût eu un peu de sens commun, il n'aurait pas tardé à voir qu'il avait débuté maladroitement; et, par des moyens plus conciliants, il aurait pu ramener les esprits, qu'il acheva, au contraire, de s'aliéner entièrement. Mais il n'y avait pas la moindre ressource chez lui; un entêtement sans bornes, apanage ordinaire des petits génies, lui fit écarter les bons avis qu'on lui donna; et sa fierté lui causa la crainte de voir sa dignité compromise s'il venait à se détourner du mauvais plan de conduite qu'il s'était tracé. Nous avons été malheureux pendant son commandement qui a duré deux ans. Nommé maréchal de camp en 1788, il fut élu député de la Noblesse pour la sénéchaussée de Guéret aux États généraux et fit partie de la minorité de son ordre qui se réunit au Tiers État.

Ayant reçu de mauvaises nouvelles de la santé de ma mère, je partis en toute diligence de Verdun le trente septembre 1786. J'arrivai le deux octobre à Abbeville, où j'appris avec douleur que ma mère avait été enterrée la veille; elle était morte le vingt-neuf septembre.

Le temps de mon congé se passa tristement. Je m'installai à Abbeville, et c'est de cette époque que date ma liaison avec M. d'Auberville, dont j'aurai souvent occasion de parler dans la suite de ce journal. Notre amitié est devenue intime. La mort seule, j'espère, pourra la détruire.

Je pensais alors que, si j'étais assez heureux pour

trouver une femme telle que je pouvais la désirer, je ne saurais mieux faire que de me fixer par les liens du mariage. Je ne tardai pas à me fortifier dans cette disposition par l'ouverture qui me fut faite d'un établissement qui me promettait toute apparence de bonheur : il s'agissait de mademoiselle de Salperwick. Tous les arrangements préliminaires étaient pris, le mariage fixé au vingt février 1787, quand mademoiselle de Salperwick mourut en quelques jours de la petite vérole. Qu'on juge de mon désespoir et des tristes moments que je traversai à la suite de ces événements malheureux !

Je fus de retour à Verdun le quinze mai 1787. C'était le treize juin qu'arrivait l'anniversaire de notre célèbre bataille de Goudelour, dans l'Inde. Le second bataillon de Royal-Roussillon, qui nous avait si bien secondés dans cette journée, se trouvait alors à douze lieues de Verdun, en garnison à Longwy. Nous résolûmes, sept ou huit d'entre nous, d'aller nous réjouir et faire mémoire du treize juin avec nos anciens compagnons d'armes. Nous écrivîmes, en conséquence, à quelques-uns de nos amis de Royal-Roussillon pour leur faire part de nos intentions. On pense bien qu'ils accueillirent cette proposition avec enthousiasme. M. de Biencourt n'osa pas nous refuser cette permission. Le douze, nous nous rendîmes à Longwy, où nous fûmes reçus avec toute l'amitié possible par nos anciens camarades. Ils ne voulurent pas absolument nous laisser descendre à l'auberge. Ils nous avaient préparé des logements chez des particuliers de la ville qui, eux-mêmes, nous comblèrent d'honnêtetés. Le lendemain, nous fîmes des visites au commandant de la place, aux chefs et aux premiers officiers de ce régiment. Le dîner du treize juin fut splendide. On y porta force santés à tous les braves de l'Inde, et le reste de la journée se ressentit de la joie que nous avions bue à grande dose dans nos verres. J'eus occasion d'observer qu'un germe de jalousie régnait dans ce corps entre ceux qui avaient

servi dans l'Inde et le bataillon qui était resté en France. J'en parlai particulièrement à un de mes amis, qui m'en apprit encore beaucoup plus que je n'en avais remarqué. Il me dit que la cause en était due à l'avancement obtenu par ceux qui tant de fois exposèrent leur vie dans cette guerre, et que cette malheureuse jalousie mettait entre eux une zizanie qui rendait leur état extrêmement désagréable. Ces observations me firent apprécier l'avantage pour notre régiment d'avoir été employé en entier.

Dans le mois d'août 1787, nous eûmes la visite du prince de Condé qui faisait, cette année, sa tournée dans les Trois-Évêchés et la Lorraine en qualité de colonel général de l'infanterie. Il voyageait avec un train considérable d'hommes et de chevaux. Il descendit au palais épiscopal; et, pendant les trois jours qu'il resta avec nous, l'évêque le traita avec toute la splendeur due à un prince du sang. J'eus l'honneur d'être admis à sa table une fois, chez l'évêque, et une autre chez notre colonel qui lui donna à souper. Il nous passa en revue, et nous manœuvrâmes devant lui le second jour de son arrivée. Ce prince, aimé et estimé des troupes, montrait beaucoup d'affabilité, avait soin de se faire apprendre quelques anecdotes avantageuses sur les régiments avec lesquels il se trouvait et plaçait à propos ce qu'il en avait retenu. C'était par ses manières bienveillantes, et aussi par la bravoure héréditaire dans la maison de Condé, qu'il se conciliait l'estime et l'attachement de tous les militaires.

CHAPITRE XXXV

(1787-1788)

En garnison à Grenoble. — M. de Chambors, colonel du régiment. — Affaire du parlement de Grenoble. — Le régiment de Royal-la-Marine. — Mort de l'évêque de Grenoble.

Cet automne (1787), j'eus droit à mon semestre. Je partis donc de Verdun dans les derniers jours de septembre, après avoir rempli les coffres de ma voiture de tout ce que je pus y mettre de dragées et de liqueurs. Verdun est célèbre par ces objets dont il se fait un important commerce. J'arrivai à Abbeville au commencement d'octobre. Je fus passer tout ce mois et une partie du suivant chez mon frère, à Cambron; et, le vingt janvier 1788, j'épousai mademoiselle de Beaulaincourt.

Dans le mois d'avril, je reçus du régiment une lettre circulaire qui m'apprenait que nous venions d'avoir l'ordre de quittter Verdun pour nous rendre à Grenoble.

Il y avait près d'un mois que le régiment était à Grenoble quand j'y arrivai, de manière que, nos messieurs connaissant déjà la ville, mes amis s'empressèrent de m'offrir leurs services pour me procurer un logement et m'admettre à une des tables qu'ils avaient formées. Cette ville, autrefois réputée pour une des garnisons les plus agréables de France, était bien déchue à l'époque où nous y vînmes. Il n'y avait plus vestige de cette société brillante et si renommée pour sa galanterie. Laclos, qui y avait pris, quelques années auparavant, tous les personnages de son roman des *Liaisons dangereuses,* n'aurait retrouvé que

les ombres de ses acteurs. La marquise de Sassenage, qui y jouait un des premiers rôles, était maintenant une femme décrépite et retirée à sa campagne; les femmes des membres du Parlement qui, autrefois, avaient eu tant d'intrigues, vivaient toutes isolées et ne recevaient personne chez elles; presque tous les gentilshommes se reléguaient dans leurs terres, de manière que la ville était des plus tristes. Le commerce cependant n'y languissait pas encore; les gants et la préparation des chanvres y occupaient beaucoup de bras. Cette ville, située sur l'Isère, donnait par sa navigation beaucoup de facilité au transport des marchandises. Un parlement, un évêché, une garnison toujours de quatre bataillons pouvaient la rendre assez importante; néanmoins, elle ne s'était pas élevée à un degré de splendeur proportionnée à la richesse des personnes qui l'habitaient. On n'y voyait que peu d'hôtels dignes de remarque et aucun édifice public qui méritât quelque attention. Des rues sales et mal percées dénotaient son ancienneté et le peu de soin qu'on apportait à la rendre agréable et salubre. Sa position au pied des montagnes qui séparent la France de la Savoie présentait des sites assez pittoresques, mais l'art n'avait rien fait pour embellir ses environs; les fortifications étaient presque nulles; quelques bastions mal entretenus ne pouvaient que mettre la place à l'abri d'un coup de main. La partie opposée à la montagne est une vaste plaine arrosée par l'Isère et par le Drac, torrent très redoutable lorsqu'il se trouve grossi par la fonte des neiges. L'Isère, qui prend également sa source dans les montagnes, est sujette à de fréquents débordements. Le sol de cette plaine est très fertile dans les parties qui ne sont pas recouvertes du sable apporté par les inondations.

Une des productions les plus remarquables des environs de Grenoble est le chanvre. Sa hauteur commune est de sept à huit pieds, et on en a vu, dans des années

favorables, s'élever jusqu'à dix. Chaque brin, pour se soutenir à cette hauteur, est beaucoup plus gros que celui qu'on cultive en Picardie; la soie en est moins fine, mais plus forte, et par sa longueur bien plus propre à faire d'excellents cordages pour la marine. On le récolte lorsqu'il est encore vert; on le met en petites bottes dont on coupe les racines à coups de hache, et de suite on le couche dans l'eau pour le laisser rouir. Probablement, il serait trop dur si on le laissait venir à maturité, et le bénéfice du chenevis ne dédommagerait pas de la perte qu'on ferait sur la qualité de la soie. On ne laisse mûrir précisément que ce dont on a besoin pour ensemencer l'année suivante.

Les vignes sont assez abondantes dans ce pays et donnent un vin qui n'est pas sans qualité. La manière d'arranger ces vignes est assez particulière pour en décrire la méthode. Au lieu d'être par ceps isolés soutenus chacun d'un échalas, on les plante par allées, et chaque allée forme un espalier élevé au moins de six pieds de haut. Beaucoup aussi sont en berceaux également exhaussés. Cette méthode demande plus de façon et plus de bois que celle des échalas, mais on m'a dit qu'on la pratiquait ainsi pour que le raisin ait plus de facilité à mûrir; qu'autrement, vu l'humidité du sol, il était sujet à pourrir. Si cette manière est plus longue et plus dispendieuse, le vigneron s'en trouve dédommagé par la faculté de tirer d'autres productions du terrain où est plantée la vigne.

On voit aussi beaucoup de mûriers pour la nourriture des vers à soie, et cette branche de commerce est assez bien suivie. Le voisinage de Lyon assure le débit de la soie, et, dès qu'elle est dévidée, on voit les marchands parcourir les campagnes pour l'enlever.

A une demi-lieue de Grenoble, sur la montagne, on montre une maison qui n'est autre chose qu'une case de paysan dans laquelle on prétend que se retira Louis XI, alors dauphin, après avoir encouru, par sa conduite, la

disgrâce de Charles VII, son père. Cet endroit n'a rien de remarquable, et, lorsque l'on porte ses réflexions sur ces temps reculés et qu'on pense au malheur qu'a eu depuis la France d'être gouvernée par ce prince cruel, on est fâché qu'un semblable tyran n'ait pas trouvé dans sa jeunesse la malheureuse fin qu'il a donnée à tant de victimes au cours de son règne.

Dans la ville, on voit avec plus d'intérêt l'hôtel du connétable de Lesdiguières. Il subsiste encore à peu près tel qu'il était du temps de ce grand homme.

Une promotion considérable de maréchaux de camp nous débarrassa assez heureusement de M. de Biencourt; et, dans les premiers jours de juin, nous vîmes arriver M. le comte de Chambors qui venait le remplacer. Il était fils de M. de Chambors, menin du Dauphin, père de Louis XVI. Le Dauphin, dans une partie de chasse, avait eu le malheur de le tuer par accident. Madame de Chambors était enceinte alors de celui dont je parle; la nouvelle de la mort funeste de son mari lui fit une telle impression, lui donna de si fortes contractions de nerfs, que l'enfant s'en est ressenti dans son sein. Cet accident ne l'a pas empêché de venir à bien; il est bel homme, fort et vigoureux. Nous ne pouvions pas perdre au change; mais le gain que nous fîmes ne nous dédommagea pas pleinement des tracasseries sans nombre que nous avait fait éprouver M. de Biencourt. M. de Chambors, peu instruit du service et de la manière de commander, d'ailleurs assez prévenu en sa faveur, comme il était d'usage parmi les personnes de la cour, en voulant faire plusieurs innovations, en introduisant quelques pratiques aussi minutieuses qu'inutiles et gênantes, fit des gaucheries et ne se concilia pas l'amitié des officiers. On ne pouvait, en réalité, se plaindre de lui, mais ce n'était pas assez; il ne faisait rien pour mériter notre estime et notre amitié; et, en vérité, c'est une grande maladresse de la part d'un chef, d'autant plus qu'il a bien peu de

frais à faire pour y parvenir; mais tels sont les hommes : les passions qui les dominent permettent rarement qu'ils restent à la place qui leur conviendrait le mieux, à celle où, sans déchoir de leur rang, ils se maintiendraient de manière à faire désirer qu'ils puissent l'occuper longtemps.

Cet été fut remarquable par les mouvements des Parlements. Celui de Grenoble ne fut pas un des moins ardents à se raidir contre les plans de la cour. Divers arrêtés plus forts les uns que les autres, mais tous tendant à s'opposer aux vues du cardinal de Brienne, alors principal ministre et qui voulait substituer une cour plénière à celle des Parlements, ne laissèrent plus de doute sur les difficultés de parvenir à cette innovation. Les Dauphinois ont la tête chaude et vive; les opinions se prononçaient très fortement dans toute la province pour le maintien des Parlements à tel prix que ce soit. La guerre civile était déjà dans les esprits, il ne manquait qu'une occasion pour la faire éclater. Le duc de Clermont-Tonnerre, chevalier des ordres du Roi, lieutenant général commandant dans la province et résidant à Grenoble, tâchait de maintenir partout la paix. La nature, en lui donnant un caractère doux et pacifique, lui avait refusé toute l'énergie et les moyens nécessaires pour employer les spécifiques convenables contre des têtes vives et exaspérées. M. le comte de Marcieu, aussi lieutenant général et commandant en second dans la province, de plus possesseur d'une riche fortune dans ce pays qui l'avait vu naître, ne voyait pas sans jalousie M. le duc de Tonnerre occuper la première place qu'il désirait pour lui-même; il aurait bien voulu lui voir faire, dans ces circonstances difficiles, quelques fortes sottises qui lui valussent son rappel. Fin et rusé comme un Dauphinois, en attendant ce moment, il se conciliait l'estime et s'attachait tous les gentilshommes du pays. Il ne paraissait que peu chez le duc, et on a tout lieu de croire que les avis qu'il pouvait

lui donner n'étaient pas ceux qu'il aurait suivis lui-même.

Cependant, M. de Brienne, pour établir sa cour plénière, devait dissoudre les Parlements. En conséquence, il fut envoyé le même jour des lettres de cachet qui indiquaient à chacun des membres l'ordre de cesser ses fonctions et l'endroit qu'on lui assignait pour sa retraite. M. le duc de Tonnerre, chargé de faire tenir ces lettres à qui il appartenait, manda chez lui, à l'entrée de la nuit, un nombre d'officiers de la garnison égal à celui des lettres de cachet à distribuer; il pria ces messieurs de les porter à leur adresse. Cette opération ne put être si secrète qu'on n'en eût connaissance dans la même nuit. Voilà aussitôt tous les procureurs, huissiers, clercs et autres suppôts du Parlement en rumeur. Laisserons-nous ainsi partir nos soutiens, nos défenseurs? Qui nous protégera contre un gouvernement injuste, si nous permettons l'exil de ceux qui ont constamment embrassé nos intérêts? Ces propos répandus à dessein germent promptement dans toutes les têtes; des groupes nombreux se forment sur la place et devant le palais; des émissaires adroits courent au quartier Saint-Laurent et dans les faubourgs. Ces endroits très populeux sont habités par la plus vile populace, par tous les ouvriers et surtout par les peigneurs de chanvre qui forment une classe très influente. Dès le point du jour, on ne tarde pas à voir arriver en foule cette nouvelle milice. Tous sont armés de fourches, de haches, de lourdes massues, de coutelas, de faux, de vieux fusils; chacun a pris l'arme qu'il a pu se procurer. Cette troupe hideuse est renforcée d'un grand nombre de femmes semblables à des bacchantes; on les voit déboucher de toutes parts par petits pelotons, en poussant des vociférations et des imprécations atroces. Les gens de loi, devenus les meneurs de cette horde, la partagent en plusieurs bandes qu'ils distribuent devant les logements des principaux magistrats, avec injonction expresse de s'opposer à toute tentative sur leur personne, et de répondre à la force par

la force. Ces dispositions prises, le gros de la troupe, qui se renforçait d'une manière très sensible, se présente devant l'hôtel du duc de Tonnerre, demande qu'on lui ouvre la porte et, sur le refus qui lui en est fait, se met en devoir d'escalader les murs ; la garde résiste quelque temps, mais, accablée par le nombre, elle ne peut plus lutter contre le torrent qui déborde dans la cour, et bientôt tous les appartements sont remplis de cette infâme canaille. L'ordre de battre la générale pour mettre la garnison sous les armes avait été donné trop tard, de manière que, telle diligence que l'on fît, notre premier bataillon et quelques détachements de Royal-la-Marine ne purent arriver au gouvernement que lorsque la maison était pillée, dévastée de la cave au grenier. La rue du Gouvernement était tellement obstruée qu'il fut de la plus grande difficulté d'y pénétrer; on ne tirait que peu ou point de coups de fusil, mais les pierres volaient en grande quantité. M. de Boissieux, à la tête du bataillon, en reçut une à la figure, qui lui fit couler le sang abondamment. Les grenadiers qui le suivaient voulaient le venger en tombant sur ceux qui se trouvaient à leur portée, mais il s'y opposa constamment et défendit qu'aucun ne sortît de son rang. Cette modération lui fit le plus grand honneur et, par la suite, nous valut les remerciements des premiers de la ville et l'estime de tous les habitants.

A force de peine, on parvint chez M. le duc, trop tard pour garantir sa maison du pillage, mais assez à temps peut-être pour lui sauver la vie, ou du moins l'empêcher d'être grièvement insulté. Une troupe de ces bandits avait forcé la porte de son appartement et venait avec menaces et insolence lui demander la révocation du décret donné pour l'exil du Parlement. Il eut beau dire qu'il ne faisait que suivre les ordres du Roi, on ne voulut écouter aucune de ses raisons. Pour mettre fin à ce désordre et aussi pour éviter l'effusion du sang qui eût été immanquable, il con-

sentit à suspendre l'exécution du décret jusqu'au retour d'un courrier expédié pour rendre compte de ce qui se passait. Cette promesse parut satisfaire le peuple; et, la cour s'étant remplie de soldats armés, on ne tarda pas à mettre dehors toute la populace qui s'était répandue dans la maison.

Pendant ces événements, la garnison s'était portée par détachements à tous les points importants de la ville. On avait fait fermer les portes pour empêcher toute communication au dehors. Les bandits sonnaient le tocsin d'alarme du sommet de tous les clochers; les paysans accouraient en foule pour se mettre de la partie; mais, à mesure qu'ils arrivaient, ils se trouvaient arrêtés par les ponts-levis qui étaient levés. J'avais la garde d'une porte avec ma compagnie. Les mutins du dedans vinrent s'y présenter au nombre d'environ deux cents pour me sommer de la leur livrer, disant que, leur besogne étant finie, ils désiraient s'en retourner chez eux. Je ne donnai pas dans ce piège et, au lieu de m'en laisser approcher, je détachai à une trentaine de pas en avant mon lieutenant, bien escorté, pour dire aux émeutiers que s'ils ne se retiraient pas, j'allais prendre des moyens prompts pour les disperser. Au bout de quelques minutes, voyant qu'ils refusaient d'obéir, j'exécutai avec un certain appareil quelques dispositions militaires pour ne pas me laisser tourner; je fis rentrer mon lieutenant, en les prévenant que j'allais marcher sur eux pour les charger. Me croyant déterminé à les repousser, ils n'osèrent pas attendre l'attaque et, certains qu'il n'y avait rien à gagner sur moi, ils se déterminèrent enfin à rebrousser chemin. Je fus fort aise de leur voir prendre ce parti, car, n'ayant pas une seule cartouche à balle, leur grand nombre aurait pu m'embarrasser, surtout s'ils se fussent retirés dans les maisons pour m'assaillir à coups de pierres de dessus les toits et par les fenêtres. Après leur retraite, j'ordonnai de fortes patrouilles pour éviter de nouveau un rassemble-

ment, et, grâce à ces précautions, je n'en fus pas davantage inquiété.

Une patrouille du régiment de Royal-la-Marine, ayant fait rencontre d'un de ces détachements de bandits, voulut les disperser, peut-être même les arrêter; il s'engagea une espèce d'escarmouche, et, un soldat ayant lâché son coup de fusil, la balle fut blesser une femme et tuer un homme. De prompts secours vinrent tout à propos dégager la patrouille, mais les mutins, furieux de la perte d'un des leurs, obligés aussi de se retirer, tournèrent toute leur rage contre les soldats de ce régiment, et, pendant plusieurs jours, cette affaire apaisée, ils en maltraitèrent quelques-uns qu'ils rencontrèrent isolés et sans défense.

Le même soir de cette tumultueuse journée, M. de Bérulle, premier président, homme de mérite, et qui sentait qu'un zèle mal entendu avait fait pousser les choses beaucoup trop loin, fut faire une visite à M. le duc de Tonnerre pour lui témoigner ses regrets sur tout ce qui s'était passé, l'assurer de son dévouement ainsi que de la soumission de son corps aux volontés du Roi et lui faire savoir que, sous le plus court délai, chacun des membres du Parlement allait se rendre où sa lettre de cachet l'exilait. Après cette entrevue, il fit partir aussi de son côté un courrier, probablement pour la justification de son Parlement.

Cependant, le lendemain, lorsque la réflexion vint succéder à l'effervescence, cause des sottises de la veille, les principaux moteurs de tous ces désordres commencèrent à sentir à quoi ils s'exposaient et devinrent aussi souples qu'ils avaient été emportés. Personne ne voulait s'attribuer une part dans cette bagarre; chacun, à les entendre, avait apporté un esprit de conciliation, et, d'après leur dire, on ne devait imputer cette émeute qu'à une impulsion volontaire de ceux qui en avaient été les acteurs. Mais, peu rassurés malgré leurs belles phrases, les plus compromis, sans attendre le retour du courrier,

se retirèrent à Chambéry ou en d'autres endroits où la justice ne pouvait les atteindre.

Notre service devint aussi plus actif; les gardes furent doublées; on en mit une commandée par un officier chez M. le duc. Comme il y avait toujours dans la canaille un esprit de vengeance contre le régiment de Royal-la-Marine, pour éviter que les soldats ne fussent insultés dans leurs postes, on prit le sage parti de mêler leurs hommes avec les nôtres, et nous étions un porte-respect auquel on n'insulta jamais.

Voici un exemple qui prouve à quel point allait l'animosité du peuple contre ce régiment. Un soir, un de nos soldats, étant en faction et n'apportant pas toute la surveillance nécessaire, se laissa approcher et saisir par trois coquins qui le prirent pour un soldat de Royal-la-Marine : les revers bleus que portait ce régiment pouvaient aisément se confondre avec les noirs que nous avions. Armés de couteaux, ils allaient l'assassiner, lorsque par bonheur ils reconnurent leur erreur; leur fureur aussitôt s'apaise; ils lui demandent excuse de leur méprise et ajoutent en se retirant qu'il est bien heureux d'être du régiment d'Austrasie; que c'était fait de lui s'il eût été aussi bien de celui de Royal-la-Marine. Qu'on explique cette partialité pour un régiment plutôt que pour un autre! Je ne puis pas croire qu'elle soit venue uniquement de ce qu'un de leurs soldats avait tué un mutin et blessé une femme. M. de Boissieux, qui, à la tête de son bataillon, s'était fait jour au milieu de cette canaille et en avait reçu une blessur, fut porté aux nues par eux. Cette différence entre les deux corps avait une autre cause. Royal-la-Marine était commandé par M. le marquis d'Ambert, qui, après plusieurs querelles avec les bourgeois, en ayant fait punir quelques-uns, s'en faisait généralement détester. La discipline de ce régiment, en outre, n'était pas très bonne, et les soldats avaient aussi de temps en temps des rixes avec les légistes. Quant à nous, plus tranquilles et

nouvellement arrivés, apportant de plus la réputation d'avoir servi avec distinction, on n'avait aucun tort à nous reprocher; ainsi, nous devions à bien peu de chose cette préférence marquée qu'on nous accordait et qui, dans le vrai, n'avait rien de bien flatteur.

Les nouvelles apportées par le retour des courriers ne transpirèrent que faiblement; on eut lieu de croire cependant que la cour blâma le duc de n'avoir pas étouffé cette émeute dans son principe; il paraît qu'on ne lui tint aucun compte de sa grande modération, de son hôtel pillé et des risques qu'il courut lui-même lorsqu'une députation de la canaille, après avoir enfoncé les portes de son appartement, vint avec menaces lui demander la révocation de l'exil du Parlement. On pensait aussi qu'on allait informer pour sévir ensuite, mais on se contenta de prendre des mesures pour que pareil désordre ne recommençât plus.

Le cardinal de Brienne, furieux de la résistance du Parlement, ce qui lui avait valu une forte semonce du Roi, voulut excuser sa démarche par les fausses notions que l'évêque de Grenoble, Hay de Bonteville, lui avait données de cette cour. L'évêque fut piqué de se voir en jeu en récompense des services qu'il prétendait avoir rendus au cardinal. Ils se brouillèrent tous deux, et le ministre lui écrivit que, pour sa justification, il allait rendre publique leur correspondance, qu'ainsi chacun serait à même de juger de quel côté étaient les torts. L'évêque, qui, probablement, se serait vu vilainement inculpé, ne se sentit pas assez fort pour soutenir cette publicité; la honte ou les remords vinrent l'assiéger de toutes parts. S'étant retiré à sa campagne, à deux lieues de la ville, il s'enferma dans son cabinet, brûla quantité de papiers, et, dans la nuit suivante, il se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. Au bruit de l'explosion, ses domestiques accoururent; il fallut un certain temps pour enfoncer les portes, et, lorsqu'on parvint à entrer, il avait cessé de vivre. On répandit le

bruit qu'il était mort subitement, mais cette fausse version fut bientôt démentie par la véritable; les plus incrédules mêmes n'en purent pas douter lorsque, le surlendemain, en apportant son corps sur un lit de parade pour être inhumé dans la cathédrale, on ne put voir sa figure qui était enveloppée d'un voile pour cacher la difformité de son visage. Cet événement fit grand bruit dans les premiers temps; mais bientôt sa mémoire fut oubliée, et l'on n'eut à regretter en lui aucune des vertus qui peuvent rendre un prélat recommandable.

CHAPITRE XXXVI

(1788)

Arrivée du maréchal de Vaux à Grenoble. — Sa mort. — Anecdotes sur le maréchal de Vaux. — Excursion à la Grande-Chartreuse. — Chambéry.

A peu de temps de là, le duc de Tonnerre reçut l'avis de la cour qu'il allait être remplacé dans son commandement par M. le maréchal de Vaux, alors à Besançon. Le nom seul de M. de Vaux fit trembler tous les habitants; on s'imaginait voir arriver à sa suite tous les attributs de la vengeance. Si M. le duc eût été vindicatif, il eût pu jouir un instant des regrets qu'on témoignait de son départ, mais c'était plus par la crainte de son successeur que par le chagrin de le perdre.

Enfin, le maréchal de Vaux arriva; il fit une entrée aussi brillante que possible; tous les canons de la place le saluèrent. Un régiment de dragons qu'il amenait avec lui l'escortait; toute l'infanterie formait la haie depuis la porte de la ville jusqu'au Gouvernement. La garde d'honneur composée d'un capitaine, d'un lieutenant et de cinquante hommes lui fut continuée tous les jours. Il reçut les visites des corps militaires et de l'administration avec un froid glacial, ne parla pas cependant du passé, mais intima strictement ses intentions pour l'avenir en rendant les chefs de corps responsables de la moindre infraction à ses ordres. Il prescrivit aussi aux magistrats leurs devoirs pour la sûreté de la police, interdit tout rassemblement sur les places et dans les cafés, en menaçant de prison et de peines afflictives ceux qui contrevien-

draient aux règlements. Trop heureux qu'on ne revînt pas sur le passé, les habitants se promirent bien de se conduire de manière à ne pas s'attirer l'animadversion du maréchal; aussi tout fut parfaitement tranquille. Ainsi, son nom, sa réputation ne contribuèrent pas moins que sa présence à entretenir partout le bon ordre, et il n'eut aucun acte de sévérité à exercer tant qu'il vécut.

Arrivé à Grenoble, à la fin de juin 1788, assez mal portant, son état ne fit qu'empirer de jour en jour, et au bout de trois semaines il était quelquefois trois ou quatre jours sans paraître en public, retenu au lit ou dans sa chambre par ses souffrances. Il avait appelé auprès de lui Mme de Vauborel, sa fille; elle tenait sa maison et en faisait les honneurs.

Les mois de juillet et d'août se passèrent sans qu'on pût conjecturer bien précisément si M. de Vaux se tirerait d'affaire ou succomberait à ses maux; mais, dans le mois suivant, les symptômes devinrent plus fâcheux; il n'y eut plus de ressources, et, le quatorze septembre, le maréchal termina sa glorieuse et brillante carrière à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Par un désir assez singulier, plusieurs fois, pendant sa maladie, il avait exigé de sa nièce et de son médecin que, dès qu'il serait à l'agonie, on le mît dans un bain de vin tiède. Il avait ouï citer ou avait vu dans sa vie un semblable procédé sauvant les jours d'un moribond. On ne crut pas devoir lui refuser cette satisfaction, mais ce dernier secours demeura absolument sans effet.

Le maréchal de Vaux, qu'on n'avait vu arriver qu'en tremblant, fut généralement regretté de la garnison et des habitants; en effet, la manière dont il se conduisit pour entretenir la tranquillité ne pouvait que lui concilier l'estime. Il n'eut pas une seule punition à infliger, ne tourmenta personne; et, comme chacun était bien persuadé qu'on ferait un exemple sévère de celui qui se mettrait en faute, aucun ne fut tenté d'en essayer l'épreuve à ses

dépens. Son convoi fut fait avec toute la pompe et la magnificence possible; on rendit à son corps tous les honneurs dus à un maréchal de France, et ses restes, au lieu d'être déposés à Grenoble, furent transportés dans un cercueil de plomb à une de ses terres située en Vivarais.

Un coup d'œil rapide sur quelques traits de la vie de M. de Vaux, qui sont venus à ma connaissance, le fera connaître sous son véritable point de vue et pourra rectifier les idées des personnes qui n'en ont jamais entendu parler que comme d'un homme sévère et inexorable. Les anecdotes que j'ai à citer sont trop à son avantage pour qu'on ne les lise pas avec plaisir.

Noël Jourda, comte de Vaux, maréchal de France, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, gouverneur de Thionville, commandant en chef dans la province de Franche-Comté, est né en 1705, d'une famille noble et très pauvre du Velay. Il entra au service en 1724 en qualité de lieutenant dans le régiment d'Auvergne-infanterie. Il devint capitaine en 1734. Quatre ans après, il passa en Corse avec son régiment. Il se distingua en 1743 à la défense de Prague. Les preuves de talent et de courage qu'il y donna lui valurent le commandement du régiment d'Angoumois. Il servit dans les guerres de Flandre sous le maréchal de Saxe, qui l'employa souvent dans les occasions difficiles. Après la prise de Bruxelles, il fut fait brigadier. Envoyé en Corse pour y prendre le commandement des troupes, le Roi le nomma lieutenant général en 1759. Il fit en cette qualité les trois dernières campagnes dans la guerre de Sept ans. En 1764, il fut élevé à la dignité de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. M. de Vaux repassa en Corse en 1769 comme général en chef de l'armée, et trois mois lui suffirent pour soumettre cette île. En 1779 et 1780, il commanda les troupes assemblées sur les côtes de Bretagne et de Normandie. Enfin, les preuves de talent et de courage qu'il avait données en dix-neuf sièges, dix combats

et quatre batailles lui méritèrent la dignité de maréchal de France.

M. le maréchal de Vaux est mort à Grenoble le quatorze septembre 1788, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il y fut envoyé par la Cour pour apaiser quelques troubles qui s'étaient élevés dans cette ville. Si quelque chose peut ajouter à l'éclat de sa vie militaire, c'est le courage et la résignation qu'il a montrés pendant cinquante-trois jours, à l'approche d'une mort lente et douloureuse. Il était du nombre si rare des hommes de guerre qui se trouvent toujours récompensés au delà de leurs services. Seulement, quelques jours avant de mourir, il écrivit au ministre de la guerre : « Je suis très malade, Monsieur le comte, et, si ma tâche finit ici, la marquise de Vauborel, ma fille, vous recommandera mes parents. »

Je rapporterai à la suite de ce précis de la vie militaire du maréchal de Vaux quelques traits qui me paraissent propres à faire connaître le caractère vraiment particulier de ce général. Il était aimé des troupes, parce que sa sévérité tenait au maintien de l'ordre et de la discipline, qu'elle avait pour base la justice et qu'elle était tempérée par un amour de l'humanité qui lui faisait regarder les soldats comme ses enfants. Le fait suivant suffira pour faire voir combien M. le maréchal de Vaux possédait cette connaissance et avec quel esprit il savait l'employer. En arrivant au Havre pour y commander l'armée qu'on venait de rassembler, et qui était cantonnée dans les environs, il fut assailli de plaintes contre les troupes. M. le maréchal ne chargea point le prévôt de l'armée de punir ceux des soldats qu'on trouverait en faute. Il fit assembler les compagnies de grenadiers des régiments : « Messieurs, leur dit-il en ôtant son chapeau, les bourgeois de cette ville et les habitants des campagnes ont accueilli les troupes du Roi avec un zèle qui les fait aller au delà de ce qu'ils doivent, et cependant on a pillé les fruits de leurs vergers. Je soupçonne si peu les

grenadiers d'être coupables d'une conduite si honteuse que je les charge de faire la police et d'arrêter le premier soldat qui se rendra fautif de cette bassesse. »

Le maréchal ne reçut pas, depuis, une plainte de ce genre. Je ne dois pas oublier que cinquante-six soldats malades à l'hôpital de Caen écrivirent en commun à M. de Vaux, pour le prier, lorsqu'on croyait l'embarquement très prochain, de les attendre quelques jours ; ils ajoutèrent que, si le bien du service ne le permettait pas, ils le suppliaient de leur laisser des embarcations, parce que douze d'entre eux devaient sortir de l'hôpital dans quatre jours et les autres successivement. Le général eut la bonté de leur écrire qu'il pourvoirait, s'il était forcé de partir avant leur sortie de l'hôpital, à ce qu'ils pussent le rejoindre partout où il serait. Je m'interdis toute réflexion sur ces deux lettres qui honorent également le général et ses soldats.

Dans la même ville du Havre, un officier de garde s'était porté à maltraiter de la manière la plus outrageante un officier en second de la marine marchande. Cet événement pouvait donner lieu à une de ces rixes de corps dont les suites sont si dangereuses. Le maréchal fit mettre en prison l'officier. Il annonça qu'il écrirait au ministre de la guerre pour demander qu'il fût cassé, et invita le même jour à sa table le marin qui avait été maltraité. Le corps de la marine marchande, satisfait de la punition du coupable, vint demander sa grâce au général ; les officiers municipaux se joignirent à lui, mais ils le trouvèrent inflexible.

Voici un autre fait qui s'est passé sous mes yeux. Le neuf mai 1769, à l'affaire de Ponte-Novo, en Corse, un grenadier du régiment de Champagne, nommé Le Pousseur, exécuta une action d'éclat admirée de toute l'armée. Le général, qui en fut informé, se fit présenter ce grenadier qui, resté seul de sa troupe, avait tué plusieurs Corses et conservé son poste. Après avoir loué sa bra-

voure, il l'invita à dîner et le plaça à côté de lui. Il lui fit donner une gratification de six cents francs, le nomma sergent peu de temps après et n'a cessé de s'intéresser à ce brave homme, mort en 1782, dans les Indes, où il se trouvait alors en qualité d'officier au régiment d'Austrasie, dédoublement de celui de Champagne. On se plaît à retracer les traits qui caractérisent M. de Vaux, qui laissent voir sa belle âme, la grande connaissance qu'il avait des hommes et surtout l'art de les conduire.

On lui avait porté plainte contre trois officiers accusés d'une faute très grave. Il s'informa d'abord s'ils étaient jeunes, parce que, disait-il, ce qui est impardonnable dans un homme fait peut ne l'être pas dans un jeune homme. Il les interrogea ensuite lui-même et les trouva plus coupables encore qu'on ne le lui avait représenté. « Messieurs, leur dit-il avec son air imposant, je vois bien que vous voulez me forcer à reprendre mon ancienne sévérité. » A ces mots, ils se croient perdus, et, pour dernière ressource, ils implorent sa clémence. « Non, messieurs, votre faute est de nature à ne pouvoir rester impunie ; vous allez vous rendre aux arrêts sur-le-champ, et demain matin vous reviendrez entendre ce que j'aurai décidé sur votre sort. » Le lendemain, au sortir de son appartement, il aperçoit les trois jeunes gens pâles, confus et n'osant lever les yeux. Il s'approche de l'un d'eux, et lui frappant sur l'épaule : « Vous avez passé une bien mauvaise nuit, lui dit-il avec un air de bonté; je vois à la frayeur que vous avez eue que votre faute est assez punie et que, de votre vie, vous n'en commettrez une pareille. Vous dînerez tous trois avec moi. »

Je finirai par ce dernier trait qui prouve son désintéressement. Après avoir commandé l'expédition que le gouvernement projetait contre l'Angleterre et qui n'eut pas lieu, le maréchal conservait, en 1781, le commandement des troupes que le Roi tenait encore rassemblées en Bretagne. A la fin du premier mois de ce service, le

trésorier de l'armée apporta à ce général la même somme qu'il lui avait comptée pour son traitement, les mois précédents. « Il ne m'en faut que la moitié, lui dit le maréchal de Vaux. N'ayant pas les mêmes dépenses à faire, je n'ai pas besoin du même traitement. » Et il en écrivit sur-le-champ au ministre. Celui-ci lui répondit qu'il avait mis sa lettre sous les yeux du Roi, et que Sa Majesté voulait que la totalité des appointements qu'il avait eus l'année précédente lui fût payée comme une preuve de satisfaction pour ses services. « Je ne puis accepter, répondit le maréchal, cette marque des bontés du Roi. Ce sera le seul ordre de Sa Majesté auquel, dans tout le cours de ma vie, je me serai cru dispensé d'obéir. »

Tout étant, à Grenoble, dans la plus grande tranquillité, je fis avec un de mes camarades un petit voyage que je projetais déjà depuis quelque temps. Les circonstances ne m'avaient pas permis de l'entreprendre plus tôt ; mais, désirant en tirer quelque agrément, il ne fallait plus songer à reculer. Car, en différant encore plus tard, je risquais de trouver des neiges et des froids qui m'eussent rendu cette course désagréable et pénible. Je me mis en route le premier août (1788) pour aller visiter la Grande-Chartreuse, qui est à sept ou huit lieues de Grenoble, au sommet des montagnes, dans la plus profonde solitude. Dès qu'on a quitté la grande route, des chemins étroits, difficiles et raboteux ne laissent passage qu'aux gens de pied et aux bêtes de somme. Le pays, cependant, n'est pas encore mauvais pendant les deux premiers tiers de la route. Il est cultivé, et l'on rencontre des habitations de distance à autre. On aperçoit quelques villages de temps en temps. Mais, deux lieues avant d'arriver à la Grande-Chartreuse, le paysage change tout à fait d'aspect. On parcourt d'immenses forêts dont les arbres touffus écartent les rayons du soleil. Le sol, qui n'est que pierres et rochers, se refuse à toute espèce de culture.

Trois quarts de lieue avant d'être au couvent des reli-

gieux, on passe un pont-levis, première limite de la possession de ces Pères. Un immense terrain de plusieurs lieues, fortifié par la nature, ne laisse d'entrées que par quelques points fermés de ponts-levis. Ce vaste enclos ferait un camp retranché d'une trop grande étendue, à la vérité, mais qu'il serait difficile de forcer par les moyens de défense qu'il présente. Cet endroit, quoique sur un plateau élevé, est assez fertile. Les yeux sont agréablement surpris, lorsqu'on a marché pendant un quart d'heure dans cette enceinte, de découvrir le monastère et l'église des bons religieux. L'église, la maison, les différents bâtiments, les cours, les jardins forment un ensemble très étendu et entretenu avec soin. Le portier, accoutumé à la venue fréquente des étrangers, surtout dans la saison où nous étions, nous demanda si nous avions le désir de visiter la maison et d'y séjourner. Sur notre réponse affirmative, il tira une cloche pour faire venir le religieux chargé de nous recevoir. Nos mules et l'homme qui nous accompagnait furent introduits dans une des basses-cours, et, l'instant d'après, nous vîmes arriver le Père qui devait nous diriger. Il se jeta d'abord à nos pieds pour faire une courte prière ; nous entrâmes ensuite en conversation. Il nous conduisit dans une très grande salle destinée aux étrangers et qui n'est, à proprement parler, qu'une antichambre commune à plusieurs cellules ayant toutes leurs entrées par cette pièce. On donna une cellule à chacun de nous pour en faire notre chambre à coucher. L'ameublement consiste en un lit de planches fort étroit, deux chaises de bois, un prie-Dieu et une table. Le lit est garni d'une paillasse piquée, d'un petit matelas bien mince et d'une couverte de coton très propre. Le soir, on nous mit des draps.

En attendant le dîner, on nous servit, pour déjeuner, du pain, du beurre, quelques fruits et une bouteille de vin. Lorsque nous fûmes bien rafraîchis, le général de l'Ordre, homme très aimable et qui nous reçut parfaite-

ment bien, nous admit à lui faire notre cour. Il nous parla beaucoup des troubles qui avaient eu lieu pendant l'été à Grenoble, apprit de nous bien des particularités qu'il ignorait, gémit sur les dissensions des Parlements avec la Cour et prédit dès lors la mauvaise issue que cela pouvait avoir plus tard. Nous parlâmes aussi de Paris, qu'il connaissait fort bien. Il paraissait regretter de n'être plus dans cette ville qu'il avait habitée longtemps et en qualité de prieur de la Chartreuse de cette capitale. L'heure de l'office nous obligea à le quitter et, pendant qu'il était à l'église, nous revînmes dans la grande salle, où l'on ne tarda pas à nous offrir un bon dîner en œufs, en légumes et en poisson. La maison n'est servie que par des frères. Ils y remplissent toutes les professions. Et, pour allier le service avec la religion, ils ne sont tenus, chaque matin, qu'à un petit office assez court.

L'après-dîner, sous la conduite du religieux qui nous avait reçus, nous fûmes visiter l'église, le réfectoire de la communauté, et promener ensuite dans les jardins et enclos. On remarque, dans le jardin, une fontaine d'eau vive auprès de laquelle on a bâti une petite chapelle. C'est en ce lieu que venait souvent se recueillir saint Bruno, fondateur de l'Ordre, pendant son séjour dans cette maison. Le silence absolu qui règne dans ce couvent, l'air de recueillement et, en même temps, de satisfaction qu'on remarque sur les visages des frères occupés aux différents travaux, me feraient préférer leur état à celui des religieux qui, pour la plupart, sont hâves et blêmes, et portent sur leurs figures macérées un air de tristesse et d'ennui. Il est vrai que la vie qu'ils mènent n'est pas propre à leur donner gaieté et santé ; sous un climat aussi rude, où il gèle huit mois de l'année, excédés par la longueur des offices, tant de jour que de nuit, quel est le tempérament qui pourrait résister à ce genre de fatigue journellement répété? Si vous ajoutez à cela des jeûnes presque continuels, l'obligation d'être renfermé seul six

jours de la semaine dans une cellule, on conviendra facilement qu'on ne peut pas espérer des jours longs et heureux avec un pareil régime.

Le lendemain de mon arrivée, je fus voir les religieux à l'église et ensuite au réfectoire. Ils étaient environ une quarantaine. Ils ont, à leurs repas, le même silence, le même recueillement que dans leurs prières. Les étrangers sont placés dans une tribune particulière, et jamais l'on ne saurait surprendre les yeux d'aucun religieux portés vers cette tribune. Ils sont comme isolés dans l'univers. Dans les moments où nous nous trouvions seuls, nous nous amusions, mon camarade et moi, à parcourir deux ou trois gros volumes manuscrits qui renfermaient les noms des étrangers venus depuis plusieurs années pour visiter ces bons Pères. Il y en avait de toute nation et de tout rang. Il est d'usage, quand on a mis son nom sur le livre, d'y ajouter un petit compliment, chacun suivant son talent. J'en ai lu de charmants en vers, en prose, en français, en latin et dans d'autres langues que je ne comprenais pas. Je me crus obligé d'écrire ma phrase comme tant d'autres ; et, sans prétendre avoir bien fait, je tournai un compliment de mon mieux. Nous prîmes congé du Père général dans l'après-midi, en demandant ses ordres pour Chambéry que nous voulions visiter avant de rentrer à Grenoble. Nous remerciâmes également le religieux qui nous avait accompagnés pendant notre séjour à la Chartreuse; et, le lendemain, dès cinq heures, nous étions sur nos mules pour poursuivre notre route.

Quoique nous ne fussions qu'au commencement d'août, les nuits étaient déjà très fraîches, et nous ne vîmes pas sans étonnement, en cette saison pourtant si chaude, des signes de gelée blanche dans les endroits les moins abrités. Le côté par où nous sortîmes de l'enceinte nous parut aussi rude, aussi sauvage, aussi agreste que celui par lequel nous étions entrés l'avant-veille. Mais, à mesure que nous descendions la montagne, nous nous aper-

cevions de la différence de température, et, dans les vallons, il faisait excessivement chaud. La partie de la Savoie que nous parcourûmes, avant d'arriver à Chambéry, est un mauvais pays. Le sol en est maigre, et les productions s'en ressentent. Les rois de Sardaigne, souverains de ce duché, n'ont rien négligé pour l'ouverture des grandes routes, et l'on est surpris de traverser les montagnes par de beaux chemins, de voir des rochers ouverts, des murailles bâties à grands frais pour soutenir les terres.

A notre arrivée à Chambéry, l'officier de garde nous questionna sur les motifs de notre venue, sur le temps que nous comptions séjourner dans la ville et sur l'endroit où nous nous proposions de loger. Il ne nous fut pas difficile de répondre à ces questions. Elles sont d'usage, et, de plus, les troupes du roi de Sardaigne ayant beaucoup de déserteurs français dans leurs rangs, on craint toujours, quand on voit des officiers français en uniforme, qu'ils ne viennent faire quelques réclamations. S'ils avaient pu lire nos intentions, ils eussent été fort tranquilles sur notre compte. Nous ne venions ni pour embaucher leurs soldats, ni pour réclamer ceux qu'ils avaient à nous. Malgré cela, nous fûmes espionnés, pendant la journée, par des officiers. Cette pratique, au reste, est en usage chez presque toutes les puissances étrangères, et, comme nous la connaissions, elle n'avait rien qui dût nous étonner.

Chambéry est une ville assez grande, bien peuplée et qui renferme plusieurs manufactures. Nous vîmes, le soir à la promenade, beaucoup de dames dont plusieurs fort jolies et toutes fort bien mises. Beaucoup de monde, même parmi le peuple, parle français; et les habitants ont mieux aimé prendre nos mœurs et nos habitudes que d'adopter celles de l'Italie. Une journée entière passée à Chambéry était bien suffisante pour ce que nous avions à y faire et à y voir. Aussi, le surlendemain de notre arrivée,

fûmes-nous empressés d'en partir. Nous rentrâmes en France par le Pont de Beauvoisin. Une petite rivière, qui coule au milieu de ce bourg, fait la ligne de démarcation des deux puissances. La France entretient un commandant sur la partie qui lui appartient. M. de Boissieux, ci-devant lieutenant-colonel du régiment d'Austrasie, promu tout récemment au grade de maréchal de camp, venait d'obtenir ce commandement d'un bon rapport. Nous avions l'intention de passer un jour avec lui, mais nous apprîmes qu'il n'était pas encore installé. Nous continuâmes notre route sans aucun événement, et nous arrivâmes à Grenoble fort satisfaits de ce petit voyage.

CHAPITRE XXXVII

(1788-1789)

Le régiment est envoyé à Briançon. — Convocation des États généraux. — Voyage de Grenoble à Briançon. — Le Briançonnais.

Ennuyé de l'état désagréable où nous nous trouvions dans une garnison qui n'avait été remplie que de troubles et de dissensions depuis le mois de mai, je comptais les jours qui restaient encore à s'écouler jusqu'au moment des semestres. J'avais le plus grand désir de retourner dans ma famille. Je sentais de plus la nécessité de ma présence pour plusieurs affaires que je n'avais laissées qu'ébauchées lors de mon départ. Mais j'étais tourmenté à la pensée qu'il ne me revenait pas de semestre et qu'il était fort incertain que je pusse obtenir un congé d'hiver. J'engageai cependant M. de Chambors, notre colonel, à en demander un pour moi, et j'eus le bonheur de l'obtenir dans les premiers jours d'octobre. Le régiment reçut, sur ces entrefaites, l'ordre de se rendre à Briançon. Ce fut un grand succès pour moi d'éviter de passer un hiver affreux dans cet abominable pays. D'ailleurs, en pareil cas, c'est toujours beaucoup faire que de gagner du temps.

La garnison de Grenoble fut entièrement renouvelée au mois d'octobre. On envoya mon régiment à Briançon, comme en punition d'avoir cherché à concilier les esprits par la douceur plutôt qu'en faisant usage des voies de rigueur. Le régiment de Royal-la-Marine eut de bons cantonnements dans le cœur du Dauphiné pour s'être mieux conduit, d'après les vues du cardinal de Loménie-

Brienne, alors tout-puissant à la cour. Ainsi, pour avoir empêché l'effusion du sang qui n'eût pas manqué de couler sans notre modération, nous fûmes relégués pendant deux ans dans le plus triste de tous les exils. Nous eûmes cependant une jouissance à notre sortie de Grenoble : ce fut d'être accompagnés, durant la première marche, par une foule d'habitants de la ville qui nous proclamaient leurs sauveurs. Au contraire, le régiment de Royal-la-Marine, malgré les précautions prises pour éloigner la foule et pour le faire partir de très grand matin, fut insulté par la populace et signalé d'avance dans les quartiers où il se rendait.

Mon semestre obtenu, je partis le dix octobre (1788). Le temps de faire une aussi longue route, des séjours à Lyon et à Paris ne me permirent d'arriver en Picardie que la veille de la Toussaint.

Ce fut dans le mois de janvier 1789 qu'étant encore à Abbeville, j'eus la satisfaction d'y voir M. d'Étalondes qui revenait de Prusse où il avait passé vingt-trois ans, ayant été obligé de s'expatrier après la malheureuse affaire du crucifix d'Abbeville, arrivée en 1766. On retrouve cette aventure avec ses détails dans un des volumes des lettres de Voltaire.

Vers la fin de cet hiver, on convoqua dans toute la France les ordres du Clergé, de la Noblesse et du Tiers État pour la nomination des députés aux États généraux qui devaient être réunis au printemps suivant. Ces assemblées furent parfois tumultueuses. On y émettait son vœu d'une manière assez bruyante. Si, cependant, on avait suivi les sages réformes et amendements que, dans les provinces, les différents ordres proposaient, on n'eût pas vu les troubles affreux, les meurtres, les carnages, les assassinats juridiques, enfin toutes les horreurs qui ont eu lieu et qui se trouvent consignées dans plusieurs mémoires du temps et rassemblées dans l'histoire de cette trop mémorable Révolution. Je n'en parlerai dans ce

journal que très peu et qu'autant que ce que j'aurai à en dire pourra m'être relatif.

L'élection faite à Abbeville, dans la sénéchaussée de Ponthieu, donna, pour l'ordre de la Noblesse, M. le comte de Crécy, originaire de la Franche-Comté, mais domicilié dans notre ville à cause de son mariage avec la fille unique de M. le comte de Bours. Le Clergé nomma M. Dupuis, curé d'Ailly dit *le Haut-Clocher*, sur la route d'Amiens; et le Tiers État, M. Delattre, négociant, et issu d'une bonne famille bourgeoise. Ces nominations faites, les assemblées, qui avaient duré une dizaine de jours, furent dissoutes.

A la fin de l'hiver, je retournai à Grenoble, d'où je partis avec quelques-uns de mes camarades pour rejoindre mon poste à Briançon.

Au jour fixé, nous montâmes de grand matin les mulets qui nous étaient destinés. Notre caravane se composait d'une douzaine de bêtes de somme et de sept ou huit personnes. Lorsqu'on est monté sur son mulet, on n'a d'autre besogne à faire que de s'y tenir. Il n'est pas sage de vouloir tenter de diriger ces animaux; ils sont tellement habitués à marcher à la file les uns des autres qu'on y perdrait ses peines. Un des muletiers, à la tête de la colonne, est chargé de la conduire, et, en ne se mêlant de rien, on a la certitude que tout ira bien.

De Grenoble à Vizille, qui en est distant de deux lieues, on est dans la plaine. A Vizille, il faut opter pour la grande ou la petite route. La grande route, à peu près du double plus longue que l'autre, mène à Briançon par Gap, Embrun et Mont-Dauphin. Elle n'est pas mauvaise et reste praticable, même pour les voitures, presque toute l'année. La petite, au contraire, est fermée par les neiges pendant plus de six mois. Il faut, en outre, gravir des montagnes très élevées et le long desquelles se trouvent d'affreux précipices. On ne peut parvenir à leurs sommets que par des sentiers étroits, raboteux et singulièrement

difficiles. Ce fut cette dernière route que nous préférâmes, d'abord comme plus courte, et ensuite comme infiniment plus curieuse.

En quittant Vizille, nous entrâmes dans les gorges étroites et sinueuses des hautes montagnes que nous avions à droite et à gauche. Nous ne tardâmes pas à suivre les bords d'une rivière ou plutôt d'un torrent qui se précipitait avec fracas de rocher en rocher et formait des cascades. Dans l'après-midi, un des muletiers nous fit apercevoir deux ours qui jouaient ensemble sur un point escarpé et fort élevé de la montagne. Ils ne manifestèrent aucune crainte à notre vue. Depuis notre entrée dans les gorges, nous n'avions encore trouvé que quelques maisons à très grande distance les unes des autres, et quelques cabarets, le long du torrent, dans l'un desquels nous fîmes rafraîchir nos mules.

Vers quatre heures, la vallée commença peu à peu à s'ouvrir, et nous entrâmes dans une très grande plaine de plusieurs lieues d'étendue, entourée de tous côtés d'une haute chaîne de montagnes.

C'est à une des extrémités de cette plaine, sur notre droite, que nous devions aller chercher le Bourg d'Oisans, pour y passer la nuit. Avant d'y arriver, nos conducteurs nous firent voir, de loin, sur notre gauche et sur un plateau, à mi-côte, l'endroit où le gouvernement fait exploiter des mines d'argent. Si la curiosité de mes camarades de voyage eût égalé la mienne, j'aurais volontiers donné un jour de plus à ma route pour aller voir ces mines qu'on m'a dit depuis être très intéressantes.

Nous arrivâmes à notre gîte entre cinq et six heures. L'auberge où nous descendions était une très bonne hôtellerie pour des muletiers, mais elle laissait encore beaucoup à désirer pour des voyageurs habitués au confortable des auberges situées sur les grandes routes de France. En attendant l'heure du souper, nous fûmes promener dans le bourg que nous trouvâmes bien plus con-

sidérable que nous ne l'avions imaginé. Nous reconnûmes aussi les environs; et, en nous élevant un peu sur les monticules voisins, nous embrassions de l'œil cette vaste plaine dont l'aspect assez riant contrastait avec tous les défilés parcourus dans la journée. Un souper, que notre appétit nous fit apprécier bien au-dessus de sa valeur réelle, nous permit d'oublier les fatigues de la journée que nous terminâmes en nous mettant dans des lits peu propres et fort durs; mais le besoin de repos nous fit passer sur ces inconvénients, et, devant nous lever le lendemain de bon matin, il était plus sage d'employer le temps à dormir qu'à faire des commentaires et des réflexions inutiles sur ce qui nous manquait et que nous pouvions désirer.

A trois heures et demie, les muletiers vinrent nous réveiller, et à quatre heures nous quittâmes l'hôtellerie. Nous traversâmes la grande plaine sans trop pouvoir imaginer par où nous en sortirions. Enfin, nos conducteurs nous engagèrent dans un défilé étroit et fort escarpé où nous eûmes à monter pendant trois heures consécutives. A notre gauche, nous avions la rivière qui n'était plus alors qu'un torrent roulant ses flots avec un fracas épouvantable et dont la pente rapide formait, par intervalles, des cascades de la plus grande beauté. On avait pris si peu de soin pour rendre le chemin praticable et en diminuer les dangers que, fréquemment, nous avions à franchir plusieurs marches en manière d'escalier. J'admirais comment les mulets se tiraient de ces mauvais pas. Si le pied leur eût manqué, ils tombaient dans des précipices où l'on eût perdu et le mulet et la charge. Les conducteurs nous montrèrent l'endroit où l'une de ces bêtes de somme était tombée, l'année précédente. Le mulet portait le bagage d'un officier de la garnison de Briançon. Comme on peut croire, il fut tué raide; en outre, l'officier perdit ses effets qu'on ne put jamais aller rechercher. C'étaient ces défilés que nous avions à traverser, et

j'avoue que, enfourché sur ma mule, je ne m'y trouvais pas à mon aise, telle assurance que pût me donner mon conducteur.

Au bout de trois heures de marche, nous arrivâmes au haut de la montagne. Nous y trouvâmes un village assez considérable, mais tout y avait l'air misérable. Nous y restâmes environ deux heures, tant pour nous que pour nos bêtes. Comme ces peuples pasteurs sont peu curieux de ce qui se passe au dehors, ils ne font aucuns frais pour apprendre la langue française. Ils se contentent d'un patois qui nous était inintelligible. Aussi est-il impossible de se faire entendre des habitants, à l'exception de ceux qui, dans leur jeunesse, ont demeuré en France en qualité de Savoyards, et ensuite sont revenus se fixer dans leur pays natal.

Les sentiers que nous suivîmes en sortant de ce village nous semblèrent moins rudes, et, en quittant le torrent que nous avions constamment longé depuis notre entrée dans les montagnes, nous cessâmes de côtoyer un précipice aussi dangereux. Nous passâmes le long d'une montagne où l'on exploitait une mine d'ardoises. Les décombres et déblais provenant de cette mine rendaient le chemins glissant et périlleux. Après être entrés dans une espèce de vallon désert et fort resserré, nous longeâmes une prairie longue et étroite, au bout de laquelle se trouvait le petit village où nous devions coucher. La fatigue éprouvée soit sur nos montures, soit par nos longues courses à pied, nous fit arriver avec plaisir à ce gîte, tel médiocre qu'il dût être. Mais nous étions dans la belle saison, et quelques bottes de paille semblaient préférables aux mauvais grabats que nos hôtes eussent pu nous fournir. D'ailleurs, bien convaincus de l'inutilité de nous montrer délicats, faire les difficiles, c'eût été contrarier en pure perte ces bonnes gens qui ne pouvaient nous donner ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Nous les laissâmes donc les maîtres de nous préparer à dîner selon

leurs moyens et nous fûmes surpris agréablement de nous voir régaler en truites et en superbes écrevisses. Ils n'attachaient pas grand prix à ces productions qu'ils avaient en abondance, et ils chargèrent les muletiers de nous faire leurs excuses sur ce qu'ils n'avaient pas de viande à nous donner. L'heure du coucher arrivée, ils furent fort étonnés de nous voir préférer la paille aux lits qu'ils nous offraient; et, pour ne pas les mortifier, nous dîmes à nos conducteurs de leur expliquer que, ayant eu très chaud dans la journée, nous étions bien aises de nous rafraîchir sur la paille. Satisfaits, ou du moins paraissant l'être de cette raison, ils n'insistèrent plus davantage; et, fatigué comme je l'étais, je passai une nuit délicieuse sur le plus modeste de tous les lits.

Vers quatre heures, le lendemain, nous nous mîmes en marche. Nous ne tardâmes pas à quitter la vallée où se trouvait le village dans lequel nous avions couché, pour côtoyer une très haute montagne le long de laquelle était tracé un sentier étroit que nous suivions à la file les uns des autres.

Sur les huit heures, nous arrivâmes au pic du Lantaret, qu'il fallait franchir pour entrer dans le Briançonnais. Il y tombe fréquemment de la neige, et, lorsqu'elle est abondante, on se trouve forcé d'attendre jusqu'à ce qu'elle soit fondue. De loin, en voyant la montagne toute blanche, nous craignions bien d'éprouver cette contrariété; mais, dans le cabaret où nous nous reposâmes, on nous rassura en nous disant que nous pourrions passer facilement. A neuf heures, nous nous remîmes en marche, et à midi le Lantaret était monté et descendu heureusement. Nous éprouvâmes cependant un froid très vif.

A trois lieues de Briançon, nous nous arrêtâmes pour dîner dans une auberge assez passable. Vers deux heures, la caravane se remit en route. Depuis que nous avions quitté la plaine du Bourg d'Oisans, je n'avais pas vu encore de pays aussi bien cultivé que celui dans lequel

nous entrions. Il est vraiment curieux de voir à quel point, dans tout le Briançonnais, on a porté la culture des terres. La vallée qui forme ce petit territoire est plus ouverte que celles traversées la veille. Le sol cependant y est maigre et pierreux; mais la culture, l'industrie, l'activité des habitants forcent la terre à les récompenser de leurs sueurs.

Du pied du Lantaret jusqu'à Briançon, les villages ne sont pas éloignés les uns des autres. Nous en traversâmes plusieurs, tous assez bien bâtis. A droite et à gauche, à une grande hauteur sur le penchant des montagnes, nous apercevions des cases isolées. Les gens du pays les appellent leurs campagnes. Elles sont habitées, l'été, par des propriétaires de troupeaux de brebis. C'est dans ces maisons que l'on fait le fromage pendant la saison; et, dans le mois d'octobre, quand la neige commence à tomber, elles sont abandonnées jusqu'au retour du printemps, ou plutôt jusqu'au mois de mai.

Les différents forts qui environnent Briançon et qui gardent les passages des montagnes s'aperçoivent de très loin. Les muletiers nous disaient les noms de chacun et nous montraient ceux où il y avait garnison perpétuelle. La perspective d'être relégué dans quelqu'un de ces donjons, vrais séjours des aigles et autres oiseaux de proie, n'avait rien de plaisant.

La ville de Briançon consiste en une rue de moyenne longueur, fort raide, fort escarpée, et en cinq ou six petites rues transversales qui n'ont pas chacune plus d'une portée de fusil. Toutes aboutissent à un rempart. Il n'y a pas dans la ville plus de quinze cents habitants.

CHAPITRE XXXVIII

(1789-1790)

Commencement de la Révolution. — J'obtiens la croix de Saint-Louis. — Départ de Briançon. — Lyon. — Je commande un bataillon à Montluel.

Nous nous trouvions en garnison à Briançon au commencement de la Révolution, et c'est à cet isolement du foyer révolutionnaire, qui volcanisait tout, que nous sommes redevables du bon ordre que nous avons maintenu dans le régiment. Beaucoup d'autres donnaient journellement l'exemple des désordres auxquels peut se livrer une soldatesque effrénée qui a rompu tous les liens de la discipline. La poste nous apportait, à chaque ordinaire, des paquets d'adresses, toutes plus incendiaires les unes que les autres. Ces ordures imprimées étaient envoyées aux bas officiers et soldats. Elles prêchaient la révolte et l'impunité. Pendant longtemps, nos chefs, en les retirant de la poste à leur compte, trouvèrent le moyen d'en arrêter la circulation ; mais les soldats, en revenant de semestre, publièrent toutes les belles choses qui se passaient dans l'intérieur de la France, et, dès lors, il fallut plus de surveillance pour empêcher le mal de se propager.

Dénué, à Briançon, de toute espèce de ressources, je me bornais, avec ceux qui, comme moi, avaient le goût de la promenade, à faire des excursions dans le pays et à gravir les montagnes. J'admirais l'industrie des habitants des campagnes pour forcer une terre ingrate à rendre des récoltes abondantes. Je ne voyais pas sans étonnement

avec quel art ils savaient conduire à leur gré les eaux des montagnes pour en inonder leurs champs, et comment ils parvenaient à obtenir de belles récoltes et à établir des prairies artificielles sur un sol aride et pierreux. Pour donner une idée de l'âpreté et de la bizarrerie de ce climat, je ne dois pas omettre de dire que j'eus le coup d'œil, la veille de la Saint-Jean, de tout le pays couvert d'une neige abondante et des épis courbés sous le poids des flocons qui s'y étaient attachés. Je crus la récolte entièrement perdue; mais les rayons du soleil, alors dans toute sa force, ne tardèrent pas à fondre cette neige, et les blés n'en furent aucunement incommodés. La végétation est telle que dès la fin de juillet on commence la récolte. Aussitôt les blés enlevés, on laboure la terre, on la sème ; et, dès la fin d'août, elle est couverte de verdure. Avec cette précaution d'ensemencer de bonne heure, la plante a acquis assez de force pour supporter sans dommage les neiges qui arrivent vers le quinze octobre et qui couvrent la terre environ jusqu'au quinze avril suivant. Ainsi, la nature est comme morte durant six mois de l'année. Pendant ce temps de tristesse, les hommes et les bestiaux vivent tous en commun dans la même étable ; ils se garantissent ainsi réciproquement de la rigueur du froid.

La provision de pain est faite pour tout l'hiver. Chaque ménage tue, sale ou fume ce qui lui est nécessaire de viande pour sa consommation. Les hommes, les femmes s'occupent dans leur intérieur à différentes professions ; et, à l'exception de ceux qui vont sur les montagnes descendre du bois dans les traîneaux, chacun reste enfermé chez soi. Il tombe souvent une si grande quantité de neige que le rez-de-chaussée des maisons est obstrué et que l'on est forcé de descendre par le premier étage ou par le grenier. Lorsque quelqu'un vient à mourir pendant la rigueur des froids, on le laisse geler et on le garde de la sorte jusqu'à ce qu'on puisse ouvrir la terre. Le gibier,

dans les montagnes, broute l'extrémité de quelques branches et notamment d'un arbuste appelé *génépi* qui, dit-on, par sa chaleur, a la propriété d'empêcher le sang de se coaguler. Le poil des lièvres devient tout blanc et ne reprend sa couleur fauve qu'au printemps. Les loups, les ours sont alors très dangereux.

Au mois d'octobre, j'obtins un semestre et m'en fus à Abbeville.

La Révolution faisait chaque jour de nouveaux progrès (1790). Les partis s'exaspéraient de plus en plus les uns contre les autres. La noblesse et le clergé se défendaient d'une lutte inégale contre le jacobinisme qui avait juré leur perte ; chaque jour, ces deux premiers ordres se voyaient dépouillés de quelques-unes de leurs prérogatives. Le Roi, par son extrême irrésolution et sa grande faiblesse, creusait déjà l'abîme où il devait s'engloutir un jour. Seul dans son parti, il ne voulait pas voir les dangers incalculables qui menaçaient sa personne et ceux qui lui étaient attachés. Il était peut-être temps encore de sauver l'État, mais il fallait plus d'énergie qu'il n'en a jamais eu.

Je partis au mois de mai (1790) pour retourner encore à Briançon. J'y arrivai le quinze, maudissant bien l'obligation de me rendre une seconde fois dans ce triste endroit. Je n'appréciais pas assez, je dois en convenir, tout le bonheur d'avoir évité d'y passer aucun des deux hivers où mes camarades y végétèrent. Mais, en général, les hommes sont injustes : ils ne savent pas jouir de l'idée agréable d'avoir échappé aux maux passés.

Je dus enfin, vers ce même temps, à l'ancienneté de mes services la croix de Saint-Louis que je sollicitais en vain depuis 1783. Cette distinction m'eût flatté à l'époque où je la demandais, croyant l'avoir bien méritée pour mes campagnes et mes blessures. Elle me fit moins de plaisir en l'obtenant seulement comme une chose due; mais l'année suivante elle m'eût été indifférente par l'abus qu'on en fit à dessein en la donnant à tous ceux qui la

demandèrent, même à ceux qui n'avaient pour ainsi dire jamais servi. Il entrait dans les plans de l'Assemblée nationale d'avilir cette distinction.

Deux ans de séjour à Briançon étaient le maximum de ce qu'aucun régiment y avait jamais résidé. Aussi reçûmes-nous nos ordres de départ au commencement d'octobre (1790). Le régiment de Monsieur nous remplaça. Nous nous mîmes en route pour Lyon en passant par Embrun, Gap, Grenoble et Vienne.

De Lyon, je fus envoyé à Montluel avec un bataillon dont le commandement me fut dévolu comme étant le plus ancien capitaine. Je reçus, la veille de mon départ, les ordres de M. de La Chapelle, officier général, et les instructions particulières de M. de Chalup, notre lieutenant-colonel, pour la discipline, la tenue et la comptabilité. Muni de tous ces documents, je me rendis avec mon bataillon à Montluel, distant seulement de trois lieues de Lyon et sur la route de Bourg en Bresse.

Les premiers jours me donnèrent beaucoup d'occupations. Les logements fournis par les habitants me mettaient dans un rapport très suivi avec les officiers municipaux. C'étaient des plaintes à écouter, des différends à concilier, des demandes à former ; tous ces détails minutieux, mais indispensables, se succédaient sans relâche ; et, comme Sancho, gouverneur dans son île, je ne tardai pas à m'apercevoir que les honneurs ne valent pas un état tranquille et exempt de responsabilité. Les soirs où je n'avais pas de correspondance à faire, je trouvais à me dédommager, dans la société, des ennuis de la journée. J'étais logé dans la première maison du lieu, chez des gens riches où il y avait des dames fort aimables. La compagnie de Montluel, assez nombreuse, y passait les soirées au moins quatre fois la semaine, et mon titre de commandant me valait quelques distinctions qu'il est partout d'usage d'accorder aux chefs de corps. Mon couvert, chez mes hôtes, était mis de fondation tous les

soirs ; et les dames me pressaient d'autant plus de partager leur souper que je n'en abusais pas. J'avais, d'ailleurs, la réputation d'être riche, ce qui m'a donné plusieurs fois occasion d'observer que la fortune tient souvent lieu de mérite. Je mangeais à l'auberge avec mes camarades, et je ne manquais pas d'engager à dîner tous ceux que je croyais convenable d'inviter. En réciprocité, il ne se donnait pas un repas dans l'endroit que je n'y fusse prié. Nous avions fait des visites de corps à toutes les dames, et cette courtoisie nous valut l'entrée dans toutes les maisons. Au total, j'étais fort agréablement à Montluel, et j'avoue que l'idée d'avoir des affaires qui m'appelaient chez moi troublait parfois mon bonheur.

Le service était parfaitement établi. Je le rendais aussi doux que possible, mais je tenais la main à ce que mes ordres fussent ponctuellement exécutés. Tout le monde semblait content, et nos soldats paraissaient fort aimés des habitants. Il y a eu très peu de plaintes, et je puis me féliciter d'avoir rarement eu l'occasion d'infliger des punitions.

Les émissaires des jacobins, ceux des royalistes nous visitaient de temps en temps. Je faisais surveiller les premiers comme gens dangereux, et je ne m'occupais guère des autres. Un jour, étant à me promener seul dans un lieu public, je vis tomber plusieurs papiers de la poche d'une personne qui marchait à quelques pas devant moi. Je l'appelai pour lui en donner avis. Cet homme me remercia beaucoup et prit sujet de là pour engager conversation avec moi. Assez adroit pour savoir que la flatterie est le grand mobile qui met en jeu les passions, il me fit beaucoup de compliments sur la manière dont je conduisais le bataillon, sur le bien que les habitants et les soldats disaient de moi, et sur le bon esprit qui animait ces derniers. J'écoutais sans enthousiasme tous ces éloges donnés à brûle-pourpoint, et j'y répondais d'une manière assez vague par quelques lieux communs. La suite de la conversation nous amena nécessairement sur la Ré-

volution, sur le séjour actuel du comte d'Artois à Turin, sur les bonnes intentions du roi de Sardaigne en faveur de la Cour de France et sur le projet d'entrée dans le royaume des troupes piémontaises. Dans son plan de campagne, cet homme faisait un rassemblement considérable de royalistes à Lyon. Pour y arriver, une des colonnes piémontaises devait passer à Montluel, et il en vint à me demander, dans ce cas, comment je la recevrais. Il me fit entendre qu'il avait mission de savoir mon opinion, mais que, pour l'instant, il ne pouvait pas m'en dire davantage. L'idée me vint sur-le-champ que je pouvais avoir affaire à un jacobin déguisé sous les sentiments d'un royaliste, de manière que je me tins fortement sur la réserve et me gardai de rien laisser échapper de ma véritable opinion. Je ne lui répondis que des choses très vagues et desquelles il ne pouvait rien conclure. Avant de nous séparer, il me dit qu'il était obligé de retourner dans la journée à Lyon pour y prendre de nouveaux renseignements, mais qu'il me priait, si j'en voulais savoir davantage, de me rendre, à un jour indiqué, chez une personne désignée, et qu'il s'y trouverait. Je le lui promis, mais, dès le matin du jour convenu, je reçus un billet qui m'annonçait que le rendez-vous ne pouvait pas avoir lieu. J'appris, en effet, le lendemain, qu'on avait donné la chasse, à Lyon, à plusieurs royalistes, et que quelques-uns avaient été arrêtés. Depuis, je n'ai jamais entendu parler de mon homme, dont j'ai toujours ignoré le nom et l'état.

Je me trouvais fort bien avec mes hôtes. Nous n'en étions déjà plus sur le ton de la simple politesse, mais sur celui de l'amitié. Il ne se faisait pas une partie que je n'y fusse invité. Mais je recevais lettres sur lettres qui, toutes, me pressaient de revenir ; et l'impossibilité où j'étais d'en obtenir la permission rendait ma situation des plus pénibles.

CHAPITRE XXXIX

(1790-1791)

Besançon. — Progrès de la Révolution. — Je suis détaché au fort de Blamont. — M. de Chalup, colonel du régiment d'Austrasie. — Thionville. — La garde nationale. — Je quitte le régiment. — L'émigration.

Après un nouveau semestre que j'obtins non sans difficulté et que je passai à Abbeville, je repris mon service.

Dans le mois de mars (1791), le régiment reçut ordre de quitter ses cantonnements de Trévoux et de Montluel pour se rendre à Besançon, et ce fut dans cette nouvelle garnison que je le rejoignis vers le quinze de mai.

Besançon, capitale de la Franche-Comté, est une grande et belle ville située sur le Doubs, rivière fort rapide. La citadelle est placée sur une montagne très haute et fort escarpée d'où elle domine entièrement la ville. Un bataillon y est logé pour y faire le service. Besançon avait un parlement, un évêché, une intendance et une cour des monnaies. On y voit de très beaux bâtiments et une place ornée de jolies promenades. La garnison ordinaire est de quatre bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et d'un d'artillerie qui y a une école.

Cette ville, autrefois très brillante, était, comme beaucoup, agitée, dans ce moment, par la Révolution. Les gens riches se retiraient dans leurs campagnes, ou vivaient dans la retraite. Le peuple, toujours peuple, criait : *Vive la Nation!* et était dans la misère. La *Liberté,* l'*Égalité,* mots de ralliement des agitateurs, étaient exploitées par

les Jacobins, les Sans-Culottes qui s'efforçaient de persuader aux imbéciles qu'ils allaient devenir libres et que, bientôt, tous les Français seraient égaux. Cette chimère exaltait leurs idées, et ils tâchaient de s'imaginer que si, pour l'instant, ils n'étaient pas heureux, ils ne pouvaient du moins manquer de le devenir sous peu. On conçoit bien que tous ceux qui avaient encore un peu de sens commun et qui ne partageaient pas l'ivresse de ces énergumènes devaient souffrir d'autant plus qu'ils ne pouvaient sans danger essayer de ramener ces têtes égarées ; on eût été signalé comme contre-révolutionnaire, exposé aux insultes et peut-être à la fureur de la populace. Nous avions bien à faire, au milieu de toute cette fermentation, pour empêcher nos soldats de se ranger du parti démocratique. Dans les clubs, présidés par les Jacobins les plus forcenés et auxquels assistaient bon nombre de nos bas officiers, on faisait les motions les plus incendiaires sur le renversement total du bon ordre ; et ces motions étaient d'autant plus applaudies qu'elles flattaient les passions des assistants. Tous les clubs des grandes villes s'affiliaient à celui de Paris, qui avait ses bureaux et ses commis qu'il envoyait dans les provinces pour y faire connaître les intentions des Mirabeau, des Chapelier, des Barnave et autres coryphées de la Révolution. Dans les affaires de haute importance, ces messieurs n'hésitaient pas à expédier à grands frais des courriers à leurs affidés. Ainsi, presque toujours, les événements remarquables étaient connus dans les villes éloignées de Paris avant l'arrivée de la poste.

Un des moyens les plus certains de nous aliéner l'esprit de nos soldats fut un décret de l'Assemblée donnant aux sous-officiers la moitié des places vacantes d'officiers. Nous étions bien sûrs, dès lors (et c'était le but de l'Assemblée), qu'on nous tendrait tous les pièges, qu'on nous susciterait tous les dégoûts pour nous faire abandonner nos emplois. Les plus intrigants de nos sergents, toute la

classe de nos officiers de fortune, nos plus grands ennemis, se voyaient déjà revêtus de nos grades.

Une première épreuve de l'Assemblée fut de nous faire prêter un serment de fidélité à la nation et à la loi. Cette loi, que, par un abus de mots, on venait à bout de personnifier, était mise en avant en toute occasion. On lui faisait dire sans cesse bien des sottises. C'était le palladium au nom duquel agissaient tous les meneurs.

Le quatorze juillet, jour pris pour le serment, toute la garnison fut assemblée en grande parade dans le Champ de Mars, au milieu duquel on avait élevé, à la Patrie, un très haut et grand autel de gazon. Les généraux, les états-majors de la place et des différents corps formèrent un premier cercle autour de cet autel. Les officiers en firent un second, et les bas officiers un troisième. Les soldats formaient, en dernière ligne, un bataillon carré. Un commissaire de l'Assemblée nationale avait été envoyé de Paris pour nous faire prêter ce serment. On lui décernait, ô honte ! les mêmes honneurs qu'à un maréchal de France. Cet homme, d'un assez beau physique, grand scélérat d'ailleurs, maniant bien la parole, ouvrit la cérémonie par un discours très patriotique dans lequel il s'efforçait de nous prouver combien l'Assemblée s'occupait du bonheur général, combien, par la réforme des abus, elle allait rendre heureuses toutes les classes, combien le militaire lui devait déjà et lui devrait encore de reconnaissance pour sa sollicitude à son égard. Enfin, il n'oublia rien de toutes les phrases à l'ordre du jour, ni les mots de *Liberté* et d'*Égalité*, de *Nation*, de *Loi*, de *souveraineté du Peuple*. La majorité des assistants montrait de l'enthousiasme. Quant à nous, forcés de retenir notre indignation, nous étions les véritables victimes conduites à l'autel. L'orateur prononça ensuite le serment qu'on exigeait de nous, et, individuellement, nous eûmes à répéter : *Je le jure !*

A la suite de ce serment, il s'éleva de toutes parts des

cris longtemps prolongés de : *Vive la Nation! la Liberté! l'Égalité!* et on nous fit défiler en parade devant le commissaire de l'Assemblée. Nous rentrâmes dans nos quartiers, assez tumultueusement, au son de la musique qui nous donnait, tant qu'elle avait d'haleine, l'air patriotique si connu dans ce temps et commençant par ces paroles : *Ah! ça ira, ça ira!* Le soir, il y eut illumination générale.

Nous ne tardâmes pas à apprendre que nos officiers de fortune et plusieurs bas officiers étaient fort mécontents de nous. Ils savaient d'avance combien ce serment nous répugnait, et ils avaient déjà calculé que, un grand nombre de nous s'y refusant, il allait s'ensuivre beaucoup de démissions qui leur donneraient des places. Ils furent bien trompés, cette fois, puisque nous prêtâmes tous le serment; mais nous leur laissâmes ignorer que nous y avions été fortement invités par les premiers chefs de l'armée. Ils disaient entre eux que nous étions des gens sans honneur, puisque nous jurions des choses que nous n'avions pas envie de tenir.

Quelques jours après, nous eûmes une nouvelle mortification. Nos soldats avaient reçu de petits morceaux de ruban *aux trois couleurs*. C'étaient des cadeaux des dames révolutionnaires; et les chevaliers de ce nouvel ordre les portaient à la boutonnière. Cette innovation nous déplut fort, et nous insistâmes tant qu'il fut en notre pouvoir pour que les soldats ne parussent pas sous les armes avec cette décoration non avouée par le ministre de la guerre. Journellement, nous étions à batailler sur ce point, et quelques officiers des moins tolérants avaient puni plusieurs soldats comme réfractaires à leurs ordres. Cette différence d'opinion ne pouvait, à la longue, que produire un mauvais effet. Enfin, les amis de la Révolution triomphèrent, et il nous arriva l'ordre de Paris de porter tous, sans aucune exception, la livrée révolutionnaire à la boutonnière. Il en fut fait un modèle auquel nous dûmes nous con-

former, et on renchérit encore sur la première innovation en y imprimant, en manière de médaillon, la devise : *Vivre libre ou mourir !* La canaille examinait soigneusement si nous portions la nouvelle livrée; et j'eus l'honneur, pendant quelques jours, sans m'en douter, de passer pour un excellent patriote. J'avais mis machinalement ce ruban au-dessus de celui qui portait ma croix de Saint-Louis, et on en conclut que je lui attribuais la préférence sur la décoration militaire. Un de mes camarades me fit part de cette interprétation, et, sur-le-champ, le ruban tricolore fut remis à la place que je devais lui donner.

Mon tour vint, dans ce même temps, d'aller passer un mois en détachement dans le fort de Blamont, à douze lieues de Besançon, sur les frontières de l'Alsace et de la Franche-Comté. Ce déplacement venait tout à propos pour faire quelque diversion au dégoût que j'éprouvais de tous les élans patriotiques dont j'étais presque journellement témoin. Je partis avec cinquante hommes et fus coucher à Baume-les-Dames, à peu près à moitié chemin. Il y avait, dans cet endroit, une belle abbaye de femmes du chapitre noble. Une des sœurs de M. de Crécy en était abbesse. J'y fis une visite en m'annonçant comme Abbevillois et lié avec M. de Crécy et sa famille. On m'y accueillit parfaitement et on m'engagea à dîner. Le lendemain, de grand matin, je me remis en route avec ma troupe et j'arrivai au fort de Blamont où mon séjour se passa paisiblement.

Peu après mon retour à Besançon, je fus témoin, dans le mois de septembre, d'une cérémonie que les habitants nous dirent avoir perdu considérablement de son ancienne splendeur. Les traditions du pays rapportent que le Saint Suaire avec lequel fut enseveli Notre-Seigneur est conservé à Besançon. J'ignore comment et par qui il fut apporté et déposé dans cette ville. Mais, tous les ans, plusieurs jours sont employés à célébrer ce mémorable événement, et l'on expose alors à la vénération des fidèles

un très grand suaire sur lequel est empreinte la figure de Notre-Seigneur. Cette relique a, dit-on, la vertu spécifique de chasser l'esprit malin du corps de ceux dont il s'est emparé ; aussi voit-on, pendant le temps de la neuvaine, arriver des possédés du démon faisant mille grimaces, mille contorsions. Il est rare qu'ils ne s'en retournent pas beaucoup plus calmes. Ces guérisons, vraiment miraculeuses, donnent un grand crédit à la relique. On y accourt de très loin en pèlerinage.

Dans le courant de cet été (1791), il y eut une nombreuse promotion d'officiers généraux. M. de Chambors fut fait maréchal de camp, et, par ce nouveau grade qu'il acquérait sans l'avoir plus mérité que la majeure partie de ses collègues, il laissait vacante sa place de colonel. Le système qui prévalait alors pour tous les remplacements était de nommer (abstraction faite de toute capacité) les sujets qui manifestaient et leur civisme et leur dévouement à la nouvelle cause. Nous avions donc à craindre de voir arriver pour nous commander quelque Jacobin, quelque révolutionnaire qui nous eût totalement désorganisés. Le danger était pressant. Nous fîmes tant par nos prières, par nos sollicitations, que nous décidâmes M. de Chalup, notre lieutenant-colonel, à accepter cette place. Nous lui sûmes bon gré du sacrifice qu'il nous faisait, et c'en était véritablement un grand de se charger de cet emploi. D'abord, il rendait son opinion suspecte à tous ceux qui ne la connaissaient pas aussi parfaitement que nous; ensuite il l'exposait à mille désagréments et à tous les sots propos de ceux qui pouvaient, quoiqu'à tort, lui reprocher de s'être laissé nommer à un poste que les gens délicats n'auraient pas voulu prendre. La charge, en outre, de maintenir les soldats dans l'ordre et la discipline n'était pas un des moindres embarras de son nouvel état; mais, sur ce point, il avait un bien grand avantage. Depuis deux ans, il commandait en chef. Par sa douceur et par sa justice, il avait su gagner l'estime et

l'amitié générale des officiers et des soldats. Il avait rendu la discipline très douce, et chacun remplissait son devoir avec gaieté et sans contrainte.

Le jour de sa réception fut vraiment pour nous un jour de fête. Il était sans doute celui qui partageait le moins notre joie. Il fit une courte harangue aux soldats, dans laquelle, en leur rappelant leur bonne conduite, il les engageait à continuer à ne pas se laisser prévenir par les malintentionnés, à rester toujours fidèles au Roi et soumis à leurs officiers. Il ajouta que, tant qu'ils se conduiraient bien, ils pouvaient compter sur lui; mais que, s'ils se laissaient entraîner au désordre comme avaient fait déjà bien d'autres régiments, il les abandonnerait à leur honte, à leur déshonneur, et se verrait forcé de se retirer pour n'être pas chef de bandits. Ce discours ferme et laconique produisit sur le moment un grand effet. Tous promirent de rester braves et honnêtes pour conserver leur chef, leur père et leur ami.

Sur la fin de septembre (1791), le régiment reçut l'ordre de se rendre à Thionville. Nous quittâmes Besançon sans aucun regret d'abandonner une ville trop influencée par le Jacobinisme et dans laquelle nos soldats avaient ressenti les premiers élans de cette licence, voilée sous le nom à la mode de liberté.

Plusieurs de nos camarades, atteints déjà de l'épidémie de l'émigration, abandonnèrent leur emploi pour passer chez l'étranger. Conformément aux décrets de l'Assemblée, nous nous occupâmes, pendant la route, du mode de remplacement. La moitié des places vacantes devait appartenir aux sous-officiers, et ils étaient choisis par un conseil formé d'un certain nombre d'officiers pris dans tous les grades. Tels soins que nous apportâmes à faire un bon choix, il est certain que nous ne pûmes admettre que des sujets dont l'opinion était toute différente de la nôtre, et cet amalgame ne devait être qu'à notre désavantage. Peu de temps après, nous reçûmes ceux que le

ministre nous envoyait. Il y avait quelques jeunes gens tirés des écoles militaires, et d'autres qui profitaient de la loi admettant dans les corps, même en qualité d'officiers, indistinctement toutes les classes de citoyens.

Après une quinzaine de jours de route, nous arrivâmes à Thionville.

La ville eût été parfaitement tranquille sans l'arrivée de deux bataillons de garde nationale qui y firent nombre de sottises. Ce produit de la Révolution, composé de jeunes têtes effervescentes et des soldats tarés de toutes les armes, était sans discipline et sans respect pour ses officiers qui, d'ailleurs, ne valaient guère mieux. Malheur aux voyageurs qui passaient par les portes où ils étaient de garde! Sous prétexte d'arrêter des émigrants et surtout d'empêcher la sortie de l'argent du royaume, ils visitaient les personnes avec la dernière rigueur et fouillaient les femmes avec la plus grande indécence. Sur un simple soupçon, ils retenaient les voyageurs et les traduisaient devant les officiers municipaux. Un chevalier de l'ordre de Malte, que son inconduite et son patriotisme tout ensemble avaient déterminé à servir en qualité de simple soldat dans un de ces bataillons, se signala par un trait capable de lui faire honneur parmi ses dignes confrères. Étant de garde à une des portes, il fit arrêter sa mère qui, dans une bonne voiture, passait en pays étranger, pour y chercher un asile contre les violences qu'on lui avait fait éprouver dans ses terres. Il la dénonça comme une aristocrate avérée, ajoutant qu'il fallait la visiter plus exactement encore que les autres, parce qu'il était sûr qu'elle emportait beaucoup d'argent, que d'ailleurs elle professait des opinions opposées à celles d'une bonne citoyenne. Cette dénonciation d'un fils envers sa mère fit horreur aux officiers municipaux, qui, loin d'user de rigueur, en agirent envers elle avec tous les ménagements possibles. On l'engagea à ne pas stationner dans la ville et à continuer sa route, afin d'éviter quelque nouvelle

insulte de son fils. Ce trait pourra donner une idée de cette époque à ceux qui, trop jeunes alors pour se rappeler les temps de la Révolution, auront peine à ne pas regarder comme exagéré tout ce qu'ils en liront ou entendront dire.

Le remplacement aux emplois vacants m'éleva au rang de capitaine de grenadiers. Ce poste, tout honorable qu'il était, me flattait peu dans la circonstance présente. Je ne me dissimulais pas que j'étais au bout de ma carrière militaire, et je quittais avec peine ma compagnie de fusiliers, à laquelle j'avais été nommé dans l'Inde, en 1783, après la bataille de Goudelour. Il me restait encore quelques bas officiers et soldats qui avaient partagé avec moi les dangers de cette journée. Presque tous, nous avions arrosé de notre sang les sables de cette brûlante contrée. Ces braves gens m'aimaient beaucoup, et je leur étais aussi fort attaché. J'en retrouvais bien quelques-uns encore dans la compagnie de grenadiers, mais ce n'était plus la même chose. Il fallait nous accoutumer les uns aux autres, et je prévoyais que je ne leur en laisserais pas le temps. Les décrets de l'Assemblée nationale relatifs à l'armée tendaient tous à relâcher de plus en plus les liens de la discipline. L'impunité laissée à différents régiments qui avaient poussé l'insolence jusqu'à renvoyer leurs officiers, l'émigration qui prenait un caractère bien marqué, les approches d'une guerre inévitable avec les puissances étrangères, guerre à laquelle je ne voulais pas prendre part, tout m'avertissait qu'il était temps de songer à la retraite. Avant de faire aucune démarche, j'en conférai avec M. de Chalup. Il convint que le service devenait intenable, et qu'il valait mieux quitter de son plein gré que de s'y voir forcé. Peut-être n'en aurait-on plus la faculté si, comme il en était déjà question, il paraissait un nouveau décret qui défendît de recevoir les démissions. M. de Chalup me dit confidemment que, sous huitaine, il comptait tout abandonner pour aller joindre un de ses frères qui, en qualité de lieutenant

général, commandait à Valenciennes. Il avait l'intention d'aviser avec lui des moyens et du moment d'aller rejoindre les princes. Cette ouverture me décida entièrement à ne pas rester à Thionville un jour après lui; mais, comme je ne voulais pas émigrer, à moins que les circonstances ne devinssent plus pressantes, et qu'au contraire je désirais fort passer l'hiver chez moi, je m'avisai de demander une permission de quinze jours pour m'absenter de la garnison, laissant croire que je ne comptais pas sortir de la province.

Je pus à peine obtenir cette permission que le ministère avait interdit de donner et qui ne me fut accordée que très difficilement et par tolérance.

J'arrivai de bonne heure à Abbeville, le cinquième jour après mon départ de Thionville. J'y trouvai les têtes encore plus échauffées sur la Révolution que six mois auparavant, lorsque j'en étais parti. On comptait déjà un certain nombre d'émigrés. On en citait encore qui, sous peu, devaient suivre. C'était une épidémie qui, chaque jour, faisait de nouveaux progrès. On se demandait confidemment : *Quand partez-vous et où comptez-vous aller?*

Mes réponses semblaient désespérantes aux têtes exaltées, et mon sang-froid contrastait parfaitement avec la pétulance de ces curieux.

CHAPITRE XL

(1791-1792)

J'envoie ma démission. — Voyage à Paris. — Le quatorze juillet 1792. — Fête de la Fédération. — Je prends le parti d'émigrer. — Je sors de France à Armentières.

Le décret défendant de recevoir les démissions des officiers parut peu de jours après mon retour. Je craignais de me repentir de n'avoir pas donné la mienne lorsque cela m'était encore facile ; mais, pour parer aux inconvénients, je l'adressai de suite au commandant du régiment et je la datai de quelques jours avant la sortie du décret. Elle arriva encore en temps utile.

Vers le quinze novembre 1791, je cessai de tenir à l'armée. En récapitulant la durée de mes services, il se trouve que, ayant rejoint, pour la première fois, à Perpignan le quinze octobre 1768, j'ai servi vingt-trois ans et un mois. Pendant ce temps, j'ai eu à compter sept campagnes, savoir : une en Corse et six dans l'Inde.

Dégagé des entraves du service, mon sort n'en paraissait guère plus heureux : je voyais les choses s'embrouiller de toutes parts. L'opinion publique, parmi la noblesse, se prononçait d'une manière très affirmative sur la nécessité d'émigrer. Ce parti n'était cependant pas celui que j'approuvais. J'en prévoyais déjà toute l'inutilité et tout le danger relativement aux suites qu'il pourrait avoir pour nos fortunes. Il n'était pas permis d'émettre son opinion sans courir le risque de passer pour un jacobin ou, du moins, pour un ami de la Révolution.

L'hiver (1792) se passa pour moi assez tristement, bal-

lotté alternativement par les chances de la Révolution et par mes affaires particulières. Les frontières du royaume restaient libres. Les émigrés allaient et venaient au gré de leur fantaisie. Nous étions fort empressés de savoir ce qui se passait au dehors et de quelle utilité il pouvait être à la cause du Roi que nous allassions augmenter le nombre des expatriés. Les plus vrais et les plus sensés nous disaient que cette émigration n'avait pas le sens commun. Les enthousiastes, au contraire, blâmaient notre lenteur.

Au commencement du printemps, le roi de Prusse déclara la guerre à la France. L'empereur d'Allemagne en fit autant. Les Français formèrent plusieurs camps, et les hostilités commencèrent sur les frontières des Pays-Bas. J'étais harcelé pour émigrer. Je sentais que je ne pouvais plus me dispenser d'en faire la sottise, et, dès ce moment, je pris quelques précautions pour me faire précéder par une malle d'effets et aussi par quelque argent que j'envoyai en dépôt à Tournay. Je réglai mes affaires particulières pour être prêt à tout événement; mais, ne portant pas assez loin la prévoyance, je pris des arrangements dont j'eus à me repentir plus tard.

Embarrassé de me trouver à peu près le dernier restant de ceux que l'opinion condamnait à passer chez l'étranger, je fis un voyage à Paris dans le mois de juin (1792), pour donner le change. Je savais que j'y verrais M. de Boissieux qui y avait un commandement. Je connaissais sa loyauté, son attachement au Roi. Je désirais le consulter et j'étais assuré, avec un tel guide, de ne rien faire de déplacé. Je le vis effectivement, mais il me parut lui-même maîtrisé par les circonstances, dégoûté de tous les désagréments qu'on lui faisait éprouver, et mécontent de l'apathie du Roi, qui ne pouvait se déterminer à aucun des partis qu'on lui proposait pour assurer son salut, celui de sa famille et des personnes qui, par attachement, étaient demeurées auprès de lui. Aussi, lorsque je le con-

sultai sur ce que je devais faire, il me dit qu'il aurait à se reprocher, en me donnant un avis, de me conseiller quelque chose qui, vu la fluctuation des événements, pourrait tourner à mon désavantage du jour au lendemain. Lui-même était fort indécis pour son propre compte, et il ne savait à quoi se déterminer sur la conduite à tenir d'un moment à l'autre. Il m'engagea cependant à rester jusqu'après la Fédération du quatorze juillet, attendu qu'on n'était pas tranquille sur ce qui pouvait s'y passer et qu'un certain nombre de militaires dévoués y seraient peut-être d'un grand secours, si les jacobins, les scélérats, voulaient attenter à la personne du Roi.

Le quatorze juillet, je me rendis de bonne heure au Champ de Mars, où une foule immense se pressait pour assister à la cérémonie. Au milieu de cette vaste place se trouvait l'autel de la Patrie, construit en 1790 sur de très grandes dimensions. C'était l'ouvrage du peuple ; l'enthousiasme des uns, la crainte des autres, avaient fourni des milliers de bras pour sa construction. On fit, à cette époque, une caricature assez plaisante à ce sujet. On voyait sur une gravure un nombre prodigieux de travailleurs, tous occupés à la construction de cet ouvrage en terre. A un même tombereau, se trouvaient attelés un moine défroqué et une religieuse dévoilée. Plus loin, un élégant et une petite-maîtresse portaient avec peine un panier rempli de terre qu'un robuste ouvrier leur chargeait sur la tête. Un magistrat en longue perruque, un abbé en manteau court, y maniaient maladroitement la pelle et la pioche. Un grossier sans-culotte leur montrait rudement la manière de se servir de ces instruments. Des militaires armés surveillaient le travail, et des officiers municipaux en écharpe tricolore parcouraient les différents ateliers. C'est avec mille moyens de ce genre que l'Assemblée nationale entretenait l'esprit du peuple et jetait un nouveau ridicule sur les ordres du clergé et de la noblesse qu'elle voulait anéantir.

En attendant la cérémonie qui ne devait avoir lieu que dans quelques heures, je parcourus plusieurs fois le Champ de Mars. Comme mon dessein était de recueillir les diverses opinions, je me fourrais alternativement dans tous les groupes, avec les royalistes, les jacobins, les sans-culottes les plus sales. Partout, je trouvais des orateurs dont le style cadrait parfaitement avec l'espèce de gens qu'ils avaient à haranguer. Les royalistes gémissaient sur la journée présente ; les jacobins d'un certain rang prenaient un air triomphant ; les mots : *Constitution, Souveraineté du peuple, Liberté, Égalité, Fraternité,* étaient souvent mis en avant. La populace, grossière et effrénée, vomissait de sales ordures qu'elle accompagnait des épithètes les plus énergiques. Cependant, les troupes arrivant successivement se rangeaient en bataille. La force armée, les gardes nationales de Paris, très nombreuses alors, occupaient seules plus de la moitié de l'enceinte. Le spectacle le plus ignoble fut le cortège qui accompagnait la municipalité, présidée par Pétion, alors l'homme à la mode. Ce Pétion avait eu précédemment quelques démêlés avec l'Assemblée nationale ; mais, soutenu par le peuple, il était sorti victorieux de cette lutte. Cette populace, absolument la lie de Paris, tout à sa dévotion, se fit un devoir de l'accompagner au Champ de Mars. Rien d'aussi hideux que cette troupe. Elle était armée de piques, de fusils, de haches, de bâtons, et marchait sur deux lignes comme dans les processions; chacun vêtu à sa guise, les uns en chemise, d'autres en veste, en bonnet, en chapeau, d'autres nu-tête. Parmi ces brigands se trouvaient beaucoup de femmes, qui avaient vraiment l'air de furies ou de bacchantes. Un grand nombre était pris de boisson et s'enivrait encore à force de crier sous l'ardeur du soleil : « Vive Pétion ! Vive la Liberté ! »

Le Roi, la Reine, ses enfants et la sœur du Roi, Madame Élisabeth, étaient en face, sur le grand balcon de l'École militaire. Je m'approchai le plus possible pour

les mieux distinguer. Je me trouvai alors au milieu d'une vile populace qui, à qui mieux mieux, vomissait des invectives contre cette malheureuse famille, d'une voix assez forte pour être parfaitement entendue de ceux qu'ils venaient insulter. De temps en temps, les misérables demandaient impérativement qu'on leur montrât le Dauphin, enfant âgé d'environ sept ans. La Reine alors se levait, prenait son enfant dans ses bras et le montrait à ces forcenés qui poussaient des huées et de grands éclats. C'est ainsi qu'ils abreuvaient cette infortunée princesse de dégoûts et d'humiliations.

Enfin, le moment de la cérémonie fut annoncé par quelques salves d'artillerie. Une large avenue, bordée par des troupes de choix qui formaient la haie depuis l'École militaire jusqu'au pied de l'autel, laissait un libre passage aux autorités figurant à cette cérémonie. Le Roi, sans escorte, et le président de l'Assemblée nationale à côté de lui, sur la même ligne, ouvraient la marche. Ils étaient suivis de tous les membres de l'Assemblée. Après eux venaient les ministres, la municipalité de Paris et des officiers de marque. Le Roi et le président montèrent seuls à l'autel de la Patrie. Tout le reste se rangea sur les gradins. Le président prononça un discours dans lequel le Roi avait très peu de part. Quand il eut cessé de parler, le Roi prêta le serment à la Constitution. Les acclamations, de nouvelles salves d'artillerie annoncèrent que la cérémonie était finie. Le Roi se retira, fut rejoindre sa famille à l'École militaire et, de suite, monta en voiture pour rentrer aux Tuileries.

Pendant ce temps, le maire Pétion, une torche à la main, allait mettre le feu à plusieurs bûchers dressés dans le voisinage de l'autel de la Patrie. Ces bûchers portaient les emblèmes de la féodalité On y voyait les écussons des principales maisons de France. Les bois destinés à être brûlés étaient couverts de livres généalogiques, de vieux parchemins et titres de noblesse. On ne pou-

vait pas offrir d'holocaustes plus agréables au peuple.

Je partis de Paris le dix-sept juillet, peu satisfait de tout ce que j'y avais vu et surtout de l'esprit qui dominait la faction opposée au faible parti du Roi. Je ramenai avec moi le chevalier de Coupigny qui m'avait, en partie, décidé à faire ce voyage.

J'arrivai à Abbeville et j'employai les cinq ou six jours que j'y passai à régler définitivement mes affaires. De tous mes effets, je ne mis que mes papiers et cent louis en argent blanc en dépôt. Je prévins mon frère et M. de Bichecourt de mon départ, de la tentative que j'allais faire pour sortir de France. M. de Bichecourt me vit avec peine prendre ce parti, dans la crainte, comme je l'entrevoyais moi-même, de faire une sottise dont je pourrais me repentir plus tard. Mais l'opinion de ceux de ma classe était alors trop prononcée. Je ne pouvais, à Abbeville, me trouver dans un cercle sans entendre chuchoter autour de moi. Chacun avait l'air de se demander : « Que fait-il ici ? Pourquoi n'est-il pas avec les autres ? » Tout cela me déplaisait fort, et, pour mettre fin à ces propos, je me décidai à partir.

Je me rendis à Barly, dans la famille de ma femme. J'étais là chez les apôtres de l'émigration. Je n'y restai que le temps nécessaire pour prendre les renseignements convenables sur les personnes à voir dans ma route et qui devaient me faciliter la sortie des frontières du royaume. La chose ne paraissait ni aisée, ni sans dangers. Depuis la déclaration de guerre et le commencement des hostilités, les passages étaient garnis de troupes. On demandait les passeports et on les visitait avec soin. Je prévins ma femme, en lui faisant mes adieux, que j'allais tenter de passer, mais que, si je trouvais de trop grandes difficultés, elle me reverrait sous huit jours, parce que je n'étais pas d'humeur à me faire arrêter et peut-être fusiller pour une chose qui, à mon avis, n'en valait pas la peine. Je fus coucher à Arras; le lendemain,

à Lille, où je restai un jour entier. Mademoiselle de Beaulaincourt, tante de ma femme, personne d'un rare mérite, était supérieure d'une maison d'éducation fondée pour les nobles demoiselles de la Flandre et de l'Artois. Elle jouissait de beaucoup de considération dans la ville et vivait dans une grande aisance à la tête de cette maison richement dotée. Comme elle était très attachée au parti du Roi, dès que je lui eus fait l'ouverture du motif de mon voyage, elle redoubla de soins et d'amitiés pour moi. Nous convînmes que je devais me rendre à Armentières, qu'elle me donnerait une lettre de recommandation pour un de ses parents et amis qui demeurait tout auprès de cette ville, dans une campagne dont les jardins étaient bordés par la Lys. Je n'aurais qu'à traverser cette rivière et, de l'autre côté, je serais dans les pays de l'Empereur.

Les choses arrangées de la sorte, je fus retenir une place dans une voiture publique qui passait tous les jours à Armentières. Je trouvai dans ce carabas fort mauvaise compagnie : deux officiers des gardes nationales qui allaient rejoindre leur bataillon, des femmes qu'à leurs propos on ne pouvait guère prendre que pour des vivandières. La conversation roula constamment sur la Révolution. Je fus forcé de subir une vigoureuse diatribe contre la noblesse et contre les émigrés qui allaient rejoindre les princes. Mon silence pouvait devenir suspect. Par des propos vagues et insignifiants, j'eus l'air d'abonder dans leur sens. Lorsque je sus qu'aucun de mes compagnons de voyage ne s'arrêtait à Armentières, je fis comprendre que je voyageais pour mon commerce, que j'étais forcé de stationner dans la ville, et que je ne pourrais reprendre la voiture que le lendemain pour me rendre à Dunkerque. Cet exposé parut les satisfaire. Enfin, nous arrivâmes à Armentières à dix heures, et je me séparai avec grand plaisir de tout ce monde. Je me rendis de suite chez la personne à qui l'on m'adressait, et, d'après la lecture de

la lettre dont j'étais porteur, je reçus un bon accueil. Il fut arrêté que, vers quatre heures après midi, pour n'être pas suspect aux domestiques de la maison, je sortirais avec le maître pour aller à la promenade dans ses prairies. A une certaine distance, je trouverais un batelier habitué à ces sortes de passages ; mon portemanteau devait lui être remis immédiatement après le dîner, et il se chargerait de me trouver un commissionnaire affidé pour m'escorter et porter mon bagage jusqu'à Warneton, petite ville occupée par les Autrichiens et distante d'une lieue d'Armentières. Tout se passa comme il avait été décidé, et à cinq heures j'étais hors du territoire français.

CHAPITRE XLI

(1792)

Soldat dans la compagnie de Picardie. — Bruxelles. — Je suis envoyé à Verviers. — L'armée des princes. — Spa. — Prise de Verdun et retraite des Prussiens. — Licenciement de l'armée des princes. — Retraite sur Bruxelles. — Retour à Liège. — Les émigrés. — Je me décide à quitter l'armée.

Je suivais mon guide en faisant de profondes réflexions sur la démarche que je venais de faire; j'interrogeais l'avenir pour tâcher de savoir comment tout cela finirait. Je ne me dissimulais pas combien pourraient devenir fatales toutes les entreprises que l'on se proposait de tenter; je répétais aussi ce vers de Virgile :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

Je fus tiré de mes réflexions par la rencontre d'une patrouille de hussards autrichiens. Ils démêlèrent, sans doute par l'habitude qu'ils en avaient, le vrai motif de ma promenade, car ils me laissèrent passer, contre mon attente, sans me questionner, et l'officier qui commandait cette patrouille me salua fort affectueusement.

En arrivant à Warneton, je fus présenté à l'officier commandant le détachement. C'était un homme jeune encore, parlant fort bien le français. Il me fit donner un logement et me pria à souper. On pense bien que j'eus à répondre à une infinité de questions qui me furent faites sur ce qui se passait en France. Je ne fis pas comme la plupart des transfuges qui mettent toujours tout au pire dans le pays qu'ils abandonnent et cherchent à flatter outre mesure la

nation chez laquelle ils viennent demander asile et protection. Je tâchai d'être vrai dans mes réponses et je ne cherchai point de torts factices à mes compatriotes qui en avaient déjà assez de trop réels. Je pesai plus sur l'égarement du peuple que sur sa méchanceté, mais je n'eus rien à retrancher sur la scélératesse des jacobins et de tous les agitateurs. Pour n'être pas inquiété sur la route de Warneton à Tournay, où je comptais me rendre le lendemain, je priai le commandant de me donner un passeport. N'en ayant point à sa disposition, d'ailleurs craignant d'aller sur les droits des bourgmestres chargés de les délivrer, il y substitua un billet revêtu de sa signature. J'échangeai, à Courtray, ce billet contre un passeport véritable qui me fut donné à l'Hôtel de ville. Muni de cette pièce, je ne redoutais plus d'être inquiété, et j'arrivai à Tournay encore avant la fin du jour. J'y séjournai le lendemain, tant pour aller voir le chanoine qui était dépositaire de mes effets et de mon argent que pour me présenter au commissaire des princes; il devait me délivrer le titre nécessaire pour circuler librement dans le Brabant et me faire reconnaître admissible par les émigrés chez lesquels je me présenterais.

Cette place de commissaire des princes était exercée par un gentilhomme d'Artois qui y mettait toute la morgue et la pédanterie possible. Il me fatigua d'une foule de sottes questions en forme d'interrogatoire; et, s'il se fût agi d'un examen pour savoir si j'étais capable d'occuper un poste important, il ne se serait pas montré plus difficile. J'avoue que ce début me déplut fort et me fit regretter toutes les démarches faites pour arriver jusque-là. Enfin, je fus jugé *dignus intrare in nobili corpore,* et il me fit expédier par son secrétaire une pancarte au nom des princes qui autorisait le commandant de la compagnie d'infanterie des gentilshommes de la Picardie à me recevoir en qualité de simple soldat. C'était, en vérité, une belle faveur pour un ancien capitaine des troupes de ligne, chevalier de

l'ordre de Saint-Louis, d'être appelé à faire nombre dans une compagnie de gentilshommes en qualité de soldat! N'ayant plus aucune grâce à solliciter auprès de cet important, je me hâtai de quitter Tournay pour me rendre à Bruxelles.

Cette ville, la plus grande des Pays-Bas, était le séjour des gouverneurs de cette province appartenant alors à l'empereur d'Allemagne. Le duc de Saxe-Teschen, époux de l'archiduchesse, tante de l'Empereur et sœur de Marie-Antoinette, reine de France, occupait alors cette place. Il y tenait une cour brillante et avait rassemblé autour de lui une noblesse nombreuse et riche qui y faisait une dépense considérable. Le luxe des voitures, des livrées, pouvait aller de pair avec celui de Paris. Le palais du gouverneur, les bâtiments publics, les hôtels des ministres et des seigneurs, les places, les promenades, tout concourait à faire un ensemble remarquable.

Le lendemain, dès trois heures du matin, j'étais en voiture pour commencer une journée de vingt lieues. Vers l'après-midi, nous entrâmes dans le pays de Liège, principauté élective sous la domination de son prince-évêque. Il y est nommé, lorsque la place vient à vaquer, par le chapitre des chanoines ou tréfonciers. Les prébendes de ce chapitre ne peuvent être remplies que par des sujets qui ont fait preuve de seize quartiers, et c'est parmi eux qu'est choisi le prince ecclésiastique qui, par sa nomination, acquiert le droit absolu de souveraineté. A la fin du jour, j'arrivai à Liège. J'y séjournai vingt-quatre heures, tant pour visiter la ville que pour y prendre langue sur ce que j'avais à faire. J'y fus voir l'officier général chargé du détail de la formation du corps aux ordres du duc de Bourbon, fils du prince de Condé. Je reçus de lui l'invitation de me rendre à Verviers où était la compagnie des gentilshommes de la Picardie, à laquelle je me trouvais attaché.

Il ne me restait que six lieues à faire pour me rendre à Verviers, le terme de mes courses, jusqu'à ce que de

nouveaux ordres m'en fissent sortir. Je louai un cabriolet afin de m'y conduire, et j'y arrivai pour dîner le six août 1792.

Dans l'après-midi, je fus présenté au capitaine de la compagnie dans laquelle je devais faire nombre. Mon ancienneté de service m'aurait placé dans un rang plus avancé si je m'étais trouvé là au moment de la formation. Mais je tenais peu au grade que je devais posséder sur les contrôles, et, sans aucune espèce d'ambition, je ne faisais pas plus de cas de la première que de la dernière place. Loin de me repentir d'arriver si tard, je me trouvais encore bien en mesure relativement à l'idée que je me faisais de l'utilité de ce rassemblement. Les personnes raisonnables voyaient la chose comme moi ; mais les têtes exaltées trouvaient cela superbe et ne doutaient pas de la réussite la plus complète. Des gens, probablement chargés de nourrir cette ardeur, avaient soin de faire circuler de fausses nouvelles. On y peignait tout sous les couleurs les plus flatteuses. Toutes les places frontières devaient ouvrir leurs portes dès que les royalistes se présenteraient ; les habitants des villes et des campagnes voulaient se joindre à nous ; l'Empereur, le roi de Prusse, les princes, allaient marcher sur Paris, dégager le Roi, disperser l'Assemblée nationale : d'après ce plan, sous six mois, nous étions tous rentrés dans nos foyers.

En attendant le moment où les différents cantonnements devaient se rassembler pour former un camp, les compagnies s'exerçaient au maniement des armes et les troupes à cheval essayaient d'acquérir quelques notions sur les manœuvres de la cavalerie. Mais le résultat de tous ces essais fut pitoyable. Maladresse des uns, insubordination des autres, faiblesse et impéritie des commandants, tel était le contingent que chaque individu apportait. On sent ce que cet amalgame pouvait produire. Aussi, j'estime qu'il est fort heureux pour l'honneur des particuliers et le gain de la cause qu'on n'ait pas mis à

l'épreuve les talents de ces défenseurs de la royauté. Je ne prétends pas dire qu'il n'y eût de la bravoure individuellement, mais qu'aurait-on pu attendre d'une troupe sans instruction, sans discipline et sans chefs capables de la commander? Un grand nombre de gentilshommes se fussent fait tuer sur la place plutôt que de reculer : qu'eût servi à la cause générale ce sacrifice aussi mal entendu de leur vie? L'oisiveté, la mère de bien des vices, dérangea beaucoup d'émigrés dans leurs quartiers. Parmi ceux qui se livraient au jeu, plusieurs perdirent tout leur avoir et se trouvèrent bien embarrassés, sans ressources dans un pays étranger. Le voisinage de Spa, distant de Verviers de deux petites lieues seulement, fut bien funeste à beaucoup de ceux qui jouèrent, ou par spéculation, ou par désœuvrement.

Cet endroit, si renommé par ses eaux minérales, est, tous les ans, dans la belle saison, le rendez-vous d'une quantité considérable d'étrangers. Les uns y viennent pour briller et y affichent un luxe étonnant; d'autres, amenés par le jeu, arrivent avec des monceaux d'or et y font monter les parties à un taux inconcevable. Des banques de jeux, dont les fonds sont fournis par les principales maisons du pays et dans lesquelles le prince-évêque a lui-même un gros intérêt, font face à la passion des joueurs ; et, comme les combinaisons sont telles qu'elles donnent un grand avantage aux banquiers, à la fin de la saison des eaux, il est à peu près certain que les pontes auront grandement alimenté l'avidité de ces sangsues. Des salles très belles, très spacieuses et luxueusement décorées ont été bâties pour les jeux, la danse, la musique. C'est le rendez-vous général dans les jours de chaleur ou de mauvais temps. On y trouve des rafraîchissements de toute espèce et des papiers de tous les pays. Ceux qui aiment la promenade ont, à Spa, de quoi se satisfaire. Placé dans les montagnes, le pays offre les sites les plus pittoresques.

Spa, désert pendant huit mois, devient brillant et très

peuplé à la belle saison. Les aubergistes, les traiteurs, les limonadiers, les artistes en tout genre y abondent. J'étais trop près de ces eaux célèbres pour n'avoir pas la curiosité de les aller visiter. J'y passai deux jours pour tout y voir à mon aise. Si j'eus à regretter une douzaine de francs que j'y dépensai pour satisfaire ma fantaisie, j'en fus d'ailleurs dédommagé par le plaisir d'y admirer ce tableau mouvant de voitures, de chevaux de selle, de nombre de jolies femmes dans leurs toilettes élégantes du matin et tous leurs atours du soir. Je les vis à la promenade, dans les différentes salles de jeu et de compagnie; je les vis aussi à la redoute, animées par le son des instruments. Je ne parlerai pas des petits-maîtres, des élégants, des anglomanes; la plupart de ces êtres vraiment ridicules tiendraient bien leur place dans les caricatures que l'on pourrait faire de ceux qui viennent visiter ces eaux. Les figures les plus rares à y rencontrer sont les visages maigres, blêmes et décharnés qu'on croirait devoir y trouver pour réparer une santé délabrée. Quelques joueurs seulement, fatigués des veilles et de leur mauvaise fortune, y présentent ce tableau.

Peu de jours après mon retour à Verviers, nous apprîmes la funeste catastrophe de la trop exécrable journée du Dix Août. Les horreurs que ce jour éclaira sont consignées dans assez d'écrits pour n'avoir rien à y ajouter, pas plus qu'aux massacres qui eurent lieu dans les prisons les deux et trois septembre suivants. La consternation fut générale, tant parmi nous que chez les gens du pays; et les mesures révolutionnaires que prenait chaque jour la Convention nationale nous laissaient clairement apercevoir que ces tigres altérés de sang n'étaient pas prêts encore à en être rassasiés.

Le duc de Bourbon, qui sollicitait en vain, déjà depuis longtemps, la permission de rassembler, pour se porter en avant, le corps de troupes dont le commandement lui était confié, obtint enfin celle d'aller camper à Huy, sur

la Meuse, à cinq lieues au-dessus de Liège. Tous les cantonnements se mirent en mouvement, et vers le dix septembre ce corps d'environ cinq mille hommes se trouva sous la tente. Le prince passa la revue au bout de quelques jours et donna des drapeaux. Cette cérémonie attira beaucoup de monde des villes et des campagnes voisines.

Le nombre des officiers généraux émigrés était considérable. Chacun d'eux voulait être quelque chose et avoir un commandement. Cette multiplicité nuisait à la célérité du service, à cause des différentes filières par où passaient les ordres avant de nous être transmis. Je voyais à peu près chaque jour d'Auberville, qui servait dans la compagnie à cheval des gentilshommes normands. Le hasard me l'avait fait rencontrer à Verviers, un jour qu'il traversait la place pour retourner à son quartier. Il était alors très ardent et enchanté de son nouvel état. Je lui prédis que ce beau feu se ralentirait dans un assez court délai En effet, dès la fin d'octobre, en voyant la mauvaise tournure que prenaient les choses, il abandonna le métier pour aller rejoindre sa femme, auprès de qui il était plus nécessaire qu'à sa compagnie.

Après être restés environ trois semaines dans ce camp de Huy, nous nous avançâmes d'une journée et nous vînmes camper à Marche en Famenne, dans le duché de Luxembourg, sur la frontière de France, à quelques lieues de Givet. Le roi de Prusse était entré en France par Longwy, qui lui avait ouvert ses portes. Une division de l'armée des princes se porta sur Thionville, dans l'espoir que cette ville en ferait de même. Peut-être le duc de Bourbon espérait-il faire aussi son entrée par cette partie de la France, se porter sur Sedan et opérer ensuite à volonté sa jonction avec les forces combinées. Les événements malheureux qui survinrent plus tard empêchèrent l'exécution d'aucun de ces plans; et, dans la détresse générale, nous eûmes encore à nous applaudir de n'avoir pas poussé plus loin nos entreprises.

Nous restâmes donc à Marche, dans un fort mauvais camp, pendant que le roi de Prusse et l'armée des princes, après s'être fait remettre les clefs de Verdun, s'avançaient dans les plaines de la Champagne. Cette armée était à la veille d'engager une action avec celle du général Dumouriez, lorsque, tout à coup, le roi de Prusse fit donner l'ordre de la retraite et évacua le territoire français. Cette retraite, aussi précipitée qu'inattendue, fut le fruit de plusieurs négociations qui avaient eu lieu les jours précédents entre les Prussiens et le général français. Notre position, les avantages qu'on pouvait s'en promettre plus tard, toutes nos espérances enfin furent détruites par cet événement.

Nous étions dans un mauvais pays, sans ressources pour les vivres. Depuis notre arrivée dans ce camp, nous y essuyions des mauvais temps et des pluies continuelles. Nous rétrogradâmes de deux marches, et vînmes prendre des cantonnements aux environs de Namur. On nous empila dans quelques fermes. Dans celle où je me trouvais, nous étions environ soixante, serrés côte à côte dans des greniers et obligés de payer chacun deux sols par jour pour ce mauvais gîte. Nous n'avions qu'une cheminée pour y faire nos cuisines. Ainsi, l'on peut juger de la difficulté de trouver la place d'y pendre huit ou dix marmites. Les soirées et les matinées devenaient très fraîches. Dans l'alternative de deux maux, nous préférions à la tente les greniers qui nous mettaient mieux à l'abri du froid et des pluies. Au reste, le pays était très beau, et ceux qui aimaient la promenade avaient tout le temps de se livrer à cet exercice. On nous laissait ignorer le plus qu'on pouvait les opérations des Français depuis la retraite du roi de Prusse. Cependant, nous en apprîmes les détails peu satisfaisants à l'arrivée des débris de l'armée des princes qu'on venait de licencier faute de l'argent nécessaire pour la conserver. Ces malheureux fugitifs nous racontèrent tout ce qu'ils avaient eu à souffrir dans

la retraite; mais ce qui les ulcérait le plus, c'était la manière indigne dont leurs équipages avaient été pillés par les Prussiens, sans que les officiers de ces troupes se missent en devoir de les arrêter.

Dumouriez, débarrassé des Prussiens, se porta avec son armée, forte de quatre-vingt mille hommes, sur le Brabant. Le général Clerfayt, qui commandait à peine vingt mille Autrichiens, vint à sa rencontre. A Jemmapes (six novembre 1792), il se livra une bataille longue et sanglante. Les Impériaux, malgré des prodiges de valeur, durent céder au nombre et firent leur retraite dans le meilleur ordre possible. A cette bataille, la première importante que livrèrent les Français, le général Dumouriez, dont la majeure partie des forces étaient des troupes de nouvelles levées, fit braquer du canon derrière son armée, avec ordre de tirer sur ceux qui reculeraient. Cette manière d'ôter à ses soldats la faculté de fuir lui donna le gain de la bataille. La conquête entière du Brabant et du pays de Liège s'ensuivit. Le duc de Bourbon, dès les premières marches de Dumouriez, avait fait lever ses cantonnements pour les porter un peu en avant de Namur, je ne sais à quelle fin. Cependant, il est probable qu'il désirait se réunir au général autrichien. Mais la politique des puissances, qui regardaient cette guerre comme devant être totalement à leur avantage, tendait à ne point employer des Français qui avaient embrassé leur cause. Ils ne voulaient pas que les princes, commandant nos troupes, pussent un jour revendiquer les conquêtes qu'on pourrait faire sur la France. Ainsi, nous restâmes dans cette dernière position, d'où nous entendîmes au loin les terribles canonnades qui eurent lieu à l'affaire de Jemmapes.

Cependant, le général Clerfayt se retirant, nous ne pouvions plus, sans courir le risque d'y être enveloppés, conserver notre poste. Nous reçûmes, dans la matinée, l'ordre de nous tenir prêts à marcher à l'entrée de la nuit.

Au lieu de battre en retraite par le chemin qui nous avait conduits à Namur, nous fîmes une marche assez périlleuse pour nous porter sur Bruxelles ; nous passâmes près des avant-postes des Français. Nous pouvions leur donner l'éveil et attirer sur nous des forces considérables qui nous eussent mis dans la plus grande perplexité. Cette marche hasardeuse était une galanterie de M. le duc de Bourbon. Il voulait se faire un mérite auprès de l'archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, en couvrant la retraite à laquelle elle se trouvait forcée à l'approche des ennemis. Nous marchâmes toute la nuit en faisant le moins de bruit et le moins d'appareil possible. Le lendemain, dans la journée, nous ne fîmes que deux haltes et nous arrivâmes, vers neuf heures du soir, sur les glacis de Bruxelles où nous restâmes au bivouac jusqu'à minuit. Pendant ce temps-là, les voitures et les équipages de l'archiduchesse défilèrent; et, lorsqu'elle fut passée avec toute sa suite, nous nous remîmes en marche. Nous allâmes tout d'une haleine jusqu'au premier village au delà de Louvain. En traversant cette ville, sur les huit heures du matin, nous fûmes passablement hués par les étudiants et par la canaille qui se moquaient complètement de nous en nous félicitant sur nos conquêtes et nos prouesses héroïques. Il fallut essuyer cette première mortification, le prélude de toutes celles qui nous attendaient. Excédés de fatigue, nous nous arrêtâmes à une lieue de Louvain, pour nous reposer quelques heures. Nous fûmes encore obligés, dans cet endroit, comme nous avions fait depuis notre départ des environs de Namur, de chercher dans les cabarets, chez les paysans, tout ce que nous pûmes nous procurer pour apaiser notre faim. Plus prévoyant que bien d'autres, avant de commencer la retraite, je m'étais muni d'un pain et j'avais rempli un flacon d'eau-de-vie, de façon que je ne souffris pas trop de cette triste position.

La première nuit que nous passâmes tranquilles fut à

Tirlemont. Nous trouvâmes, dans cet endroit considérable, des hôtes assez hospitaliers pour nous y nourrir et nous y loger, ou des aubergistes empressés de nous vendre des provisions. Moins pressés par les circonstances, nous mîmes deux jours pour nous rendre de Tirlemont à Liège. Notre première étape nous conduisit à Saint-Trond. Les particuliers, les communautés religieuses, tout le monde s'empressa de nous donner l'hospitalité. Nous nous remîmes, le matin, en route pour Liège, où nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-midi. La seule gratification qu'on nous fit fut de nous donner des billets de logement. Le hasard me plaça dans un des faubourgs de la ville avec cinq ou six de mes camarades, chez un pauvre jardinier, fort brave homme qui eut pour nous beaucoup de complaisance. Nous faisions bouillir notre marmite chez lui, et il nous vendait, à un prix modéré, tous les légumes dont nous avions besoin.

Notre arrivée à Liège mit fin à la campagne, qui ne fut guère, en totalité, que de deux mois et demi. Elle n'eut de vraiment pénible que notre retraite depuis Namur. Dès cet instant, les choses allèrent de mal en pis. Nous trouvâmes, à Liège, une foule d'émigrés de l'armée des princes. Ils ne pouvaient aller plus loin faute d'argent. Ceux à qui il en restait encore quelque peu s'étaient également arrêtés en ce lieu pour aviser sur le parti à prendre. Beaucoup se portèrent en Hollande pour, de là, passer en Angleterre. Le pays de Liège, jusqu'au bord du Rhin, resta encombré d'une plus grande quantité encore. Les plus sages furent ceux qui, prenant de suite une détermination, se retirèrent fort au loin, soit à Hambourg, à Lubeck, ou même en Russie. Comme j'avais peu d'argent et que je ne voyais pas le moyen de m'en procurer, je ne crus pas sage de dépenser en voyages une partie de mes faibles ressources. Le licenciement, d'ailleurs, n'était pas prononcé, et l'on m'avait fait espérer que ceux qui persévéreraient finiraient sans doute par

obtenir une solde capable d'assurer leur existence Telle dure que me parût l'obligation de continuer à servir pour ne pas mourir de besoin, il fallait bien m'y résoudre, faute de mieux. Ainsi j'attendis encore une quinzaine pour voir tout ce que cela deviendrait. Pendant ce temps, les choses, loin de s'améliorer, ne firent que s'acheminer vers leur décadence. Un grand nombre encore abandonna la partie. Les effets de campement, les armes, tout ce qui se trouvait en dépôt fut, ou gâté par négligence, ou pillé par les commissaires et gardes-magasins. Les chevaux d'artillerie tombaient morts de faim et de misère à leur piquet. Ceux qui survécurent furent livrés à un entrepreneur au vil prix de douze francs par tête. Enfin, bien convaincu que la machine ne pouvait plus aller, je pris le parti de la retraite. Nous nous associâmes quatre dans l'intention de passer l'hiver ensemble chez quelque paysan, espérant y vivre à meilleur compte que dans une ville.

CHAPITRE XLII

(1792-1793)

Je quitte Liège. — Séjour à Venloo. — Je me réfugie à Wesel chez M. d'Étalonde. — Ma vie à Wesel. — Je prends le parti de m'efforcer de me rapprocher de la France. — Je me rends à Nimègue.

Nous quittâmes Liège, en côtoyant la Meuse, sur la fin de novembre 1792; nous nous arrêtâmes dans un village sur les bords de cette rivière, à deux lieues au-dessus de Maëstricht. Au bout de deux jours, nous trouvâmes à faire un arrangement avec un paysan qui nous logeait, chauffait et nourrissait à assez bon compte. Mais, pour sa sûreté, il exigea que nous lui payassions chacun un mois d'avance. La chose nous paraissait si raisonnable, de la part de cet homme qui ne nous connaissait pas, que nous n'hésitâmes pas à accéder à sa demande et à lui compter le prix convenu. Notre tranquillité ne fut pas de longue durée, car, le sixième jour de notre établissement, il nous fallut déloger avec précipitation, de peur de tomber entre les mains de nos ennemis. Les Français, depuis le gain de la bataille de Jemmapes, n'avaient trouvé, pour s'avancer et s'emparer du Brabant, que peu d'obstacles. Le général Clerfayt, dans l'impossibilité d'arrêter ce torrent débordé avec d'aussi faibles moyens que ceux qui lui restaient, opérait sa retraite et n'opposait aux vainqueurs, pour couvrir sa marche, que son arrière-garde qui, chaque jour, escarmouchait avec l'avant-garde de l'ennemi. Dumouriez, après être entré dans Liège, poussait ses avant-postes à travers tout le pays.

Le canon que les Français tirèrent à Visé, petite ville

sur la Meuse, dont nous n'étions pas à plus de deux lieues, ne nous laissa pas le temps d'hésiter sur ce que nous avions à faire. Nous nous jetâmes précipitamment dans un batelet conduit par deux hommes, traversâmes Maëstricht, au point du jour, voguâmes le lendemain toute la journée et, vers le soir, arrivâmes à Venloo, place forte des Hollandais, sur la rive droite de la Meuse, et où plusieurs émigrés étaient déjà entrés avant nous.

Pendant mon séjour à Venloo, j'écrivis au chevalier de Boëncourt (M. Gaillard d'Étalonde, dont il a été question déjà sous ce nom). Depuis deux ans qu'il avait quitté le corps du génie au service de Prusse, il s'était retiré à Wesel, pour y être plus près de la France où il avait sa fortune. Il vivait là tant de son bien que d'une pension de retraite d'environ quinze cents livres. Il me répondit des choses fort obligeantes et m'engagea avec instance à venir me retirer chez lui jusqu'à des temps plus heureux. Malgré les ordres précis de ne point laisser s'établir d'émigrés français à Wesel, il se faisait fort d'arranger tout à ma satisfaction. Ces offres étaient une planche de salut dans le naufrage.

J'acceptai avec reconnaissance et, sans déterminer précisément l'époque où je pourrais l'aller joindre, je lui promis de profiter bientôt de toute son obligeance. L'occasion de mettre ses bonnes intentions pour moi à une épreuve réelle ne tarda pas à se présenter. L'approche des Français qui firent des mouvements tout l'hiver, une déclaration de guerre inévitable avec la Hollande, la nécessité d'approvisionner Venloo, de le mettre en état de défense, d'en faire sortir tous les étrangers, nous firent donner l'ordre d'évacuer la ville sous dix jours. J'aurais bien voulu pouvoir me rendre directement à Wesel, dont je n'étais guère qu'à douze lieues ; mais il n'y avait pas sûreté. Les houzards français et leurs troupes légères couraient le pays. Je pouvais être enlevé en route et me perdre sans ressource.

En parcourant la carte, je jugeai plus à propos de descendre encore la Meuse jusqu'à Grave, place forte de Hollande. C'est le parti que je pris le vingt-trois décembre (1792). Je voyageai sur un bateau découvert, exposé au froid et au mauvais temps. De Grave, je me fis conduire à Clèves, où j'avais des lettres de recommandation pour la fille de mon hôte de Venloo qui y était établie. Je fus descendre à une auberge hors de la ville, où les émigrés ne pouvaient rester sans une permission particulière. La femme de l'auberge, à qui je contai mon embarras, me dit d'être tranquille, de ne pas trop me montrer, et m'assura qu'avec quelques précautions je ne serais pas inquiété. J'écrivis de nouveau au chevalier de Boëncourt, pour lui faire part de ma position. Il me répondit sur-le-champ de me rendre à Budvick, petit bourg sur la rive gauche du Rhin, de lui donner avis de mon arrivée et qu'il viendrait m'y chercher. D'après cette assurance, je partis de Clèves le trente et un décembre (1792) et j'allai coucher à Budvick. Le soir même de mon arrivée, j'eus la visite du bourgmestre, qui vint me signifier assez durement que je ne pouvais pas rester dans cet endroit, que les ordres du Roi étaient formels; ainsi, dès le lendemain matin, je devais déloger. Je me déterminai à retourner à Clèves. Une dizaine de jours auparavant, les patrouilles françaises avaient battu la campagne et étaient passées par les chemins que je parcourais. Je vis les emplacements de leurs bivouacs, et je ne peux pas me dissimuler qu'il y avait de l'imprudence de ma part à voyager ainsi seul dans des lieux aussi peu sûrs. Enfin, je revins sans accident à mon premier logement le deux janvier 1793.

Désolé d'avoir manqué le rendez-vous donné par mon ami, je craignais d'être longtemps sans recevoir de ses nouvelles. Cependant, je me fiais sur son exactitude et je ne fus pas trompé. Inquiet lui-même de ne pas entendre parler de moi et pensant avec raison que je n'avais pu séjourner à Budvick, au bout de quelques jours, il prit le

sage parti de venir à Clèves; ne sachant où m'y trouver, il s'avisa assez à propos de s'adresser à la femme à laquelle il me savait recommandé. Cette entrevue donna lieu à une espèce de scène de comédie. Cette femme, voyant arriver chez elle un officier prussien qui lui faisait, avec mystère, différentes questions sur mon compte, entra d'abord en méfiance contre ses intentions; et, de crainte de me rendre un mauvais service, au cas qu'il eût des ordres pour m'arrêter, elle lui affirma qu'elle ne connaissait personne sous le nom qu'il lui désignait. Le pauvre chevalier était aux champs; enfin, après lui avoir détaillé d'un ton bien persuasif toutes ses bonnes intentions à l'égard de son parent et ami, elle vint à lui confesser qu'elle savait parfaitement qui j'étais, que je venais chez elle à peu près chaque soir et qu'il me trouverait à telle auberge. Bien content de cette découverte, il vint me chercher en toute hâte. Nous nous embrassâmes avec un plaisir bien vif. Je lui racontai la cause de tous ces incidents. Il me fit part, à son tour, de ses inquiétudes sur mon compte; et, après nous être bien expliqués, il me dit qu'il m'emmenait, qu'il avait tout arrangé avec le commandant, et que, dès le lendemain, nous partirions pour Wesel. En effet, nous étions dans la diligence avant sept heures.

A Xanten, je retrouvai le Rhin, ce fleuve si majestueux et si célèbre, que je n'avais pas vu depuis bien des années, lorsque j'étais en Alsace. Grossi, aux approches de la Hollande, par plusieurs rivières importantes, il est bien plus large qu'à Manheim. Quoique au mois de janvier, il ne faisait pas encore de froids rigoureux, et nous eûmes toute facilité de le traverser. Lorsqu'il charrie des glaçons ou que les eaux sont trop hautes, le passage est fermé, et les voyageurs sont obligés de stationner jusqu'à ce qu'on puisse traverser le fleuve sur la glace.

A notre arrivée sur la rive droite, nous trouvâmes une autre voiture semblable à celle que nous quittions. Nous

fîmes l'échange de nos places avec les voyageurs qu'elle avait amenés, et, en moins de trois heures, nous parcourûmes les trois lieues de chemin qui nous séparaient de Wesel. Nous y entrâmes un peu avant la fermeture des portes. M. de Boëncourt répondit, tant pour lui que pour moi, aux questions faites par l'officier de garde, et je fus introduit dans la place sous le nom de *Van Bell,* Brabançon et originaire des environs d'Ypres. A ma manière de vivre, si active depuis quelques mois, je substituai tout à coup une existence diamétralement opposée. Je ne prenais aucune espèce d'exercice, n'osant pas sortir de la maison, de peur d'être dépisté par quelques-uns de mes compatriotes les Brabançons, assez nombreux dans la ville. Je passais une partie de la journée dans ma chambre, n'ayant pour toute distraction que la lecture. Mais on ne peut toujours lire ; aussi les jours me semblaient couler bien lentement. Plus d'une fois, j'ai regretté la vie frugale, mais plus libre, que je menais avant de me reclure de la sorte. Pour comble de disgrâce, les gazettes que je voyais avec empressement, ne nous annonçaient que les choses les plus sinistres. La Convention nationale exerçait alors toute sa rage contre le malheureux Louis XVI. Elle lui faisait son procès, lui trouvait des griefs dans ses actions les plus pures, les plus innocentes; elle voulait le faire périr. Enfin, le vingt et un janvier de cette même année, elle mit le comble à ses forfaits en consommant l'horrible régicide. La nouvelle de cette exécration, les détails déchirants de cet assassinat me causèrent un bouleversement que je ne puis dépeindre. Pendant longtemps, la fin tragique de cet infortuné monarque, son courage, sa fermeté, ses vertus se retraçaient sans cesse à mon imagination frappée. J'étais dans sa prison, j'assistais à ses derniers adieux à sa famille éplorée, je le suivais à l'échafaud et je maudissais mille fois les monstres auteurs de cet exécrable crime.

Dès la fin de février, un corps de troupes d'une douzaine

de mille hommes, qui était à Wesel ou dans les environs, se rassembla sous les ordres du frère du duc de Brunswick et passa le Rhin au commencement de mars. M. de Boëncourt prit sur lui de me faire sortir pour aller sur les bords du fleuve voir défiler et embarquer ces troupes. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais sur la rive avec des milliers de spectateurs attirés comme moi par curiosité, que le prince me démêla dans la foule. Il détache aussitôt un de ses aides de camp pour savoir qui je suis. M. de Boëncourt, pour me tirer d'embarras, se charge de la réponse et dit que je suis un Brabançon, son parent et son ami. Le prince nous fait approcher, me dit des choses honnêtes, entre autres qu'il espère bientôt me mettre à même de retourner dans mon pays. Quelques ordres qu'il a à donner mettent fin à la conversation, et nous nous retirons en lui faisant une profonde inclination.

J'appris par M. de Boëncourt que d'Auberville, son neveu, dont j'étais en peine, passait son hiver à Zutphen, en Hollande. Je lui écrivis en cachette de son oncle, pour lui faire savoir où je me trouvais. Puis, M. de Boëncourt étant parti à Berlin pour régler quelques affaires, je quittai Wesel, où rien ne me retenait plus, et me mis en route pour Nimègue.

CHAPITRE XLIII

(1793-1794)

Je m'installe à Clèves. — Arrivée de M. et Mme d'Auberville. — La vie des émigrés à Clèves. — Manque d'argent. — Générosité de Mlle Bertin. — Approche des troupes françaises. — Nous cherchons un refuge sur la rive droite du Rhin.

J'avais fait part à d'Auberville de mon arrivée à Nimègue. Il se déplaça de Zutphen pour venir me voir. Ce fut dans cette entrevue que je l'engageai, par tout le bien que je lui dis de Clèves, à aller voir cette ville pour tâcher d'y former un établissement. Je l'assurai que mon projet était d'y retourner sous un mois et ne lui laissai pas ignorer combien je serais aise de pouvoir y vivre avec lui. Après un séjour de six semaines à Nimègue, moins par ennui de cette ville que par des vues économiques, j'effectuai le plan formé de retourner à Clèves. Je me rendis dans l'auberge où j'étais connu pour l'avoir déjà fréquentée plusieurs fois. Je profitai d'une des diligences qui partent journellement de Nimègue pour Cologne ; et, après cinq heures de route, j'arrivai à ma destination.

Un de mes premiers soins fut de me mettre à la recherche d'un logement et aussi d'une pension moins coûteuse que l'auberge où j'étais. J'eus la chance de trouver ces deux choses dans la même maison, au prix raisonnable de quarante francs par mois. Nous étions réunis quatre ou cinq, vivant avec notre hôte qui nous nourrissait passablement bien. Je suis resté dans cette pension pendant mes dix-huit mois de séjour à Clèves.

Quelques jours après mon installation, arrivèrent de

Hollande MM. d'Auberville, de Caumont, Boubers, les deux dames d'Auberville et Boubers avec leurs enfants, domestiques et voitures. Ils se mirent tous dans une grande et même maison qu'ils louèrent et qu'un heureux hasard plaçait tout à côté de celle que j'habitais. Ce voisinage m'était très agréable; et, peu occupé d'ailleurs, je passais chez mes voisines la majeure partie de la journée. Ces dames ne tardèrent pas à me savoir bien bon gré d'avoir décidé leurs maris à les emmener à Clèves. Elles trouvèrent d'abord la ressource des promenades qui y sont charmantes et variées à l'infini. Peu à peu, elles firent connaissance avec les principales maisons de la ville, où elles eurent beaucoup d'agrément. Les émigrés n'abondaient pas dans cet endroit. Il n'y avait guère que cinq ou six ménages et, dans ce nombre, un heureux assortiment de jeunes, jolies et aimables femmes. On se voyait beaucoup chez les uns, chez les autres et aussi dans les maisons de la ville où nous étions admis. Les jours s'écoulaient fort agréablement, et quelques petites intrigues d'amour devinrent un passe-temps fort doux pour ceux qui en furent les acteurs, et une occasion de chuchoterie pour les autres.

Nos plaisirs ne nous faisaient cependant pas perdre de vue les affaires politiques, alors trop importantes pour ne pas nous préoccuper. Après un siège mémorable, les alliés venaient de s'emparer de Valenciennes. Cobourg avait tout lieu d'espérer porter à l'intérieur ses armes victorieuses, lorsque, pendant l'automne, la fortune vint à tourner. Depuis ce moment, les choses allèrent de mal en pis. Au mois d'octobre (1793), les scélérats qui avaient fait périr l'infortuné Louis XVI livrèrent la reine de France au tribunal révolutionnaire. Après de longs et pénibles interrogatoires auxquels elle répondit avec toute la dignité de son grand caractère, elle fut condamnée à mort et conduite au supplice. Elle vit venir la mort sans effroi, et subit sa sentence (dix-sept octobre 1793) avec

toute la fermeté qui l'avait caractérisée d'une manière si remarquable dans tous les événements fâcheux par lesquels elle était passée depuis le commencement de la Révolution. Parmi les victimes sans nombre qui tombèrent, sous le régime de Robespierre, à jamais d'exécrable mémoire, on eut une véritable satisfaction de voir figurer le duc d'Orléans. Ce monstre, le principal auteur de toutes les horreurs qui, jusqu'à ce moment, avaient signalé la Révolution, trop lâche, trop pusillanime pour oser monter à la place éminente où ses partisans voulaient l'élever, après avoir mangé des millions pour entretenir les troubles et se faire des créatures, ne put se soustraire à la rage de Robespierre, et monta sur l'échafaud environ un mois après la mort de la Reine.

Cette année et une partie de la suivante ne laissent pas un jour qui ne soit marqué de plusieurs assassinats ordonnés par le tribunal révolutionnaire. Paris, Lyon, Bordeaux, Nantes, Arras, Cambrai sont les villes où les satellites du tyran ont assouvi leur rage. Les journaux de ce temps-là rendaient compte assez exactement chaque jour des victimes dont les noms venaient à leur connaissance. La liste en est effrayante ; et il était rare, en la lisant, que quelqu'un de nous n'eût pas à regretter un parent, un ami ou au moins une connaissance. Cette crise si violente mit en deuil bien des familles. La terreur était si grande et la stupeur portée à un point si excessif qu'on se laissait égorger sans que personne osât sacrifier sa vie pour avoir celle du monstre, auteur de toutes ces horreurs.

C'est au milieu de toutes ces tristes nouvelles que nous vîmes arriver le commencement de 1794. La seconde année républicaine courait depuis le vingt-deux septembre et s'était ouverte par le mois de vendémiaire. On pense facilement combien la tranquillité dont nous jouissions à Clèves fut troublée par tous les événements désastreux qui se succédaient si rapidement en France.

Les habitants du pays s'en affectaient eux-mêmes, et les honnêtes gens nous plaignaient bien sincèrement. Nous ne voyions pas sans inquiétude nos fonds diminuer d'une manière très sensible. Plusieurs ménages se trouvaient déjà dans l'embarras. On avait beau retrancher de sa dépense, ce qui était donné à l'indispensable nécessaire laissait pressentir la fin trop prochaine du peu d'argent qui restait. Toute communication fermée avec ceux de nos parents demeurés en France ne nous laissait aucun espoir sur les secours qu'ils pouvaient nous donner. Nous n'avions pas encore eu l'idée de nous livrer à quelque occupation lucrative. Une fausse honte, d'ailleurs, eût empêché un grand nombre d'entre nous de commencer à exercer une industrie dans une ville où nous avions débuté en tenant un certain rang.

Nous passâmes donc l'hiver et l'été suivant en tâchant de soutenir *noblesse* de notre mieux. On faisait ressource des objets de luxe qu'on avait pu ménager jusqu'à ce moment. Les diamants, les bijoux, l'argenterie, les voitures, tout s'éclipsait peu à peu. Encore, ces objets trop abondants n'étaient-ils pas vendus moitié de leur valeur.

Je cherchais depuis longtemps dans ma tête ce que je deviendrais quand je n'aurais plus le sol. Peu capable de gagner ma vie par mon industrie, je ne me voyais d'autre ressource que le parti des armes. L'échantillon que j'avais eu l'année précédente de ce que valait l'état de soldat me faisait trembler d'être obligé d'en venir à cette extrémité; et, pour retarder ce moment qui me répugnait si fort, j'eus la bonne pensée d'écrire à Londres, à mademoiselle Bertin, la célèbre couturière, pour lui exposer ma situation et mon embarras. Cette fille, qui a l'âme belle et sensible, fut touchée jusqu'aux larmes des choses vraies et senties que je lui traçais; et, consultant plutôt son cœur que ses facultés, elle eut la générosité, dans un moment où elle soutenait déjà plusieurs de ses compatriotes, de m'envoyer vingt-cinq louis. Ce secours me

remettait à flot et assurait mon existence encore pour un an. C'était beaucoup de me mettre à l'abri de la misère pendant un temps assez considérable ; cela me permettait d'espérer un sort plus heureux et d'aviser au parti à prendre si les événements ne devenaient pas meilleurs.

M. de Boëncourt, à qui j'avais donné, dans des temps plus heureux, une vingtaine de louis, lorsqu'il était lui-même dans le besoin en 1786, s'acquittait en détail de cette dette que mon intention n'avait jamais été de lui réclamer. Il m'avait fait faire, pendant que je demeurais chez lui, à Wesel, une demi-douzaine de fort belles chemises qui me furent fort utiles, et y avait joint quelques autres pièces de linge dont je manquais également. Je trouvai aussi le moyen de doubler mon mobilier en profitant du temps où les alliés, maîtres du Brabant, nous donnaient la facilité de correspondre avec ce pays. J'écrivis à un chanoine de Tournay, chez qui j'avais fait déposer, même avant ma sortie de France, une petite malle contenant du linge et des habits. Bien m'en prit de saisir cet instant, car, quelques mois plus tard, lors de la rentrée des Français dans cette ville, il me fût devenu impossible d'en retirer ce mobilier. Le bon chanoine avait déjà sauvé une fois ma malle de la réquisition des commissaires qui, lors de leur première entrée dans Tournay, firent proclamer qu'on eût à leur apporter, sous peine de la vie, tous les effets provenant des émigrés. Il l'avait alors cachée de son mieux et soustraite à leur avidité. Nanti de cette malle, j'eus, dès lors, la certitude de n'avoir de longtemps aucun remplacement à faire, et il me fut loisible de varier un peu ma tenue, qui, auparavant, était plus que modeste.

Robespierre continuait à gouverner par la terreur. Ce monstre prétendait affermir sa puissance par les flots de sang qu'il faisait couler chaque jour. La malheureuse princesse Élisabeth, sœur de Louis XVI, le modèle de toutes les vertus, périt sur l'échafaud le dix juin (1794),

avec non moins de courage et de résignation que le Roi et la Reine. Elle fut, sans doute, prendre au Ciel la place que l'Éternel lui avait assignée et qu'elle avait méritée

Par les longues rigueurs d'une prison cruelle.

On vit enfin arriver, au neuf thermidor (vingt-sept juillet 1794), le moment où l'infâme tyran expia ses forfaits.

Les armes des Français, victorieuses dans la Belgique, mirent les Autrichiens dans l'impossibilité de garder plus longtemps Valenciennes. Non seulement ils furent contraints d'abandonner cette conquête, mais, après plusieurs combats meurtriers, ils durent évacuer une partie des Pays-Bas. L'arrivée précipitée des émigrés réfugiés dans le Brabant et dans le pays de Liège fut pour nous un pronostic fâcheux nous annonçant combien nous devions craindre d'être bientôt obligés de prendre aussi la fuite. Les mois d'août et de septembre (1794) se passèrent dans une anxiété qui augmentait chaque jour, à raison des progrès faits par l'ennemi. Nous vîmes, dès lors, très clairement, qu'il devenait d'une nécessité indispensable de mettre promptement le Rhin pour barrière entre lui et nous. Il était assez embarrassant, dans une circonstance aussi pressante, de s'arrêter à un parti qui ne présentât point beaucoup d'inconvénients. Nous avions pris, des habitants du pays, tous les renseignements qui pouvaient nous aider ; mais aucun avis ne valut les propositions obligeantes de M. et madame Hymen. Avec instance, ils offrirent à d'Auberville et à sa famille, dont je me trouvais faire partie, un logement chez un de leurs fermiers, dans une métairie située sur l'extrême frontière des États prussiens limitrophes à la Hollande. Sans une permission spéciale, il était défendu aux émigrés de rester en Prusse, mais prudemment, dans le courant de l'été, nous avions sollicité et obtenu cette permission. Elle nous fut très utile à dater de ce moment ; et, tout le temps que nous

avons passé hors de France, elle nous a sauvé bien de l'argent en nous dispensant de faire de longs voyages. Constamment, nous nous sommes tenus dans les environs de Wesel et, dans les moments les plus critiques, nous ne nous en sommes jamais éloignés de plus de sept ou huit lieues. Je dis *nous*, car, à partir de cette époque, j'ai fait société avec M. et madame d'Auberville. Je ne les ai pas quittés un instant, et nous avons couru les mêmes chances pendant sept ou huit ans qu'a duré notre ménage commun. Je dois dire ici que, si j'ai eu le bonheur de leur être de quelque utilité, j'ai trouvé en eux de bons amis avec lesquels j'ai vécu dans une union et une intimité bien rares et, par cela même, bien précieuses. J'en conserverai le souvenir aussi longtemps que la vie

CHAPITRE XLIV

(1794-1795)

Nous quittons Clèves. — Nous nous réfugions dans une ferme. — Nous nous décidons à nous éloigner encore. — Voyage pénible. — Installation à Weiss-Stein. — L'hiver de 1794-1795. — Craintes pour l'avenir.

Depuis une quinzaine de jours, l'arrivée des Français jusque sur les bords du Rhin n'était plus douteuse. Les affiliés du club des Jacobins (car ils correspondaient partout) nous donnaient comme à peu près certaine la date de leur venue, et ils avaient peine à contenir leur joie. Une chose assez particulière, c'est que plusieurs de ces mêmes affiliés vinrent nous prévenir qu'il n'y avait plus sûreté pour nous à rester davantage à Clèves, qu'il fallait, sans perdre de temps, mettre le Rhin pour barrière entre la ville et nous. Ils se montrèrent très empressés à nous donner tous les secours qui dépendaient d'eux. Le six octobre (1794) fut le jour de notre départ. Tous les membres de la chambre des domaines et ceux de la Régence transportèrent leurs bureaux, les premiers à Wesel et les autres à Emmerich. La file des partants était si grande que, lorsque nous nous présentâmes sur les bords du fleuve, il nous fallut attendre trois grandes heures pour trouver notre tour. D'Auberville, depuis plus d'un mois, avait eu la sage précaution d'acheter deux chevaux et de faire arranger son cabriolet d'une manière commode pour y tronsporter sa femme, ses enfants et sa femme de chambre. Il possédait de plus un chariot que, depuis plusieurs jours, il avait conduit à Emmerich, pour y laisser

en dépôt ses effets qui étaient considérables. Bien déterminé à s'efforcer de gagner sa vie par son talent dans l'art de tourner, il eut le bonheur de trouver à Clèves un monsieur qui lui prêta un tour très complet avec un assortiment parfait de bois étrangers.

Je ne saurais exprimer la peine que nous éprouvâmes d'être obligés de quitter une ville où nous avions eu mille agréments et trouvé bien des ressources. Nos regrets étaient augmentés encore par notre inquiétude sur notre sort à venir. Les progrès rapides des armées françaises semblaient reculer bien loin le terme de nos malheurs et nous en laissaient voir de plus en plus l'accroissement. Ce fut avec l'esprit troublé par ces noires idées que nous nous rendîmes, le six octobre 1794, à une des métairies de M. Hymen, où il nous avait fait préparer un logement. Il occupait lui-même, avec toute sa famille, une autre ferme plus considérable à une demi-lieue de celle-ci ; et toutes deux se trouvaient environ à sept lieues de Clèves. Arrivés chez ce fermier, madame d'Auberville, avec sa femme de chambre et ses enfants, occupa une chambre fort propre, la seule dont on put disposer. Quant à moi, je m'arrangeais de mon mieux dans un grenier à foin où je dormais parfaitement. Nous commençâmes, dès ce moment, à faire notre cuisine. Un petit bourg voisin de notre habitation nous fournissait la viande et le pain. Notre hôte nous vendait les légumes, le beurre et le lait dont nous avions besoin. La grande difficulté était de se faire comprendre de lui. Il ne savait pas un mot de français, et nous, pas un de son langage mi-parti hollandais et mi-parti allemand ; mais, comme il était singulièrement intelligent, par signes et à l'aide d'un dictionnaire, nous faisions les conversations les plus originales.

Nous ne tardâmes pas à apprendre que les Français occupaient les pays que nous venions d'abandonner ; qu'ils avaient été accueillis avec de grandes démonstra-

tions de joie par le peuple qu'ils venaient délier de tout serment d'obéissance envers ses anciens maîtres; qu'on avait planté des arbres de liberté dans tous les villages, et que leurs avant-postes bordaient toute la rive gauche du Rhin. En même temps que tout ceci se passait, ils faisaient avancer sur Nimègue et sur Grave une forte division de leur armée. Ces deux places, capables de les arrêter longtemps si elles avaient été défendues comme on devait l'espérer, pouvaient tenir plusieurs mois, surtout aux approches de la mauvaise saison. Mais, en moins de trois semaines, elles tombèrent en leur pouvoir. De notre ferme, nous entendions parfaitement le bruit du canon ; et le soir, il était facile de distinguer le feu des batteries, principalement celui des bombes. Dès que nous apprîmes la reddition de Nimègue, nous ne doutâmes plus de l'intention des Français d'envahir toute la Hollande et nous primes, pour ne pas nous trouver enveloppés, la résolution de nous retirer encore. Deux partis se présentaient : l'un, de suivre M. Hymen, qui venait de louer une maison à Soëst, dans le comté de la Mark ; l'autre, d'en accepter une qu'il avait également retenue à six lieues derrière Wesel, en remontant le Rhin, et à deux lieues au delà de la petite ville de Dislagen. Cette habitation, nouvellement bâtie par un officier forestier du roi de Prusse, était fort jolie et bien commode. Mais elle se trouvait isolée au milieu d'une bruyère inculte. C'était un agréable ermitage à une grosse demi-lieue de tout village. Après avoir pesé, dans notre conseil, le pour et le contre, nous nous déterminâmes au choix de cette habitation. Nous pensâmes qu'il n'y avait pas d'endroit trop isolé pour le genre de vie que nous nous proposions de mener, et que, n'ayant là aucun sujet de distraction, aucun témoin de nos malheurs, nous pourrions avec plus de tenue nous livrer à des occupations lucratives.

Les deux chevaux de d'Auberville ne suffisaient pas pour traîner son chariot chargé d'un lourd bagage et son

cabriolet qui ressemblait assez à la voiture d'un marchand forain. Il fit la rencontre d'un valet d'armée qui achetait à bon compte les chevaux que les houzards prenaient, soit aux ennemis, soit dans les villages ; et, comme cet homme, étant des environs d'Abbeville, connaissait nos familles, il n'hésita pas à lui vendre à crédit trois bons chevaux qu'il pouvait d'un jour à l'autre remplacer à très bas prix. Monté de cinq bons chevaux, d'Auberville ne se trouvait plus embarrassé pour le déplacement de sa famille et de ses équipages. Il commença d'abord par conduire son chariot dans notre nouvelle habitation. Le trajet était de quinze lieues et les chemins abominables, tels qu'on les trouve presque partout en Westphalie. Faisant lui-même les fonctions de roulier, accompagné seulement d'un de nos amis assez incapable de lui prêter secours, il eut bien du mal, bien de la peine, dans ce voyage. Accoutré de la manière la plus bizarre, la tête surmontée d'un énorme bonnet de fourrure qui ne laissait apercevoir qu'une très petite partie d'un visage ombragé d'une épaisse barbe noire, le corps couvert d'un gilet de peau de mouton dont le poil était en dehors, il ne ressemblait pas mal à un satyre. C'est en cet équipage qu'il fit rencontre, dans un chemin étroit, d'un bataillon autrichien. Les soldats, contrariés d'être forcés de se détourner à cause du chariot qui ne pouvait ni avancer ni reculer, l'accablaient d'invectives, de sarcasmes ou de railleries provoqués, à juste titre, par son costume si particulier. Inébranlable sur son cheval, il subissait toutes ces bordées sans pouvoir y répondre et sans oser s'en fâcher. Lorsque la troupe eut défilé, il continua sa route jusqu'à un cabaret où il passa la nuit avec son équipage.

Le lendemain, il se remit en marche ; mais, dans l'après-midi, il éprouva un événement fâcheux qui lui fit passer une fort mauvaise nuit. Il traversait une longue bruyère au milieu de laquelle était tracé un grand che-

min. Il avait beaucoup plu, les jours précédents, et bien des parties de la route étaient couvertes d'eau. Pas assez expérimenté sur les précautions à prendre dans un pays qu'il ne connaissait pas, il laissa le chariot s'enfoncer jusqu'aux moyeux dans un trou d'où une boue compacte et tenace lui ôtait toute possibilité de se tirer avec ses chevaux, en eût-il eu dix à son équipage. Éloigné de toute habitation, par conséquent sans espoir d'un secours prochain, sur une route peu fréquentée, il n'eut d'autre parti à prendre que de bivouaquer sur l'endroit d'où il ne pouvait sortir. Il avait heureusement avec lui du fourrage pour ses chevaux, mais il fit un fort mauvais souper et passa une plus mauvaise nuit encore, obligé de coucher sur son chariot. Nous étions alors dans le mois de novembre (1794). Il ne se tira, le lendemain, de son trou, qu'après un travail long et pénible. Enfin, le troisième jour, il arriva à sa destination, bien crotté, bien fatigué.

Pressé par les circonstances, sans presque se donner de repos, il vint nous retrouver avec ses chevaux. Nous nous mîmes de suite à la besogne pour charger le cabriolet; et, toutes nos dispositions faites, notre dépense payée chez notre hôte qui nous voyait partir à regret, nous nous mîmes en route par un temps affreux et nous vînmes coucher à Emmerich. Madame d'Auberville, avec sa femme de chambre et ses deux enfants, dont elle nourrissait le dernier qui n'avait pas plus de trois mois, ne se trouvait pas fort à son aise. J'étais aussi, moi-même, dans une mauvaise situation. Au milieu des boues, percé par la pluie, j'accompagnais tristement la voiture. Pendant la seconde journée, nous rencontrâmes beaucoup de troupes et de chariots autrichiens. Obligés de voyager longtemps sur les bords du Rhin, sur une levée assez étroite, nous pouvions observer les Français déjà maîtres de toute la rive gauche. On voyait leurs houzards, leurs troupes légères courir par pelotons, et différents postes d'infanterie autour des feux de grand'garde. Si ces corps avaient eu

avec eux du canon, notre voiture aurait pu mal s'en trouver; mais la largeur du fleuve nous mettait à l'abri de la mousqueterie. D'ailleurs, comme ils voyaient eux-mêmes beaucoup de troupes sur la rive que nous occupions, peut-être ne se souciaient-ils pas de provoquer les hostilités.

Nous vînmes coucher à Reez, petite ville à demi-distance d'Emmerich et de Wesel et sur les bords du Rhin. Un bon feu et mon lit me firent passer sur le souper économique auquel je crus devoir me restreindre. Le lendemain, nous reprîmes notre route sur Wesel. Les chemins étaient très fréquentés par les troupes, les vivandiers et tout ce qui faisait partie d'un corps d'Autrichiens campés sur les glacis de la ville. La file des chariots de l'armée, qui vidaient un magasin de fourrage et de farine, nous obligea à tourner autour des remparts; et, au lieu de coucher dans Wesel où nous aurions difficilement trouvé gîte, nous prîmes le parti d'aller à une demi-lieue plus loin, sur les bords de la Lippe, où je connaissais l'existence d'un cabaret que nous devions préférer aux auberges de ville, toujours beaucoup plus cher. Le malheur voulut que nous trouvâmes ce cabaret plein de soldats. Ce ne fut qu'après avoir bien supplié que nous pûmes obtenir, pour madame d'Auberville et ses enfants, une mauvaise petite chambre avec le plus simple, le plus modeste de tous les grabats. Dans ces sortes de taudis, que j'ai beaucoup plus fréquentés en Allemagne que les bonnes auberges, on n'est point dans l'usage de donner des draps blancs aux voyageurs. S'ils n'en ont point avec eux, ils doivent se contenter de ceux qui ont déjà servi plusieurs fois et que l'on ne change que lorsqu'ils sont bien décidément sales. Je me rappelle qu'un jour, en pareil cas, me plaignant de ce qu'on ne me donnait pas de draps blancs, il me fut répondu naïvement que les draps étaient encore fort propres, puisqu'ils n'avaient servi qu'à cinq ou six personnes. Je fus dispensé, cette fois, de faire aucune

représentation à ce sujet, et, ne sachant où je pourrais passer ma nuit à l'abri du froid, je ne fus pas trop mal-avisé de m'aller coucher dans une étable à bœufs, précisément sous l'auge placée au-dessous du râtelier. J'eus bien chaud dans la compagnie de tous ces animaux. Je ne pouvais me plaindre que de l'exiguïté du local ; et, si les bœufs n'avaient pas été aussi pacifiques, j'eusse risqué d'attraper quelque mauvais coup. Mais je fus exempt de ce danger. Si mon sommeil fut souvent interrompu, je me trouvai encore mieux que d'Auberville, qui, s'étant tapi dans son cabriolet pour faire la garde de ses effets, y fut transi de froid.

Nous nous remîmes en marche le lendemain à huit heures.

La journée n'était pas forte, mais, tant à cause des mauvais chemins que des haltes forcées pour laisser manger les chevaux, nous n'arrivâmes à notre logement qu'environ une heure avant la fin du jour.

On pense bien que, dans l'obligation de faire toute la besogne nous-mêmes, l'ouvrage ne nous manqua point. Cependant, malgré cette surcharge, nous éprouvions une véritable satisfaction en songeant que, parvenus enfin au terme de notre course, nous pouvions espérer trouver, au moins pour un temps, le repos dont nous avions si grand besoin. Je vais faire connaître cette solitude. Maintenant qu'il ne m'en reste plus que le souvenir, il me sera plus aisé de la décrire sans partialité.

A l'extrémité d'une vaste plaine inculte et marécageuse, entièrement couverte de bruyères, se trouvait une fort jolie maison, toute neuve, nommée *Weiss-Stein*, que le conservateur des forêts de ce canton venait de faire bâtir d'après l'ordre qui lui avait été intimé de demeurer dans cette partie de sa juridiction. Elle était à peine terminée que, par de nouveaux arrangements, il obtint la permission d'habiter Dislagen, petite ville à deux lieues de là. Trop heureux de découvrir quelqu'un qui consentît à

vivre dans cette solitude, il nous la prêta volontiers et pour une modique rétribution. La maison, bien commodément distribuée, était assez spacieuse pour loger six personnes. Une basse-cour bien complète donnait la faculté de s'y livrer à l'agriculture. Un grand carré de jardin tracé simplement par un large fossé laissait tout à faire pour en tirer parti. Un des principaux désagréments était l'éloignement des endroits où l'on devait se pourvoir des objets de première nécessité. Le bourg le plus voisin se trouvait à plus d'une demi-lieue. Il s'appelait Holten. C'était de là qu'il fallait rapporter à dos le pain, la viande et tout ce qui a rapport au ménage. Quelques fermes éparses, à une distance plus rapprochée, nous fournissaient le laitage, le beurre et les légumes d'un usage journalier. A une demi-lieue pareillement, du côté opposé à Holten, se trouvait le village de Sterkrat, assez important et recommandable surtout par un chapitre noble de religieuses. Cette abbaye nous a été plus d'une fois de ressource et, dès notre arrivée, s'est prêtée avec beaucoup de grâce à fournir ce qu'elle a pu en meubles de première nécessité. Cette maison, malheureusement peu fortunée, ne pouvait étendre ses libéralités aussi loin que l'abbesse l'eût désiré, et, chaque fois que nous l'allions voir, elle nous recevait avec bonté et amitié, en s'excusant sur l'impossibilité où elle se trouvait de faire davantage pour nous.

Un des premiers soins de d'Auberville fut de chercher à se défaire de ses cinq chevaux; et, comme il avait eu les trois derniers sans bourse délier, il ne fut pas très difficile sur les offres qu'on lui fit. Dégagé de cet embarras, il s'occupa sans relâche du soin de monter sa boutique de tourneur, car il devenait instant de travailler pour gagner quelque argent. J'ai déjà dit que le tour et ses accessoires que M. de Rappart, trésorier des troupes à Clèves, lui avait prêtés, étaient d'un volume et d'un poids considérables. J'en vis mieux toute l'importance lorsque

nous l'eûmes déballé et rangé dans une grande chambre dont il fit son atelier.

Au bout d'une quinzaine de jours, nous étions passablement installés. Je n'avais d'emploi fixe que celui d'approvisionner la maison de tout ce qui constitue la dépense d'un ménage; et cette fonction entraînait avec elle beaucoup de désagréments. Au moins deux fois la semaine, j'étais obligé d'aller faire les emplettes et de les rapporter à dos, dans un sac. C'était habituellement du pain, de la viande et tous les détails de la mercerie. Avant de m'être mis un peu au courant de la langue et du prix des denrées, on peut juger combien je devais avoir de peine et combien il fallait lutter avec toutes les personnes qui ne demandaient qu'à me prendre pour leur dupe. Enfin, je faisais de mon mieux; et, quand parfois je ne réussissais pas, mes compagnons, qui savaient apprécier les peines que je me donnais, m'excusaient des maladresses que je pouvais commettre et m'encourageaient à ne pas me rebuter. Les jours où je n'avais pas à sortir, je travaillais avec d'Auberville; je l'aidais à préparer ses pièces, et il m'apprenait à faire quelques ouvrages dont il trouvait le débit. Je réussissais assez bien dans les dévidoirs, et chacun se vendait de trois à quatre francs. Cette manière d'être eût été supportable si nous y avions vu un terme; mais les inquiétudes d'un avenir encore plus fâcheux empoisonnaient les moments présents. L'invasion des Français dans la Hollande nous faisait craindre qu'en poussant plus loin leurs conquêtes, nous ne fussions contraints, par leur approche, de nous enfoncer plus avant dans l'Allemagne. Un nouveau déplacement eût épuisé nos dernières ressources.

Le commencement de l'année 1795 se présentait à nous sous les apparences les plus sinistres. Depuis les fêtes de Noël, il faisait un froid rigoureux. Le Rhin, qui était pris, favorisait l'invasion de nos ennemis. Ils pouvaient passer ce fleuve partout où bon leur semblait. Les Autrichiens

n'avaient pas assez de forces pour opposer une résistance imposante; et, placés nous-mêmes trop près du danger, nous pouvions être enlevés par un parti qui aurait eu l'idée de se porter sur la rive droite pour lever des contributions. Les personnes que nous avions connues à Clèves et qui étaient passées à Wesel, nous écrivaient lettres sur lettres pour nous engager à nous éloigner. Nous sentions toute la force de leurs raisons, mais l'impérieuse nécessité nous retenait malgré les risques que nous courions. Comment, en effet, presque sans argent, entreprendre dans le cours de l'hiver le plus rigoureux, sans s'exposer mille fois à périr sur les chemins, un déplacement avec des femmes et des enfants en bas âge? Où aller? Comment déménager, sans chevaux, sans moyens de s'en procurer, un bagage pesant et qui, par sa nature, comme je l'ai dit, était le gagne-pain de celui qui le possédait? Il faut avoir été dans cette affreuse perplexité pour s'en faire une juste idée. Nous cachions à madame d'Auberville, son mari et moi, tout le danger de notre situation; mais, par cela même, nos réflexions entre nous n'en devenaient que plus accablantes. Nous différions toujours à huitaine pour prendre un parti définitif. Chaque jour à l'affût de nouvelles des armées, rien de ce que nous apprenions n'était consolant. Le froid, loin de se calmer, ne devenait que plus rigoureux; par conséquent, point d'espoir de voir de sitôt le Rhin se dégeler et reprendre son cours.

Les Français s'avancèrent, après s'être rendus maîtres de toute la Hollande, jusqu'à Emmerich, sur la rive droite du Rhin, et menacèrent Wesel, dont ils n'étaient plus qu'à six lieues. Les patrouilles qu'ils poussaient en avant s'emparèrent d'un vieillard, ancien lieutenant du Roi à Philippeville, et le ramenèrent en France pour le faire fusiller. La mort, heureusement, vint terminer sa malheureuse existence en route, avant que ses bourreaux l'eussent pu conduire dans la ville où il avait commandé

naguère et qui était le lieu destiné à son supplice. M. Duchâtelet, c'était le nom de ce malheureux vieillard que j'avais beaucoup connu pendant mon séjour à Clèves, ne tomba entre les mains des Français que parce qu'il ne voulut pas abandonner sa fille qui, réfugiée avec lui dans une petite campagne, auprès d'Emmerich, était attaquée d'une maladie mortelle. Elle eut aussi le bonheur de succomber peu de temps après sa douloureuse séparation d'avec son père. Gardée à vue pendant le reste de sa maladie, son inquiétude sur le sort de celui dont elle causait si innocemment la perte n'aura pas peu contribué à accélérer aussi sa fin. Dans sa malheureuse position, elle n'eut pas à regretter des jours que ses geôliers ne cherchaient à prolonger que pour les lui ôter plus tard, avec toutes les horreurs de la guillotine.

CHAPITRE XLV

(1795-1796)

La paix avec la Prusse. — Le commerce et les émigrés. — Je deviens boulanger. — Nous nous décidons à quitter Weiss-Stein. — Excursion à Essen. — Charité de M. de Colbert.

Le six février 1795, les vents qui, depuis plus de six semaines, avaient soufflé assez constamment du nord, commencèrent à varier, et le dégel si désiré se manifesta enfin dès qu'ils eurent tourné vers le sud. Nous vîmes avec grand plaisir se rompre les glaces qui couvraient le Rhin. Les eaux, en reprenant leur cours, nous mettaient à l'abri des risques d'une surprise. Les Français, comme je l'ai dit, avaient poussé leurs avant-postes jusqu'à Emmerich, mais ils n'y vinrent pas en corps d'armée. Nous pensions qu'ils attendaient le retour de la belle saison pour étendre leurs conquêtes et mettre, au printemps, le siège devant Wesel, place trop importante pour la laisser derrière eux; mais nous fûmes surpris d'une étrange manière, vers la fin de mai, en apprenant que le roi de Prusse venait de faire sa paix avec la France, et que tout ce qu'il y avait de troupes sur la rive droite du Rhin abandonnait le territoire prussien et se repliait sur la Hollande.

Les beaux jours du printemps (1795) ayant succédé au long et rude hiver que nous venions de subir, nous nous mîmes en devoir de cultiver le jardin ; et, après avoir pris bien des peines à le bêcher, nous confiâmes à la terre les semences que nous pûmes nous procurer. Les grosses fèves et les pois n'y furent pas oubliés. C'étaient, de nos

récoltes, celles sur lesquelles nous pouvions le plus compter, et aussi la culture qui devait nous demander le moins de soins.

Vers ce même temps, M. Pérache, qui était venu habiter avec nous dès notre installation à Weiss-Stein, réalisa le projet qu'il avait formé de se retirer à Sterkrat. Il se mit en pension chez un paysan qui le logeait et le nourrissait fort bien pour une dizaine d'écus par mois. Ce genre de vie lui convenait sous plusieurs rapports. Il lui donnait grande facilité de pratiquer des exercices de religion auxquels il tenait beaucoup. Il tirait, de plus, différentes douceurs des religieuses qu'il fréquentait journellement et chez lesquelles il mangeait souvent. Il s'associa, en outre, avec un curé français, homme de bonne société et de mœurs fort douces, et il entreprit avec lui un commerce d'ouvrages de carton dans lequel il réussit au delà de ses espérances. Quand il avait fabriqué un certain assortiment de différentes pièces, il chargeait le tout sur son dos, dans une hotte, courait les foires du pays et trouvait un débit assuré de ses marchandises. Il revenait ensuite à son village reprendre ses travaux. Cette existence lui plaisait assez, malgré les fatigues qu'elle lui occasionnait; il y était, d'ailleurs, encouragé par le résultat satisfaisant, car ses profits couvraient sa dépense et son entretien. Beaucoup d'émigrés embrassèrent le commerce. Il n'y avait pas de foire d'une certaine importance où l'on ne vît cinq ou six boutiques tenues par nos compatriotes. Et, comme les Français, mieux qu'aucun autre peuple, savent se plier à tout, comme on les distingue partout par leur politesse et leurs gracieux propos, les dames allemandes, pour s'entendre dire de jolies choses, leur donnaient la préférence.

Cependant, l'ouvrage abondait à la maison. D'Auberville ne revenait pas de fois de Wesel ou des villes circonvoisines qu'il n'apportât plus de commandes qu'il n'en pouvait fournir. Il entreprenait tout ce qu'on lui proposait. Les raccommodages lui valaient beaucoup. Il se mit

aussi à faire des parapluies et des ombrelles dont il eut un grand débit. Nous montâmes une fabrique de chapeaux de paille qui, pendant un temps, eurent un certain succès. Mais les différentes parties du ménage, l'entretien du jardin et les allées et venues au dehors pour l'approvisionnement étaient un obstacle aux assiduités que nous eussions souhaité donner à tous les objets de vente. Nous avions, de temps à autre, pendant la belle saison, des messieurs et des dames des environs qui, attirés par la nouveauté du spectacle, venaient voir les ateliers de gens qu'ils savaient bien n'être pas nés pour ces différentes professions. Les bons Allemands admiraient notre philosophie et la résignation avec laquelle nous supportions la dureté de notre sort présent. Ils nous faisaient beaucoup de questions, ayant presque toutes pour but de savoir pourquoi nous avions quitté la France où ils n'ignoraient pas notre grande aisance; mais tel tableau que nous pussions leur faire du bouleversement et du désordre qui nous avaient forcés de chercher une terre plus hospitalière, et de la nécessité où plusieurs de nous s'étaient trouvés de fuir pour mettre leurs jours en sûreté, ils finissaient presque tous par dire : « A votre place, je n'aurais pas de la sorte abandonné ma fortune. » Dans l'éloignement où ils se trouvaient du foyer de tous les crimes, ils comptaient pour peu de chose les assassinats journaliers commis sur les personnes de notre caste. Un officier prussien, avec qui je causai un jour et qui savait que j'avais été longtemps au service, ne concevant pas trop ce qui avait pu me faire abandonner mon état, me dit comme la seule raison qui pouvait m'y déterminer : « On ne vous payait donc pas exactement vos gages? » Le mot *gages* est celui dont il se servait au lieu d'appointements ou solde. Il me fut impossible de lui faire comprendre que ces gages, dont il faisait tant de cas, étaient la chose dont nous nous embarrassions le moins, et que l'honneur prévalait par-dessus tout.

A la fin de l'automne 1795, mieux avisés que l'hiver

précédent, nous prîmes nos précautions pour nous pourvoir de quelques sacs de seigle et d'une certaine provision de pommes de terre et autres légumes de garde. Par ce moyen, j'eus moins de courses à faire pour l'approvisionnement ; et, sauf la corvée de porter le grain au moulin, corvée qui n'était pas mince, j'avais peu à sortir, surtout après un arrangement fait avec un boucher qui nous apportait notre petite provision de viande chaque semaine.

Un accident arrivé à d'Auberville, dans ce temps-là, nous priva de ses services pendant plus d'un mois. Étant un soir à tenir la poêle dans laquelle il préparait notre souper, il eut la maladresse ou plutôt le malheur, en retirant cette poêle du feu, de se verser sur le pied une assez grande quantité d'huile bouillante. Cette huile était destinée à recevoir un brouet liquide de farine de sarrasin, préparé pour faire une espèce de pâte bien connue dans le pays sous le nom de *pannekouk*, qui veut dire *gâteau à la poêle*. C'est un mets en usage chez les pauvres gens et qui, sous ce rapport, convenait assez à notre état présent. La douleur, comme on peut le croire, fut très vive, et, presque jusqu'à sa guérison, il dut garder le lit.

La nécessité me fit devenir boulanger, mais le pain que je faisais, à l'instar des Allemands, n'eût été, en France, mangeable que par des chiens. Il ne péchait point pourtant par la manipulation, et les gens du pays, à qui j'en faisais goûter, rendaient justice à mon talent.

Nous vîmes arriver, avec le premier janvier, l'année 1796, qui ne nous promettait pas un avenir meilleur. Le vingt et un janvier, nous fûmes douloureusement affectés par le bruit de plusieurs salves d'artillerie, tirées sur la rive gauche du Rhin. C'était l'anniversaire du supplice de Louis XVI que, pour la troisième fois depuis sa mort, on rappelait à la mémoire de ceux qui avaient pu l'oublier quelques instants.

Sur ces entrefaites, d'Auberville apprit que, à une lieue de Wesel, il y avait une jolie maison de campagne à louer.

Il fut la visiter et nous en fit un rapport si avantageux que nous demeurâmes d'avis qu'il fallait tâcher de s'en arranger. Il retourna voir le propriétaire ; et, après avoir batailló quelques moments sur les conditions, ils tombèrent d'accord pour le prix de cent écus par an. Vu le taux courant du pays, le propriétaire en tirait bon loyer. Mais notre titre d'étranger qui, lorsqu'il s'agissait de payer, n'avait aucun rapport avec celui d'émigré, nous imposait la loi d'être rançonnés. L'argent qu'enfin nous avions pu faire venir de France nous laissait la faculté de nous accorder une fantaisie de cinquante ou soixante francs ; et c'est la différence qui pouvait exister entre la vraie valeur et le prix demandé. Le marché fut donc conclu. Dès lors, nous prîmes nos arrangements pour quitter sous quinzaine notre habitation de Weiss-Stein. Le défaut d'argent, plutôt que la convenance, nous avait mis, comme on l'a pu voir, dans l'obligation d'y demeurer dix-huit mois. Bien des raisons nous engageaient à en sortir le plus tôt possible. En conséquence, nous travaillâmes avec activité à notre déménagement ; et, pour alléger le volume de notre bagage, nous nous défîmes, le moins mal que nous pûmes, de plusieurs objets dont nous pouvions nous passer.

Je fis, avant de quitter Weiss-Stein, la petite course d'Essen avec madame d'Auberville. La principauté de ce nom, qui embrasse un territoire de quatre ou cinq lieues de tour, a pour chef-lieu Essen et est enclavée dans les Etats prussiens. Ce petit pays est gouverné par une princesse, abbesse d'un chapitre noble de chanoinesses qui possède son abbaye à un quart de lieue de la ville. Cette souveraine, très favorable aux émigrés français, en avait reçu jusqu'à sept ou huit cents dans ses États. Ils y trouvaient asile et protection et bien des secours de la part des habitants, qui, en général, étaient mus par les mêmes sentiments d'humanité. Ils se trouvaient puissamment secondés dans leurs actes de bienfaisance par M. de Colbert, descendant du ministre de ce nom, si connu sous

Louis XIV. Celui dont il est ici question avait embrassé la carrière diplomatique, et, jeune encore, il fut placé par le Roi, en qualité d'envoyé, auprès de l'Électeur de Cologne. Il occupa ce poste pendant deux ou trois ans, et, fortement attaché au parti du Roi, il s'y maintint avec honneur et distinction jusqu'à ce que la cabale des factieux parvint à le destituer. Plus prévoyant que tant d'autres, il avait eu soin de convertir une partie de sa fortune en argent, de manière que, lorsqu'il fut obligé de quitter la France, il était devancé par des fonds importants. Il se retira à Essen en 1794, et, pendant ce terrible hiver, il fit un très bel usage, envers ses malheureux compatriotes, des biens qu'il avait sauvés. Pour venir au secours de ceux qui n'avaient pas leur subsistance assurée, M. de Colbert établit une espèce de restaurant où chacun pouvait trouver une soupe à la Rumfort, du pain et un petit morceau de viande. Afin de ne blesser la délicatesse de personne et de n'avoir point l'air de faire la charité, il avait fixé le prix de ce dîner à la somme modique de quatre sols. Encore ne demandait-on d'argent à personne, et payait qui voulait. Sa sollicitude s'étendait aussi sur les malades, les infirmes et les femmes, à qui il envoyait du bouillon ou à qui il distribuait quelque argent pour se pourvoir des choses de première nécessité.

CHAPITRE XLVI

(1796-1797)

Nous arrivons à Spellen. — Notre nouvelle habitation. — Nos relations. — Notre sort s'améliore. — M. Courceau. — Départ de M. d'Auberville pour Paris. — Le dix-huit Fructidor.

Le jour de notre départ étant arrivé, nous nous mîmes en route dès le matin, afin d'être rendus assez à temps pour pourvoir aux premiers besoins dans le reste de la journée. L'ordre de marche fut à peu près le même que celui dans lequel nous étions venus, excepté que d'Auberville, au lieu d'être charretier, cette fois, n'eut d'autre fonction que celle de mener sa famille dans son cabriolet, avec des chevaux de paysans. La mienne fut d'escorter un chariot d'équipage conduit par un fermier du village de Spellen, nom de l'endroit où nous allions demeurer. Cette route, de six lieues seulement, entreprise au mois d'avril (1796), nous fit trouver les chemins fort beaux; et nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-midi. Les approches de Spellen, situé dans une vaste plaine bien cultivée d'un côté et entouré, de l'autre, de riches pâturages qui s'étendent à une demi-lieue, jusque sur les bords du Rhin, nous présentèrent un tout autre aspect que celui des bruyères que nous venions de quitter. Nous entrions dans la terre promise après avoir habité le désert. Ayant traversé une partie du village, nous arrivâmes devant une barrière qui fermait une avenue bien plantée d'arbres fruitiers et close de droite et de gauche par des charmilles bien entretenues. Au bout de cette avenue se trouvait la maison qui nous était destinée.

Moins large, mais plus haute et plus profonde que celle de Weiss-Stein, elle donnait à peu près le même nombre de chambres avec les mêmes agréments. Cette habitation était entourée par deux charmants jardins bien plantés de différentes sortes d'arbres à fruits et clos de haies vives. Une basse-cour procurait toute facilité d'entretenir des bestiaux. Sans nous donner le temps d'examiner en détail tout ce local, notre première occupation fut de décharger le chariot pour y prendre le nécessaire et ensuite d'arranger nos chambres à coucher. Jusqu'à ce que j'aie eu le temps de me faire faire un bois de lit, je continuai à coucher par terre, sur de la paille, selon mon habitude depuis mon départ de Clèves.

La culture de notre enclos, la nécessité d'en tirer parti, nous déterminèrent à prendre pour jardinier et en même temps pour *factotum* un gros Flamand sorti de France avec son maître. Il nous fit bientôt sentir l'avantage d'avoir une vache, en nous indiquant les moyens faciles de la bien nourrir. Cet essai nous réussit si bien que, avant la fin de l'été, nous en eûmes jusqu'à trois.

Les seules personnes à voir, à Spellen, se bornaient au curé et à sa sœur. Ils étaient, l'un et l'autre, gens de mérite; mais, comme ils ne savaient pas un mot de français et que nous n'étions pas plus versés dans la langue allemande, on conçoit que cette maison ne pouvait pas nous être d'une très grande ressource. Nous nous fîmes, avec des mots allemands, une espèce de baragouin des plus ridicules avec lequel, cependant, nous vînmes à bout de rendre nos idées assez passablement, surtout lorsque nous bornions notre conversation aux choses usuelles.

Je sentis, dans cette circonstance, l'avantage de savoir le latin, et je servais d'interprète à notre société quand nous ne pouvions plus nous faire entendre en allemand. Notre pasteur parlait le latin avec beaucoup de pureté et une extrême facilité. Il avait toujours le mot propre à la chose, et, en cela, il possédait un grand avantage sur moi. Au bout d'un certain temps, je finis cependant par être

beaucoup moins embarrassé; et, lorsque j'eus acquis un peu d'habitude de prononcer les *g* et les *u* comme les Allemands les prononcent chez eux, et que j'eus fait dans ma tête un magasin un peu copieux des mots avec lesquels j'étais d'abord peu familier; lorsque j'eus saisi ses tournures de phrases, je fus en état de faire avec lui de longues conversations à peu près sur tout. Dans certains cas, nos idées se communiquaient lentement. Quand sa sœur, par exemple, voulait raconter à madame d'Auberville quelque chose que celle-ci ne pouvait saisir en allemand, elle se trouvait obligée de le dire d'abord à son frère, qui me le rendait en latin; je le faisais passer en français, et c'était une joie et des ris si, par cette voie un peu longue, on parvenait à s'entendre.

Depuis notre passage du Rhin, cet hiver (janvier 1797) fut le premier où nous n'eûmes pas à souffrir. Hors d'inquiétude sur la crainte de manquer d'argent, nous laissâmes passer la mauvaise saison, sans nous tourmenter du présent et en formant des souhaits pour l'avenir. D'Auberville, moins assidu à son tour, satisfaisait plus son goût à courir les environs. Il avait ainsi l'espoir de faire quelques affaires et l'intention d'étendre davantage le cercle de ses connaissances dans le but d'en tirer parti au besoin. Il est bien certain qu'il possédait le talent tout particulier de se faire des amis dans toutes les classes: et il revenait enchanté lorsqu'il avait vu celui-ci, celui-là, toujours avec le projet de s'en servir à l'occasion. C'est dans ces fréquentes sorties qu'il eut le hasard de se lier intimement avec un nommé Courceau, républicain français dans toute l'acception du mot, alors employé à Wesel au compte de la République, pour y recevoir des chevaux de trait que fournissait le roi de Prusse. On annonça à ce Courceau, qui s'amusait à tourner et qui était d'une grande force dans cet art, un émigré français qui pouvait rivaliser avec lui. Il désira le voir; et d'Auberville, peu de jours après, lui fut présenté par un ami commun. Il fut d'abord un peu décontenancé à la vue de cet homme à l'extérieur

le plus rude et qui ne disait pas deux mots sans jurer et sans sacrer. Sa mise était celle d'un franc jacobin. Sous une telle écorce, on ne tardait pas à démêler chez lui un cœur excellent, plein de franchise et de générosité. Il eut la discrétion de ne rien dire à d'Auberville qui pût lui être désagréable. Il lui fit au contraire des offres de service. Ils parlèrent beaucoup de leur talent sur le tour; et, dès cette première journée, ils furent les meilleurs amis du monde. Courceau l'engagea fort à revenir le voir le plus souvent possible pour travailler ensemble, en lui promettant de lui enseigner de son art tout ce qu'il pouvait ignorer; et certainement, sous ce seul rapport, il devait lui être très utile.

Ayant vaincu sa première répugnance à s'approcher du républicain, d'Auberville n'était pas homme à négliger cette relation; et, sans trop pouvoir calculer, dans ces premières entrevues, à quel point Courceau pourrait lui être utile, il se rapprocha de lui aussi souvent qu'il le put. Il n'eut bientôt qu'à se louer de l'avoir cultivé. La confiance une fois bien établie, notre ami lui parla de ses affaires, de ses embarras, de sa femme, de ses enfants, en un mot de tout ce qui lui était relatif. Ces discours germèrent promptement dans le cœur bienfaisant de notre homme. Il désira faire notre connaissance et voir par lui-même notre établissement de Spellen. En effet, à jour donné, d'Auberville nous l'amena. On pense bien que, prévenus, nous avions fait des frais et épuisé tous nos talents sur la cuisine pour le traiter de notre mieux. Il fut enchanté de la réception et du bon accueil que nous lui fîmes. Il vit avec le plus grand plaisir notre établissement dans tous ses détails. L'atelier complet du tourneur était surtout à ses yeux un objet bien intéressant. Madame d'Auberville, d'abord un peu décontenancée à la vue de cet homme assez singulier et à ses propos, pas tous marqués au coin de la bonne compagnie, finit par se remettre. Elle ne tarda pas à démêler les bonnes qualités enveloppées sous une écorce aussi rude. Il retourna le soir à Wesel,

se promettant bien de nous venir voir souvent. Il tint parole en effet : mais, pour ne pas nous être à charge, il apportait chaque fois dans sa voiture des provisions de toute espèce et bien au delà de ce qu'il en pouvait consommer. Il entreprit avec d'Auberville de charmants ouvrages sur le tour; et, pour être plus à portée de les suivre sans interruption, et aussi pour nous faire voir combien il se plaisait dans notre société, il trouvait délicieux un mauvais lit que nous lui composions aux dépens des nôtres. Lorsque ses occupations lui permettaient de s'absenter deux ou trois jours de la ville, il venait les passer avec nous.

Ce fut pendant ce temps qu'il suggéra à d'Auberville l'idée de repasser en France et qu'il lui promit non seulement de le rendre à Paris sans aucun risque, mais encore de l'y faire demeurer avec sûreté et de travailler à obtenir sa radiation. Notre ami, confiant dans ces promesses, accepta, après en avoir délibéré entre nous, l'offre tout à la fois obligeante et périlleuse que lui faisait M. Courceau. Il est vrai que, à l'époque dont je parle, les risques n'étaient pas aussi apparents que précédemment et qu'ils le sont devenus depuis. C'était deux mois avant le trop fameux dix-huit fructidor. Le parti royaliste commençait à relever la tête et à espérer de meilleurs temps.

Nos deux voyageurs arrivèrent donc à Paris sans la moindre difficulté; et notre ami, jusqu'au dix-huit fructidor (an V — septembre 1797), eut la faculté de se promener partout, d'aller et venir en tous lieux sans courir aucun danger. Mais, à cette époque, les choses changèrent entièrement de face. Les poursuites contre les émigrés et les personnes suspectes reprirent avec une nouvelle fureur. Ces événements ne sont pas de mon sujet; et, quoique mon ami ait eu bien des peines et des traverses, bien de l'embarras à mettre sa personne en sûreté, que même, pour y parvenir, il se soit vu forcé d'embrasser bien des états, il me suffira d'indiquer qu'il s'en est tiré sans aucune aventure fâcheuse

Je reviens donc à Spellen. Qu'on juge de nos craintes, de notre perplexité, lorsque nous apprîmes par les papiers publics ce qui venait de se passer dans toute la France et notamment à Paris à la suite du dix-huit fructidor : les arrestations, les déportations et la fusillade de plusieurs émigrés. Que seraient devenus madame d'Auberville et ses deux enfants si son mari eût eu le malheur d'être au nombre des victimes? Tel est le canevas sur lequel nous pouvions établir toutes nos réflexions. Le silence de nos amis était accablant pour nous. Je venais à Wesel de temps en temps pour tâcher d'obtenir quelque détail, et je retournais sans être plus instruit. Enfin, au bout d'environ trois semaines de peine et d'inquiétude, nous fûmes agréablement surpris de voir arriver un des nôtres qui venait avec empressement nous apporter des lettres de d'Auberville même. Il avait fait connaissance avec le courrier des dépêches de l'ambassade de Prusse, et ce brave homme se chargea, comme il le fit toujours depuis, d'apporter et reporter nos lettres. Nous apprîmes, par le détail que notre ami nous donnait, combien sa position était changée, de quelles précautions il se voyait obligé d'user pour se soustraire aux recherches et aux visites domiciliaires; mais, en même temps, il nous rassurait, en nous mandant qu'il avait trouvé un asile sûr et les moyens d'être prévenu à temps des risques à courir. Il nous parlait aussi de nos familles et de la situation de ceux de nos parents qui nous intéressaient le plus. Nous fûmes un peu plus tranquilles; et, comme il n'est pas dans la nature humaine de s'affliger toujours au même degré, comme le temps, le grand remède aux maux, les affaiblit journellement, comme d'ailleurs, chaque fois que ce bon courrier arrivait avec des dépêches, il nous apportait des nouvelles de d'Auberville, nous nous fîmes une sorte d'habitude de le savoir éloigné de nous.

CHAPITRE XLVII

(1797-1798)

Nous retournons à Wesel. — La société à Wesel. — L'armée prussienne

Nous passâmes le reste de l'été ou plutôt l'automne dans les occupations qu'exige cette saison à la campagne. Nous fîmes successivement les récoltes des fruits et légumes que nous devions conserver pour l'hiver. Madame d'Auberville, ennuyée de tenir son ménage de campagne qui, dans le fait, lui était plus dispendieux que profitable, à cause des avances qu'il fallait faire pour l'achat des grains et fourrages nécessaires à la nourriture de ses bestiaux, fortement pressée aussi de retourner à la ville par des raisons dont les femmes ne conviennent jamais, mais que je devinais très bien, me fit part de sa résolution. La combattre eût été lui en donner plus d'envie encore ; je suivis donc, dans cette occasion, mon système ordinaire : celui de consentir à tout ce que je ne suis pas le maître d'empêcher.

Malgré les difficultés qu'éprouvaient les émigrés à demeurer à Wesel, forts d'une lettre du roi de Prusse qui nous permettait de résider dans tous ses États sans aucune exception, nous nous occupâmes de la recherche d'un logement dans cette ville. Après bien des renseignements, nous trouvâmes une petite maison que nous prîmes faute de mieux, et nous vînmes nous y installer dans les premiers jours de novembre (1797). Ce logement, des plus modestes, convenait à l'état de notre fortune. Il était placé contre les remparts et en face de la vaste esplanade qui sépare la citadelle de la ville. Nous

avions donc des promenades tant que nous en pouvions désirer.

Dès que nous fûmes un peu arrangés dans notre intérieur, nous commençâmes nos visites. Notre séjour à Clèves nous avait procuré plusieurs connaissances. Tous les employés de la Chambre des domaines du Roi, lors de l'occupation de Clèves par les Français, étaient passés à Wesel avec leurs familles et y exerçaient leurs fonctions d'administrateurs. Nous fûmes voir ceux que nous connaissions, et ils nous retrouvèrent avec plaisir. D'autres personnes, aussi de la ville, que nous avions eu occasion de rencontrer pendant notre séjour à Spellen, nous firent un bon accueil. Nos confrères les émigrés ne furent pas oubliés, de manière que, au bout de peu de temps, nous nous trouvâmes répandus dans un cercle assez nombreux; nous tirâmes ainsi de la société tout le parti que nous pouvions en espérer.

Madame d'Auberville, fort aimable, surtout lorsqu'elle veut faire quelques frais, était vue avec plaisir par les femmes et encore plus recherchée par les hommes. Les dames allemandes la consultaient aussi volontiers sur leur mise, sur le parti à tirer de tel ou tel ajustement; elle se faisait un plaisir de leur donner son avis et aussi de les aider dans la confection de certains objets. Ces services, rendus sans la moindre jalousie et sans l'appréhension de voir d'autres femmes mieux habillées qu'elle, la rendait chère à la société. Il est vrai aussi qu'elle ne pouvait avoir là-dessus aucune inquiétude, car les dames allemandes, malgré leurs efforts, n'auraient jamais pu prendre sa tournure élégante. Une Française, qui, comme elle, n'est pas dénuée de grâces et d'agréments, peut être certaine chez les étrangers de remporter toujours la pomme.

Le froid devint si vif, dans le mois de janvier (1798), que le Rhin, après avoir charrié d'énormes glaçons, ne tarda pas à prendre, de sorte qu'au bout de peu de jours on passait librement d'une rive à l'autre. Je fus me pro-

mener sur cette nouvelle partie de la France, et, quoique nous fussions alors proscrits, j'éprouvai une certaine jouissance à me trouver sur un sol occupé par des Français. Ne me fiant cependant pas beaucoup à leur loyauté, je ne m'aventurai pas à aller jusqu'à Budrick, petit bourg à un quart de lieue sur la rive gauche occupé par des troupes qui auraient fort bien pu m'arrêter. Je me contentai de circuler quelque temps sur les bords du fleuve, toujours prêt à le repasser si j'avais vu venir à moi des personnes suspectes.

Wesel, située sur la rive droite du Rhin, est une ville dont on peut estimer la population, abstraction faite de la garnison, à environ huit mille âmes. Elle est assez bien bâtie, sans cependant renfermer un seul édifice qui puisse fixer l'attention. Ses rues sont généralement droites, bien ouvertes et tenues proprement. La place publique est grande, mais sans aucune décoration. La seule promenade intérieure est l'esplanade qui sépare la ville de la citadelle. Comme dans les places de guerre, on trouve, le long des remparts, plusieurs corps de caserne, tous bâtis sans goût et sans ornements. Le Gouvernement est aussi un édifice bien médiocre. Wesel a cinq portes, dont trois conduisent dans la campagne, une quatrième au Rhin et la cinquième à la citadelle. Cette forteresse passe pour être assez bonne. Elle couvre la ville du côté du Rhin. Habituellement, sans garnison particulière, elle n'est habitée que par le commandant, par quelques prisonniers d'État et par les malfaiteurs condamnés à la chaîne. L'enceinte extérieure est assez considérable, à cause des fortifications qui l'investissent. Ces ouvrages consistent simplement en bastions, courtines, demi-lunes, chemins couverts et glacis. On dit qu'autrefois il y avait beaucoup d'autres ouvrages, mais que le grand Frédéric les a fait démolir à la paix de 1763. Ceux qu'on a laissés subsister sont bien entretenus.

La garnison est composée de deux régiments d'infanterie, d'un bataillon de dépôt et de quelques compagnies

d'artilleurs. Ce total peut faire environ six mille hommes; mais il va bien au delà pour la population, si l'on y comprend, comme il convient de le faire, les femmes et les enfants des officiers, sous-officiers et soldats. Plusieurs causes déterminent ce grand nombre de mariages dans l'armée prussienne. Les officiers, la plupart sans fortune, se voient contraints de suivre, pendant toute leur vie, la carrière militaire dès qu'ils l'ont embrassée. L'existence misérable des grades inférieurs les pousse à se chercher une compagne dans le but de se procurer quelque argent Ils trouvent plus facilement qu'on ne le pense de quoi contracter une union, moyennant que, de part et d'autre, on n'est pas difficile sur le choix, surtout lorsque le lieutenant qui veut se marier voit approcher son tour pour avoir une compagnie. Le grade de capitaine, en Prusse, donne effectivement une position distinguée et lucrative. Une compagnie d'infanterie vaut à celui qui la possède un revenu annuel de huit à neuf mille livres. C'est par politique que le grand Frédéric a rendu ces places si importantes, dans le but de fixer au service d'anciens officiers. En laissant une expectative brillante aux lieutenants, ce système les aide à supporter l'état misérable où ils se trouvent dans les grades subalternes. Malheureusement, ce terme est trop long; et il n'est pas rare, en temps de paix, de voir les premiers lieutenants avec vingt ou vingt-cinq ans de service. On juge combien les mères sont empressées de donner leurs filles à ceux qui sont ou vont être capitaines. On a peu d'inquiétude si le mari vient, au bout d'un petit nombre d'années, à mourir dans sa place. Alors, par une sage prévoyance du gouvernement prussien, comme on exerce annuellement sur chaque capitaine une retenue de quatre ou cinq cents livres versée dans une caisse appelée la *Caisse des veuves,* chaque veuve de capitaine a droit sur ces fonds à une pension de quinze cents livres. Les veuves des officiers supérieurs et des généraux ont aussi des pensions proportionnées au grade qu'occupait le défunt et à la retenue

qu'on exerçait chaque mois sur ses appointements. Cette caisse très importante est riche de plusieurs millions. Les fonds, bien administrés, rapportent de forts intérêts, et les pensions en sont parfaitement payées. Un officier qui voudrait quitter ne saurait prétendre à aucune pension de retraite. Si son âge ou ses infirmités l'empêchent, de continuer un service actif, on le fait passer, ou dans un bataillon de dépôt, ou dans une compagnie d'invalides ; ou bien, s'il est en état de l'occuper, on lui donne une place dans quelque partie de l'administration, assez communément dans les emplois forestiers. Personne, en Prusse, n'a droit aux fonds du trésor public, s'il ne rend des services actifs.

Une chose révoltante, c'est la situation qui attend les vieux soldats dont on ne peut plus tirer aucun parti et auxquels, vu leur trop grand nombre, on ne peut donner de place aux Invalides. On leur expédie (chose abominable) un brevet par lequel il leur est permis de mendier. C'est ainsi qu'on récompense le sacrifice que ces malheureux ont fait de leur liberté. On expose à mourir de misère dans leur vieillesse ceux qu'on a tenus dans une continuelle privation de toutes les douceurs de la vie et maltraités de coups pendant la durée de leurs longs services.

Indépendamment des mariages dont je viens de parler, il s'en faisait autrefois beaucoup d'autres par suite de la vie crapuleuse qu'avaient menée ceux qui les contractaient. Il n'était pas rare de voir un officier épouser sa servante, après avoir vécu longtemps avec elle et en avoir eu plusieurs enfants. On en a vu d'autres prendre des femmes dans la classe la plus abjecte et les tirer de la fange pour les élever à un rang auquel elles n'auraient jamais pu prétendre. Qu'arrivait-il de là? Souvent, lorsque ces dames de nouvelle création se trouvaient réunies dans des cercles où le rang de leur mari leur permettait de paraître, on y entendait des propos de poissardes, et

l'on y voyait des scènes qui n'auraient dû se passer qu'aux halles ou sur les places publiques. Des plaintes réitérées sur l'abus de ces sortes de mariages ont déterminé le roi actuel à promulguer une ordonnance qui restreint la facilité de ces unions en obligeant la future épouse à produire, avant de s'engager dans les liens de l'hymen, les titres de quinze cents livres de rente. Le chef du corps, sur l'attestation des magistrats, est obligé de s'assurer de la vérité avant de demander au Roi permission de mariage pour l'officier de son régiment. Cette ordonnance a fait bien des mécontents; cependant on ne peut pas se dissimuler qu'elle est propre à remédier à bien des abus, et que nécessairement elle doit, par la suite, donner plus d'éclat aux différents corps et plus de relief à l'état militaire.

Les soldats aussi, de leur côté, sont très empressés de se marier. Ils se procurent ainsi un peu plus de liberté, sans trop calculer comment ils feront vivre leur femme et leurs enfants. Dès qu'ils ont trouvé une personne qui veut bien unir son sort au leur, ils vont solliciter de leur capitaine une autorisation que celui-ci ne refuse jamais. Lui-même tire quelque bénéfice sur la paye que le Roi accorde aux enfants mâles qui naissent de cette union. Dès qu'un soldat est marié, il a, de droit, la faculté de sortir des portes pour vaquer librement à ses affaires. Quelques-uns profitent de cet avantage pour se procurer les moyens de déserter. Ils font leur femme de la première coquine qu'ils peuvent ramasser sur le pavé, et ils ne tardent pas à passer à l'étranger dès qu'ils en trouvent l'occasion, abandonnant avec plaisir leur nouvelle conquête qu'ils n'avaient prise qu'à cette fin. Ces malheureuses, alors, se désolent et reprennent bientôt leur ancien état.

La peine de mort n'est point infligée aux déserteurs. On les passe aux verges pendant plus ou moins de tours, suivant les circonstances qui aggravent ou diminuent le

délit. Ce supplice est terrible ; et presque toujours le patient y perd la vie quand il est condamné à y passer trois jours de suite. Il traverse, le corps nu, deux files de cent soldats armés chacun d'une baguette. Celui qui, par commisération, ne frappe pas assez vigoureusement, reçoit à l'instant la bastonnade de la main des officiers ou bas officiers placés derrière les rangs. De peur que le patient, par trop de vitesse, ne parvienne à se soustraire à quelques coups de verges, par un raffinement de cruauté, on le force à n'aller qu'au petit pas, en le plaçant entre quatre bas officiers, dont deux devant et deux derrière lui tiennent la pointe de leur hallebarde tout près du corps. Ce malheureux, au commencement de ce supplice, pousse des cris affreux ; mais, bientôt, ses forces l'abandonnant, il se laisse tomber, se roule par terre. On le relève, et souvent on est obligé de le soutenir par les bras pour lui faire achever sa carrière. Son corps n'est plus qu'une plaie. Assez ordinairement, quelque femme charitable se trouve là avec une peau de mouton fraîchement écorchée, encore chaude, qu'on lui applique sur le dos ; et, dans cet état, on le mène à l'hôpital. Qu'on juge des angoisses et des pensées de ce pauvre misérable quand il songe que, le lendemain et le jour suivant, il reparaîtra pour subir encore le même châtiment. Une mort prompte serait, à mon sens, bien préférable. Il est rare que ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à d'aussi rudes épreuves ne restent pas affectés des suites de ce cruel traitement. La pulmonie est presque inévitable. On croirait peut-être que cette punition des verges, d'après ce que je viens d'en dire, est rarement infligée ; qu'on se détrompe ; rien n'est si fréquent, et je puis assurer que, pendant près de six mois que j'ai demeuré sur l'esplanade, il ne s'est point passé une semaine sans que nous fussions douloureusement affectés, madame d'Auberville et moi, des cris de ces malheureux. Nous en parlions quelquefois à une dame prussienne, femme d'un chef de bataillon, qui

passait pour avoir le cœur très humain. Comme nous, elle demeurait sur l'esplanade :

— Bon ! bon ! nous disait-elle, vous êtes bien dupes de vous apitoyer sur le sort de ces drôles-là. Pour moi, je n'y fais pas attention, et l'on devrait en châtier encore davantage.

Que dire à des gens qui parlent ainsi ?

Les soldats prussiens ne sont pas, comme ceux de France, punis par la prison, la salle de discipline et les corvées. La moindre faute est châtiée par des coups de bâton vigoureusement appliqués sur le dos. Les coups de plat de sabre sont réservés pour les sous-officiers et administrés par les officiers eux-mêmes. On m'a assuré que ces derniers n'en étaient pas exempts, mais je ne puis certifier la chose, ne la tenant pas d'une voie assez certaine pour l'affirmer.

Les sentinelles, sur les remparts, sont très près les unes des autres. Elles doivent se surveiller mutuellement. C'est pour s'assurer de leur vigilance que, de poste en poste, tous les quarts d'heure, elles sont forcées de crier de toute l'étendue de leur voix : *Werda?* l'équivalent de notre *Qui vive?* Il arrive parfois qu'une sentinelle parvient à déserter en se laissant couler en bas du rempart à l'aide d'une corde. Si alors les deux sentinelles les plus voisines n'avertissent pas promptement qu'on n'a pas répondu au dernier *Werda?* elles sont irrémissiblement passées aux verges comme négligentes dans leur service. Dès qu'on est prévenu de la désertion d'un ou de plusieurs hommes, on tire autant de coups de canon qu'il y a d'absents. Les patrouilles de bas officiers, qui passent les nuits hors de la ville, redoublent d'activité dans leurs recherches; et d'autres bas officiers placés au loin dans les villages, avec des paysans à leurs ordres, s'embusquent dans la campagne, sur les passages ordinaires des déserteurs, et réussissent à en reprendre quelques-uns.

Un déserteur qui revient de lui-même, sans égard à

la durée de son absence, n'est jamais puni. S'il a même à se plaindre de ses officiers ou bas officiers, il est libre, à son retour, de changer de compagnie et d'entrer dans celle qui lui convient. Les Prussiens font là-dessus un raisonnement fort juste : « Un soldat parvenu à s'échapper de nos mains, disent-ils, est libre et maître de ses actions; s'il revient, nous ne pouvons que lui savoir bon gré de son retour; et il est bien certain que nous ne le verrions jamais rentrer volontairement s'il n'était sûr d'avance de son pardon. C'est un homme que l'on sauve à l'État, et il mérite plutôt des remerciements qu'aucune espèce de châtiments. »

Les forces militaires de la Prusse sont de deux cent cinquante mille hommes, même pendant la paix. La population des États prussiens ne s'élève guère au delà de neuf millions d'âmes. On conçoit très bien qu'une force armée aussi considérable est au-dessus de la proportion des habitants. Pour y subvenir, indépendamment de la conscription, l'embauchage et tous les moyens possibles de se procurer des étrangers sont employés. Il se fait un trafic odieux des hommes. Sur toutes les frontières, chez tous les princes allemands où l'on veut bien souffrir des recruteurs prussiens, on est sûr d'en rencontrer. Malheur au pauvre diable qui voyage à pied et que sa route conduit au milieu de ces loups ravissants. Il est à peu près certain, bon gré, mal gré, de se voir enrôlé de force. Il a beau réclamer contre la violence qui lui est faite, on ne l'écoute pas, et il est presque assuré de devenir soldat pour le reste de ses jours.

Avant la Révolution, une quantité prodigieuse de Français, tous déserteurs, grossissaient les troupes prussiennes. Le désespoir, suite des mauvais traitements qu'ils éprouvaient, s'emparait de ces malheureux; et il n'était pas rare d'en voir qui, au milieu d'un exercice, tentaient de vive force de s'échapper et faisaient feu sur ceux qui se mettaient à leur poursuite. Quelques-uns parvenaient à

s'affranchir; ceux qu'on rattrapait étaient sûrs de périr sous les coups, mais ils voyaient sans regret le terme d'une vie devenue insupportable.

Les suicides sont assez fréquents dans les troupes prussiennes; et, pendant mon séjour à Wesel, j'en ai vu plusieurs exemples. La méfiance est poussée si loin envers ces malheureux esclaves que, sans égard pour leur bien-être, mais seulement dans le but de les empêcher de lier entre eux une connaissance trop intime, il leur est défendu de se réunir un certain nombre pour faire ordinaire. On craint qu'ils ne forment des complots de désertion. Il résulte de là que, obligés de manger seuls, la modique paye qu'on leur donne tous les cinq jours, et qu'ils emploieraient bien plus avantageusement s'ils étaient formés en chambrées, ne leur suffit pas. Quelques cabaretiers, à la vérité, forment des entreprises pour fournir la soupe et un peu de viande à un très bas prix à ceux qui veulent se mettre à cette cuisine. Mais combien d'autres se contentent d'un morceau de pain bien sec pour satisfaire, avec l'économie de leur paye, à d'autres habitudes, notamment à l'ivrognerie, dont les suites manquent rarement de leur attirer quelques volées de coups de bâton!

Les capitaines, comme chez presque toutes les autres puissances de l'Europe, n'ont aucune retenue à exercer sur leurs soldats pour le linge et les chaussures. Tout absolument, de la tête aux pieds, leur est fourni par le gouvernement. Ils sont habillés tous les deux ans, mais d'étoffe grossière; et les habits sont si serrés, si étroits et si courts que le malheureux soldat fait peine à voir pendant l'hiver. L'équipement entier est aussi fourni aux officiers, moyennant une retenue qu'on fait chaque mois sur leurs appointements; et lorsqu'un chef veut favoriser un pauvre lieutenant, après s'être assuré que, par ses soins, il a économisé un habit et qu'il peut paraître à la parade aussi bien vêtu que ses camarades, avec l'agré-

ment de l'inspecteur, il le dispense, pour une année, de l'obligation de recevoir un équipement. Les officiers sont toujours très bien habillés, et, chose assez particulière, leurs uniformes ne ressemblent guère à ceux de leurs soldats. Plusieurs en diffèrent tellement qu'il faut souvent savoir qu'un officier sert dans tel corps pour ne pas commettre d'erreur sur ce fait. Cette non-conformité d'uniforme est une imagination du grand Frédéric pour que, dans aucun cas, l'officier ne puisse être confondu avec le soldat. Ce même prince a voulu aussi que tous les uniformes fussent relevés. Ceux du soldat sont galonnés en fil avec des franges; ceux de l'officier sont brodés en or ou en argent, et sur un modèle particulier à chaque corps. Une écharpe assez riche distingue encore ces derniers lorsqu'ils sont de service. Cette écharpe se porte en temps de paix sur la veste, et pendant la guerre sur l'habit. L'officier a pour armes l'épée et l'esponton, espèce de hallebarde. Les sergents sont armés de même. On compte, dans les troupes prussiennes, environ un tiers d'étrangers qui sont fondus dans les différents régiments d'infanterie. La cavalerie est composée seulement de nationaux et de gens d'élite. Elle est presque toujours cantonnée dans des endroits ouverts. Les souverains, en élevant l'esprit des hommes qui composent ce corps, ont su, même en temps de paix, en tirer un parti avantageux. Les troupes à cheval, et notamment les hussards, font le service de la gendarmerie. Ils envoient continuellement des patrouilles dans les campagnes, entretiennent la police sur les routes et arrêtent les déserteurs.

Par une autre vue mesquine, mais qu'on retrouve fréquemment dans l'administration de ce gouvernement, les hommes et leurs chevaux sont logés chez les cultivateurs les plus aisés; et, moitié de gré, moitié de force, on leur fait donner ou on leur prend ce qu'on peut en tirer de fourrage et d'avoine. Il n'y a qu'à s'en rapporter aux cavaliers sur les précautions qu'ils prennent pour se faire

nourrir; et, le croirait-on? les économies réalisées par la voie de ce brigandage sont portées en déduction sur la solde que le Roi doit payer. On sent combien cette mesure est vexatoire pour les particuliers qu'on traite comme si l'on était en pays ennemi. Lorsque les troupes voyagent, les habitants qui les logent sont tenus de les nourrir. Heureusement, les déplacements ne sont pas fréquents, car les garnisons sont sédentaires. Chaque année, il se fait à Potsdam un rassemblement de troupes composées des garnisons ou quartiers voisins. Ces troupes manœuvrent journellement, pendant un mois ou six semaines, devant le Roi; et, lorsqu'il a passé sa revue, elles rentrent dans leurs quartiers respectifs. On délivre alors des congés de huit mois à ceux des soldats qui tiennent à quelque chose ou pour lesquels un habitant veut fournir caution. On rend ainsi des bras à la culture et aux différentes professions. Il est bien entendu qu'on exerce sur ces individus absents de leur corps la retenue de la majeure partie de la solde. Ceux qui restent aux drapeaux sont surchargés de service, mais on compte cela pour rien. La même mesure a lieu dans toutes les garnisons et procure annuellement une grande épargne sur les fonds de la guerre.

J'ai traité un peu longuement ce que je savais sur le militaire prussien. J'ai cru devoir m'appesantir sur cet article parce que, depuis le grand Frédéric, on ne parle qu'avec admiration, dans toute l'Europe, des troupes de cette puissance, de leur tactique, de la discipline qui y maintient la subordination et de leur belle tenue. En réfléchissant un peu à ce que je viens d'en dire, il n'est pas difficile de découvrir qu'il n'y a pas un des ressorts qui font mouvoir cette grande machine qui ne soit beaucoup trop tendu et par cela même toujours prêt à casser. Les troupes prussiennes, on ne saurait en disconvenir, ont fait de grandes choses dans la guerre de Sept ans; mais ne doivent-elles pas les succès qu'elles ont obtenus

au grand génie qui les conduisait? Ne peut-on pas craindre que des hommes, menés par les coups et accablés de mauvais traitements, ne deviennent que de vils mercenaires lorsqu'ils n'auront plus un Frédéric II à leur tête? L'ombre de ce grand homme, les généraux qu'il a formés pourront pendant un temps soutenir ce colosse; mais il risque de crouler, et la Prusse pourrait bien alors, je ne dis pas ne plus augmenter sa puissance, mais la voir diminuer à défaut d'un chef qui n'aura pas le génie du héros dont on aime tant à s'entretenir.

CHAPITRE XLVIII

(1798-1799-1800)

Suite de notre séjour à Wesel. — Le roi de Prusse à Wesel. — Sa manière de voyager. — Le carnaval de 1800. — Nous nous préparons à partir pour Amsterdam.

Après la longue digression que je viens de faire, il convient de revenir à nous. Madame d'Auberville reçut ordre de son mari d'envoyer à Amsterdam son fils aîné âgé alors de huit ans. Son père avait trouvé, par cette voie, un moyen sûr de le faire amener à Paris, où il était plus à même de commencer son éducation. Nous l'embarquâmes sur le Rhin, dans un gros bateau, en le confiant aux soins d'une batelière de Wesel qui eut pour lui toutes les attentions imaginables.

L'arrivée du Roi pour le mois de septembre 1798 était annoncée déjà depuis quelque temps. Chacun mettait en état ce qui le concernait pour que le monarque eût lieu d'être satisfait. En effet, au jour marqué, nous fûmes témoins de son entrée. Les canons de la place tirèrent plusieurs volées, et il descendit entre deux files de soldats au logement qui lui était préparé dans le gouvernement. Les rois de Prusse ont une manière de voyager qui n'est guère onéreuse au trésor public. Les provinces parcourues par le prince font à peu près tous les frais de son déplacement. Des chevaux de paysans sont commandés tant pour lui que pour sa suite ; ils doivent se trouver, à jour fixe, aux endroits désignés. Ils y viennent avec des charrettes pleines de fourrage. Le transport de

Sa Majesté, fait ainsi par corvée, ne coûte rien à l'Etat. Son logement, sa table, tout est aux frais de la province. Pour ne pas faire l'achat dispendieux de choses qui deviendraient inutiles après le départ du Roi, on emprunte chez les plus riches particuliers généralement tout ce qui est nécessaire pour l'ameublement d'une maison et même pour le service de la table. L'intendant, le maître d'hôtel et le cuisinier, qui suivent le monarque dans ses voyages, examinent, à leur arrivée, ce qui peut leur manquer. Sur leur demande, on pourvoit à tout. Le boucher apporte la quantité et l'espèce de viandes nécessaires. Les autres pourvoyeurs fournissent aussi ce qui est de leur ressort. Les chasseurs des forêts livrent le gibier ; les pêcheurs, ce qu'ils ont pris de plus beau poisson. Les vins sont également donnés par la ville. On voit que sa maison est ainsi fournie à peu de frais et sans d'autre embarras que celui qu'il donne aux particuliers pour le transport des objets demandés. Les équipages du Roi et de sa suite, y compris même les fourgons, n'allaient pas au delà de sept ou huit attelages. Mais des relais, établis environ toutes les quatre lieues, donnaient un grand mouvement de chevaux qui passaient par la ville pour se rendre chacun à sa destination. Les paysans tiennent à grand honneur d'exécuter cette corvée. Ils ont le privilège de conduire eux-mêmes les voitures. Ce n'est pas une raison pour voyager sûrement, car, parmi ces conducteurs, on trouve bien des maladroits ; d'ailleurs, dans ces occasions, ils mènent leurs chevaux un tel train qu'on doit craindre à tous moments des accidents, trop heureux quand ils ne sont pas les premières victimes de leur zèle.

Le Roi passa quatre jours entiers à Wesel. Pendant ce temps, il visita les fortifications, les différents établissements militaires ; il vit la garnison en détail et la fit manœuvrer deux fois. C'est dans une de ces manœuvres qu'il démêla, au milieu de la foule immense accourue au Champ de Mars, un Français venu de la rive gauche du

Rhin et portant à son chapeau une large cocarde tricolore. Cette vue le choqua ; il envoya demander à cet homme qui il était, et il lui fit donner ordre, en même temps, de quitter sa cocarde. Sur le refus du républicain, il fut saisi par quelques bas officiers qui, sur-le-champ, lui firent repasser le Rhin.

Les manières affables du monarque plurent beaucoup à tous ses sujets. On le voyait se promener dans les rues accompagné seulement de quelques généraux. J'eus occasion de l'examiner tout à mon aise dans un bal qu'on lui donna à l'hôtel de ville. J'avais obtenu un billet d'entrée. Il assista environ deux heures à cette fête sans paraître y prendre aucun plaisir. Il causait peu avec les femmes, mais plus volontiers avec les militaires. Ce prince, âgé d'environ trente ans, est un joli homme, grand, bien fait, d'une figure douce et agréable. Il donna à manger chaque jour, pendant le temps qu'il resta à Wesel. Il avait trois tables. A la sienne étaient admis les généraux et les notables du pays. Les deux autres étaient remplies par les gentilshommes de la province admis à lui faire leur cour, et par les militaires de la ville et des environs. Le cinquième jour après son arrivée, il se remit en route pour aller rejoindre la Reine qui l'attendait aux eaux de Pyrmont. En passant à Essen, il fit un acte de bienfaisance envers la veuve d'un émigré mort au service de Prusse. Après avoir pris connaissance d'un placet dans lequel elle lui exposait la pénurie extrême où elle se trouvait réduite, il lui donna sur-le-champ une certaine somme et lui assura une pension pour l'avenir.

J'eus l'occasion, dans ce même temps, d'aller visiter un train de bois qui, naviguant vers la Hollande, s'arrêta quelques jours devant Wesel, tant pour y laisser reposer l'équipage que pour y faire quelques réparations. Tout ce qu'on m'avait dit de ces trains flottants me parut encore au-dessous de la réalité. Voici ce que j'ai vu et appris à ce sujet : les bois de construction provenant de la forêt

Noire, de la Suisse et des autres parties de l'Allemagne, destinés à être transportés en Hollande, sont rassemblés dans un port des environs de Mayence. Là, on s'occupe à lier toutes ces pièces entre elles. On en assemble de la sorte une quantité prodigieuse, et l'on en forme des radeaux très longs et très solides. Chacun de ces trains peut avoir de trente à quarante pieds de large, sur environ cent cinquante à deux cents pieds de long. On aura une idée du bois qu'ils contiennent quand on saura que, en moyenne, ils sont estimés cent mille écus et au delà. Ces masses se dirigent par une quarantaine d'énormes rames, dont la moitié est fixée sur l'avant du radeau et l'autre sur l'arrière. Chacun de ces leviers est mis en mouvement par six hommes, ce qui occupe à la fois deux cent quarante personnes. Comme ces mêmes gens ont besoin de prendre du repos, il y a en plus une centaine d'hommes pour les remplacer. On voit donc que l'équipage de ces radeaux monte au delà de trois cents personnes. Il y a des cuisines établies à bord, et les vivres s'y distribuent à peu près comme sur un vaisseau. Le commandant loge dans une belle et grande chambre construite en planches et tendue de tapisseries. Elle contient tous les meubles commodes pour la durée du voyage. Celui du train de bois que nous fûmes voir avait avec lui sa femme et deux jeunes enfants. Il nous reçut avec politesse. Il avait embarqué une voiture pour son retour par terre. De grandes toiles en forme de tente étaient tendues pour mettre l'équipage à l'abri des ardeurs du soleil ou du mauvais temps. La durée de ce voyage n'est guère inférieure à trois semaines ; elle atteint parfois davantage.

Cette énorme machine va lentement et s'arrête toutes les nuits. Il faut beaucoup d'attention pour ne pas la tordre, par conséquent beaucoup d'ensemble entre les rameurs de l'avant et ceux de l'arrière. On doit également éviter les chocs contre la terre et contre les bancs. Il arrive parfois des accidents fâcheux. On a vu de ces

trains se briser, soit par de fausses manœuvres, soit dans les crues subites ou les débordements du fleuve. On conçoit alors tout le danger de se trouver sur un aussi frêle radeau. Dans ces accidents, il périt toujours beaucoup de monde, et les propriétaires éprouvent un grand dommage par suite de la perte d'une quantité de pièces de bois d'un haut prix. La destination de ces trains est généralement Dordrecht, le principal chantier de la Hollande. Là, ils sont démontés. On conserve sous l'eau, dans des fosses, les pièces qui ne doivent pas être mises en œuvre sur-le-champ. Les autres sont conduites aux scieries pour y être débitées ; et c'est de ces ateliers que nous arrivent, en France, ces belles planches connues sous le nom de *sapin de Hollande*. Les bois de chêne restent dans le pays et servent à la construction des édifices et surtout des vaisseaux. Les équipages, après avoir reçu leur solde, sont licenciés et font leur retour par terre ; chacun voyage à son gré, mais les recruteurs en attrapent toujours un certain nombre, soit pour le service des vaisseaux, soit, ce qui est mille fois pire, pour Batavia et les colonies des grandes Indes. Alors, tout espoir de retour dans leur patrie est à jamais fermé à ces malheureux.

Notre intéressant courrier, que nous n'avions pas vu depuis un certain temps, arriva enfin en nous apportant des lettres de d'Auberville et la nouvelle au moins aussi importante de l'expulsion du Directoire, remplacé par trois consuls à la tête desquels se trouvait Bonaparte (18 brumaire an VIII, 9 novembre 1799). Cette révolution est trop connue pour que j'aie besoin d'entrer dans aucun détail sur ses causes et effets. Quoique, depuis la chute de Robespierre, le sang ne coulât plus à grands flots sur les échafauds, le poids du régime révolutionnaire écrasait cependant encore ceux que la hache n'avait pas eu le temps de moissonner ; et le nombre en était considérable. Les nobles, les propriétaires qui n'avaient point professé le jacobinisme, ceux qu'on soupçonnait de n'être

point partisans du gouvernement triumviral, étaient foulés d'une manière odieuse. Les généraux, les officiers, les soldats même, tous se montraient mécontents des Directeurs. Ce fut donc une joie générale dans toute la France quand on les vit culbutés sans retour. Sous de tels auspices, Bonaparte ne pouvait manquer d'être accueilli comme un libérateur par tous les partis. On voyait avec plaisir, à la tête du gouvernement, un jeune guerrier qui, avant l'âge de trente ans, avait déjà fait de si grandes choses. On ne se dissimulait pas combien il lui restait encore à faire : mais, d'après les preuves qu'il avait données de son talent dans la politique, lors du traité de paix de Campo-Formio, on le regardait dès lors comme seul capable de cicatriser les plaies profondes que la France avait reçues dans son sein. Les émigrés se permirent aussi d'espérer un avenir plus favorable dans le nouvel ordre de choses qui allait s'établir.

Dans le mois de décembre (1799) on vit se relever la discussion puérile qui, dit-on, a lieu à la fin de chaque siècle. Il s'agissait de savoir si le siècle devait commencer le premier janvier 1800 ou 1801. On a été jusqu'à porter la question à résoudre devant des sociétés de savants qui, toutes, ont décidé que le siècle ne pouvait commencer que le premier janvier 1801. Dans les cercles, les partis pour et contre émettaient souvent leur opinion avec tant de chaleur qu'il en survenait des rixes fort désagréables Ceux qui vivront en 1900 verront s'élever les mêmes querelles, et il se trouvera encore des entêtés qui, malgré toute espèce de bon sens, soutiendront avec vivacité l'opinion absurde.

La veille de Noël, nous trouvant réunis entre émigrés, nous fîmes la partie de rester rassemblés pour aller à la messe de minuit ; en même temps, les messieurs proposèrent aux dames de remplacer le souper par un goûter à l'allemande. En conséquence, sans délibérer plus longtemps, nous nous mîmes à l'œuvre pour faire du café, du

chocolat, des rôties, des tartines. Occupés ainsi alternativement à manger et à jouer différents jeux, nous fûmes tout étonnés d'entendre sonner minuit, l'heure de nous rendre à l'église. Nous y entendîmes une longue messe solennelle au sortir de laquelle nous fûmes visiter une seconde paroisse où les fidèles se rendaient pour aller voir une crèche, artistement arrangée, du Jésus nouveau-né. Les bons Allemands ne se lassaient pas de l'admirer, quoiqu'ils la vissent chaque année. Après avoir ainsi complètement rempli nos devoirs de bons catholiques, nous nous mîmes en train de faire le réveillon. Boudins, jambons, saucisses et tout ce qui constitue ces sortes de repas, rien ne fut oublié. C'était un plaisir de voir avec quelle activité nous remplissions nos fonctions. Nous nous trouvions tellement éveillés que personne n'eut l'idée de se retirer quoiqu'il fût alors quatre heures. On se remit à jouer jusqu'au jour. Il ne nous parut pas convenable de se quitter sans déjeuner. Les bouilloires, remises de nouveau au feu, nous fournirent bientôt du thé et du café. Enfin, en faisant toujours quelque nouvelle folie, nous prolongeâmes cette séance joyeuse jusque vers midi ; et, au lieu de songer à faire préparer le dîner, nous trouvâmes plus à propos de nous aller coucher. Je sais bien que, pour mon compte, je dormis tout d'une haleine jusqu'à huit heures du soir.

Nous ne fûmes pas étrangers, cet hiver (1800), aux plaisirs que le carnaval ramène chaque année; et les personnes de la société nous surent bon gré d'une partie de mascarade que les Français imaginèrent. Elle eut le plus grand succès dans quelques-uns des bals publics qu'on organisait chaque semaine. Six danseuses jeunes et jolies, autant de danseurs bien choisis, tous agréablement et uniformément costumés en bergers et bergères, avec chapeaux, houlettes, guirlandes, entrèrent dans la salle de ballet et y exécutèrent une danse de caractère. Avec les houlettes et les guirlandes,

ils firent des figures charmantes. On suspendit toutes les autres danses pour les admirer. Ils étaient entrés masqués, mais on ne tarda pas à les prier de quitter leurs figures d'emprunt. Une autre fois, ces mêmes bergers et bergères se déguisèrent en Turcs et en sultanes. Madame d'Auberville donna les costumes, et on lui doit la justice d'avouer qu'elle réussit parfaitement. Rien ne fut aussi brillant et, en même temps, aussi élégant ; et, dans cette occasion encore, nos danseurs firent le plus grand effet. Les Allemands durent convenir de la supériorité des Français pour organiser et varier les plaisirs.

Pendant le carême, d'Auberville nous fit savoir qu'il venait de prendre des arrangements pour nous transférer à Amsterdam. Il espérait que ce changement pourrait nous être agréable et rendre notre correspondance infiniment plus fréquente à cause des relations continuelles qui existent entre la Hollande et la France. D'ailleurs, il entrevoyait, dans ce pays, beaucoup plus de facilités pour nous faire rentrer dans notre patrie, si, comme on l'espérait déjà, le gouvernement venait à se relâcher sur les mesures rigoureuses prises jusqu'alors envers les émigrés. Cette disposition nous fit grand plaisir ; et, dès ce moment, nous commençâmes à faire nos arrangements pour nous alléger d'une infinité d'objets dont nous allions cesser d'avoir besoin, ne devant plus tenir ménage. Ne sachant trop quel parti tirer d'une foule de choses des plus médiocres, on nous conseilla d'en faire une vente à la criée. Nous n'eûmes qu'à nous louer de cette idée, et nous vendîmes environ pour quatre cents livres d'effets que nous ne présumions pas valoir plus de cinquante écus.

Les derniers jours que nous passâmes à Wesel furent employés tant à nos visites d'adieu qu'à tout ce qui concernait notre départ. Nous eûmes la satisfaction de voir que nous étions véritablement regrettés de toutes nos connaissances.

CHAPITRE XLIX

(1800)

Voyage de Wesel à Amsterdam. — Notre vie à Amsterdam. — M. et Mme Glad. — Les comédiens. — Harlem. — La Haye.

Enfin, le douze avril 1800 (an VIII), à cinq heures du matin, par un fort vilain temps, nous montâmes dans le chariot de poste qui nous conduisit par Emmerich à Arnheim, première ville de Hollande, où nous n'arrivâmes que vers dix heures du soir. Il est difficile de trouver de plus mauvais moyens de transport que ces chariots de poste. Ils sont suspendus sur des chaînes de fer et fermés seulement avec des rideaux de toile cirée. On devine aisément l'impossibilité de se garantir des vents et du froid. Ils ne sauvent même qu'imparfaitement de la pluie. Quoique attelés d'assez bons chevaux, on va très lentement et on est horriblement secoué, à cause des mauvais chemins communs à toute la Westphalie. Ces voitures sont cependant très fréquentées. Les Allemands ne paraissent pas souhaiter mieux, ce qui m'a fait présumer qu'ils ont les organes plus forts que les nôtres. Nous connaissions la route jusqu'à deux lieues avant Arnheim. Nous avions, comme je l'ai dit dans ce journal, lors de notre retraite de Clèves, à la fin de 1794, habité pendant quelques semaines une ferme située à l'entrée de la Hollande. La chose la plus agréable, à notre arrivée, fut de trouver de bons lits.

Le lendemain, de bonne heure, je pus retenir des places dans un autre chariot qui devait nous conduire à

Utrecht. Mais, comme il ne partait qu'à neuf heures, j'eus le temps de parcourir la ville. Semblable à toutes celles de la Hollande, elle me parut fort jolie, très propre et assise dans un beau pays. Les fortifications y sont parfaitement entretenues. Après avoir satisfait nos hôtes qui ne nous rançonnèrent pas trop fort, nous montâmes dans notre voiture remplie au grand complet de voyageurs. C'est dire que nous y fûmes aussi serrés que possible. Notre chariot, sur le même modèle que celui de la veille, était mieux conditionné et parfaitement attelé. Les chemins sont magnifiques. Aussi, tant que nous ne roulions pas sur le pavé, nous nous trouvions passablement bien; mais, lorsque nous y arrivions, le cocher redoublait encore de vitesse. Alors, nous faisions des bonds capables de nous faire heurter la tête contre l'impériale.

Ce n'est qu'en approchant d'Utrecht qu'on commence à trouver tout ce qui est caractéristique à la Hollande : l'uniformité de la campagne, les canaux, les prairies et, aux environs des villes, de jolies maisons et de charmantes habitations bâties par de riches négociants. Nous n'entrâmes à Utrecht qu'à la fin du jour; et, sans perdre un instant, il nous fallut courir à la barque qui allait partir pour Amsterdam. Nous traversâmes lestement, à pied, une partie de la ville; mais, trop occupé de notre affaire, je n'eus le loisir de rien examiner. Nous arrivâmes bien juste au moment où on détachait le bateau.

Dès le point du jour, je reconnus le voisinage d'Amsterdam. Des maisons de campagne embellissaient les rives du canal; on rencontrait fréquemment des bateaux. Enfin, à six heures, les cris des matelots, l'empressement des mercenaires qui venaient nous offrir leurs services, nous firent assez connaître que nous touchions au but de notre voyage.

A peine installés provisoirement, nous mîmes beaucoup d'empressement à nous rendre chez M. Glad, riche marchand joaillier, auquel d'Auberville nous avait particuliè-

rement recommandés. Le mari et la femme étaient ses bons amis. Madame Glad était sœur de l'hôtesse chez qui il logeait et qui, dans les temps les plus difficiles, le mettait à l'abri de toutes les recherches. Madame Glad avait eu aussi, chez elle, à Amsterdam, pendant plusieurs mois, le fils aîné de d'Auberville; elle l'avait ensuite conduit elle-même à Paris. Tant de services leur donnaient bien des droits à notre reconnaissance, et ces rapprochements devaient facilement établir une liaison entre nous. Nous fûmes donc dispensés, lors de notre première visite, d'entrer en aucune explication sur le motif qui nous amenait. M. et madame Glad nous reçurent très bien. Le mari, avec un ton aisé, était fortement imbu des principes républicains; et il nous en donna des échantillons dès cette première entrevue. Ce fut pour moi un avertissement de me tenir sur mes gardes, relativement à mes opinions que je démêlai bien vite ne pas devoir cadrer avec les siennes. Dès lors, je formai la résolution d'éviter avec lui toute discussion sur les affaires du temps. Nous prîmes, dans cette première visite, les principaux renseignements dont nous avions besoin et nous nous retirâmes dans notre hôtellerie.

N'ayant absolument aucune espèce d'occupation, on conçoit combien nous nous empressâmes de prendre connaissance de la grande et superbe ville d'Amsterdam. Nous eûmes tout le temps de la visiter, de parcourir ses canaux, d'admirer ses monuments, parmi lesquels on distingue surtout l'Hôtel de ville et la Bourse. Cet édifice est plutôt remarquable par la quantité et l'importance des affaires qui s'y font que par sa beauté.

Nous allions à peu près chaque jour passer une heure ou deux dans la maison Glad. On s'y était fait une telle habitude de nous y voir que si, par hasard, nous nous dispensions de nous y rendre, il fallait motiver notre absence. De temps en temps nous y mangions; là, on arrangeait des parties de spectacle ou de promenade. Sauf

quelques apologies de la Révolution que nous étions obligés de subir, nous n'avions qu'à nous louer des amitiés et honnêtetés que nous faisaient M. et madame Glad. Leur magasin était, sans contredit, le plus beau et le plus considérable en bijouterie qu'il y eût à Amsterdam. M. Glad tirait ses marchandises de Paris, et on pense bien qu'il faisait payer cher aux bons Hollandais leurs fantaisies. Aux approches du mois de mai, il commençait ses courses; il suivait toutes les foires des principales villes de la Hollande; et ses voyages lui rapportaient un gros bénéfice.

Installés d'abord dans une assez médiocre auberge, notre désir était de trouver une maison particulière qui se chargeât, moyennant un prix raisonnable, de nous loger et de nous nourrir. Le fruit de nos démarches fut de nous faire rencontrer une femme veuve qui occupait une grande maison avec de beaux logements et qui désirait prendre des pensionnaires. Comme cette femme était assez accommodante, nous n'eûmes pas grande peine à nous arranger. Madame d'Auberville prit donc une jolie chambre sur un quai bien aéré, j'en occupai une plus modeste et d'un moindre prix.

Deux messieurs, l'hôtesse et nous, composions la table pendant les premiers repas; nous étions fort bien et fort proprement servis : dans la huitaine, tous les logements se trouvèrent occupés et la table portée à douze couverts. Quels furent notre surprise et notre mécontentement d'apprendre que, sans nous en douter, nous avions comme société la majeure partie des comédiens français nouvellement arrivés pour occuper la scène ! Nous portâmes plainte à l'hôtesse sur l'espèce de gens auxquels elle nous réunissait. Comme elle n'avait pour but que de louer ses appartements et de compléter sa table, nous n'eûmes qu'une mauvaise réponse à nos représentations. Que faire dans cette circonstance? Avec le plus grand désir de nous séparer d'une société aussi peu convenable, comment

espérer retrouver une maison où nous serions aussi bien logés et nourris, et à aussi bon compte? Le résultat de nos réflexions fut d'y rester tant que nous n'y éprouverions pas de désagréments personnels, et de garder le silence au dehors sur la société à laquelle nous étions réunis.

Nous fîmes fort bien de nous en tenir à ce plan, car je puis dire avec vérité que la troupe comique a toujours eu beaucoup d'égards pour nous. Si quelquefois les hommes se permettaient des plaisanteries un peu équivoques avec leurs actrices, nous n'avions pas l'air d'y faire attention. La chose tombait d'elle-même, et bientôt la conversation reprenait sur un meilleur ton.

Dans le nombre de ces histrions, on pouvait distinguer le premier acteur, M. Granger. C'était un homme aimable qui avait quelque instruction et avec qui nous causions agréablement. On verra plus tard quel empressement il mit à m'obliger.

La belle saison, la réputation des jardins et des fleurs d'Harlem, nous engagèrent, madame d'Auberville et moi, à y aller faire une excursion. Toutes les deux heures, une barque part pour cette ville, qui n'est distante d'Amsterdam que de deux lieues. Harlem est le rendez-vous d'une quantité de personnes des environs; on y va faire des parties de plaisir, surtout dans le mois de mai. Il y a de fort jolies promenades, et les jardiniers reçoivent volontiers les personnes qui viennent visiter leurs fleurs.

Après être entrés dans différents jardins, à peu près semblables par leurs productions et leur tenue, nous nous rendîmes à un bois situé près de la ville, lieu de rendez-vous des élégantes et des petits-maîtres. Ils y arrivent dans de jolis phaétons ou montés sur des chevaux de prix. Des cafés et des restaurants, placés le long de cette promenade, offrent des ressources aux amateurs. Nous entrâmes dans l'une de ces maisons pour y prendre quelque nourriture et y laisser passer la grande chaleur. Vers

le coucher du soleil, nous fûmes rejoindre la barque qui devait nous ramener à Amsterdam. Nous eûmes une soirée digne du beau jour qui l'avait précédée; et nous arrivâmes la nuit, satisfaits de cette agréable partie.

Quelques jours après cette excursion, il nous prit fantaisie d'aller voir un musico. Un musico, pour ne point déguiser le mot, est un lieu de prostitution. Il nous parut d'abord fort extraordinaire qu'on nous proposât de visiter cet endroit, en nous assurant que les personnes et même les femmes les plus honnêtes fréquentaient ces lieux en tout bien et tout honneur. Nous nous laissâmes persuader; et, le soir, vers dix heures, nous nous y rendîmes, cinq à six de compagnie. Nous entrâmes dans une grande salle bien éclairée où il y avait déjà foule. La personne qui nous conduisait, au courant de ce qui se pratique en ce lieu, après avoir payé une légère rétribution pour notre entrée, nous fit placer autour d'une table. On ne tarda pas, sans que nous l'eussions demandé, à nous apporter une bouteille de vin; j'appris par notre guide que ce vin, de la plus médiocre qualité, devait être payé un florin. C'est une manière de mettre à contribution les personnes amenées par la curiosité. L'oreille est médiocrement flattée d'une musique plus bruyante qu'harmonieuse. Les amateurs des demoiselles du musico vont faire leur cour à ces nymphes dans une autre partie de la salle. La patronne veille à ce qu'en public rien ne vienne blesser la décence. L'esprit d'économie qui caractérise les Hollandais est poussé trop loin pour la mise de ces filles; les demoiselles du Palais-Royal leur donneraient là-dessus d'utiles leçons.

Nous nous retirâmes au bout d'une heure, assez peu édifiés de la condescendance des Hollandais, qui tolèrent, au milieu de leurs établissements de bienfaisance, des lieux de cette nature, si contraires aux bonnes mœurs. Mais les musicos sont une affaire de spéculation; ces sirènes, d'accord avec les recruteurs, font donner dans le

piège un grand nombre de jeunes gens, principalement d'étrangers. Ces infortunés, trompés par la séduction des unes et la violence des autres, finissent par s'enrôler et vont peupler les colonies.

La promenade d'Harlem n'était que le prélude d'une autre excursion plus importante que nous nous promettions au moment de la foire de la Haye. Nous nous y rendîmes avec madame Glad, qui allait y rejoindre son mari. Cette course, au moins d'une douzaine de lieues, me donna bien l'occasion de connaître l'intérieur de la Hollande. Je ne retrouvai, dans cette partie du pays, que des canaux, des prairies couvertes de bestiaux. Il y a peu de villages rassemblés, mais beaucoup de maisons dispersées çà et là, et plusieurs jolies campagnes sur les bords de l'eau. En voyageant dans les bateaux, on ne perd que très peu de temps dans les auberges, on navigue nuit et jour et on est dispensé de grands frais de nourriture. On est sûr, à chaque station, de trouver du thé, du café, d'excellent beurre, des tartines et de la viande froide. Nous descendîmes à Leyde pour prendre une autre barque qui devait nous conduire à la Haye. Partis d'Amsterdam dans l'après-midi, nous arrivâmes le lendemain dans la matinée. Attendus à l'endroit où nous devions loger, nous n'eûmes aucun embarras pour nous procurer des chambres. Après nous être restaurés d'un bon déjeuner et avoir fait un peu de toilette, nous nous rendîmes à la foire. L'emplacement avantageux qu'elle occupe sur une promenade spacieuse la rend très animée et très fréquentée.

La Haye, dans des temps plus heureux, séjour des stathouders, était une ville brillante quand le prince y tenait sa cour. Elle est maintenant totalement déchue de son ancienne splendeur. Elle a subi la même révolution que Versailles depuis que les souverains l'ont abandonnée. On y voit encore le palais du prince, vaste habitation assez semblable à une communauté religieuse. Les anciens

hôtels des ministres, des ambassadeurs et des gens attachés à la personne du stathouder, s'y font remarquer davantage.

La Haye est une ville assez grande, ornée de places, de belles promenades et de beaux édifices. Elle n'est point fermée de murailles et n'en paraît que plus agréable à habiter. Chacun peut rentrer chez soi à l'heure que bon lui semble. A une petite demi-lieue se trouve la maison de campagne du prince, séjour infiniment plus agréable que celui de la ville. Après être restés deux jours à la Haye, nous revînmes à Amsterdam.

CHAPITRE L

(1800)

Départ pour la France. — Anvers. — Lille. — Arrivée à Paris le 26 juin 1800.

Peu de jours après, je reçus des nouvelles de d'Auberville; il me mandait de Paris que beaucoup d'émigrés y rentraient, qu'on ne les inquiétait en aucune manière, et que déjà plusieurs, après avoir obtenu leur radiation, étaient remis en possession de leurs biens. Il me conseillait de revenir; le moment lui paraissait favorable. Cette lettre fit germer en moi le désir de revoir ma patrie. Dès lors, je cherchai dans ma tête les moyens de le faire avec sûreté. Le point difficile était de me procurer un passeport pour n'être pas inquiété dans ma route. Comment donc y parvenir? Je me hasardai à confier mes projets et mon embarras à M. Granger, artiste dramatique, dont j'ai déjà parlé. Cet homme, que j'avais étudié depuis que nous mangions ensemble, me parut assez sûr et assez délicat pour ne pas éventer mon secret.

D'ailleurs, sans lui avoir jamais dit que j'étais émigré, la chose semblait si claire qu'il n'en pouvait douter. Plein de cette persuasion, deux ou trois fois la semaine, il affectait de me faire entendre que les lettres de Paris lui apprenaient la rentrée des émigrés. On les disait très bien vus partout. Je me déterminai donc à lui dévoiler mon projet et à lui demander conseil sur les moyens d'opérer mon retour

M. Granger fut flatté de ma démarche; il me dit que, depuis longtemps, il ne doutait plus que je fusse un des malheureux proscrits; mais que, respectant mon silence, il ne m'aurait jamais questionné sur ce que je semblais vouloir cacher. Je lui fis part de mes projets de rentrée en France, de mon embarras pour me procurer un passeport. Je n'oubliai pas de le prier de m'aider de ses conseils. Il fut bien d'avis que je ne devais pas perdre de temps; mais le moyen de voyager sans risques présentait de grandes difficultés. Enfin, après y avoir réfléchi, il me dit qu'il avait un passeport, qu'étant à peu près du même âge, je pourrais passer sous cette sauvegarde. Il me l'offrait avec le plus grand plaisir, si je prévoyais pouvoir m'en servir.

C'était précisément cette offre que j'attendais avec le plus grand désir; je l'acceptai avec reconnaissance, je me gardai bien d'y trouver aucun inconvénient. Il me donna le papier sur-le-champ, n'y mettant d'autre condition que l'obligation de le lui renvoyer de Paris par la première occasion sûre.

Muni de cette pièce, je m'occupai activement de mon prochain départ. L'habitude où j'étais, depuis plusieurs années, de faire société avec madame d'Auberville, l'espèce d'abandon dans lequel j'allais la laisser, les risques de mon entreprise, ces motifs réunis troublaient un peu la satisfaction que j'éprouvais à l'idée de revoir ma patrie et ma famille. Ces considérations ne devaient cependant pas m'arrêter; aussi, je persistai à suivre ma résolution et je pris toutes mes dispositions pour en hâter le moment. Je laissai une grosse malle à Amsterdam et je me bornai à emporter un portemanteau qui contenait les objets de première nécessité.

Après avoir fait mes adieux à toutes mes connaissances, je vins m'embarquer sur le bateau qui devait me transporter à Gouda. J'y trouvai des compagnons de route.

Le lendemain, quoique alors dans les plus longs jours de

l'année, nous ne pûmes faire assez de diligence pour entrer à Anvers avant la nuit. Vers dix heures, nous arrivâmes aux frontières de France. Nous en fûmes avertis par l'obligation de nous arrêter à la douane, où l'on nous demanda nos passeports et où l'on visita nos effets. La première de ces deux formalités me contraria beaucoup plus que celle de me laisser visiter. Je n'étais pas sans inquiétude sur ce que pourraient penser les personnes chargées d'examiner mon passeport. J'eus tout sujet de me rassurer quand je vis avec quelle facilité on traitait cet objet. Je livrai donc mon papier, qui me fut rendu dès qu'on eut transcrit le nom qu'il contenait. On me fit grâce de toute autre question, sauf de me demander où j'allais.

La cérémonie de la visite des effets fut facilitée par un florin offert à propos au préposé. Pendant qu'on rechargeait la voiture, j'appris de cet homme qu'il arrivait beaucoup de monde de l'étranger, et surtout un grand nombre d'émigrés qu'on revoyait avec plaisir et qui n'éprouvaient aucune difficulté. On pense bien que ce propos jeté au hasard ne fut pas perdu pour moi et me fit grand plaisir. Nous reprîmes notre route et arrivâmes à Anvers à minuit. La garnison alors y était très faible ; des invalides et des bourgeois faisaient le service aux portes. Nous n'eûmes affaire qu'au portier, qui nous laissa entrer, fort satisfait de quelques monnaies que nous lui donnâmes pour nous avoir ouvert.

Arrivés à l'auberge, nous nous mîmes au lit sans attendre un souper dont nous pouvions nous passer. Après une bonne nuit, réveillé d'assez bonne heure, j'eus le temps de faire quelques réflexions sur ma nouvelle situation. Je me retrouvais dans ma patrie, où, quelques mois auparavant, je n'aurais osé paraître sans courir les risques d'être fusillé. Je ne regardais plus les hommes au milieu desquels j'allais vivre comme des espions, des délateurs. Le seul point sur lequel je n'étais pas rassuré venait de

l'embarras où pouvait me mettre tôt ou tard le défaut de papiers en règle. Je pensais d'ailleurs que, si mon entreprise échouait, le pire qui pourrait m'arriver serait la déportation, mais sans aucune peine afflictive. Alors, pour rendre de nouveau ma rentrée possible, il faudrait une mesure générale. Pouvais-je raisonnablement me flatter qu'elle serait adoptée? La dernière constitution, de même que les précédentes, interdisait sans retour aux émigrés la rentrée dans leur patrie; il fallait donc, avant tout, que celui qui voulait se faire réintégrer prouvât qu'il n'avait jamais émigré, et que mal à propos il avait été mis sur la liste fatale.

Sans m'arrêter davantage à ces difficultés, je me jetai à bas du lit pour arranger mon départ dans la matinée même, car je regardais comme perdu tout le temps qui ne me conduisait pas à ma destination. La voiture publique étant pleine, je ne balançai pas à en louer une qui devait nous mener, au nombre de quatre, coucher à Gand. Nous fûmes la prendre de l'autre côté de l'Escaut que nous traversâmes en bateau. Ce fleuve, devant Anvers, est d'une grande beauté. Nous passâmes auprès de plusieurs petits bâtiments de guerre qui y mouillaient.

Nous arrivâmes de bonne heure à Gand. En y entrant, nous fûmes obligés d'exhiber nos passeports; mais nous avions à faire à un homme si ignorant qu'il fut tout heureux, après nous en avoir priés, que nous prissions la peine d'écrire nous-mêmes nos noms sur son registre. Gand, ville très considérable par son enceinte, a une population bien peu en rapport avec son étendue. Nous eûmes tout le loisir de nous y promener; nous y vîmes de beaux hôtels; mais, d'ailleurs, rien de bien remarquable. Je ne dois toutefois pas omettre de parler d'une énorme coulevrine en fer qui est reléguée dans un coin. On ne se fait pas l'idée de cette gigantesque pièce d'artillerie. J'ignore si l'on a jamais pu en faire usage; mais elle devait être plus redoutable pour ceux chargés

de la manœuvrer que pour les ennemis. On ne la conserve aujourd'hui que pour laisser, je pense, un modèle de ce qu'on a fabriqué de plus monstrueux dans ce genre.

Nous profitâmes, le lendemain matin, de la voiture publique qui devait nous mener coucher à Lille. Nous dînâmes à Courtrai, et, dans l'après-midi, nous eûmes trois lieues de chemins abominables. Les pavés de la route étaient entièrement bouleversés; à chaque instant, on trouvait des trous dans lesquels il fallait passer au risque de briser la voiture. Nous rîmes de bon cœur de la colère du postillon, dupé par un dégourdi qui, à Courtrai, avait pris place dans la voiture. Aux approches de Lille, pendant le moment où le cocher était à boire dans un cabaret, il trouva moyen de s'esquiver sans payer.

Malgré la lenteur forcée de cette dernière partie de la route, nous arrivâmes encore à Lille une heure avant le coucher du soleil. Toutes les cloches de la ville étaient en mouvement, et nous ne tardâmes pas à apprendre qu'elles sonnaient en réjouissance de la célèbre victoire remportée à Marengo (14 juin 1800), dont on venait de recevoir la nouvelle.

Le lendemain, vingt-quatre juin, à quatre heures du matin, nous montâmes en voiture. Nous vînmes dîner à Arras. L'hôtesse, assez causeuse, nous fit un récit circonstancié des horreurs exercées dans cette ville par l'insigne scélérat Lebon, digne suppôt de Robespierre. Après notre dîner, nous quittâmes Arras pour venir coucher à Doullens, dans une mauvaise auberge. Nous arrivâmes à cette bicoque d'assez bonne heure pour avoir le temps de nous y bien ennuyer. A la chute du jour, nous eûmes le spectacle de plusieurs feux allumés en l'honneur de la Saint-Jean. Nos hôtes nous dirent que, pour la première fois, depuis les horreurs de la Révolution, on osait reprendre cet antique usage. J'en conclus que l'opinion

changeait d'une manière très avantageuse, et qu'au régime révolutionnaire allait succéder un gouvernement plus tolérant.

Le vingt-cinq juin, partis de bonne heure de Doullens, nous étions à dix heures à Amiens. La Saint-Jean y est une fête très célèbre depuis des siècles. On y vénère le chef du saint, qu'on montre à la cathédrale, dans une chapelle qui lui est dédiée. Je fus fort surpris de trouver toutes les boutiques fermées, tout le monde endimanché. Sans égard aux lois révolutionnaires, on chômait un autre jour que le décadi, encore alors en usage dans la République. J'appris qu'on n'avait jamais pu faire oublier le dimanche, et que, malgré l'obligation de s'abstenir du travail, les jours de décadi, à l'exception des jacobins et des employés de l'administration, la population continuait à le fêter.

Le conducteur, qui avait un chargement à faire à Amiens, nous prévint qu'il pouvait nous donner quatre heures de repos. Craignant de rencontrer, dans cette ville, des gens de connaissance, je ne balançai pas à profiter du beau temps pour m'en éloigner. Je fis part au conducteur de mon projet de promenade, lui disant, ainsi qu'à mes compagnons de route, que je désirais voir un ami à une lieue de la ville, sur le chemin par où la diligence devait passer. L'histoire était assez bien arrangée pour qu'elle ne laissât rien à deviner de mon véritable motif. Ayant donc l'air de me promener, je sortis d'Amiens; et, tout en cheminant, j'arrivai à Dury. J'entrai dans un cabaret pour y faire un frugal repas et j'attendis la diligence. J'y repris ma place, et je continuai ma route, sans m'arrêter, jusqu'à Beauvais.

Nous n'y arrivâmes qu'assez avant dans la nuit. Un bon souper y attendait les voyageurs, et j'en pris ma part d'un appétit que la chère modique de la journée avait considérablement aiguisé. Il ne nous restait plus que seize lieues jusqu'à Paris; ainsi, sans événements malen-

contreux, nous avions la certitude d'y arriver longtemps encore avant l'heure du dîner. Nous déjeunâmes à Beaumont. Enfin, vers deux heures, nous descendîmes dans la cour de l'hôtel des diligences, rue Notre-Dame des Victoires (vingt-six juin 1800, an VIII, 7 messidor).

CHAPITRE LI

(1800-1802)

Vains efforts pour me faire amnistier. — J'obtiens un certificat de résidence. — Attentat de la rue Saint-Nicaise. — Ma radiation (1802). — Retour définitif à Abbeville.

Dans cette immense ville, chacun est trop occupé de ses affaires et de ses connaissances pour chercher à les multiplier; aussi, quoique nous eussions été tous de très bon accord en route, mes compagnons de voyage et moi, personne de nous ne prit les moyens de se revoir. Nous nous fîmes nos adieux fort civilement, et chacun, après avoir pris ses effets, se retira de son côté. Je me mis dans une voiture, avec mon portemanteau, pour me rendre près la porte Saint-Denis, sur les boulevards, dans un hôtel garni, où d'Auberville m'avait recommandé. Je savais, par sa dernière lettre, que tout était arrangé avec l'hôte pour n'être point inquiété sur mes passeports et surtout pour n'être point inscrit sur le livre ou journal des étrangers qu'on doit présenter au commissaire de police plusieurs fois dans la semaine. Tranquille sur ce point important, je n'eus qu'à me faire reconnaître pour la personne désignée par M. d'Auberville. Dès lors, je vis mon nouvel hôte empressé à m'arranger de son mieux et à m'assurer que je pouvais demeurer en sûreté chez lui. Avant de m'installer, je lui demandai un appartement modeste et je me contentai, au troisième, d'une chambre fort honnête qui me coûtait dix écus par mois. Mon amour-propre me disant que, dans cet hôtel, il

ne convenait pas de laisser apercevoir les raisons qui me forçaient à une stricte économie, je cherchai dans un quartier éloigné un restaurateur en rapport avec mes moyens.

Dès cet après-midi, j'eus la visite de d'Auberville. On peut juger avec quel plaisir nous nous retrouvâmes. Nous avions bien des choses à nous dire après environ trois ans de séparation. J'étais avide de savoir ses aventures, d'apprendre une infinité de choses que j'ignorais et qu'il m'importait de connaître sur ma famille. J'avais aussi bien des renseignements à lui donner sur sa femme, restée à Amsterdam. Nous passâmes ainsi deux heures dans une conversation des plus intéressantes, et nous convînmes de nous revoir le lendemain.

Deux jours après mon arrivée à Paris, j'y retrouvai M. de Lardenois avec qui j'avais longtemps habité à Wesel. Il me donna divers renseignements utiles à ma situation. Il me persuada, à son exemple, de me faire passer pour un des Chouans de la Vendée et de profiter de l'amnistie accordée à ceux qui avaient servi en cette qualité. Il eut la complaisance d'aller voir un des chefs vendéens alors résidant à Paris et qui, après avoir été amnistié lui-même, trouvait le moyen de faire obtenir la même faveur à ceux qu'il portait sur sa liste, en déclarant au ministre de la guerre qu'il les connaissait comme ayant servi sous ses ordres. Lardenois, qui n'avait pas été plus Chouan que moi, s'était fait amnistier par cette supercherie. Je trouvais ce moyen parfait en ce qu'il me mettait hors de tout embarras pour me procurer un passeport ou un certificat de résidence. Mais le malheur du moment voulut que j'arrivasse trop tard, car lorsqu'on y songea, le délai accordé pour la remise d'armes était expiré et la liste close depuis plusieurs jours.

Je fis part à ceux de mes amis qui avaient conseillé cette démarche de son peu de succès. Je pris d'autres moyens pour pouvoir rester avec quelque sûreté à Paris;

et, à force de sollicitations, je vins à bout de me procurer un certificat de résidence dans une des communes du département de la Somme. Cette pièce fut bientôt suivie d'un passeport du maire de cette commune. Dès lors, je redoutai moins les recherches que la police, toujours surveillante et active, pourrait faire sur mon compte. Un de mes premiers soins fut de quitter l'hôtel garni où j'étais descendu. Quelque bien que j'y fusse, je me trouvais trop directement sous la surveillance du commissaire du quartier, à qui, plusieurs fois dans la semaine, on devait présenter le registre des étrangers logés à l'hôtel. Un certain abbé Marest, intrigant personnage dont j'avais fait la connaissance chez madame de la Frénoye, m'offrit un galetas voisin de l'appartement qu'il occupait, rue Saint-Dominique. Je l'acceptai avec reconnaissance, et je passai dans cet asile le reste de l'été avec toutes les probabilités d'y être tranquille. Je fis la découverte d'un restaurateur de même aloi chez qui je trouvai le nécessaire pour le prix modique de vingt-quatre sols par repas. Ainsi, à moins de vingt écus par mois, j'étais logé et nourri vaille que vaille. Mais j'atteignais mon but : celui d'être en sûreté et de dépenser peu d'argent, car je me trouvais assez à court. D'ailleurs, je circulais librement dans Paris, et la seule partie sur laquelle je ne pouvais économiser était celle des souliers.

J'appris, dans le mois de septembre (1800), la mort subite du chevalier de Boencourt (M. d'Étalonde), victime de l'affaire du chevalier de la Barre, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans ces Mémoires. Il avait définitivement quitté la Prusse depuis 1798 pour se fixer en France.

Dans un voyage que je fis en Picardie à cette époque, je revis mon frère pour la première fois depuis 1792. Il m'apprit une infinité de choses qu'il m'importait ou qu'il m'était agréable de connaître. Je sus que, de mes biens, une petite partie seulement avait été vendue, mais que les plus beaux morceaux me restaient. Cette information

me fit désirer plus que jamais d'être promptement amnistié, dans la crainte que le gouvernement ne s'appropriât encore celles de mes propriétés qui auraient pu être à sa convenance. Après avoir passé deux jours ensemble, nous nous séparâmes, mon frère pour retourner à Abbeville, et moi à Paris.

D'Auberville avait fait retenir et arranger un logement qu'il savait commode et capable de le loger, lui, sa femme et sa tante. Comme la maison était très spacieuse, j'y trouvai facilement et à bon compte une chambre au quatrième étage. C'était rue Neuve-Saint-Roch, attenant à l'église, dans un immense hôtel construit autrefois pour le clergé de cette paroisse.

Le dix-huit brumaire an IX (style républicain) ou le 9 novembre 1800, anniversaire du jour où Bonaparte avait chassé le Directoire pour gouverner seul sous le titre de Premier Consul; ce jour, dis-je, fut remarquable par un ouragan des plus violents et dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui en ont été les témoins. Il étendit ses ravages dans un espace de plus de cent lieues, renversa une quantité prodigieuse d'arbres dans les forêts et les campagnes, culbuta des maisons, causa la mort de plusieurs personnes qui furent écrasées par la chute des édifices et occasionna un désastre considérable dans les campagnes. Cette perte eût été incalculable si ce fléau désastreux se fût fait sentir lorsque les moissons étaient sur pied; elles eussent toutes été perdues. Deux jours après cet événement, d'Auberville partit pour la Hollande, afin d'en ramener sa femme qui l'attendait avec grande impatience. Il ne vit sur sa route que malheurs et dévastation. Son absence fut d'une quinzaine de jours, et il nous ramena, pleins de santé et de contentement, sa femme et son fils cadet. Le retour de madame d'Auberville me fut fort agréable. Esprit, amabilité, quand elle veut faire quelques frais, elle a tout ce qu'il faut pour ajouter beaucoup aux charmes de la société.

Le trois nivôse an IX (vingt-quatre décembre 1800), veille de Noël, un événement affreux, mais qui heureusement n'eut pas la suite que ses machinateurs en attendaient, faillit nous replonger encore dans l'anarchie et le désordre dont Bonaparte nous avait tirés depuis un an. Les ennemis de la France, sans cesse occupés à conspirer contre le Premier Consul, avaient déterminé deux ou trois individus à s'apposter au coin de la rue Saint-Nicaise, à une des extrémités de la place du Carrousel, avec un haquet traîné par un cheval, tel qu'en ont les porteurs d'eau. On avait substitué à la pièce à l'eau un tonneau chargé de grenades, d'artifices et de matières propres à produire une explosion considérable. Le conducteur de cet équipage, connu depuis sous le nom de *machine infernale,* s'était placé, comme je l'ai dit, à un coin de la place du Carrousel d'où il pouvait voir ce qui se passait dans la cour des Tuileries. Sachant apparemment que le Premier Consul devait venir ce soir même à l'Opéra, il guettait le moment de la sortie du carrosse. A l'aide d'une mèche, il comptait faire sauter son tonneau assez à temps pour écraser la voiture de Bonaparte. Mais il n'était pas facile de combiner d'une manière assez précise l'effet de la mèche avec le moment exact de son passage. L'explosion eut lieu avec une détonation et un fracas épouvantables ; mais, lorsqu'elle se fit, le carrosse, qui allait très vite, se trouvait déjà hors de portée. Le cocher, loin de ralentir sa course, poussa ses chevaux, mit promptement son maître hors de tout danger et le descendit à l'Opéra comme s'il n'eût été question de rien.

L'explosion fut si violente que la maison auprès de laquelle le haquet s'était arrêté en fut renversée. Plusieurs autres éprouvèrent des dommages considérables, et toutes celles de la rue Saint-Nicaise eurent leurs vitres brisées et une partie de leurs toits culbutés. Plusieurs personnes furent tuées, et beaucoup reçurent des blessures plus ou moins dangereuses. Peu éloignés de ce quartier, nous

étions à causer chez madame d'Auberville; et, en entendant la détonation, nous nous écriâmes : « Voilà un bien fort coup de canon. » Je fis même l'observation qu'il semblait inouï de tirer du canon à pareille heure (il était environ huit heures du soir). Nous n'étendîmes pas, sur le moment, plus loin nos réflexions. Une demi-heure après, nous vîmes passer sous nos fenêtres un régiment de cavalerie qui se rendait en toute hâte vers les Tuileries, et ensuite de l'infanterie qui prenait la même direction; tous marchaient dans le plus grand silence. Nous nous demandions ce que cela signifiait, sans en pouvoir deviner la cause. Nous pensions alors que le prétendu coup de canon était le signal d'alerte. Au bout de quelque temps, nous entendîmes dire qu'il était arrivé un grand accident aux environs des Tuileries, que Bonaparte avait failli en être la victime, mais qu'heureusement il s'en était bien tiré. Voilà tout ce que nous pûmes apprendre ce même soir. Je ne sus que le lendemain les détails que je viens de raconter. Je fus voir par moi-même le désastre de la veille. Je pouvais à peine concevoir qu'un seul baril de poudre eût causé tant de dommages.

La police, toujours vigilante, ne tarda pas à découvrir l'auteur de ce crime. Le cheval resté sur place donna les premiers indices. On remonta à la source afin de savoir d'où il venait, quel homme l'avait acheté ou emprunté. Cette première découverte amena le signalement de l'individu. Un marchand vint déclarer lui avoir vendu une blaude ou casaque de roulier. Un charron avoua qu'il avait fait le haquet; un tonnelier, qu'il avait livré le baril. L'aubergiste chez qui logeait le cheval du coupable indiqua le jour et l'heure où il était sorti. Ces déclarations furent plus que suffisantes pour donner les véritables renseignements. Aussi, dans la semaine, deux des auteurs de cette infernale machination étaient arrêtés et conduits en prison. On instruisit leur procès, et, environ deux mois

après, ils périrent sur l'échafaud. L'un s'appelait Limoélan; j'ai oublié le nom de l'autre. Ils étaient Chouans, amnistiés, et d'une naissance au-dessus du commun. Ce fut en cette occasion que j'eus à m'applaudir de n'avoir pu me faire passer pour chouan, car, comme M. de Lardenois et nombre d'autres Vendéens amnistiés, j'aurais été mis au Temple et j'y serais resté cinq à six mois. Le public fut persuadé que les Anglais eurent beaucoup de part dans cet abominable attentat.

Je vis, peu de jours après cet événement, arriver le commencement de 1801. Il y avait six mois que j'étais à Paris, et l'affaire de ma radiation, qui m'y retenait, n'avançait pas. Je ne pouvais pas même, dès lors, prévoir quand elle se terminerait. Si mon assiduité dans les bureaux de la police, chaque fois que je pouvais m'en procurer l'entrée, eût été un acheminement à la conclusion de mon affaire, il est certain que j'aurais dû avoir bien de l'avantage sur mes confrères; mais une mesure générale entravait tout. Si, par intervalles, quelques-uns parvenaient à se faire rayer, c'était soit par des protections spéciales, soit par d'énormes sacrifices d'argent que je ne pouvais faire. Aussi les réponses que je recevais dans les bureaux demeuraient vagues et insignifiantes. Elles ne laissaient qu'infiniment peu d'espoir sur l'époque où je pourrais sortir de l'état de détresse dans lequel je me trouvais. Mes biens restaient sous le séquestre national; la moindre de mes peines était de me trouver privé de mes revenus. J'avais la crainte continuelle de voir quelque particulier acheter le fond, ou le gouvernement se l'approprier pour doter quelques nouveaux établissements.

Enfin, il parut, en 1802, un sénatus-consulte, qui amnistiait ceux couchés sur la fatale liste lorsqu'ils auraient prêté, entre les mains du préfet de leur département, un serment requis et dont on donnait la formule. Je fis mes diligences, dans le mois de mai, pour être inscrit sur une des premières listes remises au préfet

de la Seine; et, dès les premiers jours de juin, j'eus le bonheur d'être du nombre de ceux appelés à ce serment. Cette opération faite, il fallait attendre la délivrance d'un certificat attestant que l'on avait satisfait à la loi. Je ne pus l'obtenir qu'au bout de quinze jours. Dès l'instant où je fus muni de cette pièce, je quittai bien vite Paris et j'arrivai en toute hâte à Amiens pour me mettre en règle vis-à-vis le directeur des domaines et la préfecture. Ma réhabilitation fut reconnue le même jour; et, ce qui était le plus intéressant, la levée du séquestre qui pesait depuis si longtemps sur mes biens me fut donnée. Bien en règle, je partis pour me rendre à Abbeville, où j'arrivai le vingt-cinq juin 1802. Il y avait près de dix ans que j'en étais absent.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

(1752-1768)

Origines de ma famille. — M. d'Étalonde. — Ma naissance. — Mort de mon père. — Mon enfance. — Mon éducation. — On me destine à l'état militaire..... 1

CHAPITRE II

(1768)

Affaire La Barre. — J'entre comme volontaire au régiment de Champagne. — Mon passage à Paris. — Lyon. — Le pont Saint-Esprit..... 7

CHAPITRE III

(1768)

Arrivée à Perpignan. — Mes débuts au régiment de Champagne. — Triste perspective d'avancement. — Le régiment de Champagne. — Le comte de Mailly. — Le Roussillon et ses habitants..... 17

CHAPITRE IV

(1769)

Le régiment est envoyé en Corse. — Voyage de Perpignan à Toulon. — Misère. — La ville de Toulon. — Rencontre de mon frère..... 27

CHAPITRE V

(1769)

Embarquement. — Arrivée en Corse. — Première marche. — État de la Corse en 1769. — Entrée en campagne. — Reddition de Corte. — Fuite de Paoli. — Cantonnement à Servione. — Mœurs et agriculture de la Corse. — Rentrée en France..... 35

CHAPITRE VI

(1769-1770)

Cantonnement à Roquevaire. — J'ai la fièvre. — Départ pour Metz. — La ville de Metz. — Ses fortifications..... 55

CHAPITRE VII

(1770-1771)

Le maréchal d'Armentières. — M. de Conflans. — M. de Calonne, intendant des Trois-Évêchés. — M. de Montmorency, évêque de Metz. — Société de Metz. — Le jeu. — Les Juifs. — Grandes manœuvres. — Mort de M. de Boufflers..... 61

CHAPITRE VIII

(1771-1773)

Je suis nommé sous-lieutenant. — Semestre. — Reims. — Une cartomancienne. — En garnison à Landau. — Nancy..... 74

CHAPITRE IX

(1774-1776)

Mort de Louis XV. — Excursion à Manheim et à Deux-Ponts. — En garnison à Thionville. — Fêtes. — Route de Thionville à Calais. — Passage du régiment de Champagne à Abbeville. — Calais..... 82

CHAPITRE X

(1776-1779)

Dédoublement du régiment de Champagne. — Je fais partie du régiment d'Austrasie. — Je suis lieutenant. — Sarrelouis. — Désignés pour aller à l'île de France. — De Fécamp à Brest..... 92

CHAPITRE XI

(1779-1780)

Brest. — Le bagne. — La *Surveillante*. — De Brest à Lorient. — Quimper. Préparatifs d'embarquement..... 98

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

(1780)

Arrivée de l'escadre. — Embarquement. — Nous quittons les côtes de France. — Rencontre de l'escadre anglaise. — Combat naval. — Prise du *Protée*. — Fuite du *Gange*..... 113

CHAPITRE XIII

(1780)

Nous continuons seuls notre voyage. — Perte de la *Charmante*. — La *Victoire* et le lieutenant Malard. — Madame Lanciau et le corsaire... 125

CHAPITRE XIV

(1780)

Les îles Canaries et du Cap-Vert. — Le scorbut. — La *Concorde* et l'*Isabelle*. — La vie à bord. — Passage de la ligne. — La terre du Cap. — Un grain blanc..... 135

CHAPITRE XV

(1780)

Nous tentons d'entrer à False-baie. — L'*Enclume* et le *Soufflet*. — Tempête. — La baie de Saint-Sébastien. — Débarquement. — Les colons et les Hottentots..... 144

CHAPITRE XVI

(1780)

Nous trouvons des vivres. — Situation dangereuse du vaisseau. — Nous levons l'ancre. — Terrible chute. — Arrivée à l'île de France..... 158

CHAPITRE XVII

(1780)

Débarquement. — Misérable état des troupes. — Nous sommes reçus par le régiment de l'île de France. — Notre installation aux Treize-Cantons. Arrivée des restes du convoi. — Perte de la *Sainte-Anne*. — Fête donnée par le gouverneur..... 167

CHAPITRE XVIII

(1780-1781)

Nous campons. — La pointe des Canonniers. — Les baleines. — Arrivée du bailli de Suffren. — Combat de Santiago. — M. d'Orves. — Je suis nommé capitaine. — Heureuse spéculation. — Départ pour l'Inde..... 177

CHAPITRE XIX

(1781-1782)

Je m'embarque sur le *Bizarre*. — M. et Mme Chevreau. — Mort de M. d'Orves. — Prise de l'*Annibal*, vaisseau anglais. — Les Lascars. — La côte de l'Inde..... 188

CHAPITRE XX

(1782)

Devant Madras. — La flotte anglaise. — Combat de Madras. — Retraite

des Anglais à Trinquemalé. — Débarquement. — La barre de la côte de Coromandel. — Porte-Nove. — Équipement. — Je monte ma maison. — Les Indiens..... 198

CHAPITRE XXI

(1782)

Départ pour Goudelour. — Terrible marche. — Capitulation de Goudelour. — Formation des cipayes. — Je tombe malade. — Le médecin indien. — Départ de l'armée. — Mort du chevalier de Boëncourt..... 212

CHAPITRE XXII

(1782)

Je quitte Pondichéry pour rejoindre l'armée. — La pagode de Vilnour. — Arrivée à l'armée. — Les ressources du pays. — La vie au camp. — Hyder-Ali. — Le dorbar..... 225

CHAPITRE XXIII

(1782)

Prise de Permacoul. — Départ d'Hyder-Ali. — Nous suivons l'armée indienne. — M. de Suffren à Goudelour. — Sa visite au Nabab. — L'éléphant de l'armée. — Les chacals et les oiseaux de proie. — Prise de Trinquemalé par M. de Suffren..... 237

CHAPITRE XXIV

(1782)

Combat contre l'escadre anglaise. — Position périlleuse des deux escadres. — Le camp de Gingi. — Mort d'Hyder-Ali. — Tippo-Saïb. — Retour à Mangicoupan. — Perte du *Bizarre*. — Les serpents et les caïmans. 249

CHAPITRE XXV

(1783)

Je suis atteint de la gale. — Mort de MM. Duchemin, de Chenneville et de Fleury. — J'achète un cheval. — Composition de ma maison. — La vie dans l'Inde. — Entrée en campagne. — Le camp des serpents.... 259

CHAPITRE XXVI

(1783)

Arrivée de M. de Bussy. — Perte de l'*Orient*. — Réorganisation de l'armée. — Combat naval. — Bravoure du Commandeur. — Départ de Tippo-Saïb. — Son armée. — La dysenterie..... 271

CHAPITRE XXVII

(1783)

L'armée rentre à Mangicoupan. — Prise de Pondichéry par les Anglais. — Retraite sur Goudelour. — Bataille de Goudelour. — Défection des Indiens. — Je suis blessé. — Suite de la bataille. — Belle conduite du régiment d'Austrasie..... 281

CHAPITRE XXVIII

(1783)

Pertes du régiment d'Austrasie à la bataille de Goudelour. — Retraite de l'armée dans Goudelour. — Menaces de bombardement. — Arrivée de M. de Suffren. — Combat naval devant Goudelour. — La paix. — Vente de mes équipages. — Gravité de ma blessure. — La rage. — Départ des Anglais. — Je m'installe à Pondichéry..... 297

CHAPITRE XXIX

(1783-1784)

Je m'embarque pour l'île de France. — J'achète un esclave. — Le capitaine Lambert. — Trinquemalé. — Arrivée à l'île de France..... 306

CHAPITRE XXX

(1784)

Installation au Port-Louis. — Je fais la connaissance de M. de Saint-Rémy. — Singulière proposition. — Arrivée des navires de l'Inde. — Mort de M. de Bussy. — Ma vie chez M. de Saint-Rémy. — Mon attachement pour lui. — Je lui laisse mon esclave et je pars pour la France..... 311

CHAPITRE XXXI

(1784-1785)

L'île Bourbon. — Heureuse traversée. — Arrivée au Cap. — Notre vie au Cap. — Le vignoble de Constance. — La colonie du Cap..... 325

CHAPITRE XXXII

(1785)

Départ du Cap. — Sainte-Hélène. — L'Ascension et les tortues. — Tempêtes. — Un navire abandonné. — Vents contraires. — Arrivée à l'île de Groix. — Je me rends à Lorient..... 335

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXXIII

(1785)

Je me décide à me rendre à Paris. — Agréable voyage. — Versailles. — Rencontre de la Reine. — Arrivée à Paris. — Accueil du ministre de la guerre. — Je prends mon congé en Picardie..... 345

CHAPITRE XXXIV

(1786-1787)

Le régiment d'Austrasie arrive à Rochefort. — Je me rends à Verdun.

— Arrivée du régiment. — M. de Biencourt. — Mort de ma mère. — Anniversaire de la bataille de Goudelour. — Visite du prince de Condé 351

CHAPITRE XXXV

(1787-1788)

En garnison à Grenoble. — M. de Chambors, colonel du régiment. — Affaire du parlement de Grenoble. — Le régiment de Royal-la-Marine. — Mort de l'évêque de Grenoble 357

CHAPITRE XXXVI

(1788)

Arrivée du maréchal de Vaux à Grenoble. — Sa mort. — Anecdotes sur le maréchal de Vaux. — Excursion à la Grande-Chartreuse. — Chambéry 369

CHAPITRE XXXVII

(1788-1789)

Le régiment est envoyé à Briançon. — Convocation des États généraux. — Voyage de Grenoble à Briançon. — Le Briançonnais 381

CHAPITRE XXXVIII

(1789-1790)

Commencement de la Révolution. — J'obtiens la croix de Saint-Louis. — Départ de Briançon. — Lyon. — Je commande un bataillon à Montluel 389

CHAPITRE XXXIX

(1790-1791)

Besançon. — Progrès de la Révolution. — Je suis détaché au fort de Blamont. — M. de Chalup, colonel du régiment d'Austrasie. — Thionville. — La garde nationale. — Je quitte le régiment. — L'émigration 395

CHAPITRE XL

(1791-1792)

J'envoie ma démission. — Voyage à Paris. — Le quatorze juillet 1792. — Fête de la Fédération. — Je prends le parti d'émigrer. — Je sors de France à Armentières 405

CHAPITRE XLI

(1792)

Soldat dans la compagnie de Picardie. — Bruxelles. — Je suis envoyé à Verviers. — L'armée des princes. — Spa. — Prise de Verdun et retraite des Prussiens. — Licenciement de l'armée des princes. — Retraite sur Bruxelles. — Retour à Liège — Les émigrés. — Je me décide à quitter l'armée 413

CHAPITRE XLII

(1792-1793)

Je quitte Liège. — Séjour à Venloo. — Je me réfugie à Wesel chez M. d'Étalonde. — Ma vie à Wesel. — Je prends le parti de m'efforcer de me rapprocher de la France. — Je me rends à Nimègue..... 425

CHAPITRE XLIII

(1793-1794)

Je m'installe à Clèves. — Arrivée de M. et Mme d'Auberville. — La vie des émigrés à Clèves. — Manque d'argent. — Générosité de Mlle Bertin. — Approche des troupes françaises. — Nous cherchons un refuge sur la rive droite du Rhin..... 431

CHAPITRE XLIV

(1794-1795)

Nous quittons Clèves. — Nous nous réfugions dans une ferme. — Nous nous décidons à nous éloigner encore. — Voyage pénible. — Installation à Weiss-Stein. — L'hiver de 1794-1795. — Craintes pour l'avenir..... 438

CHAPITRE XLV

(1795-1796)

La paix avec la Prusse. — Le commerce et les émigrés. — Je deviens boulanger. — Nous nous décidons à quitter Weiss-Stein. — Excursion à Essen. — Charité de M. de Colbert..... 449

CHAPITRE XLVI

(1796-1797)

Nous arrivons à Spellen. — Notre nouvelle habitation. — Nos relations. — Notre sort s'améliore. — M. Courceau. — Départ de M. d'Auberville pour Paris. — Le dix-huit Fructidor..... 455

CHAPITRE XLVII

(1797-1798)

Nous retournons à Wesel. — La société à Wesel. — L'armée prussienne..... 461

CHAPITRE XLVIII

(1798-1799-1800)

Suite de notre séjour à Wesel. — Le roi de Prusse à Wesel. — Sa manière de voyager. — Le carnaval de 1800. — Nous nous préparons à partir pour Amsterdam..... 474

CHAPITRE XLIX

(1800)

Voyage de Wesel à Amsterdam. — Notre vie à Amsterdam. — M. et Mme Glad. — Les comédiens. — Harlem. — La Haye..... 482

CHAPITRE L

(1800)

Départ pour la France. — Anvers. — Lille. — Arrivée à Paris le 26 juin 1800..... 490

CHAPITRE LI

(1800-1802)

Vains efforts pour me faire amnistier. — J'obtiens un certificat de résidence. — Attentat de la rue Saint-Nicaise. — Ma radiation (1802). — Retour définitif à Abbeville..... 497

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

AOUT 22 1978

CE

a39003 001362242b

DC 146 .T55A32 1895
TILLETTE DE MAUTORT, L
MEMOIRES DU CHEVALIER

CE DC 0146
.T55A32 1895
C00 TILLETTE DE MEMOIRES D
ACC# 1436444

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 09 06 03 7